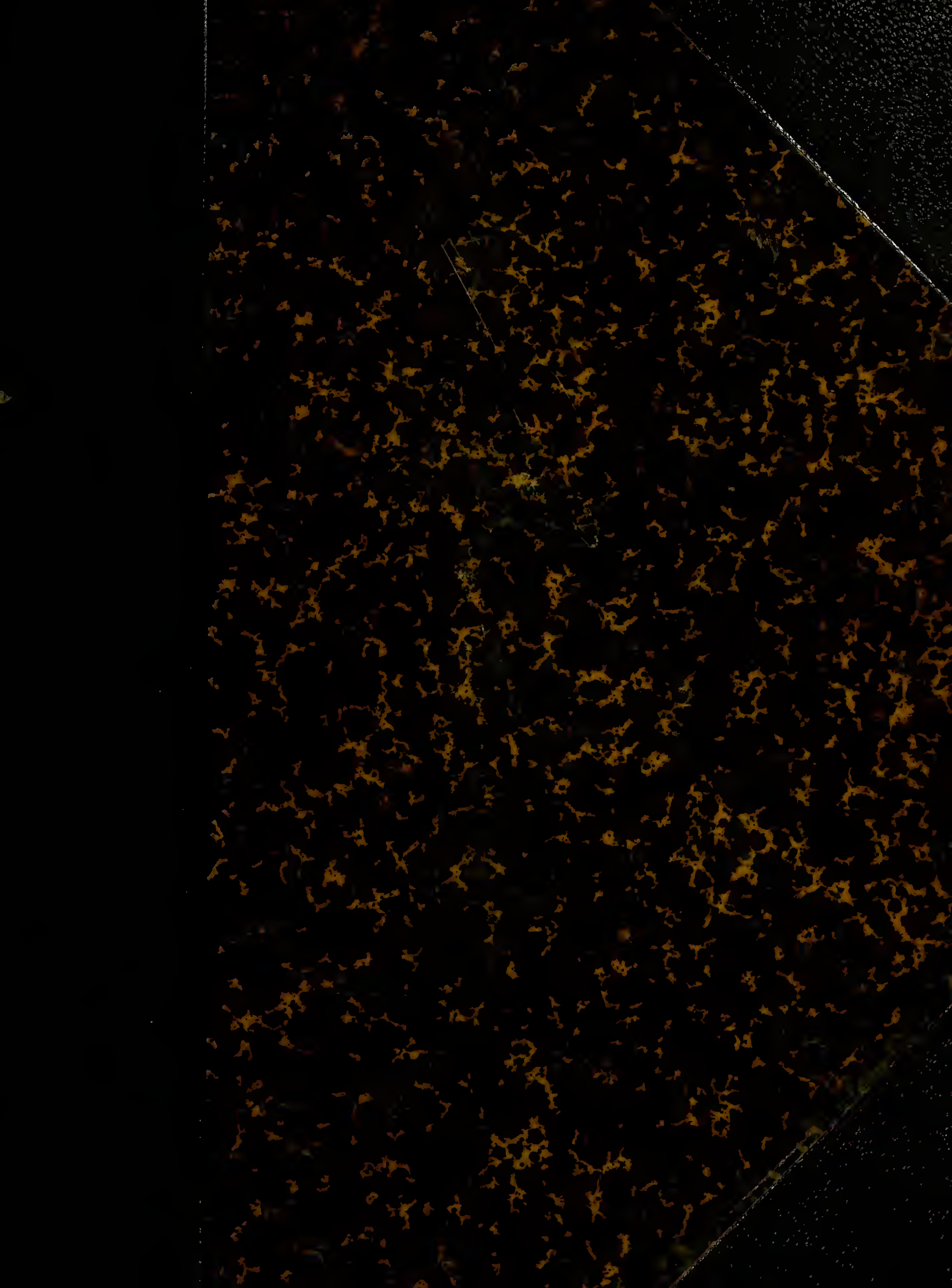



22501671759



L'HOMME ET LA TERRE

Matières contenues dans le

TOME PREMIER :

LES ANCÊTRES

Origines — Milieux telluriques
Travail — Peuples attardés — Familles, Classes, Peuples
Rythme de l'Histoire

HISTOIRE ANCIENNE

Iranie — Caucasie — Potamie

TOME DEUXIÈME :

HISTOIRE ANCIENNE

Phénicie — Palestine — Égypte — Libye
Grèce — Iles et Rivages Helléniques
Rome

ÉLISÉE RECLUS

L'Homme et la Terre

La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps.

TOME TROISIÈME

HISTOIRE ANCIENNE

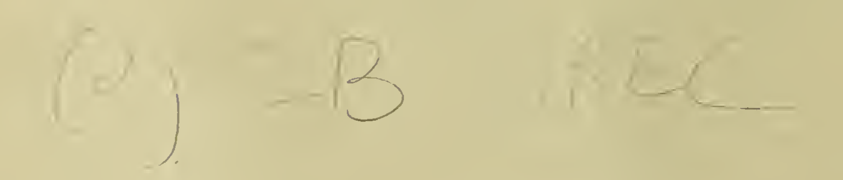
Orient chinois — Inde — Mondes lointains

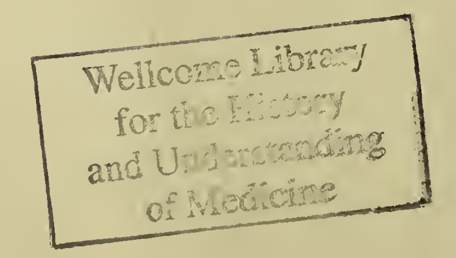
HISTOIRE MODERNE

Chrétiens — Barbares — La seconde Rome — Arabes et Berbères — Carolingiens et Normands — Chevaliers et Croisés



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
33, Rue de Provence, 33




Wellcome
for the
and
of Medicine

LIVRE DEUXIÈME

(Suite et fin)

HISTOIRE ANCIENNE

Orient chinois. — Inde. — Mondes lointains.

CHINE : NOTICE HISTORIQUE

Les plus anciens noms de princes, — tels Fu-Chi et Chin-Nung seuls vestiges que la tradition livre de l'existence de leurs peuples, — nous ramènent à environ trente siècles avant notre ère, mais la liste acceptée par tous les historiens ne débute qu'un millier d'années plus tard et énumère les empereurs groupés en dynasties, dont la 22e occupe actuellement le trône de l'empire du Milieu.

On ne peut prétendre à l'exactitude complète pour les premières dates de l'histoire de Chine ; les divergences d'opinion sont pourtant beaucoup moindres que lorsqu'il s'agit des Pharaons : des plus, toute incertitude est levée dès une époque contemporaine des débuts de la chronologie grecque : une éclipse décrite avec grande netteté par les annales chinoises, et dont les phases ont été reconstituées par le calcul rétrospectif des astronomes européens, permet d'affirmer que, depuis l'an 775 avant Jésus-Christ (1re Olympiade, — 776) et durant 2680 années (jusqu'en 1905), la véracité des dates chinoises est parfaite.

Le texte donne les renseignements que l'on possède sur Naï-Khun-ti dont on rattache le nom à celui des Nakhonte de Suse : après lui vinrent Yau, puis Chun le laboureur (vers — 2250), connus surtout par les travaux géographiques et agricoles de leur ministre Yü.

Ce même Yü, adopté par son prédécesseur, ouvre la série des empereurs classiques : sa dynastie (Hsia) occupe le trône de — 2204 à — 1766 : les Chang lui succèdent : puis la 3e famille (Tchéu) reste pendant plus de 800 ans au pouvoir (—1123 à —249) avec un interrègne de 14 années (— 841 à —827), connu sous le nom de « Entente Pacifique ».

Peu après vécurent les trois philosophes Lao-tse (— 604 à — 520), Khung-fu-tse (— 551 à — 479), Meng-tse (— 400 à —314), contemporains d'autres penseurs grecs et indous.

Vers la fin de la 3e dynastie, le régime féodal divisait le pays ; Chi-

Hoang-ti (Tsin-chi. Ching-ti) rétablit l'unité, il veilla à la construction de la « Muraille » et se rendit aussi célèbre en ordonnant la destruction des anciens livres (— 213) : mais, ironie du sort, sa dynastie, la quatrième, ne survécut que sept années à cet acte insolite qui devait inaugurer une ère nouvelle.

La période de la 5e dynastie (Han) est une des plus troublées de l'histoire de Chine. Wu-ti, roi fastueux, règne de — 140 à — 86, Wang-mang, usurpateur, de 9 à 24 après J.-C. Peu après, vers l'an 65 de l'ère vulgaire, le bouddhisme commença à pénétrer en Chine, créant ainsi un mouvement dont l'histoire appartient à un chapitre ultérieur.

CHINE : NOTICE HISTORIQUE

Les plus anciens noms de princes — tels Fu-Chi et Chin-Nung, seuls vestiges que la tradition livre de l'existence de leurs peuples, — nous ramènent à environ trente siècles avant notre ère, mais la liste acceptée par tous les historiens ne débute qu'un millier d'années plus tard et énumère les empereurs groupés en dynasties, dont la 22e occupe actuellement le trône de l'Empire du Milieu.

On ne peut prétendre à l'exactitude complète pour les premières dates de l'histoire de Chine ; les divergences d'opinion sont pourtant beaucoup moindres que lorsqu'il s'agit des Pharaons ; de plus, toute incertitude est levée dès une époque contemporaine des débuts de la chronologie grecque : une éclipse décrite avec une grande netteté par les annales chinoises, et dont les phases ont été reconstituées par le calcul rétrospectif des astronomes européens, permet d'affirmer que depuis l'an 775 avant Jésus-Christ (1re Olympiade, — 776) et durant 2680 années (jusqu'en 1905), la véracité des dates chinoises est parfaite.

Le texte donne les renseignements que l'on possède sur Naï-khun-ti, dont on rattache le nom à celui des Nakhonte de Suse ; après lui vinrent Yau, puis Chun le laboureur (vers — 2250), connus surtout par les travaux géographiques et agricoles de leur ministre Yü.

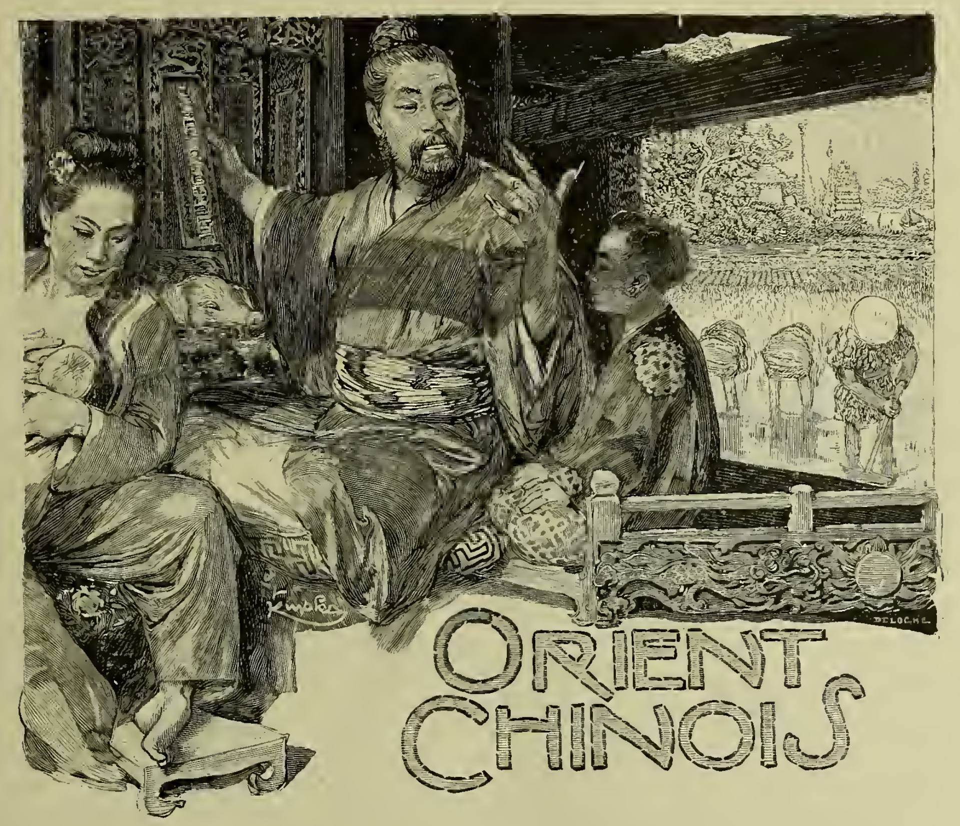
Ce même Yü, adopté par son prédécesseur, ouvre la série des empereurs classiques : sa dynastie (Hsia) occupe le trône de — 2204 à — 1766 ; les Chang lui succèdent ; puis la 3e famille (Tchéu) reste pendant plus de 800 ans au pouvoir (— 1123 à — 249) avec un interrègne de 14 années (— 841 à — 827), connu sous le nom de « Entente Pacifique ».

Peu après vécurent les trois grands philosophes chinois, contemporains d'autres penseurs grecs et hindous. Lao-tse, le « vieillard-enfant », ou Lipe-yang (— 604 à — 520), naquit dans le Honan ; le taoïsme se réclame de sa doctrine, bien qu'il n'y ressemble guère plus

que christianisme et buddhisme aux paroles du Christ et du Buddha. Khung-Fu-tse, ou Confucius, naquit à Kiu-fu, dans le Chan-tung ; les disciples se pressèrent autour de lui par milliers, et l'influence d'aucun autre sage ne peut être comparée à la sienne. Meng-tse, Mencius (— 400 à — 314), né à Tseu, également dans le Chan-tung, sut imprimer sa personnalité à la diffusion de l'enseignement de Khung-Fu-tse. A ces noms, ajoutons celui de Sz-ma-tsien, l' « Hérodote chinois », qui, vers — 100, écrivit l'histoire de la Chine jusqu'à son temps.

Vers la fin de la 3e dynastie, le régime féodal divisait le pays ; Chi-Hoang-ti (Tsin-chi, Ching-ti) rétablit l'unité, il veilla à la construction de la « Muraille » et se rendit aussi célèbre en ordonnant la destruction des anciens livres (— 213) ; mais, ironie du sort, sa dynastie, la 4e, ne survécut que sept années à cet acte insolite qui devait inaugurer une ère nouvelle.

La période de la 5e dynastie (Han. — 202 à + 226) est très troublée Wu-ti, roi fastueux, règne de — 140 à — 86 ; Wang-Mang, usurpateur, occupe le pouvoir de 9 à 24 après J.-C. Avec Kuang-Wu (25 à 57), la succession légitime est rétablie et Ming-ti (57-75) donne un nouvel éclat à sa famille. C'est sous son règne que les annales citent le buddhisme pour la première fois. En 211, l'Empire du Milieu se fragmente en trois royaumes et, pendant plusieurs siècles, la confusion gouvernementale est extrême, on ne compte pas moins de sept dynasties pendant l'espace de 353 ans. En 589, Yang-ti, de la famille Sui, reconstitue l'unité, et en 618, la dynastie Tang, dont Tai-tsung (627-650) est le plus illustre représentant, monte sur le trône.



Les variations du régime agricole et du droit des agriculteurs à la gérance de leurs terres, c'est en cela que se résume l'histoire vraie de la « Fleur du Milieu ». Les divers événements politiques n'en sont que des conséquences naturelles ou de simples incidents.

CHAPITRE XI

COMMUNICATIONS A TRAVERS L'ASIE. — MONTS, DÉSERTS ET VILLES MORTES
POPULATIONS ET OCCUPATIONS. — TERRES DES HERBES, MANDCHOURIE, TIBET
VOYAGE DES BAK. — CAMPAGNES CHINOISES. — TERRES JAUNES
HOANG-HO ET YANGTSE-KIANG. — AGRICULTEURS ET EMPEREURS
FAMILLE, PHILOSOPHIE ET HISTOIRE. — CORÉE. — ORIGINES JAPONAISES

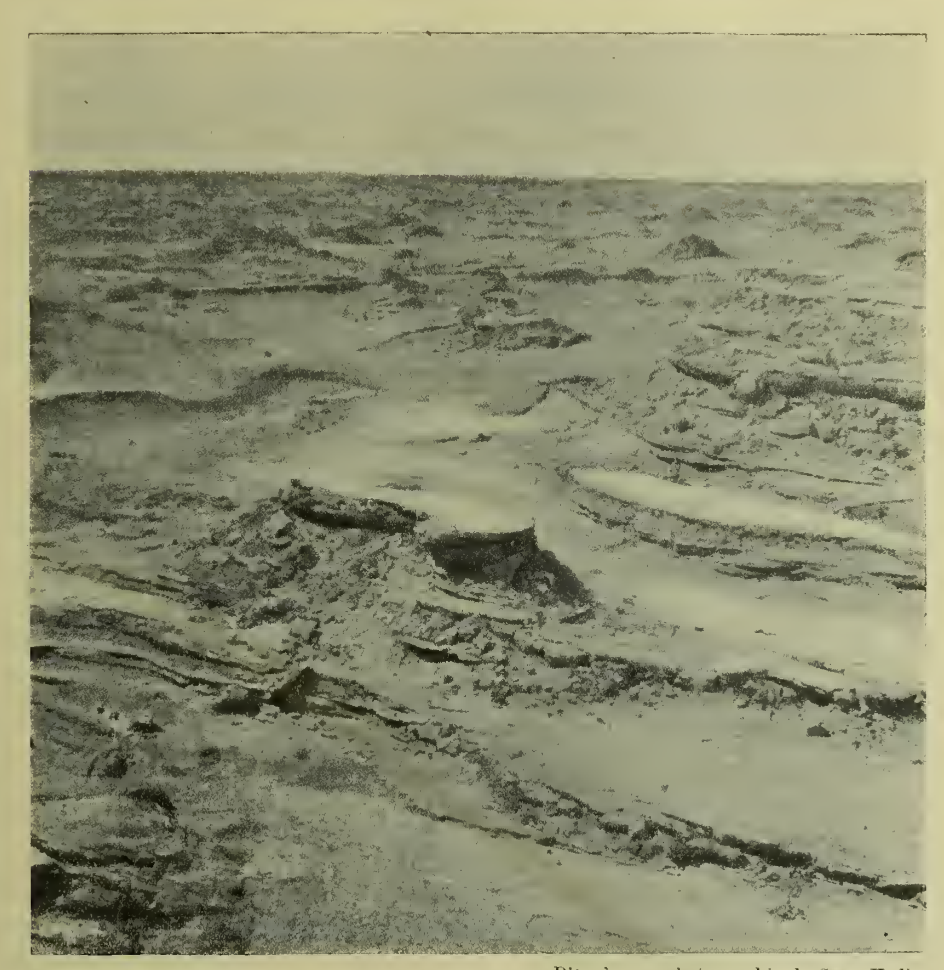
Tandis que les phénomènes de l'histoire se déroulaient autour du bassin de la Méditerranée et que les tribus succédaient aux tribus, les cités aux cités et les nations aux nations, produisant de siècle en siècle des changements de nature diverse, progrès et regrès, dont le souvenir s'est conservé plus ou moins explicitement dans nos annales, des évolutions de même ordre s'accomplissaient dans les autres régions de la

planète alors inconnues des historiens de langue grecque et latine. Les moyens actuels d'investigation dans le passé ne permettent que des hypothèses sur les événements qui eurent lieu dans les continents et dans les îles lointaines, par delà les mers ; du moins savons-nous que les conditions géographiques du milieu, si différentes qu'elles aient pu être dans leur infinie complexité, ont déterminé cependant la vie des peuples de ces contrées suivant des procédés analogues à ceux qu'a développés la civilisation méditerranéenne.

L'ignorance cinquante fois séculaire dans laquelle les hommes de l'Occident véeurent au sujet de leurs frères de l'Orient explique comment on a pu s'imaginer, depuis que les récits de Marco Polo révélèrent la Chine à l'Europe, qu'il n'y avait jamais eu pendant le cours de l'histoire de relations directes entre les deux versants, atlantique et pacifique, de l'Ancien monde, et que deux humanités distinctes, l'une la blanche, et l'autre la jaune, s'étaient développées parallèlement dans leurs continents respectifs. Quelle que fût la théorie professée relativement aux origines premières, on s'en tenait comme à un fait incontestable à celle de la parfaite indépendance réciproque de deux races foncièrement différentes. Mais les recherches de la science contemporaine ont démontré l'existence de routes bien tracées entre l'Occident et l'Orient, et, sur chacun de ces chemins, elles ont trouvé des marques évidentes d'un va-et-vient des nations, quelquefois très actif, bien que les annalistes du temps n'en aient point fait mention. En outre, l'étude plus approfondie de chaque peuple, de ses légendes et de ses lambeaux d'histoire, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses connaissances et de ses procédés industriels a permis de constater des phénomènes de filiation directe et d'enseignement mutuel entre ces nations considérées jadis comme tout à fait à part en des milieux fermés. Désormais on ne saurait plus nier la parenté première entre le monde occidental et le monde chinois.

D'abord l'étude du relief géographique montre que, pour la facilité des communications, le versant oriental de l'Ancien Monde est bien rattaché au versant occidental. A cet égard il est beaucoup plus favorisé que ne l'est la péninsule indienne, presque fermée du côté de la terre, accessible seulement du côté de la mer. Autrefois l'Inde n'était en relations directes avec l'Asie antérieure et avec l'Europe que par l'intermédiaire de la Bactriane : les déserts de l'Iranie forçaient les

voyageurs à faire un détour par le nord et à traverser deux fois le diaphragme montagneux, à l'est par la route afghane de Kabul et du col de Bamian, à l'ouest par la trouée de Merv et les autres cols du Seuil des Turkmènes. Plusieurs voies naturelles s'ouvrent, au contraire.



D'après une photographie de Sven-Hedin.

DÉSERT DU LOB-NOR, A L'EST DU TAKLA-MAKAN

du bassin de la Caspienne et de l'Aral vers la Chine, les unes franchissant les Pamir, très pénibles d'accès et cependant praticables, les autres contournant le Tian-chañ et difficiles uniquement à cause de la longueur du trajet. De ce côté du nord, dans les steppes, la route est largement frayée pour des nations entières.

Au sud, il est vrai, il pourrait sembler que les prodigieuses barrières des Pamir ou « plateaux glacés » fussent de nature à empêcher

toute communication directe entre l'Occident et l'Orient de l'Asie. Comme nouées les unes aux autres, les diverses arêtes des monts se trouvent juxtaposées, pressées, comprimées, mêlées par leurs massifs latéraux, de manière à former une énorme succession de remparts occupant un millier de kilomètres du sud au nord, des plaines du Pundjab aux steppes du Ferghana. En cette partie du continent, une traversée directe dans le sens du méridien terrestre ne put jamais s'entreprendre antérieurement à l'époque moderne qui fournit aux voyageurs des ressources en confort inconnues jadis ; tant de crêtes se succèdent, barrant l'horizon de leurs roches et de leurs glaciers, que les oiseaux eux-mêmes, dans leurs migrations aériennes, ne les franchissent point directement et les contournent par l'angle sud-oriental, de manière à ne voir sous eux qu'une étroite saillie de pointes et d'arêtes neigeuses entre les vallées profondes striées de verdure. Mais de l'ouest à l'est, des vallées affluentes de l'Oxus à celles du Tarim, les voyageurs purent toujours se risquer de l'un à l'autre versant pendant la saison favorable, grâce à la disposition des coupures d'érosion qui, de part et d'autre, entaillent parallèlement la masse du plateau, dont la largeur moyenne en ces régions est d'environ 500 kilomètres.

Pour des masses considérables d'hommes, ces étendues neigeuses des Pamir, parsemées de lacs, rayées de moraines, furent toujours infranchissables, même en été : la nature y était trop âpre, le vent trop dur, et les rares pasteurs conduisant leurs troupeaux dans les fonds auraient eu trop peu de ressources pour entretenir les visiteurs. Mais quoique ces hauteurs dussent apparaître aux gens de la plaine comme la région de la froidure et de la mort, il fallait pourtant que de hardis voyageurs cherchassent à se frayer un chemin à travers leurs steppes glacées : il le fallait puisqu'il y avait appel de l'un à l'autre versant. Les pasteurs qui parcouraient les hauts pâtis pendant les quelques mois de la belle saison trouvaient de chaque côté, à l'issue des gorges, des campagnes peuplées, des villages et même des villes dont les habitants se maintenaient, grâce à eux, en relations mutuelles. D'ailleurs la meilleure preuve de l'existence de ces communications est que, sur les versants opposés des Pamir, la population paraît avoir eu les mêmes origines. Quoiqu'ayant varié de part et d'autre pendant le cours des siècles, elle a parcouru la même évolu-

tion par les mœurs, la langue, l'ensemble de la civilisation. Aux premiers temps de l'histoire, c'étaient des Aryens, des Indo-Européens



N° 208. Relief de l'Asie centrale.

qui peuplaient les vallées de l'est et de l'ouest ainsi que les plaines sous-jacentes, tandis que de nos jours, les habitants sont principalement des Turco-Mongols, à la fois dans le Turkestan russe (Khiva, Bokhara, Ferghana, etc.) et dans le Turkestan chinois (Kachgarie ou bassin du

Tarim); cependant on trouve sur les deux penchants du faîte quelques tribus aryennes et des agglomérations « tartares » très mélangées[1]. Le haut seuil de partage entre l'Occident et l'Orient n'avait donc pas été un obstacle infranchissable pour les peuples d'origine différente et pour leurs civilisations respectives.

D'après le témoignage unanime des habitants, les documents historiques et les traces laissées par des courants d'eau maintenant taris, il semble incontestable qu'à notre époque se produise en Asie centrale un assèchement du sol, ou que ce phénomène corresponde à une phase de la dessiccation définitive de notre planète, ou qu'il s'agisse d'un balancement climatique dont la période s'étendrait sur plusieurs milliers d'années. Quoi qu'il en soit de ce problème, un des plus complexes de ceux qui se présentent à l'étude du géographe, on peut affirmer que dans les temps lointains, le va-et-vient des voyages était beaucoup plus actif que de nos jours entre les deux versants asiatiques. Il n'est pas douteux que le bassin du Tarim, encore très important comme lieu de passage, fut autrefois beaucoup plus habité que dans la période contemporaine et qu'il offrait par conséquent des ressources plus abondantes au commerce de l'Occident avec l'Orient à travers le faîte de l'Asie.

Nombreuses sont les villes mortes que Sven-Hedin et autres explorateurs modernes ont découvertes au milieu des sables envahissants, en des endroits où maintenant l'homme ne pourrait trouver sa subsistance. Il est vrai que le déplacement des cours d'eau a pu, en maintes circonstances, amener la migration des habitants et l'abandon total des cités; mais elles se seraient reconstituées ailleurs si les eaux des rivières descendues du Kuen-lun ne s'étaient partiellement taries : le même Keria-daria qui fournissait d'eau de grandes villes populeuses ayant plusieurs kilomètres de tour ne traverse plus la plaine que pendant une faible partie de l'année, et, sur la partie moyenne de son cours, là où la population se pressait sur les bords, seules quelques familles de bergers savent préserver contre les sables les points d'eau où leurs troupeaux peuvent s'abreuver.

La ville ruinée à laquelle les chameliers donnent spécialement le nom de Takla-makan, la première de celles qui ont été retrouvées

1. Grenard, *Mission scientifique dans la Haute Asie*. Société de Géogr., Séance de janv. 1899.



D'après une photographie de Sven-Hedin.

LU-LAN, VILLE MORTE DU DÉSERT DU LOB

dans ce désert, aurait pu contenir des habitants par milliers. D'après les objets qu'on y a découverts : boiseries, statuettes et peintures, on peut affirmer que cette « Pompéi asiatique » est vieille d'au moins mille ans, probablement antérieure à l'invasion musulmane du huitième siècle, et qu'elle était peuplée de buddhistes : nombre de figures présentent des types aryens aussi bien caractérisés que ceux des Persans, d'autres sont marquées d'un trait jaune à la naissance du nez, comme des millions d'Hindous. Des roues de char trouvées dans le sable des dunes prouvent que le pays fut pourvu jadis de routes carrossables [1]. D'après les explorateurs américains, plusieurs agglomérations humaines se seraient succédé dans ces régions, succombant l'une après l'autre au retrait graduel des eaux douces vers le Kuen-lun et au terrible vent du nord-est : la dernière de ces villes aurait été abandonnée il y a une soixantaine d'années seulement [2].

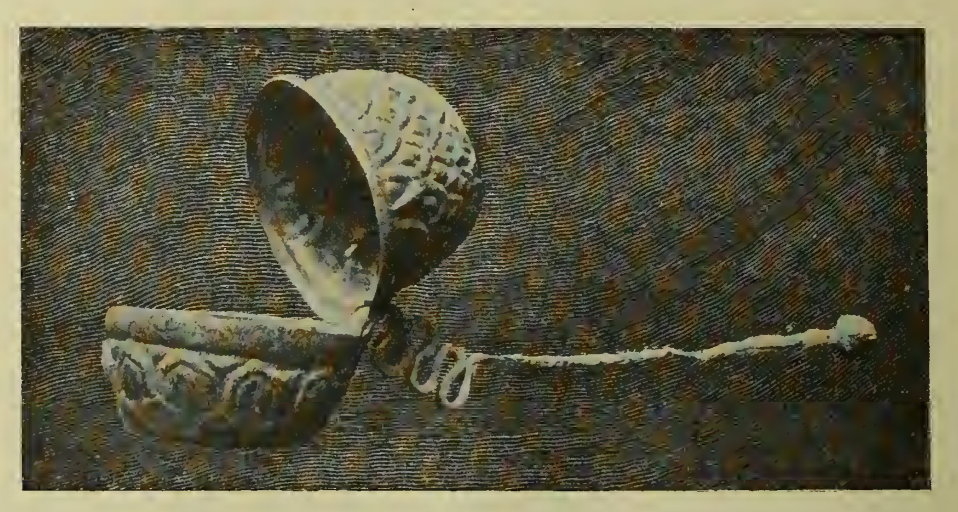
Plus à l'est, à la porte du vaste cirque montagneux qui entoure la Kachgarie d'un rempart régulier de plus de deux mille mètres de hauteur et qui n'est plus habité que sur une zone elliptique de cinquante à cent kilomètres de largeur, entre le désert et les neiges, Sven-Hedin a retrouvé une autre ville qui, suivant les fragments d'écriture découverts dans les ruines, n'est autre que Lu-lan, dont on connaissait le nom par les livres chinois et qu'on cherchait sensiblement au nord de sa position véritable. Lu-lan se trouve sur une ancienne berge du Lob-nor, cette nappe d'eau errante que les voyageurs dessinent maintenant à une centaine de kilomètres plus au sud que les cartographes chinois d'il y a mille ans. Les conditions géographiques du pays ont donc complètement changé; deux ou trois constructions en briques, des poutres en bois de peuplier rongées par le sable, des médailles et objets divers, des papiers écrits et des bâtonnets recouverts de caractères, voilà tout ce qu'il reste de cette ville, florissante il y a quinze siècles [3]. De nos jours, la dénudation due au vent est telle qu'on cherche vainement aux alentours une motte de terre végétale.

Enfin, à Turfan et aux environs, les fouilles de Grünwedel et von Lecoq ont mis à jour des terres cuites, des fragments de statues, des fresques et des manuscrits, débris divers sur la foi desquels on

1. Sven-Hedin, *Trois ans de Luttes aux Déserts d'Asie*, trad. Rabot, pp. 147 à 153. — 2. *Petermann's Mitteilungen*, 52, III, p. 71. — 3. Sven-Hedin, *Dans les Sables de l'Asie*, pp. 313 et suiv.

peut affirmer l'influence grecque et indoue en ces régions de l'Asie centrale [1].

Ainsi les routes qui traversent les Pamir de l'une à l'autre plaine furent jadis assez activement suivies par les marchands, et, grâce aux jalons qui se montrent de distance en distance sur ces voies antiques de communication, les géographes peuvent tenter d'en indiquer approxi-



D'après une photographie de Sven-Hedin.

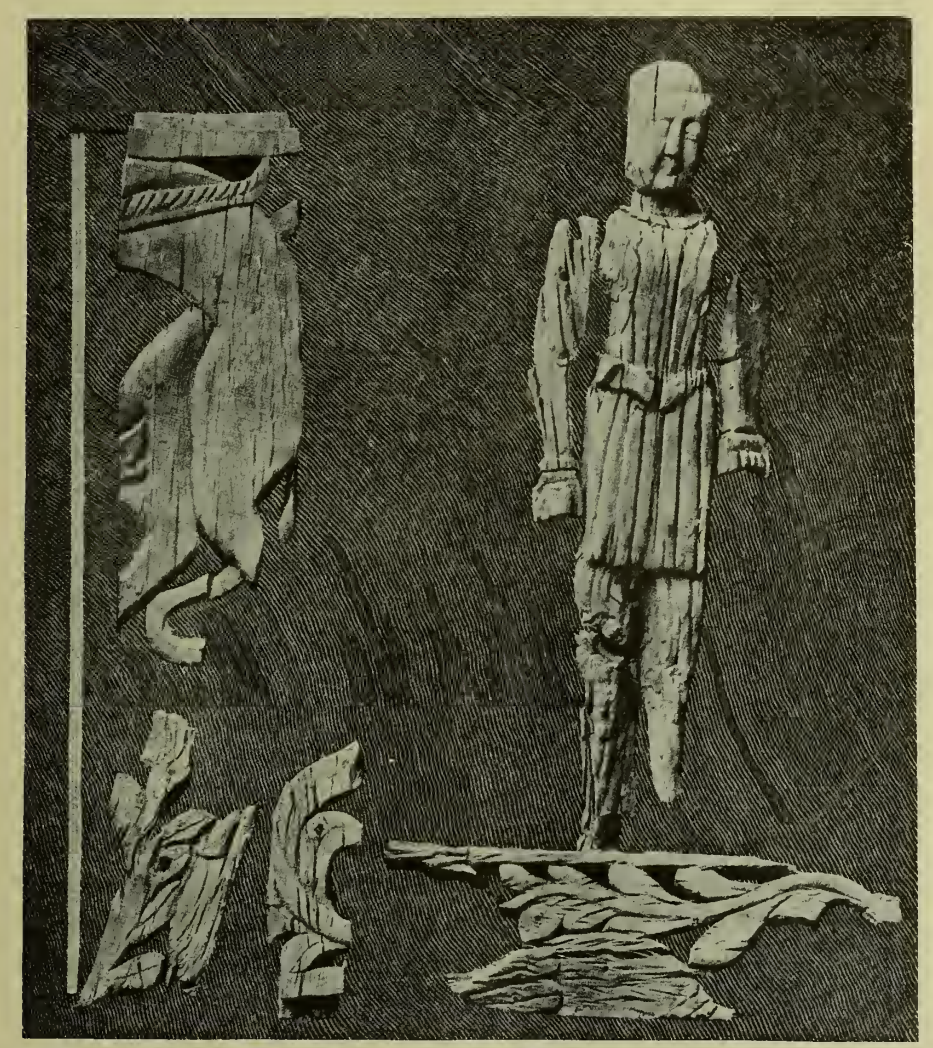
LOUPE TROUVÉE DANS LES RUINES DE LU-LAN

mativement le tracé. D'abord, il est certain que les gisements de jade, cette pierre encore considérée comme précieuse par les Chinois, mais bien plus appréciée aux époques préhistoriques, marquaient un des lieux d'étapes importants de l'une des anciennes voies. Les annales chinoises mentionnent fréquemment le pays de Khotan, c'est-à-dire l'angle sud-occidental des plaines que traverse le Tarim, et en célèbrent la capitale sous le nom de Yu-thian, à cause du *yu* ou jade que l'on ramasse dans les trois rivières convergentes descendues du Kuen-lun : ces trois cours d'eau étaient connus sous le nom de Rivières du Jade blanc, du Jade noir et du Jade vert, et les anciennes dénominations chinoises se retrouvent partiellement sous les formes turques actuelles [2].

On sait que les propriétés magiques attribuées au jade en fai-

1. La Géographie, XIII. 3. p. 234. — 2. Abel Rémusat, *Histoire de la Ville de Khotan*.

saient autrefois un des joyaux les plus richement payés par les souverains non seulement en Chine, mais aussi dans les pays de l'occident : les haches en néphrite que l'on trouve dans les tombeaux



D'après une photographie de Sven-Hedin.

BOIS SCULPTÉ TROUVÉ DANS LES RUINES DE LU-LAN

de l'âge de pierre avaient protégé les héros dans les combats de la vie : placées à côté de leur corps, elles devaient les défendre contre les mauvais génies pendant les longs âges du repos et du silence. Or, c'est du Khotan que venait la plus précieuse des pierres, le jade blanc, porté jadis par les marchands jusqu'aux plus lointains royaumes : aussi,

à moitié chemin entre l'Atlantique et le Pacifique, les hautes vallées du Tarim où l'on recueille les admirables cailloux furent-elles le centre de ce commerce. A l'époque où la contrée, alors très populeuse, était le lieu de rendez-vous des marchands, la récolte du jade, qui se faisait après chaque grande crue, était inaugurée par le souverain comme une cérémonie religieuse, et les plus beaux galets devaient être portés à son trésor. Des carriers exploitaient aussi directement les roches de syénite et de micaschiste pour en extraire les veines de jade : c'est une industrie qui reprendra quelque jour.

Du grand marché de Khotan vers l'Occident, la voie historique suivie de tout temps est facile à reconstituer dans sa direction générale. Se détachant de la route de la vallée qui, encore de nos jours, porte le nom turc de Kara-kath ou du « Jade noir » et remonte vers un col formidable (5568 m.) du Karakorum, « Noirs Escarpements », pour redescendre ensuite vers l'Indus, le chemin de l'Occident, que l'on pourrait appeler « la Route du Jade », longe à l'ouest et au nord-ouest la base des montagnes jusqu'à l'endroit où s'est élevée la ville de Yarkand, lieu de marché qui, de tout temps comme de nos jours, était fréquenté par Chinois et Mongols du lointain Orient, gens de Kachmir et de l'Inde, et Aryens plus ou moins mélangés, originaires d'outre Pamir. Il s'y trouvait encore naguère cinq mille individus des vallées occidentales ayant traversé le « Toit du Ciel »[1]. A partir de Yarkand, l'itinéraire des marchands, contournant au sud le massif dominateur du Mustagh-ata, franchit plusieurs vallées et les arêtes intermédiaires, plutôt que de s'engager dans une cluse longitudinale, passe devant un des nombreux *Tach-kurgan* ou « amas de pierres » qui parsèment la contrée, et se trifurque pour descendre à l'ouest en diverses régions que parcourent les hauts affluents de l'Oxus, et gagner la Bactriane.

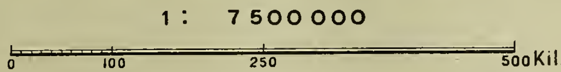
Au nord des Pamir, une autre voie naturelle, beaucoup plus nettement tracée que celle du midi, mettait en communication les deux versants de l'Ancien Monde : utilisant une vallée qui s'ouvre comme une large fosse dans la direction de l'est, entre les deux arêtes parallèles de l'Alaï au nord et du Trans-Alaï au sud, cette route aboutit à une large plaine d'une altitude de 3000 mètres environ, où la ligne

1. Forsyth, *From Leh to Yarkand*.

de partage des eaux n'est marquée par aucune saillie. Les deux rivières

N° 209. Routes du Jade et de la Soie.

1 : 7 500 000



Le fortin de Pamirsky-Post (voir page 24), à l'endroit où l'un des branchements de la Route du Jade traverse le Murghab, affluent de l'Oxus, est désigné par P. P.

Le nom de Dapsang, appliqué au plus haut pic du Karakorum, inférieur de 200 mètres seulement au point le plus élevé du globe, a disparu de quelques cartes modernes; on y a substitué celui de Godwin Austen, mais nous préférons garder l'ancien nom, en attendant une nomenclature complète acceptée par tous.

qui s'écoulent vers les points opposés de l'horizon portent le même

nom, Kizil-su, « Eau rouge », à cause des alluvions qu'elles entraînent. Le Kizil-su oriental entre dans la plaine à l'endroit où se trouve actuellement la cité de Kachgar, centre nécessaire de population, indiqué par sa position même comme lieu de rencontre entre les hommes. D'autres voies naturelles viennent y rejoindre celle qui emprunte la fosse de l'Alaï.

Suivant les va-et-vient des centres de puissance dans le monde occidental, le mouvement du trafic entre les deux versants asiatiques devait se porter de Kachgar, soit vers la vallée des « Eaux rouges », soit, plus au nord, vers Och, par un des cols qui relient le Ferghana ou haute plaine du Jaxartes au bassin du Tarim. Il semble que, pendant le cours de l'histoire, le chemin le plus fréquenté fût celui qui porte le nom turc de Terek-davan et dont le sentier va rejoindre la haute vallée du Kizil-su oriental. La richesse naturelle des campagnes du Ferghana ajoutait en cet endroit à la puissance d'attraction du commerce, et les annales s'accordent pour la plupart à décrire ce passage comme celui par lequel les soies de la Chine étaient expédiées de toute antiquité : si la route méridionale des Pamir peut être désignée spécialement comme la « Route du Jade », celle qui passe au Terek-davan est par excellence la « Route de la soie » : de nos jours encore, bien que toutes les conditions du commerce aient été changées par les chemins de fer et les paquebots maritimes, les Russes importent des soieries chinoises par cette entrée des montagnes de l'Asie centrale.

La route de Terek-davan, qui, d'après Kostenko, ne dépasse pas 3 140 mètres au seuil le plus élevé (3 861 d'après Regel), est relativement si facile d'accès que, des deux côtés, dans l'empire russe et dans l'empire chinois, on a dû la barrer par des fortifications. Elle a pu servir dans une certaine mesure au passage des émigrants, puisque, lors de la conquête chinoise, au milieu du dix-huitième siècle, les soldats turcs de la Kachgarie s'enfuirent en masse par cette brèche des montagnes, mais sans pouvoir tous atteindre l'autre versant. Les cadavres s'entassèrent au milieu des neiges [1].

La ville d'Och, au bord d'un affluent du Jaxartes, doit à sa situation sur un chemin des peuples la gloire d'être considérée comme

1. Ch. de Ujfalvy, *Bull. de la Soc. de Géogr.*, juin 1878.

l'ancienne résidence de Suleïman ou Salomon, le roi magicien qui



Document communiqué par Mme Massieu.

ARBRE SACRÉ DANS LE CIMETIÈRE DU VIEUX TACHKENT

possédait de prodigieux trésors et commandait aux génies de la terre et du ciel : le souvenir de la prospérité due jadis au commerce se per-

pétue sous forme de légendes bizarres qui se localisent autour d'un rocher à quatre pointes que l'on appelle le « trône » ou le « tombeau » de Salomon.

De nos jours, la seule voie carrossable de la région est celle qui, rendue nécessaire par les lois de la conquête et de la stratégie des frontières, recoupe normalement toutes les sentes parcourues par les commerçants et passe d'Och à Pamirsky-Post par-dessus trois rangées de hautes montagnes, les traversant du nord au sud à des altitudes de 3 540 (Alaï, col de Taldyk), de 4 270 (Transalaï, Kizil-Art) et de 4 682 (Ak-Baïtal)[1].

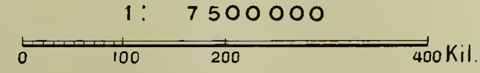
A l'est de Kachgar, d'autres voies, qui viennent des steppes du Turkestan occidental à travers ou par contournement des multiples arêtes du Tian-chañ, rejoignent la grande route des nations qui longe, sur un développement total d'environ 2 000 kilomètres, la base méridionale du grand système orographique. Cette route des migrations, dont le nom chinois Tian-chañ-nan-lu, c'est-à-dire le « Chemin sud des Monts Célestes », expose nettement la valeur historique, est souvent désignée dans les annales sous la dénomination de « Route impériale ». C'est en effet l'itinéraire obligé des peuples et des armées en marche entre la Chine proprement dite et l'amphithéâtre des monts que ferment les Pamir entre le Kuen-lun et les Tian-chañ. En cet énorme parcours, la Route impériale, interrompue vers l'est par des sables mouvants, des marais, des laves, des salines, se double de voies parallèles qui passent au nord entre les arêtes du Tian-chañ, orientées d'une manière générale de l'ouest à l'est. De savoureux pâturages remplissent les bassins intermédiaires, où des millions d'hommes, poussant devant eux des millions d'animaux, se réunirent parfois en de grandes migrations à travers l'Ancien Monde : chacune des vallées se continue de l'un à l'autre versant par un seuil, qui, suivant les avantages ou les difficultés d'accès, servit, pendant la période historique, de passage à des masses d'hommes plus ou moins considérables. Quelques-uns de ces cols, redoutés à cause de leurs glaciers crevassés, de leurs neiges glissantes, ne sont visités que par de rares voyageurs : tel est le seuil de Musart[2], que domine à l'ouest le formidable Khan-tengri ou « Roi des cieux ». D'autres vallées invitent au contraire par

1. Sven-Hedin, *Dans les sables de l'Asie*, p. 8. — 2. 3 330 mètres, d'après Kostenko; Khan-tengri, 7 320 mètres.

la douceur de leurs pentes recouvertes de gazon, parmi celles-ci, le

N° 210. Tian-chan, de Kuldja à Turfan.

1 : 7500000



La transcription la plus usuelle du nom chinois des Monts Célestes est Thian-Chan, mais elle ne rend pas compte du fait que la première lettre est aspirée, aussi écrit-on parfois T'ian ou T'ien-Chañ. Nous rappelons que, dans les mots étrangers, *u* compte pour *ou* et ne forme pas diphtongue, ainsi Alatau se prononce Alata-ou, le Tcheu de plusieurs villes chinoises remplace Tche-ou ou Tch-eu-ou. Quant à la combinaison *Hs* de quelques noms, elle tient le milieu entre *Ch* et *S* précédé d'une aspiration.

col qui fait communiquer la vallée de l'Ili au bassin du Iulduz ou de

l' « Etoile », ainsi nommé de la beauté de ses pâturages, est surtout remarquable et a été largement utilisé par des populations nomades. En cette région, il est si aisé de se déplacer de l'un à l'autre versant que la haute vallée de l'Ili, dite territoire de Kuldja, a été occupée par les armées chinoises et, quoique située à l'occident de la ligne du partage des eaux, fait encore partie, du moins officiellement, 1905, de l'empire du Milieu.

Les seuils du Kuldja sont, au nord du grand cirque de la Kachgarie, les premiers qui soient d'accès assez facile pour avoir servi de grand chemin à des peuples en marche. Tous les cols situés plus au sud, à travers les Pamir et le Tian-chañ, la Route du jade, celle de la soie et leurs sentiers latéraux ne peuvent jamais être utilisés que par des marchands, des pèlerins, des missionnaires : ce furent des voies de trafic et de civilisation, tandis que la route de Kuldja, et plus encore celle qui contourne le Tian-chañ au nord, furent des chemins de migration et d'invasion.

Cette dernière route, le Tian-chañ-pe-lu, — « le Chemin nord des Monts Célestes », — est l'un des traits caractéristiques dans la structure de l'Ancien Monde. En cette partie de continent, deux très larges brèches s'ouvrent à travers le rebord de hauts plateaux et de montagnes qui, sous divers noms et avec divers alignements, continuent les Pamir et les Tian-chañ jusqu'à la pointe nord-orientale de l'Asie. Cette double ouverture met ainsi en communication le versant continental tourné vers l'Océan Arctique et le Han-Haï des Chinois [1], l'ancienne mer intérieure qui s'étendait entre le Kuen-lun et l'Altaï, embrassant le Gobi et le Takla-makan, et dont le Lob-nor, le Bagrachkul, l'Ebi-nor et tant d'autres cavités, lacustres ou desséchées, marécageuses ou efflorescentes de sel, ne sont plus que de très faibles restes. Les deux grandes portes furent de véritables détroits maritimes et en ont encore partiellement conservé l'aspect.

L'entrée méridionale, qui est le Tian-chañ-pe-lu proprement dit, n'a pas moins de 200 kilomètres en largeur entre l'Alatau dsungare, l'une des arêtes du Tian-chañ, et la chaîne parallèle du Tarbagataï : de nombreuses dépressions, des lacs parsemés au milieu de la steppe donnent toujours l'illusion d'une ancienne mer, et des roches gri-

1. Richthofen, *China*.

sâtres, des montagnes même s'élèvent çà et là comme des îles. Dans les parties basses qui forment l'entrée, les plaines ont une altitude moyenne de 200 à 250 mètres seulement, mais elles se relèvent graduellement vers l'est pour se rétrécir en corridor, à une altitude de douze cents mètres, entre les monts Barkul et les derniers promontoires orientaux des Tian-chañ.

La route empruntant la brèche septentrionale, celle qui s'est ouverte



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

VASE EN JADE ANTIQUE

Ce vase, datant de trois ou quatre mille ans, a été sculpté au roseau et à l'émeri, tandis que les objets plus récents sont travaillés avec des instruments métalliques. Ce vase est en jade roux ou rouillé par des traces ferrugineuses, jade communément appelé jade noir, bien que cette variété n'existe pas [1].

largement entre le Tarbagataï et l'Altaï et dans laquelle serpente le fleuve Ulungul (Urungu), branche maîtresse du puissant cours d'eau qui porte en Sibérie les noms d'Irtich noir, d'Irtich et d'Ob, rejoint la précécente en contournant les monts Barkul par le nord et par l'est.

La région des portes de la Chine, disposée en forme d'entonnoir, est de dimension assez considérable et présente assez d'étendues herbeuses pour que des populations nombreuses de pasteurs nomades et même d'agriculteurs puissent y vivre : en diverses périodes de l'histoire des millions d'hommes ont occupé pacifiquement la contrée. Mais que de fois aussi les résidants ont été chassés et souvent exterminés par des hordes d'envahisseurs, Huns, Mongols, Turcs ou Dsungares! C'est que l'ouverture d'entre Tian-chañ et Altaï est si favora-

1. Emile Guimet, *Note manuscrite.*

blement située comme vomitoire de toutes les terres de pâture dans l'intérieur du continent, que les grands fleuves d'hommes entraînés en migrations guerrières vers les territoires fertiles étaient forcément poussés par cette issue comme l'avait été jadis le courant des eaux de la mer de Han-haï. Nulle région n'eut plus d'importance que cette brèche des monts dans les flux et les reflux humains oscillant sur le monde. On voit le contraste de cette large et double ouverture, laissant passer à l'aise des nations entières, et les vertigineux sentiers des Pamir où s'aventuraient de rares marchands ou missionnaires. Ici la civilisation s'infiltrait par étroits filets ou goutte à goutte; là les grands événements se préparaient avec fracas.

Toutes ces voies extérieures à la Chine proprement dite, comprises sous les noms de Tian-chañ-nan-lu et de Tian-chañ-pe-lu, de Routes de la soie et du jade, et même celle du Tibet ont pour lieu de convergence la région où le fleuve « Jaune », le cours d'eau chinois par excellence, échappe aux vallées des grandes Alpes pour entrer dans les contrées à pentes modérées et à larges campagnes qui sont devenues la Chine historique. La porte intérieure de l' « Empire du Milieu » qu'utilisèrent les marchands depuis une époque immémoriale présente la disposition bizarre d'un long couloir facile à suivre en temps de paix, mais qu'il serait également aisé de barrer en temps de guerre. Le chemin borde en cet endroit la base septentrionale du Nan-chañ, branchement du Kuen-lun, tandis que, du côté du nord, des steppes inhospitalières, des monticules de sable, des marais rétrécissent la zone de culture des villes et des villages où s'est établie toute la population résidante. La limite désertique qui borde au nord la lisière verdoyante a été renforcée artificiellement par le mur d'argile qui, dans ces régions de la Chine, prolonge la « Grande muraille ». Là se trouve le bastion le plus avancé de l'énorme citadelle qui devait constituer l'empire dans la pensée de Chi-hoang-ti et de ses successeurs.

C'est là que la Chine présente en effet son bassin de réception naturel pour tous les éléments qui lui viennent de l'Occident, c'est-à-dire de l'Asie antérieure et de l'Europe, par-dessus le seuil de partage de l'Ancien Monde. Nul point vital n'est mieux indiqué dans l'économie générale de la Terre : c'est bien en cet endroit qu'a dû s'accom-

plir de tout temps, mais presque toujours inconsciente chez les individus, l'union des principes différents desquels se forme peu à

N° 211. Porte du Jade.



On remarquera les très nombreuses dépressions : le Kuku-nor, l'immense Tsaïdam, grand comme la Suisse, le Lob-nor, celle où s'écoule l'Edsina, celle de Hami, etc. La plus extraordinaire de ces cuvettes d'évaporation est située au sud de Turfan (carte n° 210); la nappe lacustre y est à l'altitude de 130 mètres au-dessous du niveau de la mer.

peu la civilisation mondiale. Une cité, connue actuellement sous le nom de Lan-tcheu, « Vallée de la Verdure », autrefois « ville de la Beauté », naquit en cet endroit sur les bords du fleuve Jaune, dans

une large plaine fertile, bien gardée par des promontoires fortifiés.

Plusieurs chemins y convergent, entre autres les sentiers qui parcourent les steppes fécondes des rives de l'admirable Kuku-nor ou « Mer bleue », et ceux qui par le cours supérieur du Hoang-ho et par-dessus les plis parallèles du Kuen-lun se dirigent vers le Tibet oriental, permettant ainsi l'échange des produits très différents des hautes terres avec ceux de la plaine; mais si importantes pour le trafic que soient ces routes secondaires, elles ne peuvent se comparer en valeur historique avec la voie maîtresse du nord-ouest qui réunit, par le défilé de Yu-men ou « Porte du jade », véritable goulot de bouteille, tous les chemins qui traversent les Pamir et les monts Célestes ou contournent au nord ce grand système orographique. Les villes, d'aspect déjà chinois, qui se succèdent dans ce corridor d'entrée comme un faubourg de grande ville, le long d'une route poudreuse, s'espacent à une altitude moyenne de 1 500 mètres, ce qui, sous ces parallèles de 40 à 45 degrés, présente les meilleures conditions pour la marche facile des voyageurs.

Point d'arrivée si remarquable pour les routes convergentes de l'Occident, la « Ville de la Beauté » n'a pas moins d'avantages comme point de départ pour l'intérieur de la Chine. De ce côté, la voie historique n'a qu'un léger obstacle à surmonter : une ascension facile de quelques centaines de mètres mène de Lan-tcheu au col qui traverse l'arête de montagnes séparant le haut fleuve Jaune d'un autre cours d'eau, le Hwei-ho ou Wei-ho. Celui-ci, par son orientation de l'ouest à l'est et la forme du sillon dans lequel il s'écoule, est la vraie branche maîtresse du Hoang-ho; il constitue la base véritable à laquelle se rattache le réseau des lignes de vie qui traversent la Chine dans tous les sens, tandis que le grand fleuve lui-même fait un immense détour dans les déserts du Nord, en un territoire que la Grande muraille, protectrice des agriculteurs, ne pouvait qu'abandonner aux nomades.

En nulle contrée du globe, cet entrecroisement de mailles géographiques n'est dessiné d'une manière plus nette, sur un plan plus vaste, et ne s'est maintenu sous la même forme pendant un plus grand nombre de siècles, grâce à la parfaite accommodation de l'homme à la nature. Ainsi que le montre la longue histoire du peuple chinois, une harmonie parfaite s'est établie entre l'individu et son milieu.

Avant le temps où l'histoire trace à nos yeux quelques vagues linéaments de l'évolution humaine dans le monde oriental, quelles populations résidaient dans les contrées qui réunissent les deux centres antiques de civilisation en Occident et en Orient? D'abord il faut cons-

N° 212. Hoang-ho, de Lan-tcheu à Kaï-fong.



1 : 10 000 000

0 100 300 600 Kil.

tater que, sur le versant de l'est, qui est celui du Pacifique, tout l'énorme territoire compris entre le faîte de partage du continent et la Chine proprement dite se compose en grande partie de plaines, de steppes, de hautes vallées herbeuses où les pluies sont rares et peu abondantes : si ce n'est au bord des rivières, l'agriculture y est impossible

et l'industrie presque générale est devenue forcément la domestication et la garde des bestiaux; le sol se prête aux déplacements, et l'épuisement des sources, l'appauvrissement temporaire des pâturages tondus par la dent des animaux obligent les indigènes à la vie nomade ou du moins à un changement régulier de résidences fixes. Et quelles que soient l'origine première et l'apparence physique des peuples de ces contrées, ils sont toujours amenés à pratiquer le même genre de vie nomade, conforme à l'ambiance : Aryens, Turcs et Mongols mènent également l'existence de pasteurs errants dans les milieux qui la déterminent.

Outre les hordes pastorales, il y avait également dans ces contrées, à l'origine des temps historiques, des populations de mineurs. Le Kuen-lun avait ses carriers qui poursuivaient les veines de jade et sans doute aussi ses chercheurs d'or. L'Altaï, entre la Sibérie méridionale et la Chine, nous apparaît peuplé de mineurs à l'aurore de l'histoire : les paysans russes donnent à ces devanciers de leur race le nom de « Tchoudes », dont on relève les traces de la haute vallée de l'Amur à la mer Baltique.

Les Tchoudes altaïens recueillaient le minerai d'or et de cuivre, ce qui leur assurait à cette époque une influence très grande dans l'économie du monde entier; cependant leurs trésors devaient être répartis sur le continent par l'intermédiaire de marchands et de pasteurs, car la légende ne les mentionne que d'une manière très indirecte, et les fables qui les entourent en font des génies ou des nains, très distincts des autres hommes. On a retrouvé dans les mines de Zmeinogorsk, qui, pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, furent les plus productives du monde en plomb argentifère, des instruments en cuivre qu'employaient les mineurs, d'une façon très primitive d'ailleurs, ainsi qu'on a pu le constater par la découverte d'un squelette ayant encore à côté de lui ses outils et le sac de peau où il plaçait le minerai (Pallas). Les procédés suivis par les Tchoudes pour le lavage des sables aurifères et la fusion du minerai étaient tellement incomplets qu'en beaucoup d'endroits les mineurs saxons et leurs élèves, les industriels russes, ont trouvé grand profit à reprendre les mines abandonnées. En outre, ils se sont attaqués à un autre métal, le fer, que les primitifs n'avaient pas encore appris à dégager de ses combinaisons, et qui depuis a pris dans le travail du monde une part bien autrement impor-

tante que celle de l'or, de l'argent ou du cuivre. En maints endroits on trouve ces gisements ferrugineux immédiatement au-dessous des argiles aurifères.

Ces Tchoudes « aux yeux jaunes » des traditions russes sont probablement les mêmes que les Ting-ling et les Kien-kuen à cheveux blonds et aux yeux clairs dont parlent les annales chinoises comme



D'après une photographie de M. A. Ular.

CAMPEMENT DANS LA STEPPE MONGOLE

ayant vécu, il y a vingt-deux siècles, dans ces mêmes contrées de l'Altaï et du Sayan [1]. Ils appartenaient peut-être à l'ensemble des populations dites aryennes d'après la parenté de leur langue avec celle de l'Iran, tandis que les Hiung-nu, dans lesquels on voit les ancêtres communs de tous les peuples turcs actuels, et dont le nom a persisté sous les formes de Huns et de Hongrois, vivaient plus au sud, dans les territoires aujourd'hui désignés par les noms chinois de Kan-su et de Chen-si. Bien que, depuis des siècles, ces populations aient eu le temps de s'accommoder à la vie chinoise et de se mélanger, au moins partiellement, avec les habitants policés, Potanin a trouvé

1. J. Deniker, *Tour du monde.*

dans le pays de nombreux îlots turcs, tels les Chiringol et les Salor du Hoang-ho, au sud de la Grande muraille, et les Yagur de la haute Edsina.

Actuellement, la plupart des peuplades turques en relations directes avec la Chine sont cantonnées par refoulement dans le cirque immense de la Kachgarie : en cette arène de forme régulière, qu'entoure presque complètement un cercle de montagnes sur un pourtour de trois à quatre mille kilomètres, leurs bandes se sont trouvées prises sans pouvoir continuer leur route ni revenir sur leurs pas. De même que dans un golfe où les courants portent des alluvions de toute provenance, les éléments les plus divers se sont mélangés confusément pour former les tribus diverses d'Uriankhes, Dsungares, Kirghiz et Tartares en variétés sans fin. Dans ce tournoiement des races et des sous-races entremêlées, maint groupe, rejeté loin de ses parents d'origine, apprit à parler la langue des ennemis et finit par oublier la sienne ; chaque révolution nouvelle, chaque immigration de fuyards déterminait une accommodation changeant avec le milieu. On constate toutes les transitions possibles entre l'Aryen, le Turc de race pure et le Mongol typique. D'ordinaire la différence des religions a fini par devenir le principal élément de classification conventionnelle et les buddhistes sont dits Mongols, tandis que les convertis à l'Islam sont tenus pour des Turcs. Mais la véritable opposition est celle que présentent les tribus de profession diverse, les pasteurs et les agriculteurs, ceux-ci toujours paisibles de nature, tandis que les autres transforment facilement leur houlette en lance de pillards, voleurs ou guerriers.

A ce point de vue, les populations nomades qui occupent la longue zone de plateaux et de plaines entre Sibérie et Chine, les Mongols et les Mandchoux, ont eu souvent une part d'action très puissante sur l'histoire de toutes les nations d'Asie. La frontière séculaire de leur pays a été rendue visible, pour ainsi dire, par une « Grande muraille » qui d'ailleurs n'empêcha point leurs invasions dans les époques de poussées ethniques : un rempart peut arrêter des bandes pour un temps, mais il ne saurait en rien modifier les conditions économiques générales qui entraînent la rupture d'équilibre entre les nations. Le fait capital est qu'en vertu de la différence des sols, des eaux, du climat, il y a contraste nécessaire entre le genre de vie, les occupations, les mœurs, le mode de sentir et de penser de ceux qui vivent au nord

du grand mur et de ceux qui résident au sud. Quelle que soit, quant à la race, l'origine première, les gens ont dû se différencier de l'un et de l'autre côté : ceux-ci sont restés Mongols, en harmonie avec leurs steppes à gazon rare, à mares clairsemées et à maigres rivières ; ceux-là sont devenus Chinois, bêcheurs acharnés du sol meuble que renouvellent les eaux débordées de leurs fleuves.

Malgré de très grandes diversités, puisque la Mongolie possède de



D'après une photographie de M. A. Ular.

DA-KURÉ OU URGA, SECONDE MÉTROPOLE BUDDHISTE
ET CAPITALE DE LA MONGOLIE

très beaux pâturages et qu'on y rencontre aussi de vastes déserts sans eaux : étendues de pierre, nappes salines ou successions de dunes, l'ensemble de la contrée présente un caractère moyen bien marqué. D'une manière générale on peut y voir un long plateau de mille à douze cents mètres d'altitude, légèrement déprimé en son centre et présentant au nord et à l'est un rebord de montagnes, massifs ou arêtes. Vers le sud, c'est-à-dire du côté de la Chine, des granits, des coulées de laves marquent la chute du plateau, mais non pas d'une manière uniforme : les eaux ont entaillé l'épaisseur

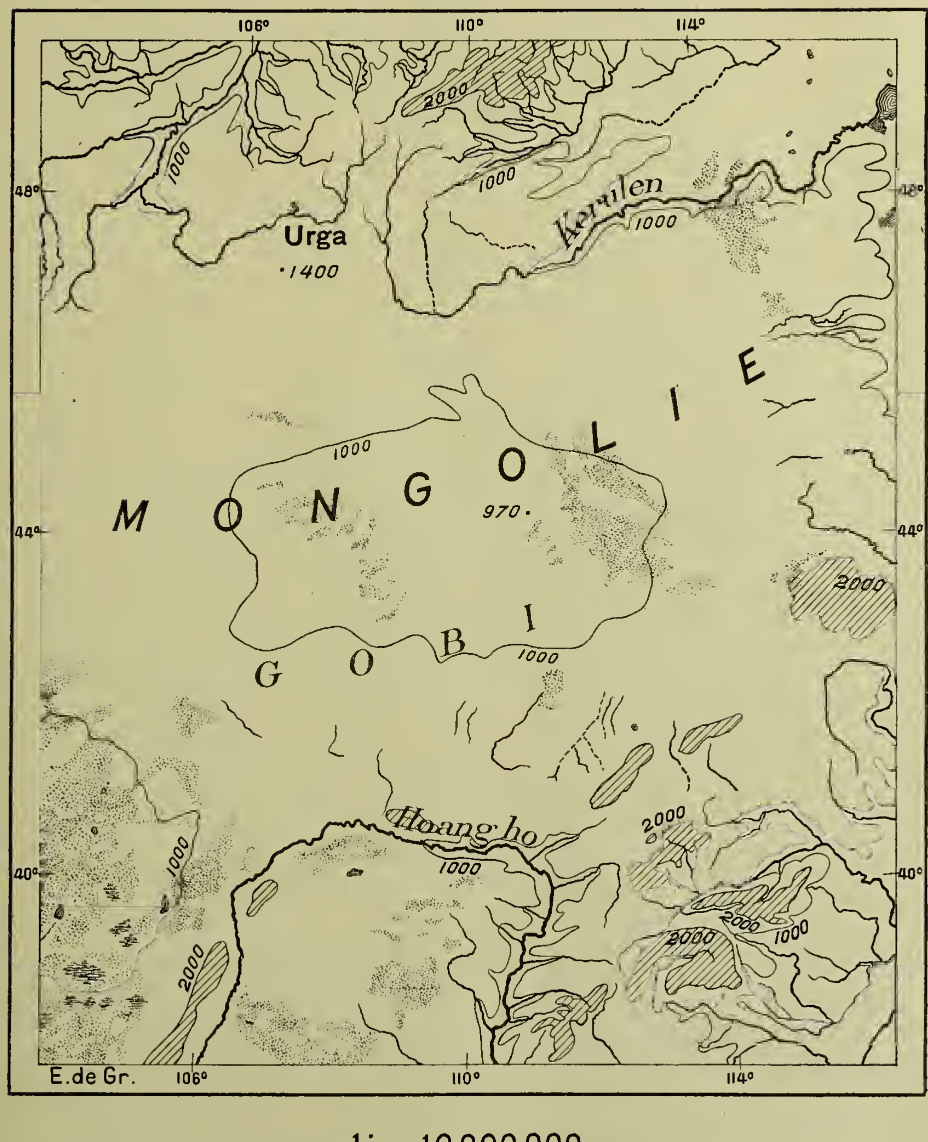
des hautes terres en y formant une garniture extérieure de vallées, dans lesquelles les agriculteurs chinois ont pénétré. Le contraste n'en est que plus saisissant entre les lambeaux allongés des cultures et les terrasses supérieures, promontoires avancés de la grande « Terre des Herbes » au sol doucement ondulé que les troupeaux parcourent facilement dans tous les sens.

Les populations de la Terre des Herbes et des oasis enfermées par les sables du Gobi sont historiquement très diverses par l'origine, mais on a l'habitude de les embrasser sous un même nom, et d'ailleurs le même genre de vie les a fait se ressembler beaucoup. Au moyen âge on les connaissait uniformément par l'appellation de Tartares (Tatares), et depuis un millier d'années on les dénomme surtout Mongoux ou Mongols, mot que l'on croit avoir le sens de « libres, braves ou vaillants ». Considérant ces tribus (Kalmuk, Tchakar, Khalkha, Buriates) comme formant une race dont elles seraient le type primordial, la plupart des anthropologistes classificateurs emploient aussi le terme de « Mongols » ou « Mongoloïdes » pour désigner d'une manière générale tous les peuples « jaunes » de l'Orient, en y comprenant même les Malais et les Polynésiens ; mais, on le sait, cette désignation n'a qu'une valeur toute conventionnelle. Même, à certains égards, les Mongols offrent précisément des caractères qui les différencient nettement du type spécial attribué à leur race. En premier lieu, ils ne sont point « jaunes » mais surtout bruns et hâlés, et ceux d'entre eux qui vivent dans l'obscurité des lamaseries, à l'abri du grand air, ont souvent le visage aussi blanc que les Européens astreints à la même existence.

Les Khal-kha, qui s'attribuent une certaine supériorité sur les autres Mongols comme appartenant à la famille Djenghiz-khan, et qui constituent toujours la peuplade la plus honorée, sont peut-être ceux de tous qui répondent le moins au type mongolique des auteurs. Ils n'ont pas les yeux bridés par une paupière oblique comme la plupart des Chinois ; mais à d'autres égards, ils correspondent au type convenu : l'œil petit, bien protégé par les paupières, brille au fond de l'orbite ; la figure est large et ronde ; le nez, peu saillant, séparé du front par une dépression très large, n'apparaît souvent que comme une sorte de gros bouton au milieu de la figure ; de rares poils de moustache et de barbe ombrent les lèvres et le menton, tandis que

les oreilles, couvertes par une épaisse couche de cheveux noirs et

N° 213. Mongolie centrale.



1 : 10 000 000

0 100 300 600 Kil.

Karakorum ou Holin, résidence de Djenghiz-khan et autres rois mongols, se trouve à la limite de la carte, à l'ouest d'Urga, sur la rive gauche d'un affluent de la Selenga, un peu au-dessous du 48e degré de latitude nord. Les ruines, cherchées un peu partout, furent retrouvées par Paderin en 1873.

graisseux, sont bien abritées du froid. Sous cet âpre climat de la Terre

des Herbes, où souffle si fréquemment le terrible vent du Nord-Ouest, la saillie d'un nez droit ou aquilin serait un funeste présent de la nature et, sous l'influence de la respiration, une barbe abondante se transformerait rapidement en un bloc de glace. Un écrivain musulman donne une idée presque risible du type mongol en rapportant un dire du Prophète, relatif aux précurseurs du « Jugement dernier » : « Ce seront, annonce-t-il, des hommes dont le visage rond aura la forme d'un bouclier martelé d'une manière égale dans toute sa rondeur ». En voyant apparaître les guerriers mongols, les Mahométans surpris se rappelèrent cette prophétie et conclurent que toute résistance de leur part serait inutile.

Les conditions du milieu ont donné au Mongol un type de visage, elles lui ont également imposé son genre de nourriture.

La Terre des Herbes, presque dépourvue de bois, ne donne ni fruits, ni céréales, à peine quelques bulbes ou tubercules qu'on déchausse dans le sol et qui fournissent un maigre appoint à l'alimentation habituelle, fournie par les troupeaux. Le Mongol mange presque exclusivement la chair de ses animaux : cependant il y joint aussi le gibier sauvage, les gerboises, même les rats, mais il repousse le poisson, qui lui paraît impur parce qu'il vit dans l'eau, substance si fréquemment sale en ces régions mal arrosées, et presque partout saturée de sel, de salpêtre ou autres substances chimiques. Il ne boit que le lait de ses juments et de ses chamelles, dont il sait fabriquer, comme tous les nomades de l'Orient, la boisson fermentée qu'on appelle *koumis* ou *kmis*. Sa haine de l'eau va jusqu'à l'horreur du bain : une ancienne légende dit que la foudre tuera l'audacieux qui se trempe dans une mare. Le code de Djenghiz-khan, simple recueil d'anciennes coutumes, interdisait aussi de laver les vêtements ; il fallait les porter jusqu'à ce qu'ils tombassent en lambeaux. Le comble de l'abomination serait encore de laver les ustensiles de ménage : il n'est permis de les essuyer qu'avec des herbes, du feutre ou des bouses de vache. Les Chinois, qui pourtant ne sont pas d'une propreté exemplaire, donnent aux Mongols le nom bien mérité de « Peuple Puant ». Il n'est pas rare de voir des amis ou des amoureux croquer les poux l'un de l'autre en s'écriant : « Puisses-tu de la même manière dévorer mes ennemis » !

Le vêtement, le logis sont déterminés comme la nourriture du

Mongol par les conditions du milieu : des lainages, des feutres ont été de tout temps utilisés en ces contrées, soit pour les habits, soit pour les tentes, et ces étoffes sont toujours excellemment tissées, car si elles n'étaient pas d'une grande force de résistance, elles seraient bientôt réduites en lanières, effilochées par le terrible vent du plateau. En toutes choses, le genre de vie des Mongols est ainsi réglé par le milieu. Nourris par leurs troupeaux et cheminant avec eux, ils sont forcément nomades. Quand une partie de la steppe, composée de « prairies vertes » ou de « prairies grises », a été complètement tondue et ne fournit plus d'herbes à ses habitants, il faut bien changer de pâturages, se diriger vers d'autres contrées, souvent situées au loin. De l'été à l'hiver et de l'hiver à l'été, un mouvement de transhumance s'accomplit comme pour le bétail des Alpes et les *merinos* de l'Espagne. Les intérêts du troupeau règlent tous les mouvements de la tribu de même que sa mentalité ou sa morale. Les bêtes, chameaux, chevaux ou moutons à longue queue, sont presque l'unique objet de conversation : en s'abordant on s'interroge mutuellement sur leur santé.



D'après une photographie de M. A. Ular.

FEMME BOURIATE EN HABITS DE FÊTE

Le cheval surtout est la joie, l'orgueil des Mongols qui, parmi les hommes, furent les premiers à utiliser le noble animal, originaire de ces contrées. Tout jeune homme apprend à dompter les étalons, à connaître l'hygiène du cheval, à établir les généalogies des bêtes fameuses. Le Mongol assez fortuné pour posséder un ou plusieurs chevaux se croirait déshonoré si on ne le

voyait s'élancer sur sa monture en sortant de sa tente : il faut qu'il regarde toujours de haut la tourbe de ceux qui vont à pied; il faut qu'il puisse à son gré disparaître à l'horizon, revenir à l'improviste, franchir l'espace à grande allure. Le cheval, qui triple la vitesse de l'homme, contribue avec la nature même du sol à empêcher



D'après une photographie de M. A. Ular.

TEMPLE COUVERT EN ÉTOFFE, A TCHOC-TCHIN-DUGAN, PROVINCE DE KOKONUR, FRONTIÈRE DU TIBET

la division de la terre en parcelles : l'immense étendue des steppes reste indivise.

Jamais la propriété, sous sa forme occidentale, n'exista dans ces régions, si vastes en comparaison du nombre relativement minime des populations. L'appropriation, d'ailleurs purement conventionnelle et non indiquée par des bornes ou autres signes artificiels, ne s'exerce que pour des tribus différentes : en temps de paix, il est de coutume que tels ou tels pâturages appartiennent à telle ou telle « bannière », et il serait injuste d'empiéter sur ces terres. Pour une seule et même peuplade, les steppes d'hiver et d'été restent communes à tous. Il est vrai que, si la richesse ne s'évalue pas en Mongolie par le nombre d'hectares, elle se dénombre par les têtes de bétail

bien que certains indices permettent de croire à l'ancienne existence du communisme dans la possession des troupeaux. Encore de nos jours,



D'après une photographie.

LA GRANDE MURAILLE

malgré la différence des fortunes, tous les pasteurs mongols se traitent de « compagnons » et même de « frères », comme les paysans russes, avec entière cordialité. L'état social primitif se retrouve dans

l'esprit fraternel des indigènes. Ils étaient égaux, ils se sentent encore frères, et d'ailleurs, les migrations périodiques racontées par l'histoire n'auraient pu se faire s'ils ne s'étaient entr'aidés avec une solidarité parfaite. La tribu mongole, comme la peuplade indienne d'Amérique, constitue un individu collectif, concentrant sa passion avec d'autant plus d'intensité sur soi-même qu'il ne peut s'attacher au sol, toujours fuyant sous ses pas. Pour lui, la patrie n'est pas la terre natale, puisque ses premières impressions sont attachées à des milieux qui se ressemblent partout: suivant les saisons, les oscillations des sécheresses et des pluies, des années d'abondance et de disette, le pasteur change de contrées, destiné à ignorer toujours le pli du terrain où se trouvait la tente maternelle. C'est la steppe immense qu'il aime, non l'étroit espace où il naquit, et plus que la steppe, il chérit le spectacle accoutumé des demeures hémisphériques, des amis vêtus de feutres, des chameaux porteurs, des chevaux qui piaffent d'impatience et des mille scènes de mœurs que présente le campement, errante cité. On peut comparer la tribu mongole à un essaim d'abeilles : là où elle s'est formée, là est la patrie.

Aucune multitude humaine ne fut jamais aussi propre à l'attaque et aux exterminations en masse que les nomades de la Terre des Herbes à l'époque où les contrées limitrophes n'étaient pas encore armées pour une défense collective. Quel que fût le nom donné aux tribus des bergers avant qu'on les connût sous l'appellation de Mongols, et quels que fussent d'ailleurs les éléments ajoutés par les immigrations, les conditions identiques de l'ambiance devaient amener des résultats semblables dans les grandes oscillations de la masse humaine. Qu'une sécheresse obligeât des tribus entières à changer de campement, et que l'ensemble du monde errant se trouvât ainsi ébranlé de l'une à l'autre extrémité de son immense domaine, ou bien que, par suite d'une de ces légendes folles suscitées par un événement lointain, une frénésie commune s'emparât de la nation, et tous étaient prêts à partir avec femmes, enfants, vieillards et troupeaux. On n'avait qu'à retirer du sol les piquets des tentes et à charger les chameaux des feutres et ustensiles de ménage, pour que la horde cheminât dans la direction indiquée par la position du soleil. Avec eux marchait la mort : accoutumés à l'espace libre, ils brûlaient les villes et changeaient les campagnes en steppes.

Les annales chinoises ne mentionnent que d'une manière très indistincte les grands ébranlements des tribus nomades avant la



D'après une photographie.

PAGODE DE MUKDEN

période, si grave pour l'Occident, de la migration des barbares. Il est certain que des incursions des peuples pasteurs se produisirent à ces époques lointaines, aussi bien dans la direction de l'Europe que dans celle des plaines orientales d'Asie. Mais ces inondations suc-

cessives de peuples destructeurs n'empêchèrent point la Chine de s'emplir d'habitants et de rétablir après chaque invasion les portes de communication qui la rattachent par le Kansu, la Dsungarie et les Pamir à l'Asie antérieure et à l'Europe. Cette ligne vitale contournant au sud les plateaux de la Mongolie était souvent coupée pendant les guerres ; elle reprenait sa continuité durant les heureux siècles de paix.

A l'est de la Terre des Herbes, la vaste contrée de forme quadrilatérale que limitent à l'ouest les montagnes de Khingan et dont les eaux se déversent au nord vers le fleuve Amur par le vaste arc de la Nonni et de la Sungari, au sud vers le golfe de Petchili par Liau-ho, constitue une région bien à part contrastant avec les steppes et les déserts. De grands espaces abrités par des écrans de collines contre les nuages gonflés de pluies ressemblent aux étendues mongoles, mais la plus grande partie du territoire, dit actuellement Mandchourie d'après sa population, est abondamment arrosée par les moussons, revêtue d'une riche végétation et peuplée d'animaux en foule, là où les agriculteurs n'ont pas modifié l'aspect primitif du pays. Le relief général de la Mandchourie, de même que la nature du climat et du sol ne permettaient donc guère à des pasteurs errants d'y poursuivre leur industrie, d'autant plus que la faune locale comprend un très grand nombre de loups et de félins dangereux, tigres et panthères qui souvent attaquent l'homme. La Mandchourie est par excellence un pays de chasse, et dans l'état de lutte pour la vie qui existe dans le bassin de la Sungari entre les hommes et les fauves, la religion même exige de l'adolescent qu'il apprenne à chasser : celui qui n'aide pas la société dans cette guerre à mort est tenu pour un impie[1]. D'autre part, les rivières, les lacs de la Mandchourie sont tellement riches en vie animale que des populations entières se nourrissent exclusivement de poisson, et que même plusieurs peuplades se préparent des vêtements d'été avec des peaux de saumon ornées de broderies par les femmes.

Jusqu'à une époque récente donc, les chasseurs, les pêcheurs constituaient de beaucoup la plus forte part des habitants, mais les riches campagnes bien arrosées se prêtent admirablement à la culture,

1. Carl Hiekisch, *Die Tungusen*, St-Petersburg, 1879.

surtout dans les contrées riveraines du Golfe Jaune. Ainsi, par les occu-

N° 214. Couloir de la Mandchourie.



1 : 10 000 000

0 100 300 600 Kil.

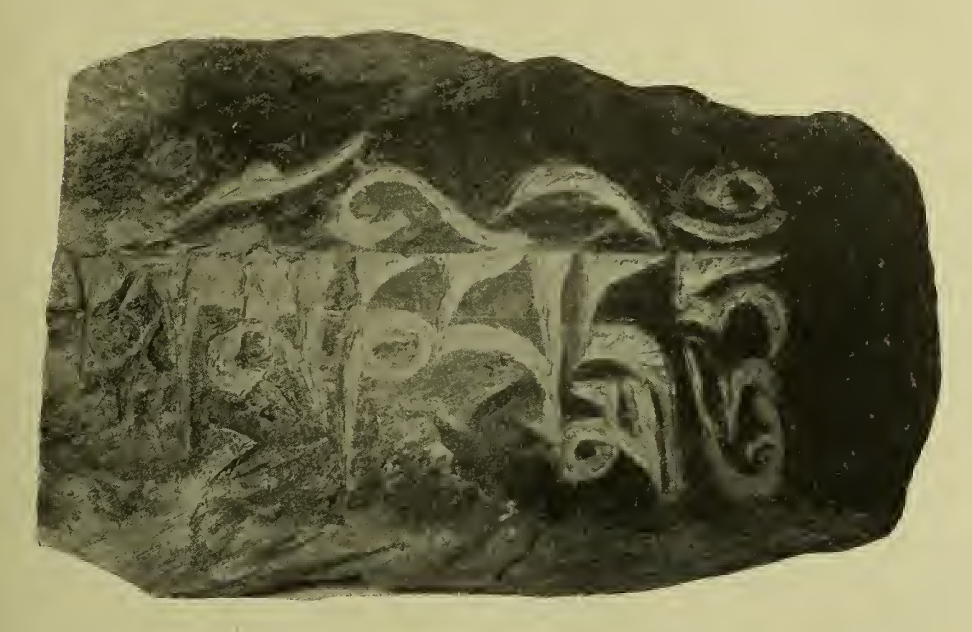
pations de presque tous ses résidants, la Mandchourie contraste absolument avec les plateaux mongols, mais les éléments féroces de la guerre pouvaient tout aussi bien y prendre naissance et s'y développer.

Les peuples chasseurs de la Mandchourie, fiers de leur courage et de leur adresse dans la lutte contre les fauves, se laissaient facilement entraîner à faire preuve des mêmes qualités contre les hommes, et la moindre impulsion suffisait à les lancer en des expéditions de pillage. Les villes du midi les attiraient par leurs richesses et les paysans épars qui s'interposaient entre eux et ce butin n'étaient à leurs yeux qu'un méprisable gibier.

Dans son ensemble, la Mandchourie, bordée à l'ouest par les monts Khingan, à l'est par une succession de chaînes côtières, est disposée comme un long couloir entre la Sibérie orientale et la Chine : c'est un chemin de passage pour les nations, et de fréquents déplacements de tribus accroissaient ou diminuaient la pression qu'avaient à subir les agriculteurs du sud de la part de leurs dangereux voisins. Aussi des « palissades de saules » barraient-elles en maints endroits la route aux envahisseurs, mais il est probable que ces obstacles, fictifs ou du moins très faciles à tourner ou à détruire, étaient considérés surtout comme des cercles magiques. Entre peuples limitrophes qui se redoutaient mutuellement, on tombait d'accord pour établir des marches de séparation d'une largeur considérable ; mais que de fois ne furent-elles pas franchies en violation des traités pendant la période historique ! Les annales chinoises mentionnent des invasions qui se produisirent sur la frontière de Mandchourie dès les temps les plus anciens, soit du nord vers le bassin du fleuve Jaune, soit du sud vers la péninsule de Corée, que sa position isolée et ses faibles dimensions relatives condamnaient à devenir une simple dépendance du Royaume Fleuri dans l'histoire de la civilisation.

D'autres contrées limitrophes de la Chine devaient aussi, comme la péninsule coréenne, héberger des populations autonomes n'utilisant leur énergie que pour s'adapter aux circonstances du milieu sans exercer grande influence sur le développement du monde chinois. Telle l'immense étendue des plateaux tibétains, ensemble quadrangulaire de terres si hautes, si froides et si arides qu'elles interrompent forcément presque toute communication directe entre les contrées situées sur leur pourtour. C'est par le contournement de l'énorme bloc de roches et de neiges d'une superficie d'un million et demi de kilomètres carrés qu'ont pu s'établir les relations entre l'Inde et la Chine, entre l'Occident

et l'Orient. Le nom « Pays de la Mort » a servi fréquemment à désigner le Tibet; cependant l'isolement n'a pas été complet, car de proche en proche et pendant la longue durée des temps, les hommes, les produits, les industries, les cultes se sont propagés du pourtour vers l'intérieur, grâce à quelques chemins naturels qui se glissent dans les



Musée Guimet. PIERRE SACRÉE DU TIBET Cl. Giraudon.
portant l'inscription mystique : « Om mani padme hum »

entailles du plateau : le long corridor, d'environ 5 000 mètres en altitude moyenne, que le haut Brahmaputra ou Yarung-Tsangbo a creusé entre les arêtes parallèles du Trans-Himalaya et du Gang-dis-ri, fut certainement la route principale que suivirent les instructeurs du Tibet.

Habitant une contrée où l'homme rencontre tant d'obstacles à son libre développement, les Bod ou Tibétains n'ont pu vivre et prospérer dans une nature hostile qu'en acquérant une intelligence vive et sagace, prompte à s'ingénier pour la recherche de la nourriture et la défense contre le vent et la froidure. Ceux d'entre eux qu'on pourrait croire les plus favorisés parce qu'ils vivent en des vallées profondes sont au contraire les plus disgraciés, à cause de l'insuffisance d'air et de lumière : les crétins sont nombreux dans ces bas-fonds. Mais sur les plateaux fouettés des tourmentes, où les hommes se blotissent dans les trous, au-dessous du vent qui rase le sol en

faisant voler les pierres, le Tibétain apprend à se créer par l'industrie des ressources variées. Depuis les temps immémoriaux, ces tribus pratiquent l'agriculture et l'élève du bétail, connaissent les mêmes métiers que leurs voisins de l'Inde et de la Chine, et depuis longtemps ont ajouté les métaux, le fer, le cuivre, l'or aux outils en pierre que fabriquaient leurs ancêtres. C'est même par leurs mines d'or qu'ils apparaissent pour la première fois dans l'histoire, mais singulièrement défigurés par la légende, il est vrai, puisque Hérodote nous les montre aidés dans leurs travaux d'excavations par des fourmis presque aussi grosses que des chiens (Livre III, 102).

Dans leur âpre lutte pour l'existence, les Tibétains reçoivent beaucoup plus qu'ils ne donnent : c'est par l'immigration que le pays s'est peuplé en ses régions habitables ; c'est par l'apport des industries et des idées étrangères qu'il s'est enrichi et civilisé ; mais les habitants restent séparés de la Chine par des contrées trop montueuses, trop coupées de défilés profonds, trop difficiles à parcourir pour avoir pu exercer de ce côté la moindre pression politique; peu nombreuses sont les peuplades d'origine tibétaine qui sur le pourtour du plateau aient hasardé de temps en temps comme les Mongols et les Mandchoux des incursions dans les basses terres avoisinantes. Au contraire, ces montagnards indigènes sont pour la plupart refoulés de plus en plus vers les vallées élevées de l'intérieur par suite de l'immigration pacifique des agriculteurs chinois.

Même évolution ethnique s'est accomplie dans le vaste hémicycle de la Chine proprement dite, partout où des montagnes, chaînes ou massifs, abritèrent longtemps des peuplades différentes de la nation chinoise par l'origine, les mœurs, le genre de civilisation. On leur donne en général le nom de Miao-tse, — mot qui signifie « hommes germés du sol », aborigènes ; mais pour indiquer leur grand nombre, on les désigne aussi par les appellations de « Quatre-vingt-deux Tribus » ou de « Six Cents Familles ». Les Chinois emploient en outre le terme d'I-Jen, c'est-à-dire « Peuples étrangers », forme analogue à celle d' « Allophyles » que les Russes appliquent à toutes les races non slaves de leur immense domaine. Suivant le milieu, les conditions du sol et du climat, la puissance relative ou la faiblesse de ces nations ou tribus encore isolées du monde chinois, on observe toutes les transitions possibles entre l'état de sauvagerie des I-Jen les plus

réfractaires, et l'état de progrès dans le sens de la sinification.

N° 215. Tibet.



Cette carte est à l'échelle de 1 à 10 000 000.

Il est reconnu maintenant que le nom Gaurisankar employé par les habitants de Khatmandu ne désigne probablement pas le point le plus élevé du globe. Le pic suprême, le n° XV des géodésiens, a reçu des Anglais le nom de Mount Everest, mais il convient de l'appeler avec les Tibétains : Chomokankar. (D. Freshfield, *The Geographical Journal*, 1904, XXIII, 1, p. 361.) *(Note de l'Editeur)*

A désigne l'emplacement du sommet auquel M. Bonvalot a donné le nom d'Elisée Reclus.

Les écrivains de la Chine disent les Allophyles « Cuits » ou « Crus »,

« Mûrs » ou « Verts », suivant l'avancement que l'on constate dans les phénomènes d'absorption sociale et politique de ces peuplades. Avec la longue patience qui est le caractère distinctif de tout peuple essentiellement agriculteur, les paisibles travailleurs du sol essayèrent rarement de conquérir par la force vive les populations insoumises des montagnes : ils s'en sont remis à la lente action du temps, aux mariages, au défrichement des forêts, à l'introduction de nouveaux besoins et de nouvelles industries : c'est ainsi que peu à peu ils arrivent à « cuire », à « mûrir » les tribus sauvages vivant dans les enclaves des monts; une sorte d'imbibition lente, semblable à celle de l'eau dans la terre, produit lentement des transformations ethniques.

Une charmante expression, « planter le saule », témoigne de l'action bienfaisante exercée graduellement par la civilisation chinoise sur les peuples qui l'entourent. Tandis que tant d'autres nations, se comparant avec orgueil à des bêtes féroces ou à des oiseaux rapaces, se vantent d'avoir déchiré des proies vivantes de leurs serres ou de leurs griffes, les Chinois rappellent doucement l'apport d'un arbre comme un emblème de leur culture et de l'élévation des mœurs qui en est la conséquence : le saule au feuillage argenté, que la Chine a choisi pour symbole, n'a rien qui puisse faire songer à la violence de la conquête ni aux ruses du commerce ; il ne parle que de paix, des charmes de la vie tranquille, et fait songer aux heureuses causeries par les beaux soirs d'automne.

Les faits en témoignent. Les immenses conquêtes de la Chine se sont accomplies beaucoup moins par la force des armes que par l'influence pénétrante de l'exemple. En réalité, la nation, prise en masse, a suivi le conseil donné par Confucius à un empereur qui voulait augmenter ses troupes pour triompher d'un peuple du midi : « Licencie toute ton armée, disait-il, emploie tout ce qu'elle coûte aujourd'hui à instruire tes sujets et à développer l'agriculture ; de lui-même ce peuple du sud chassera son prince et se soumettra à ta puissance. »

Toutefois, il faut le dire, aucune rencontre des nations ne s'est jamais produite sans qu'il y ait eu des injustices commises de la part des plus forts. Les annales chinoises nous parlent de populations civilisées qui furent violemment déplacées, chassées des plaines qu'elles cultivaient et refoulées dans les montagnes. Il en serait résulté

de lamentables mouvements de régression, des retours vers la barbarie. On cite en exemple des tribus de Miao-tse qui connaissaient l'art de forger le fer à une époque où les Chinois, déjà possesseurs de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'étain, ignoraient le métal « bar-



D'après une photographie.

CAVALIER TIBÉTAIN

bare », appelé également le métal « obstiné », sans doute parce que le forgeron doit le frapper longuement, à coups redoublés, avant de l'amener à la forme voulue; mais ceux qui enseignèrent aux Chinois le travail de la forge ne le connaissent maintenant plus eux-mêmes. D'autres peuplades avaient aussi toute une littérature écrite, tandis que de nos jours elles n'ont plus ni hiéroglyphes ni syllabaires.

Cependant, il existe encore dans le haut bassin du Yang-tse, à l'ouest du Se-tchuen et du Yun-nan, quelques vestiges d'une ancienne civilisation refoulée par les habitants de la Fleur du Milieu : on a retrouvé chez les Lolo, montagnards de ces contrées, quelques textes en caractères figuratifs, entièrement distincts des écritures chinoises.

Nul doute que l'immense territoire désigné actuellement sous le nom de Chine n'ait été riche et peuplé dans une grande partie de son

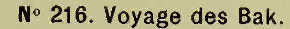


Musée Guimet. Cl. Giraudon.

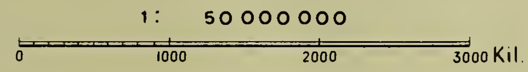
TAMBOUR ET TROMPETTES SACRÉS CONFECTIONNÉS AVEC DES OSSEMENTS HUMAINS (TIBET)

étendue à l'époque où se présentèrent les conquérants qui donnèrent au pays son empreinte la plus durable. La situation de la Chine et de son peuple est comparable à celle des nations qui, en Europe, subirent l'impression de la civilisation romaine avec sa langue, sa littérature et ses lois. Italiens et Espagnols, Français et Roumains appartiennent certainement pour la plus forte part aux souches ethniques préromaines, ils descendent des hommes dont on trouve les ossements dans les cavernes des montagnes et dans les terramares des lacs, mais

il n'en est pas moins vrai que les peuples dits « Latins » ont été réellement « latinisés », puisque des mots latins forment le moule de leur pensée et que leur histoire politique, juridique, sociale, religieuse


N° 216. Voyage des Bak.





Le grisé indique, au sud de 40° de latitude nord, le sol à plus de 2000 mètres d'altitude. En Mongolie et en Sibérie, le grisé descend à 1000 mètres.

La route ABD, des monts de la Susiane à Lan-tcheu, parcourt des steppes d'accès facile entre les déserts et les montagnes; la route ACD, plus directe, traverse les Pamir par les deux Kisil-su et emprunte ensuite le Tian-chan-nan-lu.

a continué celle des Romains sans interruption, quoique suivant une évolution incessante. De même les Chinois, quoique formés et modelés, pour ainsi dire, par leur milieu distinct, original entre tous, reçurent du dehors des impulsions puissantes, d'une valeur décisive dans leur histoire, et qui mirent l'Orient en rapport de civilisation avec l'Occident.

Les annales semi-historiques de la Chine ne remontent guère au delà de quarante siècles, à l'époque de l'empereur Yü, auquel on attribua naturellement toutes les découvertes que fit la nation elle-même,

car les peuples, incapables de retenir dans leur mémoire les millions de progrès partiels réalisés par des millions d'hommes, leurs ancêtres, ne manquent jamais de tout résumer en un seul nom, devenu le représentant de leur génie collectif. Or, très probablement, les émigrants occidentaux avaient fait leur entrée dans le Royaume Fleuri par les frontières du Nord-Ouest très peu de temps auparavant. A l'égard du lieu d'immigration des civilisateurs, les traditions sont unanimes. Les Chinois policés pointent, non vers les montagnes pour indiquer la direction de leur patrie d'origine, mais vers la province de Kansu et la « Porte du jade ». C'est en effet par cette route que vinrent les conquérants de la Chine, ainsi que Terrien de la Couperie l'a démontré avec force preuves à l'appui dans ses ouvrages, admirables de science et de pénétration, mais de forme incohérente et de style confus[1].

Les immigrants dont il s'agit sont désignés dans les annales sous le nom générique de Bak-Sing, appellation qu'on traduit d'ordinaire par celle de « Cent familles », et d'ailleurs, tel est bien le sens que lui donnent la plupart des Chinois d'aujourd'hui. On rattache volontiers à cette interprétation l'idée que les nouveau-venus se groupaient en communes, analogues aux *hundreds* des Anglo-Saxons : peut-être aussi le mot « Cent », comme celui de « Mille » ou de « Dix Mille », n'aurait-il qu'une signification vague pour indiquer le « grand nombre ». Toutefois, d'après Terrien de la Couperie, ce nom de Bak serait vraiment un nom propre et il faudrait négliger la traduction usuelle. Les Bak-Sing ou les « Familles de Bak » seraient les représentants du peuple des Bak qui vivaient autrefois en Chaldée, sur le bas fleuve de l'Euphrate, et qui, dans leurs diverses étapes, auraient laissé leur nom à beaucoup de villes et de lieux, tels que les Bac-tres, Bactriane, Bak-tyari, Bag-istun, et persistant encore en Bag-dad. Conformément à cette hypothèse, les Bak seraient les mêmes que les Sag-gig-ga ou les « Hommes à tête noire » dont parlent les annales chaldéennes et qui sont également mentionnés en Chine comme constituant le type dominant.

Suivant cette hypothèse, les Bak de la plaine potamique auraient d'abord émigré vers la Susiane, où ils seraient restés longtemps sous la puissance de rois portant le titre de « Nakhonte ». Ensuite ils

1. *Early History of Chinese Civilization*, 1880 ; — Articles disséminés dans *Oriental and Babylonian Record*, de 1887 à 1893.

auraient continué leur route dans la direction de l'Orient, au pays qui, d'après eux, fut appelé Bactriane, puis, par petits groupes, franchi les Pamir pour redescendre dans la Kachgarie actuelle, autre bassin des « Cinq fleuves », et gagner peu à peu la porte de la Chine, désignée maintenant par le nom de Kansu. La nature du climat, plus humide à cette époque, facilitait le mouvement de migration. Quant



D'après une photographie de M. A. Ular.

FORGERONS CHINOIS

au nom du chef ou Nakhonte sous lequel se serait accompli l'exode, il se présente en chinois sous la forme de Naï-Khun-te ou Naï-hoang-ti. La tradition relative à Shen-nung s'expliquerait par une réminiscence du prince potamien, Chargina, ou Sargon l'ancien. Quarante-deux siècles, calcule le bibliothécaire du British Museum, se seraient écoulés depuis que le peuple de la Mésopotamie occidentale aurait pénétré dans le bassin plus vaste et non moins fertile de la Potamie chinoise.

Certes, on ne peut s'empêcher de questionner l'exactitude des dates, le sens absolu des mots transmis, ni de mettre en doute certains des détails énumérés par centaines et qui corroborent la thèse de l'auteur : au point de vue de la précision historique, Terrien de la Cou-

perie peut avoir tort, mais le résumé de ses investigations n'en est pas moins hors de doute. On ne saurait contredire le fait même de l'immigration de colons nombreux, venus des bords de l'Euphrate à ceux du Hoang-ho et portant avec eux une civilisation qui se greffa victorieusement sur la mentalité nationale.

Les apports les plus évidents, ceux dans lesquels on ne saurait voir le simple effet d'une coïncidence d'évolution, sont les connaissances mathématiques et astronomiques. Les anciens Chinois apprirent des Chaldéens à préciser la longueur de l'année solaire et à la diviser également en douze mois et en quatre saisons, coupures de l'année auxquelles ils donnaient des noms d'un symbolisme analogue à celui de leurs instructeurs. Ils partageaient les mois en subdivisions de sept et de cinq jours, et, dans la journée, leurs heures faisaient deux fois le tour du cadran. Le « nombre d'or », c'est-à-dire la série de dix-neuf années après laquelle le soleil et la lune se retrouvent en coïncidence de marche, leur était bien connu, et ce sont encore les Chaldéens qui leur avaient appris à reconnaître cette période, dont l'invention avait été naguère attribuée aux Grecs. Les Chinois observaient aussi les étoiles à leur passage méridien au moyen d'instruments analogues à ceux des astronomes de la Chaldée et professaient les mêmes théories au sujet des planètes, qu'ils symbolisaient par les mêmes couleurs. Ils se servaient du gnomon et de la clepsydre et calculaient le retour des éclipses ; leurs annales mentionnent même une occultation du soleil, s'étant produite il y a 4 050 ans. Ils désignaient enfin les Pléiades, l'étoile Polaire et la plupart des signes du Zodiaque par des expressions synonymes de celles des Babyloniens.

Ce n'est point Terrien de la Couperie qui, le premier, suggéra l'origine occidentale des Cent familles : dès 1769, De Guignes écrivit un mémoire pour prouver que les Chinois sont une colonie égyptienne ; ce n'est pas lui non plus qui révéla le parallélisme des connaissances astronomiques dans les deux Potamies et la similitude des désignations stellaires : ces analogies ont été étudiées en détail par Schlegel il y a plus de trente ans[1]. D'après lui, les Chinois auraient été les premiers initiateurs en ces matières, et la découverte du Zodiaque à 28 animaux remonterait à 17 700 ans avant nous ; c'est à cette date éloignée que

1. G. Schlegel, *Uranographie chinoise*, 1875.

la position des groupes d'étoiles par rapport au mouvement solaire permettrait d'expliquer les noms des astérismes. A vrai dire, les œuvres des deux savants ne se contredisent pas formellement, mais l'époque n'est point encore venue où leurs recherches serviront à une synthèse générale de l'histoire des origines.

Quoi qu'il en soit, l'influence chaldéenne sur l'évolution ultérieure des Chinois n'est pas moins évidente dans les sciences autres que l'astronomie : les poids et mesures, les systèmes décimal et duodécimal, l'échelle de musique furent maintenus ; on observa les mêmes nombres sacrés pour les calculs de magie ; et l'horizon fut divisé suivant les mêmes points cardinaux, disposés d'ailleurs autrement qu'ils ne



PAPIER-MONNAIE
ÉMIS SOUS LE RÈGNE DE L'EMPEREUR KUNG-WU
FONDATEUR DE LA DYNASTIE DES MING (1368-1399)

Les caractères tracés en tête signifient que ce billet de banque est valable sous la dynastie Ming. Dans le cadre se trouve inscrite *une ligature* et au-dessous sont dessinés les dix rouleaux de cent sapèques percées dont la valeur équivaut à une ligature. Dans la partie inférieure est expliqué l'usage du papier-monnaie, puis sur la dernière ligne verticale à gauche, de haut en bas, les caractères pour Kung-Wu, an, mois, jour. On remarquera le filigrane formé par une écriture archaïque.

le sont dans les pays occidentaux : en Chine, de même que chez diverses populations de la Mésopotamie, la rose des vents place le nord à gauche et le sud à droite, en sorte que l'est tient le haut de l'instrument. A l'époque où les Chinois inventèrent la boussole, — on raconte qu'au XIe ou XIIe siècle antérieur à l'ère vulgaire, une ambassade ayant apporté des présents à l'empereur, il lui fut donné en cadeau cinq chars dans chacun desquels une « figure » pointait constamment vers le sud pour indiquer aux voyageurs leur chemin de retour [1] —, les Chinois durent être surtout frappés de la direction suivie par la branche méridionale de l'aiguille : ils disent que l'aimant marque le sud, tandis que les Européens, regardant exactement en sens inverse, portent leur attention sur l'autre pointe se dirigeant vers le nord. Ce contraste bizarre a probablement pour cause la différence d'orientation géographique suivie par les peuples eux-mêmes dans leur mouvement de migration. Tandis que les Occidentaux, en leur progrès graduel de la Méditerranée vers l'Océan, obliquaient dans la direction du nord, de la Grèce et de l'Italie vers l'Allemagne et l'Angleterre, les Chinois s'avançaient en sens opposé, des plaines de la Dsungarie vers la double Potamie du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu. N'est-il pas naturel que ces deux moitiés de l'humanité, marchant en des voies contraires, aient reporté leur propre mouvement sur l'aiguille de la boussole ?

On croit que les Chinois reçurent de l'Occident l'écriture cunéiforme telle qu'on la retrouve sur les monuments de Ninive et sur la haute paroi de Bagistun. La tradition dit que les immigrants conservaient la relation des faits au moyen de signes ressemblant à des « langues de feu » ou à des « gouttes d'eau qui gèlent en tombant » ; l'expression de laquelle on se servit dans le nord de la Chine pour désigner l'écriture apportée d'outre-monts est le terme de « griffe d'oiseau ». Il est vrai que tous les petits Chinois apprennent dans une encyclopédie populaire l'emploi de cordes analogues aux *quippu* des Quichua péruviens, pour figurer les idées : « Dans la haute antiquité, on noua des cordes », c'est ainsi que s'exprime le manuel des écoliers [2]. Mais en ce vaste pays où les immigrants de l'Ouest trouvèrent déjà des civilisations très avancées, il y eut place pour des évolutions diverses.

1. F. de Richthofen, *China*, 1, pages 388 et 432. — 2. Alexandre Ular, *La Littérature en Chine*, *Revue Blanche*, 1er sept. 1899, p. 19.

La différence des matériaux employés fit bientôt changer la forme des signes cunéiformes : au lieu d'entailler la pierre ou de marquer la brique molle encore, le Chinois apprit à peindre sur des fragments de bambou, puis, même, sur des écorces et des pellicules; les lettres changèrent de siècle en siècle, mais on a constaté la série des transitions, aussi bien dans la matière utilisée que dans la forme et la signification des caractères[1].

Des arts et des métiers, de même que l'écriture, furent apportés par les Bak dans leur patrie nouvelle. Les immigrants connaissaient les métaux dits nobles et savaient les fondre et les travailler; ils fabri-



D'après une photographie

PONT A NANKIN

quaient des bateaux de cuir pour traverser les fleuves, harnachaient à leurs chariots de guerre deux chevaux de front, reproduisaient des figures sur leurs poteries et leurs vases de métal, mais la différence des milieux devait amener naturellement l'usage de matériaux et de procédés nouveaux, ainsi que des interprétations autrement conçues. Ainsi, les dragons aux formes fantastiques représentés dans les temples sont considérés par les Chinois comme les symboles des vices à combattre, tandis que les Chaldéens y voyaient les génies chargés de repousser dans le désert les sables envahissants. Les riverains du fleuve Jaune racontent le déluge en termes tout autres que les paysans de la Mésopotamie, et pourtant beaucoup de traits communs, signalés par les missionnaires, prouvent que de part et d'autre

1. Terrien de la Couperie, *ouvrage cité.*

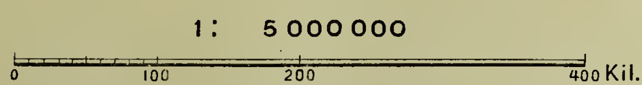
les récits eurent la même origine. Par un phénomène analogue, les traditions relatives aux empereurs de l'Occident se transformèrent pour s'adapter aux souverains de l'Orient, Terrien en cite de nombreux exemples.

En apportant leurs richesses et leurs connaissances diverses, les Bak n'avaient point négligé le premier de leurs trésors, le froment nourricier. La céréale par excellence, à laquelle s'ajouta bientôt le riz indigène, à peine moins précieux, trouva dans les bassins des deux fleuves un sol meilleur, occupant en un tenant de très vastes étendues, et c'est ainsi que la population agricole des « Cent familles », croissant par milliers et par millions et se croisant avec les aborigènes, devint cet admirable peuple chinois, qui progressa pacifiquement de siècle en siècle, augmentant incessamment son domaine vers le sud et vers l'est. Devant lui s'ouvrait le réseau des voies naturelles qui, par leur facilité d'accès pour le peuplement et la fertilité presque unique au monde du territoire qu'elles réunissaient, étaient destinées à devenir les routes historiques de la Chine. On peut tâcher de retrouver quels furent ces chemins en étudiant la carte actuelle du Royaume Fleuri, dont les traits originaires n'ont pas encore été fortement modifiés par les travaux d'art des routes et voies ferrées.

En revenant à l'angle nord-occidental de la Chine proprement dite, c'est-à-dire au coude du haut Fleuve Jaune où s'est élevée Lantcheu, point d'arrivée de la route naturelle ou « Porte du jade », par laquelle durent entrer tous les immigrants, on se retrouve à l'origine du chemin qui se branche peu après; son rameau méridional conduit à la prestigieuse plaine de Tcheng-tu par une route, déjà dallée à une époque très lointaine, tandis que l'autre se dirige vers l'est et rejoint le grand coude inférieur du Hoang-ho par la vallée du Hwei-ho, évitant ainsi le détour du fleuve par les solitudes de la Mongolie. En cette dépression, la voie naturelle devenue historique se prolonge directement à l'est et se continue par le cours du bas-fleuve jusqu'à l'endroit, près de la ville actuelle de Kaï-fong, où le courant fluvial, du haut de son talus de déjection, s'épanche, tantôt à droite, tantôt à gauche, dans les plaines alluviales. Mais avant d'atteindre ce lieu où la grande voie, longue de plus d'un millier de kilomètres, se ramifie en de nombreuses sentes de campagnes alternant avec des routes citadines, la branche maîtresse avait bourgeonné en

plusieurs points vivants d'où s'élançaient des rameaux secondaires.

N° 217. Dispersion des Routes à Kaï-fong.

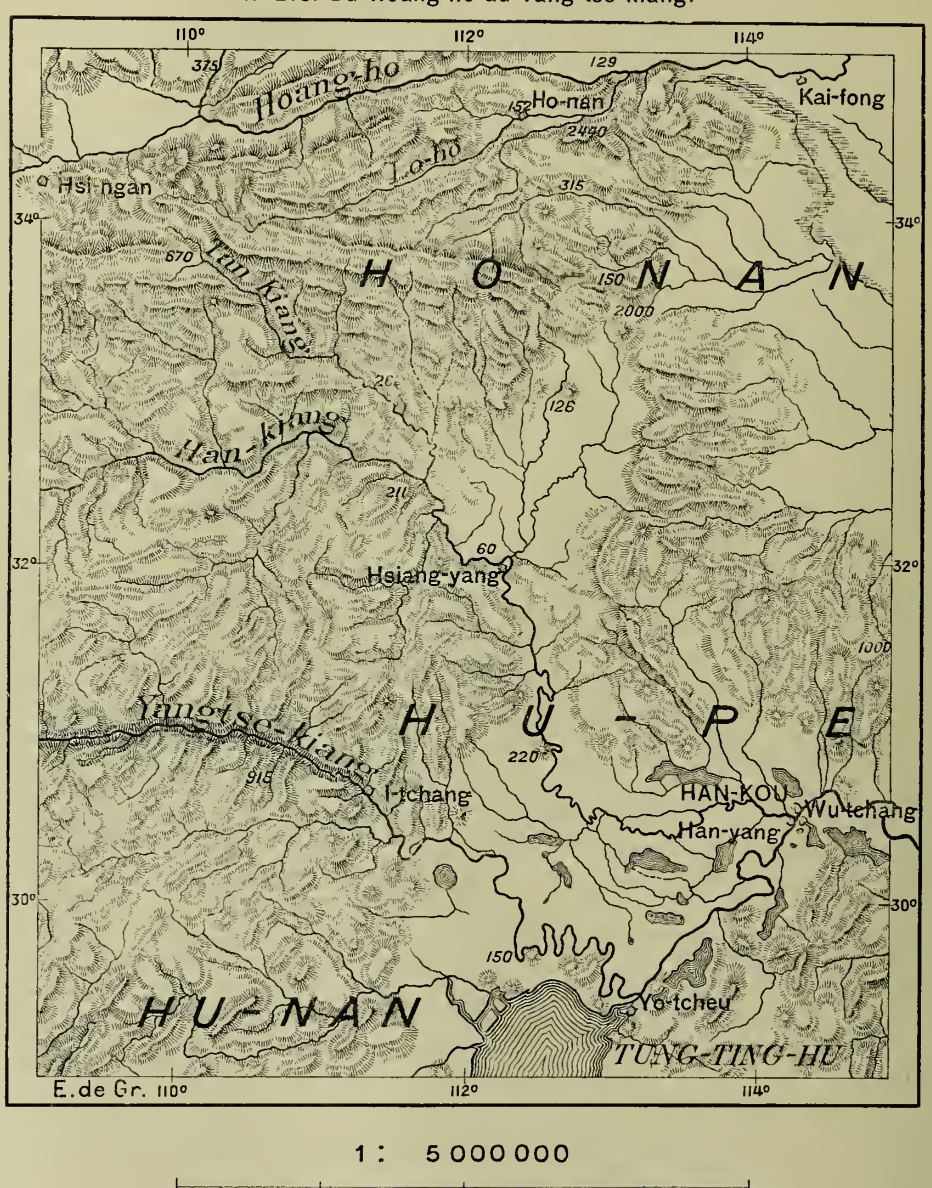


Le tracé pointillé indique le cours du Hoang-ho avant 1854. Dans le cours des siècles, le fleuve a occupé bien d'autres coulières : au sud, il s'est mêlé au Yang-tse pour gagner la mer; au nord, il a coulé à proximité de Pékin (voir carte n° 220).

Un de ces nœuds vitaux où la nature greffa une voie latérale est indiqué par la ville de Hsi-ngan (Si-ngan), qui fut souvent choisie comme

capitale du Royaume Fleuri : deux vallées tributaires viennent déboucher dans la vallée majeure. Ce point de passage exerce une attraction

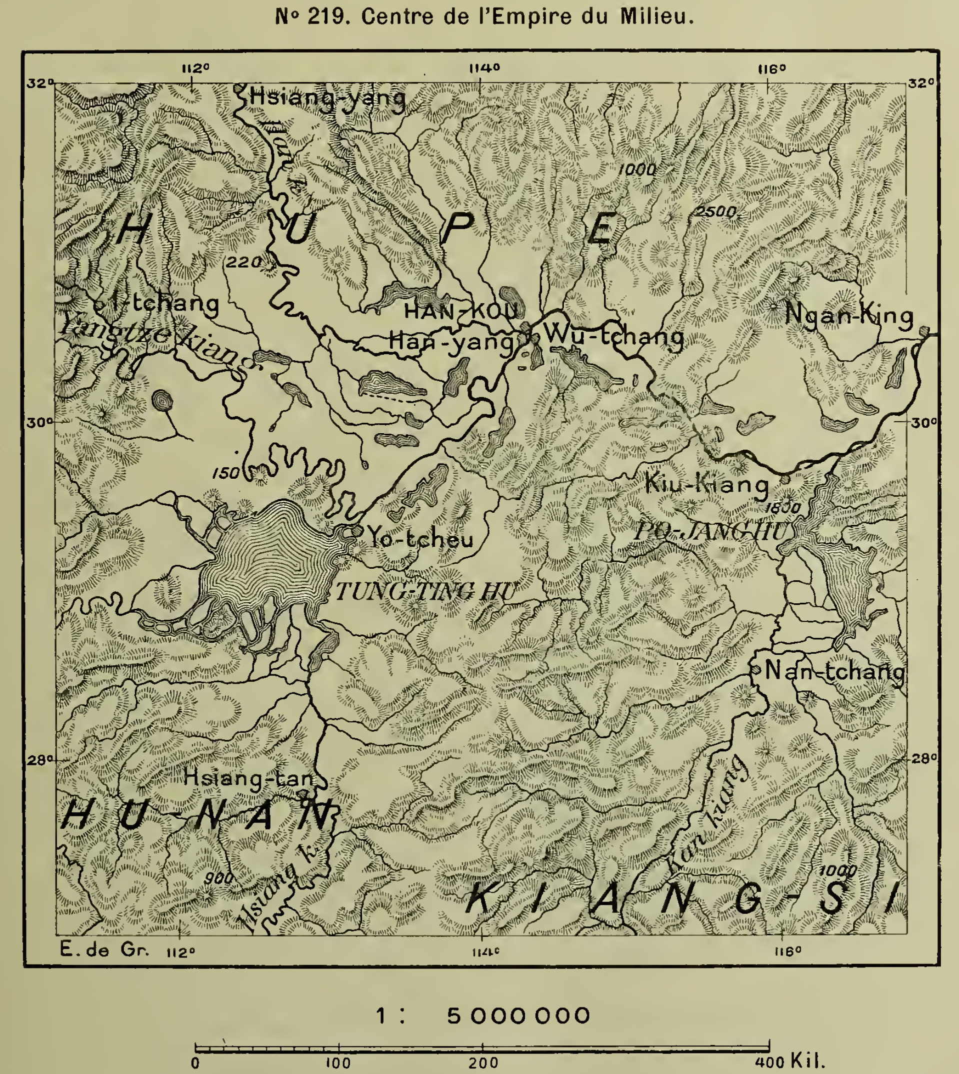
N° 218. Du Hoang-ho au Yang-tse-kiang.



d'autant plus énergique qu'il communique au sud avec une brèche des monts Tsin-ling, par une route tracée avec art qui s'élève d'environ 900 mètres sur les escarpements de la montagne, et franchit l'arête à une

altitude de 1 243 mètres pour redescendre dans le bassin du Han dont elle longe l'affluent principal, le Tan-kiang. La coupure du Tsin-ling a pris dans l'histoire de la Chine une importance presque aussi

N° 219. Centre de l'Empire du Milieu.



grande que la Porte du jade, car c'est par son moyen que le mouvement ethnique a pu se continuer sans peine, de la Chine septentrionale à l'Empire du Milieu proprement dit, que parcourt le superbe Yang-tse.

Le Han-kiang a donc comme rivière historique une valeur de premier ordre et la forme même des traits géographiques a donné

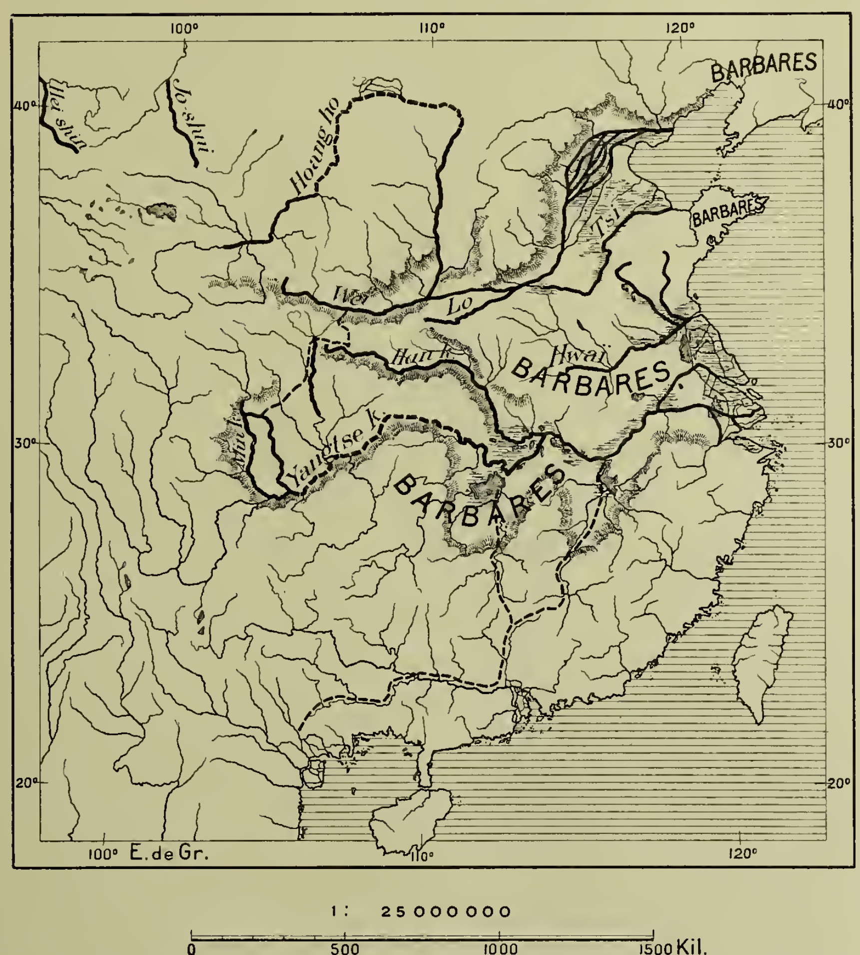
au groupe de cités qui se trouve près du confluent des deux fleuves un rôle prépondérant dans le mouvement commercial de l'immense organisme chinois. C'est en cet endroit que se pressa pendant plusieurs siècles la plus grande agglomération d'hommes existant à la surface de la terre, et il ne serait pas étonnant que la Tripoli chinoise, — Han-kou, Han-yang, Wu-tchang —, reprît un jour le premier rang parmi les centres populeux du monde. Là se fait la croisée principale des forces entre le nord et le sud, entre l'est et l'ouest de la contrée. La voie du Yang-tse, largement ouverte aux navires en aval de I-tchang, constitue, sur une longueur d'environ 2 000 kilomètres entre la zone des rapides et l'Océan, la route médiane par excellence dans tout l'ensemble chinois, et tandis que le Han-kiang apporte du nord ses eaux et les denrées de ses bords, les deux lacs Tung-ting et Po-yang, qui correspondent aux deux courbes du Yang-tse, en amont et en aval du méandre de Han-kou, reçoivent aussi plusieurs courants navigables descendus des montagnes du sud. Nulle part sur la surface du globe, l'homme ne possède un pareil réseau de voies fluviales sans ressaut ni défilé.

Chacune de ces rivières, ainsi que les autres affluents méridionaux du Yang-tse, parcourt des vallées qui sont devenues autant de voies historiques, sans avoir cependant l'importance de la route majeure qui réunit le fleuve Jaune au fleuve Bleu : le mouvement, se divisant en plusieurs rameaux et dans une contrée moins populeuse, doit être d'autant plus faible en proportion. De ces diverses lignes d'activité, la principale est naturellement celle qui réunit le bas Yang-tse à la baie de Canton en contournant à l'ouest les montagnes du Fo-kien : c'est la ligne la plus courte entre des foyers d'extrême densité par leurs populations. Un des noms géographiques le plus souvent répétés dans les livres de voyage en Chine est celui de Mei-ling — « col des Peupliers », ou « cime boisée » ; c'est un seuil d'environ 300 mètres, d'où jaillit la source du Pe-kiang, le « fleuve du Nord », ainsi nommé de la direction de son cours relativement au labyrinthe fluvial de Canton.

Ce réseau de navigation où viennent s'unir les eaux de plusieurs fleuves et dont le flot principal est fourni par le Si-kiang, ou fleuve de l'Ouest, a dû, par les indications mêmes de la nature, devenir un point de convergence des plus actifs, provoquant la naissance d'une grande capitale ou d'un groupe de cités considérables. La ville de

Kuang-tung, le Canton des Occidentaux, est un lieu de concentration


N° 220. La Chine, il y a 4000 ans.



Le sixième livre du recueil classique ou Chu-king est le Yü-kung. La rédaction, basée sans aucun doute sur d'anciens documents, en est attribuée à Confucius; il contient en ses deux premiers chapitres un bref tableau géographique du royaume d'après Yü, alors ministre de Yau (*voir* trad. et disc. par Richthofen, *China*, I, p. 277 à 364).

Après la description des neuf provinces vient celle des neuf montagnes, ou plutôt des pentes visibles des chaînes de collines qui bordent les rivières. Les grands cours d'eau sont aussi au nombre de neuf; la plupart portent encore actuellement le nom par lequel Yü les désigne : Ho (Hoang-ho), Wei, Lo, Han, Hwai (Hoai), Kiang (Yang-tse), le Tsi constitue de nos jours le cours inférieur du Hoang-ho, le Min est, d'après Yü, la branche mère du Kiang, le Jo-chui est l'Edsina (*voir* carte n° 211), le Hei-chin coule à l'ouest de Su-tcheu et se perd dans la dépression du Karanor-Lobnor.

Laissant de côté les territoires habités par des Barbares, la Chine proprement dite avait à cette époque son centre de gravité vers Si-ngan, dans la basse vallée du Wei.

Les lignes en pointillé indiquent, toujours d'après Yü, les routes de commerce qui ne suivaient pas les grandes rivières.

nécessaire. A la jonction des routes naturelles convergeant en cet

endroit s'ajoutent d'autres avantages : la profonde indentation du littoral, la fécondité des alluvions fluviatiles, la variété des produits appartenant aux deux zones, tropicale et tempérée, qui s'entremêlent dans la région. Lorsque des guerres civiles, des révolutions, des incendies, des pestilences interrompirent la vitalité puissante de Canton, c'est toujours dans le voisinage que surgit à nouveau le grand centre d'appel de la contrée.

Cette vallée du Si-kiang, dont Canton garde la porte, est la moitié orientale d'une voie historique d'importance majeure faisant communiquer l'Inde avec la Chine. Certainement les Bak, premiers envahisseurs de la Chine aux origines de l'histoire légendaire, ne poussèrent point jusque dans cette partie méridionale du « Royaume Fleuri », — le territoire décrit par le Yü-Kung est tout entier situé au nord du Yang-tse —, mais la forme du relief y avait sans aucun doute dirigé un grand va-et-vient des hommes : on sait qu'il y a deux mille années environ, un mouvement très considérable de commerce se faisait en ces provinces, que des guerres d'extermination avaient presque interdites auparavant. Au lieu de passage qui s'ouvre entre les deux versants oriental et méridional du haut plateau tibétain, les montagnes prolongeant au sud-est les grands massifs de l'Asie centrale se sont déjà notablement abaissées, et même en certains endroits se trouvent complètement oblitérées. Le relief du seuil entre le Pacifique et les mers de Siam et de Birmanie est constitué par un plateau de grès rouge de 2 000 mètres en moyenne altitude, enfermant des lacs dans ses dépressions rayées de moraines. C'est autour de ce haut seuil, descendant graduellement vers les plaines et la mer, que les fleuves puissants de l'Asie sud-orientale divergent en un éventail immense : Brahmaputra, Irrauadi, Saluen, Mekong, Ma-lung-kiang (plus bas Hung-kiang ou fleuve Rouge), Si-kiang, Yang-tse-kiang sous son appellation régionale de Kin-cha-kiang. En aucune partie de la Terre on ne voit un pareil étoilement de fleuves partant d'un même centre de ravinement.

Une route transversale, franchissant successivement toutes ces vallées à de faibles distances les unes des autres, commanderait donc autant de chemins se ramifiant vers tous les points de l'horizon, des rivages de l'Inde gangétique à ceux de la Chine orientale, et permettrait aux voyageurs d'éviter une circumnavigation de 6 000 kilomètres

à travers des eaux dangereuses, souvent bouleversées par les typhons.



N° 221. Route de Canton è Calcutta.

A vrai dire, les escarpements intermédiaires rendent la traversée difficile, et cette voie, si importante dans l'histoire des peuples, se dissout en sentes multiples, qui hésitent entre les cols les plus faciles d'accès.

La ville de Tali est située dans la région vitale où se noue cette digitation extraordinaire de grandes routes fluviales. Les guerres, l'hostilité des peuplades de montagnards, les dévastations, les événements politiques de toute nature ont maintes fois obstrué ou même fermé les chemins qui rayonnent autour de Tali, mais dès que la paix renaissait et que les fugitifs, accompagnés d'immigrants nouveaux, revenaient vers le pays dévasté, la « Voie d'Or et d'Argent », ainsi nommée des gîtes métallifères du Yunnan, reprenait son importance : elle ne peut manquer de devenir un jour la route par excellence entre Calcutta et Canton.

Les centres de gravité dans le monde politique et social de la Chine ont fréquemment changé, suivant les mille alternatives de la colonisation, des conquêtes, des refoulements et des retours offensifs. Si-ngan, sur le Wei, c'est-à-dire dans la vallée qui forme le prolongement occidental du Hoang-ho, et, plus bas, Ho-nan, à peu de distance du grand fleuve, en aval du confluent, furent des lieux tout désignés pour devenir les centres du commerce et de la domination.

Le Yang-tse, artère centrale du « Royaume Fleuri », devait également attirer sur ses bords les forces vives de la nation. Dans le haut bassin, la plaine où se ramifie le Min, — considéré comme la véritable branche-mère du Ta-kiang, « Grand fleuve », — fut dès le début de la colonisation un centre d'attraction extraordinaire et reste encore de nos jours la Chine par excellence, grâce au long couloir où le Yang-tse descend de rapide en rapide et que seule la patience inlassable des habitants parvient à utiliser comme voie de commerce : à l'aval des grands affluents, les grandes villes se succèdent sur ses rives jusqu'à la rencontre du flot marin ; aussi, après Si-ngan, Nan-king fut-elle une capitale tout indiquée. Le va-et-vient et la puissance ont dû naturellement osciller du Hoang-ho au Yang-tse-kiang, qui arrosent les régions les plus fertiles et les plus populeuses ; mais, comme en France et pour des raisons analogues, la prépondérance politique a presque toujours appartenu aux régions du nord ; rarement elle est échue au centre, et jamais au midi[1]. C'est que le peuple conquérant, venu des contrées du nord-ouest, avait toujours le gros de ses forces

1. Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*, Paris, 1865.

au plus près de son pays d'origine et avait à s'y maintenir en toute âpreté pour continuer la lutte contre ses ennemis les plus redoutables,

Une autre cause devait, dans la concurrence vitale des Chinois entre eux, donner une certaine prépondérance aux populations du Nord. C'est dans le bassin du Hoang-ho que se trouve le pays de la « Terre jaune », le sol par excellence pour la production du pain. Étu-



D'après une photographie de M. A. Ular.

MAGASIN CHINOIS

diée d'une façon magistrale par Richthofen dans sa mémorable exploration de la Chine septentrionale[1], la région du Hoang-tu, « Jaune terre », comprenant presque toute la partie de la cuvette égouttée par le fleuve Jaune, à l'exception des hautes montagnes de l'ouest et des plaines alluviales de l'est, s'étend sur une superficie d'environ un million de kilomètres carrés, égale à deux fois la surface du sol français.

Cette terre meuble n'est autre chose que du *lœss*, d'aspect analogue à celui qui se présente en Europe dans les vallées du Danube et du

1. Ferdinand von Richthofen, *China*, Berlin, 1877-1882, *Ergebnisse eigener Reisen und darauf gegründeter Studien*, I, pages 56 à 85.

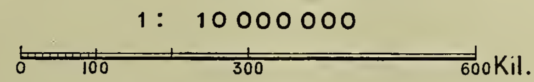
Rhin. Le lœss s'est formé pendant le cours des âges de tous les débris poussiéreux apportés par le vent. Chaque bouffée des tempêtes du nord-ouest amène un nuage de molécules ténues provenant de la désagrégation lente des montagnes, Sayan, Altaï, Tarbagataï et des plaines sous-jacentes. Etudiant l'aspect des ruines de Lulan, dans le désert de Lob, Sven-Hedin évalue à trois mètres l'épaisseur de la couche terrestre enlevée par la dénudation éolienne depuis seize siècles. Cependant, les amas de poussière qui exhaussent incessamment la Terre jaune ne sont pas assez épais pour étouffer la végétation superficielle et pour empêcher le développement de la vie animale ; les herbes continuent de croître, quoique graduellement enfouies ; la masse entière, depuis le rocher sous-jacent, est percillée d'innombrables veinules laissées par les radicelles des plantes, et partout des coquillages, ainsi que d'autres restes d'origine animale, sont épars dans les dépôts terreux. En certains endroits l'épaisseur de la Terre jaune, révélée par les entailles qu'y ont faites les eaux d'érosion, n'est pas moindre de 600 mètres, ce qui représente un volume équivalant à celui de chaînes de montagnes. On a calculé que l'humus fécond du Hoang-tu serait suffisant pour recouvrir la terre entière d'une couche de sol labourable d'un mètre de puissance.

Si le vent a formé les amas énormes de la Terre jaune, l'eau les détruit à son tour : le fleuve Jaune et ses affluents disposent de matériaux inépuisables pour accroître les plaines alluviales aux dépens de la mer. L'eau pénètre dans le sol meuble jusqu'à la roche dure ou à la couche d'argile imperméable qui le porte ; l'eau de pluie s'ajoute dans ces profondeurs aux filets qui s'épanchent souterrainement de la base des montagnes et, suivant des coulières cachées, se creusent des puits d'effondrements, indiquant la direction des vallées futures. Des masses s'affaissent selon cette direction et des ravines profondes se forment, avec branchements et ramifications, et présentant d'ordinaire des escarpements verticaux. Les pluies entament aussi directement le pourtour, et la moindre averse entraîne des coulées de boue que la sécheresse et le vent transforment de nouveau en tourbillon de poussière. Tout est jaune dans le pays, la terre, les eaux, l'air brumeux, le ciel où le soleil même se montre à peine à travers la poudre soulevée. Les maisons, les hommes sont revêtus d'un enduit jaune : il n'est de contraste que durant la fraîcheur des verdoyantes cultures. Mais

cette nuance jaune symbolise le sol nourricier, la puissance même de

N° 222. Répartition du Lœss des plaines.

1 : 10 000 000



Le grisé serré indique, d'après F. de Richthofen, le lœss des plaines tel que le vent l'y a déposé, le grisé lâche représente les alluvions fluviales. Elles consistent pour la plus grande partie en lœss remanié par les eaux. On rencontre aussi du lœss sur les hauteurs, dans les territoires laissés en blanc sur la carte.

la Chine : de là le titre de Hoang-ti, « Seigneur jaune », donné à

l'empereur de Chine, dans le sens de « Maître de la Terre ».

La force productive merveilleuse du Hoang-tu a permis aux « Cent familles » de croître et de multiplier, de constituer une très grande nation d'agriculteurs, ayant toutes les qualités dues à la profession, l'économie, la force d'endurance, la résignation dans le malheur, l'étroite intimité familiale. Le paysan des Terres jaunes cherche à ne faire qu'un avec la glèbe qui le nourrit; en maints districts, il économise le sol précieux avec tant de parcimonie qu'il n'a pas voulu en employer la surface pour sa maisonnette et ses granges : c'est dans l'intérieur du lœss qu'il creuse sa demeure; il vit au-dessous de ses propres champs, tendant l'oreille pour entendre la semence percer le sol. On comprend quelle énergie patiente, quelle ténacité, quelle force invétérée d'atavisme pareille existence a dû donner aux laboureurs des Terres jaunes, et combien les émigrants de ce pays étaient amplement armés pour transformer en magnifiques terres de culture les plaines alluviales que parcourent le Hoang-ho et ses coulées effluentes, de même que les bords du Yang-tse.

Le Chinois par excellence naquit certainement dans les Terres jaunes. Mais si l'on peut dire qu'il a été en grande partie formé par le Hoang-ho, on doit reconnaître aussi qu'il a dû lutter incessamment contre le fleuve, faire son éducation qui n'est point encore terminée. Dans la région du bas fleuve, toute culture est exposée à de terribles retours, puisque le cours d'eau, arrivant au sommet de son talus de déjection, à 150 mètres d'altitude environ, se trouve comme suspendu au-dessus des plaines basses du littoral et doit forcément se déverser tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant la quantité des alluvions qui s'amassent sur les berges latérales. On sait quels désastres causa le Hoang-ho à ses changements de cours : au milieu du dix-neuvième siècle, par exemple, lorsque, cessant de couler au sud-est, il se rejeta vers le nord-est, inondant les campagnes, rasant les villes, s'étalant en lacs et en marécages. Il faut restaurer, renouveler incessamment les digues et laisser aux eaux de crue un lit majeur extrêmement large ; en certains endroits, l'écart entre les levées n'est pas moindre de 22 kilomètres. Les villes riveraines, entourées de murailles, finissent par se trouver comme au fond de trous, le sol qui les entoure ayant été graduellement exhaussé par les apports fluviaux. Kaï-fong, la gardienne de la porte de sortie, est une de ces villes disposées en forme de puits ;

on y descend par de longues rampes, et les eaux de pluie y causent parfois des inondations. Il a fallu construire de nouveaux remparts





MIROIRS MAGIQUES

Musée Guimet.



Cl. Giraudon.

Le grand miroir et le miroir octogonal sont d'origine chinoise et datent de la dynastie des Han (de 206 avant l'ère vulgaire à 221 après), le troisième miroir est grec. Les analogies que représentent ces objets prouvent l'influence communiquée de l'un à l'autre pays à travers l'Asie Centrale.



sur les anciennes murailles que les dépôts extérieurs d'alluvions menaçaient d'enfouir[1].

Comparé au Hoang-ho, le Yang-tse est de beaucoup le courant principal, aussi bien par la superficie du bassin que par la masse des eaux; en outre, il contient dans l'ensemble de ses versants une population plus considérable évaluée, d'une manière générale, à deux cents millions d'individus; mais, quoique le « Grand fleuve » par excellence, il eut certainement une action moindre dans la formation du caractère chinois. C'est dans le bassin du fleuve Jaune, sur les terres poudreuses du Hoang-tu et dans les plaines alluviales du Chansi et du Petchili que les « Hommes à tête noire » se formèrent à la civilisation qui les distingue, là qu'ils devinrent ces

1. E. v. Cholnoky, *Petersmann's Mitteilungen, 1889, I, p. 12.*

merveilleux agriculteurs qui n'ont point d'égaux parmi les peuples, là aussi qu'ils prirent leur équilibre moral, leurs vertus domestiques, leur caractère d'infinie patience, presque d'éternité. Le fleuve Bleu ne

N° 223. Provinces de Chine.



1 : 20000000

0 200 600 1200 Kil

put avoir sur eux qu'une action d'ordre inférieur : ils étaient déjà formés. Grâce au milieu primitif qui leur avait donné une vie propre, ils avaient appris par des progrès de toute nature à pouvoir se

soustraire partiellement à l'action directe du monde extérieur; leur personnalité s'étant nettement constituée, le milieu second ne pouvait plus avoir sur eux qu'une influence superficielle : ainsi des armes

N° 224. Relief de Chine.



1 : 20000000

0 200 600 1200 Kil.

déjà forgées n'ont plus qu'à recevoir le poli. Plus riches, plus industrieux, groupés en villes plus grandes, les Chinois venus des bords du fleuve Jaune dans les campagnes du fleuve Bleu ont pu gagner en

politesse, en goûts raffinés, en langage « fleuri » : ils se sont affinés en des cités telles que Nan-king et Hang-tcheou : mais tout ce qu'ils ont de fort, de résistant et de durable, c'est dans les régions du nord que la nature le leur avait donné.

Pendant les quarante-deux siècles de son histoire connue, la nation chinoise resta ballottée dans une lutte incessante relative à la tenure de la propriété. Grâce à la longue évolution nationale, il n'est pas de pays au monde où l'on puisse constater d'une manière plus certaine la prépondérance des facteurs économiques dans le développement de l'humanité. La question par excellence est celle du pain. Les variations du régime agricole et du droit des agriculteurs à la gérance de leurs terres, c'est en cela que se résume l'histoire vraie de la « Fleur du Milieu ». Les divers événements politiques n'en sont que des conséquences naturelles ou de simples incidents.

Lors des premiers âges entrevus, à l'arrivée des « Cent familles », la terre était à tous, en ce sens que les colons s'y établissaient à leur gré, choisissant le sol qui se trouvait à leur convenance. Les anciens documents nous montrent les « hommes jaunes » — dénomination qui indique bien le caractère de la région colonisée — se répandant en toute liberté sur l'étendue du sol fertile envahi par eux. Seulement la nature même des terrains, coupés de ravins d'érosion dans tous les sens et disposés en un véritable labyrinthe, forçait en maints endroits les cultivateurs à se diviser par groupes plus ou moins considérables : telle aurait été la raison, suivant une hypothèse souvent émise, qui aurait amené le partage des immigrants en « cent » familles ou tribus. Dans ce pays découpé par la nature, il y aurait eu tendance à la division du sol en propriétés distinctes, communales, familiales et privées, tandis que plus à l'est, dans les plaines alluviales du Hoang-ho, sans cesse menacées par les crues fluviales, coulant à un niveau supérieur à celui des campagnes basses, la propriété se maintint longtemps sous sa forme de communauté nationale ; entre tous les riverains obligés de lutter ensemble pour défendre ou reconquérir les terres inondées par les fleuves, la solidarité absolue donnait à tous la copropriété de la terre et des produits.

Mais la puissance impériale grandissait au-dessus des têtes et s'appuyait sur un entourage de conseillers et de courtisans, gens choisis qui

se constituaient en un corps privilégié, d'essence supérieure à la nation, et prélevaient chacun sa part sur les richesses créées par le travail de tous. L'empereur et les grands se taillèrent de très vastes domaines privés dans le champ national. Ainsi le régime des apanages entra en conflit avec celui de la propriété communale, et graduellement s'établit un ensemble de conditions économiques analogue à celui



D'après une photographie de M. A. Ular.

PORTE TYPIQUE QUE LE FIDÈLE DOIT TRAVERSER AVANT DE POUVOIR PÉNÉTRER DANS CERTAINS TEMPLES

qui prévalut dans l'Europe occidentale après la chute de l'Empire romain. Les paysans continuèrent de travailler en commun, mais la part des produits qui leur fut abandonnée n'était que la portion strictement indispensable à leur entretien ; c'est à des suzerains que revenait le plus gros de la récolte. Trente et un siècles avant l'époque actuelle, la Chine était divisée en un grand nombre de fiefs et de sous-fiefs, dont les habitants, asservis et généralement partagés en groupes de huit familles, gardaient les anciennes formes de la communauté, jalousement surveillés par leurs maîtres ; en réalité, la commune, quoique opprimée et méthodiquement dépouillée, n'en persistait pas

moins, constituant un petit univers ou cosmos, un *mir* pareil à ceux de la Russie : un reste de l'ancienne solidarité communale et terrienne se maintenait, comme le charbon sous la cendre du foyer.

Quelques traces de cette organisation communale sous un régime de féodalité se voient encore en maintes parties de la Chine et dans les contrées ayant pris pour modèle la civilisation chinoise, notamment en Corée[1] ; mais les guerres intestines, les migrations intérieures, les poussées de population modifièrent l'équilibre existant et, vers le quatrième siècle avant l'ère vulgaire, une transformation générale avait eu lieu dans le régime de la propriété. La plus grande partie des terres avait changé de mains et le mode de tenure s'était dégagé des formes féodales. Les maîtres du sol le possédaient désormais sans conditions, et les paysans, auxquels on avait enlevé même la motte de gazon où ils auraient pu « planter une aiguille », n'avaient plus d'autre ressource que celle de l'esclavage. Pourtant ils se révoltaient souvent : la guerre civile était en permanence, et suivant les alternatives des révolutions, les paysans, cramponnés au sol nourricier, réussissaient parfois à en retenir un lambeau. D'ailleurs, le souverain avait intérêt à se rapprocher du peuple pour ne pas se trouver à la discrétion des grands propriétaires, et l'empereur Wangmang, contemporain d'Auguste, osa revendiquer un jour la possession de la terre pour lui seul, ainsi que le droit de la répartir conformément à l'équité. Désormais nul sujet ne pouvait détenir d'espace cultivable supérieur à un *tsin*, soit environ six hectares, et commander à plus de huit esclaves mâles : c'était précisément le nombre des anciens communiers de chaque groupe agricole. La terre se trouvait ainsi distribuée suivant la proportion des besoins ; mais les mandarins, propriétaires eux-mêmes, n'eurent garde de se déposséder et le régime de l'accaparement du sol se rétablit après une apparente disparition. La volonté d'en haut n'avait pu changer le cours de l'histoire : à de pareilles révolutions, il faut la volonté unanime du peuple et la pleine conscience de son droit, appuyé sur sa propre force.

Depuis cette époque, la lutte pour la possession du sol a toujours continué avec des fortunes diverses et sous mille formes, sociales ou politiques, jamais n'a cessé d'être la cause profonde de tous les grands

1. Zakharov, articles dans *Arbeiten der russischen Gesandtschaft zu Peking*. Berlin, 1858.

événements qui se sont accomplis dans l'Empire du Milieu. Il ne pouvait en être autrement, puisque l'agriculture est le travail presque exclusif de la population et que toutes les industries n'en sont que de simples annexes. On comprend qu'avec son immense démocratie agricole, la Chine donne le premier rang aux travailleurs de la terre, ou du moins ne laisse passer avant eux que les lettrés, car tous ont le plus grand respect pour le savoir. Une maxime chinoise souvent répétée dit que l'État souffre d'une maladie profonde quand l'homme ne laboure pas son champ et quand la femme ne vaque pas à tous les soins du ménage. Suivant une légende populaire qui témoigne de la conscience qu'ont de leur haute dignité les laboureurs chinois, l'empereur Chun, personnage mythique dont on parle encore avec vénération dans toutes les cabanes, était un paysan, et même sur le trône aurait vécu du travail de ses mains.

Le père jésuite du Halde, parlant de cet empereur paysan, qu'il considère comme ayant réellement vécu, affirme avec candeur que la nation chinoise tout entière a pris goût à la culture du sol par désir d'imiter le noble exemple de l'agriculteur couronné. C'est bien là une théorie digne des courtisans du Roi-Soleil. L'historien catholique ne comprend pas que Chun n'est autre chose que la personnification impériale, divine, du peuple semeur et moissonneur de blé. Le fait est que, par leur intime union avec le sol, les laboureurs du Royaume Fleuri ont réussi à triompher pour une bonne part des obstacles que leur opposaient les parasites, conquérants et mandarins. La fête du Labourage, que le Fils du Ciel célébrait naguère chaque année à la fin de mars, et pendant laquelle il devait, vêtu en paysan, labourer trois sillons, symbolise ce triomphe partiel du peuple sur ses maîtres : les épis récoltés sur ce champ étaient offerts en hommage aux dieux comme un don du peuple.

L'aspect général des contrées de la Chine soumises à la culture depuis deux, trois ou quatre mille années témoigne de la forte discipline que les agriculteurs ont imposée à la terre et à ses habitants, plantes et animaux. Les paysages sont certainement tout autres qu'aux temps primitifs. Les grands animaux sauvages ont disparu de presque toute la Chine : on n'y voit plus d'éléphants ni de lions ; le tigre ne s'y montre que dans les provinces extérieures, la Mandchourie et le

pourtour du bassin du Tarim par exemple, et le rhinocéros ne se voit que dans la haute vallée du Si-kiang où de vastes forêts, presque désertes, s'étendent au loin vers l'Indo-Chine. De même, la flore arborescente spontanée manque presque complètement depuis des siècles dans les provinces populeuses. Les communes qui surveillent avec soin le bon état des champs ne tolèrent pas l'apparition des herbes, ni d'arbustes sauvages et. à plus forte raison déracinerait-on les arbres poussant leur tige dans cette terre déjà dix mille fois retournée depuis les premiers temps de la colonisation. Les arbres n'étaient et ne sont tolérés qu'autour des cimetières, où les campagnards se gardent d'aller couper des branches, la tradition leur défendant de toucher ces bois sacrés, si ce n'est aux changements de dynastie. Dans les districts où les Chinois manquent de combustible, ils ont depuis longtemps pris l'habitude de ne se point chauffer : en hiver ils se contentent de doubles vêtements, de toisons et de pelleteries.

Ailleurs, au contraire, les populations d'Extrême Orient ont de beaucoup devancé les Occidentaux : l'utilisation de la houille date, en Chine, de temps immémoriaux : dans le haut bassin du Yang-tse, un important service de batellerie dessert le commerce houiller [1] ; en Mandchourie, on a retrouvé d'anciens travaux d'excavation par puits verticaux, dénotant un haut degré de développement technique.

Les constructions chinoises se ressentent nettement de l'influence ancestrale du nomade et montrent comment une survivance de formes s'associe à une différence d'interprétation. En quittant un milieu pour un autre, l'émigrant emporte toujours avec lui des objets dont les formes répondent à l'environnement primitif, mais qu'il cesse bientôt de comprendre dans les nouveaux horizons qui l'entourent. Toutefois, l'homme ne reste pas sans explication, fausse ou vraie, de tout ce qu'il voit autour de lui, à bien plus forte raison quand il s'agit d'une chose fabriquée de ses mains, suivant une routine traditionnelle. Ainsi, les angles des tentes mongoles, recourbés par le poids des feutres ou autres étoffes employées, se dessinaient en l'air en une courbe élégante qui s'expliquait d'elle-même ; mais quand les nomades furent devenus résidants et que les tentes eurent été remplacées par des maisons de bois ou de faïence présentant la même courbe gracieuse aux quatre

1. Isabella L. Bishop, *Journal of the R. Geographical Society*, 1897, II, p. 12.

angles du toit, la raison première de cette forme architecturale fut oubliée. N'importe ! on en créa une nouvelle : les ondulations mystérieuses du *feng-chui*, c'est-à-dire « les vents et les eaux aériennes », se glissent mollement le long des courbes de la maison.

Ainsi le paysage chinois offre un caractère artificiel, reproduit naïvement par les peintures, les porcelaines et les émaux. Cependant, les



Document communiqué par Mme Massieu.

LE CULTE DES ANCÊTRES

Chinois, très prosaïques en apparence et très poétiques au fond de leur âme, chérissent profondément cette nature mignarde, qu'ils cherchent encore à embellir par des allées sinueuses, des ponts prétendûment rustiques, des massifs de fleurs rares et des arbres minuscules. Leurs poésies célèbrent surtout l'agriculture, les ruisseaux, la pluie, les vents, les nuages, toutes les forces qui concourent à la germination et à la croissance du grain nourricier, mais ces chants sont presque toujours nuancés de mélancolie, accompagnés de plaintes discrètes. Grâce au travail, à ce travail qui conserve l'âme saine et la sauve du pessimisme,

maladie des oisifs, les Chinois ont gardé la force de l'action, invincible et tenace, mais ils n'échappent point à la tristesse qui s'élève d'une nature mutilée [1].

La constitution de la famille chinoise correspond exactement à celle de la propriété : les mœurs proviennent surtout de la tenure du sol, et par conséquent se trouvent indirectement déterminées par la nature du milieu géographique, montagnes, fleuves et la répartition des terres arables. Le domaine communal, le domaine familial, pour lesquels les agriculteurs luttèrent si âprement et luttent encore, ne purent se maintenir contre seigneurs et empereurs que par l'indissoluble union de tous les intéressés. Aussi la famille se développa-t-elle puissamment, avant tout comme organe de défense, et devint-elle la molécule initiale de la nation. L'Empire tout entier, comprenant des centaines de millions d'hommes, fut censé une prodigieuse famille ayant pris, dans son ensemble et dans ses parties, le type d'une exploitation agricole. Les Chinois le comprirent eux-mêmes dès les premier âges, car, dans leur écriture idéographique, le signe qui représente le gouvernement eut l' « Eau courante » pour sens primitif.

La forte constitution de la famille, type de la nation chinoise, ne permet pas l'existence ou du moins la persistance du célibat. A cet égard il n'y a point de transaction. Le conseil communal demande des explications au père du jeune homme qui n'a pas encore pris femme à l'âge de trente ans : il daigne parfois accepter des excuses accompagnées d'amendes; mais passé trente ans, le mariage est forcé, la jeune fille, âgée de vingt ans au plus, est désignée d'office, sans révolte possible. La perpétuité de la famille, tel est le but auquel tous doivent tendre : il faut à tout prix avoir des continuateurs respectueux de la lignée des ancêtres. D'ailleurs on est censé, dans toute circonstance, en référer aux aïeux, qui symbolisent la durée de la possession du sol, l'occupation persistante de la glèbe nourricière. Le fils fait spontanément hommage à son père et aux aïeux de toutes les bonnes actions qu'il peut avoir faites, de tous les mérites qu'on lui reconnaît : s'il est anobli, son titre passe d'office à toute la famille ancestrale.

Le *feng-chui*, qui, pendant ce siècle, a donné lieu de la part des

1. Hervey de Saint-Denys.

Européens à tant de discussions avec le gouvernement chinois, tient en grande partie au sentiment de respect que les Chinois ont pour leurs ascendants. S'imaginant que les ancêtres ne sont pas absolument fixés à l'ancier foyer domestique et flottent çà et là dans le vent, les vapeurs, le brouillard et la pluie, les pieux laboureurs tiennent à conserver la terre dans son état primitif, craignant qu'une modification quelconque dans l'aspect du paysage, dans la direction des eaux ou dans celle des courants aériens, vienne troubler les esprits dans leur quiétude.



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

HUIEN-HUIEN OU DIAN-DJIN, DIEU DE L'ALCHIMIE EN COSTUME DE LETTRÉ

Le triomphe de la famille agricole devait entraîner la constitution de la commune et même de l'Etat sur le modèle de la cellule initiale. L'indépendance communale s'est maintenue très forte dans les groupes de paysans. Chaque village se constitue en municipe, où tous les chefs de famille prennent part à l'élection d'un représentant, choisi presque toujours parmi les agriculteurs ; c'est un maire remplissant à la fois les fonctions de notaire, de greffier, de boursier, d'arbitre dans les disputes, d'agent voyer, d'intendant des cultures,

de gardien des tombeaux. Tous ses aides, gardes champêtres, arpenteurs ou écrivains, sont également nommés par les chefs de famille. Les petites agglomérations urbaines n'ont qu'un seul conseil municipal, tandis que les grandes cités en ont autant que de quartiers ; mais plus la ville est importante, plus l'autonomie communale y est affaiblie par l'intervention du gouvernement dans les élections.

La logique des idées eût voulu que le vote des chefs de famille devînt également la source du pouvoir pour l'organisation des provinces et de l'Etat. En théorie, il en est bien ainsi, et dans tous les traités qui, depuis Confucius, ont été rédigés sur « l'art de gouverner les hommes », l'Empereur est toujours représenté comme le « Père et la Mère » de la grande famille chinoise : celle-ci, plus de deux mille ans avant les Saint-Simoniens, avait son *Ma-ba* qui, dans ses prières publiques et ses proclamations, ne manquait jamais d'insister sur la responsabilité absolue que lui impose le bonheur de son peuple : Chacun de ses faux pas, nous dit-il, peut déranger l'empire, chacune de ses mauvaises pensées peut corrompre l'univers. Tout désastre national l'oblige à s'accuser publiquement, mais, par une contradiction permise seulement à un personnage de cette importance, ce n'est pas lui qui se suicide dans les malheurs communs, ce sont ses généraux et ses ministres. Enfin depuis longtemps, ainsi que le dit du Halde, « le gouvernement ne subsiste que par l'exercice du bâton ». Seul, l'empereur-laboureur Chun aurait réalisé l'idéal des agriculteurs chinois, mais exista-t-il jamais autrement que par un phénomène d'anthropomorphisme?

La morale officielle du respect absolu de la famille et de l'obligation constante du travail n'est donc vraie que pour la masse des « fils du sol », représentants de l'ancienne classe, mais tous ceux auxquels leurs privilèges, leur rang ou leur fortune permettent de vivre à leur guise se sont créé depuis longtemps une morale plus large et plus facile : ils ne furent plus tenus d'observer une stricte monogamie et se dispensèrent si bien de la pratique du travail qu'ils laissèrent pousser leurs ongles, montrant leur incapacité d'ouvrer de leurs dix doigts, et mutilèrent les pieds de leurs femmes, les rendant impropres désormais à vaquer aux soins du ménage.

Ainsi l'inégalité des classes, introduite par la mainmise des puissants sur la propriété commune, se manifesta-t-elle de la manière la

plus évidente par l'opposition des morales respectives et, comme de juste, la tendance à l'unité de conception et de vie amena souvent des conflits entre les classes représentant les deux morales. Dans l'ancienne Chine comme dans la Chine moderne, les révoltes ont été fréquentes, mais presque toujours, se conformant au moule de la pensée populaire, elles prirent pour prétexte le respect des aïeux, l'observance des traditions, le souvenir pieux de quelque dynastie déchue. Même en pleine révolution, les Chinois gardent plus que les autres hommes, grâce à leur nature paysanne, l'esprit de loyauté conservatrice et le besoin de groupement. Les révoltes partielles sont rares, les protestations individuelles sont pour ainsi dire presque totalement inconnues. Le mécontentement prend un caractère collectif, et quand une révolution éclate, toujours propagée préalablement par les sociétés secrètes, le bouillonnement social se fait, en peu de temps, sentir d'un bout à l'autre du monde chinois.



Bronze du Musée Guimet. Cl. Giraudon.

KONG-FU-TSE EN COSTUME ROYAL

(Voir page 88.)

D'ailleurs, les philosophes antiques du Royaume Fleuri avaient aussi reconnu que parfois l'insurrection est le plus saint des devoirs,

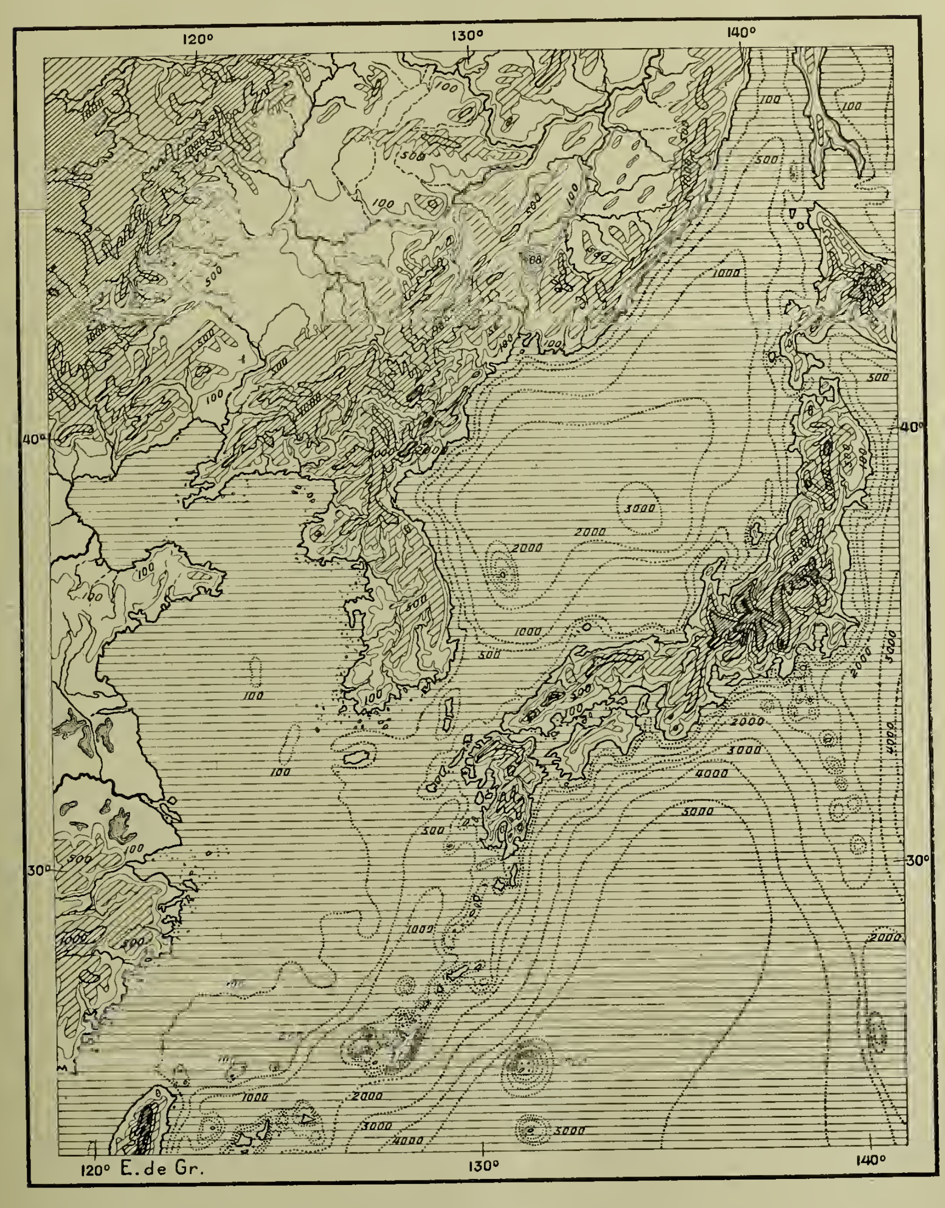
et, qui plus est, cette affirmation est reproduite textuellement dans le dernier des « Quatre livres » ou Sse-chu, dont l'étude est obligatoire pour toutes les écoles de l'Empire, bien qu'il ne fasse pas partie des cinq livres « canoniques ». « Tous les hommes », dit Meng-tse, surnommé le « Philosophe Rigide », « tous les hommes sont égaux; pourquoi y a-t-il des grands et des petits? Quand les bons mets se préparent dans les cuisines, quand les écuries s'emplissent de nobles chevaux, tandis que le peuple meurt de faim et jonche la grande route de ses cadavres, n'est-ce pas comme si on était gouverné par des bêtes féroces qui déchirent les hommes? Et quand le prince... se joint aux bêtes féroces, peut-on l'appeler le père de ses sujets? Même n'ai-je pas le droit de le traiter comme un brigand?» Et ailleurs : « Le vrai rebelle est celui qui outrage l'humanité ».

On raconte qu'un empereur de la dynastie des Ming, ayant voulu écarter du programme classique des études les ouvrages de Meng-tse, les lettrés vinrent en masse protester contre la volonté impériale, précédés par le premier ministre, qui avait fait porter son cercueil devant lui. Mais n'est-ce pas là une légende comme l'histoire de ces mandarins, au nombre de 460, qui auraient suivi dans les flammes le fameux Chu-King ou « Livre des Annales », recueilli par Confucius, lorsque Chi-Hoang-ti ordonna la destruction de tous les livres écrits avant lui? — Il voulait, disent les uns, vaniteusement faire recommencer l'évolution mondiale à partir de son règne; il désirait à juste titre, disent les autres, briser l'omnipotence des adorateurs de la tradition écrite. On peut croire que si tant de fortes paroles des anciens sages sont restées dans les ouvrages classiques, ce fait n'est point dû à la vaillance des courtisans lettrés, mais bien plutôt à l'indifférence des maîtres. Les mots ne signifient plus rien ou sonnent faux quand l'enseignement qui les complète en enlève le sens véritable : ce sont comme des corps étrangers qui s'enkystent dans l'organisme.

La solidarité dans toutes les œuvres humaines, depuis le paisible travail des champs jusqu'à la périlleuse révolte armée, est un des traits les plus remarquables du caractère chinois; elle se résume en cette maxime, merveilleuse en sa clarté, que cite de Pouvourville : « Aucun homme dans l'éternité ne pourra être complètement heureux tant qu'il subsistera un malheureux. Le malheur d'un seul être est une défectuo-

sité qui empêche le bonheur de l'univers d'être parfait et complet ».

N° 225. Mers de Chine et du Japon.



Les enseignements qui persistèrent le mieux, parce qu'ils répondaient au génie conservateur de la nation chinoise, furent ceux de

Confucius (Kung-fu-tse), le philosophe simple, correct, étranger à toute passion et à toute fantaisie, le fidèle observateur de toutes les conventions et de tous les devoirs strictement hiérarchisés. « Toutes les vertus ont leur source dans l'étiquette », et encore. « l'éti-



Musée Guimet Cl. Giraudon.

POTERIES ARCHAIQUES TROUVÉES DANS LES TOMBEAUX CORÉENS

quette forme et fixe le caractère », sont des paroles qu'on attribue à Confucius. Ce respect des « devoirs » de toute nature, y compris les courbettes, les compliments, la forme et la durée des cérémonies, constitue un cours de morale, désigné très justement par le terme de Uan-li ou des « dix mille rites ». Il en est au moins dix mille en effet, et l'homme policé se trouve ainsi pris, comme dans un carcan de fer, en des mailles d'obligations qui finissent par devenir machinales, mais qui n'en privent pas moins l'individu d'une forte part de son initiative.

Et pourtant, la philosophie de Confucius, qui s'accommode de tout ce formalisme oiseux, est une sorte de positivisme. « Comment prétendre savoir quelque chose du ciel, disait-il, puisqu'il est déjà si difficile de nous faire une idée nette de ce qui se passe sur la terre? »

Les empereurs eux-mêmes, élevés à l'école des mandarins moralistes, ont souvent mis le peuple en garde contre les superstitions que répandent les prêtres, et ceux-ci sont formellement exclus comme indignes de toute cérémonie où se montre le « Père et Mère » de ses sujets.

Tels étaient, dans l'Orient chinois. les enseignements et les usages



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

POTERIES DE KOROBOKUROS, HABITANTS PRIMITIFS DU JAPON

officiels, il y a deux mille ans, à l'époque où, par un remarquable parallélisme historique, les philosophes de la Grèce et ceux de la Chine avaient également étudié les problèmes de l'existence et formulé les règles de l'éthique. Mais, de part et d'autre, quoique avec de grandes variantes dans les détails, la période des recherches philosophiques fut suivie d'une forte réaction pendant laquelle des religions à type nouveau, en Occident sous la forme chrétienne, en Orient sous la forme bouddhiste, vinrent broder leurs rites sur le vieux fond des cultes naturistes, fétichistes et animistes.

Ce qui distingue avant tout l'évolution de l'histoire chinoise, comparée à l'évolution correspondante de l'Occident, c'est son caractère remarquable d'unité géographique. Par suite de la forme de la contrée, où toute l'activité est ramenée vers le centre, repoussée des hautes montagnes, des plateaux infranchissables du pourtour et des régions habitées par des nomades barbares, le mouvement qui se

produisait en Chine resta, jusqu'à la période bouddhique, très faiblement influencé par le monde extérieur. En Occident, au contraire, la grande variété des formes géographiques facilitait le contact entre les divers peuples, arrivé chacun à un degré différent de culture, et il devait en résulter pour l'ensemble une beaucoup plus grande mobilité d'allures. En empruntant des expressions à la physique, on peut dire que la civilisation orientale et celle de l'Occident étaient animées, la première d'un mouvement centripète, la seconde d'un mouvement centrifuge.

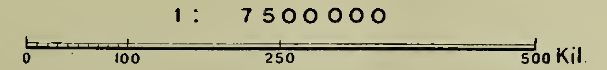
Cependant des communications devaient s'établir quand même, d'une extrémité du monde à l'autre, par le lent va-et-vient des contes, des légendes, des récits de peuple en peuple, et des échanges de produits. Les découvertes faites depuis quelques années, — ainsi de pièces romaines dans le Chan-si —, et l'examen plus intelligent d'anciens documents et trouvailles jettent quelque lumière sur le commerce qui se pratiquait entre les empires de Rome et de la Chine. On exportait d'Asie du fer et des soieries, mais la loi de l'offre et de la demande exerçait déjà ses effets: pendant longtemps, les Romains reçurent les soies teintes et tissées, puis, sous Auguste, nous dit-on, les patriciens constatant que la teinture chinoise n'était pas aussi brillante que celle que les Alexandrins pouvaient obtenir, se mirent à acheter la soie grège au loin et la firent teindre en Egypte. On a même trouvé en Chine des étoffes de soie qui, par leur dessin, se révèlent de fabrication occidentale. Plus tard, au contraire, le tisseur chinois s'adapte aux désirs de la clientèle romaine; on possède des soieries trouvées les unes à Antinoé, les autres dans le temple de Nara, au Japon, et qui portent la même ornementation : les blancs avaient fourni le modèle, les jaunes, la main-d'œuvre. D'un autre côté, les Chinois importaient tapis, verreries et porcelaines. Ce n'est point eux qui créèrent cette dernière industrie, mais, tandis que les Syriens en perdaient le secret, les Orientaux la perfectionnaient à tel point que leur production en porcelaine fine resta inégalée jusqu'à nos jours[1].

Même dans l'histoire écrite, des faits bien établis prouvent que des échos directs retentissaient entre les deux centres de la Médi-

1. P. G. M. Stenz, *Globus* 1903, I, p. 294. — E. Guimet, *Société Normande de Géographie*, 1898, p. 9. — *Symboles Asiatiques trouvés à Antinoé*, p. 8.

terranée et des Terres jaunes. Lors de l'ébranlement causé dans toute l'Asie par les conquêtes d'Alexandre le Macédonien, les popu-

N° 226. Contraste des Côtes Coréennes.



lations orientales en ressentirent aussi le choc, et ce serait pour imiter le vainqueur de Darius que Chi-Hoang-ti aurait été entraîné par la folie des conquêtes, si contraire au pacifique génie des agriculteurs chinois. Plus tard, il y a deux mille ans environ,

une autre guerre amena directement les Orientaux du Hoang-ho en contact avec les Grecs : l'empereur Wu-ti ayant voulu se procurer de ces fameux chevaux « niséens » que l'on disait descendus du ciel et qui jetaient, prétendait-on, du feu par leurs naseaux, il s'ensuivit une guerre de conquête avec le Ta-Yuan, la « Grande Ionie » ou « Grande Grèce », — le Ferghana actuel — et, après quinze années de luttes qui coûtèrent la vie à trois cent mille hommes, l'empereur de Chine finit par obtenir dix de ces chevaux merveilleux, nobles coursiers turkomans, qui suaient en effet du sang, à cause des filaires presque imperceptibles, nichées dans les muqueuses de leurs naseaux. Enfin, Rome et la Chine auraient été en commerce direct à l'époque des Antonins, puisque les annales chinoises mentionnent un souverain étranger, Antun, comme ayant demandé l'amitié de l'empereur « Céleste ».

L'action de la civilisation chinoise devait se faire sentir dès les âges anciens sur toutes les contrées de l'Est et du Sud avec lesquelles des bras de mer ou des vallées fluviales rendent les communications faciles : la Corée, le Japon, Formose, Haïnan, le Tong-king et l'Annam reçurent certainement du Royaume Fleuri une part considérable de leur avoir intellectuel, quoique le silence se soit fait sur les origines lointaines.

La péninsule coréenne, à laquelle les Chinois ont donné le nom de Tchao-sien ou « Sérénité du matin », parce qu'elle se trouve en effet au « matin », à l'orient de l'empire, témoigne par cette appellation même de son état de dépendance naturelle relativement au Royaume du milieu. C'est de la Chine que les Coréens ont reçu la forme extérieure et le fond de leur civilisation, leurs sciences, leurs industries et leurs arts : il ne pouvait en être autrement, vu les contours et l'orientation de la contrée. Le rivage coréen baigne à l'ouest dans les eaux jaunâtres de la mer de Chine, et c'est précisément de ce côté que la Corée présente son versant d'accès facile et que s'ouvrent les plus larges baies, se déversent les cours d'eaux les plus abondants, arrosant les plaines fertiles et populeuses. Le développement total des côtes tournées vers la Chine, comme pour en recevoir les effluves, représente, avec les indentations, près d'un millier de kilomètres, tandis que du côté du nord et de l'est, le littoral abrupt, sans



TEMPLE DE KAMAKUR, PRÈS DE YOKOHAMA

découpures profondes, décrit une longue courbe régulière, comme pour repousser l'étranger. Elle ne devient hospitalière qu'à son extrémité méridionale, séparée de l'archipel du Japon par une manche étroite. C'est par cette terre avancée que se firent, pendant le cours de l'histoire, les échanges pacifiques et les invasions guerrières entre le continent et les îles japonaises.

Depuis Carl Ritter, on a souvent comparé la Corée à l'Italie, et de fait, les deux presqu'îles se ressemblent beaucoup. La superficie est de part et d'autre à peu près la même, et la disposition générale du relief présente de grandes analogies. La Corée a son hémicycle des Alpes, mais un hémicycle incomplet, dans le Tai-pei-chañ ou « Grande montagne blanche » ; elle possède aussi son arête des Apennins dans les monts qui se poursuivent le long de la côte orientale jusqu'aux promontoires dirigés vers le Japon ; enfin, comme l'Italie, la Corée se divise en plusieurs provinces naturelles qui furent autant d'Etats et maintinrent longtemps leur autonomie. Mais si les deux corps péninsulaires sont matériellement construits sur le même modèle, combien différent en fut le rôle historique, par suite du grand contraste des terres ! Tout dépend de l'ensemble des énergies locales comparées à celles des nations environnantes : c'est ainsi que dans le roman de Swift, l'homme, Gulliver, est alternativement le plus faible et le plus fort des êtres, suivant qu'il se trouve au milieu de géants ou de nains. Tandis que dans la Méditerranée, l'Italie s'équilibre parfaitement en dimensions et en importance naturelle avec les deux autres péninsules de l'est et de l'ouest, la Balkhanie et l'Ibérie, et que, grâce à sa position centrale dans le monde civilisé, elle acquit même, pour de longs siècles, une prépondérance politique absolue, non encore disputée par les barbares du nord, la Corée, Italie de l'extrême Orient, très à l'étroit entre ses deux puissantes voisines, a dû presque toujours graviter dans leur orbite, et jamais elle ne se redressa dans une fière indépendance. En outre, les périodes d'autonomie relative, dues à la rivalité jalouse de la Chine et du Japon, furent souvent mises à profit par les diverses provinces, chacune désireuse de reconquérir sa personnalité politique. Lorsque la Corée apparaît pour la première fois dans l'histoire, seize siècles environ avant notre époque, la péninsule comprenait plusieurs Etats distincts, dont l'un, vers le centre, se composait de « soixante-dix-huit royaumes »,

et les influences ennemies, au nord et au milieu celle de la Chine, au sud celle du Japon, régnaient sur les populations de la péninsule[1].

Le nom même du Japon, comme celui de la Corée, témoigne de sa dépendance relativement à la Chine. Connu d'abord aux Européens sous le nom de Zipango, modification du chinois « erl pien kvuo » signifiant « Empire du Soleil Levant », il indique bien les îles situées à l'orient de la grande terre. Cette position déterminait d'avance les conditions dans lesquelles devait se développer la civilisation de l'archipel : le foyer d'origine ne pouvait se trouver ailleurs que dans la plaine des alluvions apportées par les deux grands fleuves chinois ; toutefois la distance par mer est assez considérable, un millier de kilomètres, entre le rivage de la Chine proprement dite et les côtes méridionales de Kiu-siu, l'île qui termine au sud la myriade des terres japonaises. Celles-ci, quoique destinées à recevoir de la puissante nation voisine le ferment d'activité intellectuelle, restèrent néanmoins fort longtemps isolées dans leur mer de brouillards fréquents; elles ne se trouvaient en communication avec le monde policé du continent que par le long détour de la péninsule de Corée et seulement à leur extrémité du sud : tout le reste de l'archipel recourbait son hémicycle montueux en face des côtes sauvages de la Mandchourie, de tout temps habitées par des populations de pêcheurs et de chasseurs.

Les îles japonaises appartenaient aussi dans les temps préhistoriques à des tribus de mœurs très primitives : on a même retrouvé en maints endroits les reliefs de festins d'anthropophages. Longtemps les Japonais de races diverses vécurent dans la sauvagerie première, jusqu'au jour, dit la légende, où le fameux empereur chinois Chi-Hoang-ti envoya dans l'archipel trois cents jeunes couples pour y cueillir la « fleur d'immortalité »[2].

Parmi les contrées qui pouvaient entrer en communication avec l'archipel du Japon, la Chine était la seule qui pût l'aider à développer la culture intellectuelle et morale de la nation, mais c'est d'ailleurs que vinrent la plupart des éléments ethniques dont le mélange a constitué le peuple japonais. Quelques anthropologistes et géographes ont émis l'hypothèse que les habitants du Nippon appartiennent en

1. Pfitzmaier, *Nachrichten von den alten Bewohnern des heutigen Korea.* — 2. Du Halde, *Description de la Chine*, 1735.

grande partie à la race blanche[1], mais cette opinion ne s'appuie sur aucune preuve historique, même sur aucun indice. En réalité, ceux qui



D'après une photographie.

TYPES AÏNO

l'imaginèrent semblent avoir été guidés surtout par une idée préconçue, celle que l'initiative et le progrès intellectuel sont des privilèges de la race blanche, longtemps désignée par le terme d'aryenne. Les éton-

1. Marton; Whitney; Müller; Vivien de Saint-Martin.

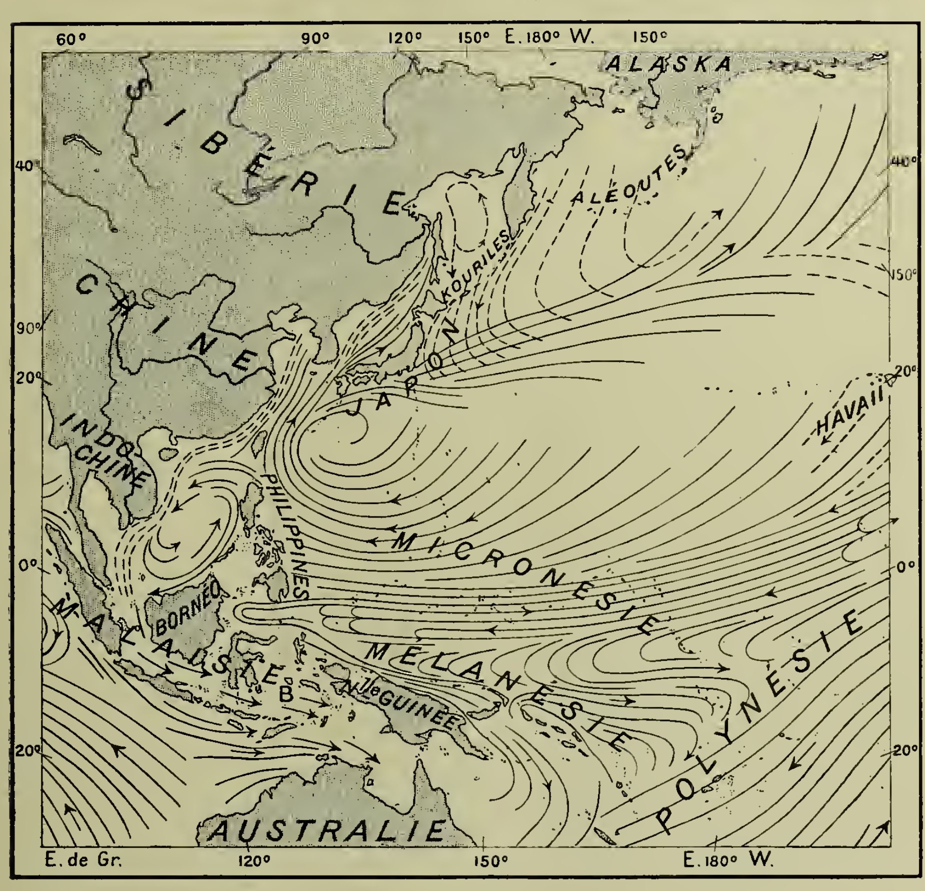
nants progrès accomplis récemment par la nation japonaise n'auraient pu s'expliquer, pensaient-ils dans leur égotisme collectif de blancs, si cette nation avait eu pour origine des races dites inférieures comme les Mongols, les Malais ou les Eskimaux. Or, il paraît bien que ces divers éléments sont effectivement représentés dans le peuple japonais, croisé à l'infini, comme presque tous les autres peuples de la terre. Les éléments humains ont été brassés par les conquêtes, les déplacements, les mille événements de l'histoire comme l'eau de la mer sous la tempête : le développement de l'archipel sur une longueur d'environ 2000 kilomètres du nord au sud, au milieu de mers que parcourent des courants divers, facilite les immigrations d'origines différentes dans la chaîne insulaire.

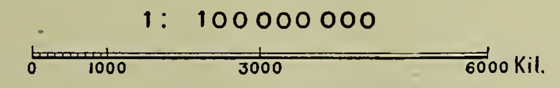
Un élément spécial bien distinct est celui des Aïno, qui peuplent encore une partie de l'île septentrionale et que l'on sait avoir jadis occupé la grande île centrale, Hondo, jusqu'à la région la plus fertile du pays où s'élève la capitale actuelle : mais la poussée constante des populations méridionales refoula ces aborigènes vers le détroit de Tsugar. En maints endroits, ils furent exterminés, mais presque partout ils se soumirent sans combat, à cause de l'infériorité de leurs armes et se fondirent peu à peu avec les vainqueurs. On reconnaît dans les provinces du nord le croisement des deux types, et les femmes surtout, l'élément conservateur par excellence, représentent encore la nation disparue, par la forme des traits aplatis, l'abondance et la coupe de la chevelure, la petitesse des yeux, l'épaisseur des lèvres : c'est en elles qu'on verrait le mieux la parenté avec les Eskimaux des Kouriles et des Aléoutiennes[1] et avec les tribus chasseresses du continent voisin. D'ailleurs, les Aïno ressemblent aussi à des Européens par la nuance de la peau, blanche sous la couche de crasse, par l'ampleur du front et la capacité de l'encéphale, évaluée à 1470 centimètres cubes en moyenne : par l'intelligence naturelle, ce sont bien les égaux des blancs d'Europe, et la nation japonaise a pu puiser dans ce fond primitif la sève de sa pensée. La plupart des voyageurs sont frappés de l'extrême ressemblance que les Aïno présentent avec les moujiks plus ou moins croisés de la Grande Russie. Le costume, d'étoffes fabriquées en écorce d'arbre, se rapproche aussi beaucoup de

1. Rimsky-Korsakof ; Savage Landor.

celui des paysans de la Moscovie, et la saleté des villages ajoute un trait au caractère demi-russe que présente l'ensemble : l'odeur qui

N° 227. Courants du Pacifique Occidental.





Les lignes en traits interrompus indiquent les courants froids.

règne dans les habitations aïno est telle que l'on recommande aux voyageurs de se tenir au vent de ces demeures.

A l'élément aïno, qui semble n'avoir pas eu la plus forte part dans la formation de la nation japonaise, se sont jointes des peuplades d'autre origine. D'abord les Yamato, ceux que l'on considère comme les Japonais par excellence et qui avaient autrefois pour domaine exclusif tout le littoral du Pacifique, depuis la baie de Yedo jusqu'à

la pointe méridionale de Kiu-siu : ce sont eux qui ont fini par l'emporter sur tous les autres contingents et leur langue, fortement associée au chinois, est devenue celle de tout l'archipel. On imagine que ces Yamato descendent des aborigènes ou premiers occupants, venus du continent voisin, bien avant que les Bak n'arrivassent de l'Occident et n'eussent modifié l'équilibre des populations orientales. Souvent ils se grossirent de groupes d'émigrants ayant suivi la même voie que les premiers arrivés, Chinois, Mandchoux et Coréens. Ceux-ci, qui furent les civilisateurs des Yamato, pénétrèrent le plus fréquemment dans l'archipel, soit en conquérants, soit en colons pacifiques. Les Kinaso, ou Yusu, qui constituaient jadis une population distincte sur la côte occidentale de l'île Kiu-siu et sur les rivages méridionaux du Hondo, tournés vers le bassin intérieur de la mer japonaise, étaient certainement des immigrants de la Corée, et l'on se comprenait de l'une à l'autre rive. L'alernance régulière des moussons, qui, dans ces parages, portent de la Corée au Japon, puis du Japon à la Corée, facilitait le peuplement : par le beau temps, les pêcheurs de ces mers voient



D'après une photographie.

PAYSAN JAPONAIS

toujours des terres devant eux, Kiu-siu, Tsu-sima, d'autres îles de moindre étendue ou les pointes méridionales de la Corée.

Du côté du sud et du sud-est, d'autres colonisateurs vinrent pendant le cours des âges. Le teint parfaitement olivâtre des Japonais du midi et des insulaires de Riu-kiu semble témoigner en faveur d'un fort mélange de sang malais, et de nombreux individus aux longs cheveux ondulés, même crépus, donnent quelque valeur à l'hypothèse d'après laquelle les Alfuru de l'île Bocroc (Buru) et des îles voisines, ainsi que les Mélanésiens, auraient des frères de race dans l'archipel japonais. Enfin, divers anthropologistes sont très portés à croire que ces merveilleux navigateurs, les Polynésiens, si habiles à se servir de leurs embarcations « volants » ou de leurs canots à balanciers insubmersibles, sont aussi très fortement représentés au Japon[1]. Le type aristocratique par excellence du Nippon serait celui des Polynésiens, et c'est en effet dans les plaines tournées vers le Pacifique, notamment aux alentours de Tokio, que l'on trouve les prin-



D'après une photographie.

NOBLE JAPONAIS

1. Léon Metchnikoff, *Empire Japonais*, Genève, 1881.

cipaux représentants de ce facies remarquable. Le flot du grand Kurosivo, le « Courant noir », qui coule le long de la côte orientale du Japon, fut le porteur de ces envahisseurs venus des îles lointaines.

Tous ceux qui étudient les dessins japonais sont frappés du contraste que présentent les paysans et les nobles, tels que les dessinent ou les peignent les artistes. Les campagnards, figurés très fidèlement,



D'après une photographie.

ENFANTS JAPONAIS

ont une forme de visage qui se rapproche de celle du Mongol, large, plate, à nez peu saillant, à front bas, à paupières disposées normalement, suivant une ligne horizontale. Les nobles, au contraire, sont portraiturés d'une manière toute conventionnelle et ne ressemblent que de loin à leur véritable type, en admettant que ce soit bien celui des Polynésiens : on leur donne une figure ovale et allongée, un nez d'une courbure aquiline très forte, une bouche presque imperceptible et des yeux d'une extraordinaire obliquité pointant vers le nez, suivant un angle plus marqué qu'il ne l'est en aucune race humaine. Les portraits de femmes, peints par les artistes japonais suivant le type consacré, sont ceux qui étonnent le plus à cet égard : ils semblent réellement le plus en désaccord avec la nature. Tandis que sur des photographies de femmes japonaises, la ligne axiale des yeux dévie de

l'horizontale suivant un angle de 2 à 7 degrés, — limite extrême —. l'angle varie de 35 à 44 degrés sur les dessins japonais.

Ce parti pris des artistes du Nippon rappelle celui des sculpteurs grecs qui continuaient nettement la ligne du front par celle du nez, sans



D'après une photographie.

FERME PRÈS DE YOKOHAMA

dépression intermédiaire. Chaque école a son type auquel il est convenu de se conformer scrupuleusement. Sans doute, les artistes de tous les pays trouvent des modèles dans la nature, mais ils exagèrent les traits admirés par un sentiment de révérence pour les dieux qu'ils imaginent ou les princes qu'ils glorifient. Si bons observateurs, si prestes à saisir les physionomies, si prompts même à la joviale caricature que fussent les peintres japonais, il leur fallait hiératiser dans la reproduction des formes quand ils avaient à figurer des personnages de familles nobles ou souveraines.

Tout en constatant les différences d'origine et d'apparence extérieure que présentent les habitants du vaste hémicycle des îles japonaises, on remarque aussi que la population des insulaires n'offre

point dans son ensemble une diversité de types supérieure à celle des nations occidentales, unifiées par une longue durée de relations étroites. L'unité du peuple japonais se prépare depuis de longs siècles de manière à le mouler, pour ainsi dire, sur la nature ambiante, à lui donner un caractère harmonique à celui de son milieu. Le Japon est une terre privilégiée et par cela même les Japonais en ont physiquement et moralement profité. Le climat est tempéré, le sol fertile, la nourriture variée, la vie agréable en des sites de beauté grandiose ou charmante. Parfois cependant les scènes champêtres sont brusquement troublées, des volcans lancent des nuées de cendres sur les campagnes, les plaines tremblent et se crevassent, la mer se précipite en ras de marée sur les rivages; à la douceur et à la gaîté naturelle des indigènes s'ajoutent parfois des traits d'horreur tragique : l'histoire du Japon est remplie de drames qui témoignent de la pensée dominante de la mort, rendue toujours présente par les avertissements de la terre elle-même, tremblant et gémissant sous les pas. Les brusques secousses et les déchirures du sol contribuent aussi certainement à la puissance du mysticisme japonais, à la ferveur du culte rendu aux ancêtres et aux esprits.

Les Japonais se vantent de la ténacité avec laquelle ils observent les coutumes laissées par les aïeux, tout en leur donnant, conformément au progrès, une inerprétattion nouvelle. Si l'on en croit les annales légendaires, la dynastie impériale actuelle aurait vingt-cinq siècles et demi de durée : la famille régnante serait descendante en ligne directe de Lminu Tenno, le « divin conquérant », issu des dieux créateurs du monde; cent vingt-trois empereurs se seraient succédé sans interrègne de génération en génération, depuis les temps préhistoriques, car les neuf premiers siècles durant lesquels auraient régné les « fils du Soleil » ne sont connus d'une manière authentique par aucun fait précis : on n'en raconte que des prodiges. L'histoire proprement dite ne commence pour le Japon que seize cents ans avant notre époque, lorsque l'écriture chinoise fut introduite dans le pays. L'empire romain était alors en pleine décadence, et le monde moderne occidental allait se constituer avec une religion nouvelle et des éléments nouveaux. Les deux régions extrêmes de l'Orient et de l'Occident se développaient parallèlement, quoique sans relations directes l'une avec l'autre; mais, par l'intermédiaire de la Chine et par les

lentes poussées qui se faisaient du versant européen au versant asiatique, grâce aux légendes, aux rumeurs lointaines, aux échanges, aux migrations et retours, aux déplacements de toute nature, les communications se faisaient quand même, quoiqu'en toute inconscience des participants, entre les riverains de l'Atlantique et les insulaires des mers chinoises.

De même, au sud du Royaume Fleuri, les régions péninsulaires du sud-est de l'Asie, si bien nommées « Indo-Chine » par Malte-Brun, ont reçu leur culture à la fois du nord et de l'ouest; immigrants, langages, mœurs s'y sont croisés de mille manières en faisant naître des civilisations spéciales ; et en outre, la navigation des Malais et des Arabes entretint constamment dans les ports la vague notion du monde occidental : de proche en proche, les peuples participaient sans le savoir aux émotions communes.



INDE. — Notice Historique

Il n'est pas possible de prétendre à la moindre précision dans l'histoire hindoue antérieurement à l'époque où les Grecs d'Alexandre traversèrent l'Indus. C'est donc très vaguement que l'on place à trente-sept siècles avant nous la descente des Aryens dans le Pendjab, et à cinq ou six cents ans plus tard la formation de royaumes dans la plaine de la Gangà.

Le Rig-veda fut composé en partie sur le plateau iranien, le Râmâyana se récitait, pense-t-on, dès le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, tandis que les trois autres Veda (Sama, Yajus, Atharva), le Mahâbhârata et les lois de Manu ne furent fixés que plus tard, aux premiers siècles de l'ère vulgaire peut-être.

La date de la mort du Buddha (Gautama, Siddartha, Çakya-Muni) est placée par les uns en 543 de l'ancien comput, — c'est le chiffre adopté pour le début de l'ère du Nirvâna —, par les autres entre les années — 482 et — 472.

Alexandre séjourne dans le pays des Cinq fleuves de — 327 à — 325. Cinquante ans plus tard, Açoka-Payadasi règne à Taxila ; c'est, avant l'époque des empires mogols, le seul prince dont le royaume s'étende des bords du Yaxartes aux rivages de Ceylan.

Sans nous arrêter à l'historique des petites principautés qui partagent ensuite l'Inde, citons seulement quelques individualités pacifiques :

Scylax de Caryanda, voyageur.	début du Ve siècle avant l'ère vulgaire.
Ctesias, voyageur	— IVe — — —
Panini, grammairien	milieu du IVe — — —
Megasthènes, ambassadeur...	fin du IVe — — —
Kalidasa, auteur de *Sakountala* et autres poèmes, à 300 ans près	IIIe — de —



Le seul nom de l'Inde suffit pour évoquer tout un monde de prodiges.

CHAPITRE XII

INDE ET INDES. — CEYLAN. — PREMIERS HABITANTS
ARRIVÉE DES ARYENS. — PAYS DES CINQ RIVIÈRES. — CHANTS VÉDIQUES
BRAHMANISME. — VOIES ET BARRIÈRES
CASTES. — APPARITION ET ABSORPTION DU BOUDDHISME
EXPÉDITION D'ALEXANDRE. — GRECS EN ASIE. — COMMUNICATIONS MARITIMES
EXPANSION TRIOMPHALE DU BOUDDHISME

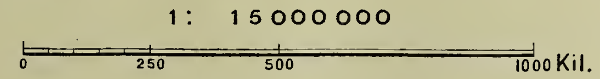
Le nom géographique « Inde » a singulièrement changé de valeur pendant toute la période historique. Ce ne fut d'abord que l'appellation du fleuve Sindhu, — Hindu —, l'Indus de nos jours, qui s'appliqua par extension aux contrées qu'arrose ce puissant cours d'eau, puis, de proche en proche, à toutes les terres qui s'étendent au delà, jusque sur les rives de l'Océan Pacifique, et à toutes les îles éparses au loin. Même, deux ou trois mille ans après que des communications directes

eurent commencé entre les rivages de la Méditerranée et les bouches de l'Indus, les mots « Inde » et « Indiens » se transmirent aux îles, aux continents et aux habitants du Nouveau Monde découvert par les Espagnols. Ainsi toutes les régions situées en dehors des parties de la Terre connues par les anciens Grecs furent considérées comme des « Indes », orientales et occidentales, continentales et insulaires. La singulière fortune de ce nom géographique qui, sous sa forme primitive, Sind, ne désigne plus que le pays du delta et un torrent, affluent du Djelam en aval de Srinagar, témoigne, plus que tout autre fait, du sentiment d'admiration que provoquèrent chez les Occidentaux les produits apportés d'au delà de l'Immaüs, et du respect mystérieux qui entoura les porteurs de la langue et de la civilisation aryennes, établis, aux origines de l'histoire écrite, sur les bords du grand fleuve.

L'Inde, en son sens étroit, se présente à nous d'une manière parfaitement déterminée et dans un ensemble de très belle unité. Elle est une « expression géographique », comme le fut autrefois l'Italie : la mer au sud, et, au nord, un prodigieux amphithéâtre de sommets, se déployant de la mer d'Arabie au golfe du Bengale, la détachant nettement du reste de l'Asie, en font une individualité distincte d'une étendue très grande, soit environ quatre millions de kilomètres carrés, si on l'embrasse dans ses grands contours, sans tenir compte des endroits précis où doivent passer les limites naturelles et des régions limitrophes ou insulaires qu'il faut considérer comme en dépendant. Le tout affecte une forme presque régulière, composée de deux triangles réunis par leur base, l'un, celui du nord, présentant sa pointe obtuse vers les sources de l'Indus, entre les monts de l'Afghanistan et ceux du Kachmir, l'autre, celui du sud, dardant son promontoire aigu dans les eaux de l'Océan Indien. Ces deux triangles juxtaposés, sous l'aspect d'une gigantesque raie, correspondent exactement à deux régions naturelles bien délimitées. Le triangle septentrional est constitué par les deux bassins de l'Indus et de la Gangà aux grandes plaines alluviales : c'est la région qui, sous la domination du grand Mongol, fut spécialement désignée par le nom d'Hindoustan. Le triangle méridional est un vaste plateau, le Dekkan, que limitent au nord presque géométriquement l'arête du Satpura et ses prolongements, au sud de la rivière Narbada. L'île de Ceylan

fait évidemment partie de l'Inde méridionale, à laquelle la rattache une chaîne de récifs, débris d'un isthme ancien. De même les chaînes

0° 228. Inde primitive.



d'îles qui se suivent des Laquedives aux Maldives et aux bancs de Tchagos apparaissent sur une carte des profondeurs marines comme un appendice naturel de la péninsule hindoue.

Entre les deux régions si distinctes du nord et du sud, tout con-

traste nettement, aspect du sol, géologie, ethnologie, histoire, et l'on se trouve amené par l'enchaînement des choses à les traiter à part.

Il est probable que l'Inde méridionale eut, aux époques préhistoriques, les populations les plus actives, les plus avancées en culture, grâce à ses ports naturels, aux îles qui en diversifiaient les contours, aux facilités de navigation qui, depuis les temps les plus anciens, la mettaient en relations avec les insulaires des archipels malais, avec les indigènes des côtes arabes et africaines. L'alternance des moussons, réglant d'avance le va-et-vient du commerce, sollicitait les riverains de la mer des Indes aux découvertes lointaines, aux visites de peuple à peuple, aux échanges réguliers des denrées et des marchandises. Le rythme des vents et des courants marins scandait les allées et venues des trafiquants, promettant aux équipages de les ramener dans la patrie après un certain nombre de semaines ou de mois; on n'avait qu'à se laisser porter par le flot en calculant chaque jour les probabilités du voyage. Ce phénomène régulier du renversement des vents devait être, dès les premiers âges de l'humanité, le mieux connu par tous les habitants du littoral : leur genre de vie, leurs mœurs, leurs mouvements et même leurs actes en dépendaient. Un fait aussi dominateur que celui des « saisons » ou moussons successives, ayant chacune son courant atmosphérique distinct, ne pouvait échapper à aucun de ceux qui vivaient conformément à ce rythme de la nature, et la découverte d'Hippale, relative à la libre navigation du large sous le souffle des moussons alternantes, ne fut une découverte que pour les Grecs, habitués aux voyages dans la Méditerranée, parcourue de vents capricieux en apparence.

A des Arabes ou des Somal venus des terres arides, limitrophes du désert, combien devaient sembler admirables ces beaux rivages du Konkan et du Malabar, avec leurs villes blanches entrevues dans la verdure épaisse des manguiers au-dessous des palmes épanouies ! Aussi en racontaient-ils les merveilles avec enthousiasme. Grâce à eux, le seul nom de l'Inde suffisait pour évoquer dans l'esprit de leurs auditeurs tout un monde de prodiges ; chez les Occidentaux ce mot était synonyme des trésors infinis provenant de la nature et de l'art : or, perles, ivoires, diamants, riches parures de plumes et de coquillages, fines étoffes de coton, de laine et de soie. En outre, on attribuait aux magiciens de l'Inde le pouvoir de créer par leurs incantations des

richesses bien plus étonnantes encore. Alors la péninsule indienne avait toute la grandeur et la poésie que le mystère ajoute à une réalité splendide : tout ce que l'on savait et tout ce qu'on imaginait de l'admirable contrée entretenait de prestigieux récits, et les fables grossissaient à l'infini les prodiges racontés de peuple en peuple sur



D'après une photographie communiquée par Mme Massieu.

VALLÉE DU SIND, AFFLUENT DU DJELAM, PRÈS DE SRINAGAR

les chemins de l'histoire ; il semblait que l'Inde fût un immense paradis.

Plus étonnantes encore que la Péninsule devaient apparaître aux marins les îles du sud qui en sont une dépendance naturelle, d'un côté les Maldives, de l'autre la terre de Ceylan. En beaucoup d'autres parages des mers tropicales s'élèvent des îles coralligènes, formées comme les Maldives d'anneaux de corail blanc émergeant des eaux profondes et contenant à l'intérieur un lac circulaire d'eau tranquille ; mais nulle part ces atolls ou îles en cercle ne se succèdent en aussi grand nombre et avec une aussi constante régularité. Les dix-neuf

archipels, occupant huit degrés de latitude du nord au sud, forment ensemble une bague allongée et chacun d'eux développe lui-même ses terres en anneaux ronds ou ovales, composés d'îles ou d'îlots également annulaires : le même type d'atolls se reproduit à l'infini. « Douze mille », tel est le nombre d'îles dont le sultan des Maldives s'attribue orgueilleusement la possession ; mais les marins, qui les ont comptées, en trouvent bien plus encore, quarante mille au moins, construites de la même manière que les polypiers et dressant uniformément leur ceinture de récifs à deux mètres au-dessus du flot : partout les mêmes cocotiers qui se penchent sur la ligne infinie des brisants, partout les mêmes coquillages qui remplissent les anfractuosités du rocher calcaire et recouvrent les sables de la rive. On redoutait ces îles qui surgissent brusquement de l'abîme océanique, mais depuis des milliers d'années, bien avant que l'or et l'argent ne servissent de moyen d'échange, les marins venaient ramasser sur les plages des Maldives les blanches porcelaines ou *caouri*, qui furent la monnaie universelle sur tous les bords de la mer des Indes et qui, récemment encore, étaient l'appoint indispensable sur les marchés de l'Afrique, jusque dans les bassins du Niger et du Sénégal.

Ceylan, la grande île qui est, au moins en apparence, séparée du continent, le résume par la beauté de ses formes : c'est une deuxième Inde, déjà très étendue, mais présentant en raccourci toutes les splendeurs de la terre voisine. Le fier massif de montagnes qui la domine au sud ressemble aux groupes de monts presque insulaires du midi de la Péninsule, mais il est devenu de beaucoup le plus fameux, grâce à l'un de ses pitons, non le plus élevé, qui porte sur la rondeur de la cime, au milieu des bouquets de hauts rhododendrons, l'empreinte d'un pied, celui d'Adam, le premier homme, disent les chrétiens et les mahométans, celui du Buddha ou d'un dieu, pensent les gens des anciens cultes. Non seulement chez les dévots, mais aussi chez les adorateurs de la fortune, le pic est devenu célèbre à cause de sa richesse en pierres précieuses, grenats, saphirs, topazes et rubis ; au sud de la montagne, la plage exondée de Ratnapura ou « Ville des Rubis » est formée de la poussière des gemmes brisées par le flot. Vers le nord de l'île, la colline au pied de laquelle s'étendait la cité capitale d'Anaradjapura portait jadis un temple, dit la légende, que terminait une escarboucle couleur de feu, illuminant le ciel comme un phare.

D'autres récits nous parlent d'un prodigieux aimant vers lequel les navires étaient attirés de force à travers les vagues de l'Océan : cet aimant c'est l'île même, l'admirable terre des cristaux et des perles.

Mais la beauté de Ceylan lui vient surtout de sa végétation merveilleuse, comparable à celle de Java et de Borneo. Un des sites les plus admirables et les plus admirés du monde est le jardin touffu de 200 kilomètres en longueur qui se déploie sur la courbe sud-occidentale de l'île entre Colombo, la capitale, et Matura, la ville située à l'extrémité terminale de Ceylan. Des milliers de cocotiers élèvent leurs hampes au-dessus des plantes basses odorantes et fleuries, d'autres palmeraies contrastent avec les cocotiers, entremêlant leurs feuilles, et parmi elles le merveilleux talipot *(corypha umbraculifera)*, dont la fleur, que l'on vient admirer de tous les alentours, développe soudain, à la cinquantième année de la plante, son thyrse de dix à douze mètres de long, contenant

N° 229. Ari, Atoll des Maldives.



1 : 800 000

0 10 20 40 Kil.

Les chiffres indiquent les profondeurs en mètres.

plusieurs millions de florules. Et combien d'autres fleurs qui sont à peine moins belles! Que de branches et de lianes entrelacées, à travers lesquelles on aperçoit les pentes bleuâtres des montagnes! Que de fruits délicieux font ployer les tiges et les rameaux, offrant la nourriture aux hommes vêtus de longues robes qui cheminent lentement dans les allées et s'entretiennent avec grâce! La nature est admirablement belle et les hommes qui l'habitent paraissent lui ressembler. « Nulle contrée du monde ne donne l'impression plus profonde du bonheur » [1] et nulle, ainsi qu'en témoignent les légendes antiques, n'exerça plus grande attraction sur les visiteurs étrangers. Aussi l'île de Ceylan prit-elle dès la plus haute antiquité une importance de premier ordre : la population était d'une extrême densité, comme l'attestent les prodigieuses ruines des villes actuellement recouvertes par la jungle.

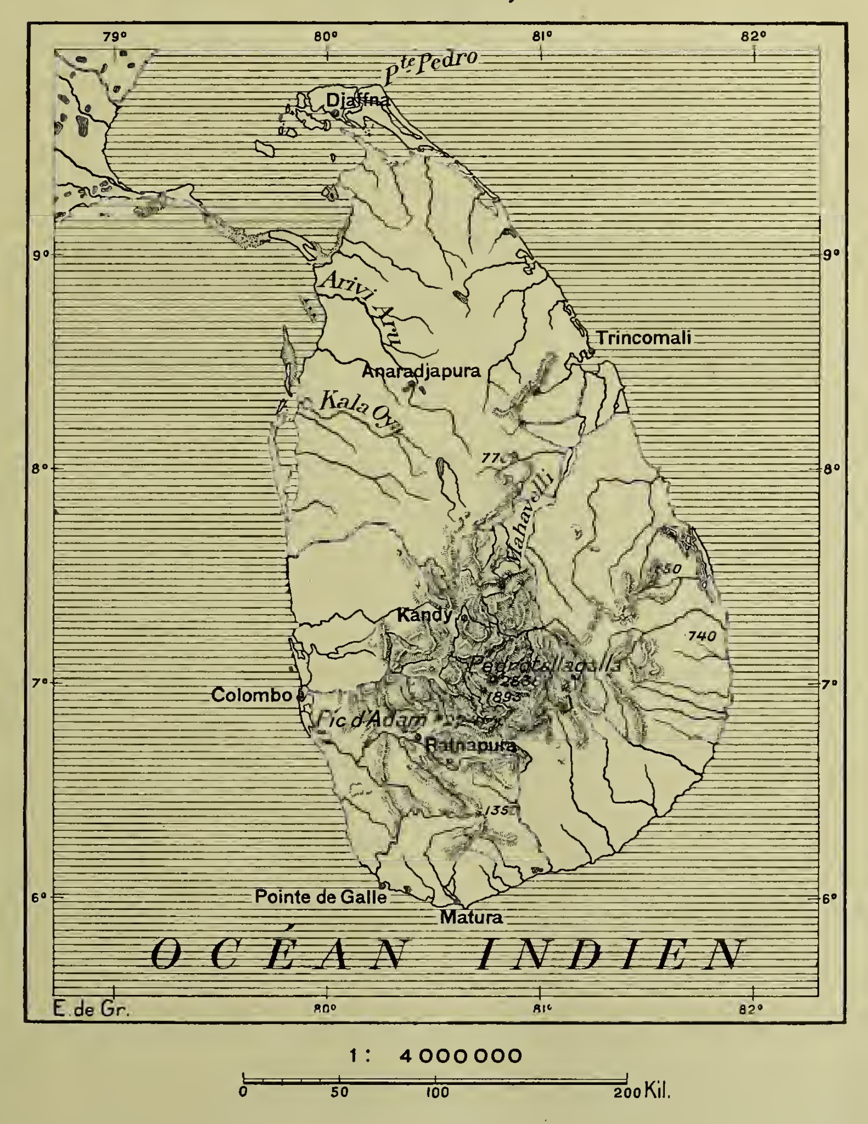
Dans l'imagination des peuples lointains, éblouis par les récits qu'on leur faisait de la merveilleuse terre, l'île de Taprobane ou Tamraparni, « Resplendissante comme le cuivre », était amplifiée d'une manière démesurée. On la considérait comme dix, vingt fois plus grande qu'elle ne l'est en réalité : la carte de Claude Ptolémée la montre bien telle qu'on se l'imaginait, c'était l'Inde par excellence. Fut-elle un centre d'émigration? Certainement, puisque toute civilisation amène un rayonnement de force. Un auteur, A. de Paniagua, essaie de prouver dans les *Temps héroïques* que la Dravidie, y compris Ceylan, fut par ses marchands pacifiques la grande éducatrice du monde, jusque dans l'Europe occidentale, à un âge antérieur à l'invasion aryenne.

Si fameuse qu'elle fût dans les légendes et les récits de voyages, c'était, aux époques lointaines de la protohistoire, une rare aventure que d'avoir pu visiter l'île « resplendissante ». Les voyages se faisaient avec lenteur et les accidents de toute nature les interrompaient fréquemment : le marchand qui voyait fuir au loin les plages de son pays n'avait au fond de son cœur qu'une vague espérance de les revoir. Echouages sur les récifs; longs séjours sur des bancs de sable où le naufragé n'avait d'autre nourriture que des crabes, des coquilles, et peut-être quelque fruit apporté par le flot; abordage en des pays inconnus peuplés de cannibales, longues captivités, tortures, expérience

1. Ernest Haeckel, *Lettres d'un Voyageur dans l'Inde*, Paris, 1884.

de toutes les misères, pratique de tous les métiers, batailles avec des pirates ou des matelots ennemis alternaient avec les heureuses trouvailles, avec les chances extraordinaires de la fortune et les spectacles

N° 230. Ile de Ceylan.



les plus éblouissants des mondes lointains : de là ce mélange d'admiration et de terreur que présentent les récits des premiers navigateurs errant sur les mers indiennes. Jusqu'à la fin du moyen âge, les géographes nous parlent des Laquedives, le rideau d'îles avancées qui

défend au large la grande Ceylan, comme de terres vivant à la façon des plantes et parcourant tous les stades de la vie organique : naissance, croissance, vieillesse et décomposition. « Quand les habitants s'aperçoivent de l'insécurité du sol qui les porte, ils font choix d'une île qui grandit pour y transférer leurs cocotiers, leurs autres cultures, leurs ustensiles et y établir leurs demeures »[1]. Les *Mille et une Nuits* reproduisent les fables et les impressions des navigateurs sous une forme relativement très moderne, mais les récits primitifs, que l'on répéta de bouche en bouche, datent certainement de plusieurs milliers d'années, et peut-être, avec les proverbes et les contes, furent-ils l'œuvre littéraire la plus antique du monde, bien antérieure aux Veda et aux Bibles.

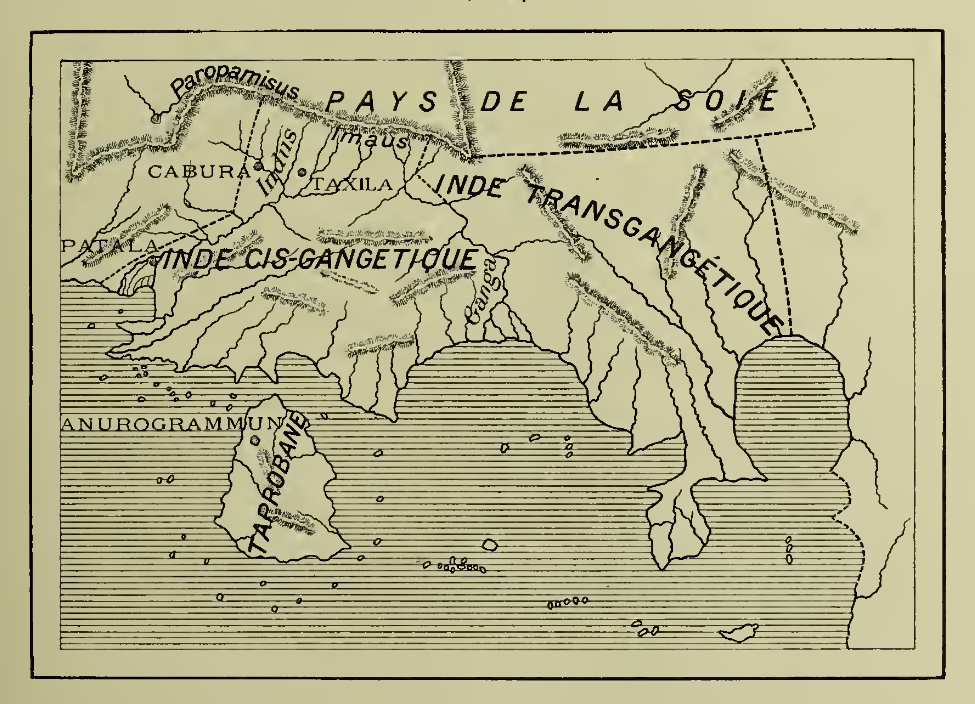
Un aussi vaste ensemble de contrées que l'Inde méridionale avec ses dépendances insulaires devait, pendant le cours des âges, recevoir des populations très différentes les unes des autres : la nature du sol, son relief et son climat le voulaient ainsi. En considérant l'ensemble du vaste triangle de plateaux et de montagnes, limité au nord par les plaines sindo-gangétiques, on constate qu'il se compose de deux versants opposés, une pente rapide, brusque même en certains endroits, qui domine la mer d'Arabie, et une contre-pente à lente déclivité, presque insensible, descendant au golfe du Bengale. La distribution des peuples dans le grand territoire se fit naturellement en conformité avec cette disposition géographique. Les tribus aborigènes se maintinrent en îlots dans les massifs escarpés de montagnes qui dominent le plateau ou dans les profondeurs des forêts, là où il leur était le plus facile de résister aux invasions ; les nations policées, disposant de moyens considérables pour l'extension de leur pouvoir, s'établirent sur les parties régulièrement inclinées du plateau, tandis que les ports de la côte occidentale et l'étroite lisière à laquelle ils donnent accès reçurent les étrangers de toute provenance amenés des pays lointains par le souffle de la mousson.

A l'époque où l'histoire commence pour les contrées de l'Inde méridionale et de Ceylan, les peuplades indigènes ayant un caractère distinct étaient certainement plus nombreuses qu'elles ne le sont de

1. Albirouny; Jos. T. Reinaud, *Relations des Voyages des Arabes*, tome I, Paris, 1845.

nos jours, après trois mille années d'évolution qui contribuèrent au travail d'assimilation et d'unité. Il est donc probable que, malgré les refoulements produits par les colonisations et les conquêtes, les tribus encore rebelles aux mœurs de leurs voisines occupent les mêmes régions que leurs ancêtres : le territoire s'est rétréci au profit des grandes nations, mais les conditions de milieu, qui maintenant leur per-

N° 231. Territoire indien, d'après Claude Ptolémée.



Anurogrammun est devenue aujourd'hui Anaradjapura, Cabura est Kabul, Patala est, pense-t-on, Haiderabad ; les ruines de Taxila sont encore visibles.

mettent de se défendre, protégeaient d'autant mieux ces peuplades que leur force numérique était plus grande. Les traditions locales témoignent de l'ancienne extension de peuples, jadis puissants, et réduits de nos jours à l'état de *pariah* ou de fuyards. Mais le sang de ces populations, dont le nom résonne de plus en plus faiblement et dont l'importance historique fut très minime, n'en coule pas moins dans les veines des Hindous actuels, désignés par des appellations différentes.

La plupart des tribus de l'Inde centrale et méridionale, comprises de nos jours par les Anglais sous le nom collectif de *Hillmen* « gens des monts », paraissent appartenir à une ancienne race refoulée dans

les hauteurs par les grandes nations conquérantes des Dravidiens et des Aryens. Une de ces tribus, les Kohl de l'Orissa, a été choisie comme type de tous les congénères, que l'on désigne sous le nom de Kohlariens. Ils parlent des langues agglutinantes, sans autre rapport avec les idiomes des races dominantes que par l'usage de mots qu'on a dû introduire pour des besoins nouveaux, et les ethnologistes qui pénètrent chez eux y trouvent encore de remarquables exemples des temps primitifs.

D'abord l'aspect des villages. En maints endroits, le sentier tortueux ne mène point directement aux groupes des demeures. Surveillé par des tourelles de guet, par des échafaudages sur lesquels se tiennent des sentinelles, il se plie et se recourbe bizarrement, afin que l'ennemi, s'il se présente, soit exposé aux flèches et aux javelots des indigènes : c'est ainsi que, de nos jours encore, le génie militaire fait décrire les lacets les plus extravagants aux routes et chemins de fer qui traversent ou contournent les places fortes. D'ailleurs, pour ces malheureux primitifs, menacés par un incessant danger, le souci majeur, de tous les instants, est celui de la défense ; mais quand l'étranger sans intention mauvaise a franchi les abatis d'arbres, les fourrés de branches épineuses, les chausse-trapes qui gardent l'entrée du village, il est accueilli comme un frère dans la « longue maison » qu'ombrage le multipliant (*ficus Indica*), le sal (*shorea robusta*), ou tout autre arbre sacré.

Parmi ces peuplades qui maintiennent si péniblement leur existence distincte au milieu des nations dominantes de l'Inde, il en est, tels les Djangali ou « Broussards » des hautes rivières, les Brahmani et les Baïtarani, qui ne s'étaient pas encore élevés dans l'industrie jusqu'à la fabrication des poteries et des étoffes et ne connaissaient point l'usage du fer[1]. Les vieilles religions animistes et chthoniques dominent encore chez ces populations sauvages, « filles du sol », conscientes d'avoir été les premiers occupants de la contrée et d'en célébrer toujours les anciens rites. Les Kohlariens n'ont point de temples, pas même d'autels rustiques : Ils invoquent les premiers dieux, le soleil, père des hommes, la lune, la mer, les fleuves, les rochers et les arbres, le grand serpent primitif, symbole de la terre, le tigre

1. Dalton, *Ethnology of Bengal.*

surtout, le mangeur d'hommes, et les âmes des morts. Les Kharria du Singhbuhm, à l'angle nord-oriental du plateau, versent le sang de leurs victimes — autrefois des hommes — dans une fourmilière.

N° 232. Contraste des deux Versants.



1 : 6 000 000

0 100 150 300 Kil.

Madras est, de nos jours, une cité de près de 500 000 habitants, les agglomérations de Bangalore et de Pondicherry en comptent environ 150 000, les autres villes indiquées ont une population qui dépasse 50 000 ou atteint presque ce chiffre.

Nulle part l'effrayante cérémonie des sacrifices ne s'accomplissait d'une manière plus affreuse que chez les Khond du Bustar et de l'Orissa, encore tout pénétrés de terreur enfantine devant les dieux mauvais. Par le moyen de maquignons qui parcouraient au loin la contrée, ils ache-

taient des hommes, des enfants, surtout des jeunes filles, destinés à devenir des *meriah* ou médiateurs entre la Terre et le pauvre peuple qui cherche à en tirer le pain nourricier. On accueillait bien ces futures victimes : on les choyait, on leur trouvait des parents, une femme ou un mari ; on cherchait par tous les moyens possibles à les rendre heureux, car tout sacrifice, pour être valable, doit être volontaire. Et souvent il le devenait en effet, tant l'influence d'un vouloir collectif peut déterminer les impulsions individuelles. Certains meriah, fanatisés par l'idée de féconder la Terre qui avait besoin de leur sang, de rendres les dieux favorables à la tribu qui les avait aimés, se livraient joyeusement au couteau des prêtres, ou du moins avec une apparence de joie dictée par le point d'honneur ; mais d'ordinaire, c'est au moyen d'une drogue stupéfiante que les sacrificateurs arrivaient à faire simuler l'acquiescement de la victime. Suivant les tribus et les modes, — car la mode s'introduit aussi dans ces effroyables coutumes —, les supplices variaient de forme et de raffinements : mais quel que fût le procédé de décapitation ou d'égorgement, la terre ouverte buvait la liqueur chaude, fumante, et tous les spectateurs, rués sur le corps palpitant, avaient pu découper par le poignard ou déchirer par l'ongle ou par la dent un lambeau de chair, qu'on enterrait ensuite dans les champs pour s'assurer une belle récolte, ou sous le foyer de l'âtre pour obtenir la prospérité de la famille[1].

Les tribus refoulées dans les montagnes et les forêts, qui, par crainte et horreur de l'étranger, ont réussi à se maintenir dans l'isolement le plus complet, en arrivent à vivre presque en dehors de toute évolution, à se conserver semblables à leurs aïeux pendant des milliers d'années : elles se trouvent, pour ainsi dire, enkystées dans l'organisme général des nations vivantes. Telle peuplade des montagnes, parmi les Santal et les Oraon, évitait, par tous les moyens possibles, de se rencontrer avec les hommes des races policées, même de les voir : « La vue d'un Hindou, dit un de leurs proverbes, est plus effrayante que celle d'un serpent ou d'une panthère » (Hunter). Naguère les Veddah des forêts orientales de Ceylan évitaient même de se laisser apercevoir par les étrangers avec lesquels ils trafiquaient. Quand ces marchands s'étaient fait

1. Elie Reclus, *Les Primitifs*, pp. 357 et suiv., d'après Arbuthnot, Macpherson, Dalton, etc.

annoncer à son de corne ou de tambour, dans le voisinage d'un campement de Veddah, ceux-ci préparaient la pacotille d'objets, puis la déposaient pendant les ténèbres, à l'orée de la forêt. La nuit suivante, ils venaient chercher les denrées qu'ils avaient demandées au moyen de quelques signaux bizarres constituant leur écriture. On



Document communiqué par Mme Massieu.

HUTTE DE TODA, MONTAGNES BLEUES (NILGHIRI)

Les membres de la tribu des Toda, presque complètement disparue, portent l'ample cotonnade que le gouvernement indien leur imposa vers 1870[1].

peut douter, il est vrai, que les Veddah soient, comme on l'imaginait autrefois, de véritables primitifs non encore émergés de l'ignorance rudimentaire; peut-être faut-il plutôt les considérer comme des immigrants déchus ayant oublié leurs anciens métiers et ne sachant plus même se construire des cabanes, se tisser des étoffes et cuire de l'argile au feu. D'après la plupart des anthropologistes et d'après les Cinghalais eux-mêmes, cette dernière opinion serait la vraie : les insulaires disent que les Veddah appartinrent jadis comme « Fils de rois »

1. Elie Reclus, *ouvrage cité*, p. 311.

à une caste supérieure. Quatrefages[1] voit en eux les descendants des Negrito croisés avec des conquérants de race aryenne. Ollivier Beauregard croit que les Veddah sont le reste d'une ancienne colonie malaise qui, après s'être mélangée avec les indigènes dravidiens et en avoir appris la langue, aurait été graduellement refoulée dans les forêts par les envahisseurs aryens : c'est de leur hérédité malaise qu'ils auraient gardé l'amour invétéré du commerce.

Quoi qu'il en soit, l'étude des premières annales de l'Inde nous ramène à une période de l'histoire pendant laquelle les populations de la Péninsule n'étaient pas moins diverses qu'elles le sont de nos jours ou même l'étaient davantage. Outre les tribus sauvages et les peuplades déchues qui s'étaient retirées dans une citadelle de montagnes ou dans l'épaisseur des forêts, des races policées avaient aussi leurs représentants. Presque tous les types humains se rencontrent dans l'Inde méridionale : tels indigènes ressemblent à des nègres, à des Australiens, à des Malais, à des Juifs portugais ou polonais ; du noir au blanc on observe toutes les nuances de la peau. Mais, à en juger par les idiomes, la grande masse de la population se composerait de nations parentes les unes des autres auxquelles on a donné le nom de Dravidiens ou Draviriens. Les anthropologistes s'accordent en général à dire qu'il ne faut point voir en eux des aborigènes de la Péninsule, et qu'ils émigrèrent des contrées du nord-ouest, comme le firent après eux les Aryens : ils se rattacheraient aux Brahui du Balutchistan, mais aux temps de la protohistoire hindoue, ils étaient déjà établis depuis longtemps dans les provinces du sud, entourant comme une mer les îlots des Kohlariens et autres vaincus. Il est probable qu'avant les invasions aryennes, les Dravidiens les plus puissants furent ceux dont les descendants parlent le telugu, « l'italien de l'Inde », dans le Maisur et le Coromandel, et qui possèdent la plus riche littérature de l'Inde méridionale en chansons, en contes, en proverbes ; ce sont ceux auxquels les missionnaires catholiques donnèrent dans les premiers temps le nom collectif de Gentoux, comme s'ils étaient les « gentils » ou païens par excellence. L'étude de leur langue a prouvé aux historiens que, bien avant l'action modificatrice du sanscrit, le telugu possédait un vocabulaire très riche en termes relatifs aux industries. Fort policés

1. *Introduction à l'Étude des Races Humaines*, pp. 347 à 349.

déjà, les Dravidiens savaient tourner et cuire les pots d'argile, filer, tisser et teindre les étoffes, construire des barques et même des navires pontés, employer les métaux, à l'exception de l'étain, du zinc et du plomb, bâtir des citadelles et des temples, tracer des caractères sur des feuilles de palmier[1]. Qu'ils aient eu du sang négrito dans leurs



Cl. Frish's.

VILLAGE HINDOU, PRÈS DE CALCUTTA

veines, comme le pense de Quatrefages, ou qu'on les considère comme apparentés à des races asiatiques, les Dravidiens n'en appartiennent pas moins depuis des milliers d'années à l'ensemble des peuples civilisés et, par les invasions aryennes qui se produisirent quelques siècles avant les premiers âges de l'histoire écrite, se rattachent indirectement à tous les peuples que les croisements de langages ont associés aux Indo-Européens.

L'Inde du nord, spécialement le haut bassin de l'Indus, relié étroitement au monde de l'Iran et de l'Europe par les affinités de langue et

1. Julien Vinson.

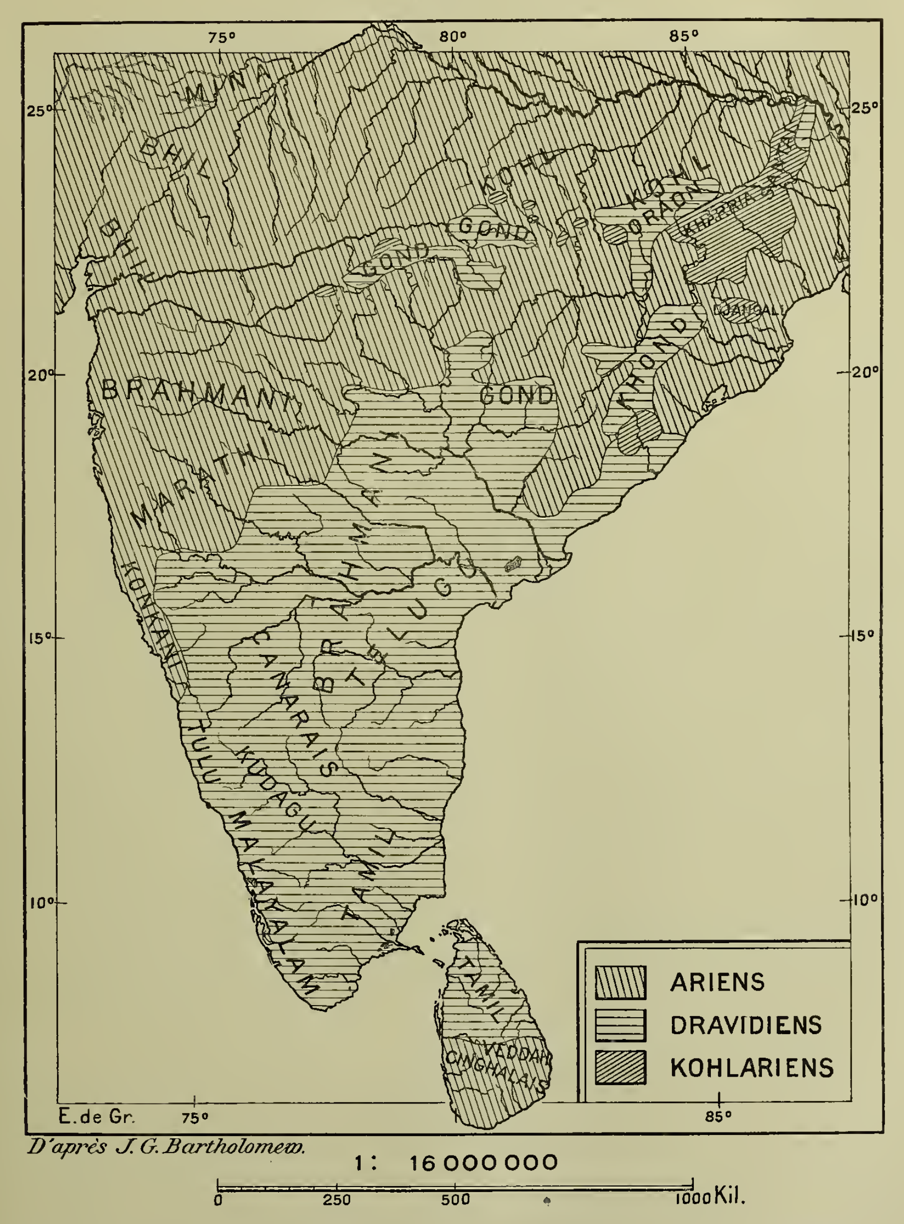
de civilisation, est entrée plus tôt que l'Inde du sud dans le cercle de l'histoire écrite, et, par suite, a tellement attiré vers elle l'attention des écrivains, qu'elle a été souvent présentée comme représentant historiquement l'Inde dans son ensemble. Le Veda, c'est-à-dire le recueil de chants et prières des immigrants établis dans l'angle nord-occidental de l'Inde actuelle, le Veda « est un soleil central dont les rayons éclairent les origines de la vie hindoue : Perses à l'orient, Aryens-Hellènes à l'occident, Slavo-Germains au nord-ouest et Touraniens au nord-est »[1]. Mais quel domaine étroit que celui dans lequel brille ce soleil à la naissance de notre monde de civilisation ! Il n'est pas un seul passage des 1028 hymnes védiques dont on puisse inférer que les auteurs aient eu la moindre connaissance des bouches de l'Indus : ils ne mentionnent que les « Sept rivières », hauts affluents du fleuve le Satledj, la Gangâ et la Djamna. Il y a donc trois mille sept cents ans, date probable de l'établissement du canon des Veda, que les immigrants iraniens occupent solidement le nord-ouest de la péninsule gangétique. Mais, à cette époque, ils n'avaient pas encore débordé dans les autres provinces[2].

Les chronologies mythologiques des Brahmanes divisent en quatre âges la série des temps qui, suivant la perspective naturelle de toutes les civilisations antérieures à la nôtre, sont censés avoir empiré graduellement. Dans le premier âge, qui correspond à l' « âge d'or » des auteurs grecs, l'homme était plus vertueux, plus heureux et jouissait plus longtemps de l'existence ; dans le second âge, la vie s'abrège, le vice et le malheur font en même temps leur apparition ; dans le troisième âge, la corruption physique et morale fait de grands progrès ; puis, dans le quatrième âge, qui est la période actuelle, le mal a tellement triomphé que les gens de bien sont obligés de se retirer du monde. Aussi ne se donnent-ils pas la peine d'en raconter les événements, trop humiliants pour la dignité du sage ; du moins nous en indiquent-ils la date initiale : d'après les brahmanes, qui se sont livrés à ces spéculations, notre âge dure depuis cinquante siècles[3], c'est dire que, probablement, les plus anciens écrivains de l'Inde faisaient remonter jusqu'à cette date, comparable à celles de la chronologie bi-

1. Hermann Brunnhofer, *Vom Aral bis zur Gangâ*, p. XXV. — 2. Même ouvrage, p. X. — 3. Jos. T. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, lu en 1846. Commencement de l'ère actuelle, 4948 ans avant cette date.

blique, des événements antérieurs à la venue des immigrants iraniens.

N° 233. Langages du Dekkan.



Certaines peuplades, les Bhil entr'autres, parlant actuellement une langue aryenne sont considérées comme de souche dravidienne.

D'où venaient ces chantres des hymnes védiques, en si intime communication de génie avec les Iraniens de l'ouest ? Les chemins

sont tracés par les vallées et les cols à travers les grandes montagnes de l'Asie centrale. L'aspect de la carte montre d'une manière évidente comment la colonisation aryenne racontée par le *Vendidad*, chapitre de l'*Avesta* des Iraniens, avait dû se faire, surtout du nord au sud du Paropamisus, par la grande brèche qu'emprunte la rivière de Herat, entre l'Arachosie et la Margiane. Mais des routes plus directes avaient été ménagées par la nature à l'est de ce grand corridor de communication : les divers cols de l'Hindu-kuch, qui permettent de se rendre directement des hautes vallées du bassin de l'Oxus à celles des affluents supérieurs de l'Indus, offraient trop d'avantages aux peuples migrateurs pour qu'ils ne cherchassent pas à en profiter, et, en effet, les deux versants des monts présentent, en cette région du diaphragme de l'Asie, des populations aryennes à type très caractérisé, les unes solidement groupées, les autres dispersées parmi des tribus d'autre origine.

Un de ces passages des monts, le col de Bamian, eut tant d'importance dans l'antiquité qu'on peut le considérer comme un point vital par excellence dans l'organisme de l'Ancien Monde ; en outre, il prit une valeur spéciale de ce qu'il servit de voie majeure pour établir une communication active entre les deux branches principales des nations de langue aryenne, celles qui eurent depuis des milliers d'années la plus grande initiative dans le développement humain. Pendant deux mille cinq cents ans au moins, c'est-à-dire toute la période historique antérieure à la conquête de la mer par les Portugais, et probablement aussi un nombre indéfini de siècles aux âges de la préhistoire, ce passage de Bamian, continué vers l'Indus par la vallée de Kabul et le défilé de Khaïber, fut, à l'orient de Herat, la porte presque unique suivie par les caravanes de marchands, les pèlerins, les soldats et les peuples en marche. La traversée du rideau montagneux représente pourtant une fatigue sérieuse ; depuis l'altitude de 2000 mètres dans la haute vallée du Kabul, la distance qu'il faut parcourir pour redescendre à ce même niveau dans une des vallées affluentes de l'Oxus est de plus de 150 kilomètres ; plusieur cols secondaires, le Hadjikak au sud, le Karakotal au nord, flanquent la brèche suprême ; mais celle-ci est relativement peu élevée puisqu'elle se trouve à 3 715 mètres d'altitude seulement, entre le 34[e] et le 35[e] parallèles, — c'est-à-dire à un millier de mètres environ au-dessous de la limite

inférieure des neiges persistantes; elle offre de plus le grand avantage d'un accès facile sur les deux versants, si bien que les Anglais, suivant la sente frayée par des centaines de générations, purent sans



D'après une photographie.

FEMMES KULU, HAUTE VALLÉE DU BIAS

trop d'efforts, en deux années successives, 1839 et 1840, franchir le seuil avec de l'artillerie[1]. D'autres échancrures, de plus grandes hauteurs, l'Irak, le Tchibr, le Thal, le Kawak, découpent la crête de l'Hindu-kuch au nord-est du Bamian, toutes plus difficiles à cause de leur élévation ou de leurs neiges, mais toutes s'inclinant direc-

1. Kaye, *Proceedings of the Geographical Society of London*, avril 1879.

tement vers la rivière de Kabul et se rattachant ainsi au fil de jonction entre l'Inde et l'Iran occidental.

Ces lieux de passage, si importants par leur position même, dans l'histoire du monde, acquièrent, en outre, une valeur exceptionnelle par leurs ressources minières. On sait de quel prix étaient jadis pour les populations occidentales les armes et les instruments de bronze; or les gisements d'étain, où l'on trouvait le métal nécessaire aux alliages, sont rares à la surface du globe et plusieurs des régions minières les plus abondantes étaient inconnues des Grecs. Avant que les Phéniciens eussent appris le chemin des îles Cassitérides, les seuls lieux producteurs d'étain fréquentés par les marchands étaient ceux de l'Ibérie caucasienne et du Paropamisus, le moderne Hindu-kuch. De nombreux gisements, où l'on reconnaît encore les restes de puits et de galeries d'extraction, se trouvent dans le pays de Bamian, près du faîte de partage entre les affluents de l'Oxus, de l'Indus et du Helmend (Fr. Lenormant).



D'après une photographie.

TYPE D'HINDOU

La voie historique du Bamian a été si fréquemment suivie par les armées conquérantes que le géographe pourrait être tenté d'y voir avant tout un grand chemin de guerre. C'est par là que passèrent les armées des Mèdes et des Perses et que plus tard descendirent les Macédoniens d'Alexandre, suivis par tant d'autres bandes guerrières pendant les siècles de l'histoire écrite. Toutefois, la vie pacifique, représentée par le commerce, empruntait également cette voie: les indus-

tries, les idées se communiquaient ainsi de l'un à l'autre versant. Les autres passages de l'Hindu-kuch furent également utilisés sans intentions mauvaises par les populations voisines, et nul doute que la

N° 234. De l'Oxus à l'Indus.



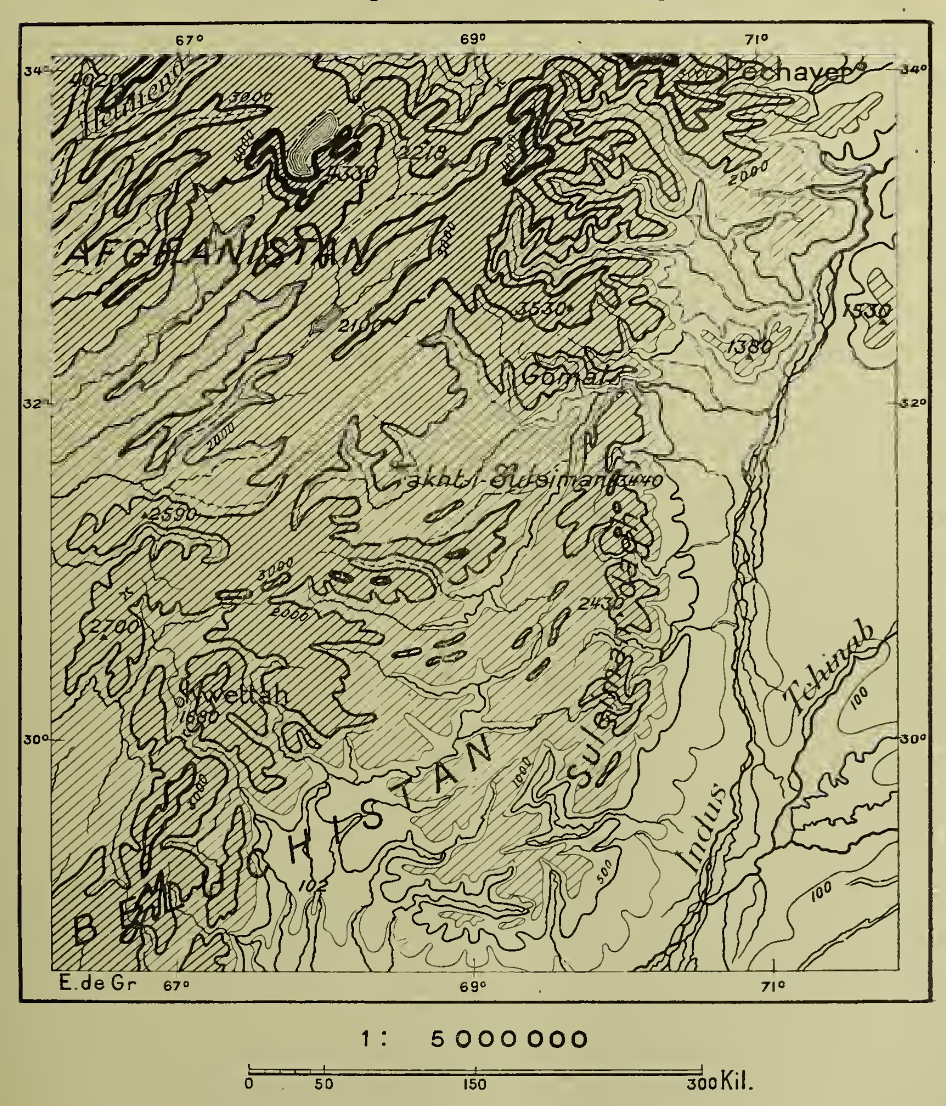
muraille occidentale de l'Inde, la chaîne dite aujourd'hui de « Salomon » (Sulèiman-dagh), ait été aussi traversée par de nombreux chemins mettant en relations les habitants de l'Inde avec les populations des hautes terres de la Drangiane et de l'Arachosie. Par suite d'une remarquable division du travail qui s'était opérée spontanément

entre les nations limitrophes, un de ces passages, le col de Gomal, qui ne dépasse guère 2100 mètres, quoique contournant au nord le haut piton de Takht-i-Suleiman, fut de tout temps employé par les caravaniers, habiles à éviter les chemins de la guerre : c'était la voie pacifique par excellence. On dit que jusqu'à dix mille « *Povindah* » ou « coureurs », partant ensemble des campagnes de l'Indus, gravissent parfois en longues files les sentiers des montagnes qui mènent à cette porte des plateaux. Sauvegardés par des traités avec les peuplades afghanes de l'intérieur, mais veillant aussi en toute prudence à leur sécurité, les caravaniers établissent leur camp en des lieux d'où ils peuvent dominer l'espace à de grandes distances ; dans les contrées dangereuses, les tribus amies sont convoquées pour venir au besoin prêter main-forte. De siècle en siècle se renouvelait le long voyage de commerce par le peuple itinérant des Povindah. Le chemin que choisissaient ces « francs voyageurs » n'est pas le plus commode de tous ceux qui mènent de l'un à l'autre versant; mais les routes les plus faciles sont aussi celles que suivent les armées conquérantes et que jalonnent des villes fortifiées, des barrages d'arrêt, surtout des douanes « protectrices » et autres postes de soldats et de fonctionnaires, que fuit le commerce, de peur d'être réglé, surveillé, rançonné de toutes les manières. Il est donc tout naturel que les voyageurs pacifiques, portant leurs denrées à des peuples lointains, préfèrent aux grandes routes les sentiers discrets unissant des villages hospitaliers : ils choisissent volontiers les passages les moins fréquentés par les maraudeurs à patentes, ou même, s'il est possible, complètement ignorés par les chefs d'Etat dont ils parcourent les territoires.

Précisément, la voie historique par excellence, celle qui, descendue des seuils de l'Hindu-kuch, longe la rivière de Kabul, l'antique Cophen, rencontre l'Indus en un lieu qui, par le fait même de l'arrêt forcé des caravanes et des armées, devait prendre une importance considérable comme point stratégique. Attock, — c'est-à-dire l' « arrêt » —, est le nom même de la cité guerrière située sur la rive gauche du fleuve, à l'endroit du passage. Une ville devait nécessairement surgir à ce point vital. La plaine, jadis lacustre, dans laquelle viennent se réunir les eaux de l'Indus et celles du Kabul, à leur issue des montagnes, forme comme une espèce de parvis du grand temple de l'Inde. Avant que l'art des ingénieurs eût appris aux belligérants à tourner

les positions par des routes et des chemins de fer rapidement tracés, ce cirque de terres alluviales, bien limité de tous côtés par les montagnes, même au sud et au sud-est, où se profilent les arêtes pitto-

N° 235. Alignement du Suleiman-dagh.



1 : 5 000 000

0 50 150 300 Kil.

resques de la « chaîne Saline », commandait le chemin majeur de l'Inde septentrionale, qui, d'un côté, mène aux passages les plus fréquentés des monts occidentaux, et, de l'autre, à l'orient, se poursuit vers le bassin de la Gangà, parallèlement à la base des grandes arêtes

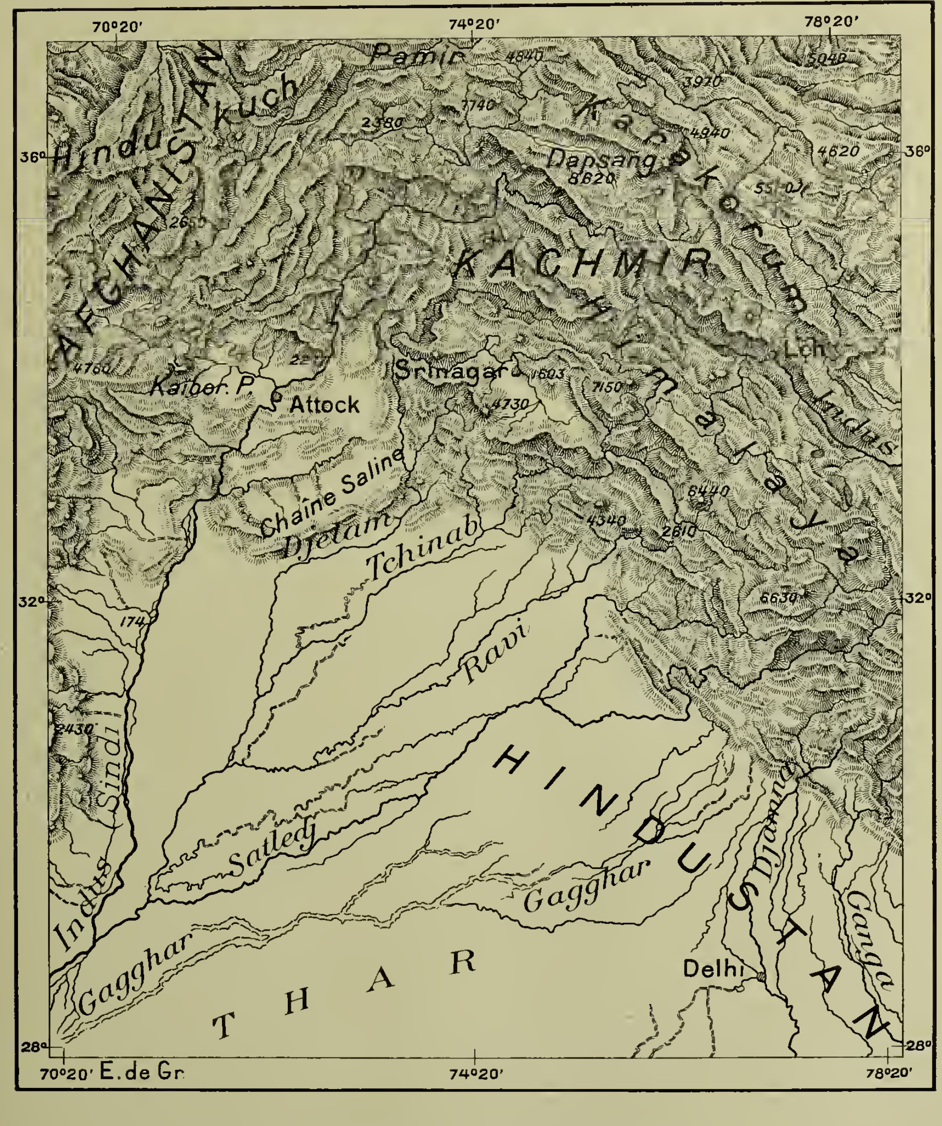
himalayennes. Dans cette plaine rase de terres alluviales que parcourent les hauts affluents de l'Indus, l'itinéraire des peuples en marche est tracé d'avance par la nature : ce chemin s'écarte de la zone marécageuse et fébrigène qui longe le pied des montagnes; il ne peut qu'éviter également la région inférieure où les rivières n'ont plus d'eaux assez abondantes pour arroser toute la contrée en une campagne continue; quant à l'emplacement des cités qui doivent s'y élever comme lieux d'étape et de commerce, il est indiqué par les points de passage des rivières. La ligne médiane de la plaine, de plus grande fertilité et de plus grande salubrité, est forcément l'axe de la population la plus dense : au delà, vers l'est, cet axe se ramifie suivant le cours des rivières du bassin gangétique; leur direction est parallèle à celle du va-et-vient des populations, tandis que dans le Pendjab les rivières traversent normalement la grand' route.

La région nord-occidentale de l'Inde, qui déploie son beau golfe rayé de verdure entre les monts de l'Afghanistan et ceux du Kachmir, est celle qui devint fameuse dans l'histoire de l'humanité sous le nom de Pays des « Sept rivières ». De tous les fleuves de la Péninsule, le plus puissant par la masse liquide fut jadis celui qui donna son nom à l'Inde entière et qui même transmit son appellation au dieu d'alors le plus adoré et le plus redouté, le farouche et majestueux Indra. Mais les fleuves, comme les dieux, ont leur destin. Indra gît maintenant découronné, d'autres divinités ont pris son rôle dans la nature et sa place dans le ciel; de même le Sindh a perdu son rang parmi les fleuves de la Terre et, dans la péninsule Indienne, il n'est plus que le troisième : quelques-uns de ses affluents se sont desséchés; il en est même dont on cherche l'ancien cours sans être bien sûr de l'avoir découvert. Le nom de la contrée qu'il traverse a forcément changé pendant le cours des siècles, de manière à proclamer la déchéance de l'Indus. Il y a trente siècles, la plaine du haut fleuve était le Septa Sindhu ou les « Sept Indes », les « Sept fleuves »; actuellement, on ne parle plus que du Pendjab, les « Cinq fleuves » ou Pentapotamie.

Les cours d'eau que mentionnent les Veda et dont parlent les écrivains postérieurs se retrouvent pour la plupart, quoique sous d'autres appellations : Djelam-Hydaspes, Tchenab-Akesines, Ravi-Iravati-Hyarotes, Bias-Hyphasis, Satledj-Hesydrus ou Satadru — la rivière aux cent chenaux —; mais qu'est devenue la déesse Sarasvati, que le

Rig-veda nous dit avoir été « la plus belle, la plus aimable, la plus

N° 236. Pays des Cinq Fleuves.



1 : 7 500 000

0 100 200 400 Kil.

Le nom de Bias manque sur cette carte ; c'est la rivière qui coule à l'est du Ravi et rejoint actuellement le Satledj par la rive droite de ce dernier. Autrefois, elle a pu atteindre le Tchinab ou Tchenab sans se mêler au Satledj.

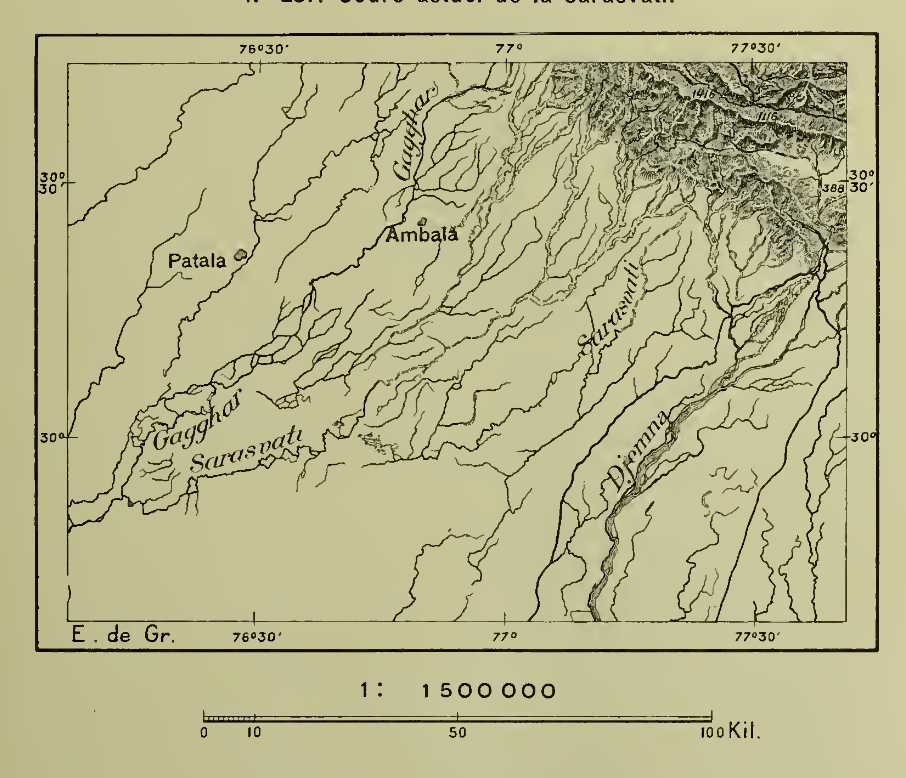
honorée parmi les sept sœurs ». celle qui fut par excellence la « rivière aux eaux abondantes, dépassant tous les autres courants par le fracas

de ses eaux retentissantes » ? Les chants la disent avoir été « plus rapide qu'un char, plus difficile à traverser qu'une muraille de fer ». On cherche à s'expliquer la disparition de cette rivière sainte, racontée comme la « fuite de la déesse » par les poèmes postérieurs au Rig-veda. Il est vrai qu'un ruisseau dit Sarasvati ou Sarsout s'échappe d'une des portes de l'Himalaya, mais si peu considérable que les canaux d'irrigation l'ont bientôt bu dans son entier ; or, une rivière aussi grande que la décrivent les premiers chants védiques ne saurait avoir été tarie par les rigoles de quelques laboureurs. On ne peut s'expliquer le mystère de la Sarasvati que par un changement de cours dans le régime himalayen. Il semble probable que la rivière Djamna (Djemna), qui maintenant s'unit à la Gangâ, se déversait autrefois dans l'Indus et en doublait le volume. En effet, dans la partie haute de la plaine hindoue, le cours de la Djamna n'est séparé du bassin de l'Indus que par un terrain d'alluvions d'environ 20 mètres d'altitude, et l'on croit reconnaître au travers de ce seuil les traces d'une coupure qui se continue vers l'occident par le lit de la Gagghar, serpentant au loin dans le désert : la fosse en est actuellement sans eau, mais assez large pour contenir tout un fleuve Indus, partout où elle n'a pas été obstruée par le sable des dunes. Ainsi, grâce à la Sarasvati-Gagghar qui fut en réalité la puissante Djamna, l'énorme Indus, plus grand que la Gangâ et que le Brahmaputra, descendait, majestueux et formidable, vers la mer. Du reste, depuis 2000 ans, nombreuses ont été les modifications hydrographiques de la plaine hindoue : toutes les rivières se sont plus ou moins déplacées, le confluent du Bias et du Satledj était alors beaucoup plus loin du pied de la chaîne : l'Indus lui-même empruntait, dans la partie basse de son cours, un autre lit que celui dans lequel il coule aujourd'hui : il s'épanchait dans le golfe de Rann par la dépression de la Narra.

Il est certain que, même à l'époque où se chantaient les hymnes du Rig-veda en l'honneur de la divine Sarasvati roulant ses eaux bruyantes, des sécheresses partielles se produisaient souvent dans les campagnes situées à quelque distance des rivières, dans les Doab ou « Entre deux eaux » : les rogations dont les anciens Veda nous ont conservé les formules témoignent de ce manque d'eau qui effraya souvent les ancêtres aryens des Hindous. Les phénomènes de l'orage et de la pluie les préoccupaient trop pour qu'ils n'aient pas eu à souffrir de la séche-

resse et que les averses bienfaisantes n'aient pas été, aux saisons favorables, la condition essentielle de leur existence. Plus heureux à beaucoup d'égards que les peuples de l'Asie sémitique, ils voyaient plus fréquemment les luttes grandioses des vents et des nuées, et leur mythologie s'enrichissait du spectacle de ces prodigieux combats auxquels ils apportaient une attention passionnée à cause de leurs moissons fu-

N° 237. Cours actuel de la Sarasvati.



tures. L'abondance en pluies tropicales, la richesse en eau que déversaient les rivières alimentées par les neiges de l'Himalaya leur avaient permis de couvrir les campagnes d'un réseau d'irrigation beaucoup plus étendu que celui qui arrose actuellement la contrée. Toute la région sableuse du Thar ou « désert » fut autrefois pays fertile et l'on y trouve, à côté des canaux oblitérés, des forêts pétrifiées, des villes encore debout, maintenant abandonnées aux bêtes sauvages. La cité de Brahmanabad est restée entière avec ses rues, ses palais, ses cours, ses bassins et réservoirs sans eau, mais il n'y a plus d'hommes pour habiter les chambres de pierre : d'après la légende, un peuple, con-

damné à la vie souterraine, gît endormi au-dessous des fondements de la cité, jusqu'au jour où l'éveillera la Trompette du jugement.

Très rapprochés des Iraniens par la langue, la religion, les mœurs, les Arya qui descendirent dans les plaines de l'Inde se modifièrent par l'effet de leur nouveau milieu, mais sans que la parenté originelle puisse être mise en doute. Certains chants du Rig-veda hindou se retrouvent dans des textes de l'Avesta persan : non seulement l'idée et la coupe des vers sont presque identiques, mais les mots eux-mêmes diffèrent à peine[1] : la divergence n'est pas plus grande qu'entre les parlers français de deux provinces juxtaposées ; on peut se comprendre mutuellement des rivages de la Caspienne aux campagnes qu'arrosaient les Sept rivières. Il est vrai que l'unité du langage fut artificiellement maintenue par les chantres errants, les troubadours de l'époque, qui cheminaient de cour royale en cour royale, pour réciter les mêmes épopées, les orner des mêmes louanges grossières en l'honneur de leur hôte et les terminer par les mêmes demandes cyniques d'argent ou de bijoux. De tout temps ce métier de poète voyageur fut très florissant en Asie.

Mais le trésor de chants qui se transportaient ainsi de pays en pays grâce à la parenté des langages se mêlait aussi d'éléments étrangers tout différents de ceux qui constituaient l'avoir primitif et que l'élan même de l'âme avait fait jaillir spontanément. Il a fallu trier avec soin les hymnes du Rig-veda, et, dans chacun des hymnes les strophes et les vers, pour en dégager la poésie naïve et pure qui naquit chez le peuple enfant à la vue des beaux astres du ciel, des nuages qui courent dans l'espace, des montagnes de l'horizon qui changent de nuance à chaque heure du jour, des torrents qui se précipitent avec bruit dans la plaine, des animaux qui bondissent joyeusement dans la prairie. A ce fond originaire sont venus s'ajouter maints détails imposés par l'aspect et les phénomènes d'une nature différente ; les échos de poèmes récités par d'autres peuples, alliés ou vaincus, les ont graduellement pénétrés, puis les prêtres en ont dénaturé le sens, les transformant en prières et en incantations, les réduisant en vain formulaire, et donnant un caractère sacré aux basses sollicitations des chanteurs itinérants.

« La poésie des Veda est avant tout, dit Brunnhofer, une poésie des

1. Ch. Bartholomæ, *Handbuch der alt-iranischen Dialekte, Einleitung;* Hermann Brunnhofer, *Urgeschichte derArier,* Erster Band, passim.

Alpes et de leurs orages » ; mais pour les Aryens émigrés dans l'Inde, ces Alpes n'étaient plus l'Elvend ni le Demavend, c'était l'Himalaya, et les mots adres-



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

SARASVATÎ OU VÂTCH

Fille et épouse de Brahmâ, déesse de la parole, de la science et personnification de la rivière du même nom.

sés à des formes différentes devaient prendre un sens nouveau. Pour les riverains des « Sept fleuves », les Alpes se dressaient de toute leur énorme hauteur au-dessus d'une plaine basse, et n'avaient

pas à leur base, comme dans l'Iran, un large socle de plateaux : on les voyait deux, trois fois plus élevées et ceintes, en écharpes successives, de leurs cultures, de leurs flores diverses, de leurs glaces et de leurs neiges. En contemplant ces paysages grandioses et nouveaux pour eux, les émigrants aryens, qui apportaient leurs légendes aussi bien que leurs hymnes, avaient à les adapter de leur mieux aux conditions changées. Les montagnes sacrées, les paradis se montraient sous d'autres aspects, et c'est en d'autres termes qu'il fallait les décrire.

Le mont le plus chanté de l'histoire poétique et religieuse de l'Inde est le mont Mérou, dôme ou piton central, qu'on a certainement vu, suivant les résidences de ceux qui l'adoraient, en diverses parties de l'arête himalayenne, mais que les descriptions postérieures aux Veda placent en dehors de l'Himalaya des géographes et identifient avec un sommet de la chaîne du Gang-dis-ri, invisible de la plaine hindoue [1]. Quoique nous le sachions aujourd'hui bien inférieur à nombre de ses voisins, il était considéré à la fois comme le point culminant de la Terre et comme le lieu central du ciel visible. De là lui vint son nom de Kailas, qui appartient au même radical que le grec κοῖλον et le latin *cœlum*. Les deux mondes d'en haut et d'en bas se confondaient en ce pistil primitif et donnaient naissance par leur union au produit par excellence, c'est-à-dire à la terre de l'Inde, le Djambu, l' » Arbre de Vie ». Sur les quatre contreforts du mont, où l'on imaginait l'existence d'un paradis parce qu'il était inaccessible, croissaient aussi des arbres merveilleux, les « Arbres des désirs » correspondant à l' « Arbre du bien et du mal » qui s'élevait dans l'Eden des Chaldéens et des Hébreux. Une source suprême, la Gangà céleste, descendant du ciel et spécialement du séjour des « Sept Sages » ou Richi de la Grande Ourse, décrit sept fois le tour du mont Mérou pour alimenter quatre lacs d'où s'épanchent les quatre fleuves terrestres : par ce dernier détail le mythe hindou répète encore le mythe chaldéen [2], mais l'imagination orientale ajoute tout son luxe au tableau.

Les quatre faces du Mérou d'où jaillissent les sources consistent en matières différentes : l'une est d'or, l'autre d'argent, la troisième de rubis, la quatrième de pierre azurée. Qu'est-ce à dire ? Sinon que la lumière, en se reflétant sur les hautes neiges, les glaces, les roches étincelantes,

1. *Voir* le Mérou sur la carte n° 242, page 157. — 2. Burnouf, A. de Rémusat, Lassen, Wilford, etc.

soit à l'aube, au soleil de midi ou au crépuscule, s'y joue en couleurs et en nuances merveilleuses, plus belles que les gemmes et les métaux. Sur les flancs du Kailas, les pèlerins désignent les grottes d'où bondissent les quatre animaux mythiques, le lion, le cheval, la vache et l'éléphant, — d'autres disent le paon. Ces quatre animaux sont les symboles des quatre fleuves, le Satledj, l'Indus, la Gangà et le Tsang-bo, divergeant vers les quatre points de l'espace. D'ailleurs la légende s'est fréquemment modifiée depuis que le Râmâyana cita pour la première fois le nom de la divine montagne Mérou. Lorsque la société hindoue se fut momifiée dans les étroites bandelettes de castes inviolables, on voulut voir dans les quatre faces de la montagne, dans les quatre animaux et les quatre sources de couleurs et de liqueurs différentes les archétypes des quatre castes, suivant l'ordre de préséance[1].

Musée Guimet. Cl. Giraudon.

INDRA

ancien dieu védique du ciel et de l'atmosphère ; également un dieu guerrier, protecteur des Aryens.

La légende du paradis et des fleuves divergents ne fut pas la seule importation chaldéenne, la tradition du déluge se présente également

1. F. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, tome II, p. 20.

dans le pays des Brahmanes sous une forme qui n'est pas originaire de la contrée des « Sept rivières » et qui indique une provenance mésopotamienne. Il y eut certainement emprunt, quoique les fleuves de la péninsule gangétique aient eu également leurs inondations diluviales et que l'on ait pu en conséquence greffer sur des souvenirs locaux l'histoire apportée du dehors. Manou, le personnage indien, est, comme le Chasi-Adra chaldéen, prévenu du cataclysme qui va se produire ; il se construit également un navire, dans lequel il a soin de mettre des semences de toutes les espèces, puis, lorsque les eaux commencent à baisser, il s'arrête aussi au sommet d'une montagne, la plus haute de la contrée : ici, c'est un grand pic de l'Himalaya, tandis que chez les riverains de l'Euphrate et du Tigre, le lieu d'échouement avait été un des pitons suprêmes des monts Carduques [1]. Quoique la légende soit d'importation étrangère, elle ne pouvait se nationaliser qu'en s'accommodant à la mythologie et à la géographie locales.

Les documents s'amassent de plus en plus pour établir sans conteste que la civilisation hindoue fut dans une notable proportion influencée par celle de la Mésopotamie, non pas indirectement comme il arrive entre nations éloignées dont les relations mutuelles se produisent de proche en proche par une succession d'intermédiaires, mais d'une façon directe par des représentants mêmes des populations chaldéennes. Aucun document explicite légué par les anciens ne nous atteste ce fait, mais il n'en reste pas moins indubitable, appuyé comme il l'est sur l'ensemble de l'histoire. Une première preuve ressort de la division des mois et de l'année en phases de la lune, semaines ou durées de sept jours ayant conservé leurs noms babyloniens. Cette coïncidence est telle qu'on ne peut y voir l'effet du hasard : il faut admettre que des marins et commerçants venus des bouches de l'Euphrate furent assez nombreux et assez influents pour faire adopter leur division du temps aux indigènes avec lesquels ils étaient en rapport, c'est aussi de la même manière qu'ils enseignèrent, pour les besoins du commerce, l'emploi de leur monnaie avec ses multiples du système duodécimal : à cet égard, il dut y avoir une certaine lutte puisque les Aryens comptaient par dizaines. De même pour le langage, il y eut conflit, puis échange. Les termes passèrent

1. Burnouf; R. von Ihering. *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, trad. par O. de Meulenaere, pp. 217 et suiv.

FIGUIER BANIAN DANS L'INDE

de l'un à l'autre idiome en se modifiant suivant les parlers respectifs : les mots qui désignent le taureau, le lion, la corne, l'or, la vigne dans la langue aryenne primitive paraissent être d'origine sémitique, c'est-à-dire babylonienne ; tandis que le paon, le singe, l'éléphant, le bois de sandal, la cannelle ont en sémitique des noms d'origine hindoue [1].

Le style architectural des Hindous concorde également dans ses traits primitifs avec celui des Babyloniens : les plus anciens temples de l'Inde septentrionale sont des pyramides à étages, ne différant que par leur couronnement des montagnes artificielles de la Mésopotamie. Or, cette ressemblance, que l'on ne trouve pas à un égal degré entre les monuments des plaines d'Iranie et ceux des plaines de Chaldée, doit s'expliquer encore par des relations de navigation commerciale entre les ports du golfe Persique et ceux des rivages indiens. Comparée à la route de terre, si difficile à suivre dans les régions désertes et dans les terrains montagneux, la route de mer, que pouvaient emprunter facilement maçons et ingénieurs, avec leurs outils, leurs plans, leurs matières premières, est évidemment celle qui se prêtait le mieux au transport des procédés d'art et de construction. La voie historique par laquelle se fit la jonction entre le monde babylonien et celui de l'Inde est la route par eau unissant les bouches de l'Euphrate à celles de l'Indus.

Mais lorsque les porteurs des chants védiques descendirent dans la plaine des Sept rivières, à une époque de trente-six ou trente-sept siècles avant nous, ils n'avaient point encore connaissance des voies commerciales qui unissaient la mer Persique à celle de l'Indus; ils ignoraient même le cours inférieur du fleuve au bord duquel ils étaient campés. Et cependant, eux aussi chantaient la mer et les combats des marins contre la violence des flots. Les hymnes du Rig-veda parlent souvent de la *samudra,* en mémoire de la Caspienne, dont leurs ancêtres avaient habité les rivages. Il est vrai que, pendant la longue durée du temps employé par les générations successives d'émigrants à leur voyage de l'Hyrcanie vers l'Inde, les Aryens orientaux, ayant cessé de voir la mer, ne pouvaient plus s'en faire aucune idée réelle et la confondaient dans leurs nouveaux chants avec la

1. Fritz Hommel, Von Ihering, etc.

« mer » des nuages, agitée par la tempête : toutefois, les hymnes anciens, transmis de père en fils, sont trop explicites pour que le sens précis puisse en être douteux. Dans ces documents vénérables, vieux de plus de quarante siècles, il s'agit bien de la samudra caspienne, destinée bientôt à être remplacée, dans l'imagination des Hindous, par la mer bien autrement vaste qui s'étend au sud pour aller rejoindre les grands bassins océaniques.

Lorsque le savant Colebrooke, initié par les brahmanes au commencement du XIXe siècle, eut révélé au monde l'existence de ces hymnes du Rig-veda, dont les éléments premiers remontent peut-être à quatre ou cinq mille années, tous ceux qui s'occupent des origines de l'humanité furent saisis comme par une sorte d'éblouissement. Heureux d'avoir retrouvé des poèmes d'une si haute antiquité, incontestablement les monuments de nos langues aryennes les plus vénérables par l'âge, ils se laissèrent facilement aller à un vertige d'admiration, justifié d'ailleurs par les images grandioses de quelques-uns de ces poèmes. A ce premier sentiment s'ajouta, surtout chez les érudits allemands, une sorte de revendication patriotique. Ils semblaient vouloir accaparer le génie aryen, auquel un des leurs [1] avait donné le nom d' « indo-germanique » et, se plaisant à découvrir dans les Veda tout ce qu'ils attribuaient de grand à leur propre souche ethnique, ils n'étaient pas éloignés de voir en ces vieux chants des œuvres presque sacrées, des « écritures saintes », comme elles le sont encore pour les brahmanes. Certes le Rig-veda est un des trésors les plus précieux de l'histoire humaine, toutefois, il importe de le juger et d'en étudier le vrai sens, en dehors de tout esprit de race ou de nation.

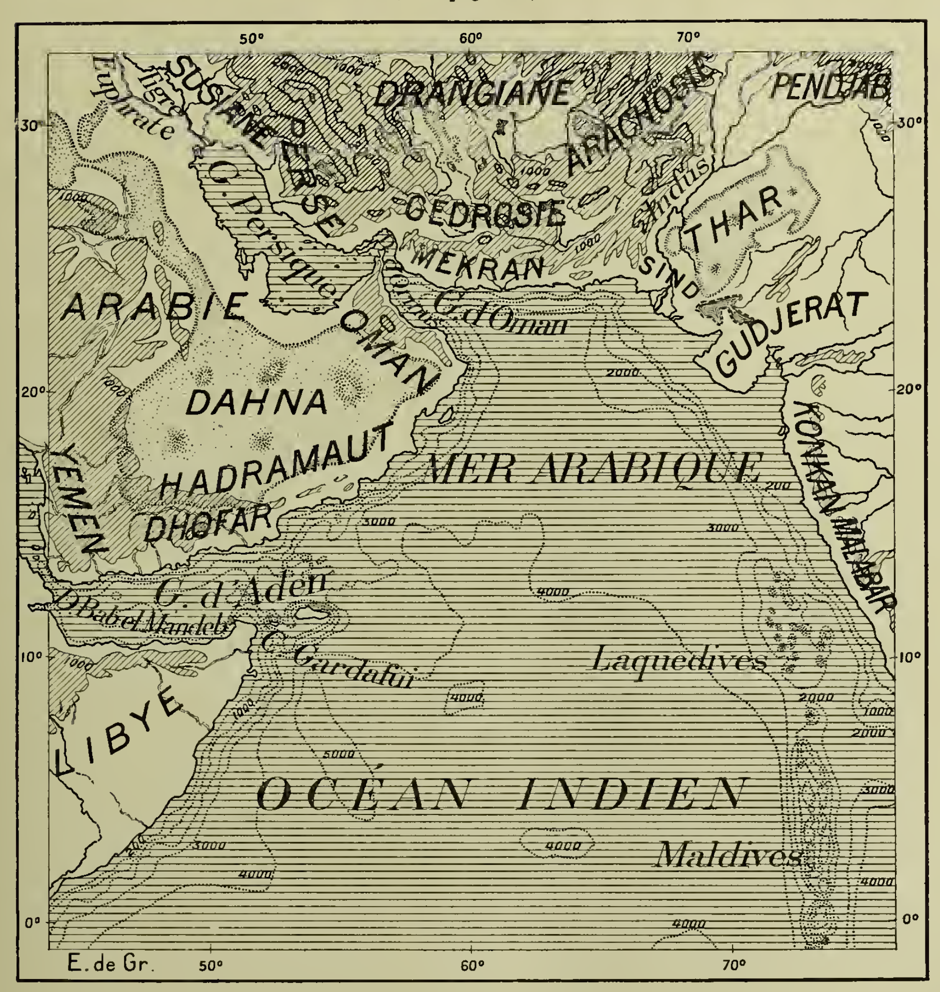
Pour les commentateurs actuels, il devient évident que ce recueil présente un double caractère : par sa partie la plus ancienne, transmise de bouche en bouche, il appartient encore aux purs Aryens montagnards ; par de nombreuses additions, il date d'une époque où les envahisseurs ayant déjà conquis la plaine avaient profondément modifié leur civilisation première. Tel hymne, adressé à l'aurore, monte d'un superbe élan vers la glorieuse nature qui surgit, graduellement illuminée, des ténèbres de la nuit et, de la vue de l'espace s'élevant à celle du temps, rappelle les aurores qui ne sont plus, évoque celles

1. Fried, Schlegel, Franz Bopp, Jakob Grimm ? Terme popularisé par Aug. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 1861.

qui ne sont pas encore. Tel autre hymne, beaucoup plus récent, n'est que la plate requête d'un prêtre courtisan, qui, par la corruption de ses maîtres, veut conquérir graduellement la fortune

Nº 238. Mer Arabique.

(Voir page 143).



et le pouvoir. Tels encore nous dépeignent des états de mœurs et de mentalité très différents les uns des autres, suivant qu'ils proviennent des âges iraniens très reculés de l'époque de la conquête, ou qu'ils soient dus à l'influence profonde et remontante des peuples vaincus.

A cet égard, les chants les plus curieux sont ceux qui se rapportent au mariage. La forme la plus antique de l'union est celle qui nous est décrite dans le Rig-veda et qui se pratiquait donc il y a trente-cinq siècles au moins. A cette époque, les mœurs dominantes avaient été déterminées par le milieu géographique sur les plateaux montueux du haut Iran et dans les vallées de l'Hindu-kuch. Dans ces régions de pasteurs, la femme devait être libre pour gérer le ménage, pour se défendre au besoin contre les ours et les voleurs dans sa cabane isolée, pour élever ses enfants en l'absence du père, des frères ou du mari : le nom même, *dam*, qui la désignait, s'est transmis jusqu'à nous. Tous les documents antiques nous montrent qu'elle était respectée, considérée par ses fils et frères avec un amour plein de vénération. Elle était non seulement tenue pour une égale, mais la tendresse de tous l'entourait d'une sorte de sainteté; le mari était le *deva*, elle la *devi*, tous deux étaient dieux. Cependant le mariage était de type patriarcal, l'époux étant chargé par la coutume de prononcer des paroles sacrées comme le vrai prêtre de la famille; mais avec quel charme d'expression il accueillait l'épouse en sa demeure : « Dans la maison tout prospérera sous ton regard, êtres humains et animaux ; c'est toi qui nous donneras la joie. Qu'Indra t'accorde dix fils, et que ton mari, moi qui te parle, puisse être le onzième ! » Est-il langage plus tendre dans la bouche d'un maître ?

Même jusqu'en plein brahmanisme, le simple mariage d'amour est considéré d'origine céleste par les lois de Manou, et les poètes le désignent comme ayant été pratiqué par les Gandharva ou « Musiciens du ciel ». Il naît simplement de l'amour des deux conjoints, sans que le père ou la mère, sans que les prêtres ou magistrats aient à intervenir. Les fiancés s'associent spontanément par leurs affinités électives ; néanmoins, avant de s'unir, ils invoquent la nature comme pour témoigner qu'ils font encore partie du Grand tout. Ensemble, ils s'adressent au soleil, à la lune, aux astres de la nuit ; ils parlent aux bêtes de la forêt et des champs, surtout aux chevreuils, aux biches, aux oiseaux, aux petits hoche queue qui sautillent devant les bœufs de labour. La grande cérémonie, celle qui est censée donner au mariage sa principale vertu, est l'attestation de l'antique amitié avec les arbres et les herbes. Dans ce symbolisme primitif, les boutons et les fleurs de lotus, les fruits, les bouquets, les guirlandes, les plantes basses ou géantes sont invoqués

comme agissant sur l'homme d'une manière sympathique, fraternelle : la jeune fille se croit vraiment la sœur de tel ou tel arbuste, et celui qu'elle aime est le frère de l'arbre superbe. Encore en mainte partie de la Péninsule, on croit que le manguier, l'oranger ne porteront point de fruits si la jeune fille n'en caresse le tronc de son pied ou de



Document communiqué par Mme Massieu.

CHARMEURS DE SERPENTS A LUNETTES

sa main : c'est par ce doux contact qu'elle fait s'épanouir les feuilles, pointer les boutons et mûrir les fruits. Elle est nécessaire à la vie des plantes, mais les plantes sont aussi nécessaires à la sienne. Quand elle se marie, elle paraît donc couronnée de fleurs, elle apporte des feuilles et des fruits dans sa main et fait plusieurs fois le tour de quelque arbre sacré, tandis que, de son côté, l'amoureux en vivifie un autre par ses gestes et ses embrassements. Solidaires de la nature,

les deux savent que par leur amour, ils contribuent au développement de la vie universelle. En diverses formules anciennes reproduites par les épopées, le fiancé parle de ses deux épouses, la « Terre chérie qu'entoure l'Océan, et la femme bien-aimée ». Dans le drame merveilleux de *Sakountala*[1], le mariage, qui se célèbre suivant le mode des Gandharva, ne peut s'accomplir tant qu'un faon n'est pas venu boire dans la main de la jeune fille, ouverte comme une coupe.

Dans les bas-fonds de la vie sociale se retrouvent les mêmes mœurs. Le sentiment de la vie universelle est resté si puissant chez les Hindous que la religion et l'usage admettent parfaitement le mariage d'une femme avec un arbre réputé femelle. Ainsi le mariage de la femme étant de rigueur d'après l'opinion publique, les petites filles que leurs parents destinent à la prostitution sont mariées à un arbre et, prenant le nom d'épouses, échappent au déshonneur. De même dans les ménages polygamiques, l'homme qui a déjà deux femmes et qui en désire une troisième se choisit d'abord une épouse intercalaire parmi les plantes « femelles », et la convoitée prend le nom de quatrième femme, le numéro trois étant tenu comme destiné à porter malheur[2].

La longue habitude mentale que donnent les pratiques de monogamie officielle, d'ailleurs souvent remplacée en réalité par la polygamie, a fait admettre en Europe comme une vérité morale absolue l'immoralité de toute autre espèce d'union; mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes relations familiales, en tous rapports sociaux noués entre les êtres humains, ceux-ci apportent leurs qualités naturelles : en chaque milieu se développent des vertus correspondantes. Quoique de nos jours les rèches monogamistes s'imaginent volontiers avoir seuls la morale en partage, Draupadi, l'épouse polyandrique des cinq fils de Pandu, n'en était pas moins un type de noble vertu et pouvait parler de sa fidélité conjugale avec la même fierté que les plus chastes matrones contemporaines. C'est avec l'orgueil de l'amour qu'elle présente ses maris superbes : « Non, dit-elle, je n'ai ni souci ni terreur lorsque je vois Yudichthira. Son visage

1. Publié en 1789 par Will. Jones qui, le premier, proclama la commune origine du sanscrit, du grec et du latin. — 2. W. Crooke, *The popular Religion and Folklore of Northern India*. Westminster, 1896.

a la couleur de l'or pâle, il a les yeux larges, le nez proéminent, la taille élancée; c'est le meilleur des fils de Pandu : il est mon époux! Cet autre, aux longs bras, que tu vois debout sur son char, aussi grand que l'arbre Sala, les lèvres serrées, les sourcils contractés, c'est Vrikodara et il est mon époux! Cet habile archer, à l'âme ferme, constante, plein de respect pour les vieillards, c'est Ardjuna, et il est mon époux! Cet autre, célèbre par sa beauté, protégé par les Pandava, ferme dans ses vœux, m'est plus cher que la vie : c'est le héros Nakula et il est mon époux! Cet autre enfin, éclatant comme la lune et le soleil,... orateur même parmi les sages, plein de savoir, ce héros tout ardeur et prudence, c'est Sahadeva : il est mon époux! »



Musée Guimet. Cl. Giraduon.

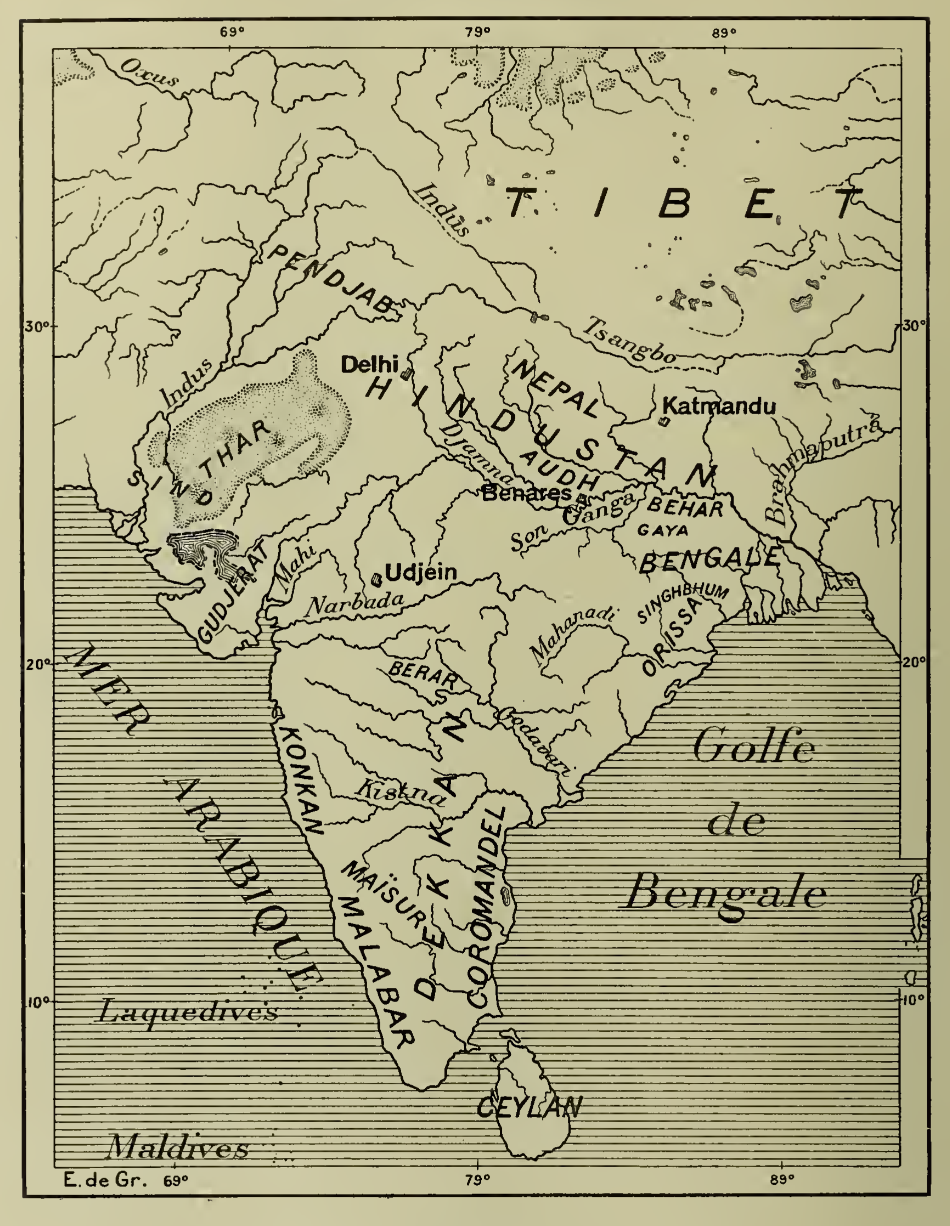
BRAHMA

dieu créateur du monde, considéré ensuite comme première personne de la Trinité ou Timourti et comme une émanation de Vichnu ou de Siva.

Les transformations opérées chez les Aryens de l'Inde, dans leur genre de vie et leurs idées, par le changement de la nature ambiante et par le contact avec des peuples nouveaux, se montrent aussi nettement par le contraste des religions. Certainement le culte védique est frère de celui des Iraniens, mais aux époques de l'his-

toire où l'un et l'autre nous apparaissent, ils sont tellement différenciés

N° 239. Provinces de l'Inde.



1 : 25 000 000

0 500 1000 1500 Kil.

que l'évolution graduelle, en les écartant, a fini par les rendre ennemis. De même que le catholicisme appliqua aux démons, aux génies

mauvais des noms qui avaient appartenu jadis aux dieux vénérés, de

N° 240. Relief de l'Inde.



1 : 25 000 000

0 500 1000 1500 Kil.

même la terminologie religieuse de l'Avesta fut pervertie par les prêtres des confessions védiques. Ainsi l'Ahura des Iraniens, qui est

le « seigneur » par excellence, Ahur-a-Mazda ou Ormuzd, le « Seigneur très grand », n'est plus qu'un Asura, un mauvais esprit chez les brahmanes hindous, tandis que les deva ou diables de l'Iran sont devenus des génies favorables pour les Aryens orientaux[1]. Quand on compare la religion de l'Iran, qui aboutit à l'enseignement de l'Avesta, si noble, si élevé, d'une moralité si grandiose, avec l'évolution divergente de la foi qui se produisit chez les Aryens orientaux, on constate surtout que les immigrants de l'Inde avaient cessé d'être des pasteurs et agriculteurs pacifiques pour se faire conquérants, et qu'ils s'étaient donné des chefs de guerre, des rois, que commençaient déjà à entourer des prêtres, des bardes, des courtisans, en un mot, toute la tourbe des parasites.

Sur les plateaux de l'Iran oriental, les Aryens paraissent avoir officié en plein air, entourés de leurs familles. N'ayant pas besoin d'intermédiaires auprès de leurs dieux, ils étaient eux-mêmes leurs propres prêtres, et leur théologie, fort simple, se révélait par un ensemble de rites peu compliqués. Point de temples, point d'autels, si ce n'est une butte de gazon. Le père de famille s'adressait directement à l'aurore soulevant le voile de la nuit, au soleil dissipant les vapeurs de l'espace, au nuage dans lequel s'amassait la pluie, à la lune cheminant dans le ciel entre les blanches nuées, à l'étoile aimée du soir et du matin. Sans doute, ces Arya montagnards n'étaient pas dégagés de la terreur primitive qui transformait en esprits méchants ou du moins redoutables chaque objet des alentours, chaque bruit soudain, chaque souffle de l'air; leur religion cependant était déjà un naturisme grandiose, témoignant chez eux d'une conception rudimentaire de l'ordonnance dans l'univers. Leurs sacrifices de propitiation aux mânes et aux dieux jaloux s'accomplissaient simplement : beurre, lait, boissons fermentées étaient leurs principales offrandes et, la fête terminée, ils aimaient à lamper « le divin somâ », la liqueur fermentée qui fait « la joie des hommes et des dieux », comme le fit aussi le jus de la vigne pour les Hébreux, les Grecs et les Romains, comme il le fait encore, du moins symboliquement, au repas de l'Eucharistie chrétienne. Dans la première époque de la religion védique, il ne s'agissait pas d'une simple coupe enfer-

1. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte*, vol. 1, p. 141.

mant le « sang des dieux », mais d'outres profondes, de tonneaux énormes. Dans les vers des vieux buveurs aryens, le somâ, qui donne la force aux dieux, est par cela même plus puissant que les dieux. Jamais ivrogne allemand ou polonais ne célébra plus éloquemment, avec plus d'ivresse poétique, la bière et le vin que les Aryens des Sept rivières chantaient le divin somâ. Indra foudroie les buveurs d'eau, les livre à la mort dans le courant des fleuves débordés. Lui-même s'est donné deux ventres, afin de pouvoir en emplir un quand l'autre est déjà plein, digérant sa boisson.



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

SOMA

ancien dieu védique du sacrifice, personnification de la liqueur fermentée que l'on répandait sur le feu naissant pour lui donner plus de vigueur. Il est devenu le dieu de la lune.

Fait qui semble bizarre, cette liqueur du somâ qui fit délirer les bacchants et les bacchantes de l'Inde nous est inconnue maintenant : des volumes ont été publiés sur ce sujet par des savants, historiens et botanistes, mais les assertions ne s'accordent pas. Dans les dictionnaires de botanique le nom de somâ se traduit par de nombreuses appellations latines : *asclepias acida, sarcostemma viminale, sarcostemma brevistigma, periploca aphylla*, et autres encore. Il est probable, en effet, que les liqueurs sacrées furent d'origines diverses, car le voyage des peuples

de l'Atropatène et de la haute Iranie est fort long jusqu'aux plaines de l'Inde septentrionale et aux plateaux du sud. De nos jours encore, les brahmanes du Dekkan, les Parsi de Bombay et ceux de Yezd et de Kerman, en Perse, préparent le somâ de façons différentes. L'opinion générale est que ce mot a simplement le sens de liqueur « fermentée » et qu'il s'applique à toute espèce de boissons clarifiées par l'action des microbes. Dans les chants védiques il s'agissait probablement d'une sorte de bière faite avec le riz ou le froment et ressemblant à celle que l'on boit encore aujourd'hui dans le pays.

Une autre grande joie des Aryens, ceux de l'Inde comme ceux de l'Iranie, était, lors des sacrifices, de faire naître le feu et d'en voir les flammes aiguës darder vers le ciel. Leur adoration pour Agni semblait être mélangée de reconnaissance, comme s'ils se rappelaient encore l'époque lointaine à laquelle les ancêtres ignoraient la pierre du foyer, lorsque nul Prométhée n'avait encore apporté la précieuse étincelle ravie au dieu du tonnerre ou du jour. A certains égards, Agni était pour eux plus qu'un dieu, c'était un frère : « Père Jour, Mère Terre, Frère Feu »[1], ainsi commençaient certaines incantations. Ils ne manquaient jamais, dans les saintes cérémonies, de rallumer le feu suivant le mode antique, c'est-à-dire au moyen de deux baguettes de bois différents, l'une tournoyant dans une encoche de l'autre.

Mais lorsque les immigrants aryens de l'Inde, arrivant au milieu de peuples cultivant pacifiquement leurs campagnes, les dépossédèrent violemment, enlevant femmes, filles et biens, de pareils événements ne pouvaient s'accomplir sans que le conquérant y perdît la simplicité première de ses mœurs et sa propre liberté. Des chefs de guerre, se grandissant en rois, en empereurs, menaient leurs hommes à la bataille et au butin, les pervertissant par degrés en sujets et en esclaves. Parallèlement à la caste des rois s'en développait une autre, celle des prêtres sacrificateurs, qui étaient aussi les chanteurs et les bardes, ou du moins appartenaient à la même classe. Les pères de famille, les patriarches ne célébraient plus dorénavant leur culte isolément : ils prenaient part comme simples fidèles aux cérémonies de la nation, dans lesquelles officiaient des prêtres en grand nombre, ayant chacun un rôle spécial : attacher la victime

1. Zenaïde A. Ragozin, *Vedic India*, p. 157.

au poteau, brandir le couteau de pierre, ouvrir les entrailles, verser le beurre, recueillir le sang, murmurer les prières, les réciter à voix haute, les déclamer ou les chanter, Une nouvelle caste, et de toutes la plus dangereuse, car elle devait un jour obtenir la domination des



Document communiqué par Mme Massieu.

TEMPLE DE BHANIYAR, HAUTE VALLÉE DU DJELAM

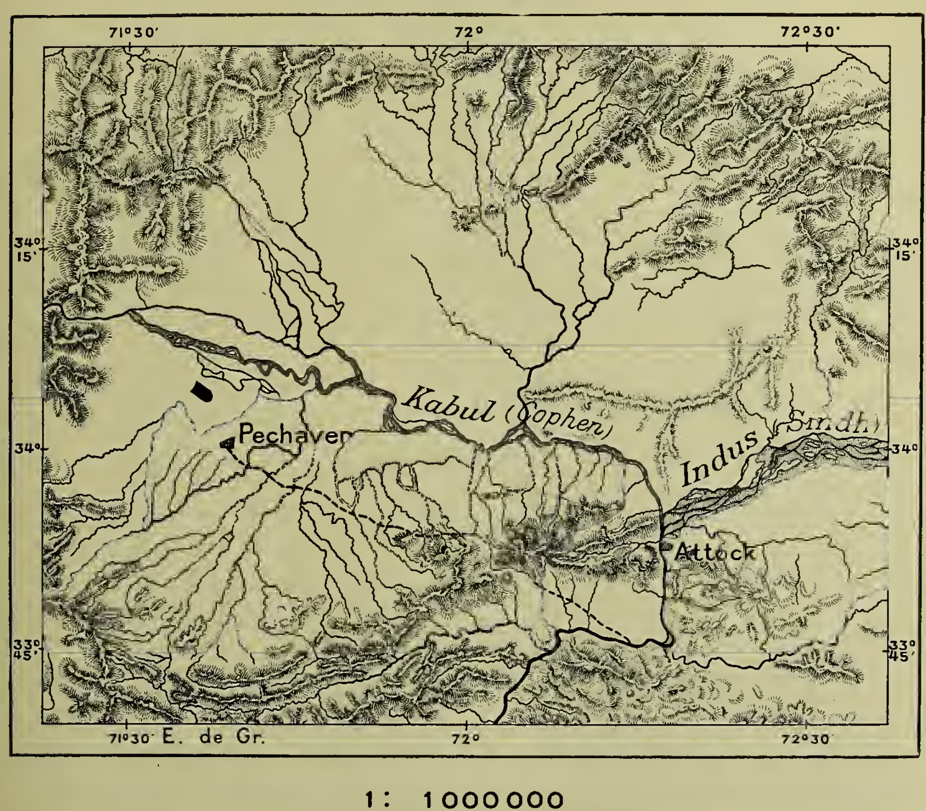
âmes, venait de se constituer. Le terme d'*andjira* —, signifiant une sorte de prêtre ou d'anachorète —, que l'on trouve déjà dans le premier des 1028 hymnes du Rig-veda, paraît être un mot d'origine étrangère à l'arya primitif, et qu'il faudrait attribuer peut-être à l'introduction d'un nouveau culte dans celui de la première civilisation aryenne. On voit dans le recueil comme deux courants religieux qui s'épanchent côte à côte dans le même lit.

Après le Rig-veda, l'évolution religieuse des Aryens de l'Inde se continue par une observation de plus en plus stricte des rites ; les chants, les hymnes, les prières, le tout répété dans une vieille langue dont le sens devient de plus en plus indistinct, s'accompagnent de formules inflexibles qui témoignent d'une constitution définitive de la caste ecclésiastique. Pendant que les prêtres consolidaient ainsi leur pouvoir, triomphant même de celui des rois, le mouvement de conquête continuait de s'étendre dans la direction de l'est et passait du bassin de l'Indus dans celui de la Djamna et de la Gangâ : les descendants des premiers envahisseurs aryens se trouvaient ainsi en contact avec un nombre croissant de types, de races et de religions. Il s'ensuivit des croisements de toute nature, les divers cultes bhutanais, dravidiens, kohlariens entrèrent dans le tourbillon de croyances aryennes, comme des eaux affluentes dans le courant d'une rivière. La pratique des sacrifices humains, qui peut-être avait existé en des cas de danger national chez les Aryens montagnards, devint générale, pense-t-on, et l'on égorgea jusqu'à des centaines de captifs : la guerre incessante fournissait les richesses en surabondance, il était toujours facile de satisfaire l'appétit des dieux. L'esclavage ou l'extermination, tel devait être le sort des vaincus, et cependant, comme il arrive toujours en pareil cas, ce furent les esclaves et les torturés qui modifièrent la mentalité des maîtres et oppresseurs.

Le quatrième recueil des Saintes Ecritures, qui fut composé à cette époque, l'Atharva-veda, n'est plus aryen que par de rares emprunts, par quelques vers du Rig-veda encadrant des formules de magie, des recettes divinatoires, des incantations, des sortilèges. Le fond de l'Atharva est en réalité un pur chamanisme comme la religion des Tchuktchi et des Samoyèdes ; il est dû précisément aux Dasyu, c'est-à-dire aux « Ennemis », ainsi que les envahisseurs aryens avaient nommé les aborigènes quand ils ne réussissaient pas à en faire des Dasa ou « Esclaves ». Dans leurs poèmes, les Aryens ne manquent jamais d'exprimer leur aversion pour ces gens qu'ils viennent priver de leurs terres, pour tous ces individus à peau noire ou jaune, pour tous ces monstres à nez plat ou même sans nez, pour tous ces carnivores ou mange-cru et autres gens sans foi, sans roi, sans loi : c'est ainsi que de tout temps les vainqueurs ont traité les vaincus. Le terme de Dasyu, qui signifiait simplement « ennemi », finit même par

prendre le sens de « démon » ou de « monstre ». Et pourtant ces êtres abominables étaient devenus les inspirateurs des livres sacrés et des coutumes religieuses. L'Atharva renferme les dogmes et le cérémonial de plusieurs religions successives et contemporaines, en sorte que les

N° 241. Plaine d'Attock.



Entre Pechaver et l'Indus, au sud d'Attock, se voient encore les traces de l'ancienne route royale. La rivière qui traverse la plaine au nord-ouest de la carte est le Sivat ou Swat dont la vallée forme le pays d'Udyêna ou « Jardin » (*Voir* page 202).

prêtres avaient à leur disposition, pour dominer les fidèles, tous les arguments possibles, même ceux qui se contredisent. Les Brahmanes trouvèrent d'autant mieux dans les Veda les bonnes raisons nécessaires et suffisantes à la justification de leur pouvoir qu'à la façon de ceux qui évoquent les dieux dans la prière, ils les firent aussi parler à leur convenance. Devenant la religion triomphante, le brahmanisme absorba les autres cultes et les adopta partiellement, de même que,

plus tard, dans l'occident, le christianisme s'assimila les rites et les divinités des religions païennes. C'est ainsi que la pratique terrible du sacrifice des veuves s'infiltra dans le cérémonial mortuaire des Brahmanes, mais non sans lutte, car on cite plusieurs passages qui prouvent l'introduction graduelle de cette coutume dans le monde brahmanique. Si d'anciens textes la condamnent formellement, c'est précisément parce qu'il était urgent de la combattre. Un commentaire s'exprime ainsi : « Au vers : Lève-toi, femme, la femme se lève et monte pour suivre son mari défunt. Le frère cadet du mort l'en empêche, et le prêtre s'il n'y a pas de beau-frère ; mais suivre le mort est interdit, ainsi le veut la loi des Brahmanes. Pour ce qui regarde les autres castes, on peut appliquer ou ne pas appliquer cette loi » [1].

Le brûlement des veuves n'était donc pas étranger aux populations barbares au milieu desquelles les Arya étaient descendus. Mais ce ne furent pas les mœurs de ces derniers, les civilisateurs, qui prévalurent. Les prêtres aryens ayant trouvé dans la coutume indigène un moyen puissant de domination, finirent par s'y accommoder et ne craignirent même pas de fausser les livres sacrés, en y interpolant des passages contraires à l'enseignement primitif. Pendant plus de deux mille années, ce sont les traditions des sauvages Dasyu qui, sous le nom des « augustes » Brahmanes, présidèrent aux sacrifices « volontaires » des veuves.

Déjà les divinités helléniques, nées dans les contrées de l'Orient méditerranéen aux formes si précises, sont des êtres aux contours indécis, changeant souvent d'attributs et de noms. Les dieux hindous, invoqués par un peuple en voie de migration lente, et s'épandant en un monde si vaste qu'il était pour lui sans limites, étaient encore plus flottants et souvent se confondirent ; on dirait des nuages, des brouillards se pourchassant dans le ciel. Les indianistes ont même grand' peine à reconnaître le rôle exact de chacun des dieux védiques, leurs fonctions changeaient avec le temps et les adorateurs ; seuls les initiés peuvent suivre les transformations d'un Indra ou d'un Somâ et distinguer entre les deux Brahma ou les deux Açvin.

Dans l'Inde brahmanique, les mille fragments sociaux des familles, les clans, les peuplades sont représentés par autant de dieux locaux.

1. Max Muller, *Essais de Mythologie comparée*, trad. G. Perrot, p. 48.

La terre en est vivante : pas un arbre, pas un rocher qui ne soit adoré. Mais chaque souverain victorieux, chaque royaume envahissant avait



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

VICHNU

ancienne divinité solaire, seconde personne de la Trimurti, créateur, conservateur et destructeur du monde, présent en tout et partout, omnipotent, omniscient, protecteur du sacrifice. A ses côtés, ses deux épouses, les déesses Lakchnû et Satyabhama.

son dieu majeur, et maintes fois, avant et après Râma, le conquérant qui descendit l'Himalaya et traversa victorieusement l'Inde jusqu'à l'île de Ceylan, le rêve de la monarchie universelle dut faire naître dans l'esprit d'un « grand roi » l'idée d'un dieu unique semblable à lui, d'un maître du Ciel et de la Terre, avec lequel il se confondait peut-être. C'est ainsi qu'à l'Occident de l'Asie naquirent les religions

monothéistes, inspirées par l'âpre ambition d'un peuple d'être le seul élu à la richesse sur la terre et à la possession universelle. Mais dans les Indes, ee mouvement religieux ne devait pas se manifester avee le earaetère simpliste, arrêté, précis dans son dogme, qu'il avait pris dans les régions monotones, rocheuses et çà et là d'une aridité repoussante de l'Asie Antérieure. Le monde prodigieux de l'Inde, avee les contrastes si nombreux de sa nature, la riehesse exubérante de sa flore, les multitudes entremêlées de ses populations, ne s'aceommodait pas d'une formule aussi nette, aussi tranehante que eelle de l'étroite eivilisation judaïque. L'Inde eut aussi son monothéisme, mais eombien pâle en eomparaison de eelui du terrible Yahveh! Brahmâ, dont le nom même signifie « Prière », l'âme universelle, qu'il ne faut pas eonfondre, disent les spéeialistes, avce Brahmâ le démiurge, inearnation de Viehnu, Brahmâ n'a d'autre origine qu'un simple souffle : ce n'est qu'une ombre, une apparenee, un mirage, une sorte d'abstraetion symbolisant la vertu magique des brahmanes, eux-mêmes se refusent à adorer ee prineipe idéal de toutes ehoses; et leur eulte s'adresse à des dieux inférieurs de nature plus eonerète. « Brahmâ n'est pas honoré des hommes », dit, au douzième sièele de l'ère vulgaire, un éerivain de Kaehmir, Sôma deva Bhatta, « paree qu'il est insolent » ; sans doute que, trop élevé, il ignore les hommes, et ceux-ei le lui rendent bien. Brahmâ n'a point de temples, — un seul, paraît-il, dans toute l'étendue de l'Inde —, tandis que Siva et Viehnu, sous leurs divers appellatifs, en ont des centaines et des milliers.

C'est ainsi d'une manière tout à fait idéelle, indépendante de toute réalité populaire, que l'ensemble des divinités hindoues est eensé obéir à une sorte de « Trinité », ou Trimurti, de laquelle Brahmâ serait le créateur, Vichnu le mainteneur et Siva le destrueteur. Sans doute ee genre de elassement des dieux dut plaire à des théologiens eommentateurs, mais, né dans les livres, il ne les quitta point. Le fidèle, au eontraire, attribue au dieu devant lequel il se prosterne toutes les forces à la fois : à ce moment il l'exalte au-dessus de toutes les autres divinités, lui donne aussi bien la puissanee de eréer que de eonserver et de détruire; en son temple, à l'heure de la prière, chaque dieu devient le dieu unique, mais dans le sanetuaire voisin il se trouve détrôné.

Le fait eapital des religions hindoues est l'avatar, l'incessante transformation. Les dieux changent de noms et d'attributs : ils

naissent, grandissent, diminuent et meurent, laissant des héritiers.



Musée Guimet. Cl. Giraudon

SIVA

Dieu solaire, âme universelle, essence et créateur de tous les autres dieux et des êtres, troisième personne de la Trimurti.

Ils sont tous autant de protées, s'évanouissant et réapparaissant comme des tableaux changeants. Outre les neuf ou vingt-deux incarnations

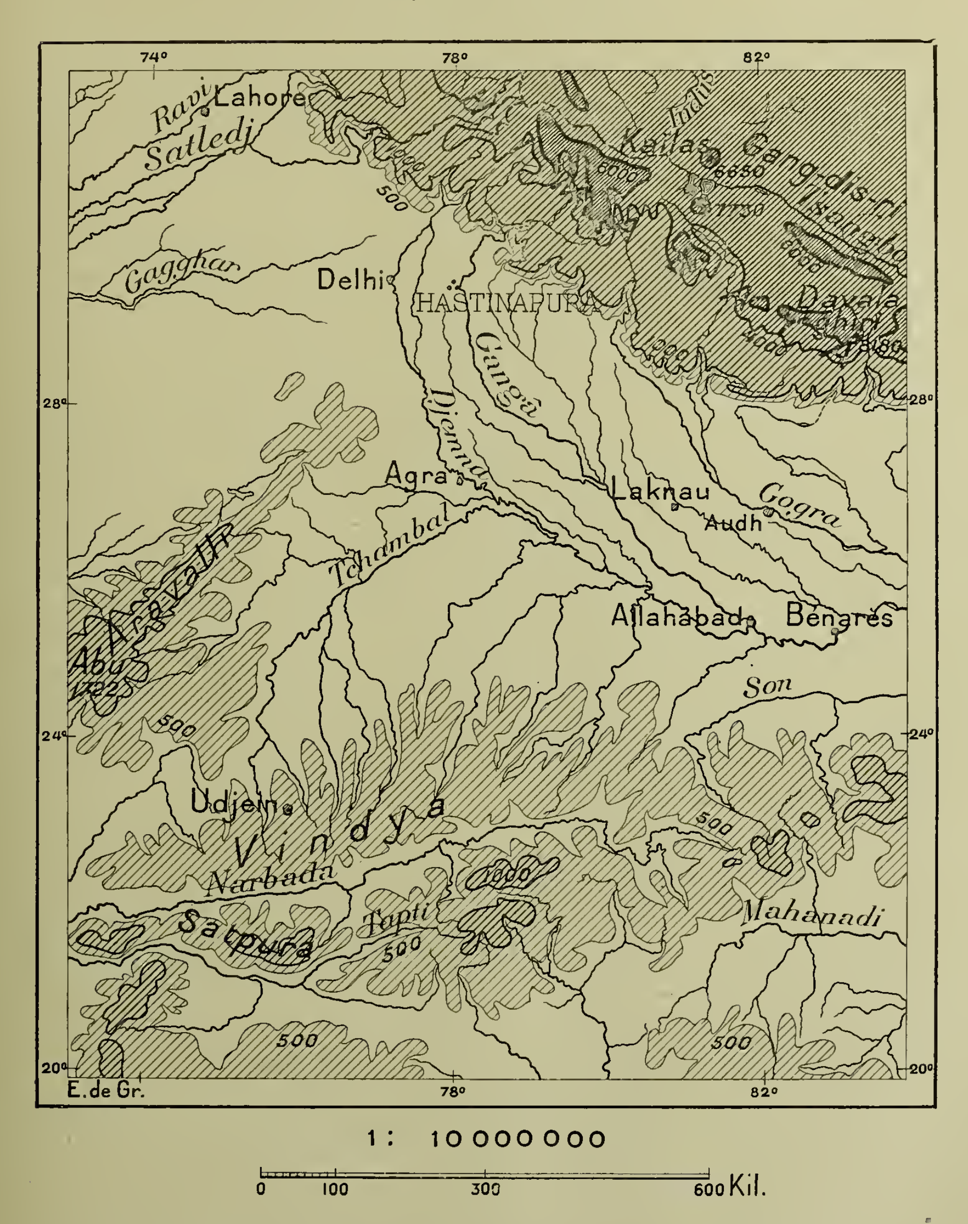
officielles de Vichnu, combien d'incarnations locales ou temporaires qui n'ont pas eu assez de célébrité pour entrer dans le canon théologique! D'avance tous les dieux sont admis dans le Panthéon de l'Inde comme ils l'étaient dans celui de Rome à l'époque des Antonins : de longtemps ils ne manqueront de fidèles, mais, sous leur propre nom, la plupart d'entre eux sont condamnés à disparaître à brève échéance de la mémoire des hommes.

Telle est cette religion essentiellement mobile et changeante, qui a pris le nom de brahmanisme d'après le dieu symbolique de ses innombrables manifestations et surtout d'après la caste sacerdotale à laquelle le peuple est révérencieusement asservi. Porté par les envahisseurs de toute race, Aryens, Dravidiens ou Kohlariens, elle pénétra dans presque toutes les parties de la Péninsule, sauf dans les vals fermés des montagnes ou dans les forêts aux retraites inconnues. Même dans cette diffusion générale du culte des brahmanes, les nouveaux convertis, « régénérés, nés une seconde fois », s'imaginèrent volontiers qu'ils étaient infiniments supérieurs à leurs aïeux, et très sincèrement représentèrent ceux-ci comme ayant croupi dans une profonde barbarie et vécu en véritables animaux, sans morale ni connaissances aucunes. Rattachés par la religion aux Aryens du nord, Dravidiens et Kohlariens en vinrent à maudire leurs propres ancêtres du nom de « Démons » et autres termes infamants. De même, à d'autres époques de conversions en masse, les chrétiens, destructeurs de musées et de bibliothèques, ne virent dans les païens dont ils étaient issus qu'un ramassis de damnés, et les Arabes musulmans dépeignirent leurs pères du Hedjaz et du Nedjd comme autant de monstres.

Les mouvements de toute nature qui se produisaient pendant le cours des siècles dans la vie morale et religieuse, politique et sociale des populations hindoues durent naturellement se propager suivant les lignes de moindre résistance, c'est-à-dire le long des voies que leur plus grande facilité d'accès transforma par cela même en routes historiques, jalonnées de distance en distance par de puissantes cités, centres d'attraction naturels pour le commerce et l'industrie. La fameuse route du nord-ouest, formée par la convergence des sentiers qui descendent des passages de l'Hindu-kuch, s'oriente naturellement vers la zone de riches campagnes qu'arrosent les eaux pour sortir des vallées hima-

layennes, puis, franchissant le seuil d'alluvions tant de fois remaniées par les fleuves où se promenait l'ancienne Sarasvatî, tantôt coulant

N° 242. Seuil de l'Hindoustan.



vers l'Indus, tantôt vers la Gangâ, elle entre dans le domaine de cette puissante rivière. Cette partie du trajet entre le Pendjab et les plaines fertiles de l'est, du bassin de la mer d'Arabie à celui de la mer du

Bengale, dut de tout temps avoir une importance historique, et spécialement militaire, de premier ordre, car en ces lieux la région fertile est étroite, et la route, resserrée entre les avant-monts de l'Himalaya, au nord, et les premiers promontoires boisés des hautes terres du sud, ne pouvait s'écarter beaucoup à droite ni à gauche; là se trouve le point de contact entre les deux grandes moitiés divergentes de l'Hindoustan septentrional, et par conséquent le centre de la domination par excellence.

Aussi que de heurts se produisirent dans cette région entre les rois ambitieux du pouvoir! C'est là que, d'après les anciennes traditions recueillies par le Mahâbhârata, se livrèrent les formidables batailles entre les fils de Kuru et les fils de Pandu, batailles qui décidèrent du sort de l'Inde. Par les mêmes raisons, conquête, possession du pouvoir, appel du commerce au passage le plus facile de monde à monde, de grandes cités durent s'élever à proximité de ces champs de bataille. Là se dressaient, il y a trente-quatre siècles, et probablement aussi à une époque antérieure, les murailles de la « Ville des Eléphants », Hastinapura, cette Troie Hindoue que se disputèrent les héros de la légende et que la Gangâ finit par engloutir. Plus au sud, sur les bords de la Djamna, rayonne Delhi, la ville sept fois sainte, que les fils de Pandu conquirent sur le peuple des Serpents et où ils plantèrent un pilier baignant dans le sang des nations vaincues. En aval de Delhi, les points vitaux où se concentrèrent les mouvements de l'histoire se succèdent le long de la Gangâ jusqu'au golfe du Bengale.

Une autre route historique, indiquée de la manière la plus évidente, se détache de la voie maîtresse de la vallée gangétique pour se diriger à l'ouest et au sud-ouest par la rivière Son, continuée, au delà d'un seuil peu élevé, par la rivière Narbada : ainsi les deux golfes qui baignent la Péninsule sont unis par une route naturelle contournant facilement les montagnes. La crête du plateau, qui se termine brusquement par des précipices ou des pentes raides au-dessus des campagnes côtières du Konkan et du Malabar, constitue aussi une voie majeure à laquelle se rattachent, d'une part, les routes en encorbellement ou à brusques degrés qui descendent par les brèches ou « ghât » vers les ports du littoral, d'autre part, les longs chemins à pente très douce qui vont rejoindre la côte de Coromandel. Partout des traits du relief primitif ont indiqué l'endroit où

devaient se tracer les premières sentes, destinées à devenir un jour de larges routes. Enfin, l'île de Ceylan tint évidemment au continent par une voie frayée déjà par la nation pendant les âges préhisto-

N° 243. Pont de Râma



riques : c'est le « pont de Râma », que la fable nous dit avoir été jeté à travers le détroit par les singes de Hanuman, alliés de l'armée des Aryens conquérants.

Il est à constater que le réseau des routes historiques de l'Inde se trouve absolument coupé de celui du reste de l'Asie par les arêtes de

montagnes qui se succèdent au nord, limitant les hauts plateaux du Tibet. Sans doute ces arêtes ne furent pas un obstacle infranchissable, et de tout temps des marchands, des pèlerins, même des voyageurs curieux de savoir passèrent de l'un à l'autre versant, mais ce mouvement de va-et-vient n'eut pas assez d'importance pour qu'on puisse attribuer à ces voies précaires de communication un rôle historique dans les rapports de peuple à peuple et dans l'équilibre général de la civilisation. La dernière voie majeure des nations, à l'est du col de Bamian et des passages voisins, est celle qui met en rapport la haute vallée de l'Indus avec celle du Tarim, en Kachgarie, par-dessus les périlleuses mais étroites arêtes du Kara-korum : là du moins la traversée des neiges et des glaces est relativement courte, aussi le sentier que suivent péniblement les caravaniers est-il indiqué dans l'air par le vol des oiseaux migrateurs. A l'autre extrémité des chaînes himalayennes, il faut aller jusqu'aux régions septentrionales de la Barmanie, limitrophes de la province chinoise de Yun-nan, pour trouver une autre voie historique, la « route d'or et d'argent », qui met en communication normale les deux mondes de l'Inde et de la Chine : entre les deux routes divergentes de l'est et de l'ouest, il n'y a pas moins de 3000 kilomètres à vol d'oiseau. C'est la longueur du mur qui tint si longtemps les deux civilisations principales de l'Asie presque complètement séparées.

Trop élevées pour qu'on les franchît aisément, les arêtes himalayennes l'étaient également pour que les gens des plaines basses et ceux des monts sourcilleux pussent entrer en conflit. A cet égard, l'Himalaya fait exception parmi les montagnes de la Terre. Dans tous les pays du monde où des plaines ou des « pied-mont » sont dominés par des chaînes ou des plateaux d'une altitude modérée, les habitants des campagnes inférieures ont à redouter les incursions des montagnards. Ceux-ci, nichés dans les rochers comme des vautours, menacent toujours les producteurs méprisés, bergers ou laboureurs qui veillent sur leurs brebis ou se penchent sur leurs sillons. Mais les monts du système himalayen se dressent trop haut dans le ciel pour que les populations des campagnes gangétiques aient à craindre les Tibétains et autres habitants des plateaux supérieurs. C'est ainsi que les bêtes et bestioles de l'Ecuador, vivant dans les plaines et sur les pentes des monts à moins de 2700 mètres en altitude, sont à

l'abri des serres du condor : le puissant oiseau qui vole au-dessus des Andes ne peut descendre dans l'air lourd des terres inférieures, et même il succombe quand on l'amène en cage au littoral. Les Tibétains, accompagnés de soldats chinois, descendirent, il est vrai, au Nepâl, en 1792, mais leurs avant-postes n'atteignirent point la plaine basse : ils s'arrêtèrent dans les jardins de Nayakot, près de Khatmandu, à 700 mètres d'altitude, puis se hâtèrent de remonter. Dans le courant des siècles, cette incursion ne fut probablement pas la seule, mais, somme toute, les pillards redoutés par les campagnards d'en bas ne sont pas ceux des hauts sommets, ce sont les voisins immédiats des avant-monts. Comme dans la course de la vie, où les porte-lumière se transmettent la torche de main en main, sur les pentes de l'Himalaya les chocs de guerres se propagent de haut en bas, par l'intermédiaire de peuples différents.



Doc. comm. par Mme Massieu.

FEMME MERWARI EN HABIT DE FÊTE (DÉSERT DE THAR)

Le centre de gravité des populations aryanisées n'était déjà plus dans le bassin de l'Indus et s'était transporté dans celui de la Gangâ, dans l'Audh et le Bengale actuels, lorsque, à une époque évaluée par la plupart des chronologistes à trente ou trente et un siècles avant nous, se firent vers l'Inde méridionale et Ceylan les grandes campagnes d'invasion qui asservirent, du moins temporairement, les habitants kohlariens et dravidiens aux Aryens du nord. Déjà une nouvelle génération de dieux régnait dans le ciel : Indra se retirait vers l'arrière-plan, tandis que Vichnu, Siva emplissaient le monde de leurs miracles. Des peuples inconnus jusqu'alors se montrent dans l'histoire, mais les récits, transmis de bouche en bouche pendant des

siècles, ont perdu toute précision historique : les ennemis vaincus reçoivent des noms de diables et de dragons ; même les alliés des nobles Aryens sont tenus pour des animaux, trop heureux d'être illuminés par les rayons émanés de la face du souverain, Râma, le roi de la dynastie solaire. Les « singes » de Hanuman furent certainement une de ces nations associées aux expéditions de conquêtes aryennes. Un voyageur[1] se demande s'il ne faut pas voir dans ces compagnons quadrumanes de Râma des peuples de l'Indo-Chine qui se distinguent par la forme de leurs orteils, distincts et opposables. Le nom antique de l'Annam fut longtemps l'appellation chinoise de Van-Lang, « Royaume des Orteils déliés ». Quoi qu'il en soit, la conquête aryenne s'acheva triomphalement : la cité légendaire de Lanka, dans laquelle la divine Sîtâ se trouvait enfermée, reçut à demeure non seulement les guerriers, mais aussi les immigrants venus des régions aryanisées de la Gangâ, car les langues d'origine aryenne, le pâli et le sanscrit, ont eu beaucoup plus d'influence sur le parler des insulaires que sur les langages de l'Inde péninsulaire continentale. Le cinghalais est classé par tous les ethnologistes parmi les idiomes de la grande famille aryenne.

Après les guerres de conquête viennent les guerres civiles. La dynastie solaire et la dynastie lunaire entrèrent en lutte pour la possession de l'empire, et si l'on ignore le détail des événements pendant le terrible conflit, car l'épopée du Mahâbhârata peut être interprétée de bien des manières par la géographie et l'histoire, du moins sait-on que de grands changements se firent alors dans l'équilibre des nations hindoues. Une légende très curieuse au point de vue de la géographie historique raconte comment le dieu Agni Vaiçvânara, le « Feu du Sacrifice », chemine à l'Orient de la divine Sarasvatî et flambe triomphalement par-dessus tous les fleuves. Mais arrivé à la rivière Sadânirâ, qui descend tumultueusement des gorges des monts septentrionaux, il s'arrête longtemps, incapable de franchir le rapide courant. D'après Weber, la Sadânirâ serait le fleuve Gandaki, qui sert actuellement de limite entre l'Audh, l'ancien royaume de Râma, et le Bengale, qu'habitèrent longtemps des peuples païens et où se retrouvent encore de nombreuses tribus non aryanisées. Mais après cet arrêt tempo-

1. Paul d'Enjoy, *Les Pédimanes*, Revue Scientifique, 28 mai 1899.

raire, le feu reprit son élan pour aller purifier les terres orientales, car en Inde, disent les prêtres, le sol ingrat devient fécond, non pas, comme dans le reste du monde, par le zèle du paysan qui laboure et qui fossoie, mais par les sacrifices purificateurs des brahmanes [1].

Dans cette société des Aryens de l'Inde, adorateurs du feu, et



Document communiqué par Mme Massieu.

CHARIOT INDIEN POUR LES FEMMES

surtout observateurs des formules, tout, même la guerre, était réglé par les injonctions des prêtres. Avant la bataille, les combattants avaient à réciter les « devoirs du soldat », tels qu'ils se trouvent reproduits dans les lois de Manou et dans un traité militaire que l'on croit postérieur au Mahâbhârata. D'ailleurs, il faut le dire, le « code de l'honneur » était plus humain qu'il ne l'est de nos jours. Le roi qui daignait combattre n'avait point le droit de frapper au moyen de cannes à stylet, de flèches barbelées ou empoisonnées, ni de traits enflammés. « Qu'il ne frappe ni un ennemi qui s'est enfui sur une hauteur, ni un eunuque, ni un suppliant, ni un fuyard, ni un homme

1. Hermann Oldenberg, *Buddha*, pp. 10, 11.

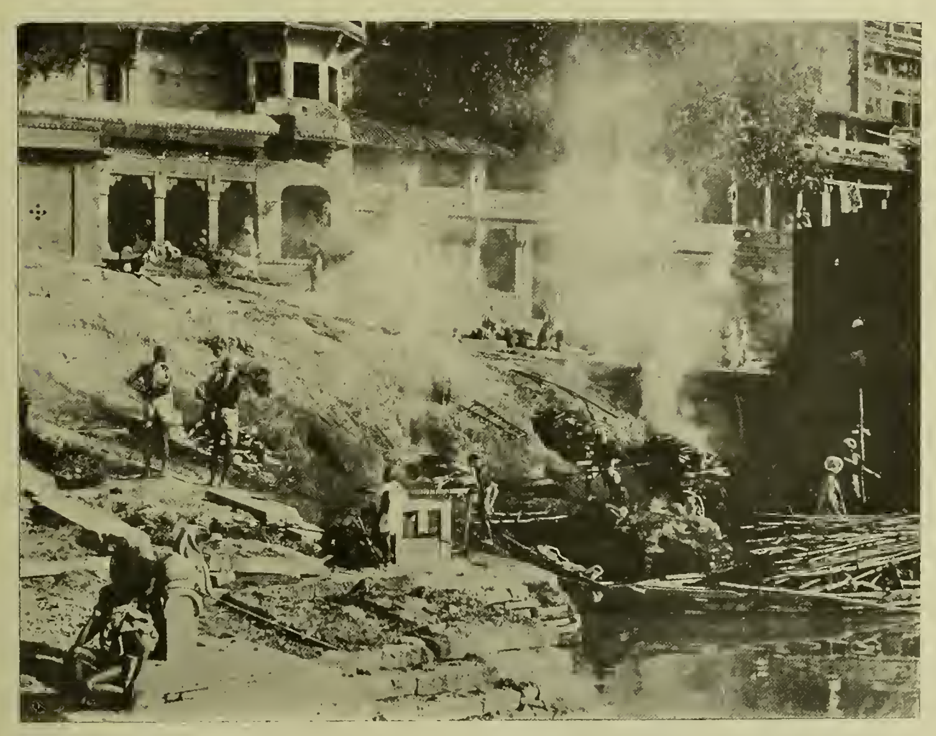
assis, ni celui qui s'écrie : « Je suis ton prisonnier ». Qu'il ne frappe pas non plus celui qui dort ou le guerrier qui a perdu sa cotte de mailles, ni l'homme nu; ni celui qui est désarmé, qui regarde le combat sans y prendre part, ou qui est surpris avec un autre ennemi. Qu'il ne frappe pas l'homme dont les armes sont brisées, ni celui qui est amolli par la douleur, ni celui qui est grièvement blessé, ni celui qui a peur: mais qu'il se souvienne du devoir d'un loyal guerrier... Ceux-là seuls qui ont des armes pareilles peuvent se combattre : l'homme qui lutte en char ne peut attaquer d'autre adversaire qu'un guerrier luttant également en char; le cavalier peut uniquement s'en prendre à un cavalier; les fantassins doivent se battre contre les fantassins »[1].

Malgré les violences qui ressortent naturellement de l'état de guerre, ces préceptes étaient généralement observés, non par bonté d'âme, mais parce que la différence des castes était entrée dans la substance même de la pensée. Les Grecs qui visitèrent l'Inde après l'invasion des Macédoniens s'étonnaient de voir le laboureur pousser tranquillement la charrue alors que près de lui deux armées aux prises ébranlaient le sol[2]. Mais pourquoi cette philosophie pratique de l'humble manant, sinon parce qu'il n'avait aucun intérêt dans la victoire ou la défaite de l'un ou l'autre parti? Homme d'une caste inférieure, fatalement étrangère à tous, il n'avait point de patrie et tous ceux qu'il voyait lutter pour la possession du sol étaient également des ennemis. Jamais en aucun autre pays de la Terre, la division des hommes en espèces artificielles, foncièrement distinctes, ne s'était aussi nettement produite.

On a voulu expliquer la naissance des castes par la préoccupation prudente de législateurs édictant des prescriptions pour maintenir la pureté du sang : « l'hygiène de la race », telle aurait été la raison d'être de cette rigoureuse institution. Il y aurait parfaite coïncidence entre les mesures de préservation ordonnées par la loi de Manou et les conseils donnés par les hygiénistes modernes[3]. Toutefois, les règles formulées par les lois au sujet des mariages se rapportent

1. E. W. Hopkins, *The social and military Position of the ruling Caste in India*, p. 227 ; Ernest Nys, *l'Inde Aryenne*, p. 24. — 2. Megasthènes; Irving, *Theory and Practice of Caste*, p. 75, cité par Oldenberg, *Buddha*, p. 12. — 3. Sir J. Fayrer, *Preservation of Health in India*.

non aux unions qui seraient contractées d'une caste à l'autre, mais à celles qui se font en une même caste, et quant aux croisements de peuple à peuple, de race à race, l'expérience faite en grand dans le monde entier ne prouve-t-elle pas surabondamment que le mélange des sangs peut, en beaucoup de circonstances, se faire non seulement



Document communiqué par Mme Massieu.

INCINÉRATION DES CADAVRES A BÉNARÈS

sans inconvénients mais encore avec des résultats très favorables au beau développement de l'espèce? Les nations les plus civilisées ne sont-elles pas celles qui précisément ont appelé dans leur sein le plus d'hommes de toute origine et qui, par conséquent, ont été le plus intimement brassées et fondues de manière à constituer en chaque homme toutes les races de l'univers? Mais ces mélanges s'accomplissent au hasard et l'on peut se demander quels sont les métissages justifiés par l'excellence des résultats, quels sont au contraire ceux que la nature réprouve. A cet égard, la science est loin d'être faite : toutefois on peut dire qu'il est au moins audacieux, et contraire à l'expérience générale, de prétendre qu'en établissant les castes, les Aryens

de l'Inde se rendaient un compte raisonné des conséquences ethniques qu'amèneraient les croisements.

Et laissant de côté les hypothèses de « nationalistes » et chauvins, défenseurs d'une prétendue pureté originelle de leur race, il importe d'étudier les faits eux-mêmes. Considérées ainsi, les origines de la caste sont multiples. Certainement la conquête a été pour une grande part dans la formation de ce régime : le nom même des castes — *varna* ou couleur — semble indiquer que, lors de l'invasion des Aryens, les classes se superposèrent d'après la couleur de la peau chez les conquérants et les conquis. Les premiers étaient les blancs : au-dessous d'eux venaient les rouges, les jaunes et les noirs, et, quoique cette division soit à maints égards très arbitraire, elle répond néanmoins d'une manière générale à la réalité : les envahisseurs se distinguaient en effet par la nuance blanche ou blanchâtre de la peau, tandis que les populations asservies présentaient en très grande majorité des types à teintes plus foncées. Les vainqueurs ne manquent jamais d'exagérer les différences de cette nature au profit de leur vanité. Mais la conquête ne fut que le début du régime de la caste : l'oppression du maître, continuant pendant des siècles et des siècles, en fit une institution acceptée de tous, la transforma en un dogme religieux, en une sorte de fatalité d'apparence inéluctable et finit par modeler la société tout entière suivant un gabarit hiérarchique dont on put croire les lignes définitivement arrêtées.

D'après les commentateurs classiques, la société hindoue aurait été divisée depuis ses origines en quatre castes bien tranchées, les prêtres Brahmanes, les guerriers Kchatrya, les bergers ou agriculteurs Vaiçya, enfin les Sudra, gens d'ordre inférieur s'occupant de divers métiers réputés sans noblesse. Ces quatre castes d'inégale dignité étaient cependant « pures » puisqu'elles sortaient toutes de diverses parties du corps de Brahmâ. Au-dessous grouillait la foule des « impurs », des barbares et des diables ne méritant pas même d'être classés parmi les hommes. Toutefois, cette division est purement théorique et ne correspond nullement à la réalité, car chaque peuple de l'Inde offrit toujours une différence dans le nombre et la hiérarchie des castes suivant les diversités d'origine, de migrations, de métiers, de traditions, de mœurs, de religions : les écrivains grecs et latins, au lieu d'énumérer quatre castes, en comptent sept, et dans chaque pro-

vince le nombre varie, s'élevant ici à quelques dizaines, ailleurs à des centaines : dans le Bengale, pays de conservatisme à outrance, plus de mille castes sont inscrites dans les documents officiels, et avec les subdivisions, il en existerait plusieurs milliers ; telle caste, rigoureusement délimitée, se compose de deux individus seulement, tant le travail de scissiparité a été poussé à l'extrême et à l'absurde[1]. Même les animaux furent divisés par castes : le rat palmiste, qui monte au sommet des arbres, se nourrissant d'aliments de choix, appartient à une très bonne caste : le corbeau, oiseau lugubre de la mort, est tenu pour un être de classe impure et vile.

Les premiers âges de la race aryenne dans l'Inde ne furent certainement pas, quoi qu'en disent les brahmanes intéressés dans la question, une période caractérisée par la domination des prêtres. Durant la conquête, le pouvoir suprême appartint sans nul doute aux guerriers, et les prêtres qui les accompagnaient n'avaient qu'un droit secondaire, celui de prier pour faire descendre la faveur des



Cl. Giraudon.

AGNI

Dieu du feu, ses deux têtes représentent le feu domestique et le feu du sacrifice. Il porte aux dieux la fumée des autels et les prières des hommes.

1. Nelson, *Madura Country*.

dieux sur les armes de leurs maîtres ; il n'est parlé des castes d'une manière formelle que dans un seul passage du Rig-veda[1], quoique l'ensemble des textes constate certainement l'existence de très grandes inégalités sociales. A cette époque, la caste supérieure était encore celle des Kchatrya, mais avec l'exercice du pouvoir, les fils des anciens chefs de bandes, amollis par la jouissance de privilèges héréditaires, se laissèrent enlacer par le réseau des machinations et des intrigues savamment tissé par les astucieux brahmanes, flatteurs de la royauté. Faisant grand étalage de la morale, y compris la bienveillance et la charité envers les pauvres, les chanteurs, les poètes, les sacrificateurs brahmanes ne manquaient guère de terminer leurs hymnes par une prière d'une franchise presque cynique : « Donne-moi une maison riche en chevaux, en vaches, en or! Donne-moi deux, dix vaches. Donne-moi deux cent dix vaches ! Donne-moi dix millions de vaches ! Donne-moi par centaines, par milliers, des présents solides. »[2] C'est ainsi qu'en accroissant leurs biens, les bonshommes, quoique ne régnant pas en personne, devinrent néanmoins les maîtres du pays et découpèrent strictement la masse de la population hindoue en cette étrange hiérarchie de classes nettement séparées les unes des autres et tenues d'abandonner toute idée de droit personnel et d'initiative pour n'avoir d'autre idéal que celui de « garder leurs distances ».

De l'Audh, qui fut le centre de l'aryanisme dominateur, le système des castes se répandit dans l'Inde entière jusqu'à l'extrémité méridionale de Ceylan. Pour exprimer cette idée de la séparation absolue des hommes en groupes irréductibles, il n'existe de mot en aucun langage dravidien : le terme *jati*, employé dans le pays, est, comme la chose elle-même, d'importation aryenne. Terrible cadeau des « civilisateurs »[3] ! Ce furent les envahisseurs venus du nord qui, se plaçant à la tête de la société pour la surveiller en silence, attribuèrent à chaque classe, dans la division du travail, une besogne constante, immuable, attachée à l'individu comme son ossature et sa peau. Quant aux brahmanes, ils sont au-dessus de toute caste. Ils portent sur l'épaule le fil à quatre brins qui les rend « dieux sur la terre ». Ce sont eux qui ont la volonté et le pouvoir, « eux qui tiennent les clefs du paradis et de l'enfer ». « Dans ma volonté, dit le brahmane, dans ma volonté

1. Z. A. Ragozin, *Vedic India*, p. 281. — 2. *Rig-Veda*. Trad. de Langlois. — 3. William Logan, *Malabar*, Madras, 1887-1891.

je prends ton cœur, et ta pensée suit ma pensée ». « Même mendiant, le brahmane est supérieur aux rois ». Le souverain que les prêtres ont sacré comme maître du peuple n'est pas leur maître ; ils n'obéissent qu'au somâ[1], c'est-à-dire à leur inspiration. La liqueur sacrée était pour eux non la boisson qui enivrait le peuple, mais leur propre volonté, leur pur et infaillible caprice.



Musée Guimet — Cl. Giraudon.

Fragment de char sacré servant à la promenade des dieux.

Grâce à l'isolement relatif dans lequel se trouvaient les Aryens de l'Inde sub-himalayenne, vivant éloignés de la mer et n'ayant de rapports, hautains et réservés, qu'avec les populations méprisées des alentours leur évolution morale et religieuse s'accomplissait, pour ainsi dire, en vase clos : elle devait aboutir pleinement à son terme logique, puisqu'elle n'avait pas eu l'occasion de se mêler à des éléments étrangers, et en effet, la caste des prêtres n'a pris nulle part un tel empire, même sans avoir besoin de s'appuyer sur le « bras séculier », par la pure illusion de l'autorité divine que leur assurait le consentement universel.

L'isolement absolu des brahmanes, acquis non seulement par la

1. H. Oldenberg, *Buddha*, pp. 14, 15, etc.

naissance, mais aussi par l'étude, par l'obéissance aux professeurs et l'assouplissement aux formules, souvent aussi par le renoncement et les macérations, n'arrivait pas toutefois à les rendre heureux, et, tout dieux qu'ils fussent, ils avaient à chercher ce bonheur qui les avait fuis. Ce fut là certainement une des causes de la grande révolution religieuse qui se produisit sous le nom de bouddhisme, quoique cette cause n'eût d'action que sur les hommes ayant le loisir nécessaire pour se livrer aux spéculations de l'esprit : une révolution profonde, remuant la masse entière de la nation, ne pouvait se faire sans jaillir du fond même des conditions sociales. Si les origines essentielles du mouvement bouddhique ont été oubliées et même ignorées, c'est que les historiens auxquels manquent les renseignements précis du temps sont naturellement portés à se contenter des seuls vestiges authentiques et certains qui sont à leur disposition : ils étudient seulement les dogmes et les enseignements religieux, l'organisation ecclésiastique, les mille détails subséquents des luttes qui suivirent les événements inconnus de l'explosion première. Et cette manière de procéder les expose à se tromper du tout au tout, c'est-à-dire à confondre la fin avec le commencement, à voir l'évolution régressive à la place de la période de formation, à étudier les institutions issues du mouvement et non les raisons mêmes qui le déterminèrent. Ils se trouvent dans la situation d'un peintre qui, n'ayant jamais pénétré dans une cité splendide, s'ingénierait à en représenter l'aspect d'après les ruelles et les sentiers des faubourgs.

Dans ces conditions, l'illusion de l'optique intellectuelle est fatale, d'autant plus que, par le développement même des idées en fermentation, la lutte des forces prend des caractères tout différents à l'origine des événements, au cœur du conflit et vers la période de retour qui fait suite à la crise. Ce qui se serait présenté tout d'abord comme une révolution sociale ne paraît être à la fin qu'une simple restauration de l'état antique des choses.

On a pu constater ce contraste des idées d'une manière saisissante à propos du bouddhisme hindou. D'ordinaire on n'étudie dans cet événement capital que la personne légendaire ou même complètement mythique de son fondateur, que la signification précise des dogmes ou même de tel ou tel mot employé par leurs codificateurs ou commentateurs : mais c'est comme révolution majeure, morale et sociale, que

le bouddhisme a son importance, et, pour s'en rendre compte, il faut évoquer le passé des âges qui précédèrent cette période, montrer quels étaient les éléments sociaux en existence et de quelle manière s'établissait leur équilibre.

Eh bien ! on sait que les populations asservies étaient alors fort malheureuses dans l'Inde et que la classe dominante avait réussi, en systématisant la division par castes, à faire accepter leur assujétissement par la plupart des vaincus. La dolente multitude des « diables », des « pourceaux », des « chiens », ainsi qu'on désignait les autochtones avilis, se rangeait, douloureuse et résignée, dans les assises inférieures de la grande pyramide hiérarchique ; mais il y eut des révoltes là où la transition fut trop brusque, de l'indépendance à l'esclavage, et c'est un fait très remarquable que le lieu de naissance de la religion bouddhique fut précisément la contrée située à l'orient de cette rivière Sadânirâ, si longtemps infranchissable aux envahisseurs aryens [1]. Après avoir d'abord résisté par les armes, les habitants de ces pays revêches à la servitude continuèrent la lutte dans un autre domaine, celui de la pensée, de la volonté. Telle fut la genèse de la révolution bouddhique tendant vers un idéal d'égalité, vers la suppression des haïssables castes. Il est vrai que, plus tard, une nouvelle caste, graduellement constituée, celle des prêtres bouddhistes, a fait effort pour représenter cette révolution comme une ombre sans corps, pour lui enlever tout caractère économique et social en lui donnant une signification purement idéale et mystique : toute Eglise prend un soin pieux de cacher ses origines révolutionnaires.

On connaît la légende : à une époque indéterminée, mais évaluée en moyenne à vingt-quatre siècles et demi ou vingt-cinq siècles avant nous [2], alors que, par un mouvement parallèle, des tentatives de sociétés idéales se faisaient avec Pythagore et autres philosophes dans les contrées riveraines de la Méditerranée, un jeune noble, peut-être même un prince, Siddhartha, de la famille des Çâkya ou des « Puissants », naquit à Kapilavastu, au bord d'un torrent qui descend de l'Himalaya vers le fleuve Gangâ. Il se maria, il eut même un fils, tradition qui plaide en faveur de l'existence réelle du personnage Buddha, car les disciples, laissés à leur libre invention, eussent certainement élevé leur maître

1. Hermann Oldenberg, *Buddha*, p. 11. — 2. Même ouvrage, p. 97.

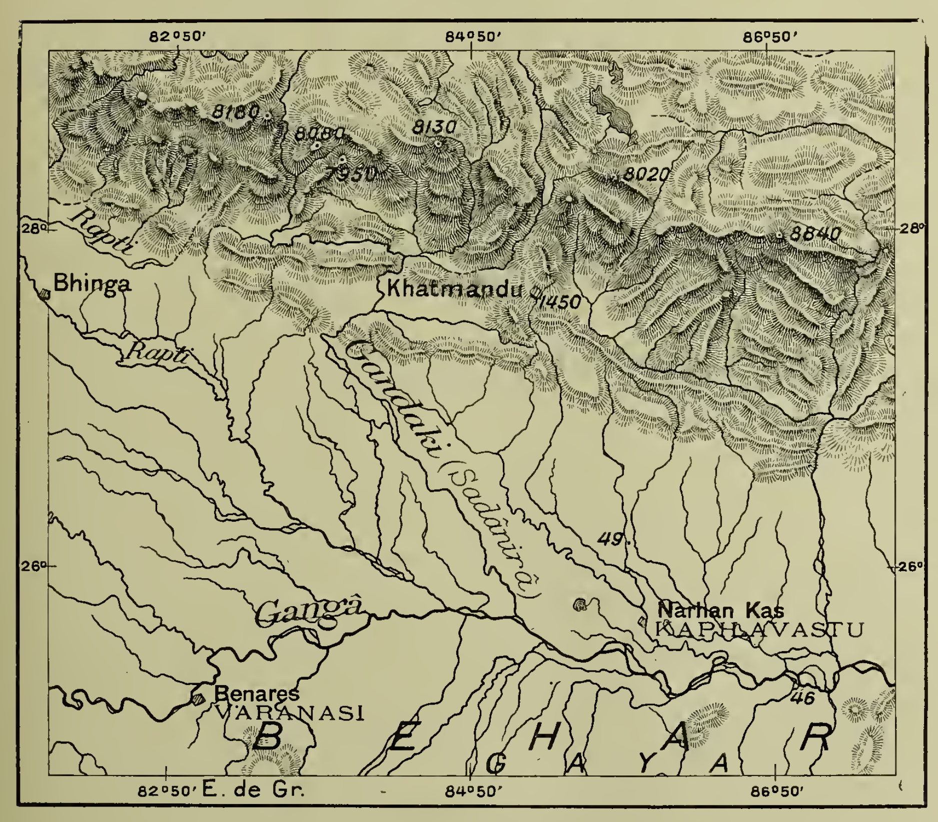
au-dessus de ces états, réputés inférieurs, mariage et paternité. Jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, il vécut en son palais dans tout le bien-être apparent d'une existence somptueuse, mais la vue de toutes les inégalités sociales auxquelles il contribuait par le fait seul de son pouvoir, et qui rendait impossible toute fraternité humaine, le rongeait comme un remords et, sortant de sa riche maison, congédiant tous ses chambellans et ses serviteurs, revêtant le costume du plus pauvre parmi les pauvres, il quitta le pays des Aryens vainqueurs, traversa la Gangâ pour gagner les forêts du sud, au milieu des Dasyu, honnis et persécutés, et là il vécut dans la méditation et le renoncement. Quelques disciples l'accompagnaient, des brahmanes probablement. Mais c'est en vain que, pendant six, sept ou dix années, suivant les légendes, il chercha la paix : maintes fois il dut lutter contre son désespoir, figuré dans les imaginations populaires par le dieu de la Mort.

A la fin, il comprit que l'homme ne se doit pas à sa tristesse et que c'est une forme d'égoïsme honteuse et lâche que de ruminer ses chagrins, ses vertus, son orgueil, sa propre justice, et de savourer à l'aise une mélancolie poétique, en oubliant ses frères qui peinent là-bas, qui luttent et qui souffrent dans le grand combat pour l'existence. Sollicité à genoux par Brahma qui descend du ciel pour l'implorer, il abandonne les jungles de Gaya, et seul, car ses disciples scandalisés en restaient à leur aristocratique mépris du genre humain, il apparut dans la grande cité de Bénarès pour y prêcher dans les rues, sur les places publiques et les degrés qui descendent au fleuve, la bonne nouvelle de la fraternité. Plus de rois, plus de princes, plus de chefs ni de juges, plus de brahmanes ni de guerriers, plus de castes ennemies se haïssant les unes les autres, mais des frères, des camarades, des compagnons de labeur en commun ! Tous les êtres se valent d'après le Buddha, les plantes, les animaux, les hommes, aussi bien les vicieux que les vertueux, et chacun de nous ne doit avoir d'autre ambition que de faire du bien à tous. Personne ne doit s'enorgueillir, personne n'est tenu de s'humilier, chacun est à sa place, toute hiérarchie est supprimée : il n'y a point de rôle pour l'autorité, ce fait brutal que les maîtres considèrent si volontiers comme un « principe ».

On a voulu nier au Buddha et même à tout Hindou, fils d'Aryen ou fils de Dravidien, la moindre velléité révolutionnaire s'attaquant au

système même de la caste, c'est-à-dire à l'inégalité sociale. D'après H. Oldenberg, « toute pensée de réforme dans l'organisation de l'Etat,


N° 244. Inde des origines bouddhiques.



1 : 5 000 000

0 50 150 300 Kil.

D'après Cunningham, le village actuel de Narhan Kas est le site de l'antique Kapilavastu ; d'autres le cherchent dans la boucle du haut Rapti.

Quarante-cinq années durant, nous dit-on, Gautama parcourut les campagnes et les villes de la Gangâ moyenne, en amont de Bénarès. Il proclamait la bonne doctrine pendant les huit mois de saison sèche et, de juin à octobre, pendant les pluies, s'occupait de former des disciples à l'apostolat.

Khatmandu est la capitale du Nepâl où un bouddhisme très mélangé est, encore actuellement, la religion officielle d'une grande partie de la population.

Le sommet à l'altitude 8840 est le Chomokankar (*voir* p. 43), invisible de Khatmandu, tandis que le Gaurisankar des indigènes est une montagne qu'on peut apercevoir de la capitale du Nepâl.

tout rêve d'un idéal terrestre, d'une pieuse utopie visant au renversement des institutions serait absolument étranger au bouddhisme »[1].

Cette affirmation serait sans doute justifiée si l'on devait s'en

1. Ouvrage cité, pp. 155, 156.

tenir aux enseignements que nous ont transmis les disciples des disciples du Buddha. Car après que la première vénération des enthousiastes eut disparu et que, par la force de gravité, la société remuée dans ses profondeurs eut repris son équilibre, peu différent de celui qui avait précédé la crise, n'était-il pas inévitable que l'interprétation se fît de manière à rendre le sens des événements antérieurs conforme à la contre-révolution qui depuis s'était accomplie? On nia toute intervention consciente et volontaire de la part du peuple méprisé; on ne voulut pas admettre qu'une atteinte eût été portée par la foule d'en bas aux nobles institutions des castes supérieures, et, par une opération de haute alchimie où se reconnaît bien l'habileté des prêtres, on essaya de donner un sens purement moral et mystique à l'égalité telle que la comprenait Siddhartha. En un discours des interprètes, la révolution prend un caractère strictement spirituel : « De même que les grands fleuves, si nombreux qu'ils soient, la Gangâ, la Djamna, l'Aciravati, la Sarabhû, la Mahî perdent leurs anciens noms quand ils entrent dans l'océan et n'ont d'autre appellation que celle de « Vaste mer », de même, ô disciples, ces quatre castes, les nobles et les brahmanes, les Vaiçya et les Sudra perdent le nom et la race quand, se conformant à la doctrine et à la loi proclamée par le Buddha, elles renoncent à la patrie et se détachent de la terre ».

Par une subtilisation analogue de tout ce qui se rapporte à l'inégalité sociale, à la pauvreté, à la maladie, les commentateurs bouddhistes n'ont vu dans les « quatre devoirs » de l'enseignement initial que des devoirs purement moraux, tandis que le sens naturel de cette énumération paraît bien s'être rapporté à ce qu'on appellerait de nos jours la « question sociale ». Ces quatre devoirs sont de « connaître la souffrance, d'en étudier les causes, d'en vouloir la suppression et d'en trouver le remède ».

Autre chose. L'équilibre moral entraînant la suppression de tout désir détourna facilement l'enseignement bouddhique vers le pessimisme, vers la mort volontaire et la suppression de la famille. « L'ascète Gautama est venu, dit un commentaire, pour amener le manque d'enfants, le veuvage, la fin des générations »[1]. L'humanité même eût été condamnée à mort. Il résultait de cette tendance, dérivée du boud-

1. Max Schreiber, *Buddha und die Frauen.*

dhisme primitif, une certaine diminution de la femme, considérée comme la redoutable tentatrice : les femmes n'étaient pas admises aussi volontiers que les hommes au nombre des sectateurs du Buddha : leurs couvents étaient tenus comme inférieurs en dignité à ceux qu'habitaient les moines. Même le dogme avait fini par s'établir que la femme ne pouvait s'élever au rang de Buddha qu'à la condition de renaître dans le corps d'un homme [1].

La réaction était fatale et pour plusieurs raisons, les unes inhérentes au bouddhisme lui-même, les autres provenant des attaques de l'extérieur. Tout d'abord une révolte tendant à rien moins qu'à l'abolition des castes devait par une conséquence logique aboutir à la disparition des êtres imaginaires qui peuplent le ciel. Le sage désormais avait à placer le mobile de ses actions ailleurs que dans la volonté des prêtres considérés comme les interprètes de la divinité : il devait chercher la raison de ses actes en soi-même, dans son vouloir de justice et de bonté, faire consister sa religion, non dans l'obéissance, l'asservissement de l'esprit, mais dans la dignité de sa propre vie et dans l'amour parfait de ses semblables, de tous les êtres animés.

Certes l'idéal était grand, mais ne pouvait se réaliser que très partiellement en une société qui reposait sur une conception si différente des choses. Soulever tout le poids du passé, renverser à la fois toutes les institutions mauvaises, renouveler la conception mentale et la pratique des hommes, l'œuvre était trop vaste pour les propagandistes auxquels manqua rapidement l'enthousiasme de la première heure : un double mouvement de réaction devait de toute nécessité se manifester : chez les uns, la trahison pure et simple, la migration intéressée dans le camp des brahmanistes ennemis ; chez les autres, la claustration peureuse, le cénobitisme, la fuite de l'individu hors du monde.

A l'endroit même où Siddhartha s'était réfugié dans la jungle, on éleva des temples en l'honneur de l' « anachorète » par excellence, désormais désigné sous le nom de Çâkya-Muni. Le pays où le roi devenu mendiant avait proclamé l'égalité des hommes devint bientôt une contrée de parasites privilégiés vivant dans les monastères : de là le nom de Vihara « Terre des Moutiers », nom qui dure

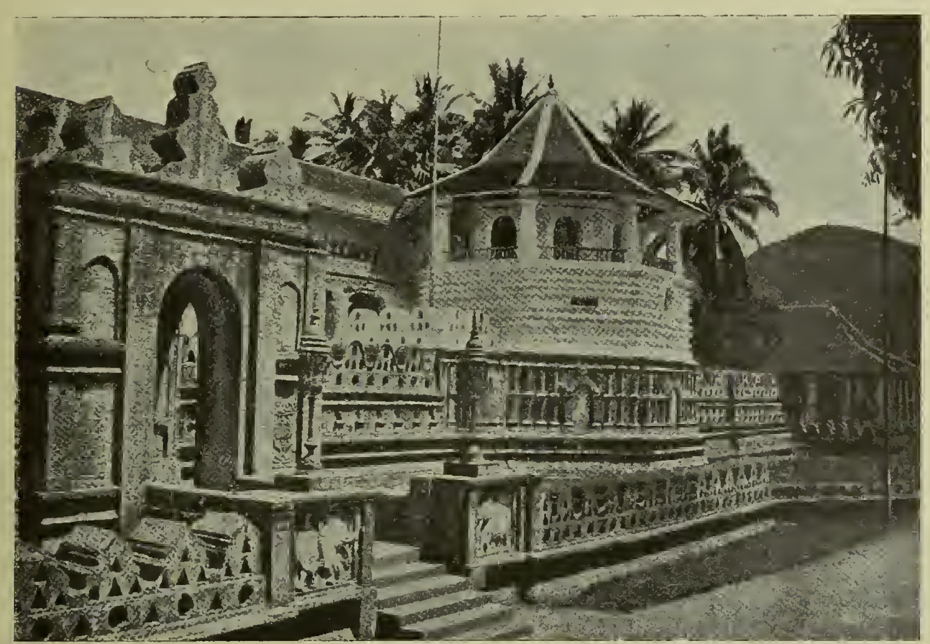
1. Max Schreiber ; — G. Oppert, *Globus* 10 déc. 1903, p. 352.

encore. Cette terre est la province de Behar. C'est par le renoncement aux luttes du monde que des milliers d'hommes pensaient atteindre cet équilibre du Nirvana que le Buddha voulait obtenir par le continuel et triomphant effort. Pour les faibles, il semble en effet si naturel de se soustraire au combat de la vie, duquel on sort toujours, sinon vaincu, du moins meurtri, il semble si naturel de se confiner dans sa mélancolie, dans la tristesse des choses, ou bien dans la satisfaction de sa propre justice. Désormais on vivra dans sa retraite, au milieu des arbres et des fleurs, en jetant sur le vaste monde un regard désabusé, en se faisant une harmonie nouvelle des choses par l'évocation solitaire. Ou bien on cherchera le repos sans fin de la pensée, mais sans s'exposer à la mise en scène, au drame du suicide, qui demande déjà une certaine activité : on se laissera mourir. Ce renoncement du ci-devant révolutionnaire n'est-il pas une trahison, aussi bien que celle de l'homme retors se rangeant parmi les satisfaits ?

Et puis, la haine des ennemis directs fit le reste pour la destruction du bouddhisme. Les privilégiés de la race, de la naissance, de la fortune qui ne voulaient pas frayer avec la tourbe des Sudra et des Tchandala, avec les « chiens » et les « pourceaux », ne pouvaient tolérer les idées nouvelles d'égalité. Mais tout d'abord on s'empressa de concéder aux disciples la glorification de l'apôtre, dès qu'il eut disparu et qu'on n'eut plus à craindre de le voir accomplir son œuvre. On le transforma en un personnage plus que divin, on en fit un « Buddha » c'est-à-dire « éveillé », « éclairé », « sage ». On prétendit qu'il était la neuvième incarnation de Vichnu, l'une des divinités suprêmes ; tous les actes de sa vie furent autant de miracles, ses paroles se figèrent en dogmes, et tout un monde de prêtres naquit pour codifier sa doctrine et pour reconstituer les instructions du passé sous de nouvelles appellations. Aussi voyons-nous le bouddhisme se fondre graduellement dans l'ancien brahmanisme, même quand il triomphe en apparence.

Car il eut en effet un moment de triomphe officiel, trois cents ans après la date probable de la naissance de Çâkya-Muni ; de même que plus tard, et par un mouvement parallèle, l'empereur Constantin devait tuer le christianisme en l'inaugurant comme religion d'Etat, de même un roi de Behar, Açoka, donna le caractère officiel au culte

du Buddha, nommant 64 000 prêtres, véritables fonctionnaires religieux avec traitement régulier sur le budget. Lui aussi, comme le firent ses imitateurs inconscients, les empereurs de Bysance, réunit des conciles pour fixer les dogmes, pour déterminer la valeur précise des mots et leur enlever tout caractère qui ne fût pas mystique; lui aussi fit reviser le canon des « Bonnes Nouvelles » ou Evangiles, pour



D'après une photographie.

TEMPLE DU BUDDHA AU SOMMET DU PIC D'ADAM

(Voir page 186).

n'y recueillir que les idées agréées en haut lieu; lui aussi établit un ministère d'inquisition pour veiller sur la pureté de la foi; lui aussi, comme les convertisseurs espagnols dans le Nouveau Monde, lança des édits aux peuples barbares pour les sommer de suivre son culte.

Cependant il faut dire qu'il restait encore dans le monde bouddhique quelque chose des principes de douceur et de tolérance qu'avait professés le Buddha, et qui d'ailleurs correspondaient si bien aux sentiments naturels de la population agricole, habituée à la vie douce et pacifique des champs, rythmée par la cadence des saisons. Bien que les castes eussent été rétablies, toutes les proclamations royales parlaient de la fraternité humaine et du devoir de répandre

l'instruction chez les femmes et les enfants aussi bien que chez les hommes. Le long des routes, on creuse des fontaines de distance en distance et l'on plante des rangées d'arbres fruitiers pour les voyageurs. Toutes les villes ont leurs hôpitaux pour les hommes et les bêtes malades. Les rois, en de grandes fêtes, nourrissaient leur peuple et les étrangers, et le repas immense était présidé au jour du « grand renoncement » par le souverain revêtu de haillons : mais cet homme aux habits en loques n'en était pas moins le maître, et ce repas en commun ne provenait pas de la récolte collective, mais de l'impôt recueilli par les exacteurs.

Quarante inscriptions gravées sur des piliers, sur des rocs, à l'entrée des cavernes réputées saintes, rappelaient ses devoirs au peuple et l'engageaient à la propagande religieuse, non par l'épée mais par la parole. Quelques-uns de ces sermons lapidaires existent encore et témoignent du zèle qui animait à cette époque les missionnaires chargés de répandre la vraie foi : certes, ils devaient être poussés par une singulière force, ces apôtres qui surent assouplir un demi-milliard d'hommes d'une manière plus ou moins complète aux formes extérieures du bouddhisme ! Jusque dans le Pamir, à Tach-kurgan, le « Pierre-mont », où de tout temps se sont arrêtés les voyageurs et pèlerins, on a découvert les vestiges d'un ancien stoupa dont Açoka aurait été le constructeur [1].

Mais dans la péninsule même de l'Inde le culte du Buddha disparut presque complètement, sans doute à l'aide de quelques petites persécutions, toutefois d'une manière assez pacifique en somme. Néanmoins les effets de la révolution sociale et morale produite par l'ébranlement temporaire des castes avaient été si puissants que la société tout entière en fut renouvelée. En vertu de cet énergique appel fait à l'individualité humaine, on vit de toutes parts se dresser de beaux temples ornés de statues, d'élégantes dagoba couronner les rochers et les montagnes ; la poésie et la science eurent alors leur grande époque : Panini composa sa grammaire qui devint le modèle de tous les autres ouvrages du même genre et les rhapsodes se mirent à chanter les 220000 vers de l'immense Mahâbhârata. Le même souffle de douceur infinie qui avait inspiré le Buddha pénétra aussi les poètes qui nous montrent

1. A. Stein, *Report on a Journey of... Exploration in Chinese Turkestan.*

Yudichtira forçant les dieux à admettre son chien dans le séjour des bienheureux : il refuse d'y entrer sans lui, préférant continuer de vivre en sa compagnie dans le monde des luttes et des angoisses humaines. Bien plus, Yudichtira, dans sa merveilleuse puissance de bonté libératrice, n'arrive-t-il pas à faire descendre les dieux du ciel pour illuminer les ténèbres de l'enfer et changer en jouissances les supplices des méchants ? Grâce à lui, le lieu même des éternelles tortures devient le séjour heureux[1].



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

SURYA

nommé aussi Savitar ou Savitri, dieu du Soleil

Dès que le Buddha eut été admis dans le Panthéon brahmanique, son rôle était fini sur la terre : il n'y avait plus aucune raison de conserver en son nom des cérémonies spéciales qui se confondaient d'ailleurs avec celles des mille cultes de l'Inde et que les théologiens déliés pouvaient expliquer à leur fantaisie dans un sens ou dans un autre. L'exemple du Nepâl est là pour nous démontrer que même la religion prétendue bouddhique, enseignée par des missionnaires appartenant à la race privilégiée, n'est guère autre chose que le brahmanisme gangétique. Cependant l'île de Ceylan, qui contraste natu-

1. Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*, pp. 295 et suiv.

rellement avec l'Inde péninsulaire, à la fois par divers traits du sol, des habitants, du langage et des mœurs, diffère également de la grande terre par le maintien d'anciennes formes religieuses réputées bouddhiques, mais comparables pour l'authenticité d'origine à la fameuse « dent du Buddha », simple canine de carnassier que l'on conserve dans le temple du pic d'Adam.

Le même mouvement de migration qui avait fait descendre les Aryens primitifs des hautes terres de l'Afghanistan dans le bassin de l'Indus se continua certainement de siècle en siècle, modifiant incessamment les cultes et les mœurs. C'est à ce point de vue que l'on peut considérer comme ayant une valeur historique la légende rapportée par Ammien Marcellin, d'après laquelle Hystaspes ou Vistâçpa, père de Darius, aurait pénétré dans l'Inde supérieure pour en explorer « les contrées secrètes » et visiter les brahmanes dans le « silence auguste des forêts »: avec eux il aurait étudié les « mouvements du monde et des astres », scruté le « rituel des sacrifices », appris les « mystères de la magie »[1]. Cette légende indique du moins que des relations n'avaient cessé d'exister entre les Aryens des plateaux de l'occident et ceux des plaines orientales, et que les deux cultes arrivés à leur développement ecclésiastique, le zoroastrisme et le brahmanisme, eurent des occasions de se pénétrer mutuellement[2].

On peut citer un autre indice de ces relations. Il est généralement admis — mais non par tous les indianistes — que peu de temps après le Buddha, l'écriture était en train de se répandre chez les peuples de l'Inde; un recueil, vraisemblablement de l'époque, le *Lalita Vistara*, énumère 64, et, dans une traduction chinoise, 65 espèces d'écritures. Parmi celles-ci, il en est une qui porte le nom de Kharôsti, c'est-à-dire de « lèvres d'âne », calembour probable qui fait penser à Cyrus, le Khusrau de l'histoire persane, considéré dans son propre pays comme un « mulet » parce que sa mère, une Mède, était l'épouse d'un Perse[3]. C'est un fait constant que lorsque des noms propres sont introduits en une langue étrangère, le peuple les altère graduellement de manière à leur donner un sens. Ce serait donc aux temps où Cyrus étendit sa domination sur les contrées limitrophes de l'Inde

1. Ammien Marcellin. Livre XXIII, ch. VI, §§ 32, 33. — 2. Brunnhofer, *Vom Aral bis zur Gangâ*, p. 164. — 3. Hérodote, *Histoires*, I, I, 55.



D'après une photographie.

ÉLÉPHANTS ROYAUX.

nord-occidentale que les Perses auraient fait pénétrer dans la Péninsule leur mode d'écriture avec une part de leur civilisation[1]. Du reste, il ne serait pas douteux, nous dit Weber[2], que l'alphabet hindou, avec ses variantes, soit de provenance chaldéenne, origine encore plus

1. Terrien de la Couperie, *Babylonian and Oriental Record*, vol. I, n° 4. — 2. *Indische Skizzen*, p. 77.

lointaine que si l'écriture avait pris naissance sur les plateaux de l'Iranie.

Non seulement les migrations continuaient de l'ouest à l'est, vers le soleil levant, mais les émigrants se présentaient, comme leurs devanciers, en conquérants et en dominateurs. Les premiers envahisseurs aryens furent refoulés dans la direction de l'orient par leurs successeurs de même race, notamment vers le pays d'Ayoda ou d'Audh, dont les brahmanes occupent le premier rang parmi leurs consanguins de caste; le fait est que cette même contrée des Sept ou des Cinq rivières qui, à l'époque des Veda, avait été célébrée comme la terre de bénédiction par excellence, finit par être considérée comme une région impure que les poètes hindous couvrent de leurs malédictions. Un long passage du Mahâbhârata, appartenant probablement à l'époque de la rédaction définitive du grand poème, avant ou après Alexandre, se rapporte aux Arattâ, les habitants réprouvés de cette partie du Pendjab, et la description qu'il en fait semble indiquer que le gros de la population s'y composait alors d'indigènes descendus des vallées de l'Himalaya. Ce qui indigne surtout le poète, c'est que dans les familles des Arattâ prévalait la règle du matriarcat, d'après laquelle l'héritage passe aux fils des sœurs[1].

Si l'on donne un fond de vérité à la légende, reproduite par Ctésias et Diodore de Sicile, qui nous montre Sémiramis faisant la conquête de l'Inde, les Assyriens furent peut-être au nombre des envahisseurs de la Péninsule. En tout cas, il est certain que les Perses prirent pied dans les plaines qui s'étendent par delà le Paropamisus. Hérodote décrit les riverains de l'Indus comme des sujets fidèles de Darius. Quoique le pays occupé par eux fût bien peu considérable en proportion des autres domaines immenses du « Grand roi », la part d'impôts qu'ils payaient, soit 760 talents d'or, devait représenter environ un tiers du revenu total de la Perse. Il est probable que ces trésors n'étaient pas apportés en tribut par les seuls habitants de l'Heptapotamie, et que les populations des campagnes plus lointaines contribuaient aussi à ces envois de riches présents pour acheter la faveur du puissant souverain[2]. Ainsi la partie de l'Inde à travers laquelle pénétra l'armée d'Alexandre était déjà soumise à l'Ira-

1. Vivien de Saint-Martin, *Géographie grecque et latine de l'Inde*, pp. 402 à 410. — 2. E. H. Bunbury, *History of ancient Geography*, vol. I, p. 226.

nie, du moins attirée dans sa « sphère d'influence », comme le diraient des diplomates modernes : le conquérant macédonien ne faisait donc que se substituer à Darius en s'emparant de cette contrée.

Telle est la raison pour laquelle l'expédition d'Alexandre, qui accrut prodigieusement les connaissances des Occidentaux en étendant



D'après une photographie.

SAGAR ET SON LAC ARTIFICIEL, ENTRE UDJEIN ET ALLAHABAD

le monde de leur pensée, resta tout à fait inaperçue des Hindous eux-mêmes : on n'en voit trace ni dans leurs annales historiques ni dans les légendes transmises par la littérature. C'est que leur équilibre politique et social n'en fut aucunement changé. Alexandre, qu'ils virent seulement passer en apparition fugitive, ne fut pour eux qu'un lieutenant de Darius comme ils en avaient vu tant depuis deux siècles. Reinaud donne de ce fait une autre raison : les brahmanes dominaient alors ; Alexandre, si grand qu'il fût, n'était pour eux qu'un de ces êtres impurs desquels il convient de ne pas faire mention[1]. Le roi macédonien voulait faire pâlir la gloire des dieux eux-mêmes : il

1. Jos. T. Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde.*

fallait que pour lui on oubliât Hercule et Bacchus, mais il ne réussit pas à se faire nommer par les orgueilleux brahmanes.

L'itinéraire suivi par le Macédonien dans son expédition de conquête prouve que toutes ces contrées montagneuses et difficiles, au nord et au sud du diaphragme de l'Asie, étaient fort bien connues. Alexandre s'y joue comme un enfant au milieu des arbres dans une partie de barres : il est vrai que la durée totale de son voyage de conquêtes, au nord et à l'orient de Persepolis, ne dura pas moins de sept années. Arrivé à la suite des fugitifs persans devant l'une des « Cent portes » caspiennes, il descendit dans les plaines du Touran pour suivre facilement au nord, soit la base, soit une longue vallée médiane des montagnes bordières de l'Iranie jusqu'à la brèche qui traverse la chaîne de part en part, là où se trouve l'une des « clefs du monde », la fameuse Herat, qu'il nomma à sa propre gloire Alexandria in Ariis. Puis, au lieu de se rendre directement à Bactres, où résidait son ennemi Bessus, le meurtrier de Darius et son successeur comme roi des Perses, Alexandre, assuré, semble-t-il, de sa victoire future, se dirige au sud pour revenir sur la Bactriane par un immense détour à travers la Drangiane et l'Arachosie. Prenant la route que tant d'autres conquérants ont suivie après lui, il descendit vers le territoire de bas-fonds et de lacs appelé aujourd'hui le Seistan et remonta au nord-est par la vallée de l'Etymander, le Hilmend, pour atteindre la base de l'Hindu-kuch dans la région de Kabul : c'est exactement la route que prit, dans la dernière guerre de l'Afghanistan, l'armée du général Roberts. Obligé d'attendre au pied des montagnes que le printemps eût fait fondre les neiges de l'hiver, Alexandre employa son temps à construire une de ces villes qu'il aimait tant à marquer de son nom : une Alexandria ad Caucasum s'éleva dans le voisinage de la ville actuelle de Kabul, en un point où viennent se rejoindre les sentiers descendus des principaux cols de la chaîne. Des ruines ont été désignées en plus d'un endroit comme les restes de l'antique cité[1] ; du reste, depuis que des peuples se meuvent à travers le diaphragme de l'Asie, un centre de population dut s'élever à cette rencontre des chemins.

Arrivé sur le versant septentrional de l'Hindu-kuch, probable-

1. Wilson, Cunningham, Vivien de Saint-Martin, B. Haussoulier; Bunbury, *History of ancient Geography*, passim.

ment à la descente du col de Kawak (Khawak), Alexandre accomplit son projet, qui était à la fois de briser toute insurrection et de

N° 245. Alexandre en Iranie.



D'après E. H. Bunbury.

1 : 20 000 000

0 300 600 1200 Kil.

En comparant ce tracé des campagnes d'Alexandre à celui de la carte n° 170, page 341, tome II, on peut relever quelques petites différences. Certains auteurs trouvent les ruines de l'Alexandrie du Caucase à Kherinan (15 kilomètres à l'ouest de Kabul), les autres, et c'est le plus grand nombre, à Tcharikar (60 kilomètres plus au nord). L'Alexandrie la plus lointaine est dans la vallée du Jaxartes, soit à Khodjend, soit à Tchinas, soit même, suivant d'aucuns, à Marghinan (200 kilomètres à l'est de Khodjend).

pousser jusqu'aux dernières limites du royaume des Achéménides, dans la direction du nord. Il franchit en effet Oxus et Jaxartes et fonda la « dernière Alexandrie », non loin de la Cyropolis qui passait

alors pour être la borne du monde civilisé à l'entrée des pays barbares. Ayant traversé à nouveau les monts qu'il appelait le Caucase, cette fois par le col de Bamian, il ne lui restait plus qu'à descendre vers les plaines de l'Inde par la vallée du Kophen ou rivière de Kabul. Une partie de son armée s'engagea en effet sur cette route historique, le chemin par excellence de l'Inde; toutefois, entraîné par sa vanité, Alexandre s'arrêta pour guerroyer dans le pays que l'on s'imaginait être la patrie de Dionysos et d'Hercule, parce que la vigne sauvage y croît en abondance[1]. Là s'élevait ce rocher mystérieux d'Aornos, « Sans oiseaux », si haut que l'aile de l'aigle ne pouvait l'atteindre et que le puissant Hercule ne put le gravir; mais Alexandre « plus grand que les dieux » ne manqua pas d'en triompher.

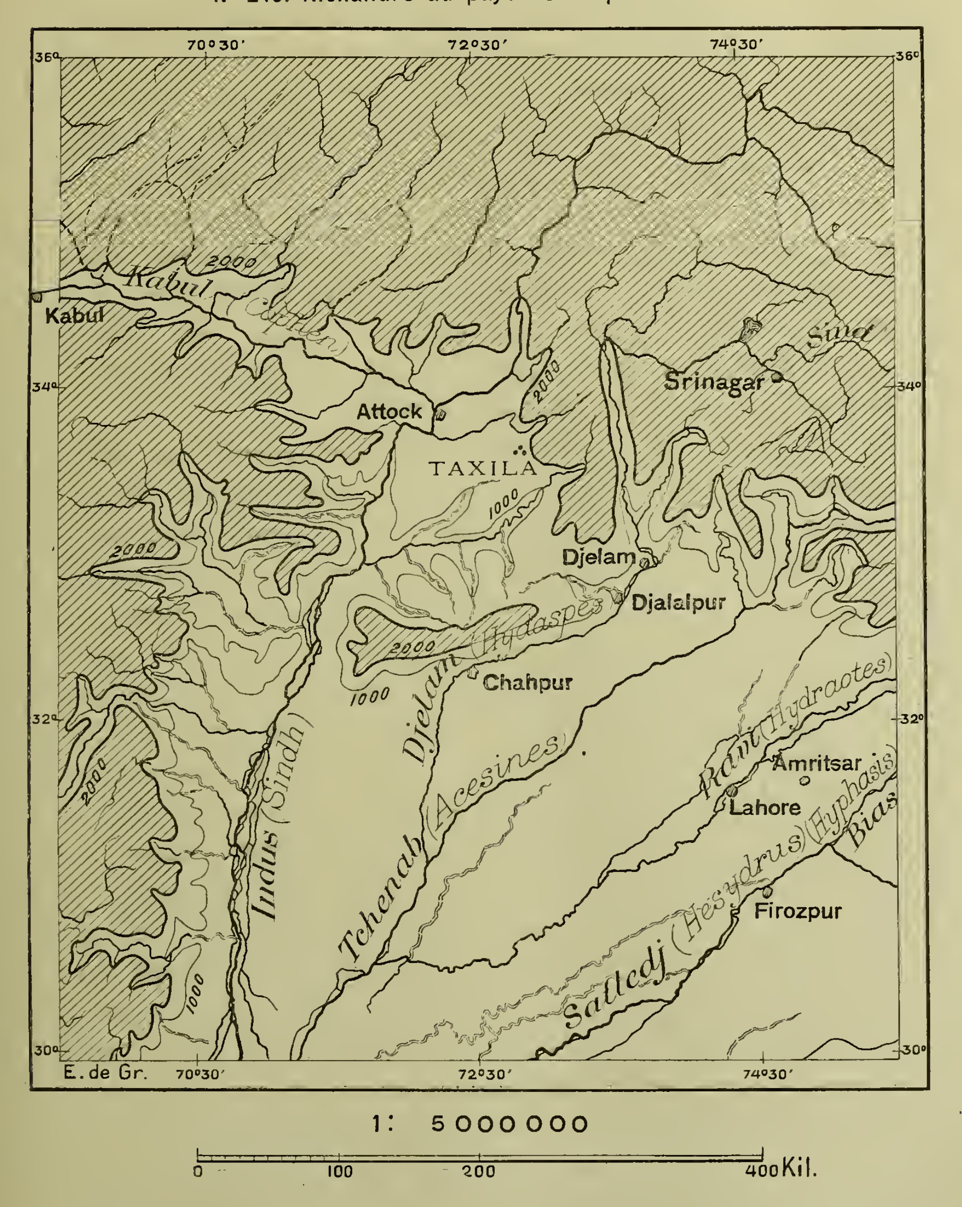
Les connaissances géographiques des compagnons d'Alexandre étaient trop imparfaites pour qu'il soit possible de reconstituer les itinéraires de cette partie de l'expédition fameuse; mais la pointe qu'il poussa dans l'intérieur de l'Inde, au delà du grand fleuve, ne pouvait s'accomplir que par la route même qu'indique supérieurement la nature et qui, de tout temps, avait été prise par les prédécesseurs du Macédonien, comme elle le fut aussi par tous ses successeurs. Il lui fallait franchir l'Indus immédiatement en aval du confluent de la rivière de Kabul, à l'endroit où le large courant venant de l'est réunit ses flots errants dans la plaine pour s'engager dans une étroite cluse aux inabordables falaises[2]. Vers l'origine de l'étranglement, indiqué sinon par un tracé rigoureux et inflexible du moins dans sa direction générale par le mouvement du sol, le groupement des populations et la position des cités, l'itinéraire de l'expédition devait être sensiblement parallèle aux arêtes de l'Himalaya et à tout l'ensemble orographique des avant-monts, des talus, des coulées qui s'épandent dans la plaine et des espaces déserts incultivables qui se prolongent au sud. Les routes qui se tracèrent sous les pas des caravanes et des armées, l'ancienne « Route royale » et, depuis le milieu du XIXe siècle, la ligne du chemin de fer suivent toutes cette direction normale, imposée par l'architecture même et le climat de l'Inde.

Cunningham a retrouvé les ruines de la première ville traversée par Alexandre à l'est de l'Indus; elle portait alors le nom de Tak-

1. Wilson, *Ariana*, p. 193. — 2. Voir carte n° 241, p. 157.

chasila (Taxila). Un demi-siècle plus tard, elle devint la résidence

N° 246. Alexandre au pays des Sept Rivières.



Les seuls points de l'itinéraire d'Alexandre dans le Pendjab qui soient fixés avec grande probabilité sont Attock et Taxila. Pour le reste, tout est conjectures. Le point de passage de l'Hydaspes a été cherché à Djelam et à Djalalpur, mais il pourrait être ailleurs. La ville de Sangala a été identifiée avec Lahore, Amritsar et bien d'autres villages entre l'Hydraotes et l'Acesines. On ignore si le point extrême de l'expédition fut en amont ou en aval de la jonction de l'Hyphasis et de l'Hesydrus, laquelle, avant 1796, se trouvait à proximité de Firozpur.

du fameux roi bouddhiste Açoka, le fervent constructeur de mona-

stères et de stoupa, le propagandiste zélé qui envoyait les apôtres de la foi nouvelle vers toutes les contrées des alentours. A l'est de Takchasila, le chemin de l'armée macédonienne rencontre le fleuve Hydaspes ou Djelam (Djhilam), mais sur ses bords les archéologues n'ont que l'embarras du choix pour désigner, d'après leur interprétation des auteurs, les emplacements probables des villes de Nicée, bâtie à la gloire d'Alexandre, et de Bucéphale, érigée en souvenir de son cheval. Ensuite l'armée macédonienne traversa successivement deux autres des « Cinq rivières », l'Acesines ou Tchinab, l'Hydraotes ou Ravi, puis s'arrêta devant les flots de l'Hyphasis ou Bias, où l'on dressa douze autels pour commémorer à jamais ses victoires ; il est probable que le fleuve errant démolit ces monuments dans une inondation, car on n'en retrouve aucun débris.

Sans avoir dépassé la contrée de l'Inde déjà connue des Persans, les Macédoniens rapportaient du moins un itinéraire assez précis qui permettait de fixer approximativement quelques points géographiques. A cet égard le retour fut encore plus instructif. S'embarquant sur le Hydaspes dont le courant, rejoignant en aval celui de l'Indus, porta le conquérant jusque dans le voisinage de la mer, Alexandre employa neuf mois entiers pour un voyage que l'on pourrait accomplir en quinze jours, mais deux corps d'armée l'accompagnaient par terre, l'un à droite, l'autre à gauche, et de temps en temps il descendait pour guerroyer contre les populations qui ne se soumettaient pas au passage. Arrivé à la tête du delta fluvial, il explora successivement les deux bras principaux jusqu'à la mer, pour aller contempler l'Océan Indien et assister au phénomène, redoutable pour lui, de la marée, car le courant de flux causa de graves avaries à plusieurs de ses embarcations. Avant de descendre l'Indus, Alexandre se faisait une idée si confuse de la géographie des pays traversés qu'il croyait voir dans le fleuve indien une branche du Nil, et cela parce que des crocodiles vivaient dans l'un et dans l'autre cours d'eau. Il est à présumer que le grand Aristote ne doit pas être tenu pour responsable de cette crasse ignorance de son pupille, car lui du moins savait que, deux siècles auparavant, Scylax de Caryanda, sur l'ordre de Darius, avait descendu le fleuve Indus et navigué sur la mer Rouge[1].

1. Hérodote, *Histoires*, IV, 44.

De même qu'Alexandre voulait faire oublier les expéditions antérieures des Perses dans l'Inde, de même il voulut rejeter dans l'ombre toute expédition maritime ayant précédé celle de son lieutenant Néarque : en toute chose, il lui fallait être le premier. Et, fait qui pourrait sembler extraordinaire, si les foules n'étaient facilement subjuguées par qui les violente, la postérité crut longtemps Alexandre sur parole ! Les historiens sont encore presque unanimes à célébrer le roi macédonien comme le conquérant qui ouvrit aux Occidentaux les portes de l'Inde ; ils négligent aussi de mentionner le voyage de Scylax pour reporter le mérite de la navigation première sur un compagnon d'Alexandre ; c'est aussi à ce Néarque, qui navigua pendant quelques mois seulement sur la mer d'Oman et le golfe Persique, que d'aucuns attribuent la découverte du régime des moussons[1]. D'après les auteurs, on eût dit également que la traversée de la stérile Gedrosie était un exploit sans exemple, puisque la souveraine légendaire, Sémiramis, puis Cyrus, s'étant aventurés en cette redoutable contrée, y auraient perdu les multitudes qui les suivaient.

Après Alexandre, sous la domination des Séleucides, les relations devinrent presque fréquentes entre les Grecs et les Hindous ; il est certain même qu'il n'y eut aucune solution de continuité au point de vue historique et que les satrapies instituées par Alexandre sur l'Indus furent maintenues par son successeur à l'occident du grand fleuve[2] et pourvues de nouveaux titulaires. Mais une modification profonde venait de se produire dans l'équilibre politique de l'Inde septentrionale. Un monarque puissant, Tchandra-Gupta, le Sandracottus des Grecs, qui résidait à Pataliputra (Palibothra), la moderne Patna, au confluent de la Gangâ et de la Son, avait réuni sous son pouvoir toutes les populations du bassin gangétique et ses armées s'avançaient vers le bassin des Cinq rivières : Seleucus comprit qu'il aurait affaire à trop forte partie s'il essayait de défendre les conquêtes d'Alexandre. Il fit évacuer la région du Pendjab et céda tous les districts de la plaine au sud des passages du Paropamisus, en échange de l'amitié de Tchandra-Gupta et d'un cadeau de cinq cents éléphants, précieux appoint dans ses guerres contre les autres héritiers du Macédonien. A titre d'allié, il envoya son ambassadeur Mégasthènes

1. Leop. von Ranke, *Weltgeschichte*, I, p. 213. — 2. Bunbury, *ouvrage cité*, p. 554.

à la cour de Pataliputra, et, grâce à ce Grec intelligent, qui résida plusieurs années sur les bords de la Gangâ et qui semble avoir été moins porté aux exagérations que la plupart de ses compatriotes, les Occidentaux de la Grèce et de Rome apprirent à peu près tout ce que l'on devait savoir de l'Inde et de ses habitants jusqu'au voyage de Vasco de Gama : ses descriptions, reproduites par Arrien et Strabon, commentées par Eratosthènes avec l'aide d'un autre récit de voyage, celui de Patrocle, furent pendant 18 siècles le document classique par excellence. A l'époque où Mégasthènes était l'hôte de Tchandra-Gupta, la caste des brahmanes était encore souveraine, mais les philosophes sarmanes, c'est-à-dire les Sramana, ainsi que l'on désignait les bouddhistes, étaient fort considérés : c'était vers eux que regardait le peuple comme vers des sauveurs.

Les rapports directs qui s'établirent entre l'Inde et les terres riveraines de la Méditerranée et qui mirent en mouvement de grandes masses d'hommes amenèrent sans aucun doute des progrès considérables à tous les points de vue. « Les Yavana savent tout, est-il dit dans un verset des Mahàbhàrata, et leur force surpasse celle des autres hommes » ! L'influence hellénique se manifesta même directement dans le domaine de la science, puisque des traités astronomiques hindous, datant des premiers siècles de l'ère chrétienne, reproduisent des vocables grecs, tels que « centre », « diamètre », « heure », sous des formes peu modifiées[1]. Le texte de ces ouvrages montre en toute évidence que les théories d'origine occidentale avaient été importées par la voie d'Alexandrie, « Yavanapura », qui était alors la ville hellénique par excellence. En dehors de l'astronomie, il ne paraît pas que l'Inde ait beaucoup reçu de l'Occident en arithmétique et en algèbre : c'est bien sans l'intervention des Grecs que les Hindous auraient trouvé le système de numération dit « arabe », caractérisé par la position respective des chiffres en colonnes distinctes comme les rangées de boules sur l'abaque, et par la figuration du point ou zéro qui représentait d'abord le vide intercalaire des colonnes, ainsi que le défaut des unités finales[2].

L'influence grecque s'est manifestée surtout dans la sculpture et

1. Vivien de Saint-Martin, *Traité sur la Géographie grecque et latine de l'Inde*, p. 192. — 2. Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, p. 109; — Eugène Monseur, *Inde et Occident*, p. 30.

dans l'architecture. Les formes régulières du stoupa bouddhique, à peu près pareilles à celles d'une cloche et probablement inspirées par un symbolisme analogue, ne pouvaient être modifiées, puisque la coutume les imposait, mais les statues figurées sur ces monuments témoignent de l'étude des œuvres de l'art grec ; probablement des



Document communiqué par M[me] Massieu

RUINES DE MARTAND

sculpteurs hellènes travaillèrent pour les souverains de la contrée, car on sait qu'après l'ambassade de Megasthènes, les hauts personnages du bassin gangétique appelèrent à leur cour un grand nombre de danseuses et d'actrices [1], qu'accompagnèrent d'autres Grecs distingués par leurs connaissances ou leurs pratiques d'art. Dans le pays de Kachmir, qui se trouve en un bassin des montagnes bien éloigné de la route historique de l'Inde, mais où, par conséquent, les édifices ont eu grand'chance de se conserver intacts, on compte plus de soixante-dix temples dont le style est évidemment gréco-bactrien, et, parmi ces sanctuaires, il en est un, celui de Martand, dont les colonnades et les bas-reliefs sont de la plus haute élégance : tous les voyageurs s'accordent à y voir une œuvre des architectes hellènes [2]. L'art de la

1. A. Weber, *Indische Skizzen*, p. 85, — 2. Cunningham, Fergusson, Lejean, etc.

gravure fit aussi de grands progrès sous l'influence occidentale : de nombreuses médailles en fournissent les preuves.

Si le nom d'Alexandre le Macédonien n'est mentionné dans aucun document hindou, on cite d'autres personnages grecs des époques postérieures : d'abord un Alikasunari (Alexandre) de la cour d'un Séleucide, Antiochus, et un Ménandre, qui s'avança victorieusement d'un côté jusqu'à la Djamna, de l'autre jusqu'à la péninsule de Gudjerat. Le nom de Dattàmitra, un Demetrius, est également connu ; et le Mahâbhàrata entre enfin dans l'histoire, en parlant de Turamaya, — Ptolémée, — le mathématicien et géographe qui tenta de fixer les formes précises du contour péninsulaire[1]. Même au point de vue reli-

Légende de la Carte n° 247

Grâce à la multiplicité des royaumes hindous, des centaines de villes pourraient réclamer le titre de capitale, nous n'en citons que quelques-unes avec les périodes ou les personnalités qu'elles évoquent.

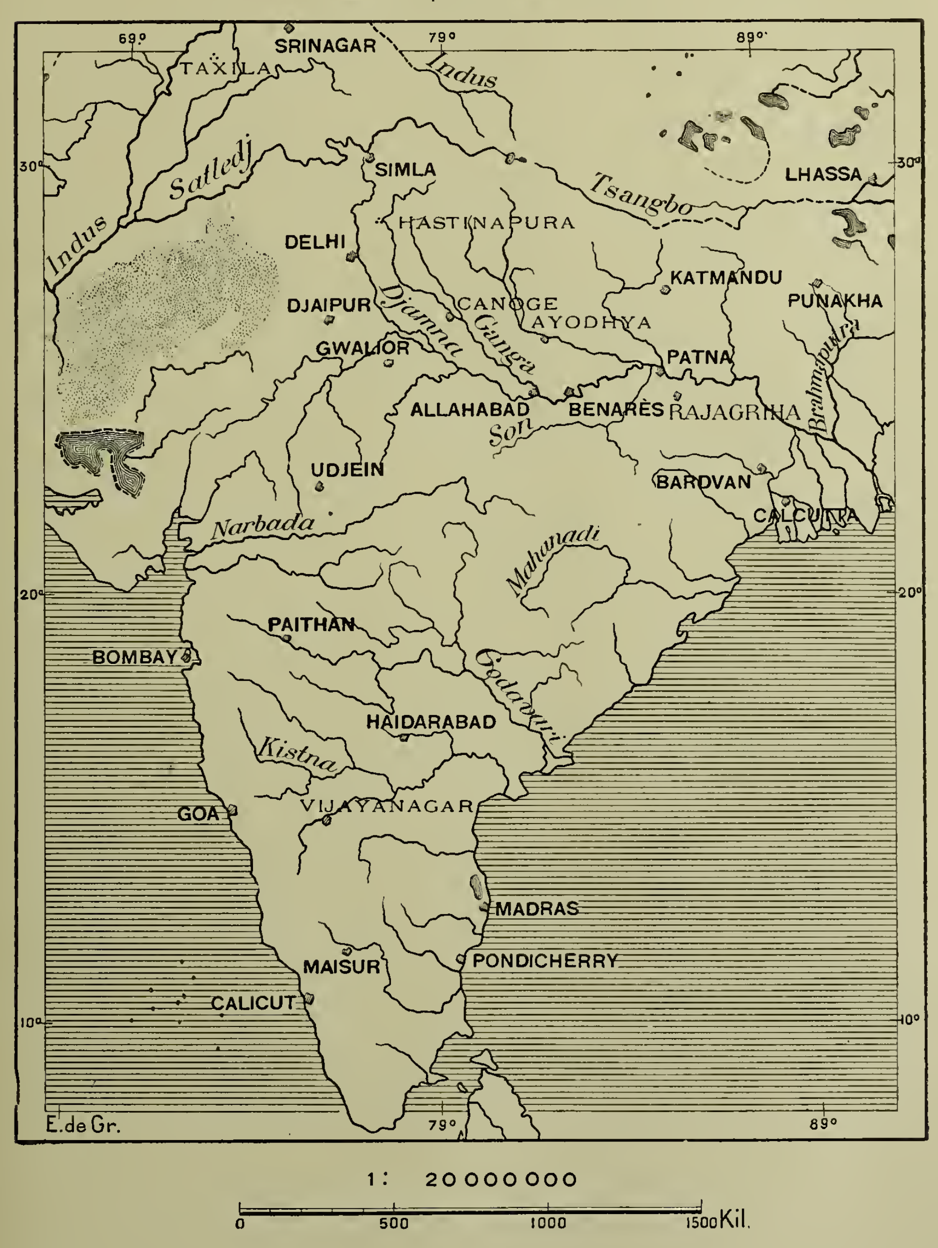
Hastinapura, dynastie lunaire ; Ayodhya (Audh), dynastie lunaire.
Delhi (Indraprastha), maintes fois capitale de l'Inde, de Yudichthira aux Mogols.
Benarès, capitale buddhique ; Rajagriha, siège du premier concile.
Patna (Pataliputra), capitale de Tchandra-Gupta ; Taxila, capitale d'Açoka.
Allahabad (Prayâga), confluent sacré ; Paithan (Pratichtana), Bardvan (Vardhamâna), Udjein, capitales des premiers siècles de l'ère vulgaire.
Vijayanagar, Canoge (Kanudj) ; Gwalior, capitales au moyen âge.
Calicut, Goa rappellent les Portugais ; Pondicherry, les Français.
Djaipur, Haidarabad (et Golconde), Maisur sont des capitales récentes.
De nos jours, Bombay et Madras sont des sièges de gouverneurs, Calcutta est la capitale du vice-roi en hiver. Simla, la résidence d'été.
Lhassa, Srinagar, Khatmandu et Punakha sont les chefs-lieux respectifs du Tibet, du Kachmir, du Nepâl et du Bhutan.

gieux, il y eut un certain échange d'idées, ainsi qu'en témoigne un passage du Mahâbhârata (18e livre), introduit, d'après Weber, il y a seize siècles environ, dans le grand poème indien. Ce récit raconte la légende d'un pèlerin brahmane qui se serait dirigé vers le pays des « Hommes Blancs », où se trouve une cité dans laquelle on reconnaît Alexandrie, et y aurait été initié aux mystères du culte de Krichna, tel qu'on le pratiquait dans ce pays lointain.

Il y eut certainement des infiltrations entre les cultes buddhique et catholique, mais il n'existe pas d'analogie, comme divers l'ont prétendu, entre le nom de Christos et celui de Krichna, l'incarnation de Vichnu, dont le culte se propagea dans l'Inde, il y a quinze cents ans environ.

1. A. Weber, *Indische Skizzen*, p. 96.

Krichna, c'est-à-dire « le noir », est un mot qui se prononce Kœrchna's et dont les Grecs ont voulu rendre l'énoncé par la forme Κορβαντῃς, bien



N° 247. Capitales de l'Inde.

différente de Χριστός, on le voit. Or il faut ajouter, dit E. Monseur, que les chrétiens de l'Inde, s'étant probablement toujours rattachés aux

églises syriaques, n'ont pas dû se servir du mot grec, mais du vocable sémitique dont le français a fait « Messie ».

Les deux civilisations de l'Orient et de l'Occident se pénétrèrent donc mutuellement pendant les siècles gréco-romains. Le rhéteur Chrysostome, qui visita l'Inde gangétique après Megasthènes, nous dit que les Hindous avaient entendu parler de la guerre de Troie et se récitaient les hauts faits d'Achille et d'Hector, les lamentations d'Andromaque et d'Hécube[1]. Evidemment les échanges d'idées et les acquisitions nouvelles de savoir durent se produire de part et d'autre bien plus activement même que l'histoire écrite n'en témoigne, car les faits sont tellement complexes et mélangés dans leurs origines qu'on ne peut en distinguer tous les éléments : maint phénomène qui paraît purement hindou n'en devrait pas moins être ramené à des influences occidentales.

D'ailleurs l'hellénisme ne coulait point à flots d'une source pure : si quelques relations directes s'établissaient alors entre les bords de la Gangà et les grandes cités grecques d'Antioche et d'Alexandrie, presque toutes les communications se faisaient avec des contrées qui n'étaient point grecques, si ce n'est officiellement par l'origine de leurs dynasties. La Bactriane était à cette époque le principal intermédiaire, les armées passant et repassant incessamment de l'un à l'autre versant par les cols de l'Hindu-kuch : ce n'était plus l'art d'Athènes que les Grecs bactriens apportaient de ces régions lointaines. Combien plus trouble fut encore l'hellénisme de Bactres lorsque, il y a deux mille ans, les « Scythes » ou Çaka, qui en réalité étaient des Turcs des frontières de la Chine, croisés de Dsungares, de Mongols et de Chinois, conquirent la Bactriane et s'emparèrent des domaines grecs en Iranie et dans l'Inde nord-occidentale!

Jusqu'à quel point ces Asiates étaient-ils devenus Grecs? Autant que les Anglais devinrent Français après avoir été conquis par les rois normands. Les souverains maintenaient l'idiome qui devait leur assurer le plus d'ascendant, mais qu'ils ignoraient peut-être eux-mêmes. Pendant près de deux siècles, des mots grecs figuraient sur les monnaies hindoues jusqu'à la Gangà et dans tous les ports de la côte occidentale. Mais, perdus dans un milieu ethnique absolument différent de celui d'où leurs pères étaient venus, les hauts

1. A. Weber, *Indische Skizzen*, p. 162.

personnages parmi les dominateurs de l'Inde qui se disaient encore Hellènes se transformaient en Hindous des hautes castes par leurs habitudes, les préjugés et les mœurs. Les inscriptions des monnaies les plus anciennes étaient purement grecques : puis elles se présentent comme des traductions de paroles iraniennes, enfin, elles deviennent bilingues, jusqu'à ce que le grec disparaisse complètement. Le costume change aussi : le diadème des monarques grecs est remplacé par des bonnets à tête d'éléphant, levant la trompe. Le bouddhisme triomphe enfin sur les anciens dieux, quoique par lentes évolutions et sans changement brutal [1].



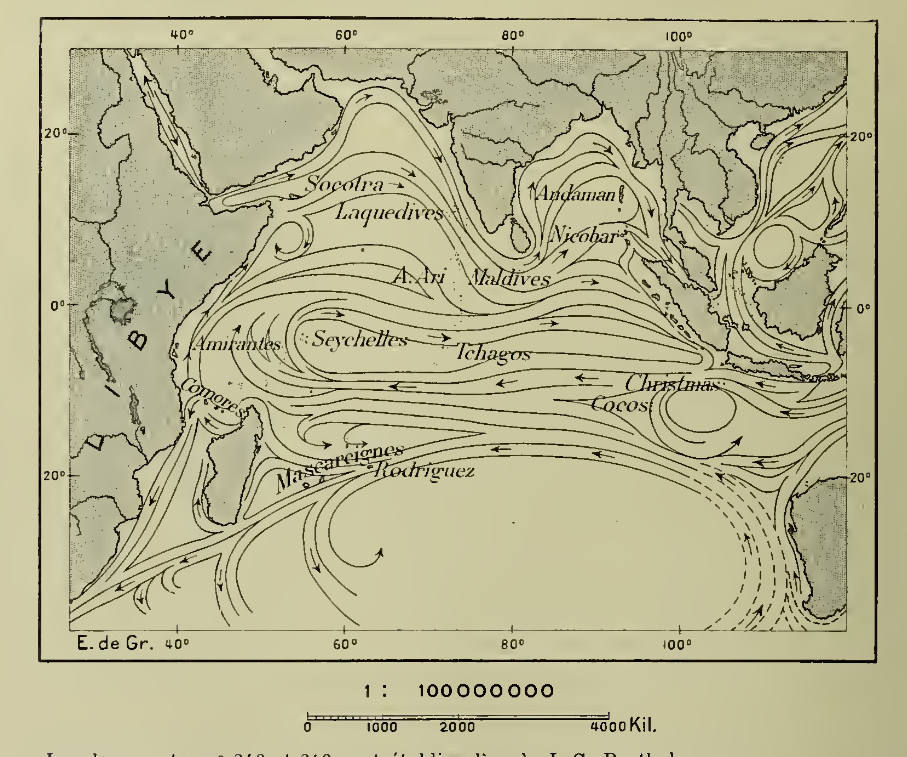
Musée du Louvre. Cl. Giraudon.
STATUE GRÉCO-HINDOUE

Si le flot des conquérants avait eu à descendre dans l'Inde par des chemins relativement faciles, comme jadis les Aryens d'Iranie, et comme plus tard les Parthons des hautes vallées afghanes, les Bactriens avaient à franchir des obstacles bien autrement redoutables. Pour se soustraire à une attaque de flanc des Parthes et autres habitants du plateau, il leur fallait traverser les multiples remparts du Paropamisus. Avant de pénétrer dans l'Inde, les Scythes, venus de par delà l'Oxus et le Jaxartes, devaient en outre franchir les seuils de partage qui séparent les versants des deux mers intérieures : d'un côté les sables de la Mongolie, de l'autre, les eaux lacustres de l'Aral. C'est un phénomène historique du plus haut intérêt que de voir une route de migration se créer de la Chine à l'Inde par l'immense détour de la

1. Goblet d'Alviella ; Darmesteter ; Eugène Monseur, *Inde et Occident*, pp. 20, 21.

Bactriane, alors que, du côté de l'infranchissable Tibet, ces contrées sont limitrophes; mais on comprend aussi fort bien que la longue voie détournée ne fût pas toujours libre devant les émigrants. Souvent l'empire bactro-indien, obéissant pour ainsi dire à la force d'une double attraction, se décomposa en deux moitiés distinctes, nettement

N° 248. Courants de l'Océan Indien durant la mousson d'été.



1 : 100000000

0 1000 2000 4000 Kil.

Les deux cartes n° 248 et 249 sont établies d'après J.-G. Bartholomew.
De juin à octobre, le vent souffle du sud-ouest vers l'Inde et l'Indo-Chine ; les mouvements de l'atmosphère ainsi que les courants marins facilitent les voyages de l'ouest à l'est.

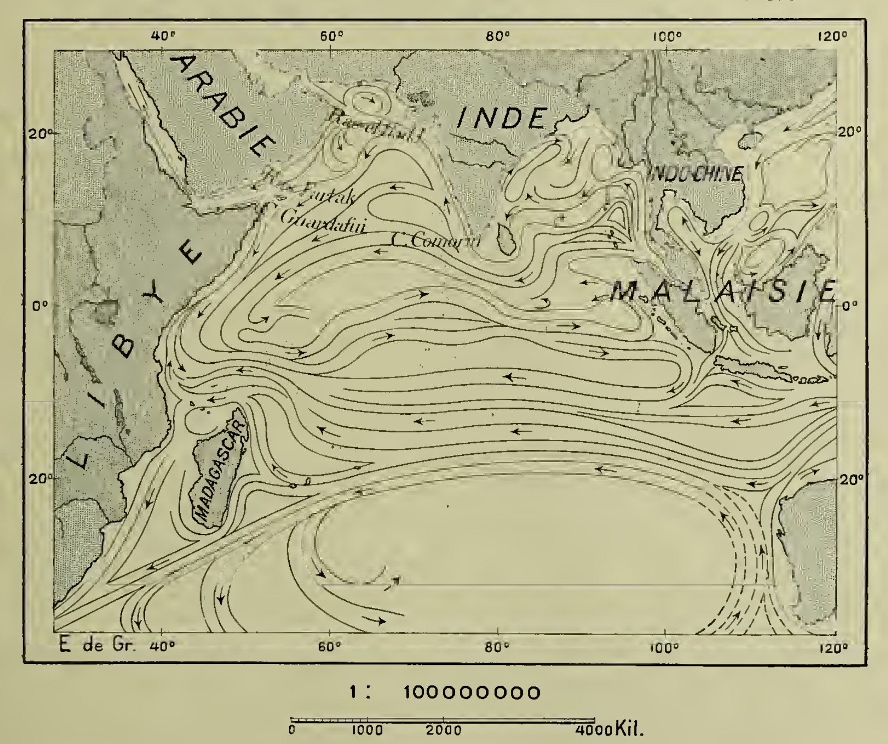
délimitées par les hautes arêtes neigeuses de l'Hindu-kuch : la géographie le voulait ainsi [1].

Malgré tous les événements de guerre qui s'accomplissaient dans les contrées nord-occidentales de l'Inde, sur les chemins qui y conduisent par l'Iranie, le commerce direct, confié en grande partie à des convoyeurs neutres, se maintenait des bords de la Méditerranée à ceux de l'Océan Indien. On juge de l'importance de ce trafic par voie de terre à la vue des très nombreuses monnaies romaines, frappées

1. E. H. Bunbury, *History of ancient Geography*, tome II, p. 102.

entre la fin de la République et le règne de Caracalla, que l'on trouve dans la région de Pechaver : c'est là que les caravanes descendues des plateaux afghans devaient échanger l'or romain contre les produits de l'Inde. Vers le milieu du IIIe siècle, des guerres interrompirent brusquement ce trafic, et les voyages ne purent alors se continuer que par

N° 249. Courants de l'Océan Indien durant la mousson d'hiver.



D'octobre à mai, le vent souffle du nord-est sur les golfes qui encadrent l'Indoustan. C'est l'époque des voyages de la Malaisie vers Ceylan et de l'Inde vers le golfe Persique, la mer Rouge et la côte d'Afrique.

mer, mais en des conditions infiniment supérieures à celles où s'étaient trouvés les Scylax et Néarque six ou huit siècles auparavant, car les marins qui desservaient le mouvement des échanges gréco-romains avaient fini par découvrir ou plutôt avaient appris des matelots arabes un secret de géographie physique qui devait singulièrement faciliter leur tâche.

Cette découverte capitale qui rapprochait l'Inde et l'Europe était celle des moussons ou vents alternants qui fluent et refluent à travers la mer indienne, poussant les navires devant eux pendant une saison et les ramenant pendant une autre. Ce fut un marin, probablement

grec, à en juger par son nom, Hippale, qui attacha sa mémoire à cette conquête commerciale, et l'on imagine qu'il faut en fixer la date à la deuxième moitié du premier siècle du comput vulgaire, puisque Pline, qui la mentionne le premier, se sert de l'expression *his annis comperta*. (VI, 23.) Hippale choisit d'abord comme point de départ le promontoire Syagrius de la côte méridionale d'Arabie, le ras Fartak des riverains actuels, et se lança directement vers la côte de la péninsule hindoue; mais, enhardis par la réussite, d'autres navigateurs appareillèrent en des ports plus rapprochés de l'Egypte, au sortir de la mer Rouge ou au promontoire des Aromates (cap Guardafui), et prirent pour but tel ou tel marché de la côte de Konkan ou du Malabar, suivant les marchandises qu'ils portaient et les denrées qu'ils allaient charger.

On pourrait identifier les ports où ils abordaient par la nature des objets qu'ils demandaient aux trafiquants : ainsi le poivre et les perles provenaient certainement de l'Inde méridionale, tandis que les soies de la Chine ne pouvaient être obtenues que sur les marchés du nord, approvisionnés par les marchands « scythes » de la Bactriane. Des témoignages directs, entre autres celui de Marinus de Tyr, établissent que le terme le plus habituel des voyages était un port de la côte occidentale; cependant des navires doublaient aussi le cap Comorin, le « Kumârî » de la géographie sanscrite, et remontaient jusqu'à l'emporium de la Gangà, peuplé par les « Gangarides » : la capitale de la contrée était alors Varddhamâna, la « Florissante », la Bardvân de nos jours[1].

On évalue à plus d'une centaine les navires qui, bon an, mal an, passaient le détroit de Bab-el-Mandeb pour aller trafiquer sur les côtes de l'Inde, et divers documents parlent des passagers grecs qui furent ainsi transportés en grand nombre dans l'Inde, médecins, architectes, peintres, sculpteurs, artisans de tous métiers, mais surtout musiciens, musiciennes et courtisanes pour les harems des radjahs. Des colonies de marchands juifs et, plus tard, de marchands chrétiens se fondèrent ainsi sur le littoral de la péninsule dravidienne. Pline[2] essaie de chiffrer la valeur du commerce qui se faisait de son temps entre l'Empire romain et l'Inde. Les exporta-

1. Vivien de Saint-Martin, *ouvrage cité*, pp. 293, 312. — 2. Pline, VI, 23, 7, 110.

LES BAINS SACRÉS A BENARÈS

tions de l'Occident représentaient un avoir d'au moins cinquante-cinq millions de sesterces, et l'on ramenait en échange des denrées revendues au centuple du prix d'achat.

C'est probablement à la prospérité commerciale des ports de la côte occidentale et de toute la région voisine de la mer « Erythrée » que l'on doit attribuer le déplacement du centre de gravité de la puissance politique. La mouvement de conquête des Aryens et de tous les autres envahisseurs devait naturellement se propager vers l'est par la « route royale », que continue le cours même de la Gangâ, et le centre de la résistance ne pouvait se trouver ailleurs que dans les régions très populeuses où viennent s'unir les grands affluents, irriguant les campagnes à perte de vue. Plus tard, lorsque les conquérants aryens, ou du moins ceux qui gouvernèrent sous leur nom et qui fondèrent la dynastie solaire, puis la dynastie lunaire, se disputant l'empire en d'effroyables guerres, eurent acquis la suprématie dans l'Inde entière, le foyer de leur puissance devait rester également dans la contrée des Prasiens ou Prachya, c'est-à-dire des « Orientaux », qui vivaient dans le bassin de la Gangâ, de l'Audh au Bengale. Quand Alexandre pénétra dans l'Inde, le centre de la puissance hindoue était à Patna, mais peu de décades après cet événement, on voit le siège de l'empire changer et se rapprocher de l'emplacement qu'occupe de nos jours le camp anglais de Rawal-Pindi. Trois ou quatre siècles plus tard, à l'époque où le commerce gréco-indien prenait un essor rapide grâce à la découverte d'Hippale, un autre souverain, Vikramâditya, le roi qui a la « Force du soleil », fit de sa ville royale et sainte, Udjein, près du seuil de partage des deux mers, une cité de très grande splendeur, dont on admire encore les ruines ombragées et fleuries au nord de la ville moderne du même nom. Udjein était considérée comme une métropole ; l'ère de samwat[1], fondée en l'honneur de Vikramâditya, était naguère la plus répandue dans toute l'Inde du nord, et le méridien qui passe par le mont Mérou était censé traverser la ville d'Udjein pour aboutir à l'île de Lanka, c'est-à-dire à Ceylan[2]. Sans doute les astronomes hindous se trompaient, mais leurs erreurs étaient pourtant

1. L'année 1900 de l'ère vulgaire occidentale correspond à l'année 1843 de l'ère samwat. — 2. Jos. T. Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde.*

notablement moindres que celles des Eratosthènes et des Ptolémée.

A cette époque de l'histoire hindoue, qui fut celle de la grande expansion de la foi bouddhique, l'Inde débordait sur le monde environnant par sa propagande religieuse. La région nord-occidentale entre l'Indus et le Sivat, pays qui constituait alors le royaume d'Udyêna — mot qu'on a rapproché de celui d'Eden[1] — ou le « Jardin », était le centre du prosélytisme[2]. Mais cette propagande était essentiellement pacifique, et, du reste, la nature même du sol voulait qu'il en fût ainsi : on fait irruption dans l'Inde en descendant des montagnes environnantes, tandis que de l'Inde, on s'élève vers les hauteurs en se présentant en hôte. D'une manière générale on peut dire que, sur le pourtour de l'Inde, les mouvements de conquêtes se firent toujours de l'amont à l'aval, de la région haute des âpres montagnes à la basse plaine du fleuve Indus, tandis que les expansions pacifiques agissaient en sens inverse, de l'aval vers l'amont. Mais du côté de l'est, où l'hémicycle des monts ne dresse pas les mêmes escarpements, et où des brèches nombreuses se présentent des deux côtés des massifs, les événements violents ou pacifiques purent se produire de part et d'autre ; cependant la nature débonnaire des populations agricoles qui peuplent l'un et l'autre versant, les bassins de la Gangà et du Brahmaputra, et celui de l'Irrauadi (Iràvadi, Aïravatì), fut certainement favorable à l'expansion paisible de la civilisation hindoue avec ses religions et ses mœurs.

On ne saurait douter que les points de contact aient été très nombreux sur les chemins de l'Occident entre le culte du Buddha, et celui qui, succédant aux religions gréco-romaines, se développa sous la forme de christianisme. On cite de bizarres exemples de ce mouvement d'extension du bouddhisme dans le monde occidental, opéré, soit directement par les missionnaires, soit de proche en proche par la voie lente des échanges. C'est ainsi que dans un *lauza*, l'une de ces tombes en pierres brutes éparses en Languedoc, on a découvert une tête du Buddha, transférée maintenant à Rennes ; et l'on constate que cette effigie appartient à une époque non préhistorique pour la Gaule mais du moins préromaine, puisque les lauza n'ont

1. E. Renan ; F. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, II, p. 59. — 2. James Burgess, *Journal of Indian Art*, 1894, 1899, etc.

livré aux chercheurs aucun objet des temps qui suivirent la conquête de César[1].

Du reste, les preuves directes de pénétration mutuelle des deux religions ne manquent pas. Il fallait que la vénération des philosophes alexandrins envers la religion bouddhique fût bien profonde pour que, au milieu du IIIe siècle, Plotin accompagnât l'armée de Gordien contre les Parthes. dans l'espoir, d'ailleurs déçu, d'aller trouver dans l'Orient sacré des frères en la foi (Lassen).



Musée Guimet. Cl. Giraudon.
SYMBOLE SOLAIRE BOUDDHIQUE
identique à maint ostensoir catholique.

L'analogie surprenante de costumes et de rites que l'on constate entre le culte catholique romain et celui des bouddhistes du Tibet serait également tout à fait inexplicable si l'on n'admettait pas une origine commune à ces deux héritages dont les formes sont presque identiques. Des adversaires de l'Eglise romaine ont vu dans cette ressemblance des deux religions un témoignage de simples emprunts faits au cérémonial bouddhique, tandis que les catholiques zélés ont voulu expliquer la chose par le plagiat de prêtres bouddhistes ayant surpris des catholiques dans l'Inde, ou mieux encore, par un artifice miraculeux du démon essayant d'imiter l'œuvre de Dieu[2]. Quoi qu'il en soit, on ne saurait prétendre que les beaux vêtements de brocart et d'or, que les

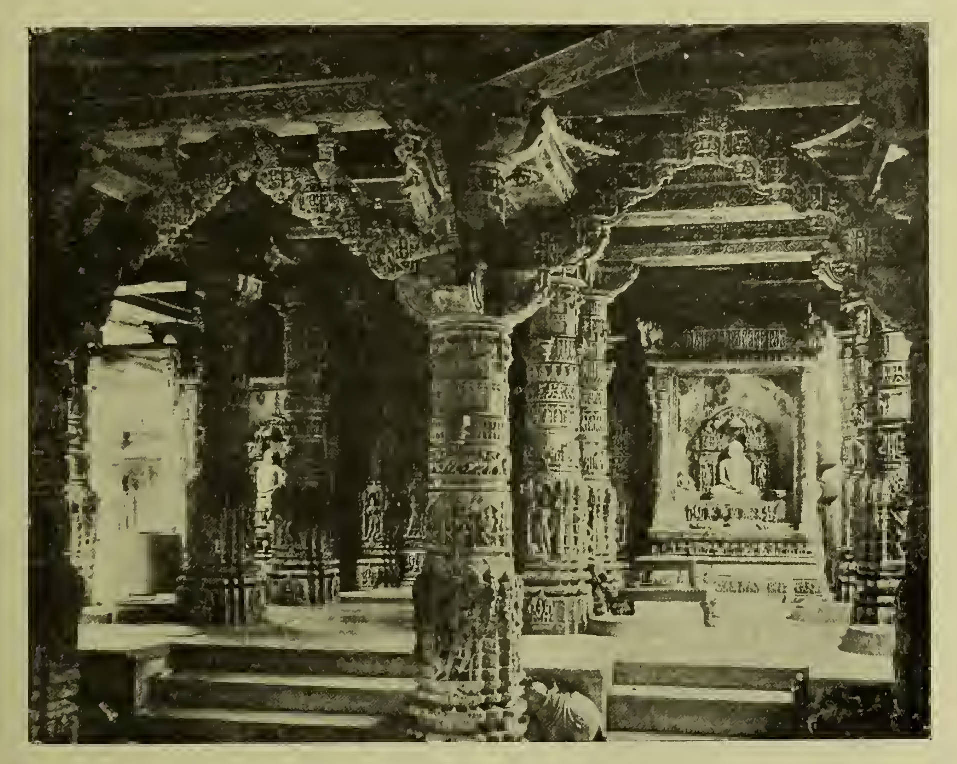
1. Collection Lapouge-Cavalier. *Congrès des Sociétés Savantes*, Paris 1896. —
2. Huc, *Souvenirs d'un Voyage en Tartarie, en Chine et au Thibet.*

cérémonies pompeuses et les processions solennelles des prêtres de Rome et de Lhassa aient été reçus en héritage, soit des prêtres de Jésus, soit des moines retirés dans la forêt de Gaya : c'est donc ailleurs qu'il faut chercher les fastueux modèles des prélats de nos jours à l'Orient et à l'Occident. N'est-ce pas encore vers Babylone, vers Suse et Ecbatane que l'on doit se tourner pour y découvrir les origines de ce rituel, conservé de part et d'autre avec un si fidèle respect ? Que de fois la différence des noms fait illusion relativement à la ressemblance des choses !

Du côté du nord, le mouvement de propagande de l'Hindouisme, avec ses idées et ses religions diverses, ne pouvait se faire qu'avec une extrême lenteur, le haut rempart des montagnes parallèles, aux âpres froidures, se dressant en obstacle presque infranchissable. Néanmoins, le travail s'accomplissait de proche en proche, et même les effets en étaient d'autant plus durables qu'ils se produisaient chez des populations auxquelles leur milieu donnait un caractère plus lent et plus tenace. Ainsi le pays du monde où la religion bouddhique, sous une forme du reste très différente de celle des premières communautés de Benarès, est le plus solidement assise, le Tibet, ne reçut les premiers missionnaires que mille ans après le Buddha, et le premier temple n'y fut bâti que deux cents ans plus tard. Mais où la nature ne posait pas de si difficiles barrières, l'élan de vie fut bien autrement rapide. Si les montagnes étaient presque impossibles à franchir là où elles opposaient leur masse dans toute sa largeur, le col de Bamian offrait un passage relativement facile, et les pèlerins bouddhistes s'y pressaient, allant à la conversion du monde. Bien avant la période chrétienne, ce passage était fréquenté par les missionnaires qui se rendaient vers les pays lointains de la Tartarie : de nombreuses dagoba montrent de distance en distance leur fin profil de cloche le long de la route, tenue alors pour sacrée. Ce col paraissait une brèche providentielle ménagée par les bons génies d'un monde à l'autre monde.

Mais tandis que la religion nouvelle se propageait dans les pays éloignés, elle cessait d'exister dans l'Inde continentale, du moins dans ses formes officielles. Peut-être pourrait-on, néanmoins, classer parmi les bouddhistes les Djaina ou « triomphateurs » qui comprennent un peu plus d'un million d'individus, vivant presque en dehors de

l'Inde proprement dite, dans la péninsule de Kattyavar ou du Gudjerat et dans les montagnes écartées, principalement sur le mont Abu et sur les pentes de l'Arawali. Les Djaina, fils de persécutés, ont fait comme les Parsi, les Arméniens, les Juifs, les protestants : prospérant au point de vue matériel, ils se sont enrichis, ont construit des villes :



Document communiqué par Mme Massieu.

INTÉRIEUR D'UN TEMPLE DJAINA SUR LE MONT ABU

un grand nombre d'entre eux sont devenus manieurs d'or et d'argent, grands connaisseurs de bijoux ; leurs temples sont de vastes écrins aux admirables ciselures. Ils s'en tiennent scrupuleusement aux dogmes de la religion traditionnelle : ils affectent aussi d'être parfaitement solidaires avec les animaux et se gardent bien de verser la moindre goutte de sang. Dans leurs demeures, ils entretiennent les singes malades, des écureuils, des pigeons, perroquets, paons et tourterelles. Pour épargner les animalcules, ils balaient soigneusement la place où ils vont s'asseoir, se frottent doucement au lieu de se laver, de peur de détruire quelque infusoire ne boivent que de l'eau filtrée, ne respirent qu'à travers un voile, jettent de la farine sur le sol pour

donner à manger aux fourmis. Leurs « quatre devoirs » consistent à exercer la bienfaisance ; mais par leurs pratiques, le talent de s'enrichir aux dépens du populaire, ils sont devenus une caste féroce, composée d'ennemis publics, et le peuple les déteste justement.

Tel est le sort des religions : en se fixant, elles nient leur point de départ, systématisent la trahison et le désaveu de leurs propres fondateurs. Jésus-Christ, le Buddha revenant aujourd'hui seraient maudits précisément par les chrétiens et les disciples de la « Vraie Foi ». C'est à d'autres qu'a passé la mission du bon combat.





Combien de petites humanités distinctes ont péri avant que naquit la grande humanité!

CHAPITRE XIII

INDO-CHINE. — CIVILISATION KHMER. — PAYS DES TCHAMPA
LES DEUX JAVA. — POPULATION MALAISE
NAVIGATION POLYNÉSIENNE — METALANIM. — MADAGASCAR

En comparant les affinités respectives des diverses contrées de l'Asie orientale pendant le cours du temps, on constate que l'ensemble de l'Indo-Chine a, depuis deux mille ans, complètement changé son orientation sociale : tandis qu'elle suit maintenant l'impulsion de la Chine, et qu'elle semble avoir bientôt à se régler sur le Japon, elle avait autrefois l'Inde pour modèle. Quelques expéditions de conquête, mais surtout l'immigration et l'influence pacifique d'une civilisation supérieure ont graduellement « sinifié » le Siam, le

Cambodge et l'Annam ; il y a quelque vingt siècles, lors de la propagande bouddhique, ces pays se trouvaient au contraire presqu' « indianisés ».

A cet égard les influences hindoues avaient toute facilité de pénétration dans la Barmanie, quoique des chaînes de montagnes, des forêts, des rivières puissantes, des marécages séparent nettement les deux grandes péninsules. Les mouvements de migration et de conversion religieuse et morale ne se firent directement que pour une bien faible part ; mais la navigation, aidée par le va-et-vient de la mousson et des courants marins, mettait en communication le delta gangétique et celui de l'Irâvadi, et c'est ainsi que, pendant le cours des âges, les populations barmanes du bas-fleuve reçurent pleinement les enseignements venus de l'Inde. Cependant la Barmanie est elle-même séparée du Siam par une chaîne maîtresse qui devait retarder, en certains endroits arrêter peut-être, l'épanchement des formes hindoues de civilisation. Même les deux versants de l'arête peu élevée qui se prolonge sur une distance d'environ 1 500 kilomètres dans l'étroite péninsule malaise, du Siam continental jusqu'à la pointe de Djohor, se trouvent en maints endroits privés de relations faciles l'un avec l'autre, bien que les cols de passage soient pour la plupart d'une faible hauteur moyenne.

Dans le corps même de l'Indo-Chine, les multiples chaînes de montagnes, toutes revêtues de forêts, sont vraiment difficiles d'accès, quoiqu'elles ne s'élèvent point dans la zone des neiges temporaires, mais elles n'empêchent point les rapports de commerce ni les expéditions de guerre : l'histoire mentionne un grand nombre d'invasions qui se firent de côté et d'autre, de la Barmanie vers le Siam ou du Siam vers la Barmanie. Mais les obstacles suffisent dans cette partie du territoire pour que l'influence chinoise, descendant au sud par les vallées parallèles que parcourent les fleuves, puisse contrebalancer l'action de l'Inde, exercée par le Bengale et l'Assam ; c'est à la ligne de partage des eaux entre le Saluen et le Menam que commence, peut-on dire, la véritable « Indo-Chine ». La Barmanie, dont le nom a été rapproché, non sans cause, de celui de Brahma[1], comme si ce dieu en avait pris possession lors de l'introduction de son culte, la Barmanie

1. Eugène Burnouf, *Journal des Savants*, 1837, p. 120.

a été soustraite à l'ascendant de la civilisation élaborée sur les rives du Fleuve jaune.

La forme si remarquable de l'étoilement des fleuves indo-chinois et des chaînes de montagnes divergentes explique comment cette presqu'île si favorisée par le climat — même en comparaison de sa

N° 250. Indo-Chine continentale.



voisine hindoue — et par les découpures de ses rivages ne put jamais atteindre à la dignité de nation unique. Elle ne contient pas de bassin assez vaste pour qu'une population nombreuse y serve de véhicule à une idée nouvelle, d'autre part, elle est encadrée par des sociétés trop développées pour avoir pu lutter contre leur génie propre. L'Indo-Chine servit de champ d'expérience aux conflits et aux amalgames

entre Malais, Hindous, Chinois et les peuples autochtones ou descendus du Nord, tels les Thaï du Siam ; elle eut certaines périodes de travail glorieux, où les éléments les plus actifs influencèrent victorieusement leurs voisins, — ainsi la langue usitée actuellement au Siam renferme plus d'un cinquième d'expressions cambodgiennes [1], — mais de ces actions multiples il ne jaillit point une synthèse puissante irradiant au loin.

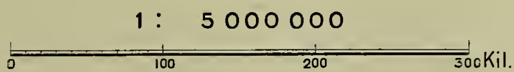
L'œuvre d'indianisation, à laquelle la nature n'opposait pas d'obstacles, put se continuer sans peine à travers les âges aussi longtemps que dura dans le pays d'origine la poussée d'une civilisation progressive, et la culture hindoue avec ses religions et ses mœurs, avec sa langue même, se répandit des bords de la Gangâ jusqu'à l'Océan Pacifique. Vers l'époque où, de l'autre côté de l'Inde, se produisait l'influence hellénique, le brahmanisme, puis le bouddhisme furent portés par ce courant, de même qu'avaient été portées antérieurement d'autres religions à caractère moins complexe, plus rapproché du naturisme primitif. Les Khmer du Cambodge, les Tchampa du littoral appartenaient au monde indien beaucoup plus que les populations indigènes des plateaux de l'Inde proprement dite.

Le centre de la civilisation khmer, remarquable par le grand nombre de ses monuments d'architecture, occupe en effet un des lieux les mieux situés pour recevoir et maintenir dans le bien-être une population très dense. Les deux vallées maîtresses de l'Indo-Chine orientale, le Menam et le Mekong, qui constituent les deux grandes voies historiques de la Péninsule, dans la direction du nord au sud, sont réunies dans leur cours inférieur par une longue dépression transversale parallèle au littoral maritime, formant entre les deux fleuves une superbe avenue : un beau lac, le Tonle-sap, qui paraît avoir été un golfe marin il y a quelques milliers d'années, complète les routes de terre, très faciles à suivre, par ses voies de navigation vers le Mekong. Entre ce bassin lacustre et le seuil de partage élevé d'où les eaux s'épanchent, au nord-ouest vers le Menam, au sud-est vers le Mekong, se groupèrent, pendant les périodes pacifiques, le plus grand nombre d'habitants auxquels lacs, rivières et golfes fournissaient une quantité prodigieuse de poissons ; c'est là que furent trouvés par M. Jammes

1. Raquez, *Bulletin du Comité de l'Asie française*, 1903, p. 431.

les amas de coquillages contenant les vestiges d'au moins trois civili-

N° 251. Centre de la Civilisation khmer.



Les ruines d'Angkor sont dispersées sur une étendue de plusieurs kilomètres carrés ; on distingue le Nakhor-Tom ou Grande Capitale, le Nakhor-Vat ou Pagode de la Capitale et de nombreuses constructions disséminées. D'après M. Aymonier, les principaux monuments ont été élevés de 850 à 950 de l'ère vulgaire.

sations préhistoriques, là que, il y a dix ou douze siècles, l'art et l'industrie des Khmer atteignirent leur plus haut développement, au

point d'équilibre naturel de l'ensemble des contrées connues aujourd'hui sous les noms de Siam, de Cambodge et d'Annam. C'était l'étape principale des missionnaires entre les cités gangétiques et l'archipel indonésien.

Les indigènes ont pleinement conscience de leur gloire antique et se prétendent descendus de colons venus de l'Inde septentrionale. D'après une légende, que les Cambodgiens regardaient, avant l'arrivée des Européens à l'esprit plus scrutateur, comme étant l'expression de l'histoire pure, un prince hindou, accompagné de « dix millions » de ses sujets, serait venu, il y a vingt-trois siècles, peupler le bassin du Tonle-sap. Le récit désigne même l'antique Indraspathi, la ville d'Indra, devenue la moderne Delhi, comme le lieu d'origine du fondateur de la puissance khmer ; la famille régnante actuelle serait arrivée d'une autre cité sainte, Vàranàsi ou Benarès. Toutefois l'abandon de la foi bouddhique par les habitants du bassin de la Gangâ dut rompre de bonne heure les communications entre l'Inde septentrionale et le pays khmer, l'un des foyers les plus ardents de la religion nouvelle. Aussi des rapports suivis s'établirent-ils avec Ceylan, l'antique Lanka, autre citadelle de la vérité selon Çakya-Muni, de telle sorte que l'on crut longtemps que le bouddhisme indo-chinois résultait de la propagande des habitants de l'île merveilleuse.

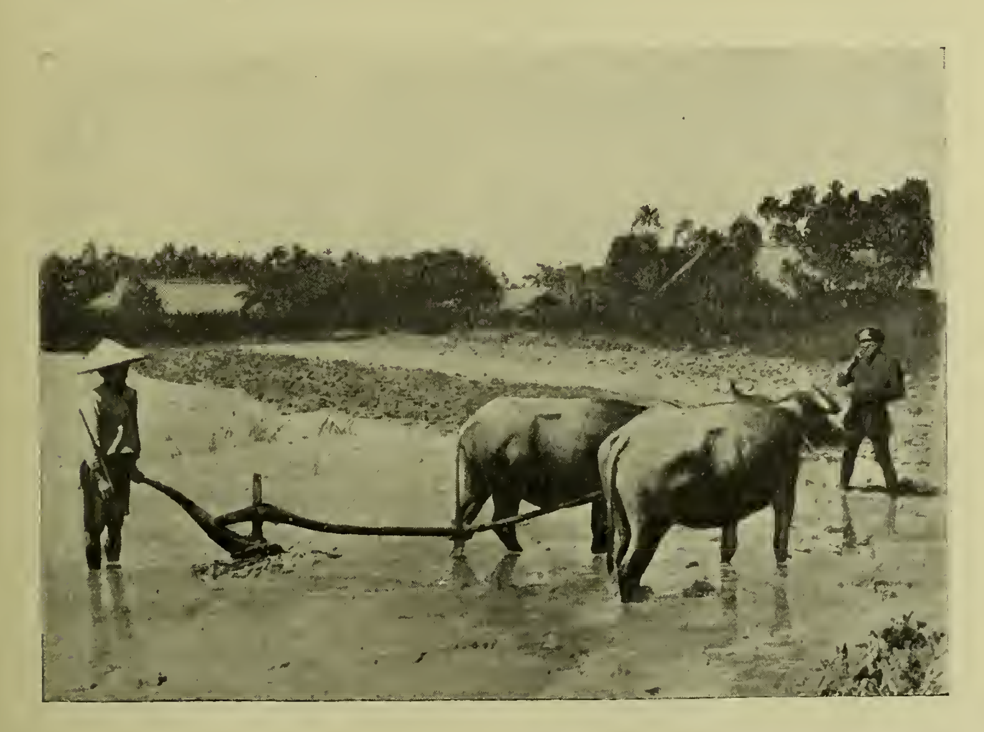


Cl. Sclafer.

UN TONKINOIS SUR SON BUFFLE

De même que tout bon musulman est censé faire au moins une

fois en sa vie le voyage de La Mecque, tout zélé bouddhiste parmi les Cambodgiens se livre à une comédie religieuse, d'après laquelle il serait un pèlerin de Lanka. A-t-il fini de construire sa demeure, suivant les cérémonies prescrites qui doivent lui concilier un sort favorable, a-t-il fait entrer le chat, futur gardien de la paix domestique ? Il



Document communiqué par Mme Massieu.

LABOURAGE DES RIZIÈRES AU TONKIN

ne peut pénétrer lui-même dans la maison sans avoir forcé la porte par un mensonge pieux : — « D'où viens-tu ? » lui demande-t-on. — « Je viens de Lanka », répond-il. « J'ai naufragé sur la mer, et me trouvant maintenant sans abri, je me réfugie avec les miens et mon petit avoir dans cette demeure inhabitée [1] ». Toutefois il est probable que les relations d'amitié avec Ceylan, rarement directes, se firent principalement par l'intermédiaire des navigateurs malais et Kalinga, car la distance est longue (2 500 kilomètres) entre Lanka et les bouches du Mekong par-dessus l'isthme de Krah, et le détour est fort grand à travers l'archipel de la Sonde. Par un bizarre phénomène géographique,

1. Moura, *Société de Géographie Commerciale de Bordeaux*, 17, VIII, 1882.

c'est l'île de Java qui servait d'étape à mi-chemin entre Ceylan et l'Indo-Chine orientale.

Au delà du pays khmer, le littoral de la mer chinoise qui se développe suivant une double courbe, d'abord convexe, puis concave, du cap Saint-Jacques aux bouches du fleuve Rouge, fut également un pays indianisé: il portait autrefois le nom de Tchampa, qui est certainement d'origine hindoue; c'est aujourd'hui l'Annam, le « Sud pacifique ». Il y a deux mille ans, à l'époque où les grandes propagandes bouddhiques avaient déjà commencé, le Tchampa (Tsiampa) était depuis longtemps pénétré par le brahmanisme, ainsi qu'en témoignent des inscriptions nombreuses. Tous les noms géographiques de ce littoral, cités par Ptolémée, sont d'origine sanscrite [1]. Les rois avaient également des appellations hindoues. Siva était le dieu le plus fréquemment invoqué; la déesse Bhagavasi avait aussi beaucoup de fidèles, et même de nos jours, il lui en reste encore, quoique son origine hindoue soit complètement oubliée. Certaines campagnes sont encore parsemées de stèles et de pierres portant des inscriptions; les prières sanscrites n'ont cessé d'être ciselées qu'à la fin du xii[e] siècle, il y a sept cents ans. Entre autres coutumes, le sacrifice des reines sur le bûcher des souverains s'était répandu dans le pays des Tchampa.

Quant à la partie du littoral située sur le pourtour du golfe tonkinois, comme un vaste demi-cercle tracé autour de l'île de Hai-nan, elle est trop sous la dépendance de la Chine pour que son histoire ne se rattache pas à celle de la grande nation limitrophe. D'ailleurs, elle avait été déjà conquise, il y a vingt et un siècles, par Chi-hoang-ti, et pendant une longue série de siècles elle appartint à l'empire chinois, quoiqu'avec diverses intermittences de séparation, provenant de la présence dans le sud d'un autre foyer d'attraction. Mince, allongé entre la montagne et la mer, ce territoire devait se briser sur quelque point faible suivant la force plus ou moins grande de l'appel exercé au sud et au nord. Mais la double influence fut toujours visible.

D'après la légende, les Annamites auraient eu parmi leurs ancêtres un génie du ciel et un dragon de la mer : issus à la fois des trois éléments, air, terre et eau, ils étaient oiseaux, hommes et poissons, c'est-à-dire qu'ils possédaient toutes les qualités physiques et morales appar-

1. Barth ; Bergaigne; Et. Aymonier, *The History of Tchampa*, pp. 5, 6.

tenant à chaque être vivant[1]. On pourrait dire aussi qu'ils participèrent aux diverses civilisations ambiantes, celles de l'Inde et de la Malaisie comme celle de la Chine.

En dehors du continent, c'est l'île de Java qui bénéficia le plus amplement de la civilisation des Indes. On pourrait s'en étonner tout



Document communiqué par Mme Massieu.

VILLAGE SUR PILOTIS A SINGAPUR

d'abord avant d'en avoir étudié les causes, car l'île de Sumatra paraît beaucoup mieux située pour entrer pleinement dans le cercle de la culture hindoue. Elle n'y manqua pas du reste, bien qu'à un moindre degré : son nom même, que l'on identifie avec le mot sanscrit Samudra dans le sens de « Pays de la mer », témoigne de cette influence première[2]. On l'appelait aussi Java ou Djava, comme l'île de moindre étendue qui la continue vers l'est ; mais pour les distinguer l'une de l'autre, on désignait la grande terre comme la « Petite Java » tandis que, grâce à sa population plus nombreuse et à l'abondance de ses productions, l'île de moindre dimension était la « Grande Java ». La structure des deux îles explique ce contraste.

Sumatra présente dans toute sa longueur — 1 700 kilomètres du

1. Paul d'Enjoy, *Revue scientifique*, 27 mai 1889, p. 655. — 2. Henry Yule, *The Book of sir Marco Polo*.

nord-ouest au sud-est — une chaîne de montagnes élevées qui interrompent partout les communications entre les deux versants, et s'appuient en maints endroits sur d'assez larges plateaux où vivent des populations indépendantes, partiellement sauvages, rompant toutes relations directes entre les habitants policés des vallées divergentes. Un autre désavantage au point de vue du peuplement consiste dans la surabondance des pluies qui se déversent sur l'île et donnent à ses fleuve, souvent débordés et se ramifiant en mille courants, des rives marécageuses s'étendant au loin jusqu'à la mer en d'infranchissables fondrières.

Très longue, très montagneuse, recouverte d'une végétation touffue, l'île de Java par excellence, « Java la Grande », pourrait sembler au premier abord aussi difficile d'accès que Sumatra et son autre voisine, la massive Borneo; mais l'étude détaillée de la géographie locale montre combien grandes en réalité sont les différences. De deux tiers plus petite, jouissant partout d'une humidité suffisante qui nulle part ne se résout en fleuve ou en marécage, Java est aussi beaucoup mieux organisée que Sumatra; elle est disposée de manière à présenter dans toute sa longueur une série d'anneaux ou articles indépendants, entre lesquels on peut se rendre facilement de la rive septentrionale à la rive méridionale. En diverses parties de l'île, la distance est d'une centaine de kilomètres seulement de la côte à la contre-côte, et les dépressions des seuils de partage sont très profondes : tandis que les cônes des volcans s'élèvent à deux mille, à trois mille mètres et même davantage, les passages intermédiaires atteignent des altitudes de quelques centaines de mètres seulement : ce sont comme autant de détroits séparant des massifs insulaires. Les îles qui continuent à l'est la rangée volcanique javanaise, Bali, Lombok, Soembava, appartiennent au même genre de formation que les groupes de sommets ou les pitons solitaires qui se dressent dans la grande île: à l'ouest, les seuils sont émergés, mais à l'est, ils baignent encore dans les eaux de l'océan. Cette disposition des monts en articles distincts fut l'une des principales causes du peuplement de Java : de quelque côté que vinssent les voyageurs, du nord ou du sud, ils pouvaient pénétrer sans grande fatigue dans les campagnes de l'intérieur, entre les gigantesques volcans: ceux-ci même contribuèrent — aussi paradoxale que semble cette assertion — à rendre l'accès de l'île comparativement aisé, en brûlant les forêts naguère



Document communiqué par Mme Massieu.

HANOÏ, FABRICATION DU PAPIER

impénétrables des vallées intermédiaires : les cendres qui fécondaient le sol servaient de routes aux immigrants.

On ne saurait hésiter au sujet des populations qui faisaient l'office d'agents pour le transport des hommes et des marchandises entre l'Inde continentale et l'Inde insulaire. Aussi loin que remonte l'His-

toire vers les origines du monde oriental, elle constate la part d'influence considérable exercée par le groupe de nations que l'on embrasse sous le nom de « Malais », appellation appliquée, pour la première fois,

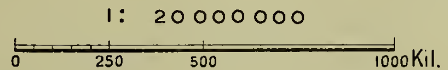
N° 252. Les deux Java.



dit-on, à des riverains occidentaux de Sumatra. Actuellement, la plupart des individus que l'on dit appartenir à la race malaise sont sédentaires et agriculteurs, mais, dans presque toutes les îles et péninsules, leurs traditions rappellent qu'ils sont venus d'ailleurs. Leurs voisins prennent très fréquemment le nom ethnique de « Malais » dans le sens de « Vagabonds, Errants, Etrangers ». Une

longue habitude, imposée par la division des terres en îles, îlots et archipels, a fini par leur donner ataviquement le génie spécial de la navigation. Dans tous les pays côtiers occupés par eux, ils désignent les

N° 253. Malaisie orientale.



rives des fleuves d'une manière qui paraît illogique aux gens de la terre ferme : tandis que ceux-ci indiquent la « droite » et la « gauche » en se plaçant dans le sens du courant fluvial et en se déployant avec lui, les Malais procèdent de la manière opposée : la rive « droite » est pour eux celle qu'ils désignent de la dextre en remontant le cours du fleuve. Ce langage ne peut être naturel qu'à des marins venus

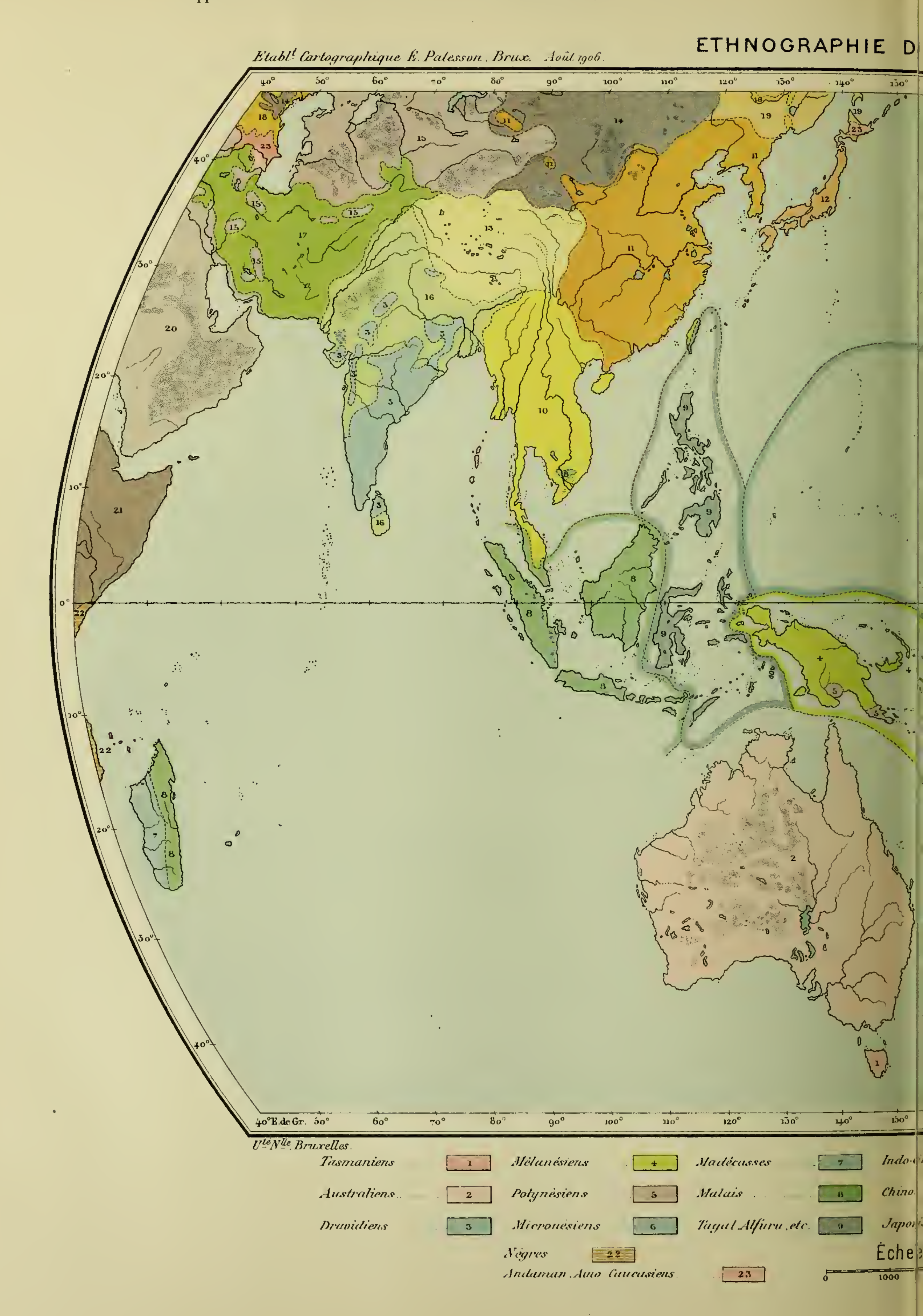
du large; de même, en France, ce sont des navigateurs de la haute mer qui imposèrent le mot « embouchure » aux entrées fluviales : alors qu'au point de vue logique, le fait du déversement des eaux dans la mer aurait dû faire adopter un nom indiquant le mouvement de sortie. Dans les Philippines, le nom de *balanhay* ou « barque » donné de nos jours aux villages malais rappelle les temps anciens où toute la « barquée » s'installait sur la côte, gardant les habitudes du bord, comme si elle avait encore à ramer sur les ondes [1].

Aucune région du monde n'est mieux aménagée que la Malaisie pour les facilités des communications et des échanges; si le mot « prédestiné » pouvait être appliqué à une partie quelconque de la surface terrestre, c'est pour ces îles et presqu'îles du monde malais qu'il faudrait l'employer. Elles abondent en produits de toute espèce, minéraux et pierres précieuses, écorces et gommes, plantes et fruits; chaque île a ses richesses particulières; nulle part on ne voit plus grande diversité de formes vivantes, végétales ou animales. On sait que, d'après les observations de R. Wallace [2], le détroit de Lombok, se continuant au nord par la manche de Macassar, lui paraissait séparer nettement des flores, des faunes, des peuples d'origine et de langue différentes, en un mot deux mondes tout à fait distincts : les naturalistes qui ont succédé à ce grand voyageur n'ont pas trouvé que le contraste fût aussi vigoureusement tranché; il est certain, en tout cas, que les trois terres principales de l'ouest, Sumatra, Java, Borneo, et d'autre part Célébès ainsi que ses voisines orientales de l'archipel malaisien possèdent également des richesses naturelles d'une extrême variété, faciles à utiliser par l'homme.

Les troncs puissants des arbres déracinés du rivage fournissent aux populations riveraines des madriers tout préparés, qu'il suffit d'ébrancher et de lier fortement avec les cordages des lianes entrelacées ; de même le constructeur déjà fort dans son métier trouvait sur le littoral les bois les plus solides et les plus résistants pour y excaver ou pour en tailler des bateaux. D'amples rades et des criques bien abritées interrompent le profil extérieur des îles, d'innombrables ports se présentent, attirant de-ci de-là les barques des navigateurs. Aussi les Malais devinrent-ils, à des époques très lointaines, les

1. Olivier Beauregard, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 7 juillet 1889. — 2. *Malay Archipelago*.

Supplément à l'Homme et la Terre N° du 10 Novembre 1906.



ONDES LOINTAINS

170° 180° 170° 160° 150° 140° 130° 120° 110° 100° 90° 80°

170° E. 180° W 170° 160° 150° 140° 130° 120° 110° 100° 90° W. de Gr. 80°

Canevas équivalent.

10	Tibétains	13	Hindous	16	Hyperboréens	19	
11	Mongols	14	Iraniens	17	Arabes	20	
12	Turkmènes	15	Slaves	18	Éthiopiens	21	

24 Peaux rouges.

25 Indiens de l'Amérique centrale.

000000

1000 Kilom.



Document communiqué par Mme Massieu.

MARCHANDES JAVANAISES AUX ENVIRONS DE BATAVIA

intermédiaires naturels du commerce entre les diverses contrées de l'Asie orientale, jusqu'à l'Inde et jusqu'au Japon ; favorisés par les vents alizés et par les moussons, qui les portaient de rivage en rivage, ils apprirent à doubler tous les caps qui s'avancent dans la mer des Indes et gagnèrent même les côtes de Madagascar et de l'Afrique. Leur civilisation se propagea jusqu'à l'extrémité opposée de la rondeur ter-

restre, à une faible distance du continent américain, s'il est vrai, comme le pensent plusieurs géographes, que l'île de Pâques appartienne à l'aire de l'antique expansion des Malais. Le système de numération qui prévaut dans tous les langages polynésiens est une preuve suffisante de l'énorme étendue conquise par l'influence malaise à la surface de l'Océan. Même de nos jours, malgré la supériorité que la science et l'industrie ont donnée aux navigateurs européens, une très forte partie du cabotage dans les mers de l'Insulinde appartient aux flottilles de francs Malais. Une des mers les plus vivantes de navires, avec l'estuaire de la Tamise, ceux de l'Elbe, de la Mersey, du Hudson, est la région qui comprend, au sud de Singapur, les archipels de Riouw et de Lingga. D'après la tradition, c'est ce dernier groupe d'îles qui aurait été le berceau de la race malaise : nulle part les indigènes n'ont un trésor plus abondant de poèmes et de contes.

Les insulaires malais dont leurs propres voyages et migrations avaient fait les principaux agents du mélange entre les peuples devaient être par cela même les intermédiaires de tous récits et de tout savoir, et ces apports se propageaient jusqu'aux extrémités du monde, bien au delà des limites de leur domaine particulier d'expansion nationale ; de proche en proche, les traditions se répandaient, Leur part dans le fond primitif des *Mille et une Nuits* dépasse très probablement celle des Hindous, des Cinghalais, des Arabes ; de tous les côtés. ils racontaient les histoires merveilleuses, les légendes extraordinaires. les faits miraculeux. C'est à eux qu'il faut attribuer la première mention de maint prodige qui continua de hanter les esprits jusqu'à la fin du moyen âge. Entre autres, on peut citer en exemple la légende de ces « Oreillards », en cspagnol Orejones, qui avaient à leur disposition sous forme d'oreilles deux amples manteaux de chair, l'un qu'ils étendaient par terre pour s'y coucher, l'autre dont ils s'entouraient pour se garantir du froid. Telle est la forme sous laquelle se retrouve partout la légende, et l'on ne peut guère supposer qu'une pareille fantaisie soit née spontanément en tout lieu : elle dut être apportée d'un centre commun et par un même peuple[1]. Peut-être les habitants de l'île de Pâques avaient-ils l'habitude de se distendre les oreilles comme ils les représentaient sur leurs grossières statues, et les navigateurs malais

1. Joshua Rutland, *The Big-Ears*, Journal of the Polynesian Society, 24 déc. 1897.

qui en firent une description ironique la répandirent dans la Nouvelle-Guinée, dans l'Inde, jusque dans l'intérieur de l'Afrique : cette histoire venant de loin, ils pouvaient l'exagérer à plaisir.

Riches en mémoire et en imagination, grâce à leurs voyages, les Malais devaient aussi à leur expérience des peuples divers une grande



Document communiqué par Mme Massieu.

BATEAU A BALANCIER DES MALAIS, DES POLYNÉSIENS, ETC.

variété de culture suivant les hommes avec lesquels ils avaient été en contact. Ainsi, dans Java, visitée et partiellement habitée par les Hindous, les Malais reçurent les formes successives de la religion des immigrants péninsulaires et s'en laissèrent pénétrer profondément. Aux origines de l'histoire javanaise, des missionnaires brahmanes étaient à l'œuvre parmi les habitants de l'île. Puis ceux-ci devinrent bouddhistes, et, dans la ferveur de leur foi, élevèrent, près de Magelang, le temple de Boeroe-Boedhoer[1], le monument le plus majestueux et

1. Boro-budor ou Buru-budur ; la diphtongue hollandaise *oe* équivaut au français *ou*

le plus riche en sculptures qui existe encore de cette période de l'art. Mais déjà le retour offensif du brahmanisme, sous la forme du culte de Siva, commençait à se produire, ainsi qu'en témoignent les bas-reliefs ciselés sur les degrés du temple. Quelques Sivaïstes sont encore établis autour des volcans redoutés de Java, au milieu des Musulmans.

Ainsi que le dit le voyageur Christian[1], les groupements ethniques désignés dans leur ensemble sous le vocable de « Malayo-polynésiens » constituèrent une race spéciale formée par des mélanges incessants entre « marchands, voyageurs, fugitifs, bannis et pirates, s'entre-croisant par vagues successives en courants et en contre-courants, en reflux et en remous ». Mais il y eut aussi à diverses époques des migrations en masse, causées par guerres ou invasion, tremblement de



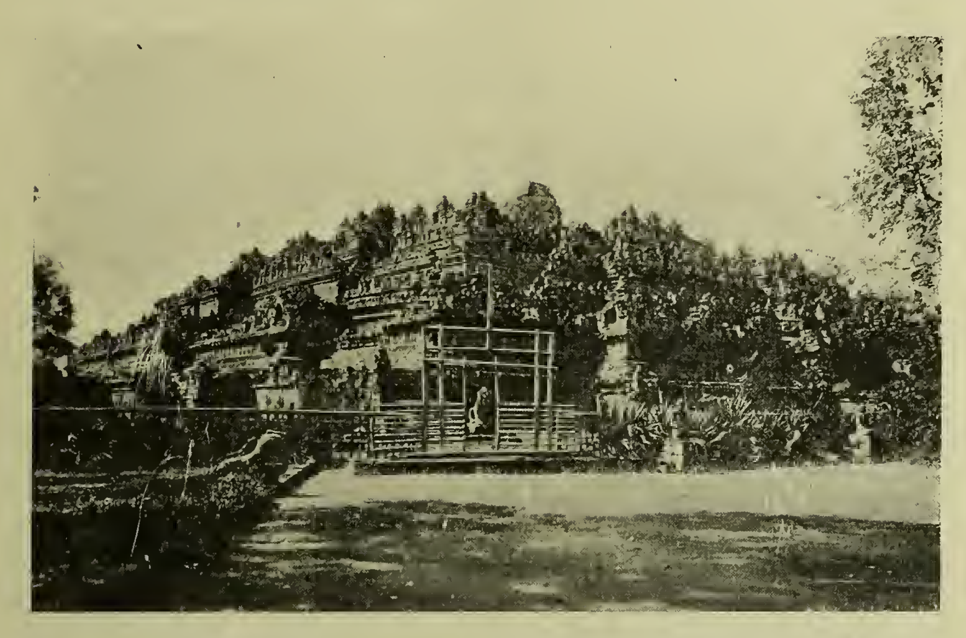
Document communiqué par Mme Massieu.

LES TROIS GRACES DU TEMPLE DE SIVA A BRAMBANAN (JAVA)

terre ou ras de marée : de même que les habitants des terres continentales, ceux des terres océaniques devaient céder à toutes les pres-

1. *Geographical Journal*, vol. XIII, 1899, p. 105 et suiv.

sions du dehors et se porter dans un sens ou dans un autre, suivant les poussées, les appels, les attractions. Le milieu, la connaissance des eaux et des vents les avaient rendus aussi habiles, plus habiles même à se mouvoir sur mer que la plupart des populations de la terre ferme l'étaient à se déplacer sur l'élément solide : il leur suffisait de connaître



Document communiqué par Mme Massieu.

TEMPLE DE BORO-BUDOR (JAVA)

la direction des îles désirées : s'ils ne les voyaient pas déjà se profiler comme une nuelle à l'horizon, le vol des oiseaux, le mouvement de la houle et mille autres indications fugitives que devine l'œil des marins les guidaient à travers les flots.

D'ailleurs il se peut que diverses migrations se soient faites par terre à des époques extrêmement lointaines, s'il est vrai que, suivant une hypothèse émise par de nombreux géologues, une grande partie des parages océaniens se trouve dans une aire d'affaissement (Darwin) : des espaces immergés aujourd'hui auraient été des régions continentales à travers lesquelles le peuplement se serait accompli graduellement et de proche en proche. Quoi qu'il en soit, il est inutile de recourir à des suppositions relativement à l'ancienne étendue et à la répartition différente des îles de l'Océanie, les conditions actuelles suffisant à expliquer les migrations qui ont pu se produire dans tous les sens à travers

la demi-circonférence planétaire se développant des côtes de l'Asie à celles de l'Amérique. Même les faits de « dissémination accidentelle »[1], à défaut de migrations préméditées, pourraient expliquer le peuplement graduel de toutes les îles, car il arriva souvent que des barques chargées d'hommes et de femmes furent saisies par la tempête et portées au loin sur des plages inconnues. Le grand courant équatorial qui, dans la zone torride, entraîne les eaux et les épaves dans la direction de l'est à l'ouest, et le contre-courant, beaucoup plus faible, qui, dans le voisinage de la ligne équatoriale, reflue en sens inverse, d'occident en orient, durent aider souvent à cette dispersion involontaire des Malayo-Polynésiens. Hale, puis de Quatrefages ont tracé une carte[2] des migrations océaniennes dont les principaux traits sont mis hors de doute par les traditions locales et par l'histoire.

Mais de pareils documents ne peuvent avoir qu'une valeur d'indication, car, pendant la durée des âges, le va-et-vient des hommes, quoique réglé par certaines lois générales, a certainement décrit un réseau de mailles très nombreuses qu'il paraîtrait impossible de débrouiller au premier abord. Dans la plupart des archipels, les voyageurs qui se sont enquis auprès des indigènes nous apportent l'écho de migrations et contre-migrations diverses : on leur dessine des cartes sommaires sur le sable pour leur montrer la direction suivie par les aïeux ou par les bannis; on pointe vers les vapeurs de l'horizon lointain ou vers les étoiles du ciel pour indiquer les lieux de l'espace où l'on vit pour la première ou pour la dernière fois la flottille d'arrivée ou de départ. Les naturels de Ponape, dans les Carolines, parlent dans leurs traditions de trois races successives ayant dominé le pays, les nains, les géants, les cannibales. Les nains, dont il existerait encore quelques descendants sur la côte occidentale de l'île, furent très probablement des négrito, frères des Aeta et des Mamuana philippins, des Sakaï et des Semang de la péninsule malaise, des Minkopi de l'archipel andamène. Leurs voisins les décrivent comme des individus petits, à peau noirâtre, ressemblant à certains poissons, au masque rendu hideux par un disque rond d'où ne ressortent que les yeux. Christian ne visita pas ces nains ou Chokalaï, mais il put explorer une de leurs nécropoles, dont les tombeaux, construits en basalte, n'ont à l'intérieur

1. A. de Quatrefages, *Introduction à l'Etude des Races Humaines,* p. 146. — 2. *Voir* la carte N° 44, p. 337, vol. I et la carte N° 227, p. 99, vol. III.

que 120 centimètres de longueur moyenne : le réduit le plus long n'en a que 135. Quant aux « géants » ou Kona, qui triomphèrent des nains et se substituèrent à eux dans la domination de l'île, on les considère comme ayant été des Malais venus de l'Occident, tandis que les cannibales ou Liot seraient des Mélanésiens, arrivés à une époque récente de la Papouasie, au sud, ou des Nouvelles-Hébrides, au sud-

N° 254. Port et ville de Metalanim.



est. On signale aussi une immigration d'habitants des Mariannes qui, à la fin du XVIe siècle, aurait envahi un certain nombre d'îlots carolins.

L'importance des antiques civilisations de la Polynésie n'a pas de témoignage plus éloquent que les ruines de Metalanim, situées sur la rive orientale de cette même île Ponape. Ces ruines, en partie déblayées par Christian, occupent une baie peu profonde parsemée d'îlots. Métalanim est une « Venise » polynésienne. L'ensemble des lagunes est défendu au sud, à l'est et au nord par de gigantesques brise-lames composés de colonnes basaltiques, dont quelques-unes ont d'énormes dimensions. En certains endroits, les jetées ont près de 10 mètres en hauteur, 3 mètres en épaisseur, et les amas de décombres

écroulés prouvent que jadis quelques remparts étaient encore plus élevés. Dans les parties bien conservées de la digue, les prismes, dont quelques-uns pèsent plus de trois tonnes, sont placés alternativement en long et en large, comme les troncs de bois dans les isbas



D'après une photographie.

PONT AUX ILES FIDJI

russes; çà et là le fond des lagunes est couvert de fragments de basalte, tombés des esquifs qui les apportaient de carrières situées à plus de 30 kilomètres. Que pouvait être cette grande ville cyclopéenne, dont les insulaires de Ponape parlent maintenant avec une réserve craintive, et dans les réduits de laquelle on enferme parfois des condamnés, à leur très grande terreur[1]? A quatre cents kilomètres à l'est de Ponape, une autre île, la plus orientale des Carolines, Ualan (dite aussi Strong ou Kusaïe) abrite dans une rade les ruines de Lele, ville d'un caractère plus chaotique que Metalanim, mais tout aussi extraordinaire.

La « terre de l'Est » par excellence, l'Australie, île ou continent,

1. F. W. Christian, *Geographical Journal*, vol. XIII, 1899, p. 105.

semble n'avoir joué qu'un rôle infime dans l'histoire de l'homme. Certes les habitants y ont développé une civilisation dont l'étude ne le cède en intérêt à aucune autre, mais on ne peut dire qu'elle ait jamais réagi sur les société environnantes. Le territoire est trop vaste et la nature trop différente des petites terres polynésiennes, il absorbait sans retour. pour ainsi dire, la population qui s'y présentait. Les Australiens se sont adaptés aux immenses étendues, ils sont devenus frères du kangourou, mais l'expérience qu'ils ont faite de la lutte pour la vie n'a point servi à d'autres peuplades. Haddon reconnaît dans la population australienne plusieurs couches successives : Negrito, Papoua, Dravidiens, Malais ont tour à tour envahi la terre australe; néanmoins le sol les a modelés, l'action résultant du climat, de la nourriture, de l'occupation a donné aux Australiens un caractère spécial qui permet de les classer comme race à part au même titre que tant d'autres peuples provenant d'éléments hétérogènes, Tasmaniens disparus, Mélanésiens, Dravidiens, etc[1].



D'après F. W. Christian.

METALANIM

Entrée du caveau appelé le tombeau de Chanteleur.

De toutes les migrations humaines, celle des Malais cinglant vers Madagascar est la plus étrange. A première vue de la carte, il semblerait naturel d'attribuer à la côte africaine voisine la provenance des populations malgaches, mais, outre que les indigènes de l'Afrique sud-orientale sont très mauvais marins, les vents et les courants sont contraires au voyage qu'il faudrait entreprendre pour se rendre des bouches du Zambèze vers le littoral de la grande île; d'autre part, l'évi-

1. Voir la carte en couleurs n° 5.

dence en faveur d'une origine lointaine est telle qu'on ne peut s'arrêter un instant aux doutes de quelques écrivains. Les Hova sont des Malais : on le voit à leur visage, on le reconnaît à leurs mœurs, on l'entend à leur parler: la langue qui résonne dans les villages de la côte orientale, chez les Betsimisaraka, et dont on constate l'intime parenté avec les malais de la presqu'île méridionale de l'Indo-Chine et de Sumatra, à 4 000 ou 5 000 kilomètres de distance, est celle qui s'est répandue dans l'île entière, de l'une à l'autre extrémité, et qui s'est imposée aux insulaires de toute origine, même à ceux qui vinrent du continent voisin et, depuis, de l'Arabie et de l'Inde. Certains procédés de travail offrent le même caractère et les mêmes détails dans le monde malais et dans la grande île voisine du continent africain. Les mortiers à piler le riz ont une forme indentique, les travaux de la forge se font de la même manière; les Sakalaves de la côte occidentale ont des barques à balancier construites exactement sur le modèle des esquifs polynésiens.

Il y eut donc migration, et très probablement il y en eut plusieurs. Les Hova ou Andriana, qui sont de nos jours la population dominante, grâce à la situation centrale qu'ils occupent et à leur supériorité de civilisation, sont de pure souche malaise : ils n'eurent cependant jamais qu'une partie du grand domaine insulaire, et leur influence resta complètement nulle sur des contrées de Madagascar où l'on parle pourtant des dialectes de la même origine linguistique, très apparentés par le vocabulaire et par la construction des phrases. Il semblerait qu'avant l'arrivée des Hova, d'autres peuples congénères eussent déjà établi leur domination dans l'ensemble de l'île et que des éléments ethniques différents, bantou, arabe, hindou, fussent venus successivement sur les rivages pour détruire l'unité première de culture à laquelle les Malgaches devaient la communauté de langage[1]. Il est même fort probable que les résidants de l'île à teint noirâtre seraient non pas des nègres de l'Afrique, mais bien des Mélanésiens, venus de l'Extrême Orient à une époque inconnue, bien antérieure à l'histoire[2].

Mais si les migrations ont été nombreuses et que d'autres Malais, même des Polynésiens aient précédé les Hova dans le peuplement de l'île, une hypotèse se présente avec une très grande force de proba-

1. Max Leclerc, *les Peuplades de Madagascar*. — 2. Alfred Grandidier, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar ; L'origine des Malgaches*.

bilité : les voyages ne se sont pas faits inconsciemment comme ceux des pierres ponces des volcans de Java, apportées par les courants

N° 255. Madagascar et les Mascareignes.



1: 20 000 000

0 300 600 1200 Kil.

sur les côtes malgaches; c'est en pleine connaissance de la direction des vents et des courants et de la position des terres convoitées que les marins de l'Orient auraient disposé leurs voiles. En un mot, les riverains de la mer des Indes avaient de proche en proche suffisamment exploré les rivages de l'immense étendue océanique pour s'y diri-

ger à coup sûr, pour en connaître les escales, en marquer les étapes. Parce que les Grecs et les Romains, nos éducateurs, ignoraient ces mers, il ne s'ensuit pas que les Malais n'en fussent les audacieux explorateurs. Les récits légendaires des *Mille et une Nuits* nous apportent comme un lointain écho de leurs aventures.

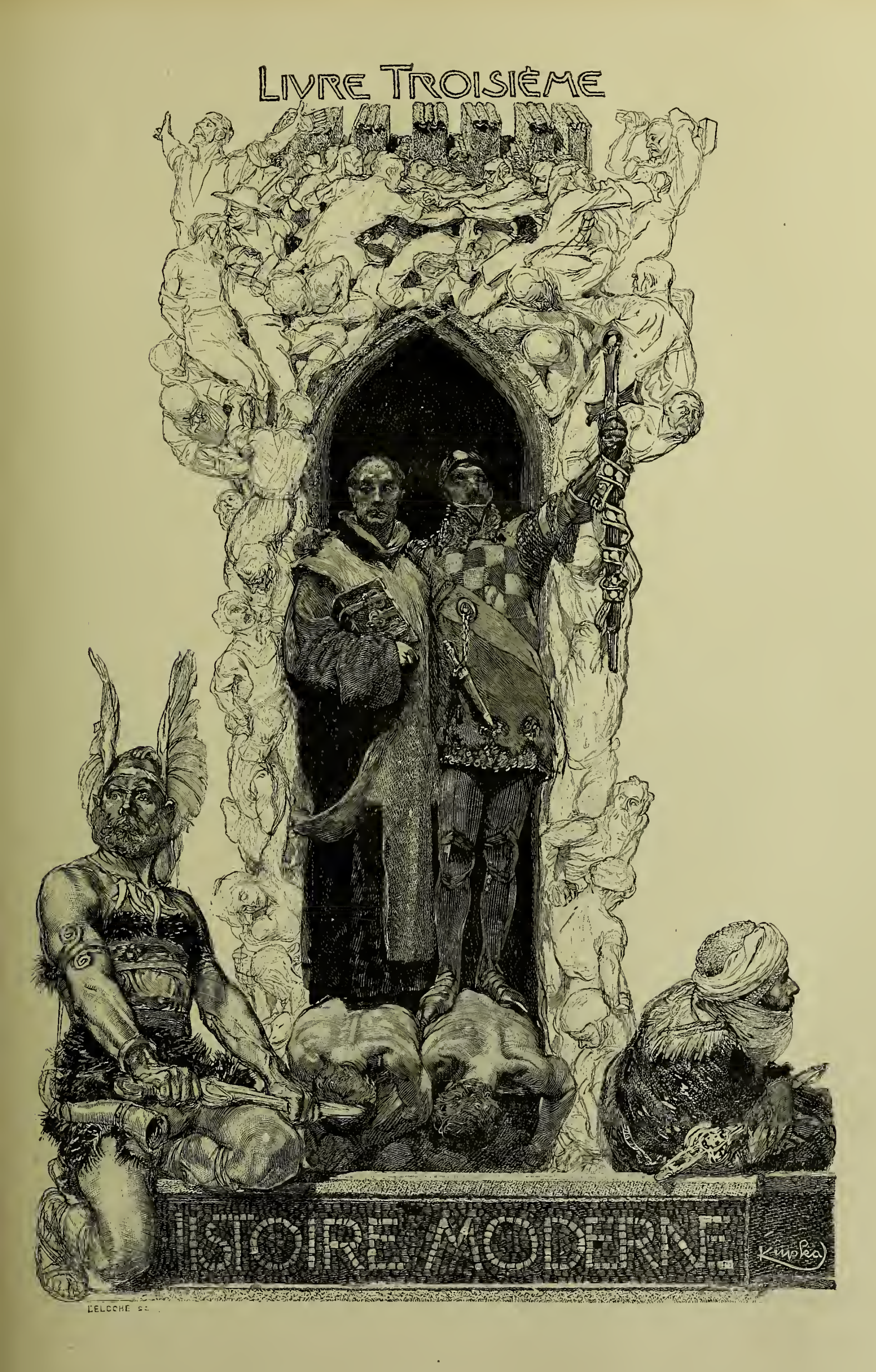
Quelle que soit la série de questions actuellement sans réponse que l'historien des mondes lointains ait à se poser, une chose est certaine, c'est que non seulement des tribus et des peuples, mais aussi des civilisations diverses se sont succédé dans ces vastes étendues maritimes qui séparent l'Ancien Monde et le Nouveau. Combien de petites humanités distinctes, croyant constituer à elles seules un monde complet, ont ainsi péri avant que naquît la grande humanité ayant une conscience collective et embrassant la surface entière de la planète, éclairée d'orient en occident par le même soleil en son circuit quotidien !



LIVRE TROISIÈME

HISTOIRE MODERNE

Chrétiens. — Barbares. — La seconde Rome
Arabes et Berbères. — Carolingiens et Normands
Chevaliers et Croisés. — Communes. — Monarchies. — Mongols
Turcs, Tartares et Chinois. — Découverte de la Terre
Renaissance. — Réforme et Compagnie de Jésus. — Colonies
Roi Soleil. — XVIIIe Siècle. — Révolution
Contre-Révolution. — Nationalités. — Nègres et Moujiks


LIVRE TROISIÈME
ISTOIRE MODERNE
Kupka
DELOCHE sc.

CHRETIENS. — Notice Historique

Le Jésus des Chrétiens n'est mentionné par aucun écrivain profane, sauf Celse qui, cent cinquante ans après l'existence supposée de l'Homme-Dieu, composa le « *Discours véritable* », où la vie de Jésus et les Testaments sont critiqués au point de vue historique et rationnel. Ce travail nous est connu seulement par les extraits qu'Origène inséra dans son écrit « *Contre Celse* ». La vie de Jésus reconstituée d'après Celse n'a rien que de très plausible, mais comme on ignore l'origine des renseignements qu'il donne, il est préférable de ne point les considérer comme historiques. Du reste, le fait principal est hors de discussion : la croyance des premiers chrétiens en la personnalité de Jésus.

L'existence de Paul n'est point douteuse ; mais l'authenticité de toutes les épîtres que le Nouveau Testament lui attribue est loin d'être prouvée. Paul naquit à Tarse vers l'an de Rome 752, exerça en Palestine son zèle anti-chrétien — il participa à la condamnation à mort du diacre Etienne lapidé en l'an 790 (37 de l'ère vulgaire) —, mais « trouva son chemin de Damas », et parcourut l'Orient en prêchant la Bonne parole. D'Antioche à Corinthe, de Galatie en Macédoine, il fonda des églises et arriva à Rome en l'an 805 (62, ère vulgaire). Il fut exécuté quatre ans plus tard, à la même époque que Pierre, dit-on.

La liste des Arsacides, ou rois parthes, entre Arsace, mort en l'an de Rome 497 (— 254, ère vulgaire), et Artaban IV, mort en l'an de Rome 978 (+ 226, ère vulguaire), est des plus compliquées et des plus obscures. Parmi les monarques Sassanides antérieurs à la prise de Rome par Alaric, citons Ardéchir, qui régna de 978 à 992 (226 à 240, ère vulgaire), Chapur I (Sapor) (241-271), et Chapur II (309-380).

Odenath, prince de Palmyre, mourut en 267, et Zénobie en 272, peu de temps après sa défaite par Aurélien.

Pour la succession des empereurs romains jusqu'aux Antonins, nous renvoyons à la page 428, tome II. Après Marc-Aurèle, mort en 180 (ère

vulgaire), et Commode (180-193), nous nous bornons à citer quelques-uns des soixante et quelques titulaires de la dignité impériale en Occident :

Septime Sévère (193-211), Caracalla (211-217), Héliogabale (218-222), Alexandre Sévère (221-235). Valérien (253-260), Gallien (260-268) — c'est à la même époque que les « Trente tyrans » se disputaient le pouvoir —. Aurélien (270-275). Probus (276-282), Dioclétien (284-305), Constantin (309-337), Julien (360-363), Valens et Valentinien (364-379), Théodose (379-395), Honorius (395-424).

Voici quelques noms d'écrivains et de philosophes :

	Ère vulgaire
Hillel, prophète juif	1er siècle avant J.-C.
Philon, philosophe alexandrin, an de Rome 732-806	54
Flavius Josèphe, historien né à Jerusalem	37-90
Quintilien, né en Espagne, mort à Rome	42-120
Tacite, né en Ombrie	54-130
Irénée, né à Smyrne, évêque de Lyon	125-200
Tertullien, né à Carthage	160-240
Origène, né à Alexandrie	185-254
Mani, réformateur persan	240-274
Arius, né à Alexandrie, mort à Constantinople	280-336
Eusèbe, né en Palestine, évêque de Césarée	267-340
Martin (saint), né en Pannonie, évêque de Tours	316-396
Innocent Ier (saint), né à Albano, pape depuis l'an 404	417
Jérôme (saint), né en Pannonie, mort à Bethléem	331-420
Paul Orose, né à Tarragone, mort à Hippone	fin du IVe siècle
Augustin (saint), né à Tagaste, mort à Hipppone	354-430
Salvien, né à Cologne, mort à Marseille	390-484
Sidoine Apollinaire, né à Lyon, évêque de Clermont	430-489



CHRÉTIENS

De tous temps, les passions religieuses n'ont été que secondaires en comparaison de la poussée du peuple vers le bien-être.

CHAPITRE Ier

JÉSUS. — BESOIN DE JUSTICE. — PHILON
INFLUENCE DES CULTES OCCIDENTAUX SUR LE CHRISTIANISME
DÉCADENCE DES ARTS. — L'EMPIRE ET LES EMPEREURS
L'ÉTAT, LA RELIGION ET L'ENSEIGNEMENT
LUTTE CONTRE LES BARBARES. — RAVENNE
PRISE DE ROME PAR ALARIC

A l'époque où les navigateurs de la mer des Indes apportaient au monde occidental les premières notions des peuples qui vivent à l'extrémité de l'Asie et dans les océans voisins, l'empire Romain comprenait dans l'immense développement de ses frontières un si grand nombre de nations ambitieuses de se romaniser complètement, il présentait un ensemble si puissant et si majestueux qu'il s'identifiait, pour ainsi dire, avec l'univers et paraissait avoir réalisé l'unité du genre humain. Et pourtant le mouvement de décomposition avait déjà

commencé dans les couches profondes; si la ruée des barbares finit par détruire la structure politique de l'immense domaine, c'est que la ruine se préparait depuis longtemps dans l'intérieur du grand corps : il se lézardait, craquait, se descellait, se fissurait dans tous les sens, en attendant le travail de sape qui devait un jour le miner et le renverser avec fracas.

Sur les frontières nord de l'Empire, il ne se mêlait aucune préoccupation religieuse aux guerres dont les marches étaient l'enjeu, mais vers l'Orient, tandis que les Parthes disputaient aux Romains la possession matérielle de l'Asie antérieure, de subtils dogmes se glissaient à la fois dans les imaginations des patriciens de Rome, condamnés à une fastueuse oisiveté, séduits par toutes les nouveautés étranges, et dans les cœurs des esclaves et des prolétaires, avides de toute doctrine parlant de justice et de réparation. La conquête romaine elle-même brisait les anciens cadres et faisait entrer les croyances monothéistes dans la circulation méditerranéenne.

De toutes les religions orientales qui entraînèrent la désagrégation graduelle de la société romaine et la mélangèrent avec les masses envahissantes des barbares, la plus efficace dans son œuvre de destruction fut la religion chrétienne, dont le triomphe alla jusqu'à faire disparaître tous les autres cultes, soit en se les incorporant, soit en les extirpant par le fer et par le feu. Naturellement, cette religion, de même que toutes celles qui l'ont précédée et toutes celles qui l'ont suivie, eut de multiples origines chez tous les peuples qui participèrent à son évolution, mais la légende en ramène la naissance miraculeuse à un seul point de la terre, Bethléem, et à un seul homme, Jésus, qui d'ailleurs n'est point un personnage historique. Aucun document authentique ne témoigne de son existence; cependant l'apostolat de Paul, venant si peu de temps après la période attribuée à Jésus-Christ, et certains traits, bien personnels, certaines paroles bien humaines et d'une évidente sincérité, que nous rapportent les Evangiles, ne permettent guère de douter qu'il y ait eu en Judée un prophète Jésus entraînant après lui de nombreux disciples.

Ou plutôt, il n'y eut pas un Jésus unique; il y en eut probablement plusieurs. Tous ceux dont le nom et la vie s'encadraient facilement dans une figure légendaire y prirent place. Le personnage de Yechou, c'est-à-dire du « Sauveur », représente tout un cycle comme

le Charlemagne des romans de chevalerie. Il réunit en lui les actions d'individus divers et notamment d'autres Juifs portant le même nom. Ainsi plusieurs versions nous montrent la famille de Jésus séjournant en Egypte [1] ; rien d'impossible qu'un prédicateur revenu d'Alexandrie n'ait contribué à la formation de la légende ; c'est même là un des détails les moins douteux de la vie du Jésus glorifié plus tard en Homme-Dieu [2]. De même, les Evangiles nous parlent beaucoup du séjour de Jésus sur les bords du lac de Tibériade et des miracles qu'il y aurait accomplis. Or, il semble que les légendes locales attribuées par les chrétiens à leur messie se rapportaient primitivement à un chef de bande, Jésus, qui combattit les troupes romaines commandées par Vespasien et qui, général habile, avisé, rapide et insaisissable, réussit à « nourrir de rien » son armée de cinq mille hommes et à fuir « invisible » sur les eaux du lac : ce sont là les deux « miracles » de la multiplication des pains et de la marche de Jésus et de Pierre, le disciple de « peu de foi », sur l'eau de Genezareth [3]. On reconnaît aussi le Jésus qui criait : « Malheur à vous, Pharisiens ! » « Malheur à toi, Jérusalem ! » [4] dans ce Jésus, fils d'Ananos, qui lors du siège parcourait les rues en criant : « Malheur sur la ville, malheur sur le peuple, malheur sur le Temple ! » [5]

Si divers personnages ayant réellement existé se sont fondus dans un seul individu, créé par la légende, de même cet être collectif incorpore en lui des conceptions idéales très distinctes et souvent contradictoires : il embrasse un ensemble de dogmes et de philosophies provenant de toutes les contrées environnantes, Iranie, Babylone, Egypte, Asie mineure et Grèce. D'abord il est certainement juif, puisque on a vu en lui le Messie, le vengeur des offenses passées, le revendicateur de la gloire future du peuple élu, puisqu'il est entré dans Jerusalem monté sur une ânesse blanche et que même, sur le bras de la croix, une inscription le saluait « roi des Juifs ». C'est en qualité de Juif qu'il est né à Bethléem et les généalogies, d'ailleurs discordantes, ne manquent pas de le rattacher à David par l'intermédiaire de Joseph, l'époux de Marie. Mais s'il est juif de la pure Judée, une autre légende

1. Evangile selon saint Mathieu, chap. XI, V, 13, 14 ; Deux Apocryphes. — 2. G. Lejeal, *Humanité nouvelle*, janv. 1899. — 3. Evangile selon saint Mathieu, chap. XV et XVI. — 4. Evangile selon saint Luc, chap. XI et XIII. — 5. Flav. Josèphe, VI, 31. G. Lejeal, *Humanité nouvelle*, déc. 1899.

le fait aussi Galiléen, fils de la ville méprisée de Nazareth, ce qui permettait aux demi-païens, aux vagues convertis étrangers de le revendiquer comme l'un des leurs, et ce qui autorise de nos jours les antisémites à voir dans la personne de Jésus un authentique Aryen [1]. D'autre part le fils de Marie n'est-il pas quelque peu un Egyptien? C'est grâce au séjour qu'il fit sur les bords du Nil pendant toute son enfance qu'il put revenir plein de science et confondre les docteurs du temple dès sa première rencontre avec eux. D'après l'Evangile de saint Jean, Jésus est aussi un philosophe platonicien : il est le Verbe, la parole créatrice, le « monde, représentation de la volonté ».

En sa personne, Jésus est le type contradictoire des deux extrêmes : il est à la fois le « Fils de l'Homme » et le « Fils de Dieu ». Depuis que le christianisme est devenu religion officielle, ce n'est pas seulement comme Fils de Dieu, c'est comme Dieu, comme Maître universel et Juge des Vivants et des Morts qu'apparaît le fondateur prétendu du culte qui porte son nom. Son image rayonne désormais du haut des cieux : les prêtres qui l'adorent, et qui tendent naturellement à se faire adorer, n'ont eu d'autre souci que de se grandir infiniment par son ascension divine. Mais dans la première période de l'évolution chrétienne, Jésus était surtout le Fils de l'Homme, un homme pauvre et humble, un fils de charpentier, condamné à mourir de la mort des esclaves, un compagnon des recors et des prostituées, qui ne « savait où reposer sa tête » [2]. C'est parce qu'il connaissait les misères et les humiliations du pauvre que les pauvres écoutèrent sa parole, il eut avec lui les femmes méprisées que l'on voulait lapider et dont il détournait les pierres, et tous ceux qui souffraient trouvaient en lui leur interprète auprès de Dieu parce qu'il était l'un des leurs. Avec lui les revendications sociales prenaient corps, devenaient un individu vivant, en chair et en os, et concentraient en lui tous les espoirs de justice accumulés pendant le cours des siècles chez tous les malheureux, juifs ou gentils. Car de tout temps les passions religieuses n'ont été que secondaires en comparaison de la poussée du peuple vers le bien-être : les porteurs de la « Bonne nouvelle » étaient ceux qui promettaient aux pauvres la possession de la terre et la paix en abondance. Les

1. Edmond Picard. — 2. Evangile selon saint Mathieu, IX, 11 ; VIII, 20.

chants sibyllins, de même que les cris des prophètes, annonçaient la révolution sociale pour un jour très rapproché, pour demain, pour aujourd'hui peut-être. « La terre sera le bien de tous. On ne la divi-



Cl. Bonfils

JÉRUSALEM. RUELLE MONTANT AU PALAIS D'HÉRODE.

sera pas par des limites; on ne la fermera plus en des murailles. Il n'y aura plus de mendiant ni de riche, de maître ni d'esclave, de petit ni de grand, plus de rois, plus de chefs; tout appartiendra à tous... Ah! si la terre n'était pas assise et fixée si loin du ciel, les riches se

seraient arrangés pour que la lumière ne fût pas également répartie entre tous. Le soleil, acheté à prix d'or, ne luirait plus que pour eux, et Dieu aurait été contraint de faire un autre monde pour les pauvres »[1].

Le besoin de justice et d'équité qui se trouve à l'origine de toutes les transformations sociales se faisait sentir dans tout le monde romain, aussi bien dans l'Italie des vainqueurs que dans la Palestine des vaincus : partout la religion nouvelle recevait donc dès le commencement l'aliment nécessaire. Mais, partout également, elle était en présence d'éléments qui l'aidèrent à formuler sa doctrine et à se donner un cérémonial définitif : le christianisme s'étendit rapidement sur un immense territoire parce qu'un mouvement intime des esprits l'avait préparé en tout lieu et parce que les légionnaires de toutes les provinces s'en étaient faits les porteurs. Tout d'abord, la Palestine, pays officiel, pour ainsi dire, de la naissance du néo-judaïsme des gentils, eut une forte part dans sa genèse profonde. La société de justice, telle que l'avaient rêvée les prophètes juifs, n'avait pu naître sous le régime imposé par les divers conquérants, séleucides et romains, aux peuples conquis, et, sous la dure épreuve des événements, les malheureux, attendant en vain le miracle, avaient dû prendre le seul parti qui leur restât, et se résigner à la misère, aux iniquités triomphantes de ce monde odieux dans lequel ils vivaient. Echappant à la foule banale des gens de plaisir et d'affaires, ils s'étaient mis au nombre des frappés que recouvraient des ulcères, comme Job, ou qui, à l'exemple de Lazare, s'asseyaient à la porte du riche ramassant les miettes tombées de la table : toutefois, ils se promettaient une vie future, dans laquelle, à leur tour, ils jouiraient des béatitudes infinies et se donneraient contre les injustes de la vie terrestre la parfaite satisfaction de la vengeance.

De cette période de l'évolution judaïque date la croyance active, puissante, en une résurrection corporelle, qui serait en même temps une glorification, une apothéose pour tous ceux qui avaient injustement souffert ici-bas. Les Juifs primitifs, de même que tous les autres peuples, avaient certainement cru à la persistance de la vie au delà du tombeau, puisqu'ils redoutaient et parfois évoquaient les âmes

1. *Chants sibyllins*, II, 320 ; VIII, 3, cités par Gaston Boissier. *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 25.

des morts, mais les noirs antres funéraires leur paraissaient un triste séjour, et c'est dans la vie première du grand air et du clair soleil qu'ils suppliaient Yahveh de leur accorder ses grâces. Les déceptions constantes, héréditaires des affamés de justice firent naître une idée nouvelle de l'outre-tombe. L'invincible besoin de réparation exigea que l'Eternel fît ample compensation à ses fidèles en les faisant asseoir à ses côtés, qu'il les revêtît de sa propre gloire et leur assurât l'immortalité bienheureuse. Ce paradis, maintenant, pour beaucoup d'entre nous, une pure illusion, un mirage sans substance, était pourtant né de ce qui paraît à chaque homme être la vérité fondamentale, son droit personnel au bonheur, et le malheureux se voyant contraint d'y renoncer sur terre, dans la société des vivants, veut quand même le réaliser, et pour cela, imagine une seconde vie, dans les hauteurs de l'espace. Et combien, qui de nos jours ont délaissé les enseignements de l'Eglise, ne peuvent pourtant abandonner l'idée que « Justice sera rendue ». Ainsi se précisa, même avant le Christ, un des dogmes du christianisme, mais en dehors de la société officielle des maîtres et des docteurs, chez les pauvres et les vagabonds méprisés, principale source humaine de tout renouveau,



Musée Guimet — Cl. Giraudon

FOUILLES D'ANTINOE, TÊTE D'ANACHORÈTE

Les yeux sont recouverts d'une feuille d'or.

D'ailleurs, tous les dogmes de la religion juive devaient entrer dans le christianisme avec des modifications diverses, causées par des chan-

gements de milieu politique et social : c'est ainsi que, suivant une parole des Evangiles, Jésus était venu « non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir »[1]. Toutefois la nouvelle évolution religieuse, destinée à s'étendre sur tout le monde romain, devait se préparer moins dans la petite Judée que dans la contrée limitrophe qui était alors le véritable foyer des études et de la pensée. Alexandrie était à la fois l'héritière de l'Egypte et celle de la Grèce. Aussi faut-il y voir certainement le lieu de naissance, sinon du christianisme populaire, au moins du mouvement général des idées duquel il est issu : les événements passent par une période de gestation profonde avant de prendre corps et de recevoir des historiens la constatation officielle de leur existence.

Antérieurement aux chrétiens de Judée et d'Antioche, et se rattachant aux sectes esséniennes, l'école judéo-grecque de Philon avait tenté de réaliser son idéal par l'Institut des Thérapeutes ou « Guérisseurs », qui s'établit au bord du lac Maria (Maréotis, Mariut). Les novices qui s'y trouvaient réunis voulaient à la fois personnellement se « guérir » de la vie matérielle en détachant leur âme par la prière de la grosse servitude du corps, et « guérir » les hommes en s'offrant à Dieu comme victimes volontaires pour le salut des autres. Quelle différence y avait-il entre ces gens et les religieux qui, plus tard, prirent le nom de chrétiens? Malgré les conditions du milieu historique, les Thérapeutes d'Egypte étaient réellement des chrétiens avant le Christ, et c'est très justement qu'Eusèbe de Césarée, l'historien de l'Eglise primitive, vit en eux des fidèles de son culte[2]: ils devaient du reste plus tard se convertir explicitement, touchés par la parole de l'apôtre Pierre. Ainsi que le dit Ernest Havet[3], « Philon fut le premier père de l'Eglise » ; on peut même se demander avec Lejeal si le vocable grec μεσιτης ou « médiateur » qu'employait Philon pour désigner l'intermédiaire entre Dieu et le monde n'est pas celui qui prévalut plus tard sous la forme de « messie », mot que l'on dérive ordinairement d'un terme araméen, *machiach* ou l' « oint » ; on peut aussi admettre comme très plausible une déviation analogue dans un autre titre de l'Homme-Dieu : avant d'être surnommé « Christ », dont la signification est aussi celle de « oint », Jésus était simplement « Chrestos », c'est-à-dire « le Bon ».

1. Evangile selon saint Mathieu, v, 17. — 2. Gustave Lejeal, *Humanité nouvelle*, janv. 1899. — 3. *Le Christianisme et ses Origines*, II, p. 247.



Musée Guimet Cl. Giraudon

FOUILLES D'ANTINOE. DAME CHRÉTIENNE
PEINTURE SUR TOILE DU IIIe SIÈCLE.

Il est incontestable que la doctrine de Paul suivie par le christianisme naissant reproduit avec une singulière fidélité l'enseignement de Philon d'Alexandrie; celui-ci, l'apôtre par excellence de l'égalité,

serait donc, en réalité, l'homme auquel on devrait attribuer la plus grosse part dans la rédaction de la formule définitive portée par la grande révolution religieuse. La phraséologie du philosophe juif et celle de l'apôtre chrétien diffèrent à peine. Pour l'un et pour l'autre, le Christ est le « fils de Dieu », le « créateur » et le « médiateur », l' « héritier », le « pontife » et le « sacrificateur » ; il est la victime qui s'incarne dans un homme afin d'expier les péchés d'autrui par ses propres souffrances[1]. Et les formes verbales que l'on trouve dans l'Evangile selon saint Jean ne sont-elles pas absolument les mêmes que celles employées par Philon ? La source commune est évidente.



Musée Guimet — Cl. Giraudon.

CROIX ANSÉE, SYMBOLE CHRÉTIEN

Avant les Chrétiens, les Égyptiens faisaient usage de la croix ansée qui, pour eux, symbolisait l'immortalité de l'âme.

Sous la poussée de la civilisation gréco-romaine qui rapprochait les peuples et leur faisait honte de l'ancien isolement politique et religieux, les Juifs eux-mêmes cherchaient à élargir le sens de leur culte strictement national : l'un d'eux, portant le nom grec d'Aristobule, alla même jusqu'à prétendre que Iahveh était identiquement le personnage représenté par les Grecs sous la forme de Zeus. D'ailleurs l'idée d'un Dieu unique, moins étroitement haineux et jaloux que le dieu des Juifs, l'idée d'un souverain père, d'un être épandant la justice et la bonté sur tous les hommes, n'était point étrangère aux Romains, puisque déjà, du temps des Tarquins, Jupiter était ainsi invoqué par les pontifes : « O Dieu très Bon, très Grand, Jupiter, ou de quelque autre nom que tu veuilles être appelé ! » Le temple du Capitole, seul dans Rome et symbolisant par excellence la force de la nation, portait cette dédicace : *Deo Optimo Maximo Sacrum*, à laquelle les prêtres de la deuxième « Eglise romaine »

1. Gustave Lejeal, *Humanité nouvelle*, déc. 1899, pp. 657 à 669.

ne trouvèrent rien à redire et qu'ils conservent respectueusement sur leurs monuments religieux[1].

Juif, égyptien, grec et romain par ses origines, le christianisme se rattachait également au monde iranien : ses racines plongeaient jusqu'au cœur de l'Orient. Aucun événement ne pouvait se produire sans que le contre-coup ne s'en fît sentir aussitôt dans l'ensemble du monde connu, en y comprenant même les pays comme la Perse, qui se trouvaient en dehors de l'empire mais participaient au même remous historique. Toute religion, pour devenir « œcuménique » au vrai sens du mot, devait avoir des éléments perses, aussi bien que grecs, dans son organisation durable.



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

FOUILLES D'ANTINOË, MOULE A HOSTIES.

Symbole chrétien des premiers siècles, les initiales des mots Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur formant le mot qui signifie poisson.

Après la mort d'Alexandre, l'individualité de l'Iranie avait aussitôt reparu. Seleucus Nicator, tout Grec qu'il fût par l'origine, était principalement, aux yeux de ses peuples, le maître de Babylone, commandant à soixante-douze satrapies dont le centre de gravité était celui de l'ancien empire des Perses. Mais ce domaine était trop vaste pour que Seleucus pût solidement l'assujétir, et la nation la plus énergique de la contrée, celle des Parthes, réussit bientôt, sous les princes arsacides, à reconstituer à son profit la Perse proprement dite. Ces Parthes appartenaient sans doute à la même souche que les Turcomans de nos jours[2], mais la domination du monde iranien, dans lequel

1. Jules Baissac, *Société nouvelle*, mai 1896, p. 628. — 2. A. Keane, *Man, Past and Present*, p. 319.

ils n'étaient qu'une infime minorité, les mêla graduellement avec la race qui constitue la masse de la nation, et bientôt ils devinrent de véritables Persans. Entraînés dans un mouvement de guerres incessantes, d'abord contre les lieutenants grecs des Séleucides, puis contre les proconsuls romains, ils eurent à déplacer fréquemment leur capitale, d'abord installée près des « Portes caspiennes » ; mais chaque victoire contre leurs rivaux de l'Ouest leur permettait d'avancer vers la Mésopotamie, et les derniers souverains parthes, soutenus par leurs sujets iraniens, souvent alliés à des peuples de l'Asie antérieure, purent construire leurs palais non loin des ruines de Babylone, dans les deux cités de Séleucie et de Ctésiphon qui se regardent l'une l'autre par-dessus le courant du Tigre ; on les connaît aujourd'hui sous le nom arabe de Madain, c'est-à-dire « les Deux ».

Cependant, sous le gouvernement des Parthes, le peuple le plus pur de race iranienne, celui des Perses, avait maintenu sa prépondérance dans le royaume, et finalement, avec Ardéchir ou Artarxercès, aidé puissamment par l'élément religieux mazdéen, il reprit le pouvoir. L'ancien empire tel qu'il avait existé sous les Achéménides fut, sinon restauré, du moins imité sous ses formes premières : les grands feudataires disparurent, il n'y eut plus face à face que le Roi des rois, entouré de prêtres, et le peuple « pauvre afin que les bases de l'édifice politique demeurent immuables »[1]. En souvenir du mythique Déjocès et du roi Cyrus, l'ancienne Ecbatane redevint la capitale d'été, Ctésiphon restant la résidence d'hiver. Le nouveau Roi des rois, fondateur de la dynastie des Sassanides, en mémoire de son père Sassan, voulant faire grand, commença par envoyer à Rome quatre cents seigneurs pour intimer à l'empereur Alexandre Sévère l'ordre de retirer ses troupes de toute l'Asie mineure, antique possession de Darius. A cette injonction, les Romains répondirent par des préparatifs de guerre, et l'on peut dire que, pendant quatre cents années, la lutte fut incessante entre les rois sassanides et les empereurs de l'Occident, d'abord ceux de Rome, puis ceux de Bysance.

Lorsque l'âpre conflit commença, la décadence politique de Rome était déjà visible, les idées nouvelles représentées par le christianisme

1. A. Gobineau, *Histoire des Perses*, II, p. 626.

affaiblissaient l'ancienne religion de la patrie ; un vent de folie passait sur tout le monde romain. L'armée avait ramené d'Asie un jeune

N° 256. Théâtre de la Lutte entre Rome et Iran.



La possession de la Grande Arménie fut une éternelle pomme de discorde entre Rome et l'Iran, et cette province changea plus d'une fois de mains.
Dans la plaine, la frontière passait généralement entre les deux fleuves : Carrhae rappelle la mort de Crassus, Edesse la défaite de Valérien; Madain fut prise plusieurs fois par les Romains, notamment sous Marc-Aurèle, puis par Septime Sévère, enfin par Julien.
Mais les limites partho-romaines sortirent parfois de Mésopotamie. Avant la bataille d'Actium, les Parthes, aidés par des républicains romains, prirent toute la Syrie et assiégèrent Antioche; peu après, Antoine fit en Atropatène une expédition qui eut une fin malheureuse. Trajan réussit aussi à gravir les premiers contreforts du Zagros et institua une province d'Assyrie : elle ne dura que deux ans.

prêtre du soleil, Heliogabale, qui pour régler harmonieusement la vie de son immense empire, dansait, tout vêtu d'or et de pierreries, autour d'une pierre sacrée. La tourbe des eunuques et des hiérodules entou-

rait le maître, à la fois prêtre, empereur et dieu, poussant des cris en langues inconnues, et se livrant à des gestes, à des contorsions qui semblaient obscènes aux vrais Romains, jaloux des cérémonies antiques.

Mais cette désagrégation de l'empire favorisait la pénétration des idées du dehors. En dépit de la guerre furieuse qui sévissait sur la frontière, les peuples de la Perse et ceux de l'Occident se trouvaient embrassés dans le même monde intellectuel. Par une contradiction apparente, la Perse semblait vouloir s'isoler absolument au moment même où le mouvement de la pensée la faisait entrer en communion profonde avec ses voisins occidentaux. A cette époque, les rois sassanides, soutenus évidemment par l'opinion publique, tâchaient de restaurer les prières et les enseignements traditionnels de l'ancienne religion. Mais la langue dans laquelle les préceptes sacrés avaient été formulés premièrement était alors presque oubliée: même le nom précis de cet idiome antique des Iraniens nous est inconnu, puisque le terme de *zend* sous lequel on le désigne est emprunté au titre actuel de la « Bible » persane et n'a d'autre sens que celui de « interprétation ». Zend-Avesta signifie tout simplement « Commentaire de la Parole »; ce n'est qu'un recueil de prières et de formulaires rédigé en pehlvi, la langue commune à l'époque des Sassanides, une sorte de missel à l'usage des prêtres; on y cherche vainement, de même que dans les autres livres plus récents, tels que le Bundahach, une description détaillée de l'ancienne religion des Iraniens. Tout ce que peuvent les chercheurs est d'y poursuivre, comme dans la Bible et d'autres ouvrages dits sacrés, les filons des enseignements divers des cultes primitifs qui y sont enfermés. Le Zend-Avesta n'est nullement une œuvre originale, mais une interprétation faite par gens du temple intéressés à présenter les livres religieux d'autrefois comme le code de leur autorité, la justification de leur despotisme. « Le bien et le mal ne sont pas dans la conscience », dit un passage du livre, « mais dans l'obéissance ou la révolte à la parole du prêtre ». « Et maintenant que j'ai prié, ajoute un autre pontife, j'attends ma récompense ». Puis ailleurs : « J'ai prêché ta doctrine, donne-moi la fortune »! A cet égard, le Zend-Avesta ne vaut pas mieux que certaines parties des Veda, c'est également une œuvre de lucre.

Mais loin de pouvoir se constituer un culte complètement national,

indépendant de tous les autres, la Perse participait de plus en plus aux mouvements religieux dans les contrées occidentales. L'échange des cultes se faisait de monde à monde et sur le pied d'égalité. Peut-être cependant que la Perse eut à donner davantage. A cette époque, la religion mazdéenne, que l'on avait eu la prétention de ressusciter sans rien y changer, avait dû cependant se transformer en entier. La pompe des cérémonies ne pouvait guère se rap-



D'après une photographie de J. de Morgan.
(Missions archéologiques en Perse.)

RUINES SASSANIDES DANS LE ZAGROS

porter à de pures abstractions comme le Bien et le Mal, les dieux réels avaient pris un caractère plus tangible. Les antiques Ormuzd et Ahriman avaient reculé dans le vague de l'infini, et Mithra, le dieu solaire par excellence, le fils de Zervan, c'est-à-dire du Temps, avait écarté son père, à l'imitation de Zeus, le dieu des Grecs : se plaçant au premier rang, il prit longtemps le rôle de médiateur, non seulement sur les plateaux iraniens, mais aussi dans les pays d'Occident, surtout au milieu des armées romaines. Grâce à la puissance militaire de la nation qui lui servait de véhicule et à l'extension rapide des commu-

nications entre l'Orient et l'Occident, la religion de Mithra se répandit dans tout le monde méditerranéen, balançant les progrès de l'autre religion, le christianisme, venu également de l'Est et souvent se confondant avec elle. Partout, jusque dans les Gaules, jusque dans la péninsule Hispanique, on sacrifia le taureau, l'animal spécialement consacré au soleil, afin d'attirer sur le peuple les faveurs de Mithra, la divinité de la Lumière et de la Force, le « Dieu invaincu ».

En même temps, le christianisme, sorti de Judée, de la Syrie, d'Alexandrie, de la Grèce, s'infiltrait dans l'Iran, en échange du mithraïsme. De ce mélange naquit le manichéisme qui pénétra tout l'Ancien Monde vers la Chine et vers l'Occident, et dont on retrouve l'influence jusque dans les doctrines albigeoises. Mani, d'après lequel la religion nouvelle fut désignée, s'en tint, vrai Persan, à l'idée du dualisme, le bien éternel et le mal éternel, comme principes irréductibles; mais, appliquant cette doctrine à l'homme, il vit en lui un rayon de lumière pure, une parcelle de bien, enveloppée de ténèbres et de mal par l'intermédiaire impur de son corps. Pour revenir à l'innocence première, le fidèle avait à lutter incessamment contre ses passions, même à abdiquer le travail comme chose provenant de l'empire du mal : il en résultait forcément que la société se divisait en deux classes, celle des « purs » qui se donnaient la prière pour tout labeur et celle des « impurs » travaillant pour nourrir les prêtres. A cet égard, on peut dire que la pratique des catholiques occidentaux n'a point différé de la pratique manichéenne : si les dogmes sont distincts, l'une et l'autre religion aboutissent au même résultat social.

Et par delà la Perse, le buddhisme eut-il aussi quelque influence sur la religion du Christ? On a beaucoup discuté la question, mais il est certain que cette influence fut considérable, moindre toutefois que celle du mazdéisme. Et l'on possède un témoignage des plus bizarres de cette influence, puisque le Buddha lui-même, quoique sous un nom d'emprunt, figure dans l'hagiographie de l'Eglise chrétienne. Jean Damascène, un moine du huitième siècle, ayant reproduit un récit buddhique en donnant à ses personnages les noms de Barlaam et de Josaphat, ces deux êtres de la légende furent mis au rang des saints, or Josaphat n'est autre que le Buddha; dans l'Eglise d'Orient, sa fête tombe le 26 août, et c'est le 27 novembre que les fidèles romains

l'invoquent[1]. Non seulement le bouddhisme et le christianisme présentent des ressemblances de culte qui — pour beaucoup de détails — vont jusqu'à l'identité, mais les enseignements donnés par les disciples de l'une et de l'autre foi coïncident en partie même par les paroles; toutefois, il ne faut pas s'en étonner, car les prêtres sont essentiellement conservateurs et formalistes; peut-être bien moines bouddhistes et prêtres catholiques ont-ils gardé avec un parfait scrupule les costumes, les rites et les paroles qu'un clergé des époques antérieures leur avait transmis.

Une des affirmations le plus souvent répétées par habitude irréfléchie de langage se rapporte à la « beauté » de la « morale évangélique », comme si toutes les maximes morales, excellentes, médiocres ou funestes qui se trouvent dans les Evangiles n'avaient pas été formulées antérieurement par les penseurs plus anciens de l'Asie et de l'Europe. Tous les préceptes qui passèrent depuis pour essentiellement chrétiens avaient été déjà exprimés dans les mêmes termes ou sous des formes encore plus précises ou plus compréhensibles[2]. Que dire de cette sentence de Hillel : « Ne juge ton adversaire que lorsque tu le trouveras dans sa position », ou de celle-ci : « Là où les hommes manquent, sois-en un ! » ou encore : « Qui suis-je pour ne songer qu'à moi seul ? » N'a-t-on pu soutenir que le Sermon sur la montagne se trouvait plus beau et plus complet dans le Pirke Aboth (Maximes des Pères) talmudique ? Ce n'est point tant la doctrine qui fait une religion que les agissements de ses prêtres, or le christianisme ne commence à donner ses pensées pour révélées qu'après sa victoire définitive, lorsqu'il peut faire taire ses contradicteurs par l'emprisonnement et le bûcher.

Le regain de ferveur qui s'est porté récemment vers le buddhisme a montré d'une manière désormais indiscutable que le charme de l'affection mutuelle entre les hommes, que l'esprit de solidarité dans tout son dévouement et le pardon des injures dans toute sa noblesse et grandeur d'âme avaient trouvé dans les premiers bouddhistes des défenseurs qui ne furent jamais dépassés en éloquence et en profondeur de conviction; mais tous ces sentiments ne résident-ils

1. Max Müller, *Essais de Mythologie comparée*, traduction de G. Perrot, pp. 464 et suiv. — 2. Fréret, *Examen des Apologistes de la Religion chrétienne :* Havet, Rosières, etc., etc.

pas dans le fond même de la nature humaine, de même que les sentiments contraires? Les uns ne se sont-ils pas aimés de tout temps, et les autres ne se sont-ils pas haïs depuis les origines du monde animal, et n'est-ce pas dans les relations naturelles d'homme à homme, dans leurs attractions et répulsions mutuelles, que les morales et les religions ont pris naissance pour se développer diversement à la surface du monde?

Si les ressemblances sont grandes entre les deux doctrines nées dans l'Inde et en Palestine à six siècles d'intervalle et si des pénétrations réciproques se produisirent de l'une à l'autre, il existe pourtant entre ces deux grands mouvements de l'humanité une différence essentielle : le bouddhisme, né du sentiment de la douleur humaine, a pour objectif suprême d'arriver à la détruire, tandis que le christianisme prêche la résignation aux misères de ce monde, considérées comme ayant été voulues par Dieu en guise d'achat des joies futures du paradis. Les « quatre vérités salutaires », bases de l'enseignement bouddhique, sont de « connaître la souffrance, en étudier les causes, en chercher la suppression et en trouver le remède ». Un homme de cœur et d'intelligence peut-il avoir maintenant un autre idéal? Peut-il se résigner quand il a compris que l'union des bonnes volontés suffirait à écarter les principales causes de la souffrance parmi les hommes[1]?

Un autre contraste fondamental entre le christianisme et le bouddhisme provient de ce que les chrétiens, immédiatement après leurs premiers essais passagers de communisme entre disciples juifs, maintinrent explicitement les différences de classes, depuis celle des souverains jusqu'à celle des esclaves. Evidemment, le christianisme contribua à l'émancipation de ces derniers, mais seulement pour son mouvement normal, venu d'en bas; au contraire par ses autorités, par son gouvernement, par le mouvement d'en haut, il travailla à consolider l'esclavage. Bien plus, la foi prêchée par saint Paul, et devenue celle de toute l'Eglise, crée encore une distinction nouvelle et terrible, celle qui sépare à tout jamais les élus et les réprouvés. Dans le bouddhisme, les condamnations irrémissibles sont écartées : tout ce qui palpite, consciemment ou inconsciemment, jouit d'une parfaite égalité avec tous

1. *Mithra*, par Alexandra David, *Etoile Socialiste*, n° 20, 18 au 25 avril 1895.

les autres êtres, par le seul fait de son existence. « Ni supérieurs, ni inférieurs; point d'autres liens que celui de la fraternité universelle ». Nul ne doit s'agenouiller devant aucun, si grand qu'il soit: nul ne se redresse fièrement devant quiconque, même le plus vil. Dans la religion



CATACOMBES DE SAN-GENNARO A NAPLES

chrétienne, au contraire, il est des hommes pour lesquels il ne faut point prier; il en est qu'il faut maudire à jamais [1].

En définitive, quelle chose peut être dite spécifiquement chrétienne? Ce fut la doctrine de saint Paul, sa théorie de la Rédemption par la Grâce. Le pécheur est pardonné, justifié, sanctifié par décret spécial qui lui attribue les mérites d'un innocent; il est absous, non par aucune vertu de sa part, ni même parce qu'il l'aurait demandé, mais parce qu'il plut au divin juge d'en agir ainsi. Ce fut une justice se manifestant par un triple arbitraire, ce fut le règne du Bon plaisir [2].

L'empire romain, grâce à sa majestueuse unité, se prêtait à l'extension d'un culte unique : un seul empereur, une seule loi impliquait

1. *Première Corinthienne*, XVI, 22. — 2. Elie Reclus, *notes manuscrites.*

l'existence d'une seule foi. Mais il fallait livrer bataille. Le conflit entre les diverses religions d'Orient, qui cherchaient à obtenir la suprématie sur les âmes, se termina en faveur des Nazaréens, dont l'enseignement se confondait sur tant de points avec la philosophie grecque; toutefois, il restait à l'adapter parfaitement au milieu des institutions et des mœurs : ce qu'elle ne pouvait changer, elle était bien tenue de l'accepter. Et tout d'abord, comment s'y prendre pour établir des relations normales avec le gouvernement?

Une première génération de révoltés pouvait bien entrer en lutte, confiante dans les promesses de son prophète ou de son dieu, et l'on vit, en effet, de nombreuses communautés chrétiennes se constituer librement sans se conformer aux lois; c'est qu'on s'attendait à la prochaine fin du monde : les fidèles ne doutaient point de l'accomplissement des prédictions annoncées. Le ciel allait se déchirer et la terre s'entr'ouvrir; toutes choses visibles allaient disparaître en un immense incendie, puis, après le grand fracas de la mort universelle, le jugement dernier allait être prononcé sur tout ce qui vécut. A la veille du cataclysme suprême, qui devait engouffrer à jamais tous les méchants, il était facile de répondre fièrement : « Plutôt désobéir aux hommes que de déplaire à Dieu ! »

Mais le jour de la grande colère qui devait réduire la terre en poudre se faisait attendre d'année en année et de décade en décade, tandis que les empereurs continuaient de trôner dans Rome. Il importait donc de procéder avec prudence pour ne pas risquer immédiatement sa liberté ou sa vie, car une foule, même élevée au-dessus d'elle-même par une idée morale ou par un fanatisme collectif, ne se compose jamais en entier d'hommes risquant héroïquement leur existence : la plupart font effort pour la conserver en cherchant des accommodements entre leur conscience et la nécessité des temps. Aussi l'Eglise proclamait-elle bien haut son respect pour les autorités qui « tiennent le glaive en main »; tout fidèle aimait à se déclarer strict observateur des lois, sujet obéissant des maîtres. Néanmoins, elle ne put éviter les persécutions, puisque, inspirée par l' « esprit de Dieu », elle visait nécessairement par cela même à la domination absolue et se trouvait en conflit avec une autre puissance souveraine, celle des empereurs : elle cachait ses desseins, mais par son humilité même elle en préparait la réalisation. Si la « folie de la croix » avait animé tous les con-



CATACOMBES DE SAN-GENNARO A NAPLES

Les murs et le plafond sont couverts de peintures

fesseurs de la foi chrétienne, ainsi que nous le racontent les martyrologes, rédigés longtemps après, lorsque le christianisme était, à son tour, devenu la religion dominante, le pouvoir aurait procédé contre eux par une extermination méthodique, et jamais Tertullien n'eût eu l'occasion de lancer son apostrophe fameuse sur la présence des chrétiens dans toutes les parties de l'Empire, dans les armées, les prétoires et les palais. S'ils avaient pu se glisser partout, c'est que partout ils s'étaient accommodés à des institutions réprouvées par leurs convictions intimes! Sauf en quelques périodes exceptionnelles, les sujets chrétiens n'eurent donc pas à subir l'oppression systématique des grands, et les persécutions qui se produisirent furent plus déterminées par des haines de race ou de classe que par des dissensions religieuses. Dans les armées, ce fut comme chefs de légions, et non en leur qualité de dépositaires de la foi et de régulateurs des cérémonies religieuses que les empereurs ou leurs lieutenants en vinrent à sévir contre les chrétiens : lorsque des soldats, professant le nouveau culte, refusaient de sacrifier aux enseignes et aux aigles, les propres dieux du grand corps militaire, ils se trouvaient dans une position analogue à celle de recrues anarchistes refusant dans une armée actuelle le salut au drapeau [1].

L'adaptation, ou, du moins, un certain assouplissement aux mœurs nationales dans chaque partie de l'empire était tout aussi indispensable au christianisme que la faveur ou la tolérance du pouvoir. Cette évolution ne manqua donc pas de se faire. Tout d'abord, le christianisme, prenant sa forme définitive, se présenta de manière à se faire très acceptable aux yeux de la société romaine. Bien que la plupart de ses membres fussent des pauvres, des humbles, des esclaves et fils d'esclaves, ils se dégagèrent bien vite de leurs premières pratiques de communisme qui les rendaient suspects aux marchands et fournisseurs de toute espèce et qui avaient été probablement la cause du premier « martyre de la foi » : si la multitude fanatique des Juifs lapida le « diacre » Etienne, c'est précisément parce qu'il était le gérant, le personnage le plus en vue de la petite communauté chrétienne qui visait par l'association des forces à saper les bases de la société « traditionnelle ». Les chrétiens apprirent bientôt à ne pas soulever contre eux la

1. Eugène Guillaume, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet, 1897.

colère des petits marchands. Lorsque l'apôtre Paul, prêchant à Ephèse, voulut entraîner la foule vers un dieu nouveau, ce furent les industriels intéressés qui s'ameutèrent contre lui, surtout les orfèvres, « fabricants de petits temples en argent dont ils tiraient toute leur subsistance ». Ils vivaient du culte de la déesse locale et c'est pour sauver leur pain quotidien qu'ils hurlèrent de concert pendant deux heures : « Grande, grande est la Diane des Ephésiens ! »[1] Trois cents ans plus tard, les industries étaient changées, mais l'esprit de lucre était bien resté le même, car les conciles ayant proclamé que la Vierge Marie garderait son titre de « Mère de Dieu », et que les médailles portant ce nom auraient toujours leur caractère de sainteté, le peuple d'Ephèse fut rempli de joie et dans les rues on se précipitait aux pieds des évêques pour embrasser leurs genoux[2].

L'organisation intime de l'Eglise se modela aussi sur celle de l'Empire; les successeurs des apôtres se firent prêtres et peu à peu la hiérarchie s'établit parmi les évêques, les prêtres et les simples catéchistes : les fidèles durent s'habituer à l'obéissance, et les agapes fraternelles des premières années d'amour et d'enthousiasme furent abandonnées sous prétexte de scandale. Tant que les croyants étaient égaux et constituaient l' « assemblée », ils mangeaient volontiers en commun; dès que l'Eglise eut des surveillants et des maîtres, on dut s'asseoir à des tables différentes. Les prêtres se distinguèrent du commun des convertis et prirent leur nourriture à part : même leurs aliments acquirent un caractère divin, convenant à des êtres devenus sacrés. C'est ainsi que, dans l'Eglise catholique, la « cène », que l'on s'imagine d'ordinaire avoir eu pour modèle la Pâques de Jésus avec ses disciples, se trouva reproduire beaucoup plus exactement le repas sacré des prêtres mazdéens. Le prêtre du Christ boit la liqueur de la vigne devant les fidèles, de même que le *dsjondsj* buvait la sève du homa : il avale l'hostie, de même que son prédécesseur iranien prenait le *daroun*, rondelle de farine également cuite sans levain [3].

Une des causes assignées par Tacite au relâchement du lien national et à la décadence de la personnalité romaine, l'affluence des barbares à Rome, eut certainement une importance capitale : l'histoire a fourni

1. *Actes des Apôtres*, XIX, v, 24 à 34. — 2. Montesquieu, *Esprit des Lois*, I, XXV, ch. 11. — 3. R. C. d'Ablaing van Giessenburg, *Evolution des Idées religieuses dans la Mésopotamie et dans l'Egypte*, pp. 149 à 151.

des exemples fréquents et continue à en fournir. Les étrangers changent rapidement la vie d'une agglomération urbaine, même lorsqu'ils sont encore loin d'égaler en nombre les habitants d'origine locale, car poussés par l'amour des aventures ou quelque ambition tenace, ils l'emportent d'ordinaire sur les indigènes par l'énergie des passions et la puissance de la volonté. Lors de l'arrivée de l'apôtre Paul à Rome, on y compte déjà 25 ou 30 000 Juifs, et les chrétiens se mêlant parmi eux aux adorateurs de l'ancienne foi, des luttes éclatent sans cesse, en sorte que l'empereur Claude lance contre eux un décret d'exil collectif. Mais ils reviennent, et la propagande, l'ennui du présent, le désir du mieux doublent, décuplent leurs multitudes. Par les idées, les traditions,



Cl. Alinari.

STATUE DE SAINT PIERRE A ROME.

Cette statue en bronze dont le pied droit est usé par les baisers des fidèles est généralement considérée comme datant du Ve siècle. mais quelques spécialistes la croient de beaucoup postérieure, peut-être du XIIe siècle.

les désirs et les haines, les Juifs christianisés et les Gentils de toute race ayant accepté la foi du Christ devinrent complètement étrangers à la religion de la cité romaine, si bien qu'on put les accuser, avec quelque vraisemblance, d'avoir allumé, sous Néron, ce terrible incendie qui des 14 quartiers de Rome en détruisit complètement trois et ne laissa de sept autres que des murailles noircies. Le fait est que la foule, persuadée de la culpabilité des chrétiens, applaudit à leur supplice dans les jardins de Néron. Si nul incendiaire ne se trouva parmi ces hommes qui prédisaient constamment la destruction de Rome comme le préliminaire de la venue du Christ-Rédempteur et du commencement du nouvel âge d'or, le « Règne de mille ans », du moins devaient-ils se réjouir de cet événement dans lequel ils voyaient l'accomplissement des prophéties, et cette joie du triomphe éprouvée d'avance ne pouvait manquer de les faire prendre pour des complices. Aux temps de lutte, on se contente souvent d'une preuve de complicité « morale ».

Dès la fin du deuxième siècle après la naissance de Jésus, le christianisme avait, sinon la forme qu'il présente de nos jours, du moins tous les traits arrêtés qui en faisaient un corps bien défini et dont les modifications se sont, depuis lors, très graduellement opérées. Les chrétiens, qui s'accommodent de leur mieux à la philosophie grecque et aux exigences de la société romaine, se sont nettement séparés des Juifs, leurs initiateurs : désormais « la haine la plus sombre s'est allumée entre la mère et la fille »[1].

L'exécration mutuelle prit des proportions d'autant plus grandes que l'origine des chrétiens était incontestablement judaïque : les Juifs, restés fidèles à leur foi, voyaient des renégats, des blasphémateurs dans les chrétiens, et ceux-ci considéraient les Juifs comme les bourreaux de leur dieu. Entre les deux frères ennemis, l'inimitié devint sans bornes. Ce fut longtemps coutume, dit la légende, de mettre dans le cercueil d'un fils d'Abraham quelques cailloux, afin qu'il pût les jeter contre « le fils du charpentier » s'il avait l'occasion de le rencontrer sur les chemins d'outre-tombe. C'était là tout le bagage du mort, avec quelques pièces de monnaie et le bâton de voyage sur lequel il devait s'appuyer pour « monter » à Jerusalem. On accusait, on accuse encore les Juifs de méfaits plus graves, puisque souvent l'opinion leur attribua

1. Ernest Renan, *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, p. 111.

le meurtre d'enfants chrétiens dont le sang devait servir à la préparation du pain de la Pâque. Il est curieux que cette accusation soit précisément une vieille arme employée jadis par les païens contre les chrétiens eux-mêmes [1]. Les calomnies féroces sont de tous les temps et

N° 257. Répartition des Chrétiens vers l'An 180.



Cette carte est dressée d'après E. Renan : *Index général de l'Histoire des Origines du Christianisme*.

Durant le IIIe siècle, on voit de nouvelles églises surgir en Italie, dans l'Espagne méridionale, ainsi qu'en Sicile et en Tripolitaine. Quant aux Gaules, si l'on excepte Lyon qui eut une église en l'an 168, il n'y avait encore au milieu du IIIe siècle aucune trace sérieuse de christianisme; en réalité l'évangélisation y date de saint Martin (Remy de Gourmont).

servent à tous les partis. Qu'il y ait eu de part et d'autre des scélératesses commises, enfanticides et autres, on ne saurait en douter, mais il est non moins certain qu'elles furent surtout le fait des chrétiens, puisque ceux-ci ont presque toujours disposé de la force et furent les persécuteurs.

Tandis que le christianisme divorçait violemment d'avec les Juifs, il se substituait aux anciens cultes païens autant que le permettait la rigidité des dogmes : le clergé reconstitué s'occupait maintenant d'introduire de l'ordre dans le chaos et d'interpréter toutes choses au mieux de son intérêt. Il a fait un choix entre les Evangiles canoniques

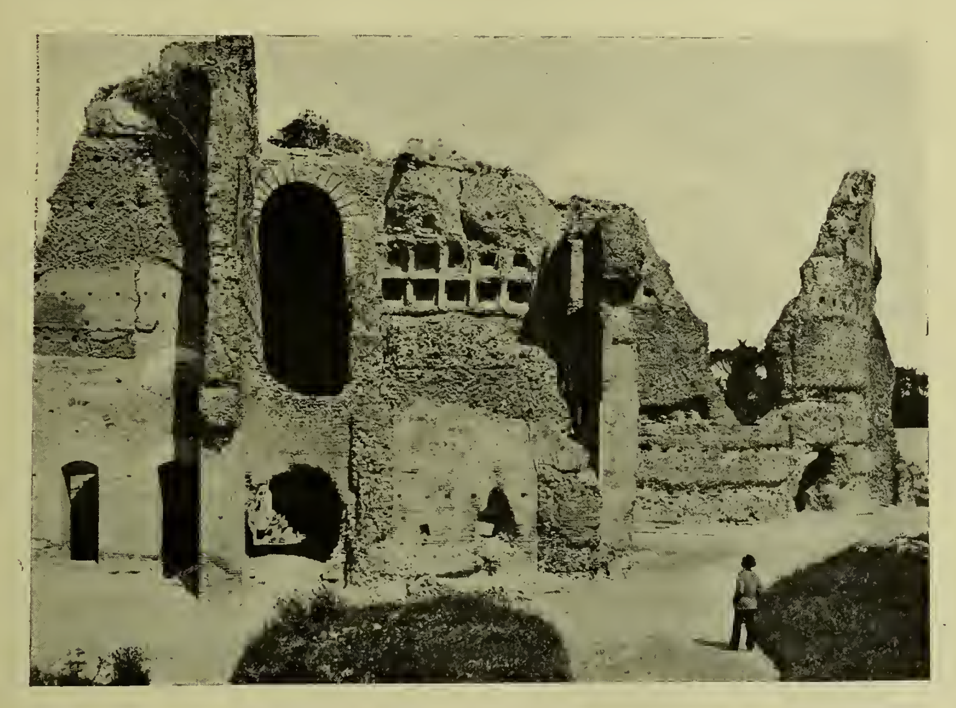
1. H. L. Strack, *Le Sang et la fausse Accusation du Meurtre rituel*, pp. 28 et ss.

et les autres, rejetés comme « apocryphes », bien que de valeur sensiblement égale quant à l'authenticité des faits que racontent ces livres [1] ; le Nouveau Testament est clos. Ayant arrêté l'émission de la « parole divine », l'autorité ecclésiastique n'a plus qu'à en fixer le sens, à en expliquer les passages obscurs, à en concilier les contradictions. Dans le tourbillon des commentaires, dans le conflit des opinions qui ont été successivement présentées et qui s'entre-heurtent de part et d'autre, il s'agit de choisir ce qui sera l'orthodoxie et ce qui sera l'erreur. Du moins pourra-t-on créer l'apparence de l'unanimité et cacher les divergences sous des phrases sacramentelles et convenues.

L'unité de foi avait été proclamée. « Un seul Dieu en trois personnes » ! Tel était le dogme : mais la vérité est que les anciens cultes locaux se maintinrent sous des noms différents et avec les modifications indispensables rendues nécessaires par le changement du milieu. Les rites changèrent quelque peu, certaines cérémonies tombèrent en désuétude, tandis que d'autres, importées ou formées sur place, finirent par l'emporter ; çà et là, des révolutions brusques se produisirent à la suite d'invasions, de migrations, de guerres civiles, mais dans l'ensemble il y eut transition graduelle d'un culte à l'autre culte. Nombre de saints, tels saint Hermès ou saint Eleuthère, furent créés par la simple introduction des appellations d'anciennes divinités dans le rituel de l'Eglise. Les trois personnes de la Trinité, dont il était absolument impossible à l'esprit humain d'accepter la définition théorique les représentant comme de purs esprits, égaux en puissance, également infinis dans le temps et dans l'espace, prirent une réalité tangible aux yeux des fidèles, de manière à se superposer aux grands dieux d'autrefois. Ici, Dieu le Père remplaçait Jupiter ; là, Dieu le Fils succédait à Mithra, à Bacchus, à Phœbus Apollon ; quant au Saint-Esprit, il était par définition d'essence trop subtile pour se concrétiser en un dieu populaire. Et si le culte de la Vierge prit une telle importance dans la religion catholique, si Marie, la « Mère de Dieu », finit même par constituer le quatrième terme de l'être multiple et un, bien que tous les récits miraculeux à elle attribués dans les Evangiles apocryphes eussent été rejetés du canon des Ecritures dans les premiers temps de l'Eglise [2], si même, en certaines régions de la chré-

1. G. Lejeal, *Humanité nouvelle*, février 1898. — 2. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 11.

tienté, le culte de l'épouse du charpentier l'emporta sur celui de Dieu, c'est que les antiques adorations s'étaient perpétuées. Il fallait une héritière aux déesses païennes d'autrefois. Les Aphrodite et les Artemis, les Demeter et les Pallas Athéné avaient longtemps gardé les hommages des fidèles; elles continuèrent de les recevoir, quoique sous d'autres noms, et même elles ne perdirent point les vocables par lesquels le



Cl. Alinari.

ROME. RUINES DU PALAIS DES SÉVÈRES SUR LE PALATIN

peuple les avait invoquées : ce furent toujours les Panagies ou Saintes par excellence, les « Notre-Dame » et les « Bonne-Mère ». Sans doute l'Eglise, changeant officiellement les dieux et la hiérarchie céleste, ne se laissa point aller à voir mille déesses antiques dans l'auguste Mère de sa liturgie, mais les adorateurs s'adressaient chacun à la puissance différente, à la déesse spéciale qui s'était réservé telle ou telle part de gouvernement dans les affaires humaines : les fils invoquaient la patronne qui avait secouru leurs aïeux.

De même que les dieux, les symboles religieux s'étaient également conservés et ne se modifièrent que par lente évolution. Ce que les écrivains indiquaient naguère comme des symboles particuliers à la

religion du Christ lui avait été transmis par les cultes païens. La lampe du feu solaire éternel brûlait dans les temples de Minerve, d'Apollon, de Jupiter, comme elle brûle dans ceux de la Vierge; la vapeur de l'encens flottait autour des statues de dieux comme elle monte de nos jours vers le saint ciboire. Minerve, comme Marie, avait des zélatrices et leur faisait distribuer le pain bénit. Les prêtres avaient également leur tonsure et se livraient aux mêmes balancements de corps et génuflexions. Les tombeaux des premiers martyrs eurent une décoration purement mythologique: les chrétiens avaient tout accepté de leurs devanciers païens, les victoires, les amours, les Dioscures, Icare, Psyché, mais en leur donnant peu à peu une signification différente. Orphée, le chantre divin, se transforma aux yeux des fidèles en la personne auguste du Christ, le fils de Dieu. Représenté d'abord au milieu d'animaux qu'il charme par le son de sa lyre, il finit par n'avoir plus qu'un seul agneau pour auditoire; il s'identifie avec le bon Pasteur, et finalement la symbolique chrétienne le figure sous la seule forme de l'agneau : l'évolution est accomplie [1].

Cette religion des prolétaires révoltés qui débuta, au cri de l'apôtre Paul, par la destruction des livres et des œuvres d'art resta longtemps fidèle à ses origines par sa haine de la science, toujours qualifiée de « fausse » et de « prétendue », et par son impuissance à se manifester sous une forme artistique, autre que la véhémence oratoire. Les premiers poètes chrétiens sont d'une lamentable médiocrité. Les sculpteurs chrétiens deviennent très vite incapables de reproduire décemment les formes humaines. Bientôt ils ne figurent même plus de grossières effigies: ils se contentent de représenter vaguement des colombes ou de tailler des monogrammes du Christ, ils finissent par ne plus savoir sculpter que la croix; l'ignorance des artistes, leur impuissance se résume pour ainsi dire dans l'incessante reproduction de ce symbole. « La barbarie dans l'art précéda les barbares » [2]. D'ailleurs le christianisme avait été, dès l'origine, aussi contraire à la figuration de la force humaine que plus tard le fut l'Islam; il observait à cet égard le précepte de Moïse qui condamnait la pratique de « tailler des images ». Les rigoristes répétaient volontiers que Jésus avait été laid, condamnant ainsi en sa personne le culte de la beauté; plus tard, lorsque la véné-

1. Remy de Gourmont, *Revue Blanche*, 1er avril 1898. — 2. Gaston Boissier, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1866, p. 98.

ration religieuse se porta vers la mère de Jésus, les fidèles qui s'opposaient à cette idolâtrie professaient également que la Vierge avait été choisie spécialement parmi les humbles et les laides. Au commencement du IVe siècle. Eusèbe, l'un des plus illustres pères de l'Eglise, réprouve comme profane le désir de posséder de « saintes images », et jusqu'en plein moyen âge, des docteurs autorisés, des conciles condamnent l'art et les artistes [1]. Les anciennes coutumes funéraires s'étant maintenues comme toutes les autres habitudes sociales. les images que l'on reproduisait sur les tombeaux des chrétiens devaient par cela même être empruntées à l'art païen : les artistes des catacombes continuaient les peintres de Pompéi. L'art dit chrétien fut en réalité purement païen jusqu'à l'époque où l'hérésie força les portes de l'Eglise, et dans cet art qui lui servait de nourriture, il ne prenait



Musée du Louvre. Cl. Alinari.

ROME. LE BON PASTEUR

Statue chrétienne des premiers siècles.

1. Ernest Renan, *Marc-Aurèle*, pp. 540 à 545.

que ce qui était vieilli et corrompu. Les chrétiens n'imitaient que des imitations et ne copiaient que des copies.

De même toutes les connaissances et raffinements de l'esprit furent méprisés par les néophytes. L'éducation, même celle des chrétiens, était forcément païenne. puisque ceux qui professaient la « folie de la croix » étaient des ignorants. L'école restait ainsi d'une façon indirecte l'ennemie du christianisme : elle contraria longtemps la religion nouvelle, de même que, de nos jours, l'éducation catholique subjugue encore les enfants des penseurs libres. Institutions, mœurs, langage, la vie entière était imprégnée de l'esprit du passé et pénétrait, transformait le christianisme, même quand celui-ci eut conquis le pouvoir matériel. Etouffés par le régime politique, les citoyens n'avaient plus de vouloir ni de franchise. et leurs arts avaient perdu la sincérité de l'expression, la littérature était devenue rhétorique et formule convenue, la pensée n'était plus qu'un reflet et la philosophie avait cédé la place aux rêveries mystiques.

L'infériorité patente des chrétiens au point de vue de la science, de la poésie, des arts plastiques contribua pour une part à fortifier chez les conservateurs romains le sentiment de mépris qu'ils éprouvaient à l'égard de la religion nouvelle. déjà tenue pour honteuse à cause de son origine orientale et du milieu dans lequel se recrutaient ses adeptes, esclaves, affranchis, prolétaires et pauvres pécheresses. Et pourtant cette origine populaire, avec toutes les conditions d'un pareil milieu, fut précisément ce qui permit au christianisme de se développer et de triompher à la longue, en dépit de l'aversion que les raffinés de la civilisation gréco-romaine lui témoignaient. Certes, les nobles stoïciens, qui se tenaient à l'écart de la société corrompue d'en haut et qui tâchaient de vivre conformément à leur bel idéal avec les rares amis qui les comprenaient. formaient un groupe admirable, contrastant avec la multitude ignorante et envieuse des chrétiens. Religion de tête, le stoïcisme avait beau exalter la pauvreté, glorifier l'esprit de sacrifice, élever le dur labeur au-dessus de la richesse et des plaisirs, exiger la « charité » du cœur qui cherche à se faire pardonner le bienfait, le peuple resta sourd à cet enseignement, auquel manquait la sanction grosssière et traditionnelle des récompenses et des peines. Le stoïcisme était trop sincère et trop pur pour promettre de placer ses fidèles à la droite de Dieu et pour attirer à soi les cruels et les vin-

dicatifs en imaginant un enfer « dont le feu ne s'éteint point »[1].

Mais si la foule ne comprenait pas le stoïcisme, celui-ci montrait bien le même aveuglement, il ne discernait pas la force qui entraînait les masses populaires vers un nouvel idéal; il ne croyait assister qu'à une dispute entre sectes judaïques[2]. Cette aristocratie de la pensée méprisait l'ignorance, dédaignait les passions, les enthousiasmes et les haines, elle ne savait point descendre dans le peuple, et c'est à juste titre que celui-ci ne la distinguait pas de la tourbe des jouisseurs; pour autant qu'ils ne s'ignoraient point, stoïcisme et christianisme se détestaient. Combien s'écoulèrent de siècles avant que fût possible une synthèse entre des éléments si divers et que la raison éclairée considérât l'humanité entière comme véhicule!

Le christianisme, sous ses diverses formes, et notamment celle qui, après avoir triomphé, prit le nom d'orthodoxie, continua donc de se propager dans les masses profondes des nations réunies sous le pouvoir de Rome. A mesure que l'unité semble se faire plus solide par l'achèvement des rayons routiers entre Rome et tous les points stratégiques du pourtour de l'empire, à mesure que le nombre des citoyens s'accroît, au point d'englober, dès le commencement du IIIe siècle, tous les hommes libres, le désordre moral produit par la différence des cultes, des idées, des ambitions se généralise dans toutes les parties du monde romain. Le pouvoir central, représenté par l'empereur, ne peut donc plus s'appuyer sur le consentement universel des sujets, ceux-ci sont désormais divisés en nations et en classes qui s'entre-haïssent: pour les maintenir en troupeau docile, il faut se servir de l'armée comme principal instrument du règne. Peu d'années après le gouvernement pacifique des Antonins, Septime Sévère, victorieux de deux puissants compétiteurs, profita de ses victoires pour réorganiser complètement l'armée en constituant un corps de prétoriens choisis parmi toutes les légions et principalement parmi celles qui avaient tenu garnison dans les provinces orientales de l'empire: les noms transmis indiquent surtout cette origine[3].

Evidemment Septime Sévère avait constitué une force militaire sur

1. Jules Baissac, *Le Dieu sémite et le Dieu aryen*, *Société nouvelle*, mai 1898. — 2. Anatole France, *Sur la Pierre blanche*. — 3. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte*, IIIer Teil, Erste Abteilung, p. 367.

laquelle il pouvait personnellement compter, soit dans les guerres civiles, soit dans les guerres étrangères ; mais ces prétoriens qui lui étaient dévoués et qui l'eussent volontiers servi contre Rome elle-même, puisqu'ils n'étaient Romains que de nom, devenaient d'autant plus dangereux pour les citoyens et pour l'ensemble de la nation ; quand ils n'eurent plus à dépenser leur force dans les guerres extérieures sur les frontières du Rhin, du Danube et de l'Euphrate, ils l'employèrent à brigander à travers les provinces et à se disputer Rome comme une proie : on vit, au milieu du IIIe siècle, jusqu'à trente candidats — les trente tyrans — soutenus par autant de groupes militaires distincts, se disputer l'empire.

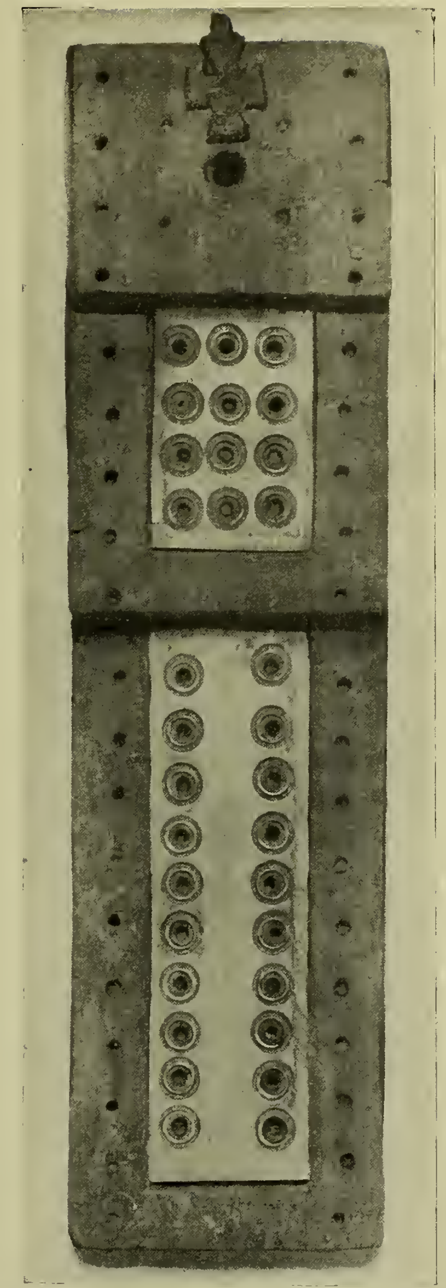
Cette division profonde, essentielle, entre Rome et son armée avait déjà commencé sous la République. De nombreux barbares, enrôlés parmi les soldats par les triumvirs, avaient reçu le titre de citoyens et pris part aux grandes distributions de terres dans les campagnes de l'Italie septentrionale. Tandis que les étrangers entraient dans l'armée, les Romains en sortaient. Les jeunes gens de Rome, puis ceux des villes italiennes avaient profité de leurs privilèges pour s'exempter du service militaire : ils se contentaient de la gloire de leurs aïeux et se gardaient bien d'en conquérir pour eux-mêmes [1]. C'étaient les gens de la campagne qui prenaient le glaive en main et qui finissaient par devenir les maîtres. Il n'y avait plus de Romains proprement dits parmi les prétoriens qui nommaient et renversaient les empereurs et traitaient la « ville éternelle » en cité conquise [2].

Sous Dioclétien, les soldats ne sont plus même des sujets de Rome, ce sont des mercenaires recrutés en dehors des limites de l'empire : les barbares, futurs conquérants, sont ainsi introduits par le souverain lui-même, et l'on s'étonne qu'ils soient restés si longtemps sans employer pour leur propre compte la force dont ils étaient investis. La vénération de la sainte Rome les retenait dans l'exercice de leur pouvoir.

La nation, que son impuissance même avait fini par désintéresser complètement de ses propres destinées politiques, n'avait plus de passion que pour les jeux sanglants du cirque. L'art dans le meurtre, tel était devenu le raffinement par excellence, et la tourbe romaine, avide de spectacles, en discourait savamment : tuer un homme avec élégance

1. Virgile, *Eglogues*, II,72. — 2. Eduard Meyer, *Die wirthschaftliche Entwickelung des Alterthums*, pp. 54, 55.

menait à la richesse et à la gloire, comme le fait aujourd'hui un coup d'épée planté d'un air distrait dans le cou d'un animal par l'infaillible main du *torero*. Les princes qui assistaient sans intérêt aux jeux du cirque devenaient rapidement impopulaires, et si les chrétiens restèrent si longtemps abhorrés par la foule romaine, c'est qu'on leur attribuait l'idée d'abolir les spectacles sanglants; on pensait que s'ils arrivaient au pouvoir ils resteraient fidèles à leurs principes, comme si la conquête du trône n'avait pas toujours pour effet de consolider les abus. Le fait est qu'après le triomphe de la « croix », les empereurs chrétiens se gardèrent bien de toucher aux horribles fêtes; celles-ci se maintinrent jusqu'à la destruction de l'empire, et même plus lontemps, au moins jusqu'au règne de Théodoric[1]. Encore nous dit-on qu'il fallut l'initiative d'un moine révolutionnaire pour mettre un terme aux combats de gladiateurs : un certain Telemachus, Africain d'origine, se précipita dans l'arène pour séparer les combattants: il fut tué, mais l'institution avait reçu le coup de grâce[2].



Musée Guimet. Cl. Giraudon.

FOUILLES D'ANTINOE. COMPTE-PRIÈRES.

Le besoin de voir souffrir était devenu tel que tout drame devait être non pas figuré mais réalisé matériellement. Pour rendre quelque

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, pp. 94 et suiv. — 2. Hartpole Lecky, *Rationalism in Europe*, p. 37.

intérêt au vieux personnage d'Hercule sur le mont Œta, il fallait aux Romains blasés que l'on brûlât un condamné à mort sur un bûcher véritable. Quand on représentait un procès suivi d'un supplice, le principal personnage du drame était remplacé par un sosie que l'on mettait réellement en croix et qui réjouissait le peuple du spectacle de son agonie. Le pur caprice suffisait quelquefois à déterminer des massacres sans autre excuse que le dilettantisme de l'art pour l'art. Ainsi, lorsque Caracalla, le κοσμοκράτωρ ou « maître du monde » que célébraient bassement les inscriptions des temples d'Alexandrie, prit plaisir pendant plusieurs jours et plusieurs nuits à faire massacrer la population qui l'adulait, il n'avait d'autre motif que le goût du meurtre, peut-être aussi le ressentiment causé par quelque trait d'esprit, ou bien la conscience intime de sa laideur et de sa lâcheté; c'était au fond le besoin d'écarter par un forfait sans nom la comparaison qu'il avait établie lui-même publiquement entre sa basse personne, Achille, le plus beau des Grecs, et Alexandre, le plus illustre des conquérants. La vie humaine était si peu de chose que la peste effroyable survenue vers le milieu du IIIe siècle parut un phénomène normal : avec les guerres, les invasions, les tueries, elle emporta, dit-on, la moitié des habitants du monde romain.

D'ailleurs, on peut dire que, même au point de vue matériel, il n'y avait guère plus de Romains dans Rome lorsque les barbares vinrent mettre fin à l'empire. D'abord les généraux vainqueurs avaient ramené des tourbes d'esclaves qui, devenus affranchis, puis citoyens libres, changèrent le sang de la race; ensuite les spéculateurs, les aventuriers, les lettrés, les savants, tous les chercheurs de fortune vinrent contribuer également à modifier graduellement les éléments ethniques de la population. D'autre part, un mouvement s'était produit en sens inverse : des soldats romains, auxquels on avait concédé des terres dans leurs propres conquêtes, s'étaient établis loin de l'Italie sans aucun espoir de retour : un cercle immense de colonies s'était formé aux dépens du foyer central, de même que les soldats vétérans, les généraux et autres personnages de la classe patricienne avaient quitté Rome pour s'établir dans les provinces comme proconsuls, amenant avec eux tout un peuple de légistes, de scribes et de bas officiers [1].

1. Théodore Duret, *Etudes critiques d'Histoire*, *Revue Blanche*, I, VIII, 1899.

Pendant cette période critique de l'histoire romaine, la tendance du grand corps œcuménique de l'empire à se diviser administrativement et politiquement en ses deux moitiés naturelles, l'Orient et l'Occident, devenait de plus en plus impérieuse ; le schisme s'était déjà préparé avant la fin de la République, mais à cette époque, la croyance quasi religieuse en la gloire toujours croissante de Rome et la ferveur d'un impérialisme naissant avaient masqué le contraste ; chaque territoire géographique reprenant pourtant peu à peu conscience de son individualité, la fusion devenait de plus en plus difficile entre les éléments divers, et la rupture était inévitable. Il était à craindre que le déchirement se fît à l'avantage de quelque puissance non romaine, comme celle des Arméniens ou des Perses qui menaçaient les frontières orientales, mais le danger se produisit tout à coup en deçà des limites, à moitié chemin du fleuve Euphrate et de la Méditerranée : on vit avec surprise un simple lieu de marché, Tadmor, ou la



PALMYRE
MAUSOLÉE ENTIÈREMENT GARNI DE SARCOPHAGES.

« Palmeraie », la Palmyre de l'Histoire, devenir une capitale d'empire et balancer la fortune de Rome.

Depuis un temps immémorial, Tadmor était restée ce que la nature l'avait faite, un lieu de rendez-vous pour les caravanes, un centre d'échanges où devaient se réunir les marchands phéniciens du littoral, les négociants de Damas, porteurs des denrées recueillies dans toutes les vallées du Liban et de l'Anti-Liban, les commissionnaires du trafic de l'Euphrate et les acheteurs du Taurus arménien, venus par la vallée du Chapur. Grâce à sa situation entre fleuve et mer, dans le voisinage d'un grand désert, difficile ou même dangereux à traverser, Tadmor était l'étape obligée sur la route la plus avancée vers le sud, parmi toutes les voies de communication naturelles ouvertes d'oasis en oasis. Utile à tous ses voisins, et même, par le rayonnement de son commerce, à tous les habitants de l'immense hémicycle de montagnes qui se recourbe du golfe d'Arabie au golfe de Perse, Tadmor avait donc un intérêt capital à vivre en paix avec tous, afin de ne pas inquiéter les trafiquants et les détourner vers les routes du nord par Haleb et le grand coude de l'Euphrate. Aussi fut-elle, pendant de longs siècles, la ville hospitalière par excellence. Les gens de toute race y étaient cordialement accueillis, et son marché présentait la plus curieuse réunion de types et de costumes. Aucune religion n'en était bannie : on adorait tous les dieux dans Tadmor, et lorsque le culte du Christ eut commencé de se répandre, les nouveaux religionnaires se pressèrent dans l'oasis à côté des Juifs, des adorateurs de Jupiter et de Mithra, des philosophes hellènes sans aucune attache religieuse. La « ville des Palmes » constituait une république, une cité libre, n'ayant que des alliés, n'attaquant personne et par conséquent non obligée de se défendre : elle resta longtemps sans histoire, malgré l'importance des transactions pacifiques dont elle était le centre.

Malheureusement, Tadmor s'était emplie de trésors par l'effet des bénéfices séculaires réalisés sur tout le monde de l'Asie antérieure, y compris Cypre et l'Egypte. En outre, la république commerciale était tombée sous la domination d'un homme de guerre, Odenath, dont les intérêts politiques dépassaient de beaucoup la région de l'Euphrate et de l'Oronte : ce personnage ambitieux profita de ses énormes revenus pour lever de puissantes armées et guerroyer, d'abord pour la plus grande gloire de Rome, sa suzeraine, puis pour son propre compte,

comme « empereur », allié, mais rival. Sa femme, connue dans l'histoire sous le nom de Zénobie (Batzebinah), continua les guerres de son mari et ne craignit pas de s'attaquer à l'empire. Reine d'une cité devenue judéo-grecque, elle eut, dit-on, l'ambition prématurée de faire

N° 258. Oasis de Palmyre.



équilibre au monde occidental et de créer, deux générations avant Constantin, un groupement oriental de provinces « à civilisation et à religion grecques, devançant, par son monothéisme simple, l'arianisme et l'islamisme »[1]. Mais Palmyre, quoique très centrale relativement à la mer et au bassin des deux fleuves Euphrate et Tigre, n'avait pas une situation géographique comparable à celle de Babylone ou de Bysance :

1. E. Renan, *Histoire des Origines du Christianisme, Les Evangiles*, p. 3.

il lui manquait un ensemble de terres fertiles et populeuses servant de point d'appui à ses forces militaires; il suffit de couper les chemins autour d'elle pour la réduire à l'inanition et à l'impuissance[1].

Ce dédoublement de l'empire, qui n'avait pas réussi à des ennemis, était devenu tellement nécessaire que les empereurs mêmes durent le réaliser. D'ailleurs, des signes prémonitoires avaient depuis des siècles indiqué le partage futur des possessions de Rome. L'immense ellipse devait avoir deux foyers. Antoine n'avait-il pas été le maître de l'Orient dans Alexandrie, et, avant lui, César n'avait-il pas songé à transporter dans cette ville, ou bien à Troie, la capitale du monde romain?[2] Trois siècles après, sous le règne de Dioclétien, le travail de dissociation était déjà tellement avancé que cet empereur, génie administratif de premier ordre, avait pris les devants en divisant lui-même l'immense agglomération de ses territoires en quatre segments, énormes déjà, deux gouvernés par des Augustes et deux soumis à des Césars, ayant rang d'empereurs mais de dignité secondaire. En même temps, il voulut soustraire le pouvoir absolu au reste de puissance que pouvait encore exercer la tradition romaine, puisque, pour remanier l'empire à nouveau, il fit choix de deux capitales en dehors de Rome découronnée, Milan, dans la moitié occidentale de l'empire, et Nicomédie, dans la moitié orientale. Son œuvre toutefois ne fut que provisoire; chaque empereur ne pouvait que tendre à la domination sans partage et l'unité nominale fut rétablie, pour un temps, après la victoire d'un des successeurs de Dioclétien sur les autres copartageants de la dignité impériale.

Constantin fut le plus fort : il se trouva soutenu par une puissance qui donna soudain à l'empire un regain de cohésion et d'unité. Cette puissance fut la religion chrétienne, plus unie et plus solidaire dans ses manifestations que ne l'étaient, de l'Euphrate à l'Océan, les divers cultes païens, policés et barbares. D'ailleurs, il ressort nettement de la lecture des auteurs du temps que la lutte de laquelle sortit la proclamation du christianisme comme religion d'Etat n'eut aucun caractère religieux : les deux antagonistes, Constantin et Maxence, n'avaient d'autre objectif que la domination politique du monde. Nulle

1. Eugène Guillaume, *Les Ruines de Palmyre, Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1897. — 2. Suétone, *De Vita Cæsarum ;* Horace, *Odes*, livre III, 3, *Iustum ac tenacem.*

discussion théologique n'avait eu lieu entre les empereurs ennemis : l'un et l'autre n'avaient eu recours qu'aux prêtres. Maxence, très effrayé de l'avenir, avait consulté les oracles, conformément aux anciens rites ; Constantin, non moins anxieux, et sachant que son adversaire s'était

N° 259. Division de l'Empire sous Dioclétien.



Le domaine de chacun des quatre empereurs est indiqué par des hachures de directions différentes.

Sous Dioclétien, l'empire était partagé en douze diocèses, gérés chacun par un *vicarius* : cette division ne fut que peu modifiée par la suite. Quant aux provinces, leur nombre ne cessa de s'accroître pendant toute la durée de l'empire romain. Il y en avait 29 à la mort d'Auguste, 42 à la mort de Marc-Aurèle, 96 sous Dioclétien, 120 sous Honorius (Paul Guiraud).

assuré l'appui des divinités païennes, devait faire appel à de nouveaux dieux. La magie de ces derniers fut la plus efficace [1].

Toutefois Constantin, dont les légendes catholiques ont fait un ardent champion de la foi chrétienne, n'était pas très rassuré, ne

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, p. 38.

sachant s'il avait avec lui l'élément le plus fort. Comme par un phénomène de mécanique et sous l'empire de lois analogues, les deux formes religieuses, paganisme et christianisme, en conflit l'une avec l'autre, se trouvèrent pendant une certaine période en état d'équilibre, et de subtils politiciens, tels que Constantin, pouvaient se demander avec hésitation laquelle des deux finirait par triompher. C'est alors que, par crainte de l'avenir, on en vint, de part et d'autre, à demander pour tous les croyants pleine liberté de pensée et de foi. L'idée de tolérance germa dans quelques esprits prudents, et l'on entendit jusqu'à des empereurs prononcer des paroles qui sont vrais propos d'anarchistes : « Personne n'en doit gêner un autre, et chacun doit faire comme il l'entend ». Ainsi s'exprimait Constantin lorsqu'il avait déjà vaincu les païens par le symbole de la croix, mais en pleine connaissance de la puissante force d'inertie qui restait à ses adversaires.

Lorsque son pouvoir fut enfin consolidé, il prit bien soin d'être en même temps le grand maître des deux religions ennemies, comme un souverain moderne duquel prêtres, pasteurs et rabbins dépendent administrativement les uns comme les autres et lui doivent au même titre prières, bénédictions et actions de grâce. Constantin sut tenir en balance les craintes, les espérances et les rivalités jalouses de ses sujets païens et chrétiens, conservateurs et novateurs. Ainsi, dans la même année, il publia deux édits dont l'un ordonnait la célébration du dimanche, tandis que l'autre recommandait la consultation régulière des auspices. Et le dimanche se trouvait être en même temps le « jour du Seigneur » et le « jour du soleil », *Dies solis, sunday*. Constantin éleva des églises, mais, avec une générosité pareille, il reconstruisait et enrichissait les temples. Il faisait frapper des médailles en l'honneur de Jupiter et d'Apollon, de Mars et d'Hercule et ne négligea point son devoir de fils reconnaissant qui lui ordonnait de faire monter son père Constance au rang des dieux.

Il ne s'agissait donc que d'établir l'alliance entre le trône et l'autel ; mais quand le christianisme devint la religion vraiment dominante et que l'observance de l'ancienne foi fut presque un acte de révolte, quand les souverains crurent pouvoir disposer de la force sans ménagement aucun, ils tinrent le langage qui leur était dicté par les saints docteurs de l'Eglise : « Déracinez de la terre celui qui sacrifie aux dieux. Il est défendu d'avoir aucune pitié pour lui : il faut le lapider, le mettre à

mort, quand ce serait ton frère, ton fils et la femme qui dort sur ton sein » ! C'est ainsi que le pieux Firmicus Maternus exhorte à leurs devoirs de persécuteurs consciencieux les fils de Constantin [1]. Et saint Augustin, le docteur par excellence en arrive également à parler du « glaive des justes lois » contre l'erreur et à dresser le terrible code en vertu duquel les inquisiteurs brûlèrent plus tard les hérétiques en toute tranquillité de conscience.



Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

L'EMPEREUR CONSTANTIN.

Ce droit de punir le païen et le schismatique, tous les deux ennemis du dieu des orthodoxes, appartient sans doute à ceux-ci puisqu'ils s'imaginent obéir aux ordres précis venus d'en haut, et ce droit devient facilement un devoir ; mais il convient surtout aux maîtres de se venger des persécutions d'autrefois, des terreurs de la veille. « Le Seigneur est jaloux et vindicatif », de même aussi les troupeaux de ses fidèles. « Bienheureux seront les saints, nous dit un des leurs, Thomas d'Aquin, puisqu'ils auront la joie de voir les souffrances des damnés ». Les enseignements de l'Evangile et les commentaires de ses interprètes sont for-

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. I, p. 80.

mels à cet égard. Même le doux Jésus parle dans ses paraboles comme le ferait un despote d'Assyrie : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits doit être coupé et jeté au feu ». — « Lancez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors : là il y aura des pleurs et des grincements de dents ». — « Amenez ici les ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux et tuez-les devant moi ». — « La véritable pitié, c'est d'être impitoyable » ! ajoute saint Jérôme [1].

Les persécutions furent beaucoup moins appliquées à des ennemis païens qu'à des frères en la foi, rivaux pour la conquête du pouvoir. La première loi édictant la mort pour hérésie fut promulguée par Théodose contre quelque secte des manichéens ; c'est le premier texte dans lequel il soit fait mention de l'Inquisition de la Foi[2]. De loin, les disputes théologiques paraissent avoir été inspirées seulement par l'ardeur des convictions et la passion de la domination religieuse, mais en regardant les choses de près, on s'aperçoit que d'autres causes furent également à l'œuvre. Or, à l'époque où le christianisme monta sur le trône avec Constantin, les membres du clergé, surtout en Orient, disputaient avec acharnement sur la nature de Jésus-Christ : les influences persanes, égyptiennes, judaïques et grecques se croisaient diversement, mêlant à l'infini leurs arguties théologiques : Christ avait-il été créé par son père, comme le professait Arius ? ou bien avait-il existé de toute éternité, égal au Père par son essence ? ou bien ne l'égalait-il que par la volonté ? Toutes questions qui certainement passionnèrent la foule, mais que celle-ci ne put comprendre. On s'entre-maudit et s'entre-tua, mais sans bien savoir pour quel prétexte, car les raisons vraies n'étaient autres que l'enjeu des richesses et de pouvoir constitué par les propriétés, les palais, les capitaux ; les intérêts économiques se cachaient sous un aspect religieux [3]. Pendant plus d'un demi-siècle la lutte se poursuivit avec oscillations diverses : conciles et empereurs décidèrent le pour et le contre, mais la victoire finit par rester au « symbole de Nicée » promulgué par le premier concile, sous le règne de Constantin ; l'opinion d'Arius devint donc une « hérésie » et sa doctrine, bannie de l'empire, ne trouva de refuge, pour un temps, que chez les barbares, Goths, Vandales et Lombards.

1. Mathieu, vii, 19 ; xxv, 30 ; Luc, iii, 9 ; xix, 27 ; — Raoul Rosières, *Recherches ucs sur l'Histoire religieuse de la France*, pp. 23, 24. — 2. Hartpole Lecky, *Ratio- in Europe*. — 3 J. Novicov, *Conscience et Volonté sociales*, p. 253.

L'unité de foi fut proclamée dans l'empire : grand avantage pour les maîtres qui voulaient imposer à leurs sujets l'unité dans l'obéissance.

A la même époque, les rois de Perse avaient également obtenu par la persécution l'unité de la foi, du moins en apparence, dans leur religion officielle, le mazdéisme : les manichéens du royaume avaient été condamnés à la prison ou à la mort, peut-être Mani lui-même fut-il écorché vif. C'est ce qu'on appelait le « supplice persan » ; les peaux des suppliciés, emplies d'air ou de paille, étaient destinées à se balancer devant le palais des souverains.

La direction de la foi religieuse, qu'assumait désormais le gouvernement en donnant au culte un caractère officiel, impliquait aussi la direction de la morale : c'est-à-dire que le pouvoir tendait à prendre le rôle d'éducateur. Autrefois, sous la République, les censeurs veillaient à ce que chaque citoyen conformât sa vie aux mœurs générales et aux injonctions de magistrats, incarnation de l'Etat romain : cinq cents ans après, sous l'administration des fonctionnaires impériaux, alors que le scepticisme avait dissous les anciennes lois morales, les maîtres s'imaginaient qu'ils pourraient en dicter de nouvelles. L'Etat moderne, avec son prétendu rôle de Providence, se chargeant du bonheur des sujets et leur dictant conduite et pensées, était déjà né avant les Dioclétien et les Constantin. Pour la première fois, sous Vespasien, l'enseignement s'était rattaché vaguement à l'Etat. Les rhéteurs étaient devenus, sinon des fonctionnaires, du moins des pensionnaires comme sous les Ptolémées. Quintilien notamment avait professé la rhétorique aux frais de l'empereur, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle fondèrent également des chaires pour les grammairiens et les rhéteurs ; Alexandre Sévère bâtit des écoles et donna des bourses aux enfants pauvres, ou plutôt décida que les villes entretiendraient les élèves désignés par elles comme dignes d'une instruction complète. Le premier pas était fait, et de ce mouvement devait découler le système d'enseignement qui prévaut encore dans le monde civilisé.

L'empereur qui s'avança le plus loin dans cette voie et qui à cet égard fut tout à fait un novateur est ce Julien que l'Eglise chrétienne continue de désigner par le surnom d' « Apostat », parce qu'il représente la réaction des païens lettrés contre la domination des chrétiens ignorants et grossiers. Mais, en réalité, Julien ne cherchait pas à revenir au paganisme antique : chrétien malgré lui, il voulait en

instaurer ce qu'il y trouvait de bon et le mêler à une religion de son choix qui eût gardé la forme païenne, quoique la morale en eût été nouvelle. Cette religion est celle que lui-même appelait « hellénisme » et qui eût été en effet complètement grecque par sa philosophie, par sa haute morale. Entraîné par ce projet à réalisation impossible, cet empereur qui désirait le bien, mais qui n'en faisait pas moins le mal, parce qu'il était nanti de cette terrible prérogative du pouvoir absolu, fut le premier qui utilisa la puissante organisation administrative de l'empire pour constituer au profit de l'Etat l'unité de l'enseignement. Il imposa aux villes l'obligation de lui soumettre le choix des professeurs, puis à ceux-ci il dicta le programme de ce qu'il leur faudrait enseigner et des doctrines qu'ils auraient à écarter. Il leur défendit de professer des opinions différant des croyances populaires. Ainsi l'Etat devint maître d'école. C'en était fait, et pour longtemps, de la liberté[1]. Cette organisation centralisée de l'enseignement, imaginée contre les chrétiens par le paganisme mourant, devait surtout servir aux chrétiens contre toute hérésie, contre toute nouveauté, contre la liberté même de la pensée, et sert encore à tout gouvernement contre ceux dont il a peur.

Un édit de 370, adressé par Valentinien, Valens et Gratien à Olybrius, préfet de Rome, nous montre dans quel esprit de despotisme fut interprété ce droit d'intervention du gouvernement, considéré comme directeur de l'instruction publique : tous ceux qui voulaient étudier à Rome devaient d'abord apporter au « maître du cens » ou préfet de police les lettres des gouverneurs de province leur donnant permission d'étudier et déclarant leur lieu de naissance, âge et qualités. Après s'être inscrits au cours, ils devaient faire strictement les études indiquées, obéir aux règlements de police sous peine de fustigation, et partir après avoir accompli leur vingtième année : « s'ils négligent de partir d'eux-mêmes, le préfet aura soin de les expédier, fût-ce contre leur gré »[2]. Il ne leur restait plus qu'à supprimer l'initiative des villes et des individus pour l'enseignement. C'est ce que les empereurs bysantins, suivant la logique des idées, accomplirent bientôt après.

Toutefois, le long et savant détour de l'assouplissement parfait des hommes par l'éducation était une méthode trop patiente et trop en

1. Albert Harrent, *Les Ecoles d'Antioche*, pp. 52 à 59. — 2. Même ouvrage, pp. 215-216.

désaccord avec le caprice ordinaire et la passion des maîtres pour que ceux-ci ne préférassent pas la méthode plus facile du commandement brutal. Il valait mieux empêcher la pensée de naître. Ainsi le sagace



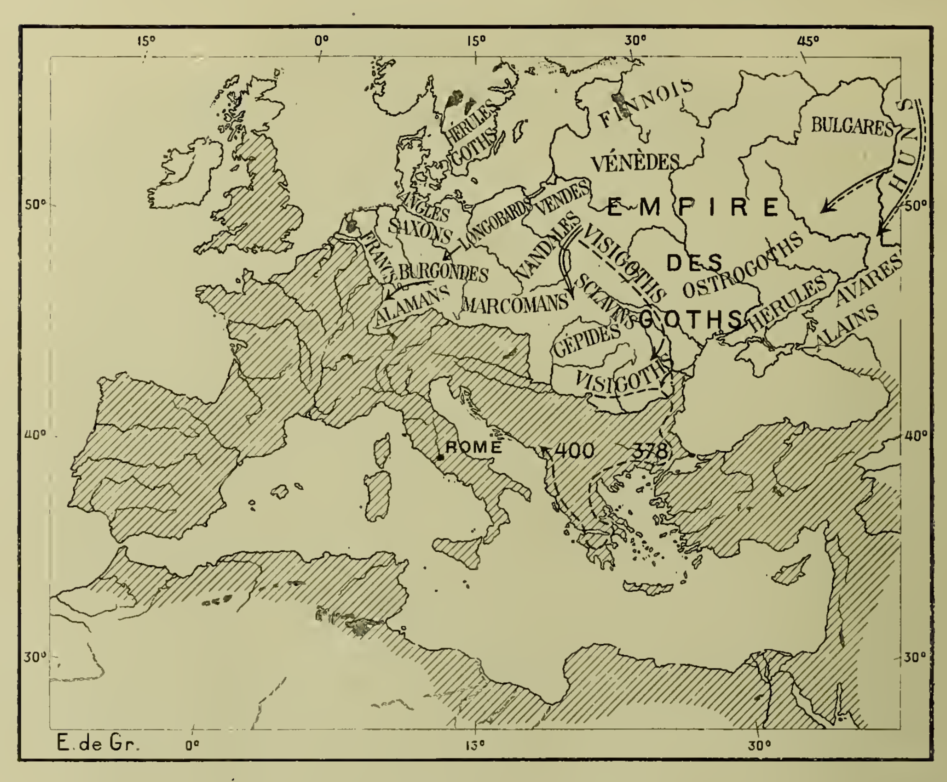
FOUILLES D'ANTINOE, FEMME EN PRIÈRE ACCOMPAGNÉE D'HORUS ET D'ANUBIS
Mélange de religions chrétienne et égyptienne.

Trajan, très logique dans sa conception du pouvoir, ne voulut jamais permettre aux ouvriers nicomédiens de fonder une association pour l'extinction des incendies ; c'est que toute réunion de gens intelligents pouvait, d'après lui, entraîner des conséquences bien autrement graves que la destruction de quelques maisons ou de toute une ville[1].

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. I, p. 422.

Réprimer, empêcher, interdire, telle est la pratique par excellence des souverains, d'ailleurs très facile à pratiquer, même par

N° 260. Europe de 375 à 400.





La surface grisée est celle de l'empire romain vers l'an 380.

Les Goths avaient constitué au IVe siècle un empire s'étendant de la Mer Noire à la Baltique. Sous la pression que font subir au royaume les Huns, apparus en 372 sur les bords de la Volga, la partie occidentale de la nation se met en marche. En 378, l'empereur Valens périt à Andrinople en essayant de les arrêter, et tout ce que peut faire Théodose, c'est d'en prendre un grand nombre à sa solde et de cantonner les autres le long du bas Danube. Mais quelques années plus tard, sous la conduite d'Alaric, les Visigoths repartent, traversent la Grèce et se dirigent vers l'Italie.

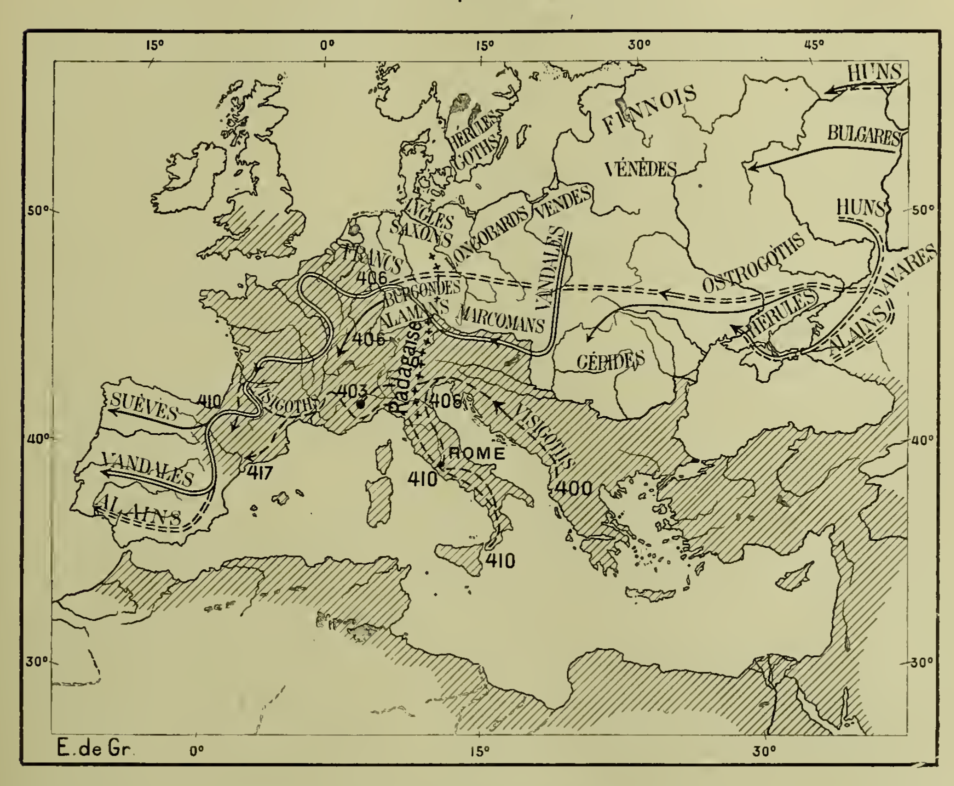
Le tracé de leurs mouvements est emprunté à André Lefèvre (*Germains et Slaves*), ainsi que celui des déplacements qu'effectuèrent, entr'autres, Burgondes, Longobards et Vandales.

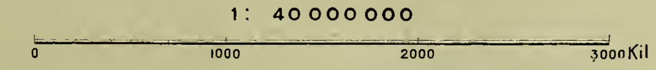
les plus inintelligents des maîtres. En l'an 290, Dioclétien ordonne de brûler tous les vieux livres d'alchimie, afin que les Egyptiens n'apprennent les anciens secrets, cessent de connaître la fabrication des métaux et ne s'élèvent par leurs richesses au-dessus des Romains[1].

1. Marcelin Berthelot, *Collection des anciens Alchimistes grecs*, Introduction, p. 4.

Après les victoires de Théodose, qui reconstituèrent en apparence et pour de courtes années l'unité de l'empire, le dédoublement en deux

N° 261. Europe de 400 à 425.





La surface grisée est celle de l'empire romain vers l'an 420.

Continuant leur mouvement, les Visigoths traversent la vallée du Pô. Un Vandale, général des Romains, Stilicon, secondé par 60 000 Huns, les bat à Pollentia (403). Mais quelques années plus tard, Alaric prend Rome, continue sa marche vers l'Italie méridionale et meurt près du détroit de Messine. Le chef qui le remplace se met au service du gouvernement romain; il part à la poursuite des Vandales et atteint la vallée de l'Ebre en 417.

En 405, Stilicon écrase, près de Florence, une cohue énorme descendue par la vallée de l'Adige et que conduisait un prêtre-roi, Radagaise.

Les Vandales, entraînés par les Alains, remontent la vallée du Danube, poussent devant eux Suèves et autres peuplades, débouchent en Gaule en 406 et traversent les Pyrénées en 410.

Le tracé de ces mouvements est emprunté à André Lefèvre, ainsi que celui des déplacements des Burgondes, Hérules, Bulgares et Huns.

moitiés de l'Orient et de l'Occident s'accomplit enfin d'une façon définitive. C'était à la fin du quatrième siècle de l'ère vulgaire. Mais les deux moitiés ne représentaient déjà plus en étendue, et surtout en force, l'ensemble du monde romain tel qu'il avait existé sous les Trajan et les Marc-Aurèle. Les barbares avaient pénétré dans l'empire. La

nation des Goths, d'ailleurs une de celles qui méritaient le moins ce nom de « barbare » et qui s'était graduellement policée par son contact avec les populations de la Dacie et de la Thrace, s'était avancée au sud du Danube, puis avait franchi les Balkans et livré une bataille victorieuse aux Romains de Bysance, près de la cité d'Andrinople. Leurs cavaliers atteignirent d'un côté la mer Egée, de l'autre la mer Adriatique. Il est vrai que Théodose réussit à barrer la route à cette inondation d'hommes, mais il avait dû faire la part du danger en acceptant les nouvelles conditions économiques, créées par l'irruption des Goths. Il leur avait donné des terres dans l'espérance de les enraciner au sol, faisant ainsi de jeunes et belliqueux pillards autant de soldats laboureurs; il incorpora aussi dans sa propre armée quarante mille Goths devenus Romains.

Du reste, malgré la décadence dont les témoignages évidents remplissaient d'amertume des citoyens à l'âme haute, la « ville Eternelle », incarnant l'empire, gardait si bien son prestige que même les barbares envahisseurs ne songeaient guère à la destruction de sa puissance; ils ne voulaient que participer à ses richesses et à sa gloire, mais croyaient à son éternité. Ces étrangers de toutes races englobés dans l'immense étendue du monde romain aspiraient surtout à devenir des citoyens, à faire partie du peuple par excellence. Nulle province anciennement conquise ne tenta de reprendre son individualité politique, nulle antique nationalité ne revendiqua son indépendance pour s'isoler à nouveau de l'œcumène universel. L'empire romain se maintenait par sa masse puissante et par sa majesté, comme un de ces lourds arcs de triomphe qu'élevèrent ses bâtisseurs et qui subsistent encore rongés par le temps. Ce ne sont pas les quelques milliers d'hommes épars dans les Gaules qui auraient pu contenir les populations pendant cinq siècles si la domination du Romain avait été véritablement exécrée, si les fils des vaincus avaient ressenti l'injure de la défaite. Non, si pesante que fût la loi de l'étranger, elle venait de si haut qu'elle paraissait divine. Pour d'humbles sujets sans cohésion, conscients de leur faiblesse, quelle puissance auguste devait émaner du simple nom de Rome, considéré comme le symbole de la force par excellence, presque comme celle du Destin! Quoi d'étonnant à ce que les peuples de l'amphithéâtre méditerranéen se soient prosternés devant les statues des empereurs et qu'ils aient réellement cru à la

divinité de ces maîtres? C'est le contraire qui eût été difficile à comprendre. L'instinct d'adoration, qui correspond chez l'homme au senti-



SARCOPHAGE CHRÉTIEN AVEC OSSEMENTS DES VRAIS MARTYRS
(Eglise de Saint-Pressède.)

ment de sa propre faiblesse et de son impuissance, ne demande qu'à se produire envers tous les détenteurs de la force, surtout quand elle paraît immuable, comme l'était depuis longtemps la domination romaine. Après la chute de Rome, la révérence superstitieuse pour le saint empire romain dura des siècles, et même elle n'est point encore éteinte.

Cependant toutes les luttes intestines et extérieures finirent par affaiblir le sentiment de l'intangibilité romaine (Fustel de Coulanges) : la conscience nationale disparut chez les citoyens eux-mêmes, quoique

survivant encore dans les formules et traditions. Lorsque Byzance remplaça enfin Rome comme centre de la puissance impériale, ce n'est pas la nation romaine, c'est une agglomération de peuples à demi-barbares et se connaissant à peine les uns les autres que les empereurs réunissaient sous leur autorité[1]; bien que l'idée de l'unité romaine persistât quand même, la scission s'accomplissait sans être voulue. On croyait encore à la persistance de la grande Rome alors qu'il existait déjà deux empereurs avec des intérêts foncièrement distincts. Les deux, de pouvoir et de prestige égaux, n'étaient, pensait-on, que la double représentation de la puissance souveraine considérée comme unique. Vaine illusion, car lorsque Rome fut attaquée, Byzance, qui continuait à avoir son existence propre et ses forces spéciales de vitalité, était devenue cependant incapable d'aider l'empire occidental contre l'ennemi commun.

Le travail de désagrégation, dû pour une si grande part à la pression du dehors qu'exerçaient les peuples immigrants, était déterminé également par des causes intérieures, au nombre desquelles le christianisme était la plus active. La propagande chrétienne dépassait les bornes de l'empire, elle s'adressait aux Goths et aux Vandales non moins qu'aux Romains, et même avec une réelle préférence, car il était plus facile aux évangélistes de convertir les étrangers naïfs que de faire pénétrer la foi dans les âmes sceptiques de civilisés ayant la conscience de l'antique supériorité romaine. Pouvait-on à la fois confesser Jésus et vénérer les héros qui avaient fait la grandeur de la cité ?

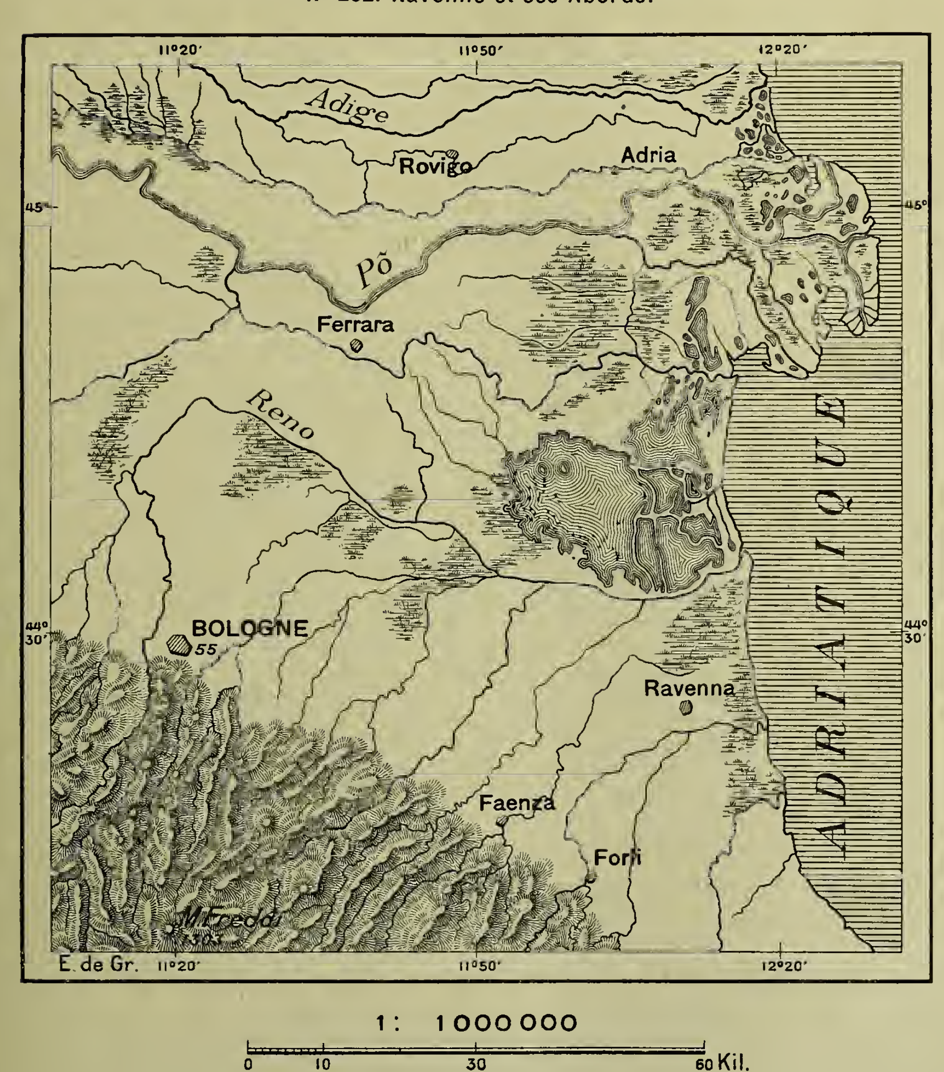
De même qu'en naissant le christianisme s'était libéré du cercle étroit de la synagogue juive pour s'adresser aux Grecs et aux Romains, de même il franchissait maintenant les bornes de l'immense empire pour embrasser les multitudes barbares jusqu'aux extrémités du monde : ne connaissant pas les frontières, la religion chrétienne en diminuait par cela même la force conventionnelle et contribuait ainsi pour une certaine part avec la philosophie à développer la notion d'une humanité supérieure à chaque peuple, groupe ou Etat particulier.

Toute révolution est un phénomène complexe, et cette même religion qui aidait à la ruine de Rome par l'ampleur universelle de son idéal hâtait également la décomposition de la société romaine par

1. Victor Arnould, *Histoire sociale de l'Eglise*, *Société nouvelle*, juin 1895.

l'importance exclusive qu'elle donnait à l'individu. Chaque homme, livré pantelant à la main vengeresse de Dieu, n'avait de commun avec

N° 262. Ravenne et ses Abords.



Le tracé des eaux est celui que donnent les cartes de la fin du XIXe siècle. A l'époque où Ravenne devint capitale de l'empire, le delta du Pô et la ligne des côtes s'avançaient moins en mer et la zone marécageuse était plus étendue que de nos jours. Le cours inférieur du Reno est un ancien bras du Pô.

les autres hommes que la solidarité du péché dans la faute originelle, et, menacé des peines terribles de l'enfer, il n'avait d'autre espoir que dans les macérations et la prière. Chacun devait prendre son propre salut pour objectif essentiel, travailler à chaque instant du

jour à libérer son âme. Mais jusqu'au dernier moment il pouvait craindre de ne pas réussir, car, « s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus ». Tellement personnelle est la recherche du salut que pour plaire à Dieu, il convient même de « haïr » ses parents les plus proches : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, il ne peut être mon disciple »[1]. Si la religion enjoint cependant à l'homme d'aider son prochain, c'est en Dieu et pour l'amour supérieur de Dieu. Entre deux personnes, même entre les époux, la divinité omniprésente reste toujours entière[2].

A la fin de l'empire, le dogme chrétien était arrivé à prendre sa forme définitive sous l'influence du vrai continuateur de l'apôtre Paul, saint Augustin, le théologien qui devait, pendant plus de mille ans, inspirer les orthodoxes catholiques, puis les réformateurs protestants. Du moins dans l'Eglise d'Occident, la doctrine de cet évêque impérieux se confondit avec le dogme même : tandis que l'enseignement hellénique familiarisait la pensée de l'homme avec la vertu, la religion chrétienne le mit face à face avec la conscience humiliante du « péché originel »[3]. L'homme apprit à ne plus compter sur lui-même, à tout attendre de la Grâce, c'est-à-dire de la volonté capricieuse du maître inconnu et tout-puissant qui siège au delà des nuées. Et, par une frappante coïncidence, l'époque précise à laquelle Augustin proclama la déchéance absolue de l'homme, lui signifiant pour ainsi dire son arrêt de mort, fut également la période de l'histoire où les barbares se chargèrent d'exécuter cet arrêt en ruinant à fond son pays, en détruisant la civilisation locale, en mettant l'Afrique pour des siècles hors de l'histoire[4].

Les condamnés vont toujours au-devant de leur destin. Les Romains de la décadence s'engouent des barbares et souvent cherchent à les imiter dans leurs modes. Les chrétiens surtout, heureux de voir en eux des convertis à leur foi, les donnent en exemple aux Grecs et aux Romains comme s'ils apportaient une civilisation plus haute. De même que Salvien prêche la haine des riches et absout les Bagaudes révoltés mettant la Gaule à feu et à sang, saint Augustin appelle les Vandales pour fonder avec eux la *Cité de Dieu* : il croyait qu'à l'aide de ces

1. Mathieu, XXII, 14. — 2. Michel Bakounine, *Le Principe de l'Etat, Société nouvelle*, nov. 189?, pp. 582 et suiv. — 3. Hartpole Lecky, *Rationalism in Europe*. — 4. Victor Arnould, *Histoire Sociale de l'Eglise, Société nouvelle*, oct. 1895, p. 417.

barbares d'hier devenus de naïfs et confiants serviteurs de l'Église, il réussirait à fonder une société parfaite, digne d'entrer de plain-pied dans le paradis céleste. Les Vandales se rendirent en effet à son invitation et assiégèrent Hippone (430). Saint Augustin mourut toutefois avant d'assister aux horreurs du pillage.

A cette époque Rome était déjà tombée. L'empire avait pourtant très vaillamment lutté. En 403, le centre de résistance s'était déplacé vers la cité de Ravenne, mieux située que Rome pour repousser les invasions des Visigoths, puisqu'elle était plus rapprochée des passages alpins et qu'elle était défendue par une ceinture de rivières et de marais. Mais ces victoires ne faisaient que retarder l'irruption des multitudes armées. Visigoths, Vandales, Suèves, Alains, Burgondes, tous se dirigeaient vers Rome, restée la capitale quand même. Enfin, en 410, l'attentat depuis si longtemps attendu finit par s'accomplir. Alaric, chrétien lui-même et chef d'une armée de Visigoths chrétiens, s'était présenté devant Rome, et ce fut une noble dame chrétienne qui en fit ouvrir une porte aux massacreurs. Le pape Innocent avait déjà quitté la ville « pour ne pas être témoin de la ruine d'un peuple pécheur, de même que le juste Loth était sorti de Sodome pour échapper à l'embrasement que préparait la Providence ». Après son œuvre de dévastation Alaric trouva chez les chrétiens le panégyrique auquel il avait droit. Paul Orose, disciple de saint Augustin, glorifie ainsi le dévastateur : « Alaric a été l'envoyé de Dieu... Il a été le plus doux des vainqueurs, puisqu'il était chrétien : il a respecté les églises, épargnant les Romains qui s'y étaient réfugiés, il n'a tué qu'en dehors des basiliques, et seulement des idolâtres ; c'était leur lot. »

Quelques années avant la prise de Rome, le même Alaric avait paru devant Athènes, mais il avait résisté à la pression des « hommes impies vêtus de noir » — c'est-à-dire des moines — qui l'exhortaient furieusement à détruire ce « dernier habitacle des démons ». Peut-être n'osait-il pas attenter à la splendeur du Parthénon ; moins timide devant Eleusis, il céda aux objurgations de ces mêmes hommes noirs qui l'accompagnaient partout, et leur laissa porter la torche dans l'un des plus beaux temples que l'homme ait jamais dressés. On canonisa ces Erostrates chrétiens [1], mais en dépit du triomphe que célébrait la foi

1. Jules Baissac. *Société nouvelle*, août 1896, pp. 165 et suiv.

vengeresse, heureuse de voir s'accomplir ses prophéties, la secousse morale produite par la chute de Rome retentit dans le monde civilisé comme un écroulement de toutes choses. Un de ceux qui maudissaient la « Babylone » romaine avec le plus de véhémence, saint Jérôme, s'écria du fond de son couvent de Bethléem, aux confins du désert : « Le flambeau du monde s'est éteint, et, dans une seule ville qui tombe, c'est le genre humain tout entier qui périt ! »



BARBARES. — Notice Historique

A la mort de Théodose, ses deux fils se partagèrent l'empire et chacune des moitiés eut dorénavant sa vie propre : Honorius prit l'Occident, Arcadius l'Orient. A Constantinople, les principaux souverains antérieurs à Justinien furent : Arcadius (395-408), Théodose II (408-450), Pulchérie et Marcien (450-457), Léon Ier (457-474), Zénon (474-491, avec interrègne), Anastase (491-518), Justin (518-527).

A Ravenne régnèrent, parfois sur un territoire très restreint, Honorius (395-424) et Valentinien III (424-455), puis se succédèrent rapidement une dizaine de titulaires de la pourpre impériale dont le dernier, Romulus Augustule, fut déposé par Odoacre en 476.

Parmi les généraux nominalement romains, il faut mentionner Aetius, vainqueur à Châlons, puis Boniface, qui appela les Vandales en Afrique et fut tué plus tard par Aetius, enfin Ægidius ou Gille, de 457 à 464, défenseur du bassin de la Seine contre les Francs, et son fils Syagrius, qui résista jusqu'en 486.

Nous résumons ici par nationalités les principales dates relatives aux invasions barbares, ainsi que quelques noms de rois ; deux cartes du chapitre précédent et six de celui-ci indiquent ces mêmes mouvements par époque.

Les Huns apparaissent vers 372 sur les bords de la Volga : on les trouve en 441 dans la péninsule balkanique, dix ans plus tard en Gaule (bataille de Châlons, 451), dans l'Italie septentrionale en 452 ; en 453, le corps principal retourne vers les plaines du Don. Attila est leur chef de 427 à 453.

Les Vandales passent le Rhin en 406 avec les Alains et autres peuples : ils arrivent en Espagne en 410, en Maurétanie en 429, prennent Hippone en 430, puis Carthage et les îles, pillent Rome (455) ; ils sont soumis par Bélisaire en 453. Leurs rois de la période de conquête furent Gonderic (406-427) et Genseric (427-477).

Les Visigoths passent le Danube (375), ils sont vainqueurs à Andrinople (378), puis entrent en Grèce (395). Baltus à Pollentia (403), ils prennent Rome (410), occupent Toulouse (412) et Barcelone (417). Alaric les conduit de 395 à 410, puis Athaulf (410-415), Vallia (415-420), Theodoric Ier (420-451) et Theodoric II (453-465). Eric (465-484) mène la puissance visigothe à son apogée : Limoges est occupée en 471, l'Auvergne en 475, Arles en 480. Après lui vinrent Alaric II (484-507), tué à la bataille de Vouillé, Amalaric (507-531), Reccared (586-601), etc.

Les Ostrogoths restèrent sous la tutelle des Huns jusqu'en 451, puis, commandés par Theodoric dit le Grand (474-526), ils traversent l'Orient, prennent Ravenne (493) et l'Italie. A Theodoric succèdent Athalaric (526-534), puis, entr'autres, avant la conquête fugitive de l'Italie par les généraux de Justinien, Vitigès (536-540) et Totila (541-552).

Francs. Chlodio (428-448) prend Tournay en 431, Clovis (481-511) est vainqueur à Soissons (486), à Tolbiac (493 ?), à Strassburg ? (496), à Dijon (500), à Vouillé (507). De l'histoire fastidieuse des princes mérovingiens, bornons-nous à rappeler le partage de 511 et celui de 561 à la mort de Clothaire ; pendant deux cents ans encore, la famille occupe le trône, jusqu'en 752, mais dès 638, elle ne possède le pouvoir que nominalement.

	Ere vulgaire	
Paul (saint), ermite de la Thébaïde.	228	341
Antoine (saint), né dans la Haute-Egypte	251	356
Hypatie d'Alexandrie.	370	415
Patrick (saint), né en Armorique	387 ?	465 ?
Boèce, né à Rome, exécuté à Pavie	470	524
Benoît (saint), né en Ombrie.	480	543
Procope, né à Césarée	500	565
Grégoire (saint), 1er du nom, né à Rome, pape en 590 . .	540	604
Jornandès, historien des Goths.	vie siècle	
Grégoire, né en Auvergne, évêque de Tours	538	593
Colomban (saint), né en Irlande	540	615



BARBARES

Si pressées que fussent les tribus germaines de faire mugir leur cri de guerre dans le creux de leurs boucliers, elles préféraient pourtant, suivant la loi du moindre effort, recevoir gratuitement des terres en échange d'un hommage prononcé du bout des lèvres.

CHAPITRE II

ROUTES D'ASIE ET D'EUROPE. — GERMANIE ET GERMAINS
CONNAISSANCES, ART ET MYTHOLOGIE DES BARBARES
ÉBRANLEMENT DES PEUPLES. — HUNS, VANDALES, GOTHS ET FRANCS
FIN DE L'EMPIRE. — VOIES DE FRANCE. — MÉROVINGIENS
INVASION DE L'ANGLETERRE ET SES ROUTES
PAÏENS ET CHRÉTIENS. — MONACHISME. — IRLANDE

Certes, la chute de Rome n'allait point entraîner celle de l'humanité, et la ville elle-même devait resurgir pour de hautes destinées, mais que de siècles avaient à s'écouler avant que tous les éléments nouveaux introduits dans le monde romain par l'invasion barbare se fussent assez pénétrés mutuellement pour participer en toute connaissance aux acquisitions de la pensée commune ! Si distant était le lieu d'origine de plusieurs des nations qui descendaient à la curée que les Romains ignoraient même dans quelle partie du

monde et vers quel point de l'espace il se trouvait. Ce chaos apparent, cet effondrement du genre humain fut l'œuvre de peuples appartenant à toutes les races d'Europe et d'Asie, car les bornes du monde œcuménique étaient désormais rompues, et la période de l'histoire qui commençait devait englober peu à peu toute l'humanité dans son évolution.



Musée de Namur. Cl. Rosbach fr.

BIJOU FRANC

trouvé à Pry, près Walcourt (Ardenne belge).

Au travail de dissolution qui s'était accompli dans l'intérieur de l'empire, par l'incessante action d'une société nouvelle essayant de se dégager des institutions de l'ancien monde, répondait depuis longtemps le travail de destruction directe : les assaillants du dehors venus par poussées successives des parties les plus lointaines de la terre habitable avaient maintes fois franchi les frontières. Deux cent cinquante années après le « tumulte » gaulois, les Cimbres et les Teutons étaient entrés fort avant dans le cœur des possessions romaines et l'on avait tremblé devant eux comme devant Hannibal, mais après ce grand effroi, cinq siècles s'écoulèrent avant la catastrophe finale. Les généraux de Rome gardèrent longtemps la part de l'attaque, franchissant le Danube ou le Rhin ; après Antonin et Sévère pourtant, le reflux s'était opéré de plus en plus menaçant et, par des attaques sur un point dégarni du pourtour de l'empire, par des révoltes de soldats mercenaires ou par la presse trop indiscrète de peuples faméliques venant demander des terres, l'empire était obligé de se tenir sur la défensive.

Il est certain que les « barbares » méritent bien le nom sous lequel on les désigne en les comparant aux Romains et aux nations qui s'étaient romanisées sous leur influence, telle la nation des Gaules ; cependant on commettrait une grande erreur en s'imaginant que les envahisseurs de l'empire romain ignorassent tous métiers et que les

arts de la paix ne fussent pas aussi représentés chez eux. Quand on étudie le musée franc de Namur et d'autres collections analogues, on est frappé de la beauté d'exécution à laquelle s'étaient élevés les artisans de la peuplade germanique établie dans les pays de la Meuse. Sans doute, il faut surtout apprécier la belle façon de leurs armes, haches, coutelas, glaives. Un peuple guerrier comme l'étaient les Francs tenait avant tout à posséder une fière et redoutable armure; mais il faut admirer aussi les ornements émaillés, les boucles et fermoirs, les broches et bracelets, les peignes élégants avec gaînes en ivoire gravé et divers objets qui témoignent de l'expérience et du goût de l'artiste. A l'époque où les Francs ravageaient les villes, les fermes et les ateliers des Gallo-Romains, ils n'étaient pourtant pas de simples destructeurs : ils avaient aussi dans une certaine mesure la connaissance et le goût des arts. Ils portaient avec eux l'héritage de peuples orientaux dont le savoir et les procédés s'étaient transmis par des voies inconnues, de la Grèce et de Rome au nord du Caucase et du Pont-Euxin. Les spécialistes seuls peuvent, en étudiant les trouvailles faites sur le sol des Gaules, distinguer les objets ouvrés par les envahisseurs de ceux travaillés pendant l'occupation romaine. Les Barbares avaient de même obtenu leur faible part de science puisque leurs devins possédaient déjà des *runes* ou « secrets » lorsque les Romains entrèrent pour la première fois en contact avec eux. Ces marques gravées sur le bois ou sur la pierre paraissent dérivées d'un ancien alphabet italique : si de part et d'autre les peuples s'ignoraient, des porteurs intermédiaires n'avaient pourtant cessé de voyager entre eux.





Musée de Namur. Cl. Rosbach fr.

BIJOUX FRANCS.
trouvés à Rognée et à Pry (Ardenne belge).

Les bijoux en forme d'oiseaux, les fameux prétendus perroquets des tombeaux francs ne sont autre chose que les têtes de rapaces représentées si fréquemment sur les bronzes scythes ukraniens, sur les bronzes « tchoudes » du gouvernement de Perm et sur les bronzes sibériens de l'Altaï [1].

1. De Baye, *Mémoires de la Soc. nationale des Antiquaires de France*, vol. LVI, 1907.

D'après les indications fournies par le relief continental, le lieu de passage le plus important entre l'Asie et l'Europe, celui par lequel s'échangeaient les marchandises, les traditions et les cultes, fut certainement la gorge du Darial qui coupe vers son milieu la chaîne du Caucase, à l'orient du Kasbek. La géographie le montre d'avance et l'histoire l'atteste. Les Osses, Ossètes, dont une tribu s'appelle « Irons », c'est-à-dire Iraniens, occupaient les deux côtés de cette brèche des montagnes et furent les intermédiaires d'un grand trafic entre les habitants des plateaux asiatiques et ceux des espaces hyperboréens. Or, ces Osses, auxquels Chantre propose d'assimiler les Ases (parrains de la mer d'Asov ?), appartenant d'après d'Ohsson et autres à la confédération des Alains, ces Osses ressemblent singulièrement par les mœurs et les légendes aux anciens Scandinaves ; ils avaient même conception du monde, mêmes formes mythiques, et c'est à la fréquence du contact, du séjour et de la résidence en pays ami que l'on doit attribuer cette parenté des nations[1].

Sans doute la distance est considérable entre le Caucase et les bords de la mer Baltique, entre le Darial et Upsala ou Odense, mais dans cette très grande étendue il n'y a point d'obstacles naturels, et les populations avaient intérêt à favoriser le commerce pacifique. Des bandes de marchands allaient et venaient sur cette route et des historiens se demandent si Odin, c'est-à-dire le « Marcheur » d'après l'une des nombreuses étymologies de ce nom[2], n'aurait pas été le type de ces chefs de caravane[3]. Les marchandises qu'il s'agissait de transporter étaient des objets de grand prix, peu encombrants et pouvant en conséquence rapporter de gros bénéfices. Du midi, le Marcheur apportait l'or, l'argent, le cuivre ; du nord, l'étain, l'ambre, les fourrures. Mais il ne se bornait pas à transmettre les produits d'une contrée à une autre contrée, il se faisait aussi créateur de richesses en exploitant les prodigieux gisements de fer qui faisaient saillie au milieu des forêts scandinaves. Des armes d'acier remplacèrent les épées de bronze dont s'étaient servis les guerriers, et c'est là ce qui valut au caravanier et mineur Odin d'être élevé au rang des dieux.

1. Gustave Geyer, *Svea Riker Hafder*, t. I, p. 40 ; *Histoire de Suède*, Upsala 1825. — 2. Anderson, *Mythologie Scandinave*, p. 50. Ce nom signifierait le « Furieux » d'après Adam de Brême et autres, et l' « Impie » d'après Kluge. — 3. Ph. Champault, *Le Personnage d'Odin*, etc., *Science Sociale*, mai 1894, p. 398.

D'autres légendes et d'autres vestiges d'un ancien commerce témoignent aussi de l'existence d'une voie historique très fréquentée entre les montagnes de la Sibérie, notamment l'Altaï, et les contrées qui sont aujourd'hui devenues la Russie, la Finlande et la Suède : les cols

N° 263. Extension sibérienne des inscriptions runiques.



1 : 50 000 000

0 1000 2000 3000 Kil

Les lignes en traits interrompus représentent l'une la voie du Darial à la Baltique, l'autre le chemin du Baïkal à Samara, suivant le tracé de la voie ferrée transsibérienne.

La forme bien inusitée du fond sud-ouest du lac Baïkal, à l'est de la carte, lat. 53°, est copiée, comme le reste de la carte, de l'Atlas Stieler, 1905.

Le lac au sud du golfe de Finlande est le Peïpous ou Peïpus et non le Peïpon.

Voir aussi la carte n° 29, page 205, tome I, pour les voies commerciales de la mer Noire à la Baltique.

de l'Oural et le large passage ménagé au sud des monts et au nord de la Caspienne ouvraient des chemins faciles aux voyageurs. Sur les bords du haut Yenisseï, on a découvert des inscriptions runiques ou du moins runiformes qui constatent les relations ethniques des Altaïens et des Scandinaves. Même bien au delà vers l'Orient, on a reconnu la route suivie par les graveurs d'inscriptions : Yadrintzev

a signalé les écritures runiques dans la vallée de l'Orkhon, près des ruines de Karakorum, et Klementz en a trouvé encore plus au nord, à l'est de la haute Selenga. On croit désormais pouvoir jalonner le chemin suivant lequel s'est propagé cet alphabet runique, probablement de l'ouest à l'est, de l'Europe septentrionale à l'Asie orientale : la grande étape intermédiaire paraît avoir été le pays des Yugor ou la Biarmie (Perm) habité par les marchands fort actifs qui trafiquaient avec la Baltique. La route majeure aurait donc été précisément celle par laquelle les Cosaques envahirent plus tard la Sibérie et qui servit récemment, avant la construction du chemin de fer ranssibérien, au va-et-vient des hommes et des marchandises entre les deux moitiés de l'empire.

Le peuple du Yenisseï auquel on attribue l'usage des runes, l'exploitation des mines de cuivre et la fabrication du bronze savait aussi élever les animaux domestiques. Il connaissait le cheval et le montait sans étriers, les dessins rupestres représentent toujours le cavalier comme ayant le pied libre, et, parmi les mille objets découverts dans les fouilles, aucun étrier n'a encore été vu. Ce peuple était agriculteur et pacifique : ses armes étaient fabriquées plutôt en vue de la chasse que de la guerre. Il pratiquait la magie et de grands chaudrons en cuivre servaient aux chamanes du temps pour leurs incantations des génies. Les morts étaient enterrés sous des tombelles peu élevées, entourées de dalles, disposées de manière à former des dessins hiératiques et recouvrant les cavités funéraires et leurs trésors, presque tous mis au pillage depuis longtemps par les colons russes. Des bandes de fouilleurs se sont employées à la recherche de ces buttes tombales pour en vendre les bronzes préhistoriques aux fondeurs, qui les transformaient en grelots, en chandeliers, même en cloches d'églises[1]. Le nom de Tchoudes a été appliqué d'une manière générale à toutes les populations de l'antique Sibérie dont on retrouve les galeries de mines et les tombeaux : on appelait également du même nom les peuplades de l'Europe qui ont laissé les traces de leur séjour sans que l'on connaisse leurs descendants actuels. En Ehstonie, au sud du golfe de Finlande, le lac Peïpus, qu'entouraient des indigènes épars dans les marécages et les forêts, était particulièrement nommé « mer des Tchoudes ».

1. J. Deniker, *Tour du Monde*.

De toutes les routes naturelles à l'ouest de l'Altaï, de l'Oural, du Caucase, la plus facile sans conteste fut celle de l'Europe centrale, qui, prenant son origine aux bords de la mer noire, là où viennent se déverser le Danube et le Dniestr et où s'éleva jadis la ville milésienne



Musée de Cluny — Cl. Giraudon.

BRACELET GAULOIS EN OR MASSIF
trouvé à Cavaret (Aisne).

d'Olbia, contourne à l'est le grand mur semi-circulaire des Carpates, puis gagne par des seuils bas la vallée de la Vistule pour aboutir à la mer Baltique. Dès les âges préhistoriques, cette voie, si commode, fut très fréquentée, ainsi que l'attestent de nombreuses cachettes remplies d'objets de trafic entre Méditerranéens et Septentrionaux : alors comme de nos jours, le port d'Olbia transportait les blés de la région des « terres Noires »[1] ; mais si importante qu'ait été cette voie pour le commerce local et le mouvement des peuples orientaux de l'Europe, elle ne pouvait avoir de valeur capitale dans la grande histoire, car au lieu de faire communiquer directement la Méditerranée et les espaces

1. Hérodote, *Histoires*, IV, 17.

océaniques, elle ne les unit que par l'intermédiaire de deux bassins maritimes presque fermés, la mer Noire et la Baltique.

La voie transeuropéenne qui commence à l'extrémité septentrionale du golfe Adriatique, formée par les routes convergentes de deux rives, l'une venant des bouches de l'Eridan ou Pô, l'autre du Timaro, embouchure présumée d'un Ister ou Danube souterrain, fut aussi l'un des chemins fréquentés : des brèches, des seuils relativement faciles y guidaient les peuples à travers les remparts multiples des Alpes. Après avoir gagné le Danube en contournant les hautes vallées de la Save et de la Drave, cette route de caravanes devait passer non loin de la Vienne actuelle pour entrer dans les plaines du nord par la dépression à double versant où coulent d'un côté la Morava, affluent du Danube, de l'autre côté la haute Oder. Les marchands qui suivaient cette voie apportaient aux Germains, aux Lithuaniens, aux Scandinaves les objets fabriqués par les Asiates ou par les Etrusques et, en échange, livraient au commerce méditerranéen l'ambre précieuse recueillie sur les plages de la Baltique. Pendant longtemps les Grecs crurent que cette résine transparente provenait des plaines basses de l'Eridan, les chefs des caravanes gardant soigneusement le secret de leurs voyages[1]. C'est vraisemblablement le long de cette route et de ses branchements occidentaux que servait la monnaie d'or en disques légèrement bombés dont on a retrouvé tant d'exemplaires dans les bassins du Rhin, de l'Elbe et du Danube, en Gaule, en Hongrie et jusqu'en Lombardie. Ces pièces, généralement muettes, que les archéologues allemands désignent par le nom de *Regenbogen Schüsselchen*, « petits plats à l'arc-en-ciel », sont attribuées au Boii et aux Helvètes, et leur fabrication est antérieure à l'invasion des Cimbres en Italie[2].

Au point de vue purement géographique, ces deux voies orientales de l'Europe, qui coupent le continent du sud au nord, unissant l'une la mer Noire et l'autre le golfe Adriatique à la mer intérieure de Scandinavie, sont évidemment très inférieures à la route maîtresse qui traverse les Gaules, des bouches du Rhône à l'estuaire de la Seine, et qui joint ainsi par la voie la plus courte les rivages de la Méditerranée et ceux du libre Océan. La plupart des passages alpins pratiqués par les conquérants et les marchands de l'Italie n'étaient, par la Durance,

1. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*. — 2. Ch. Robert et Al. Bertrand, *Ac. des Inscriptions*, janvier 1884.

l'Isère ou le Léman. que des chemins tributaires de l'axe majeur formé par le Rhône, la Saône et la Seine, et par eonséquent en augmentaient l'importanee. Enfin les passes des Alpes eentrales qui s'ouvraient plus à l'Orient pour deseendre au nord dans les vallées du Rhin ou du Danube avaient pour premier désavantage d'opposer à la marehe une sueeession de ehaînes dans leur plus large épaisseur eolleetive et de mener vers des régions de pareours plus diffieile et plus tortueux. Par ees routes de la Germanie, l'étendue eontinentale à traverser est beaueoup plus grande que par la voie des Gaules, et la partie de la mer où l'on aeeède n'atteint que des eontrées oeéaniennes se prolongeant sans limite vers les glaees du Nord.

Mais les traits extérieurs de la planète sont diversement utilisés et mis en valeur suivant les âges : les eireonstanees de la eivilisation ambiante étant fort différentes les unes des autres peuvent agir sur un point, tandis qu'ailleurs elles restent sans effet; un bûeher merveilleusement préparé ne brûle point tant que l'étineelle ne s'en est approehée. Les grandes voies transeuropéennes eurent ehaeune leur période d'aetivité eorrespondant à l'initiative et à la eulture des peuples qui avaient à les employer et à l'appropriation de la planète. De même que, de nos jours, les chemins de fer ne eraignent plus de sous-franchir le rempart des Alpes et déplaeent l'axe nord-sud du eommeree européen vers l'est du territoire des Gaules, aux temps de l'empire Romain une substitution analogue fit passer le trafie de la vallée du Don vers eelle du Rhône. Lorsque le eentre du mouvement humain se trouvait sur les bords de la mer Egée, en Grèee et en Asie mineure, les routes orientales de l'Europe avaient aequis par eela même une vertu éeonomique de premier ordre qui manquait alors à la route oeeidentale des Gaules, relativement délaissée. Les voies de la Sarmatie desservaient le trafie des blés, de même que eelui des métaux, de l'ambre, des fourrures, et toute l'existenee politique de ees eontrées orientales reposait sur eet équilibre éeonomique de va-et-vient des denrées entre le Nord et le Sud. Mais quand le foyer de la puissanee politique se fut déplaeé vers l'Ouest, de la Grèee vers Rome et vers les Gaules, une rupture dut fatalement se produire. Les earavanes qui avaient été divinisées dans la personne d'Odin se trouvèrent dépossédées des bénéfices que leur avait proeurés le eommeree de transport pendant de longues générations ; les Goths ou tels autres peuples qui avaient pris

part à cette industrie se considérèrent comme frustrés d'un droit héréditaire et, forcés de changer de métier, rétrogradèrent en culture, se faisant surtout pillards, soit à la solde des Romains, soit à la suite de chefs choisis par eux. Ce fut une des causes du prodigieux ébranlement des hommes qui s'appelle la migration des barbares »[1].

Lors de ce grand événement, les voies longitudinales de l'Europe, celles qui courent de l'est à l'ouest, eurent plus d'importance que les voies transversales ayant l'Italie et spécialement Rome pour objectif. Les Gaules, avec leur doux climat, leurs rivières abondantes, leurs plaines fécondes, leurs gracieux coteaux, étaient alors une terre presque aussi désirée que l'Italie, et les routes d'accès en étaient beaucoup plus faciles. Des plaines que parcourt la Volga aux vallées de la Somme, de la Seine et de la Loire, il semble à la vue de la carte qu'il n'y ait point d'obstacles ; ils existaient cependant et même fort nombreux : ici des marécages, ailleurs des forêts, de larges estuaires ou lits fluviaux : mais les marchands et autres voyageurs se présentant en amis trouvaient sans peine les guides qui leur montraient les terrains secs, les clairières, les lieux de gué. Quant aux peuples conquérants et ravageurs qui émigraient en masse, il leur fallait s'ouvrir un passage à travers les populations et souvent les entraîner avec eux, mais c'est toujours dans la zone des terrains peu élevés de la Germanie septentrionale que leur route était le plus largement ouverte, et c'est là d'ailleurs que le pillage des campagnes leur procurait le plus de vivres.

A ces époques anciennes qui précédèrent le conflit des légions romaines et des tribus germaniques, le vaste territoire devenu l'Allemagne était loin d'être également occupé dans toute son étendue : la répartition des peuplades y présentait de beaucoup plus grands contrastes que la distribution des *pagi* dans les Gaules. Au sud des régions littorales du nord, les massifs et les chaînes de montagnes, d'une faible élévation moyenne, n'étaient pas en soi des obstacles suffisants pour empêcher en entier le peuplement de l'un et l'autre versant ; mais les forêts qui recouvraient d'énormes espaces, monts, plateaux et plaines, écartaient les colonisateurs et les peuplades en marche d'une manière beaucoup plus efficace que les

1. Ph. Champault, *Science Sociale*, 1894, p 53.

escarpements, les rochers et les précipices : les saillies et les arêtes

N° 264. Obstacles sylvestres en Germanie.



1 : 6 000 000

0 100 200 300 Kil.

Les principales régions forestières de France et d'Allemagne sont copiées sur les cartes spéciales des deux pays. La forêt de conifères au nord du Danube est reconstituée d'après R. Gradmann, *Peterm. Mitteilungen*, 1899. La Charbonnière est conforme aux indications de Duvivier, *Le Hainaut ancien*.

Le tracé des côtes est celui de la période actuelle. A l'époque de l'invasion des barbares, le Zuiderzee n'existait pas, mais la côte de la mer du Nord s'avançait moins vers l'ouest que de nos jours.

qui servaient d'axe à l'immensité des forêts restaient même inconnues,

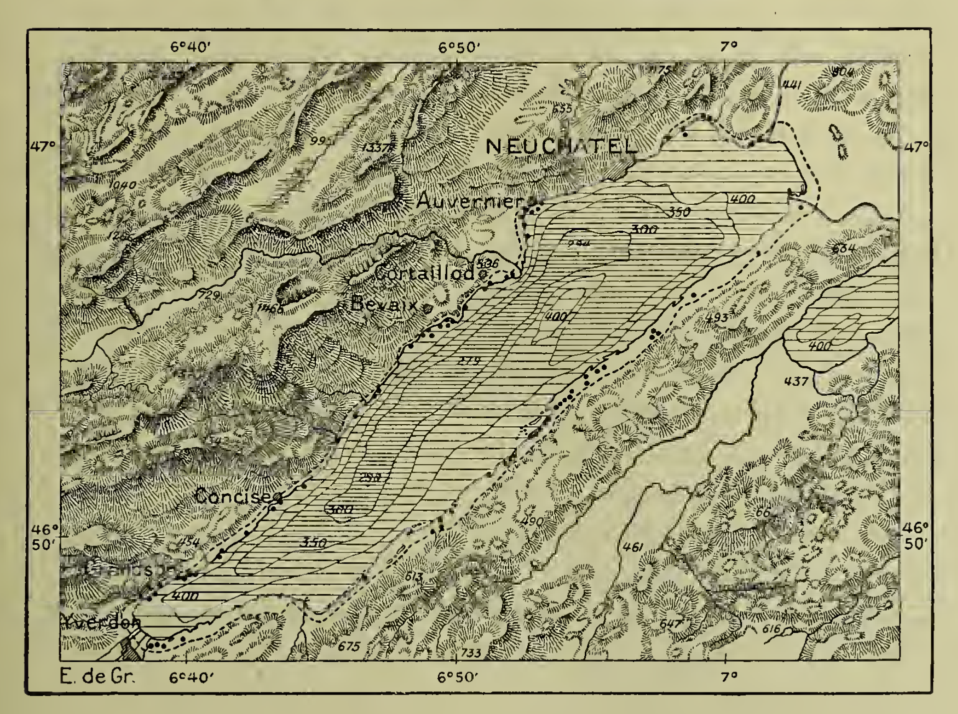
et l'attention populaire ne se portait que sur la masse noire, impénétrable des grands bois; la montagne disparaissait à leurs yeux sous l'épaisseur de la végétation qui la recouvrait et, jusqu'à nos jours, nombre de régions montagneuses ne sont désignées que par leurs noms de forêt. Schwarzwald, Odenwald, Böhmerwald, Thüringerwald, Frankenwald, Bayrischerwald, Westwald, Schurwald, ou par le nom des essences qui les couvrent : Fichtelgebirge. Des sentiers, tel le Rennsteg, existaient certainement à travers ces étendues boisées, mais ils ne pouvaient servir qu'à des itinérants pacifiques.

Ainsi qu'en témoignent les expressions des auteurs latins relatives aux forêts de la Germanie, ces halliers « horribles », « affreux » étaient alors bien différents de ce que sont de nos jours les nobles assemblées de grands arbres soigneusement débarrassées de leur sous-bois, des branches mortes et des racines pourries, égouttées dans les bas-fonds, traversées de chemins sinueux et coupées de distance en distance par de larges garde-feu. C'étaient des espaces où branchages, ronces, troncs vivants, fûts renversés s'entremêlaient, où les eaux s'amassaient dans les fonds. Le chasseur même ne s'y hasardait guère à la recherche du gibier, et la population d'agriculteurs n'était pas encore assez dense pour s'écarter des prairies naturelles et des steppes et s'ouvrir des clairières dans la sombreur des forêts. Les voies naturelles des migrations se trouvaient donc indiquées à la fois par les rivières flottables ou navigables et par les plaines herbeuses. Elles contournaient les grandes régions forestières qui restaient presqu'entièrement inhabitées, et les lieux de rencontre entre les populations en conflit étaient indiqués d'avance aux angles des régions noires.

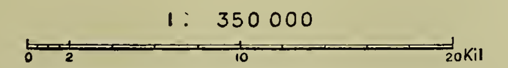
La Germanie méridionale avait également sa voie majeure naturelle dans le sens de l'est à l'ouest : les différents paliers par lesquels descend le Danube, de la Forêt Noire au Pont-Euxin, marquent les grandes étapes de cette route longitudinale. Sans doute elle est coupée en divers endroits de son parcours, mais, dans l'ensemble, elle constitue bien un long chemin de ronde au nord du rempart des montagnes qui se prolonge des Balkans aux Alpes occidentales; surtout dans toute la partie du bassin danubien en amont de Pressburg et de Vienne, la voie historique est parfaitement tracée, et c'est le plus souvent par cette route que se sont mues les nations et les armées, marchant vers les Gaules ou refluant en sens inverse

dans la Germanie. L'extrémité occidentale de la vallée du Danube pointe vers les brèches qui s'ouvrent au sud de la Forêt Noire et des Vosges et se continuent jusqu'au centre de la France, formant ainsi une trouée qui conserva son importance jusqu'à une époque récente de

N° 265. Stations lacustres du lac de Neuchâtel.



1 : 350 000



En 1887, le niveau du lac de Neuchâtel a été artificiellement baissé de 2m50 et l'altitude en est actuellement de 432m30 environ. L'ancien rivage est indiqué en traits discontinus.

Sur les soixante-dix et quelques stations lacustres connues maintenant, quarante-cinq appartiennent à l'âge de la pierre, les autres à celui du bronze. Le village situé au plus près de la rivière qui s'écoule au nord vers le lac de Bienne était encore habité pendant l'âge de fer, au moins jusqu'au premier siècle avant l'ère vulgaire.

l'histoire. Les chemins de commerce danubiens furent aussi des chemins pour les dévastateurs, Germains, Slaves, Finnois, Mongols ou Turcs, et l'on sait de quelles tueries les uns et les autres avaient bordé leur route : il a donc paru fort probable à nombre d'historiens que les grottes aux galeries profondes creusées dans ces régions devaient servir de refuge aux descendants terrorisés des populations qui vivaient dans la riche vallée danubienne depuis l'époque de Hallstatt jusqu'à

celle de Rome [1]. Les villages sur pilotis, les palafittes furent certainement habités en partie pendant l'invasion barbare.

Les bassins presque fermés où les nations peuvent se cantonner fortement comme en une citadelle sont un des traits caractéristiques de l'Europe centrale. A l'ouest, le premier de ces bassins est formé par l'ancien golfe que parcourt le bas Danube avant de s'épancher dans la mer Noire. Le fleuve partage cet amphithéâtre ovalaire en deux moitiés presque égales, au nord, celui de la Valaquie, dominé par la haute muraille des Carpates, au sud, la Bulgarie, qui se relève par degrés vers la chaîne des Balkans. A l'ouest, la porte du cirque était comme verrouillée par les escarpements des bords et les écueils du Danube : il eût été difficile de pénétrer dans le défilé tortueux, dépourvu de sentiers, sans villages d'abri ni champs de culture; avant que Trajan eût construit dans cette gorge une route taillée en plein roc, on ne pouvait s'y aventurer sans péril, la barrière était si efficace que les populations communiquaient entre elles de l'amont à l'aval par les vallées tributaires du fleuve et par les cols élevés qui, de part et d'autre, entaillent les chaînes de montagnes.

De l'autre côté de ces « Portes de Fer » se développe un deuxième cirque de plaines, également enceint d'un cercle de hauteurs et traversé par le Danube en son milieu : c'est la région occupée actuellement par les Magyars et par d'autres peuples associés de gré ou de force en un même état politique. Sa fermeture d'amont, immédiatement au-dessous du confluent de la Morava, est loin de présenter les mêmes obstacles que la fermeture d'aval, et les hommes devaient aider la nature pour en rendre le passage difficile : d'autre part, les brèches de montagnes, relativement faciles, permettaient l'accès de la grande arène intérieure, et vers le sud-ouest, du côté de la mer Adriatique, la force d'attraction exercée par la riche vallée du Pô, par le soleil et la civilisation du midi devait solliciter fortement les peuples, aider les velléités d'émigration et de conquête; cependant la disposition géographique de la vaste enceinte eut toujours une influence considérable sur la distribution des peuples danubiens.

Une troisième contrée de l'Europe centrale, et même celle que l'on peut à bon droit considérer comme le milieu géographique du

1. O. Graewe, *Globus*, 10 März 1904.

continent d'Europe, offre ce caractère de réduit fermé de toutes parts : c'est la Bohême. De trois côtés, au sud-ouest, au nord-ouest, au nord-est, le remparts sont élevés, constituant des chaînes aux rangées multiples et rendues plus pénibles à l'escalade par l'étendue de leurs



Cl. Champagne.

LE DANUBE AU PASSAGE DES PORTES DE FER.

forêts ; seulement la face du sud-est ne présente qu'un renflement du sol sans caractère montagneux ; ce dernier côté du grand losange est plutôt indiqué que franchement dressé, mais il existe assez pour faire se déverser les eaux et les hommes à l'ouest vers l'Elbe, à l'est vers la Morava et le Danube. Cette citadelle centrale de l'Europe n'en reste pas moins plus ouverte à l'est, vers le monde slave, aussi est-ce de ce côté que vinrent les habitants actuels du pays, formant une terrible encoche dans l'aire germanique, et jusqu'à nos jours, malgré le mouvement égalisateur de la civilisation moderne, malgré la construction des routes et la pénétration des races et des langues par-dessus les frontières, le relief du sol a gardé toute son importance dans la répartition et l'équilibre des populations de souches différentes.

La plaine de Bavière forme un quatrième bassin. Il est à la vérité

peu net vers le nord et l'ouest, mais il est suffisamment indiqué. Des cols d'une faible altitude unissent la vallée du Danube à celles du Main et du Neckar et au bassin du lac de Constance ; pourtant les populations qui vivent entre les Alpes et la ligne de hauteur appelée Schwäbischer et Fränkischer Jura, puis Bayrischerwald, ont toujours eu un certain sentiment de leur indépendance géographique.

A l'époque de la migration des barbares, de même que de nos jours, l'Europe centrale était habitée en sa plus grande étendue par des peuples que l'on dit de race germanique en se basant sur la langue qu'ils parlaient et sur la tradition. En réalité, nous ne savons rien ou presque rien sur les caractères somatiques différenciant les peuples que généralement on répartit en groupes sarmate, goth, germain et celte. Ainsi les Vandales sont classés parmi les Germains, pères des Allemands, d'autre part les Vendes, Vénèdes, Vénètes comptent incontestablement dans les rangs sarmates, parents des Slaves, et dont le nom a persisté en celui de Wendes de Lausitz : faut-il considérer comme une simple coïncidence verbale l'analogie des mots Vende et Vandale comme on l'a fait pour Cimbres et Kimri? De semblables difficultés se rencontrent dans l'étude des origines des Burgondes, des Alains, etc.[1] Il faut croire qu'aux époques de la préhistoire, la notion de race n'avait guère plus d'autorité que de nos jours[2].

En ne considérant donc que des groupes linguistiques, les historiens ont essayé de reconstituer leurs domaines respectifs et d'en présenter la carte approximative avant l'ère des migrations : il en ressort que, d'une manière générale, la division entre Hauts et Bas Allemands existait dès cette époque et s'est maintenue dans son ensemble, malgré les déplacements de toute sorte qui se sont produits. Mais, en aucun temps, depuis que Pithéas les mentionna pour la première fois, vingt-deux siècles et demi avant nous, les Germains n'avaient constitué une nation cohérente, ayant conscience de leur unité ethnique et se considérant comme tenus entre leurs diverses peuplades à une certaine solidarité. Il ne semble pas même qu'ils se soient donné un nom générique, car le terme de « Germains » n'était point employé par eux et l'on ne sait pas quel en était le sens originel : « Hommes

1. André Lefèvre, *Germains et Slaves ;* — Emile Eude, *Cosmos.* — 2. Van Gennep.

de guerre », « Hommes d'épées », « Orientaux », « Hurleurs » ou « Voisins » [1]. Quoique les tribus germaniques connussent l'agriculture, pratiquée surtout par les femmes, et que la conséquence naturelle du travail agricole fût d'amener les populations à l'amour de la terre et à l'établissement de résidences fixes, les guerres fréquentes, les incursions soudaines et les fuites précipitées avaient fait persister chez tous les Germains un régime semi-nomade. Encore en plein moyen âge, le droit germanique rangeait la maison parmi les biens mobiliers, survivance des temps où la demeure n'était qu'un chariot, roulant à la suite des armées sur les champs de bataille de l'Occident [2] et d'où la femme, épée en main, rejetait les fuyards dans la mêlée, prête à tuer sa progéniture et elle-même si les hommes ne sortaient pas vainqueurs de la lutte.

La guerre, toujours la guerre, tel était l'idéal du Germain : le répertoire des noms propres qui prévalait alors dans les familles en est une preuve irrécusable. La plupart des appellations sont dictées par la vanité ou par la fureur guerrière : telles Sigidegun, « Epée victorieuse », et Plechelm « Casque étincelant », telles aussi Gundulf, « Loup des combats », et Walramm, « Corbeau de la tuerie », tel encore un prénom qui persiste, Eitel, Attila, en souvenir admiratif de la férocité de cet homme de sang. Que de noms et de prénoms, dont le sens primitif reste ignoré de ceux qui les emploient, perpétuent ainsi dans nos langues modernes la mémoire de ces temps de carnage !

Quoiqu'apparentés aux Grecs et aux Romains par le langage, et très probablement aussi par l'origine, les Germains contrastaient avec eux par l'état des mœurs, les institutions civiles ou politiques, ils étaient sur eux en retard d'un millier d'années par le fait de la vie guerrière à laquelle ils s'étaient voués. Tacite, qui découvrit leurs mœurs et coutumes, le fit avec l'intention évidente de les opposer ironiquement à celles de ses concitoyens efféminés. Ils pouvaient se vanter en effet des qualités que possèdent les peuples vivant au milieu de constants dangers : ils savaient gaiement supporter les fatigues, s'entr'aider vaillamment dans les combats, se sacrifier noblement pour le compagnon choisi, parler, agir, avec une rude franchise ; ils avaient aussi le sens intime et profond de la nature qui les entourait et les

1. Mahu, *Ueber den Ursprung und die Bedeutung des Namens Germanen.* — 2. Godefroid Kurth, *Les Origines de la Civilisation moderne*, t. I, p. 70.

pénétrait, s'associant à tous leurs actes. Mais ce genre de vie développait nécessairement chez eux l'esprit d'autorité et de violence. L'homme était le maître absolu de femme, enfants, serviteurs, et, dans la guerre du moins, il devait obéir strictement à un chef ayant également sur lui droit de vie et de mort.

L'acte d'adoption des enfants chez les Germains caractérisait d'une manière saisissante le stade de civilisation qu'ils avaient atteint. Au fond, le droit germanique était le même que le droit romain et les mêmes raisons lui avaient donné naissance. Le père, n'étant pas assuré de pouvoir nourrir sa progéniture, s'était réservé le droit de ne pas l'accueillir au nombre des vivants quand la mère venait de lui donner le jour. Mais si l'acte était identique chez les deux nations, il était accompagné de formes différentes, provenant de ce que les hommes du nord, non encore « urbanisés », vivaient plus intimement dans la nature et se voyaient constamment entourés de génies et d'êtres mystérieux qu'il fallait prendre à témoin. Suivant les tribus, l'enfant avait droit à la vie dès qu'il avait touché de ses lèvres du miel ou du lait, dès qu'une goutte d'eau avait purifié son corps, qu'il avait lancé son cri aux quatre parois de la hutte ou regardé la poutre du toit [1] : aux coins de l'abri, des oreilles étaient inclinées vers lui pour entendre ses vagissements. Toutefois, l'enfant n'entrait dans le monde des hommes que par une adoption formelle, lorsque le père, l'ayant soulevé dans ses bras, lui donnait un nom, lui insufflait, pour ainsi dire, une âme. Après l'accomplissement de cette pratique, la vie du fils ou de la fille était sauve et le droit de meurtre ou d'abandon chez le père ne reparaissait que dans les temps de misère extrême. Mais à l'égard de l'esclave et de sa progéniture, tout était permis. Quand un affranchi mourait sans ressources, ses enfants étaient enfermés dans une caverne et le ci-devant maître n'était tenu de sauver qu'une seule existence, celle du plus résistant : « la survivance du plus apte », telle était la devise, deux mille ans avant Darwin.

En exemple des anciennes mœurs, on doit citer celles des Hérules, le plus « conservateur » de tous les peuples Germains par ses coutumes, le type représentatif des autres « barbares » avant l'époque où on les voit entrer dans la lumière de l'histoire. Origi-

1. Grimm, *Rechtsalterthümer*.



Musée du Louvre — Cl. Gaudon

PRINCE BARBARE PRISONNIER.

naires des rives méridionales de la Baltique, les Hérules étaient restés longtemps enfermés dans leur domaine, coupé de fleuves, de lacs et de marais. Lorsqu'ils furent admis dans l'empire d'Orient par Anastase, au commencement du vi[e] siècle, comme alliés et mercenaires, ils pratiquaient encore leurs cérémonies païennes : seuls, parmi les Germains invités à la défense de l'Empire, ils n'étaient pas, au moins nominalement, convertis à la foi chrétienne. Procope les considère comme tout à fait différents des autres hommes à cause de l'habitude qu'ils avaient de tuer leurs vieillards et leurs malades. Dès qu'un de ceux-ci était devenu tout à fait invalide, ses amis et parents dressaient un grand bûcher, au sommet duquel ils plaçaient la victime, que l'un des Hérules présents, étranger à la famille, frappait d'un coup de poignard, puis on mettait le feu au bois amoncelé. Mais ce rite n'est-il pas, sous une forme un peu différente, celui que pratiquaient aussi les Mamertins, les Juifs, les Scandinaves[1], et qui naguère se perpétuait encore chez les Tchuktchis des rivages de l'océan arctique? Chez les Hérules, nation guerrière par excellence, le manque de ressources alimentaires, qui avait été certainement la première raison du meurtre charitable des infirmes, n'était plus invoqué comme la justification du sacrifice : c'était pour plaire aux dieux, pour racheter par sa mort la vie des jeunes qu'il fallait mourir. S'éteindre de mort naturelle était tenu chez le guerrier pour un acte non seulement honteux, mais encore antisocial. De même la femme qui ne serait pas montée sur le bûcher du mari pour le suivre dans l'au delà aurait vécu déshonorée.

La mythologie des Scandinaves, qui se rapprochait de celle des Germains et que revendique même l'épopée de Wagner comme le trésor national par excellence, montre aussi quel fut le genre de vie de ces populations. Quelle que soit l'origine première d'Odin, les terribles bataillons qu'étaient les chasseurs et pirates du Nord le transformèrent à leur image. D'abord le forgeron de l'acier devint le dieu des maîtres, des nobles et chefs d'armée, tandis que Thor, divinité plus ancienne, considéré dorénavant comme fils d'Odin, continuait de garder sous sa protection les classes inférieures des esclaves. Si brutal qu'il fût, Thor, le dieu du marteau, était un maître pacifique en com-

1. H. M. Chadwick, *The Cult of Othin.*

paraison de celui auquel s'étaient voués tous les guerriers nobles : vainqueurs, ceux-ci « donnaient » leurs ennemis à Odin, vaincus, ils « allaient » à lui : mais de toute manière, pourvu que le sang fût versé en bataille, ils apaisaient la soif du dieu et méritaient d'aller dans un *Val-holl*, le « palais des Egorgés ». Les prisonniers étaient toujours offerts en sacrifice, soit qu'on les jetât dans les épines ou qu'on les écorchât vifs, soit, comme on le faisait d'ordinaire, qu'on les pendît à un arbre, tout en les perçant en même temps du poignard; puis les sorciers venaient parfois et traçaient des runes sur leurs corps pour évoquer l'âme et prophétiser l'avenir. Parmi les diverses appellations que les sages donnent à Odin, « Maître des gibets » est celle qui revient le plus fréquemment. Tous les neuf ans on lui offrait un grand sacrifice, dans lequel on tuait en son honneur non des prisonniers mais des hommes de la nation ; souvent des fils tuaient le père pour prolonger leur propre vie; des animaux, surtout le faucon, sans doute symbole de l'âme ailée, étaient aussi sacrifiés avec les victimes humaines.

Les batailles étaient parfois précédées d'un acte symbolique, de signification terrible : on lançait une javeline au-dessus des ennemis, comme pour en prendre possession au nom du « Maître des potences ». Dans ce cas, tout était voué à la mort, les hommes étaient donnés à Odin, et le butin lui était livré : il fallait jeter les dépouilles de l'ennemi; de là ces amas d'armes et d'objets que les archéologues ont trouvés dans les marais du Nord, notamment dans le Sleswig et le Jylland[1]. Les Cimbres et les Teutons, appartenant au même cycle de civilisation que les Scandinaves, vouaient ainsi l'armée ennemie à leurs dieux; les Germains d'Arminius mirent le même esprit religieux à sacrifier les légions romaines. Jusqu'à la fin du xe siècle, entre 960 et 970, on cite une bataille que précède le lancement de la javeline, signe d'extermination complète. Les sacrifices humains, sous forme religieuse, ainsi que la mort des veuves sur le tombeau des époux, eurent encore lieu au commencement du xie siècle, quoique, à cette époque, les Normands, graduellement christianisés par leurs relations avec les populations de l'Europe occidentale, eussent aidé à changer peu à peu les mœurs de leur patrie d'origine[2].

1. Engelhardt, *Denmark in the early Iron Age*. — 2. H.-M. Chadwick, *The Cult of Othin*.

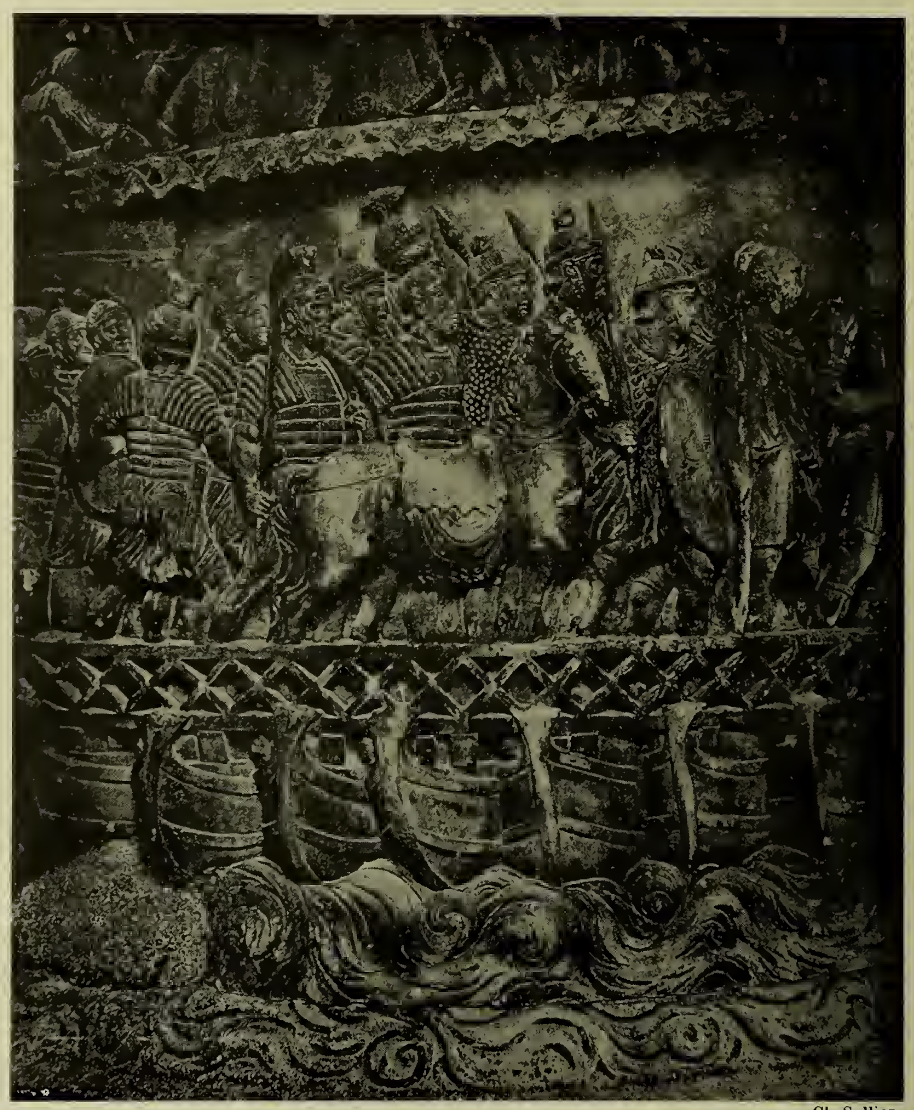
Ces peuples du Nord et de l'Est se pressaient, sans cohésion, sans entente, même sans conscience des mouvements ethniques auxquels ils prenaient part, contre la rude frontière du monde romain pour lui réclamer un asile et des vivres, s'enhardissaient ensuite à prendre des terres, et finalement s'emparaient des cités et du pouvoir. Du côté du nord, où les Alpes et les avant-monts se dressaient en un rempart continu Trajan avait ajouté aux défenses de l'empire le fossé du Danube et la crête boisée des Carpates, mais ces limites furent souvent franchies. Du côté de l'Ouest, les légions romaines avaient dû abandonner l'offensive après le désastre de



Musée de St- Germain. Cl. Sellier.

THOR, FILS D'ODIN, DIEU DU MARTEAU.

Varus, mais la frontière resta nettement limitée pendant quatre siècles. Du Rhin au Danube, de Rheinbrohl à Hienheim, se prolongeait



Cl. Sellier

FRAGMENT DE LA COLONNE TRAJANE
L'armée romaine passant le Danube sur un pont de bateaux.

une succession de remparts en terre et de palissades, flanqués de tours, de villes, même de camps retranchés : le tout formait une « grande muraille » de 500 kilomètres en longueur, comparable à celle de la Chine, sinon par l'importance architecturale, du moins par la valeur stratégique. Des recherches suivies ont permis d'en indiquer nette-

ment tout le parcours [1] : en maints endroits, le gazon qui l'a revêtue la conserve avec ses arêtes vives depuis dix-huit cents ans, et l'on



Cl. Sellier.

FRAGMENT DE LA COLONNE TRAJANE
L'armée romaine passant le Danube sur un pont de bateaux.

reconnaît encore des vestiges de constructions en nombre de vallées traversières où l'homme a remué profondément le sol pour la culture de ses campagnes, l'édification de ses villes et le tracé de ses routes.

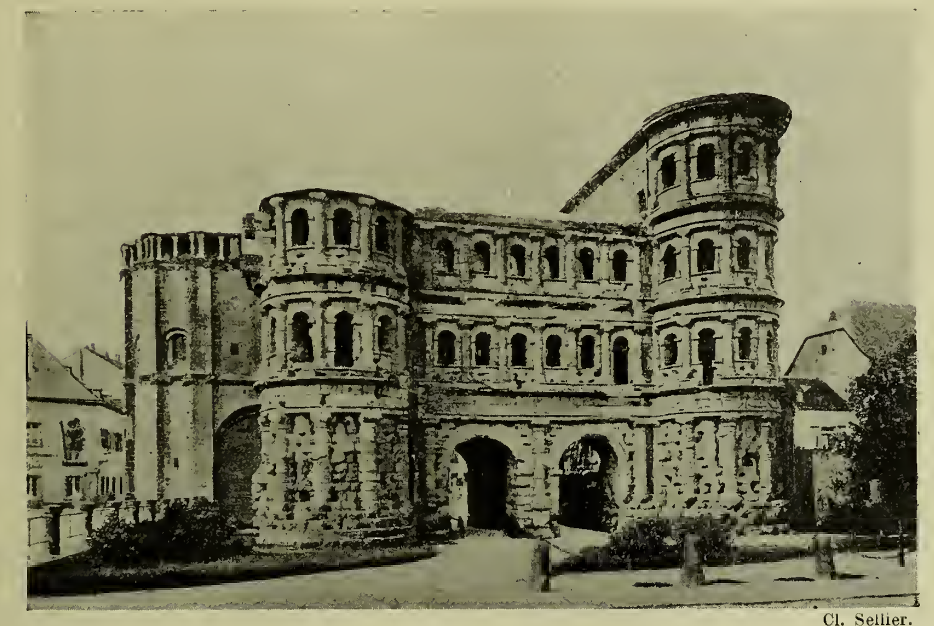
1. Voir carte n° 202, p. 519, vol. II, et carte n° 263, p. 313, vol. III.

La direction générale de cette frontière s'explique facilement par la convergence des efforts de la puissance romaine qui, se produisant d'un côté par le chemin des Gaules, de l'autre par les passages des Alpes rhétiennes, agissait à la fois par l'est et par le sud, ce qui lui permit d'isoler facilement l'angle sud-occidental de la Germanie ; mais on se demande pourquoi le *limes* avait été tracé d'une manière si bizarre dans la partie de son parcours comprise entre Main et Danube. Dans cette région, la direction normale du rempart semble indiquée par la nature : on pourrait croire qu'une ligne droite tracée de fleuve à fleuve par les vallées de la Tauber et de l'Altmühl eût constitué une limite politique naturelle, et d'ailleurs d'autant plus facile à défendre qu'elle aurait suivi un sillon de partage entre les deux bassins. Au lieu de cela, les Romains développèrent leur rempart sur une longueur double, de manière à lui faire décrire un angle aigu vers la Schwäbische Alb, avec un côté parallèle au Neckar, l'autre au Danube. Un historien allemand explique cette bizarre saillie du rempart : elle coïncide à très peu de chose près avec la limite des forêts de conifères, telles qu'elles existaient à cette époque et que les révèlent d'une manière précise les restes de bois et les noms des villes et des villages. Nulle part les constructeurs romains n'empiétèrent sur l' « horreur » de la forêt des pins ; ils n'envahirent les bois que dans les endroits où ils se composaient d'arbres à feuilles caduques, aux clairières nombreuses, au sol gras et fertile, aux essences appréciées. Même après la ruine de l'empire, la frontière marquée par le rempart resta pendant des siècles une ligne de partage ethnique : c'est qu'elle avait été tracée par la nature géologique du sol et par la végétation spontanée qui en avait été la conséquence. Les grands défrichements et le peuplement de la contrée qui était restée en dehors du domaine de l'expansion impériale ne s'accomplirent qu'avec lenteur, pendant les siècles du moyen âge. Toujours les bois de conifères furent les derniers auxquels s'attaqua la hache des bûcherons [1] ; ils sont encore le couronnement familier des monts germaniques.

On a souvent émis l'hypothèse que de grands faits survenus dans la vie planétaire avaient été la cause de l'ébranlement général des nations à cette époque critique [2]. Bien que cette théorie ne soit point

1. R. Gradmann, *Petermann's Mitteilungen*, 1899, p. 57 et suiv. — 2. Voir notamment Pierre Kropotkine, *The Dessication of Eurasia*, the Geographical Journal, 1904, I, p. 723.

encore démontrée, elle est trop plausible pour que l'esprit ne s'y attache pas tout d'abord. Les relations de cause à effet, que l'on observe dans les mille petits mouvements de l'histoire entre les conditions changeantes du milieu et les réactions de cette ambiance sur les



Cl. Sellier.

PORTE ROMAINE A TRÈVES.

populations qu'elle baigne, doivent se retrouver en proportions d'autant plus grandes dans l'influence des phénomènes majeurs de la vie du globe sur la vie des nations. Une crue fluviale, l'incendie d'une forêt, l'apport des sables dans une crique ou l'affaissement imperceptible du sol causent la ruine ou la prospérité des villages et des villes, les forcent à se déplacer ou y font affluer la foule des alentours ; de même, toutes les révolutions de la terre et de la mer, tous les puissants météores, vents, orages, pluies, et surtout les sécheresses prolongées qui font évaporer les lacs, perler les efflorescences salines, flétrir et brûler les herbes, ont pour conséquence inévitable des changements profonds et rapides dans la destinée des peuples.

On sait à n'en point douter que l'aire habitable de la Kachgarie, entre Tian-chan, Pamir et Kuen-lun, s'est considérablement rétrécie depuis une douzaine de siècles, mais le bassin du Tarim est une bien petite fraction du monde asiatique et il faudrait un plus vaste

ensemble de faits géographiques et sociologiques s'étendant sur une plus longue période pour être en droit de rattacher l'exode des Huns à quelque phénomène terrestre. Quelles qu'aient été les causes et les péripéties diverses de ces amples mouvements ethniques, il n'en reste pas moins ce fait constant que, suivant les impulsions reçues, les peuples durent se déplacer dans un sens ou dans un autre, pour se heurter à d'autres nations dans leurs migrations forcées, et déterminer ainsi de proche en proche et d'un bout du monde à l'autre une transformation complète dans l'équilibre général.

Par la nature même des choses, les communautés humaines les plus mobiles, les moins attachées à la terre, devaient être celles qui, dans ces grands tournoiements d'hommes, se déplaçaient le plus rapidement et parcouraient les plus vastes étendues : les populations nomades commençaient et pressaient le mouvement de migration, auquel les agriculteurs résidants finissaient malgré eux par prendre part. Ce fut donc la région des pâturages sans bornes, la « mer des Herbes » comprenant, du Pamir au Pacifique, les immenses contrées de la Kachgarie, de la Dsungarie, de la Mongolie et de la Mandchourie, qui devint naturellement le lieu d'équilibre instable duquel se propageaient les ondulations dans la masse des peuples. Là commençaient tous les grands exodes destructeurs.

Aussi les Occidentaux qui eurent à subir cet effroyable déluge de peuples conquérants s'imaginèrent-ils volontiers que ces barbares venus en multitudes du fond de l'Orient appartenaient à une race prolifique comme celle des sauterelles. Un chroniqueur ancien[1] dit que les contrées de l'Asie nord-orientale étaient une « officine d'hommes », un « laboratoire de peuples », tant il fut effrayé à la vue de ces masses dévastatrices qui se ruaient sur l'empire croulant. Mais à cette époque même, l'Europe, peuplée d'agriculteurs, avait sans aucun doute beaucoup plus d'habitants que les étendues du continent asiatique. Si l'on peut néanmoins s'imaginer que les steppes de l'Asie centrale étaient un « atelier de peuples » sans cesse débordant, c'est que les mouvements d'exode comprenaient d'un seul coup presque toute une grande communauté nationale, entraînée en un même courant comme l'eau d'un fleuve ou comme la neige d'une

1. Jornandès (Jordanès), *Histoire des Goths*, chap. IV.

avalanche. L'immense espace uniforme des plaines avait déterminé le rassemblement d'hommes innombrables en une seule masse d'apparence homogène, constituant comme un seul et prodigieux individu. Grâce à cette cohésion nationale et à leur extrême mobilité, ces foules humaines débordaient en courants irrésistibles, soit d'un côté vers la Chine, soit de l'autre vers l'Europe, détruisant ou asservissant les populations agricoles qu'elles rencontraient sur leur chemin. Il ne faut pas oublier non plus que l'Europe à l'ouest du Dniepr n'a qu'une surface bien faible comparée à l'Asie : un groupe humain disparaît invisible s'il est épars sur un grand territoire et semble une multitude s'il se concentre en un domaine resserré.

Que de déluges d'hommes ont dû se produire ainsi pendant la durée des âges ! Mais aussi longtemps que l'histoire, purement locale, ne pouvait embrasser un vaste ensemble de peuples, les grands événements restaient inexpliqués, soudain on voyait apparaître d'étranges multitudes, des chocs terribles mettaient les foules aux prises, des contrées entières se dépeuplaient, puis le silence et l'oubli s'étendaient sur l'horrible événement. Lorsque les nations furent devenues assez conscientes d'elles-mêmes pour s'étudier dans leurs rapports avec le reste de l'humanité, la mémoire de ces faits se conserva de plus en plus précise ; c'est ainsi que les historiens de Rome ont pu nous raconter les incursions des Gaulois, celles des Cimbres et des Teutons, mais sans pouvoir suivre à travers le continent les allées et les venues des peuples en marche.

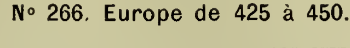
Cinq siècles et demi avant la prise de Rome par Alaric, un grand ébranlement des peuples nomades de l'Asie septentrionale propageait déjà ses ondulations dans la direction de l'Europe. Les Hiung-nu, ancêtres des Huns, ayant délogé de leurs domaines les populations nord-occidentales de la province actuelle du Kan-su, celles-ci émigrèrent en masse dans la direction du Tian-chan. Fuyards pour ceux qui les poursuivaient, conquérants pour ceux qu'ils refoulaient devant eux, ces peuples, connus sous le nom de Yue-tchi, et probablement d'origine turque, envahirent toute la région des pâturages relativement peu élevés qui constitue actuellement le pays de Kuldja, puis, expulsés de la contrée par les premiers habitants, se répandirent au delà dans les grandes plaines du Turkestan, jusqu'à l'Oxus, dont ils soumirent les riverains, de provenance iranienne. Ces événements

eurent lieu, il y a plus de vingt siècles, mais il est impossible d'en fixer la date précise, les migrations de peuplades accompagnées de troupeaux ayant souvent duré pendant plusieurs décades successives. Devenus les maîtres d'un peuple civilisé, habile à la culture du sol, aux diverses industries urbaines, les Yue-tchi se civilisèrent eux-mêmes à demi et se trouvèrent bientôt en relations de commerce avec les Occidentaux par l'intermédiaire des Arsacides du plateau d'Iranie. A l'époque où l'empire romain prenait sa grande extension dans le monde occidental, les Yue-tchi, maîtres de tout le versant du Tian-chan et des Pamir dans le Turkestan actuel, possédaient aussi les hautes terres de l'Afghanistan et les chemins de l'Inde : leurs monnaies nous les montrent influencés successivement par des civilisations diverses, à mesure qu'ils s'éloignent de leur point de départ dans le Nan-chan : ils sont hellénisés dans la Bactriane, puis sivaïsés dans le pays des Cinq rivières, et finalement ils sont devenus bouddhistes sous le règne de Kanisfa, contemporain de Vespasien, le prince mongol ayant provoqué, par sa conversion, un déplacement d'influences analogue à celui qu'amena Clovis en se faisant chrétien. Les Yue-tchi, qui s'intitulent Ku-chan sur leurs monnaies, d'après la province de Koei-tchang ou Bactriane qui fut le centre de leur empire, sont, avec les Ça-ka établis surtout dans le Kachmir, au nombre de ces envahisseurs turcs que l'on désigne d'ordinaire par l'appellation de « Scythes » et qui, nous l'avons dit, mirent fin aux relations du monde hellène avec l'Inde.

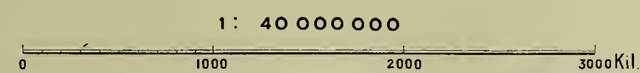
On ne voit point les traces de grandes migrations turques dans les régions méridionales de la Kachgarie, à la base septentrionale des monts Kuen-lun : les pâturages y étaient trop rares, la terre trop aride pour que la tribu pût s'y risquer avec ses troupeaux ; le voyageur rapide ayant pris ses précautions en vue d'une prompte expédition pouvait seul s'aventurer en cette dangereuse contrée où les sables cheminent sur des oasis englouties. Les grandes voies naturelles passent dans les « paradis » du Tian-chan, dans les « youldouz » (Iulduz) ou « étoiles », non moins belles aux yeux des nomades que les astres du ciel[1]. Plus au nord, les grandes plaines de la Dsungarie où naît l'Irtìch et, par delà l'Altaï, les hautes terres mongoliennes dans

1. De Saint-Yves, *Revue scientifique*, 19 fév. 1900.

lesquelles se forment les premiers affluents du Yenisséi étaient aussi des chemins indiqués pour les grandes migrations, puisqu'elles


N° 266. Europe de 425 à 450.





Entr'autres mouvements, cette carte montre le cheminement des Huns à travers l'empire des Goths, leur passage dans l'Alfœld et une première incursion dans la péninsule balkanique.

Les Vandales ont pris possession de l'Afrique du nord et s'emparent des îles. Les Visigoths constituent leur empire du Poitou à l'Andalousie.

Les peuples slaves et autres, Vendes, Vénèdes, Bulgares, etc. s'étendent vers l'ouest, occupant les territoires laissés vides par les émigrants précédents.

Cette carte, ainsi que les n°s 262 et 263 qui précèdent et les n°s 266, 268, 269, 274 et 275 qui suivent, sont établies d'après celles dressées par André Lefèvre. Les morceaux déchiquetés de l'empire romain sont recouverts d'un grisé.

offrent des pâturages continus pour les animaux. C'est par ces larges portes de la Mongolie que se déversa le déluge des Huns qui recouvrit une grande partie de l'Europe.

Les routes de l'Europe étaient aussi bien indiquées pour les Huns que celles de l'Inde l'avaient été pour les Yue-tchi. La plus large zone des steppes herbeuses et, dans cette zone, les bandes de territoire les plus

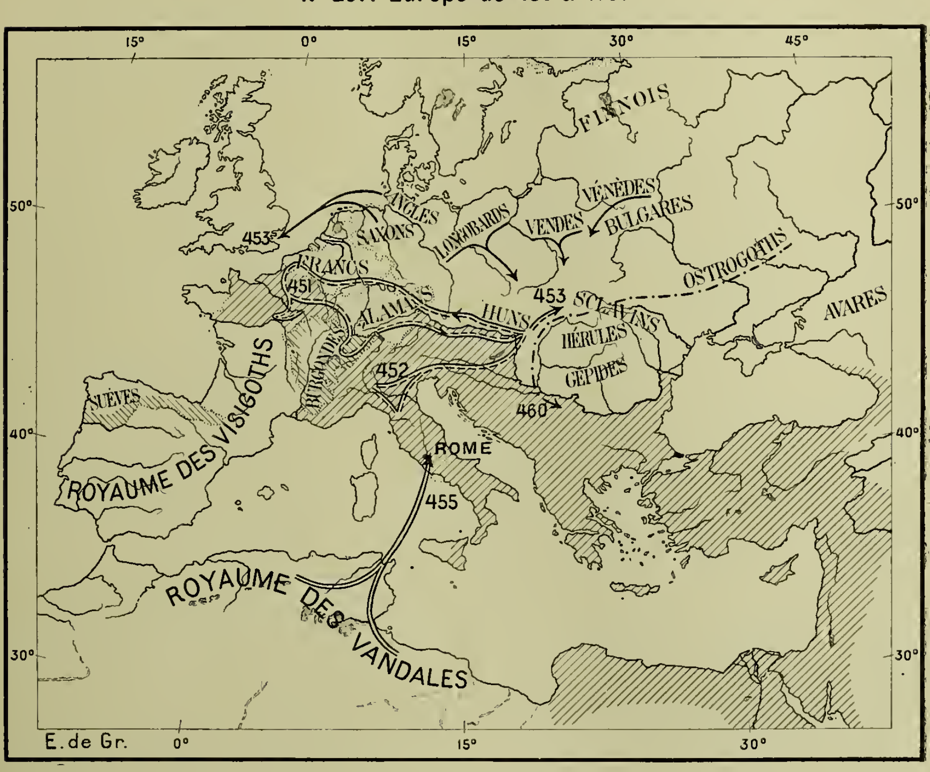
verdoyantes, celles qui offraient le plus d'herbes à brouter et le plus de campements ou de villages à dévaster, indiquaient les directions à suivre. Les hordes hunniques non attardées sur les confins de la Perse et de l'Afghanistan devaient aborder le territoire d'Europe à l'extrémité méridionale de l'Oural, ou, plus au nord, par une des dépressions qui coupent la chaîne ouralienne; après avoir pénétré dans les campagnes basses, elles se trouvaient dans l'immense hémicycle limité à l'ouest par le cours de la Volga, entre les points où se sont bâties les villes actuelles de Samara et de Tzaritzin, et il ne leur restait plus qu'à franchir le fleuve sur leurs outres gonflées et à s'emparer des fortins de bois qui se dressaient sur la haute berge.

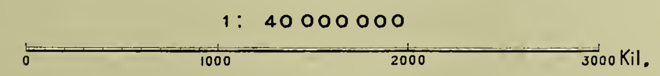
En 372, lorsque les Huns apparurent aux bords du puissant cours d'eau, ils s'y heurtèrent contre les Alains, peuple conquérant descendu des vallées du Caucase. Mais, si vaillants que fussent ces barbares sarmates, adorateurs de l'épée nue, ils ne purent tenir devant les multitudes asiatiques. Les uns s'enfuirent pour aller demander appui à quelque nation plus puissante ou pour brigander à l'aventure, les autres, entourés de tous côtés par la masse des Huns, ne purent que racheter leur vie en grossissant la foule des envahisseurs, en se faisant Huns eux-mêmes, autant que le permettait la différence des langues et des types. Mais le contraste était si grand qu'en dépit de l'alliance forcée, les Alains, dispersés en groupes divers, se maintinrent quand même comme nationalité distincte pendant plus d'un siècle et prirent part à toutes les campagnes de migration jusque dans la péninsule d'Ibérie et jusqu'en Afrique. Enfin, les guerres, les maladies, le changement de climat, les mélanges avec cent autres peuples dans l'immense remous finirent par user ce qui restait du peuple cahoté : ses dernières familles s'éteignirent à l'écart.

Après avoir triomphé des Alains, les Huns eurent à combattre un ennemi plus puissant : les Gothons ou Goths. Cette nation, qui occupait auparavant les deux bords de la Baltique, avait graduellement reflué dans la direction du midi et, vers la fin du II[e] siècle, barrait complètement le passage à tous les envahisseurs venant de l'Orient : sa puissance s'était établie de la Baltique à la mer Noire. Les Goths orientaux ou « Ostrogoths » s'avançaient à l'est jusqu'au Don, tandis que les Goths occidentaux ou « Visigoths » atteignaient le Danube. Ceux-ci, les plus aventurés dans le voisinage de l'empire Romain, les

plus sollicités par la fascination de ses richesses et cherchant constamment à y pénétrer, en mercenaires, en alliés ou en dévastateurs, devaient,

N° 267. Europe de 450 à 475.





On a indiqué ici la vigoureuse attaque des Huns sur la Gaule dans laquelle, d'après A. Lefèvre, ils pénétrèrent à la fois par le nord et par l'est, la réunion des deux bandes, leur crochet sur Orléans et la fin de la plupart d'entr'eux près de Troyes, puis, en 452, leur incursion en Italie et enfin leur ralliement vers l'Est.

Le royaume des Visigoths se complète vers le plateau central; les Vandales visitent Rome; les Saxons commencent l'invasion de la Grande-Bretagne; les Ostrogoths traversent le Danube; les Vendes et les Longobards se rapprochent du midi.

Une bande étroite de grisé limite le territoire, supposé indivis, des Suèves, Cantabres et Basques, un autre grisé celui des Burgondes, un grisé général recouvre l'empire Romain.

par l'effet de cette hantise même, déplacer fréquemment leur centre d'attaque et, tantôt s'avançant, tantôt rejetés en arrière, se maintenaient en mouvement de migration le long du Danube, des Carpates et des Alpes. Les Ostrogoths, plus solidement campés, au milieu de peuples trop faibles pour s'affranchir, constituaient un Etat demi-civilisé, qui, vers le milieu du IVe siècle, égalait presque celui

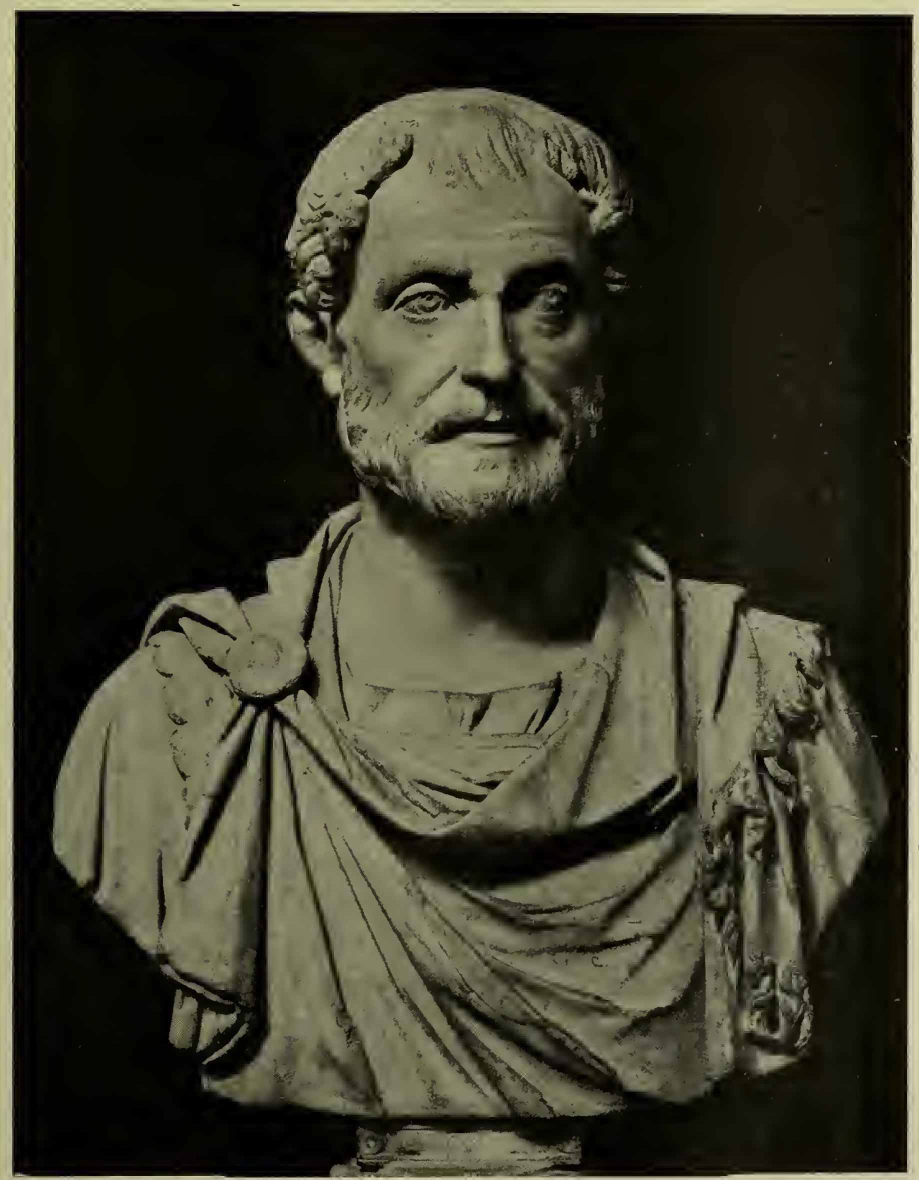
de Rome en étendue et cherchait lointainement à l'imiter : le roi des Ostrogoths, Ermanaric, l'Amalien ou le « Sans tache », était respecté comme maître de tout un monde, et, vieux de plus de cent années, resplendissait d'une gloire devenue presque divine.

C'est contre lui que vint se heurter la marée montante des Huns. Comme les Alains, il fut emporté par le tourbillon avec toutes ses armées. Le rempart extérieur de défense que l'empire ostrogoth constituait pour l'empire Romain se trouva rompu dans toute sa largeur, mais le travail de destruction avait été si laborieux que les Huns en furent presque épuisés et n'avancèrent plus qu'avec lenteur, dispersant les peuples devant eux. Ce n'est pas directement qu'ils prirent part à l'attaque de Rome, c'est par la poussée qu'ils donnèrent aux errants Visigoths et aux cent tribus germaniques. Ils auraient certainement disparu dans la cohue des nations tourbillonnantes si par les traits du visage, la démarche, les mœurs, ils n'eussent été si absolument distincts de tous les peuples de l'Europe : les contrastes de race à race, déterminés par des milliers d'années vécues sous des climats différents, apparaissent avec une évidence telle que Romains et barbares, en face des Asiatiques, se reconnaissaient comme frères d'origine. Les Huns étaient décrits comme des monstres [1], avec leurs grosses têtes plates, leurs joues couturées de cicatrices, leur corps épais et ramassé, leurs jambes arquées par l'habitude du cheval : on les disait volontiers, et en le croyant un peu, « fils de sorcières » et « fils de démons ». Aussi leurs hordes éparses continuèrent-elles de constituer une même nation par le fait de l'aversion générale, et leurs chefs, Bleda, Attila, purent facilement les ramener à l'unité et s'en servir pour fonder un Etat très éphémère mais plus vaste que celui des Romains, entre l'Altaï et les Alpes.

Attila voulut le compléter du côté de l'Occident et se porta vers les Gaules, saccageant les cités, ravageant les campagnes et grossissant sa propre armée de toutes les armées vaincues. Il traînait avec lui des Ostrogoths, des Alains, des Hérules et des Gépides, mais, devant lui, il rencontrait aussi, unie aux Romains et aux Gaulois romanisés, la nation des Visigoths, peut-être aussi celle des Burgondes et une tribu franque conduite par Merowig [2] : c'était un nouveau choc entre l'Europe et l'Asie. Celle-ci fut repoussée. Attila ne dépassa pas Orléans et le grand

1. Ammien Marcellin, livre XXXI, ch. 3. — 2. André Lefèvre, *Germains et Slaves*, p. 70.

coude de la Loire; se repliant sur le gros de ses forces, il livra la bataille décisive dans les plaines blanches des « Champs Catalauni-



Musée de Naples. Cl. Alinari.

L'EMPEREUR PROBUS.

ques », le *Campus Mauriacus* de Grégoire de Tours, que l'on pense avoir retrouvé à Moirey dans l'Aube [1]. Il livra la bataille et la perdit :

1. Paul Guiraud, dans l'Atlas Schrader ; Moirey est un hameau voisin de Dierrey-Saint-Julien.

des cadavres, par centaines de mille, restèrent gisants dans l'effroyable étendue, et le roi des Huns, désormais sans l'auréole qui en faisait le maître des peuples, dut se contenter de parcourir en pillard l'Allemagne et l'Italie. Il réussit encore à détruire Aquileja, qui, pendant plusieurs siècles, avait joué le rôle de gardienne vigilante des passages alpins, à l'angle adriatique, et mourut bientôt après, laissant dans tout le monde romain le renom d'avoir été le plus atroce parmi tous les terribles destructeurs d'hommes qui se disputaient alors le territoire de l'Europe. Peut-être la prééminence dans ce crime fut-elle attribuée au « Fléau de Dieu » parce qu'il ne se réclamait pas de la foi chrétienne comme la plupart des autres assaillants de l'empire. D'ailleurs, une légende toute différente se forma parmi les siens ; les Magyars de Hongrie qui se disent encore ses fils vantent son amour de la justice et même sa bonté. Mais en dehors de la Hongrie, la mémoire des Huns reste associée dans l'imagination des peuples de l'Europe centrale à l'idée de massacres et de mort. Tous les tertres funéraires que l'on rencontre encore en Allemagne et qui furent si nombreux avant que la charrue les nivelât avec le sol sont désignés uniformément sous le nom de *Hunnengräber*, tombeaux des Huns.

Au lendemain de la grande bataille qui ne laissait plus aux hordes d'Asie qu'un étroit territoire de conquêtes, tous les peuples guerriers de l'Europe, passant au-dessus des malheureuses plèbes agricoles, se déplaçaient dans la direction de l'ouest et du midi. Un seul peuple, celui des Vandales, ayant déjà terminé son mouvement de translation vers l'extrémité du continent d'Europe, refluait vers l'est, sur le littoral méditerranéen. Les Vandales, peuple de langue germanique qui, pendant la période d'équilibre antérieure à la décadence de Rome, avait vécu sur les bords de la Baltique, au nord de la Warthe, s'étaient trouvés au premier rang lors de la migration générale. Avant-garde des Goths avec lesquels les Vandales s'étaient confédérés, une de leurs bandes avait envahi la Gaule même avant la fin du troisième siècle, mais, battue par Probus, elle avait été déportée dans l'île de Bretagne. D'autres Vandales avaient également pris part aux invasions directes de l'Italie, puis, au commencement du ve siècle, la grande masse de la nation, franchissant le Rhin, s'était mise en route et, suivant la voie naturelle qui, par la Loire moyenne et la Charente, contourne les hautes terres centrales de la France, ne

s'arrêta qu'en Espagne. Arrivés dans la péninsule Ibérique, les Vandales eurent bientôt à lutter contre les rivaux conquérants, les Visi-

N° 268. L'Alfœld, Repos des Nomades.



La moitié occidentale de Budapest est bien antérieure à celle bâtie sur la rive gauche. La fondation de Pest date du XIII[e] siècle.

D'après A. Lefèvre, le camp d'Attila était établi à Jasz-Bereny, juste à l'orient de Buda, sur un petit affluent de la Theiss ou Tisza.

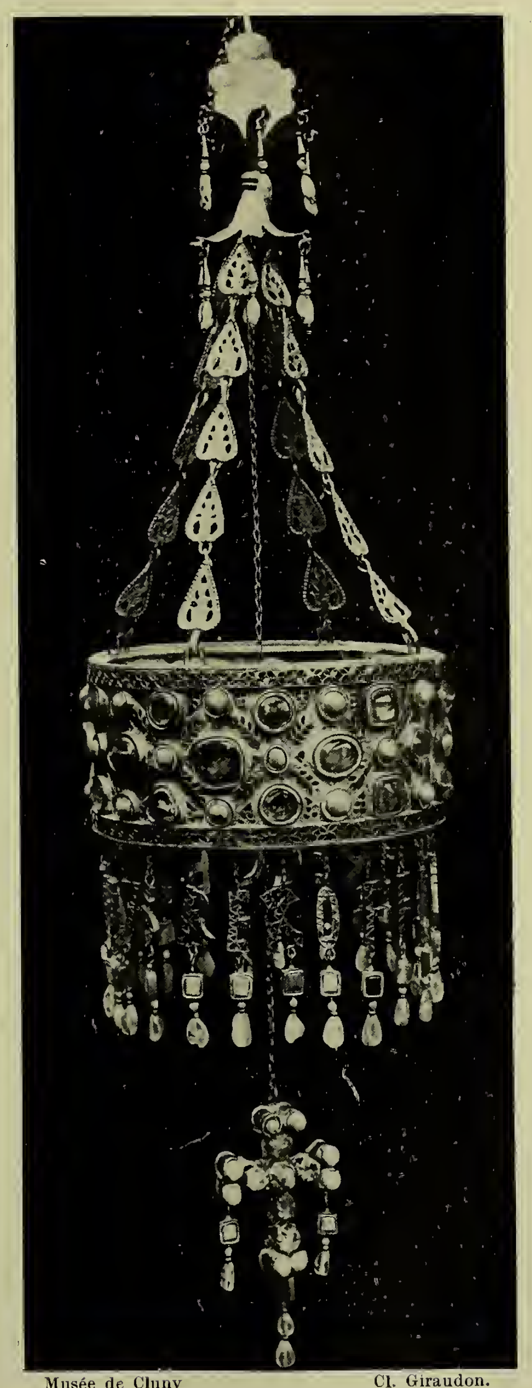
goths, et se trouvèrent trop peu nombreux pour disputer la contrée à de si puissants voisins malgré leur alliance avec d'autres peuples

migrateurs, Alains et Suèves ou « Somnolents ». Ceux-ci se fixèrent dans les provinces devenues le Portugal et la Galice et s'y maintinrent ; ceux-là, pendant un temps en Andalousie, se joignirent à nouveau aux Vandales quand, sur la pression des Visigoths et aidés par la dissension des généraux romains, ils passèrent en Afrique. En dix années, de 429 à 439, ils terminèrent la conquête de la Maurétanie et, de nouveau, une Carthage ennemie se dressa devant Rome. Ayant été marins sur la Baltique, les Vandales, auxquels s'étaient mêlés d'ailleurs des gens de toute race et de tous métiers, se firent également marins sur la Méditerranée et, comme leurs prédécesseurs les Carthaginois, devinrent aussi les maîtres des îles de la mer Tyrrhénienne, Corse, Sardaigne et les Baléares. Leur royaume, qui devait durer un siècle, fut, de tous ceux que fit naître la migration des peuples, le plus aventuré en dehors de son milieu naturel et, par conséquent, celui qui en disparaissant devait laisser le moins de traces.

Les Ostrogoths qui avaient eu à subir le premier et terrible choc des Huns, lorsque ceux-ci se forcèrent un passage entre Baltique et Pont-Euxin, n'avaient pas été aussi mobiles que le peuple des Vandales dans leur déplacement vers l'ouest. Ceux d'entre eux qui ne s'étaient pas vus forcés d'accompagner leurs vainqueurs vers le massacre de Châlons ou n'étaient pas dispersés chez d'autres peuples en fugitifs ou en alliés réussirent à se cantonner dans la région très facile à défendre de la Pannonie, qu'entoure au nord et à l'est la grande courbe du Danube entre Vindobona et Singidunum — Vienne et Belgrade —, et que traversent les fleuves Drave et Save, issus des Alpes et de leurs prolongements illyriens. En cette forte position stratégique, très menaçante à la fois pour l'empire bysantin et pour ce qui restait de l'empire de Rome, les Ostrogoths pouvaient attendre l'occasion de reprendre l'offensive. Les Gépides, les Hérules qui avaient aussi appartenu à la confédération des Goths et prirent des parts diverses à l'invasion du monde romain étaient solidement établis dans le voisinage, les Gépides à l'orient du Danube, dans les contrées qu'on nomme aujourd'hui Alfœld, Transylvanie, Valaquie, les Hérules dans l'hémicycle septentrional des Carpates. Mais ces peuples inquiets n'attendaient, comme les Ostrogoths, que le moment de se ruer contre les riches cités du midi, pleines de butin.

Quant aux Visigoths, ces barbares qui avaient été le plus longtemps

en contact avec les civilisés des contrées méditerranéennes, ils devaient à leurs invasions même en Thrace, en Grèce, en Illyrie, en Italie, commencées dès le temps des Antonins, un adoucissement remarquable de leurs mœurs, en même temps que l'acquisition partielle des industries et des sciences du monde romain : destructeurs de la ville Eternelle, ils eurent l'ambition de continuer son œuvre. Un roi des Visigoths, Athaulf, devenu le beau-frère de l'empereur Honorius, se mit aussi à la tête de ses armées pour reconstituer l'empire d'Occident. Les Visigoths, au nom de Rome, reconquirent en effet la Provence, la Narbonnaise, l'Aquitaine, l'Espagne, et, bientôt après leur triomphe sur Attila, sous le règne d'Euric, ils avaient constitué un très grand royaume qui s'étendait du cours de la Loire aux colonnes d'Hercule, et leur appartenait bien en propre, malgré la suzeraineté apparente de Rome : seulement les Suèves réussirent, pendant quelques décades, à maintenir leur indépendance contre les Visigoths dans l'Ibérie orientale. L'idéal de romanisation était si vif et sincère chez les rois des



Musée de Cluny — Cl. Giraudon.

COURONNES D'OR DES ROIS VISIGOTHS, VIIe SIÈCLE

Goths qu'ils avaient fait compiler des lois romaines afin de gouverner leurs sujets d'après l'exemple de l'empire vaincu. et tel avait été leur zèle ignorant qu'ils maintinrent dans ce code (*Lex Romana Wisigothorum*) des dispositions injurieuses pour eux. On peut citer notamment la « loi d'Honorius » qui interdisait le mariage entre Romains et barbares[1].

De même les Burgondes, occupant alors le bassin du Rhône. de l'Oberland à la Camargue, s'étaient accommodés de leur mieux aux exigences de la majesté romaine. Après l'exode plus de deux fois séculaire et coupé de batailles et de massacres qui les avait amenés des bords de la Vistule à ceux du Rhin, ils accueillirent avec joie la chance de pouvoir entrer pacifiquement dans leur nouveau domaine, en respectant, conformément à la justice, les intérêts établis. Si pressées que fussent les tribus germaines de faire mugir leur cri de guerre dans le creux de leurs boucliers. elles préféraient pourtant, suivant la loi du moindre effort, recevoir gratuitement des terres en échange d'un hommage prononcé du bout des lèvres. Quant aux Alamans ou Alemannen, « gens de toutes races » qui poussaient les Burgondes et s'établirent dans la vallée rhénane, au sud du Main et de la Moselle, ils n'avaient pas eu à se faire concéder ces terres par la munificence de Rome; ils les devaient au fer de leurs épées.

Les Francs, qui dans la succession des âges donnèrent aux Gaules le nom de « France » et aux Gaulois celui de « Français », n'occupaient au milieu du cinquième siècle qu'une infime partie du territoire maintenant désigné d'après eux. Ils étaient les maîtres des contrées que traversent le Rhin, la Meuse, l'Escaut dans leur cours inférieur, et pénétraient au sud dans le pays qui devint l'Artois. C'est pendant la seconde moitié du troisième siècle que les populations résidantes de la Belgique actuelle avaient vu ces bandes germaniques apparaître à l'ouest de la Meuse; la première mention qu'en fasse l'histoire date de l'an 240. L'empereur Maximin, pressé de divers côtés par des ennemis. avait eu recours au moyen usuel en concédant aux Francs, devenus colons militaires, les parties non cultivées du pays des Morins et des Ménapiens; la germanisation se fit jusque dans le voisinage de Boulogne [2]; mais la côte n'avait point alors le dessin qui

1. Godefroid Kurth, *Les Origines de la Civilisation moderne*, tome Ier, p. 338. — 2. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, tome Ier, p. 9.

nous est familier et qu'elle ne reçut que vers le dixième siècle : six cents ans auparavant, l'eau de la mer, détruisant les anciennes colonies belgo-romaines, avait envahi les terres basses de Bruges à Dunkerque [1]. Julien permit également aux Saliens vaincus de s'établir dans les solitudes de la Toxandrie, la Campine actuelle; mais ces



VALLÉE DE LA MEUSE AUX ENVIRONS DE NAMUR

D'après une photographie.

De nos jours, la Meuse est canalisée, une voie ferrée et deux routes la longent, mais à l'époque des mouvements des Francs, le passage était difficile au pied de ces rochers dont la double ligne s'étend sur plus de cent kilomètres, de Mézières à Liège.

La rivière séparait la forêt Charbonnière de celle des Ardennes.

nouveaux sujets de Rome avaient l'humeur instable, et quand, au commencement du ve siècle, les légions romaines quittèrent la Belgique pour aller défendre l'Italie contre l'invasion barbare, les Francs suivirent le mouvement dans la direction du sud. Leur chemin est encore de nos jours nettement indiqué par la frontière des langues flamande et wallonne, et cette frontière elle-même était déterminée par les conditions physiques de la contrée. La forêt « Charbonnière », qui prolongeait à l'ouest la grande sylve des

1. A. Rutot, *Esquisse d'une comparaison des couches pliocènes... de la Belgique... et du sud-est de l'Angleterre*, Brux. Soc. belge de Géolog. 1903.

Ardennes, et dont la forêt de Soignes, près de Bruxelles, et le parc de cette ville sont de bien faibles restes, arrêtait les envahisseurs et les forçait de cheminer vers l'occident : « le rempart de bois » resta longtemps infranchi; les trouées ne se firent que peu à peu le long des rivières et des ruisseaux pendant le cours du moyen âge; jusqu'au milieu du IXe siècle, la forêt conserva son caractère de limite naturelle, déjà mentionnée dans la loi salique [1]. Au nord se trouvaient les guerriers et colons germaniques; au sud, les clairières et les vallées étaient occupées par les Celtes Wala, ancêtres directs des Wallons.

La poussée de l'invasion franque se fit d'abord d'une manière toute pacifique avec l'assentiment des Romains, qui d'ailleurs n'auraient pu l'empêcher. De cette première époque datent la plupart des villages flamands dont les noms, terminés en *hem*, *ghem*, ou en *ingem* — peut-être cette dernière forme est-elle plutôt due aux Alamans —, le *heim* germanique, rappellent encore les fondateurs francs. Grâce à ce suffixe des noms de lieux, on peut suivre facilement à la trace les migrations des Francs depuis les bouches de l'Escaut jusqu'aux collines du Boulonnais : les mots indiquent le passage des guerriers cultivateurs posant solennellement la pierre du foyer [2]. Au milieu du Ve siècle, le romain Aetius, qui gouvernait encore une province gauloise au nord de l'empire virtuellement défunt, vint se placer en travers des flots humains pour défendre contre eux le haut bassin de l'Escaut. Alors un choc violent dut se produire : de pacifique, l'invasion franque se fit militaire, sous la conduite de Chlodio — Clodion —, le premier roi des Francs dont le nom soit fixé avec certitude dans l'histoire. La solidité des troupes disciplinées le retint au nord de la Somme; mais il attendait l'occasion de se ruer dans les campagnes qui devinrent l' « île de France ». Certes, les Francs ne pénétraient point dans les Gaules « pour y délivrer les Gaulois du joug des Romains », ainsi que se l'imaginait toute une école historique au XVIIIe siècle [3] : ils venaient en maîtres pour se substituer à d'autres maîtres et le nouveau régime devait être encore plus dur que l'ancien. Ainsi que Fréret l'a depuis longtemps établi, le nom de « Franks » ne signifie point

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, tome Ier, pp. 10 à 13. — 2. Godefroid Kurth, *Origines de la Civilisation moderne*, t. II, p. 59. — 3. Augustin Thierry, *Considérations sur l'Histoire de France*, chap. II.

du tout « Hommes libres », comme le faux patriotisme de certains écrivains français l'a fait entendre ; dans les documents originaux, frek, frak, frank, vrang, selon les différents dialectes, répond au mot latin *ferox*, dont il a tous les sens, favorables et défavorables, « fier, intrépide, orgueilleux, cruel ».

Derrière les peuples germains qui pesaient sur la frontière du monde romain ou qui même l'avaient franchie déjà, Ostrogoths et Visigoths, Suèves et Vandales, Burgondes, Alemannen et Francs, se pressaient d'autres peuples, avides de se précipiter à la curée ; tels les Langobarden ou Lombards, les « Longues barbes » ou « Longues haches », qui devaient, durant le siècle suivant, prendre une grosse part au partage de ce qui fut l'empire ; mais à l'époque d'Attila, ils vivaient encore vers les sources de l'Oder, séparés par montagnes et forêts de l'ancien monde œcuménique. Quant aux tribus germaines qui occupaient les bords de la mer, elles s'ébranlaient pour aller conquérir des territoires nouveaux par delà les flots. Les Jutes, qui habitaient la péninsule nommée indifféremment Jylland ou Jutland, les Angles, occupant le sud de la presqu'île entre la Trave, l'Eider et l'Elbe, les Saxons, plus puissants, qui dominaient le vaste territoire situé à l'ouest et au sud-ouest, entre la mer et les premières montagnes, toutes ces tribus, à la fois agricoles, pastorales, maritimes, prenaient part à la grande conquête par terre et par mer. Les flottilles de pirates saxons



GUERRIER FRANC

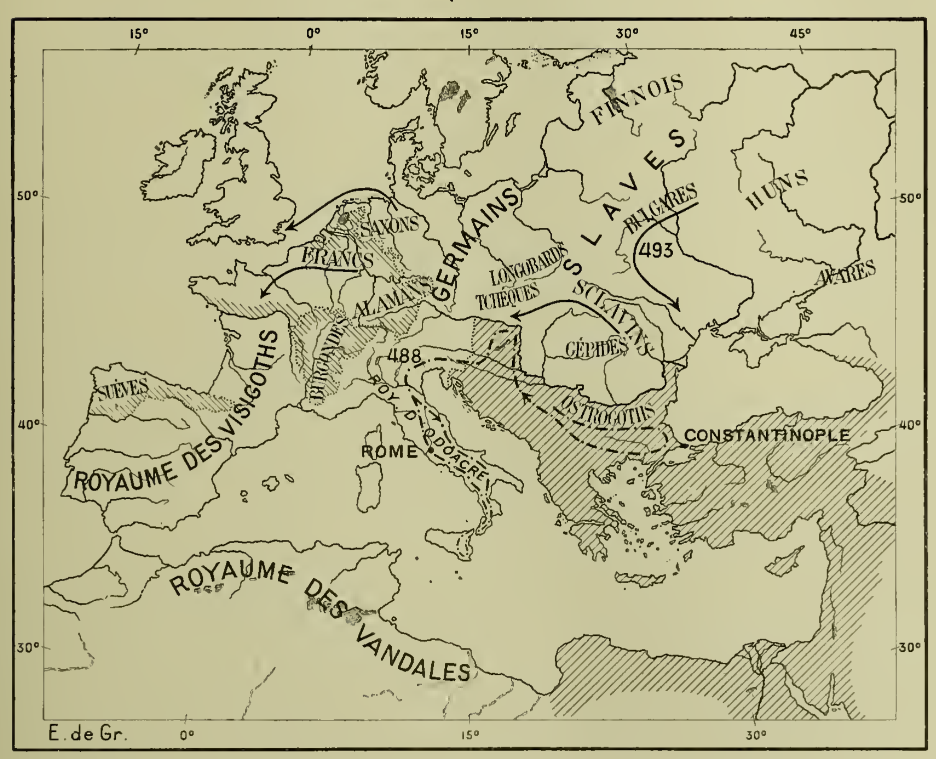
rôdaient déjà depuis deux cents ans sur les rivages continentaux de la mer du Nord, déposant çà et là des colonies permanentes sur les rivages : dépassant la Manche, elles s'étaient même avancées jusqu'en Armorique et dans l'estuaire de la Loire. Les côtes de la Belgique actuelle avaient déjà pris le nom de *litus saxonicum*, et c'est de là que les Anglo-Saxons, unis aux Jutes, s'élancèrent en 449 ou 453 pour franchir le détroit et prendre pied dans l'île de Thanet, pointe nord-orientale du pays de Kent, maintenant transformée en terre ferme. Ils avaient été appelés, dit-on, par les vaincus d'une guerre civile, et bientôt ceux-ci apprirent à leurs dépens qu'ils s'étaient donné des maîtres et des exterminateurs. Le pays des Bretons — Bretannie — devint celui des Angles — Engel-land ou Angleterre —, comme le pays des Gaulois était devenu celui des Francs.

Et tandis que les barbares se disputaient ainsi les lambeaux de l'empire Romain, celui-ci conservait encore un reste de vie. Après le passage d'Alaric, Rome avait été rebâtie, et des empereurs tremblants s'étaient hasardés à s'asseoir sur le trône, protégés par quelque lieutenant barbare. Une sorte de révérence empêchait les impies de porter la main sur la ville Sainte, et ceux mêmes qui pillaient ses trésors lui adressaient leurs hommages et prétendaient parler en son nom. Toutefois Genseric, le roi des Vandales, celui des conquérants qui s'était avancé le plus loin et qui avait soumis le plus de peuples divers, n'était pas homme à se laisser arrêter par le respect superstitieux de la majesté romaine. Déjà, par sa domination sur la Maurétanie, qui naguère était la contrée la plus utile pour l'approvisionnement de Rome, il affamait la ville Eternelle ; dès que l'occasion lui parut favorable (455), il s'en saisit pour prendre la cité et la piller à fond. Pendant quatorze jours et quatorze nuits, l'œuvre se fit avec méthode ; on n'oublia rien de précieux dans les palais et les églises : belles étoffes, gemmes, ors et bronzes, tout fut soigneusement enlevé, et ceux qui pouvaient payer rançon, jusqu'à des évêques, furent poussés dans le troupeau des prisonniers. C'est à tort que le nom de « Vandales » fut appliqué désormais aux destructeurs aveugles, brisant pour le plaisir et saccageant sans merci ; ceux-ci savaient compter.

Après cette terrible exécution, l'empire continua néanmoins de vouloir vivre encore, tant l'homme est naturellement conservateur. Des armées se recrutèrent, des provinces furent reconquises : des

empereurs se succédèrent à Rome et hors de Rome. Enfin, un chef barbare, devenu commandant de la garde prétorienne, puis le véritable

N° 269. Europe de 476 à 493.



Les principaux mouvements ethniques, durant la période que couvre cette carte, furent l'invasion de l'Italie par les Visigoths, survenant une douzaine d'années après la suppression par Odoacre de la fonction honorifique d'empereur romain, la descente des Francs vers le centre de la Gaule et la continuation du passage des populations saxonnes en Grande-Bretagne.

Les Visigoths ont étendu leur domination sur la Provence, les Bulgares se dirigent vers la mer Noire, les Tchèques avancent en Bohême.

Une bande étroite de grisé limite les peuples indépendants de l'Espagne, une autre borne le pays des Burgondes et celui des Francs et Alamans.

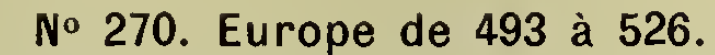
roi de Rome, Odovakar, Odoacre, mit un terme à la comédie des empereurs de parade et, avec un mépris débonnaire, déposa (an de Rome 1228) l'Auguste ou plutôt l' « Augustule » qui occupait alors le trône, et, par une singulière ironie du sort, s'appelait Romulus comme le fondateur de la cité. Mais s'il n'existait plus d'empereur en titre, l'idée de l'empire n'en persistait pas moins dans les esprits. Odoacre lui-même fit offrir à Zenon, l'empereur d'Orient, la suze-

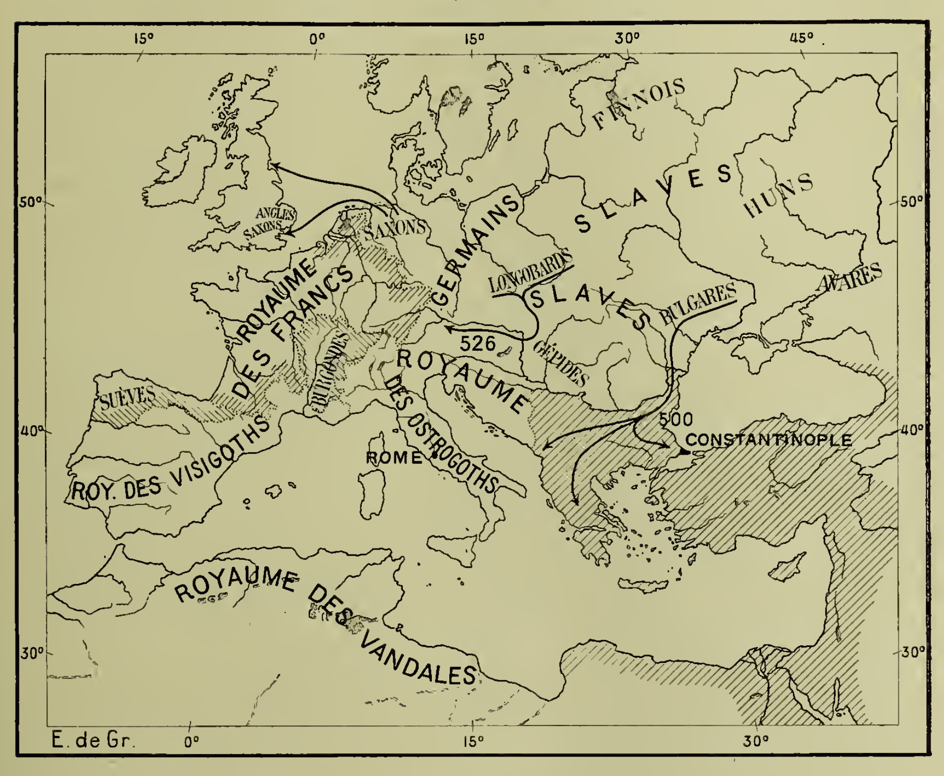
raineté virtuelle de Rome, à la condition d'être reconnu comme patricien et de recevoir en droit le gouvernement de l'Italie ; quoiqu'absolument roi, il reconnaissait pourtant les anciennes lois de Rome, honorait le Sénat et laissait la magistrature entre les mains des fonctionnaires romains. Et loin de Rome, dans le nord de la Gaule, des lieutenants de l'empire, Aegidius, puis son fils Syagrius, continuèrent de régir et de défendre leur province au nom de Rome, comme Aetius l'avait fait avant eux : le cœur ayant cessé de battre, les membres vivaient encore. C'est en 486 seulement, dix ans après la déposition de Romulus-Auguste, que Syagrius, « roi des Romains », fut vaincu par les Francs à Soissons et que disparut le dernier lambeau de l'empire d'Occident.

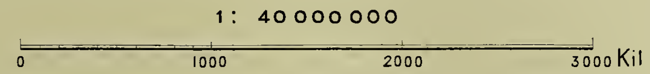
Mais la pression des tribus barbares n'avait point cessé sur les frontières. En 488, le roi des Ostrogoths, Theodoric, qui avait aussi revêtu la dignité de général au service de l'empereur d'Orient, descendit de sa forteresse des Alpes dans les plaines de l'Italie. Vainqueur en trois grandes batailles, il réussit après une campagne de cinq années à prendre traîtreusement Odoacre dans Ravenne, et, sous prétexte de rétablir l'unité de l'empire au profit de l'empereur de Bysance, devint le maître indépendant de l'Italie : il commença même la reconquête des provinces en s'emparant des régions alpines, de la Sicile, de la Provence, occupa la vallée de la Save au détriment de l'empire d'Orient, et, par une alliance étroite avec les Visigoths, reconstitua presque à son profit l'empire d'Occident : quatre ou cinq générations après Ermanaric, l'empire des Goths s'est déplacé de 2 500 kilomètres vers l'ouest, des plaines sarmates aux péninsules baignées par la méditerranée occidentale.

Devenu Romain par les peuples qu'il avait assujettis, Theodoric se substitua aux anciens maîtres pour la défense de Rome et, en vue de cette œuvre, employa les éléments de civilisation qui s'étaient maintenus, s'entoura d'hommes intelligents et instruits, tel Boèce, et continua la tradition romaine. Il entreprit même le travail de restauration matérielle, éleva des édifices nouveaux, dont quelques-uns sont encore parmi les plus curieux de l'Italie. Il est remarquable qu'à cette époque de sang, il se soit trouvé un homme pour s'arrêter en plein élan victorieux : en la vigueur de son âge, Theodoric remit le sabre au fourreau, et son règne, qui continua pendant 30 ans, fut

consacré aux devoirs du gouvernement civil ; même quand son beau-fils Alaric périt de la main de Clovis à la bataille de Poitiers, Theodoric se contenta d'arrêter la puissance des Francs à Arles sans poursuivre son succès et de protéger son petit-fils en bas âge[1]. Aussi


N° 270. Europe de 493 à 526.





Cette carte, correspondant à l'époque de Clovis et de Theodoric, montre la diminution sensible qu'a subie l'Empire d'Orient sous l'action des Ostrogoths, de même que l'établissement des Bulgares dans un territoire soumis nominalement à Constantinople.

Le royaume des Visigoths a cédé une grande partie de son domaine aux Francs, les Alamans sont plus ou moins soumis à l'autorité de Clovis, les Lombards traversent le Danube et s'établissent en Pannonie, le courant qui entraîne les Saxons à travers la mer du Nord n'est point encore tari.

Le liseré de hachures et le grisé général sont employés au même usage que dans la carte n° 269.

ses contemporains à demi barbares, à demi policés, l'admirèrent-ils doublement, à la fois comme le conquérant ostrogoth et comme le Romain restaurateur des gloires du passé. La légende germanique

1. Ed. Gibbon, *Décadence et Chute de l'Empire romain;* John Ruskin, *La Bible d'Amiens.*

transforma Dietrich von Bern — Theodoric de Vérone — en un héros presque divin qui « traverse le monde par la force de son bras » et rappelle l'ancien dieu Thor par ses colères effroyables alors que de sa bouche jaillissait une haleine enflammée... La tradition latine fut tout autre : le roi des Goths fut considéré comme un Latin de la plus noble antiquité, et c'est très sérieusement que les érudits s'ingénièrent à construire des généalogies qui donnaient aux Goths des origines communes avec les Romains et les Grecs. (Jordanès).

Theodoric, avec d'autres rois, et notamment les souverains visigoths, fut de ceux que la civilisation romaine avait élevés au-dessus d'eux-mêmes. Ainsi que deux liquides s'unissent par les deux branches d'un vase communiquant, les éléments ethniques en contact les uns avec les autres se mêlent de manière à produire une nouvelle nation, et prennent à chaque moitié de ses composants ses propriétés spéciales pour les attribuer à l'autre. De même que tout alliage est différent de chacun des deux métaux associés, toute civilisation nouvelle transforme, abolit celles qui se sont unies pour lui donner naissance. Si la migration des barbares, considérée dans son ensemble, eut pour conséquence de romaniser les Goths et les Burgondes, les Francs et les Lombards, même les Vandales, elles devait aussi par contre-coup abaisser singulièrement le niveau intellectuel et moral des Romains, et, par suite, l'ensemble de la civilisation fut amoindri en d'énormes proportions et pour des siècles de durée. Les Gréco-Romains devinrent eux-mêmes à demi germanisés, et les nobles représentants des philosophies grecques, les épicuriens et les stoïciens, ces interprètes pénétrants de la genèse humaine, ces vaillants d'une si haute morale et d'une si fière endurance, se laissèrent ravaler aux superstitions vulgaires, aux pratiques barbares, à la furieuse intolérance que fut le christianisme du moyen âge.

Néanmoins, si désagréable qu'elle fût, la société brutale, tournoyante, affolée qui succédait à la paix romaine avait un point lumineux devant elle, un idéal vers lequel elle dirigeait sa vie. Avec le triomphe des barbares, le cycle de l'histoire devait recommencer à nouveau : presque toutes les conquêtes de la culture ancienne étaient perdues et la reconstitution de cet avoir ne pouvait se faire que par le travail des siècles ; il semblait que l'humanité fût remontée vers ses origines ; mais, à son deuxième départ, le monde européen possédait,

avec quelques restes du trésor littéraire et scientifique des Grecs et des Romains, l'avantage de conserver un certain sentiment de l'unité humaine. Son horizon géographique était plus large que celui de la grande foule anonyme des anciens civilisés. Sans doute, l'image qu'il



RAVENNE. MAUSOLÉE DE GALLA PLACIDIA DANS SAN-NAZARIO (440)

se faisait de la Terre devait être grimaçante et bizarre : elle n'était plus réglée et mesurée par le compas des Eratosthènes et des Ptolémée, mais les barbares venus du grand Nord et de l'Est encore plus éloigné gardaient la vague idée d'immenses étendues, bien supérieures à celle de l'œcumène gréco-romaine. En outre, une âme leur apparaissait indistinctement dans ce grand corps, puisque le saint empire romain n'avait pas cessé d'exister pour eux et qu'ils croyaient à l'universalité de la « Sainte Eglise » [1]. L'idéal était presqu'inconscient; il impliquait néanmoins une future unité politique et morale.

Avant d'entrer dans cette voie, qui est l'histoire même de la civilisation progressive, les multitudes entremêlées, de toutes origines et de toutes langues, qui se heurtaient chaotiquement dans les diverses parties de l'Europe, avaient d'abord à se fixer, à prendre racine dans le

1. Eduard Meyer, *Die wirthschaftliche Entwickelung des Alterthums*, p. 6.

sol où l'exode primitif, les chocs violents, les pressions latérales et les remous les avaient entraînées, et à reconnaître leur territoire géographique. Ensuite, chacun des groupes constitués d'une manière plus ou moins intime et solidaire par la communauté des luttes, des souffrances et des intérêts avait à prendre conscience de son individualité collective, à fondre assez complètement ses contrastes et ses diversités pour se sentir une nation. Puis une nouvelle évolution se préparait pour chacun de ces groupes distincts, celle de l'équilibre à chercher avec les autres groupes européens, et de l'idéal à trouver, sinon par leurs gouvernements, du moins par leurs penseurs.

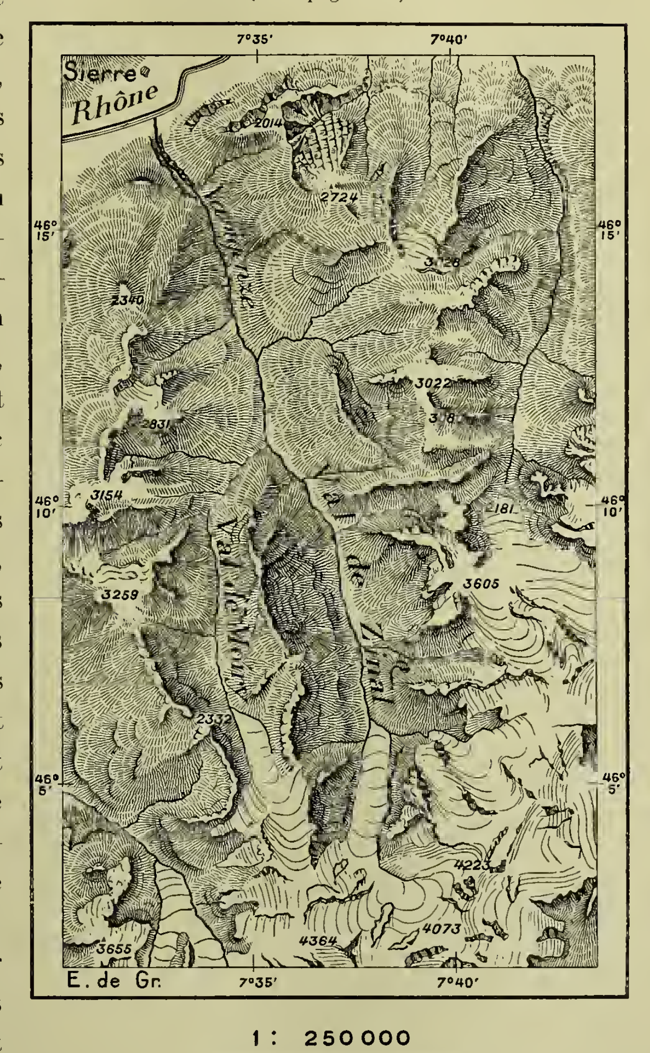
Mais la première condition de tous les progrès ultérieurs était l'adaptation matérielle au sol et au climat. Les peuples émigrés avaient, en changeant de patrie, dû modifier forcément leur nourriture, leur boisson, leur vêtement, risquer des maladies inconnues. Les vieillards de la tribu succombaient en foule, de même que les débiles et les infirmes : les enfants, tout particulièrement éprouvés, périssaient presque tous. La colonisation commençait toujours par un dépeuplement, même sans la mortalité causée par les batailles, les incendies, les massacres. Une fois accommodée à l'ambiance nouvelle, la race des immigrants se trouvait non seulement diminuée en nombre, mais aussi modifiée dans son essence par les croisements avec les indigènes et avec d'autres colons de provenance étrangère. Le mélange s'accroissait de génération en génération, et finalement le type originaire devenait méconnaissable. Après quelques siècles ou même beaucoup plus tôt, l'aspect des individus avait changé, souvent la langue avait disparu : le nouveau peuple était fort distinct de l'ancien.

Les dangers à subir de la part du milieu et la rapidité de la transformation physique et morale des immigrants étaient naturellement en proportion du carré des distances entre la patrie primitive et le nouveau lieu de résidence. Les Vandales en sont un remarquable exemple. Réduits au nombre de cinquante mille guerriers lorsqu'ils arrivèrent en Afrique, ils n'auraient même pu mener à fin leurs conquêtes s'ils n'avaient eu pour alliées toutes les tribus opprimées de la Maurétanie qui avaient déjà commencé à se lever contre leurs maîtres romains : sur le terrain religieux, une secte, celle des Donatistes ou des « Montagnards », s'opposait au clergé orthodoxe, ami du pouvoir des papes ; contre les propriétaires d'esclaves eux-mêmes se groupaient

les bandes de « Circoncellions », vagabonds et batteurs d'estrades[1]. Ces alliances mêmes contribuèrent à les croiser d'éléments étrangers, et malgré leur orgueil de race qui interdisait aux chefs le mariage avec des Romaines, les familles pures étaient devenues rares au commencement du VIe siècle. Puis vinrent les infortunes militaires : réduits en nombre et en vertu, les Vandales ne purent plus soutenir le choc des Bysantins, auxquels étaient alliés des mercenaires barbares ; leurs jeunes hommes furent tués ou faits prisonniers, emmenés à Constantinople, et les femmes entrèrent de gré ou de force dans les familles romaines. Le nom de ces Vandales qui avaient fait trembler le monde ne fut plus même prononcé cent années après Genseric : on cherche vainement les traces de leur passage dans le continent africain, et l'on doit considérer comme un paradoxe la théorie de Löher, qui voit les fils des Vandales dans les anciens Guanches des Canaries[2]. Comment aurait pu s'accomplir le mystérieux exode ?

N° 271. Val d'Anniviers.

(Voir page 350.)



1 : 250 000

0 4 8 Kil.

1. Fr. Martroye, *Une Tentative de Réveil social en Afrique.* — 2. F. von Löher *Nach den glücklichen Inseln.*

Les migrations de peuples qui s'étaient faites dans la péninsule Ibérique avaient mis en branle des foules plus nombreuses, et les conséquences en furent plus durables. En l'an 600, sous Reccared, les Visigoths étaient toujours les maîtres de la contrée, mais la fusion morale, correspondant certainement à un croisement effectif des races, était déjà très avancée entre les Goths et les Espagnols latinisés. La langue de Rome reprenait sa domination et le culte catholique de la nation s'imposait au roi, arien jusqu'alors. Pendant un siècle encore, les souverains appartinrent à la race des conquérants, mais les cols des Pyrénées s'étaient refermés, nulle bande nouvelle de Germains ne venait renforcer les armées des Visigoths, tandis que de l'autre côté du détroit se montrait soudain un nouveau peuple envahisseur : celui des Arabo-Berbères, entraînés par une ardente foi. Ce qui restait des Visigoths allait disparaître dans une guerre à mort après trois siècles passés loin des forêts de la Germanie, sur les plateaux âpres de l'Espagne. Les Ostrogoths avaient succombé comme nation distincte cent cinquante ans plus tôt : ils s'étaient fondus comme neige au soleil, dans les plaines de l'Italie, et n'avaient point résisté aux Lombards.

Si la magie du nom de Rome avait attiré successivement tous les envahisseurs barbares dans la péninsule Italique, la position géographique des Gaules en avait fait aussi le rendez-vous des nations. Largement ouverte à l'est et au nord-est, la riche contrée, dont les populations résidantes n'avaient plus la force de refouler les envahisseurs, se trouvait libre jusqu'à la « fin des Terres » : les uns après les autres, les peuples migrateurs se dirigeaient vers l'une des provinces océaniques, où ils étaient arrêtés soit par la mer, soit par d'autres peuples en marche, et, se dispersant fragmentairement, s'associant à nouveau, entraient en d'autres combinaisons ethniques. De même les tribus, qui après avoir parcouru la Gaule osaient traverser les Pyrénées, ne franchissaient point les montagnes sans laisser de traînards derrière elles.

Naturellement, cette immense marée de peuples qui déborda sur le monde occidental ne put le faire sans que des contre-courants et déversements latéraux ne divisassent les bandes à l'infini. Il n'est pas de pays en Europe où l'on ne signale l'existence de populations hétérogènes ou « allophyles », comme on dit en Russie; mais en France, la

fusion des races et sous-races est faite depuis des siècles assez intimement pour que les caractères distinctifs, les noms se soient perdus, et l'on ne voit pas que les probabilités d'origine puissent se changer en certitude.

Que sont devenus les Suèves, les Alains, les Visigoths, les Alemannen,



COLONNE ANTONINE. LES GERMAINS VAINCUS IMPLORENT L'EMPEREUR

les Burgondes qui restèrent fixés sur le sol des Gaules et qui certainement ne se sont pas en tous lieux mélangés d'une manière intime avec les anciennes populations aborigènes? Suivant les mille circonstances qui se sont présentées, telle bande étrangère, après s'être établie dans son domicile actuel par le droit de la conquête, a pu, grâce à sa vaillance, à l'accoutumance des voisins, se maintenir en sécurité dans un milieu hostile; telle autre resta dans le pays comme alliée pour

combattre] des ennemis communs et reçut en présent le sol qu'elle occupe; enfin, mainte tribu, parmi ces gens venus de loin, ne fut qu'un ramassis de prisonniers ou d'esclaves employés aux divers travaux par les maîtres des alentours. Durant le cours des siècles, ces descendants des migrateurs ont très diversement vécu, soit en se mêlant en paix aux indigènes, en adoptant à l'amiable le langage, la religion, les coutumes de la nation ambiante, soit en gardant leur caractère distinct, quoiqu'obligés de se soumettre aux volontés de leurs maîtres. On peut comparer ces petits groupes isolés aux kystes qui se maintiennent à part dans l'organisme. Mais parmi eux, il est difficile de distinguer l'ancienneté de l'origine. Faut-il reconnaître dans le « pays » d'Allemagne en Calvados (Notre-Dame, Saint-Martin d'Allemagne, etc.), les vestiges d'une tribu d'Alains qu'un remous y aurait rejetée? Pont-à-Wendin, Vandelicourt, Wandamme, Vandeville, Wandignies et autres localités des départements du Nord et du Pas-de-Calais témoignent-elles avec plus de certitude du passage des Vandales[1] que ne le fait l'Andalousie? Mais faut-il attribuer la même cause aux noms d'autres villages commençant par *Vand, Vend, Vind,* et que l'on trouve épars de la Charente à l'Ain? On ne peut encore se prononcer.

Il est pourtant un groupe qu'une tradition persistante dit être de descendance hunnique, filiation tout aussi plausible d'ailleurs que pourrait l'être une autre généalogie, celtique, germaine ou sarrasine. C'est la population du petit val d'Anniviers (Einfisch), que parcourt le *nant* de Navisanche ou Navigenze, s'échappant dans la vallée maîtresse par un superbe portail de rochers. Bien que convertis au christianisme et habitués à l'usage du parler français-valaisan, ces montagnards se distinguent encore nettement de leurs voisins par la physionomie, l'emploi de mots et de tournures inconnus en bas, par de nombreuses coutumes particulières, et surtout par la conscience de leur personnalité collective.

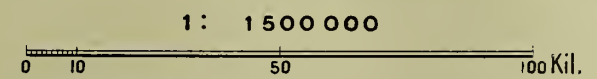
La migration des peuples et la pression que tous ces flots humains exerçaient les uns sur les autres eurent pour conséquence une modification dans l'ordre d'importance des voies historiques de la Gaule. A l'époque gallo-romaine, le va-et-vient principal devait se faire de

1. Emile Eude, *Cosmos,* d'après plusieurs auteurs.

Rome par Lyon, vers le seuil de partage de la Côte-d'Or, entre Saône et

N° 272. Vallées convergentes de la Narbonnaise.

(Voir page 353.)



Au sud de la rivière Tech, le point marqué de Le P. indique l'emplacement du Perthus ou col de Bellegarde (420 m.) par lequel les Arabes débouchèrent en France, au début du VIIIe siècle.

A l'époque dont il s'agit, Narbonne était encore une importante cité maritime et elle le resta jusqu'au XIVe siècle; le tracé des côtes et celui des rivières se sont modifiés depuis lors.

Seine : c'est donc du côté de l'est, entre Océan et Méditerranée, que se

trouvait l'axe majeur du territoire gaulois. La constitution du royaume des Visigoths dans la vallée de la Garonne, avec Toulouse pour capitale, puis l'invasion des Francs dans le bassin de la Seine, avec poussée dans la direction du sud-ouest, donnèrent pour un temps la prééminence à la voie historique occidentale, de Bordeaux à la Seine par le cours moyen de la Loire. De la Guyenne à l'Orléanais par la dépression où coulent la Dronne, la Charente, le Clain, la Vienne, le chemin est facile : la contrée s'ouvre largement au va-et-vient des peuples, des armées ou marchands qui voyagent entre la péninsule Ibérique et le nord de l'Europe. Nulle part dans cette avenue naturelle ne se présente d'obstacle, montagne, marais ou solitude infertile. Même aucun seuil appréciable ne marque le passage entre les versants de Gironde et de Loire. La Charente, le fleuve intermédiaire, semble hésiter entre les deux pentes. C'est à droite et à gauche que se trouvent les régions d'accès difficile : vers l'est, les hautes terres granitiques et forestières du centre de la France, vers l'ouest, des landes, des marais, puis les âpres collines du haut Poitou, formées de granit comme le massif de la Bretagne. Le passage devait donc se faire par cette manche où, dès les origines de l'histoire, on voit les lieux d'étape se transformer graduellement en cités considérables sans changer de site. D'un fleuve à l'autre, la route s'était tracée bien avant que les Romains eussent songé à construire leur voie dallée dans la même direction. Toutefois, cette voie historique majeure ne suivait point un tracé rectiligne entre les bassins fluviaux, elle se repliait, conformément aux facilités du passage, entre les bois et dans les vallées ; puis, arrivée dans les campagnes que parcourt la Loire, elle longeait le fleuve par l'une ou l'autre rive, en prenant pour objectif le sommet de la courbe que le courant décrit vers le nord ; ce point, occupé de tout temps par une cité, l'Orléans actuelle, est le lieu de rencontre forcée de tous les voyageurs qui remontent ou descendent le fleuve avec intention de couper au plus court, et par la route la plus facile, vers les campagnes où s'unissent la Seine, la Marne et l'Oise.

La voie des nations qui, partant de la courbe d'Orléans, longe les sinuosités de la Loire pour aller rejoindre la vallée de la Saône par les passages de la Bourgogne, est moins nettement tracée que la grande voie occidentale de la Touraine et du Poitou : ou plutôt elle se décompose en de nombreuses routes secondaires en avant de la basse Saône, où

la grande coupure rectiligne sépare si franchement du nord au sud les hautes terres de la France centrale et les dépendances du système alpin. Cette partie du grand triangle des voies historiques de la France est la plus profondément creusée, et les mouvements des peuples devaient s'y produire comme l'écoulement des eaux dans un fossé.

Le troisième côté du triangle entre la Méditerranée et l'Océan, par la vallée de la Garonne, est presqu'aussi régulièrement indiqué. Le seuil de partage où s'opère la séparation des eaux ne présente aucun obstacle naturel, mais à l'époque où la nature avait encore ses traits primitifs, non modifiés par l'homme, il existait au moins un passage difficile. Les trois rivières dites aujourd'hui Aude, Orb, Hérault formaient une sorte de frontière naturelle, par suite de la convergence de leur cours à la sortie des âpres défilés cévenols. Leurs bouches, bordées de marécages et de lacs salins ou saumâtres, se succédaient dans un espace qui n'a pas 20 kilomètres en largeur, et leur labyrinthe de coulées et de fausses rivières constituait pour la marche des nations un obstacle des plus sérieux.



Bibl. Nationale.

ÉPÉE, HACHE ET LANCE DE CHILPÉRIC TROUVÉES DANS SON TOMBEAU

Aussi, lorsque l'histoire des Gaules commence à se préciser pour nous, ce dédale de rivières et de lacs séparait naturellement deux groupes de populations bien distincts, les Ibères à l'ouest et les Ligures à l'est. Plus tard, sous la domination romaine, les

descendants plus ou moins mélangés de ces deux nations gardent leurs domaines respectifs : ce sont d'un côté les Tectosages, dont le centre était à Toulouse, de l'autre les Arecomices, occupant les campagnes basses de Nîmes, limitées par la rive droite du Rhône. Puis, lors de la domination des Visigoths dans le midi des Gaules, c'est maintes fois à cette frontière naturelle que s'arrêta leur royaume, et, plus tard, pendant toute la durée du moyen âge, et même lors de la terrible guerre des Albigeois, alors que toutes les populations se trouvèrent effroyablement confondues, les divisions originaires marquées par la convergence des trois cours d'eau se maintinrent autour de centres politiques différents. Il y eut tendance latente à juxtaposer en cet endroits deux nationalités distinctes, l'une régie par les mœurs provençales et le droit latin, l'autre appartenant au groupe de civilisation ibère, au « droit gothique ». Le peuplement du pays, la rectification des rivières, l'assèchement partiel des lacs et, par-dessus tout, la construction des routes ont fait disparaître ces obstacles posés par la nature. on n'observe plus que les contrastes ataviques des caractères, des mœurs et des habitudes sociales [1].

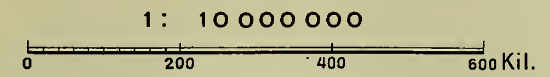
Dans le nord de la Gaule, entre la Somme et la Seine, les légions romaines, usées par les batailles, ne barraient plus la route aux hordes des Francs. Un roi, Chlodwig ou Clovis, écarte les derniers Romains en 486 et s'empare de toute la contrée jusqu'à la Seine, puis graduellement pousse jusqu'à la Loire, et déplace sa capitale de Tournay à Soissons. Rival des Alemannen qui venaient de l'est, à travers le Rhin, et qui devaient forcément se heurter tôt ou tard avec les Francs descendus du nord, il les rencontre une première fois à Tolbiac en une bataille à issue douteuse, puis les écrase d'une manière décisive près de Strasbourg, disent la plupart des historiens. Un fait capital dans cette victoire est que Clovis, marié à une femme catholique, jura de se convertir s'il triomphait. Baptisé avec des milliers de guerriers, il changea brusquement l'équilibre des religions dans l'occident de l'Europe et devint le point d'appui de la hiérarchie papale contre les rois ariens, Burgondes et Visigoths : une certaine alliance traditionnelle se fit entre la papauté et les rois de France, les « fils aînés de l'Eglise », et très souvent les mouvements de la politique furent

1. A. Duponchel, *Géographie générale du département de l'Hérault*, Introduction, pp. XV et suiv.

déterminés par cette prérogative religieuse. Quinze siècles après le baptême de Clovis, le Vatican se rappelle encore comme un triomphe

N° 273. Royaumes Mérovingiens sous les fils de Clovis.





A la mort de Clovis (511), Thierry, l'aîné de ses fils, appelé aussi Theodoric I[er], reçut en partage le royaume de Reims (Austrasie), de Troyes aux contrées transrhénanes, ainsi que le plateau Central, de Cahors à Clermont; Clodomir eut le royaume d'Orléans, de Sens à la basse Loire; le royaume de Paris, s'étendant le long des côtes de la Manche — la Neustrie —, échut à Childebert, et à Clothaire le royaume de Soissons, atteignant au nord les bouches de la Meuse. On ignore comment les fils de Clovis se partagèrent les cités du sud-ouest de la Gaule.

Dès 524, la mort de Clodomir changea la répartition des territoires.

décisif l'union qui se fit alors entre le trône et l'autel, entre l'Etat et l'Eglise, union qui, malgré de terribles secousses, peut être considérée comme durant encore (1905). De la puissance spirituelle issue du

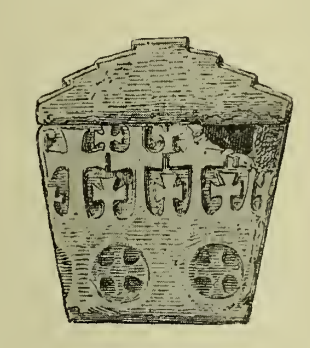
monde romain, et de la puissance temporelle guerrière qu'apportaient les barbares sont graduellement sorties les monarchies de droit divin que l'on ne peut encore dire avoir complètement disparu. On cherche également à faire remonter jusqu'à cette époque les légendes à la fois religieuses et patriotiques compilées sous le nom de *Gesta Dei per Francos*. Déjà l'orgueil des Francs barbares était fort grand. Le préambule de la loi salique, dont la rédaction date du règne de Clovis, se termine sur un chant de triomphe : « La nation des Franks est illustre; elle a Dieu pour fondateur : forte sous les armes, elle est ferme dans les traités de paix, profonde au conseil, noble et saine de corps, d'une beauté singulière, hardie, agile, rude au combat ; elle désire la justice et garde la foi. »

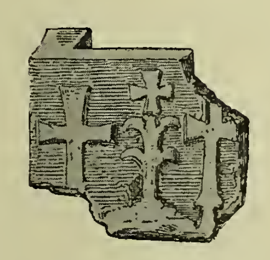
Champion de l'Église, et surtout conquérant pour sa propre puissance, Clovis franchit la Loire, allant à la rencontre des Visigoths qu'il défit près de Poitiers, au milieu même de la voie historique d'entre Loire et Garonne, et occupa l'Aquitaine et la Narbonnaise jusqu'au Rhône. Se retournant ensuite vers le nord-est, il arrondit son royaume en faisant périr nombre de petits chefs par violence ou par trahison, car ce monarque avait été jeté au vrai moule des conquérants, parmi lesquels l'éclat et les crimes de son ambition lui assignent un rang distingué [1]. Il s'empara donc de presque tout le territoire qui porte de nos jours le nom de « France ». Toutefois ce vaste domaine, si grand en comparaison du petit royaume paternel de Tournay, ne présentait point la belle ordonnance d'un État administré régulièrement, comme celui du contemporain de Clovis, le grand Theodoric : nombre de villes, de districts étaient sinon indépendants, du moins dans un état mal défini de semi-liberté, et les populations réfugiées dans les vaux ignorés des montagnes se gardaient bien d'éveiller l'attention. Le roi n'était possesseur que des terres foulées aux pas de ses guerriers. Respectueux quand même des civilisés, les Germains barbares ne prétendaient nullement imposer leur mode de vivre et se tinrent à l'écart avec une certaine modestie. Ils s'établirent surtout dans les campagnes pour vivre sur leurs domaines, isolés ou en petits groupes, loin des villes qu'ils laissèrent se régir suivant les anciennes coutumes [2]. Aussi ne paraît-il pas que l'ancien peuple ait beaucoup regretté le

1. H. Hallam, *L'Europe au Moyen Age*, I, p. 20. — 2. Th. Duret, *Etudes Critiques d'Histoire*, Revue Blanche, 1er août 1899.

régime antérieur ; on ne voit point qu'il se soit révolté contre les nouveaux maîtres. La fusion ne se fit que très lentement entre vainqueurs et vaincus.

Le roi mérovingien n'avait d'ailleurs aucune idée d'une certaine unité nationale pour l'ensemble des régions occupées. Ce n'était pour lui qu'un prodigieux butin, et lorsqu'il mourut, il le partagea comme un trésor d'étoffes et de monnaies entre ses enfants. Les divisions se faisaient même par le tirage au sort, et de la façon la plus bizarre, en comptant les villes une à une sans en connaître l'importance respective ni les rapports économiques et politiques naturels. Ainsi, lors du partage de 561 entre les quatre fils de Clothaire, Marseille fut coupée en deux, la ville de Soissons, capitale de la Neustrie, se trouva bloquée, pour ainsi dire, entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartenaient, les deux premières au royaume de Paris, les deux autres à l'Austrasie [1]. Les lots étaient si étrangement entremêlés que les soulèvements et les guerres furent indispensables pour les distribuer à nouveau d'une manière plus logique : les serments les plus sacrés devenaient forcément des parjures. C'est donc grâce au tassement produit par de continuelles révolutions qu'un certain ordre géographique et démographique s'introduisit dans le chaos des hommes et des choses : en dépit des partages, les monarchies franques de l'Austrasie — Oster-Rike ou royaume d'Orient —, de la Neustrie — Neoster-Rike ou royaume d'Occident — travaillaient sans cesse à s'équilibrer conformément aux langues : d'un côté l'allemand, de l'autre le roman, de formation latine, contrastaient dès leur origine et précisaient ce contraste de règne en règne.





Bibl. des Beaux-Arts.
FRAGMENTS DU TOMBEAU DE CLOVIS
ABBAYE DE SAINTE GENEVIÈVE
D'après A. Lenoir.

1. Augustin Thierry, *Récits des Temps Mérovingiens.*

Cependant la première démarcation faite à travers le pays qui est devenu la Belgique viola nettement la frontière naturelle des idiomes, elle sépara de la Germanie les Saliens de la Flandre pour les donner aux Neustriens, et y fit entrer au contraire les Wallons de l'Ardenne, du Namurois et du Hainaut. Des siècles durant, de Gand à Arras, la Flandre et l'Artois furent réunis sous une même domination ; l'unité du pays se maintint malgré le caractère bilingue des populations, et il ne semble pas que les parlers différents aient jamais été cause d'animosité entre les sections du nord et du sud [1].

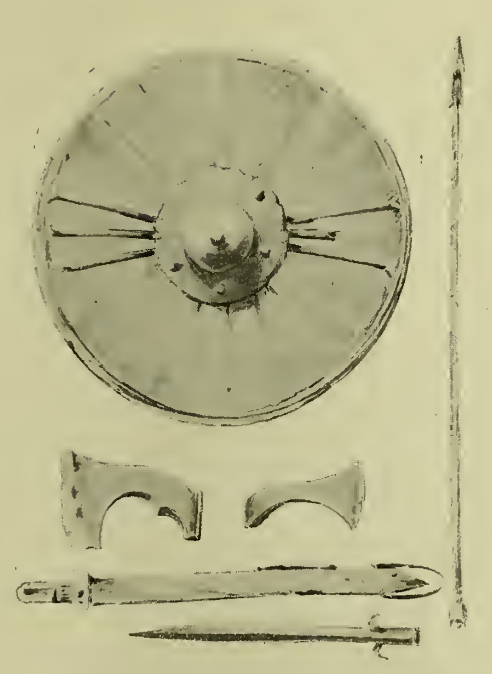
Dans l'ensemble on peut dire que la période dite « mérovingienne », d'un roi Mérovée qui n'a peut-être pas existé, consiste en son entier dans un travail deux fois séculaire d'accommodation politique et sociale entre les divers éléments de race qui ne formaient plus la Gaule romaine et qui n'étaient pas encore la France. D'ailleurs, l'invasion des barbares n'avait point cessé : non seulement elle continuait, mais elle substituait des familles énergiques à des générations vieillies, la première couche des barbares s'étant rapidement décomposée, putréfiée pour ainsi dire, dans un milieu de richesse et de luxe auquel ils n'étaient pas préparés. C'est au deuxième ban des conquérants, aux Pépin et aux Charles que devait appartenir le soin de repousser d'autres envahisseurs, les musulmans venus d'Espagne, et de constituer définitivement la France contre la poussée des populations germaniques.

Les Jutes, Frisons, Angles et Saxons, qui s'étaient d'abord campés dans l'île de Thanet et dans la presqu'île de Kent, poussèrent leur conquête avec une grande âpreté. Enfermés dans une île comme en un cirque, ils pourchassaient le gibier humain avec une terrible méthode, et nombre de leurs descendants, fiers du sang de vainqueur qui coule dans leurs veines, cherchent volontiers à établir que les Anglais actuels sont bien de pure race germanique. S'il en était vraiment ainsi, les Bretons auraient été simplement exterminés, sauf en Cornouailles et dans le pays de Galles. Toutefois, l'histoire ne raconte point ces destructions en masse, et les écrivains patriotes se sont laissés aller trop facilement à calomnier leurs aïeux. Comme la plupart des envahisseurs, les Angles et les Saxons ont été beaucoup plus utilitaires que féroces : la tourbe des vaincus leur fournit surtout des femmes et des esclaves ; dans les codes

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, pp. 20, 21.

des premiers royaumes angles et saxons de l'Angleterre, le nom de « Breton » (Weal) est employé pour désigner l'asservi [1].

Privée de ses communications avec la Gaule, et ne recevant d'autres immigrants que des conquérants et des pillards, l'Angleterre déchut très rapidement en civilisation et perdit même tout un outillage de culture qui lui était devenu inutile. La vie rurale des envahisseurs germaniques n'avait que faire des villes. La plupart furent abandonnées et plusieurs, rendues à la forêt primitive, disparurent sous la végétation ; d'autres, solidement construites, gardèrent au moins leur enceinte : on cite Chester qui resta quatre siècles sans habitants, mais dont les murs ne furent point démolis. Lors de la renaissance de culture, quand la nation commença de se reconstituer avec son appareil de civilisation restaurée, les villes apparurent éparses à la surface du pays, nées du développement de la vie agricole. Mais alors on constata qu'il existait deux réseaux de villes. Celles que les Romains avaient construites comme centres administratifs et militaires, et qui se succédaient le long des anciennes routes pavées, s'étaient redressées de leur sommeil, même en gardant leur nom, défiguré seulement par la difficulté de prononciation en des langues étrangères [2].



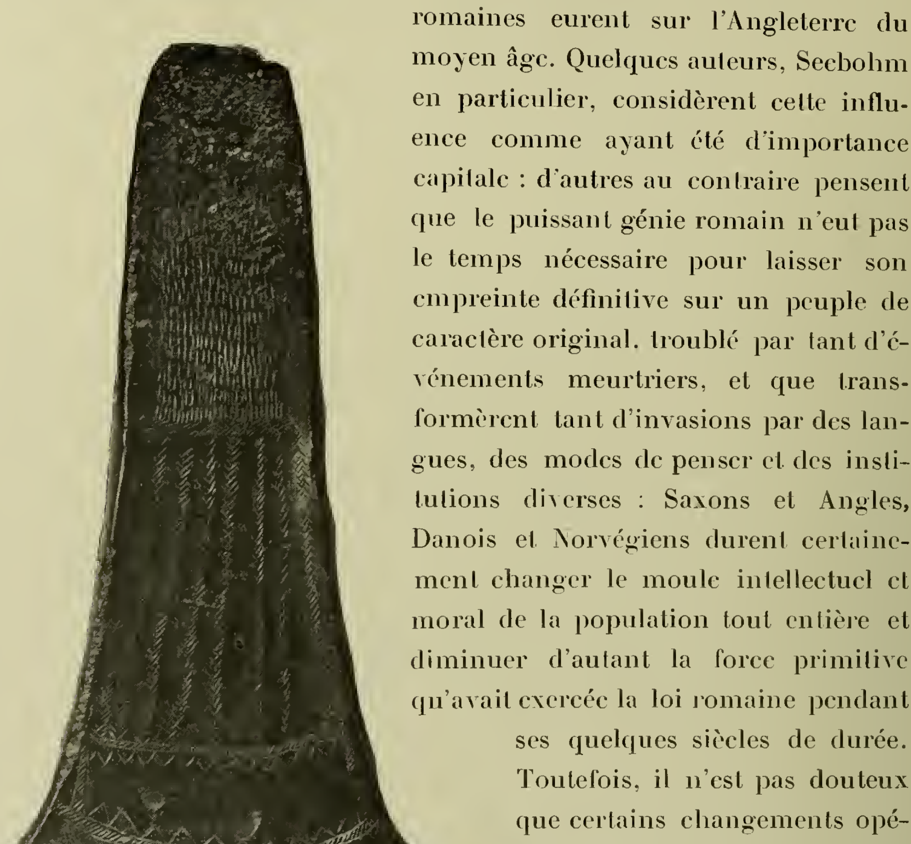
ARMES FRANQUES TROUVÉES A LONDINIÈRES VALLÉE DE L'EAULNE.
(Abbé Cochet, *Normandie Souterraine.*)

Ces antiques stations renaissaient à la vie, tandis que de distance en distance, surtout au passage des gués ou au commencement de la navigation (Hull, Newcastle, etc.), de nouveaux centres urbains s'étaient formés. Toutes les villes de l'intérieur nées avant la période minière et

1. Godefroid Kurth, *Les Origines de la Civilisation moderne*, tome II, p. 12. — 2. Voir carte n° 206, vol. II.

industrielle des derniers siècles appartiennent à l'une ou l'autre des deux séries (Chisholm).

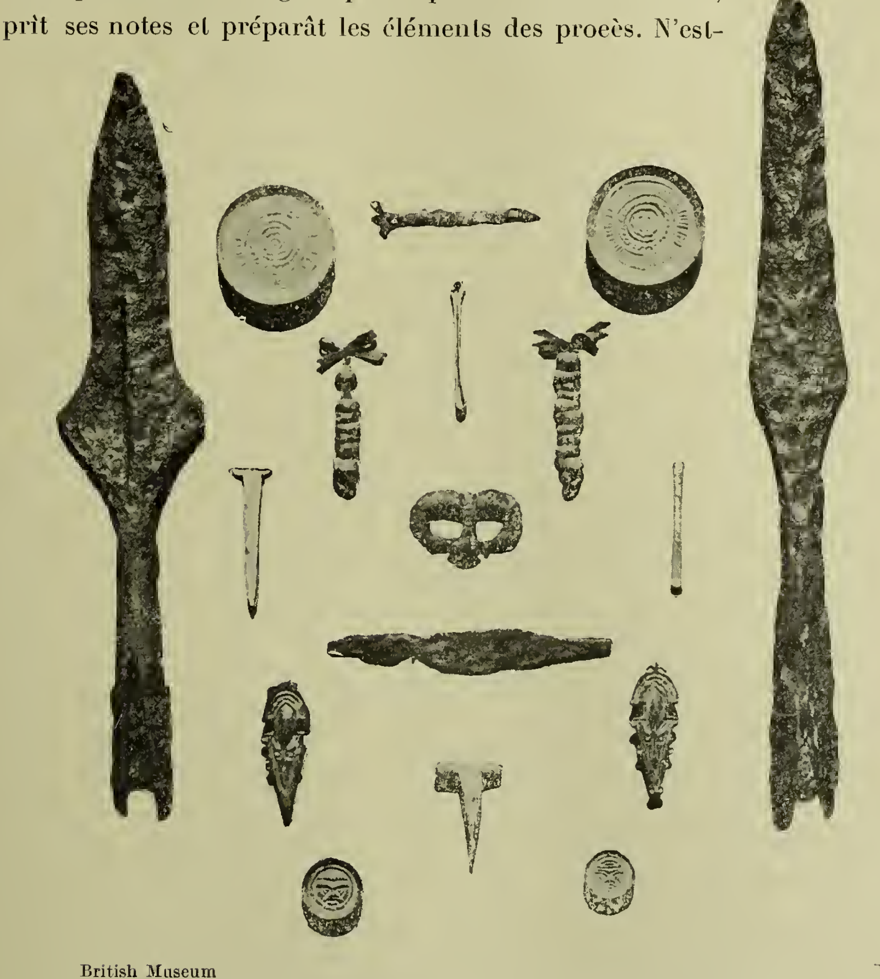
On a souvent discuté sur le degré d'influence que les institutions romaines eurent sur l'Angleterre du moyen âge. Quelques auteurs, Seebohm en particulier, considèrent cette influence comme ayant été d'importance capitale : d'autres au contraire pensent que le puissant génie romain n'eut pas le temps nécessaire pour laisser son empreinte définitive sur un peuple de caractère original, troublé par tant d'événements meurtriers, et que transformèrent tant d'invasions par des langues, des modes de penser et des institutions diverses : Saxons et Angles, Danois et Norvégiens durent certainement changer le moule intellectuel et moral de la population tout entière et diminuer d'autant la force primitive qu'avait exercée la loi romaine pendant ses quelques siècles de durée. Toutefois, il n'est pas douteux que certains changements opérés dans le monde britannique par la domination romaine prirent un caractère constant en dépit des invasions et des guerres qui suivirent. C'est au séjour des légions que la cité de Londres dut d'être traitée par les envahisseurs saxons en une sorte de république alliée plutôt qu'en une ville conquise. La *lex mercatoria* de Londinium ne paraît pas avoir jamais disparu, et ses institutions municipales ne prirent point un caractère saxon. On signale même une pratique judiciaire qui serait absolument inexplicable si l'on y voyait autre chose qu'une survivance romaine : chaque « sergent de loi »



Cl. Giraudon

HACHE CELTIQUE EN BRONZE TROUVÉE EN ANGLETERRE

sergeant at law, donnait ses consultations en s'appuyant contre un pilier de la nef, dans l'ancienne cathédrale de Saint-Paul : la place lui était spécialement assignée pour qu'il écoutât ses clients, prît ses notes et préparât les éléments des procès. N'est-



British Museum

ANTIQUITÉS TROUVÉES A HANNAM-HILL, PRÈS DE SALISBURY

ce pas exactement ce que faisaient les *jurisperiti* romains dans le Forum, aux premières heures du jour, entourés de leurs clients qui se réunissaient au lieu déterminé d'avance ? La filiation des coutumes n'est-elle pas évidente[1] ?

Déjà l'importance future de Londres pouvait se lire dans les linéaments des rivages et la forme de la contrée. D'abord l'estuaire de la Tamise, à l'angle sud-oriental de la grande île, s'ouvre de manière à

1. Laurence Gomme, *Contemporary Review*, may 1906, p. 694.

conduire les embarcations de havre en havre jusque vers le plus sûr, celui qui pénètre le plus avant dans l'intérieur des terres. C'est comme une large porte invitant, à l'entrée même de la Manche, les flottilles qui, de tous les parages du nord, convergent vers le détroit. Nul endroit sur tout le pourtour de la Grande-Bretagne n'était aussi bien indiqué et aussi commode comme lieu d'accès et de commerce avec les terres de la côte belge et germanique. Et c'est précisément au plus près de ce port marqué pour le va-et-vient du trafic que se trouvait aussi, à la pointe de Kent, le lieu de passage rapide pour les voyageurs qui, d'une rive à l'autre, voulaient toujours garder la terre en vue. Les avantages de l'estuaire où se déverse la Tamise étaient donc de toute évidence et devaient contribuer dans une forte mesure à peupler ce littoral où se pressent aujourd'hui des millions de Londoniens : mais combien rares étaient alors sur l'estuaire les rivages d'accès propre et facile, non contaminés par des plages vaseuses dont barques et gens ne pouvaient approcher. Un point de la Londres actuelle, le pied de la petite colline qui porte maintenant la cathédrale de Saint-Paul, et que longeait alors le cours inférieur d'un ruisseau, le *Fleet*, dont la bouche servait de havre, présentait les conditions nécessaires pour le débarquement des marins. Le Londinium fortifié sous Constantin présentait le long de la rivière un front de 15 à 18 cents mètres et une profondeur moitié moindre [1], mais avant d'arriver à cette berge propice, où les étrangers auraient-ils pu amarrer leurs barques ? Des sables, des vasières défendent la côte, et des marais, des prairies inondées occupent une large bande de terre riveraine. Même dans la ville actuelle, la rive méridionale est si basse que les maisons baignent dans l'eau par leurs fondations : l'aspect de Londres montre bien qu'elle repose sur un marécage graduellement reconquis. Autrefois les habitations de la région, groupées en hameaux et villages, se construisaient à une grande distance du fleuve, de ses bords inondés, des prairies et des forêts humides aux brousses entremêlées : les indigènes recherchaient surtout les hauteurs, dont la roche crayeuse, couverte d'un gazon ras, offrait aux bâtisseurs des espaces nus, débarrassés de tout obstacle et permettant de surveiller au loin les terres basses où se cachait peut-être l'ennemi.

1. *Mitteilungen der k. k. geog. Gesellschaft*, Wien, 7-8, 1903. — *Voir* Carte de Londres au moyen âge, tome IV, p. 99.

Au nord de la Tamise, la contrée parcourue aujourd'hui de tant de routes était complètement inaccessible dans une grande partie de son étendue. L'estuaire du Wash se prolongeait au loin vers le sud par les espaces marécageux reconquis de nos jours, que l'on connaît sous le nom de *fens*, et se ramifiait dans toutes les vallées latérales en roselières fangeuses où nul n'osait s'aventurer. Toute la partie de l'Angleterre orientale qui comprend aujourd'hui les comtés de Norfolk et de Suffolk et que limitaient au sud d'autres estuaires, d'autres marécages se digitant à l'infini était en réalité une grande île dans laquelle les envahisseurs se trouvèrent longtemps comme enfermés avant de pouvoir pénétrer dans le reste de la coutrée. Londres, avant de naître, offrait à ses fondateurs l'avantage de se trouver sur un pédoncule de terres doucement ondulées rattachant à la Tamise les régions facilement accessibles de l'intérieur. Les voies naturelles venaient rejoindre à cet endroit la ligne de navigation du fleuve[1].

Les autres estuaires du littoral anglais qui sont tournés en entonnoir vers les côtes de l'Allemagne et de la Scandinavie, notamment le Wash et le Humber, furent également des lieux d'accès naturels pour les émigrants germaniques du littoral opposé. La marée favorable portait les embarcations vers l'intérieur, et les nouveau-venus finissaient par découvrir sur le pourtour de la baie vaseuse la grève dure ou le roc près duquel ils pouvaient établir l'aire du mouillage : c'est là que devait naître le port auquel se rattachait la voie d'immigration dans l'intérieur des terres. Les indentations du rivage méridional, ouvertes en face des Gaules, avaient servi aussi, antérieurement à cette époque des migrations germaniques, au va-et-vient entre les deux côtes, contribuant ainsi au peuplement de l'île, de même qu'à l'établissement des voies fréquentées. Enfin, sur la rive occidentale de l'Angleterre, les golfes profondément découpés dans les terres, celui de la Severn, puis le détroit d'Anglesey, les estuaires de la Dee, de la Mersey, de la Ribble, la baie de Morecambe et la nappe triangulaire des eaux qu'on appelle Solway firth étaient les lieux indiqués d'avance pour les bateaux de pêche et pour les navires qui trafiquaient avec l'Irlande en plein Océan.

Naturellement les voies historiques les plus importantes de l'île

1. John Richard Green, *The Making of England*.

anglaise furent celles qui faisaient communiquer entre eux les estuaires

N° 274. Division de l'Angleterre en Royaumes.

(Voir page 366)



Échelle 1 : 5 000 000.

Sur cette carte sont marquées trois rivières Avon et deux rivières Ouse. L'une de ces Avon est affluent de droite de la Severn, une autre traverse Bristol, la troisième débouche dans la Manche, à l'ouest de l'île de Wight. Une rivière Ouse se jette dans l'Humber, l'autre dans le Wash.

Parmi les divisions territoriales mentionnées sur cette carte, Essex, Sussex, Cornouailles (Cornwall), Cumberland et Northumberland ont persisté comme comtés, mais ils sont considérablement réduits en surface, sauf le premier nommé.

les plus visités. Même sur une carte muette et sans tracé de routes,

où voit comme d'elles-mêmes se dessiner les lignes qui rejoignent l'estuaire de la Tamise à celui de l'Itchin que masque l'île de Wight : on reconnaît d'emblée, et bien mieux encore, la route naturelle, certainement fréquentée à l'époque gallo-romaine et même pré-bretonne, qui joint la vallée de la Tamise à la bouche de l'Avon, près de laquelle la cité de Bath s'élève depuis les temps romains, et celle de Bristol depuis le moyen âge. Bath se rattachait également à la rade de l'Itchin, où se trouve actuellement la ville de Southampton, par la voie tout indiquée qui contourne les chaînes sud-occidentales de l'Angleterre à travers la plaine de Salisbury. De même Wash et Tamise, Mersey, Dee et Severn étaient réunies par des routes sinueuses, qui longeaient, l'une les bords de marais et de terres basses, l'autre la base orientale des collines galloises. Enfin, des voies en diagonale se croisaient à travers la partie la plus massive de l'île : des alignements de villes anciennes rappellent le tracé primitif des grands chemins.

Bien « pincée à la taille » entre l'Écosse et l'Angleterre, l'île très allongée de la Grande-Bretagne présentait autrefois, plus au sud, un autre isthme naturel plus nettement caractérisé, non par la forme des rivages, mais par les propriétés du sol. Les estuaires, les marais à demi comblés, les *broads* ou nappes d'inondation s'étendaient au loin en roselières, les landes incultes, les forêts se développaient de la mer du Nord à la mer d'Irlande en une large zone, ne laissant vers le milieu que d'étroits passages. De la bouche de l'Ouse septentrionale à celle de la Mersey, l'Angleterre était coupée en deux, et, pour se rendre de la région du midi à celle du nord, les voyageurs avaient à prendre des guides pour cheminer par les sentiers difficiles des forêts, en évitant les fonds marécageux et les infranchissables tourbières. Une population rare, à demi sauvage, éparse en des îlots où les percepteurs d'impôts avaient peine à la trouver, vivait en ces terrains bas : les termes de « *Jenny* » et de « *moorish* » appliqués à ces « maraîchins » étaient dans la langue usuelle synonymes de « rustres » et de « barbares »[1].

Venus des estuaires orientaux, les Angles, Jutes et Saxons qui pénétraient dans l'île devaient s'établir en suivant les routes que la nature leur avait tracées. Mais l'histoire n'a pas suivi leur marche :

1. W. Denton, *England in the fifteenth Century*, pages 138 à 144.

ce qui se passait en ces régions lointaines du grand Nord restait inconnu des rares annalistes qui pratiquaient encore la langue latine. Le pays se trouvait divisé en un certain nombre de principautés indépendantes qui se guerroyaient et changeaient souvent de forme suivant les traités et les héritages. Au milieu du VIIe siècle on comptait sept petits Etats, non compris ceux que formaient les Bretons refoulés dans les Galles et dans la Cornouailles : de là le nom d' « heptarchie » que l'on donnait à l'ensemble des royaumes anglo-saxons de l'Angleterre, nom d'ailleurs inexact, puisque nulle convention spéciale n'avait été la cause de cette division.

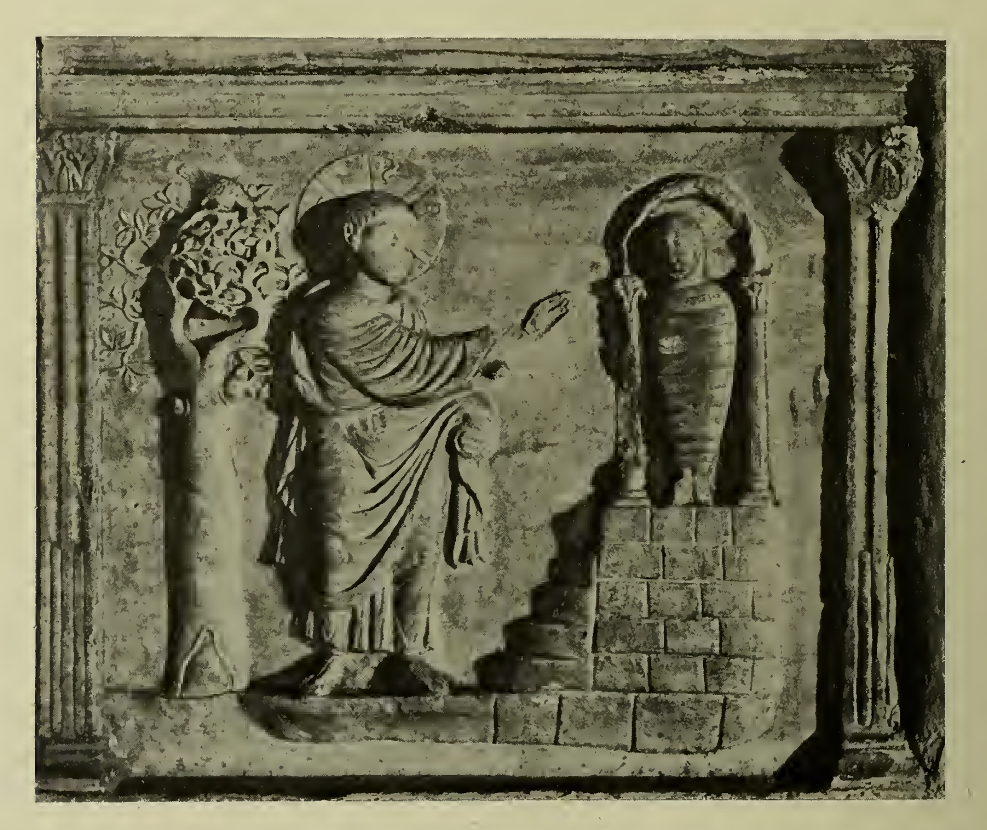
L'unité politique des monarchies anglaises ne se fit qu'au commencement du IXe siècle, lorsqu'Egbert, partiellement élevé à la cour de Charlemagne, agrandit son royaume de Wessex en y annexant tous les autres Etats anglo-saxons. Ce qui l'aida peut-être dans cette œuvre fut que tous les hommes de sa race se trouvaient alors également menacés par d'autres envahisseurs, les Danois et Normands. A leur tour ceux-ci suivaient les routes de la mer que leur avaient montrées les Angles et cherchaient à s'emparer des mêmes territoires ou, du moins, à les rétrécir à leur profit. Forcés de se ramasser sur eux-mêmes pour faire front aux pirates qui les attaquaient à l'improviste sur mille points de la côte, les Angles étaient désormais arrêtés dans leur propre expansion : ils ne pouvaient plus continuer leurs conquêtes ni en Ecosse contre les Bretons refoulés et les Gaëls des hautes vallées, ni en Irlande contre les Scots et autres tribus celtiques, une nouvelle période de l'histoire commençait pour eux.

Ainsi se terminait définitivement dans les îles Britanniques la période proprement dite de la migration des Angles, comme s'était terminée celle des Vandales en Maurétanie, celle des Suèves, des Alains, des Visigoths en Espagne, des Ostrogoths en Italie et des Francs dans les Gaules. L'arrière-garde des envahisseurs germaniques consistait en Lombards et en Saxons, qui, près d'un siècle après Odoacre, en 568, franchissent les Alpes et s'emparent de la vallée du Pô — la Lombardie actuelle — ainsi que d'une grande partie du reste de l'Italie. Le roi Antharic chevauche jusqu'à Rhegium, en face de la Sicile, et, suivant une ancienne coutume, prend possession du sol, d'un coup de lance : « Jusqu'ici s'étend le royaume des Longobards !

Mais déjà les nouveau-venus étaient semi-civilisés, et sous leur gouvernement, comme naguère sous celui des Ostrogoths, la société, continuant les travaux de l'agriculture et de l'industrie, put se dire encore romaine. La péninsule Italique serait devenue complètement lombarde si les papes, nommés par ces conquérants, n'avaient fait appel aux Francs d'Austrasie qui, sous Charlemagne, devinrent les maîtres de l'Europe occidentale.

Pendant cette période de l'invasion et de l'établissement des barbares, l'Eglise catholique avait conquis une grande puissance matérielle. Portée par ce qui restait de la civilisation latine, avec laquelle elle faisait corps désormais, elle avait graduellement pénétré par les voies historiques vers tous les centres de commerce, puis de là s'était répandue dans les lieux écartés. La légende se raconte autrement, mais d'une manière erronée. D'après les récits des hagiographes, les apôtres, les compagnons et les compagnes de Jésus auraient débarqué dans les Gaules dès les premières années qui suivirent la crucifixion, et les indigènes, aussitôt convertis, auraient ainsi mérité le nom de « fils aînés de l'Eglise », revendiqué par les catholiques français. Pour les autres pays, on raconte des histoires analogues : les disciples du Sauveur, se partageant le monde, se seraient dirigés chacun vers la contrée dont la conversion lui était assignée ; même l'un d'entre eux, Thomas, aurait débarqué dans l'Inde, sur la côte de Malabar. Mais l'histoire, telle que l'ont révélée les inscriptions et les chroniques, nous montre que ces conversions soudaines et miraculeuses n'existèrent que dans la facile imagination des moines : le christianisme se propagea de la même façon que la langue latine, suivant l'appareil nerveux que lui fournissaient les routes et les marchés. En Gaule, il s'installa d'abord dans les villes à demi grecques et romaines de Marseille, Aix, Arles : il remonta par la route du Rhône vers Vienne et surtout vers le premier centre qui exerçât dans la suite une réelle influence : Lyon, lieu de divergence des chemins qui se dirigeaient vers l'Helvétie, la Germanie, la Belgique, la Bretagne ; mais tandis qu'il se propageait rapidement le long des routes activement fréquentées, il ne pénétra que lentement chez les gens des *pagi*, chez les « païens » écartés des grands centres de commerce et conservateurs des anciennes coutumes. Le christianisme naissant en Gaule rencontra quelques individualités

dont l'enthousiasme doubla les vertus, tel saint Martin qui par son influence d'équité, de justice et de bonté fit tant pour l'union des premiers éléments de la France, de Tours à Amiens ; néanmoins, quatre siècles après l'apostolat de Paul, les provinces centrales des



RAVENNE. LA RÉSURRECTION DE LAZARE
Bas-relief d'une urne bysantine.

Gaules étaient encore païennes. Un papyrus étudié par Léopold Delisle nous relate la dédicace d'une église fondée à Genève, en plein seizième siècle, sur les débris récents d'un temple païen, et pourtant la ville helvétique est située sur le parcours d'une voie de tout temps suivie par de nombreux voyageurs[1]. A cette époque, le paganisme se maintenait encore en mainte region écartée avec ses formes primitives, et de nos jours, on continue d'en constater bien des observances incontestables.

On peut dire qu'à certains égards les régions de la France qui

1. Gaston Boissier, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1866, pages 998 et suiv.

restèrent le plus longtemps païennes sont précisément celles qui ont mis le plus d'affectation à se réclamer de saints patrons. Un huitième environ des communes de France portent les vocables d'un « saint », sans compter celles qui ont une autre dénomination religieuse, origi-



RAVENNE. LE RÉDEMPTEUR
Bas-relief d'une urne bysantine.

nelle ou altérée. De tous les patrons, saint Martin fut le plus populaire, semble-t-il, puisqu'il n'a pas accueilli moins de 238 communes sous sa protection, alors que saint Jean. le plus prôné après lui, n'en a que 171 : or, l'histoire de l'évêque Martin, qui vécut à la fin du quatrième siècle, est celle dont les fêtes, les légendes et les miracles se confondent le plus avec les cultes et les mythes des dieux antérieurs. La chape de saint Martin servit d'étendard aux rois francs, mais à l'ascète chrétien on attribuait aussi les prodiges de l'antique Wuotan.

Les régions de la France où les saints se pressent en plus grand nombre sont celles de la vieille Gaule, Bretagne, Vendée, Limousin et

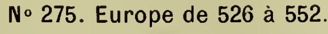
Périgord, Auvergne et Cévennes : le département qui à cet égard se trouve au premier rang est celui de l'Ardèche (30,5 pour cent), suivi par Creuse, Loire et Vendée. Ces régions sont, nous l'avons dit, celles dont la vieille population d'origine pré-romaine et pré-germanique représente le fonds conservateur par excellence de la nation : les saints patrons ne sont autres que les anciens dieux baptisés par l'Église.

Sur les frontières du nord-est et de l'est, qui subirent fortement l'influence de leurs immigrants germaniques, et le long de la chaîne des Pyrénées, les noms de saints ne se trouvent que dans la proportion du vingtième au quarantième pour toute la série des communes, les départements les plus pauvres étant la Haute-Marne et les Hautes-Pyrénées (2.5 pour cent)[1].

On comprend donc combien l'unité apparente de la religion chrétienne dans l'ensemble des États qui remplaçaient l'empire devait correspondre à une grande diversité réelle des cultes : chaque province, chaque cité gardait ses dieux, presque toujours déguisés sous des noms nouveaux, ou du moins modifiés par une orthographe nouvelle. De même les mythes n'eurent qu'à s'habiller de vêtements différents. Jésus-Christ nous apparaît en Orient comme un autre Mithra, comme un autre Thor en Scandinavie. L'arbre de Noël, qui symbolise l'universelle espérance du printemps à travers les neiges de l'hiver et qui dut en conséquence être consacré aux dieux païens représentant les forces victorieuses de la nature, figure maintenant, dans les fêtes juvéniles, la renaissance de l'année, en même temps que la « nativité » de Jésus dans son étable, entre l'âne et le bœuf, les deux aides et amis du laboureur pauvre. Les légendes par lesquelles les mystiques chrétiens cherchent à élever leurs âmes vers de hautes conceptions sont aussi pour la plupart d'origine païenne, bien antérieure au sacrifice du Golgotha. La coupe du Saint-Graal contenant les précieuses gouttes de sang divin fut recherchée avec la même ardeur par les guerriers celtiques de Galles et de la Bretagne qu'elle le fut plus tard par les chevaliers chrétiens de l'idéal : le *pergedour* de Taliesin est devenu le *Parsifal* de Wagner[2]. Autour du clocher sous lequel on prie, les danses lupercales signifient que les dieux n'ont cédé au Christ que la moitié de leur royaume[3].

1. P. Joanne, *Dictionnaire statistique et administratif de la France*, article *Saint*. — 2. A. von Ziegesar, *Der heidnische Untergrund der Gralsage*. — 3. Remy de Gourmont, *Revue Blanche*, 1er avril 1898, p. 488.

Sans doute, il y eut des apôtres destructeurs, animés d'une sainte colère contre l'idolâtrie, tels Paul l'Ermite et Boniface, qui brûlèrent les statues de Diane et donnèrent de la hache contre les chênes sacrés. Mais plus nombreux encore furent les habiles et les patients qui, se fiant à





Sous le règne de Justinien (527-565), l'empire d'Orient se reconstitue ; de l'Arménie à la Bétique, de l'Afrique à la vallée du Pô, la domination de Constantinople se fait sentir, mais les invasions des peuples slaves vers la péninsule balkanique continuent — le tracé de leurs migrations est copié d'André Lefèvre — et à nouveau une horde asiatique, celle des Avares, se dirige vers l'Europe.

la « longueur du temps », ne changèrent que les noms sans s'attaquer au fond des choses. C'est presqu'uniformément aux endroits mêmes où se trouvaient jadis les sanctuaires gallo-romains les plus vénérés que s'élèvent maintenant les églises illustres : pour retrouver les débris des autels païens, il suffit de creuser au-dessous du chœur. En plusieurs temples d'Italie, on ne se donna pas la peine, au ve siècle, de déplacer les statues vénérées : on choisit seulement parmi

leurs nombreux qualificatifs celui qui se prêtait le mieux à l'évolution religieuse. Demeter nourrice devint tout naturellement une vierge au *bambino*; ailleurs on n'essaya même pas une modification quelconque dans les manifestations de la foi populaire. C'est ainsi que Vénus, restée toujours aimée sous le nom de sainte Venise, est représentée nue par les images avec un ruban autour des reins [1]. Et les « vierges noires » rapportées des Croisades, sont-elles moins vénérées que les vierges blanches exposées dans toutes les églises à l'adoration des fidèles ?

D'ailleurs, les moines chrétiens chargés de travailler à la conversion des Anglais encore païens avaient reçu du pape Grégoire le Grand l'ordre formel de faciliter avec une grande condescendance la transition du paganisme au christianisme. Suivant une conduite bien différente de celle qui avait prévalu dans les premiers temps de l'Eglise, ils devaient se garder d'abattre les sanctuaires des anciens dieux et se borner à leur purification, « afin que la religion chrétienne pût y célébrer ses fêtes et profiter de la piété aveugle qui poussait vers ces endroits familiers les multitudes des idolâtres. De même, il ne faut point supprimer totalement leurs sacrifices et leurs festins sacrés, il suffira qu'on les célèbre désormais en l'honneur du vrai Dieu et de ses saints... Celui qui veut gravir les sommets les plus élevés ne monte que pas à pas et non par bonds » [2].

Cette prudence des convertisseurs, aidée par le mouvement général des esprits qui voyait dans la religion chrétienne le culte de Rome et subissait quand même sous cette forme l'influence de la grande citoyenneté romaine, eut les résultats les plus favorables pour la réussite rapide de leur propagande.

Dans son *Histoire de l'Eglise*, écrite au début du huitième siècle, Bède le « Vénérable » raconte en termes de poésie douce la conversion du roi et du peuple de Northumbrie. Les sages de la nation délibéraient avec gravité sur les propositions des moines romains qui voulaient substituer à l'ancienne foi leurs enseignements et leurs pratiques. Un vieillard se leva. « Voici, ô roi, dit-il, comment je me figure la vie de l'homme ici-bas, en comparaison de l'éternité qui est pour nous un

1. Dureau de la Malle, *Mémoire sur sainte Venise*, Acad. des Inscriptions ; Remy de Gourmont, *Revue Blanche*, 1er avril 1898, p. 489. — 2. *Epitre* XL, citée et traduite par God. Kurth, t. II, p. 38, 39.

mystère. Quand, en hiver, tu es assis au banquet avec tes serviteurs, le feu brûle au milieu de la salle, et une douce chaleur l'emplit, tandis qu'au dehors les tourbillons de pluie et de neige font rage. Alors parfois on voit un passereau traverser d'un vol rapide toute la


N° 276. Europe de 552 à 590.



1 : 40 000 000

0 1000 2000 3000 Kil

D'après A. Lefèvre, sont représentées sur cette carte, l'invasion de l'Italie par les Lombards, dernier mouvement d'ensemble d'une nation germanique, puis l'occupation de la plaine danubienne par les Avares, leurs incursions vers l'ouest et le sud; dorénavant les royaumes de l'Europe occidentale ont à digérer leurs conquêtes et les populations à s'accommoder de leur voisinage ethnique et de leur environnement géographique.

Le territoire de l'empire d'Orient est recouvert d'un grisé général, le royaume des Francs est limité par un liseré de hachures.

salle, entrant par une porte et disparaissant par l'autre. Pendant ce court trajet il est à l'abri des fureurs de la tempête. mais cet instant de sérénité n'a que la durée d'un éclair, et bientôt, échappant à tes yeux, de l'hiver il rentre dans l'hiver. Telle est la vie humaine : elle brille un instant, et nous ignorons ce qui l'a précédée et ce qui la suivra. Si donc la doctrine nouvelle nous apporte un peu plus de cer-

titude, elle mérite que nous l'embrassions »[1]. Cette fois encore la peur de l'inconnu avait entraîné les ignorants à la suite de guides non moins ignorants, mais soutenus par une ardente foi.

Les « porteurs de bonnes paroles » ne manquaient pas d'exercer aussitôt une très grande influence sur les barbares naïfs dont ils conduisaient le culte. Ils succédaient aux magiciens d'autrefois, aux devins et jeteurs de sort, et leur valeur était doublée de ce qu'ils jouissaient de la confidence des nouveaux dieux. Leur rôle se trouvait singulièrement grandi dans les contrées de l'ancien empire où, par la force des choses, ils étaient devenus les arbitres entre diverses parties de la population. C'est ainsi que dans les Gaules, indigènes aussi bien que barbares voyaient également en eux des administrateurs naturels et des juges impartiaux. A la tête de la hiérarchie chrétienne, les évêques constituaient le seul organisme de la société tourmentée qui fonctionnât encore avec méthode et régularité : ils étaient les juges, les scribes et les conseillers. Chefs reconnus des résidants pacifiques au milieu desquels se présentaient soudain des envahisseurs barbares, ils le devinrent aussi de ces nouveau-venus, qui avaient besoin d'intermédiaires pour régir un peuple dont ils ne parlaient pas la langue et ne connaissaient pas les mœurs.

Au point de vue de la domination spirituelle, ce fut là le « bon temps » de l'Eglise. Durant cette première partie du moyen âge, les populations barbares n'étaient converties au christianisme que de confiance pour ainsi dire : au fond elles étaient si peu chrétiennes qu'elles ne savaient pas discuter leur foi. Les néophytes ne se perdaient pas plus en définitions dogmatiques que Théodose proclamant l'orthodoxie : « Je veux que tous mes peuples suivent la religion que pratiquent l'évêque de Rome, Damase et Pierre d'Alexandrie »[2]. Alors il n'y avait point d'hérésie, nulle protestation ne s'élevait contre les interprétations de la volonté divine, telles que les prêtres les promulguaient du haut des chaires. Tout était candidement admis, sans même qu'on se donnât la peine d'y croire[3]. L'esprit d'examen et la révolte contre le dogme ne devaient renaître qu'avec la résurrection de la pensée, en grande partie sous l'influence des Arabes et des Juifs.

1. *Hist. Ecc. Angl.* 11, 13, trad. G. Kurth, *Origines de la Civilisation moderne*, tome II, pp. 18, 19. — 2. G. Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 340. — 3. Raoul Rosières, *Recherches sur l'Histoire religieuse de la France*, pp. 34, 35.



Musée Guimet — Cl. Giraudon

ANTINOE — SQUELETTES DE THAÏS ET DU MOINE SÉRAPION

Mais par suite de cette tendance à l'égalisation qui travaille sans cesse à niveler les sociétés et les classes, il se fit un échange nécessaire entre les barbares qui se romanisaient par le christianisme et les chrétiens qui se germanisaient. Avec l'invasion des barbares, l'Eglise catholique elle-même était devenue barbare. D'ailleurs les évêques n'avaient-ils pas accueilli les envahisseurs en stipulant, pour prix de leur courtage, que les biens ecclésiastiques seraient respectés, et ne devaient-ils pas à ces pillards d'autant plus de reconnaissance que ceux-ci consentirent à livrer une partie du butin au jour de leur conversion? La destruction de l'empire, l'avilissement, puis le détrônement des empereurs laissaient debout le pouvoir des évêques en leur abandonnant un reflet de la splendeur impériale et préparaient la voie à cette revendication de la puissance suprême qui constitue une si grande partie de l'histoire des papes durant le moyen âge. Toutefois, en cessant de se réclamer de la civilisation gréco-latine et en s'accommodant du milieu barbare, l'Eglise arriva rapidement à lui ressembler par son ignorance; quoi qu'on ait souvent prétendu, elle ne garda point sur ses autels la flamme intacte de l'ancienne culture pour la transmettre en des temps meilleurs aux futures générations. La décadence était si complète qu'il n'y avait en réalité plus de langues : celles d'hier n'étaient plus comprises, celles de demain se formaient encore[1].

Déjà sous la domination romaine, la Gaule avait été privée de toute initiative intellectuelle. Ce n'est pas impunément que le peuple avait été décapité par César, perdant un million d'hommes par les batailles et les massacres. Les cités possédaient des écoles où l'on enseignait la grammaire latine, où l'on s'exerçait à la rhétorique et à la poésie, sur les modèles romains. Il est vrai que de cette phraséologie ne naissaient point d'œuvres originales révélant les véritables pensées des auteurs dans leur propre langage; du moins la parole était-elle encore élégante et pure, tandis qu'après la chute de Rome la littérature tombe en pleine barbarie : Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours qui nous racontent l'arrivée des barbares sont eux-mêmes des écrivains barbares. Encore l'horreur tragique de ces âges donne-t-elle à de pareils écrits une grande valeur historique, mais

1. Victor Arnould, *Histoire sociale de l'Eglise*, Société Nouvelle, oct. 1895, p. 421.

que dire des élucubrations des moines, dépourvues à la fois de tout élan naturel et de tout style! Les nations, privées de leur moelle, avaient à se refaire et à préparer longuement de nouveaux fruits d'intelligence et d'art; les lettres ne devaient naître à nouveau qu'avec les romans, les fabliaux, les contes, les satires des laïques et les prédications des hérésiarques.

Peut-on dire que l'Église gardait avec piété le trésor des connaissances, alors que le pape Grégoire « le Grand », élu en 560 par le Sénat, le clergé et le peuple de Rome, utilisait aussitôt son pouvoir pour brûler la bibliothèque du Palatin, détruire ce qui restait de temples et de statues, chasser les savants de Rome et défendre même l'enseignement de la grammaire, connaissance « affreuse » chez un évêque, condamnable chez un laïque? Presque tous les livres avaient disparu. Pépin en ayant demandé au pape Paul Ier, celui-ci ne put en envoyer qu'une misérable pacotille, quelques manuscrits dépareillés. Après le passage des barbares et des chrétiens, contempteurs de l'art sous toutes ses formes, le travail littéraire de six ou sept siècles se réduisait à presque rien : toute la poésie latine, d'Ennius à Sidoine Apollinaire, tient en deux volumes in-folio, mais presque tout le second tome est donné aux poètes chrétiens. Les Grecs n'ont pas été moins maltraités, la littérature hellénique — œuvres complètes et feuillets détachés — tient actuellement en 61 volumes in-seize![1] Où sont donc les 200000 ouvrages grecs à un seul exemplaire que contenait la bibliothèque de Pergame et dont Antoine avait fait cadeau à Cléopâtre?

Le souci de l'étude, tel qu'il se rencontra chez quelques missionnaires, notamment chez les évangélisateurs de l'Irlande, fut un phénomène tout exceptionnel, provenant de ce que, en ces contrées éloignées de Rome, la propagande de conversion coïncidait avec l'initiative à une culture supérieure. Plus tard, lorsque le respect des manuscrits profanes, des lettres et des sciences se manifesta de nouveau dans l'Église, chez les Bénédictins et d'autres ordres religieux, le mouvement du progrès avait repris dans le monde et se faisait également sentir dans la société civile, échappée à la barbarie grossière des âges de l'invasion.

1. Remy de Gourmont, *Le Chemin de Velours*, p. 31.

Le recul immense de la pensée qui se produisit avec le triomphe du catholicisme barbare sur la civilisation gréco-latine se manifesta surtout par l'étrange distorsion de tout ce qui est histoire et géographie : les temps, les lieux, tout ne se voit plus qu'à travers un brouil-



Cl. Alinari

LE MONT CASSIN ET SAN-GERMANO
(Voir page 384.)

lard d'illusions et de confusion, même de mensonge et de perversité. Ce que les astronomes et mathématiciens grecs avaient établi, depuis Thalès et Pythagore, ce qu'Aristote semblait avoir définitivement mis en lumière, la rondeur de la terre, retombait dans le doute : saint Augustin, l'un des plus instruits pourtant parmi les pères de l'Église, n'osait pas absolument la nier [1], tandis que Lactance en bafoue l'idée comme ridicule. Quant au mouvement de la terre autour du soleil, qui avait été tout au moins soupçonné par les Chaldéens et les Alexandrins, il n'en est plus question. Le cosmos, l'ensemble harmonieux des astres se déroulant dans l'espace infini, était redevenu une cage de fer, un étroit firmament emprisonnant notre monde. Les

1. *Cité de Dieu*, XVI, ch. IX, p. 556.

compilateurs ne savent plus même citer les auteurs grecs, Hérodote, Strabon, Ptolémée : ils se bornent à reproduire le fatras de Pline et les énumérations des auteurs romains. Les moines n'ont d'autre souci que de cuisiner la « géographie chrétienne », c'est-à-dire les restes de la science des anciens grossièrement accommodés à la religion révélée[1].

Et pourtant, il se trouvait, autant à cette époque que sous la domination romaine, des hommes pour parcourir le globe; l'invasion des barbares n'avait supprimé le commerce ni sur terre ni sur mer. Grégoire de Tours nous parle de marchands allant de France en Syrie et d'un pèlerin venant de l'Inde du sud en France (550), enfin de navires indiens allant régulièrement à Suez pour échanger des marchandises[2]. Du sixième au huitième siècle, on trouve des colonies de Syriens dans plusieurs villes : Marseille, Narbonne, Bordeaux, Tours, Orléans. Des Juifs commençaient à pénétrer toutes les contrées d'Europe, on signale une communauté à Metz dès l'an 222. Ce n'étaient donc point les voyageurs qui manquaient, mais les observateurs et les penseurs capables de tirer quelques déductions de leurs récits.

L'ignorance universelle permettait toutes les audaces aux prêtres ambitieux du pouvoir. Puisque tout prodige trouvait des âmes naïves pour le croire et même pour l'attester hautement devant des ennemis, puisque les miracles supposés intervenant dans la vie journalière paraissaient des phénomènes plus normaux que les conséquences naturelles de cause à effet, on pouvait se permettre le mensonge, falsifier les textes à plaisir, jouer sur les mots en profitant des assonances, inventer même des chartes et rédiger des prophéties après coup, avec la certitude de trouver mieux que des complices, des croyants enthousiastes. C'est ainsi qu'on interpola des articles de foi dans les Evangiles et les Epîtres, ainsi qu'on inventa des donations de territoires et de prérogatives, faites par les empereurs et les rois, ainsi que l'on écrivit une histoire de l'Eglise, fausse en tous points. Il est vrai que la critique de nos jours a rétabli la vérité en émondant les textes, en reconstituant les dates, en supprimant les anachronismes et les personnages imaginaires, mais les intéressés n'en continuent pas moins d'utiliser en faveur de leurs institutions toutes les erreurs et tromperies de leurs devanciers : à cet égard il n'y a point de prescrip-

1. Raymond Beazley, *The Dawn of modern Geography*. — 2. Le même, *Mediæval Trade and Trade Routes*.

tion. L'Eglise profite toujours de la croyance ferme des générations du moyen âge à la fondation de la papauté par saint Pierre, à la succession régulière des souverains pontifes, à l'hommage de sujétion adressé au pape par Constantin, à la cession du territoire de Ravenne et d'autres

N° 277. Du Monte Cassino au golfe de Gaète.

(Voir page 384.)



1 : 500 000

0 10 20 30 Kil.

vastes domaines, en Italie et ailleurs, faite au pouvoir temporel de l'Eglise par divers conquérants et potentats; elle profite encore de la croyance aux quelques lignes interpolées dans Flavius Josèphe, rattachant Jésus à l'histoire. Maints hérétiques furent brûlés pour avoir émis des doutes sur la valeur de ces affirmations, soutenues avec plus d'âpreté même que les dogmes de la religion. L'historien ne les avance plus, mais le fidèle les croit encore. C'est ainsi que, dans maint édifice, tout un échafaudage de fer se cache dans l'épaisseur des colonnes

légères, sur lesquelles semblent s'appuyer les arcades avec le fier couronnement de leur coupole.

A côté des évêques et du plus puissant d'entre eux, dont la part dans le gouvernement des hommes grandissait peu à peu, se développait une nouvelle institution ecclésiastique, le monachisme, qui devait acquérir une autorité morale beaucoup plus forte encore. Comme autrefois les prophètes juifs, issus spontanément de la nation, partageaient toutes ses passions, ses douleurs, ses espérances, et exerçaient une action profonde sur leurs compatriotes, les moines vivaient avec la foule, il étaient devenus son âme, tandis que le haut clergé héréditaire formait une classe distincte, ayant ses intérêts spéciaux qui se confondaient parfois avec ceux de l'ennemi. Si, dans les commencements de l'Église chrétienne, il n'est guère question des moines, c'est que le clergé ne s'était pas encore établi d'une manière définitive : on se trouvait toujours dans la période du danger et des persécutions : le dédoublement ne s'était pas fait entre les témoins ardents de la foi qui se lançaient dans l'œuvre de propagande et les prêtres auxquels leur savoir, l'illustration de leur famille ou d'autres avantages assuraient une position éminente. Mais dès que l'Église eut officiellement triomphé et qu'une classe ecclésiastique apprit à profiter largement de la domination morale et matérielle sur le peuple, un partage devenait urgent dans le travail de l'Église : tout ce qu'il y avait de naturel et de vivant devait surgir d'en bas, du sein même des communautés ardentes et fanatiques.

Le monachisme, bien antérieur, dans l'Orient, à l'évolution chrétienne, n'avait cessé de s'y perpétuer : de même qu'il avait été transmis par le védisme au bouddhisme, puis au brahmanisme, de même il passa des Juifs aux chrétiens et du désert d'Edom à celui d'Égypte. Le riverains du Nil, à l'abri du soleil sur le bord du fleuve, à l'ombre des sycomores, éprouvent en général un vif sentiment d'horreur pour le désert; encore imbus des mêmes superstitions que leurs ancêtres, ils le croient peuplé par les mauvais génies. Même la certitude d'y trouver un trésor ne pourrait les décider à passer une nuit dans l'une des nombreuses cavernes des monts Arabiques[1]. Et cependant c'est en Égypte que l'on vit les saint Paul et

1. Georg Schweinfurth, *La Terra incognita dell' Egitto*, p. 11.

les saint Antoine fuir les plaisirs et les conforts d'Alexandrie pour se macérer et souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur atroce des jours, du froid des nuits, dans quelque âpre ravin du désert. On comprend donc l'admiration sans bornes que souleva le courage des ermites chrétiens, qui, sortant du monde des vivants, allaient en pleine solitude combattre le diable lui-même, sans autres armes que leur foi et l'efficacité de leurs exorcismes. Les premiers fugitifs chrétiens n'entreprirent cette lutte terrible que pour assurer le salut de leur âme souillée par le péché originel et sans cesse menacée par les tentations. « Celui qui reste en sa cellule, disait saint Antoine, échappe à trois ennemis, l'ouïe, la parole et la vue ; il combat seulement avec son cœur. » Hélas, l'histoire légendaire de ce personnage nous montre bien combien grande était son illusion : plus on veut éviter les dangers de la vie extérieure et plus devient terrible la lutte que l'on doit se livrer à soi-même ; si l'on échappe à la dure réalité, les pires hallucinations se présentent inévitables.

Ces anachorètes fuyant absolument le monde des tentations et du péché ne furent que des exceptions parmi les chrétiens : la plupart de ceux qui s'arrachaient à la société joyeuse allaient chercher en commun une vie nouvelle qui leur convînt, et finissaient par constituer des sociétés populeuses. On vit naître en Égypte de véritables cités de moines qui exercèrent une influence considérable sur l'évolution politique et religieuse de la contrée. C'est à des religieux, agissant en groupes ou isolément, qu'il faut attribuer la destruction de tant d'œuvres de l'ancienne Égypte, destruction par endroits si complète que l'esprit en reste frappé de stupeur : temples et villes incendiés, vases en matière dure réduits en éclats, ossements humains disloqués, fracassés, images des dieux pulvérisées [1], rien n'était assez violent pour marquer la haine du schisme et de l'idolâtrie. Plus d'une fois même ces forcenés envahirent en bandes la ville d'Alexandrie et y prirent part aux séditions et aux massacres. La belle et pure Hypatie, qui fut lapidée en 415 pour crime de philosophie, avait été signalée par les moines à la haine du peuple.

De l'Égypte, les institutions monacales se répandirent peu à peu dans l'Occident ; mais elles n'avaient pas encore de raison d'être et les

1. Albert Gayet, *Coins d'Égypte ignorés*, p. 5, 20 et *passim*.

moines qui se présentèrent ne fondèrent point de communautés. Les premiers que l'on vit à Rome furent amenés en visite en l'an 340 par saint Athanase. On les examina avec une curiosité mêlée de mépris. mais, pendant la génération suivante, ils devaient trouver des imitateurs en grand nombre. Saint Jérôme, qui lui-même était un moine de Bethléem, faisait des appels aux chrétiens las des mondanités des villes : « Que faites-vous dans le siècle, vous qui valez mieux que lui? Jusques à quand voulez-vous demeurer à l'ombre des maisons? Pourquoi restez-vous emprisonnés à l'ombre des villes pleines de fumée »[1] ?

Biblioth. Nation.

SAINT BENOÎT

Dessin au trait d'une mosaïque antique, par Camilli.

Dès les premiers temps du nouvel ordre de choses qui suivit le régime de la Rome impériale, en 529, les moines de l'Occident se créèrent un centre d'action dont l'influence se fit sentir puissamment de siècle en siècle, souvent au service de la papauté, mais aussi fréquemment contre elle et dans la parfaite indépendance que donne la conscience de son pouvoir. Dès l'époque de la domination des Goths. Benoît fonda ce monastère de Monte Cassino qui trône superbement sur son ample colline au-dessus de la ville de San-Germano : nul doute que cette position dominante n'ait contribué pour une forte part à grandir la sainteté des Bénédictins dans l'imagination des hommes. « Les moines du mont Cassin mouraient tous en état de grâce ». disait la croyance populaire. et de fait, l'ordre ne comptait pas moins de seize mille individus qui furent canonisés. plus du quart de tous ceux qu'énumèrent les listes hagiographiques.

Les ordres monastiques de l'Occident eurent pour la plupart une origine toute différente de celle du monachisme oriental. Tandis que les ermites égyptiens n'avaient qu'un seul désir, le salut de leur âme. et se torturaient en ce monde, poussés par le besoin maladif de souffrir, les moines occidentaux se retiraient en dehors des multitudes urbaines

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, tome II, p. 418.

beaucoup moins pour prier et se livrer à la contemplation que pour se soustraire aux dangers de la guerre et de l'oppression universelle. Les terres ayant été dévastées et les villes prises d'assaut, l'avenir se présentait aussi gros de dangers que le passé avait été gros de désastres, il était tout naturel que les jeunes et les ardents voulussent échapper à la béate résignation des faibles et fuir les lieux de passage dangereux suivis par les bandes guerrières. Ils firent donc choix d'endroits écartés pour s'établir sur des terres abandonnées, faciles à défendre, et, sans demander d'autorisation à quelque autorité que ce fût, pas même aux évêques, grands seigneurs aussi redoutables que les guerriers, se groupèrent en communautés libres, apportant chacun son petit avoir On voit poindre de toutes parts, dans les contrées les plus pauvres, les plus désolées de l'Occident, des monastères de travailleurs à demi faméliques et d'une ignorance parfaite, qui furent les noyaux primitifs et populaires d'institutions monacales, destinées plus tard à se transformer profondément[1].

Une autre raison, surtout dans les parties les plus policées de l'ancien empire, favorisa la naissance des communautés de moines. Des hommes relativement instruits, que hantait le souvenir de la gloire antique, s'unissaient pour maintenir de l'ancienne société latine ce qui pouvait en être conservé. Les monastères fondés par eux étaient autant de petites Rome qui se constituaient en enceintes inaccessibles aux barbares, retenus d'ailleurs en dehors par le respect, peut-être aussi par la crainte des sortilèges et des prières magiques. La retraite choisie par les moines prenait alors le caractère d'une villa romaine ; seulement, au lieu d'appartenir à un patricien entouré d'esclaves, elle était la propriété d'un certain nombre de sociétaires mettant en commun leur petit capital et leurs efforts pour vivre dans un bien-être relatif et conserver les jouissances délicates de la vie civilisée. Ils ne travaillaient point leurs terres eux-mêmes et les confiaient à des colons, tandis que dans leurs jardins ombreux, bien protégés par l'enceinte quadrilatère des murs, ils devisaient des choses de l'art ou de la philosophie, récitaient des strophes, lisaient des manuscrits, héritage de la pensée antique. Ces monastères religieux furent pour la plupart de simples transformations des anciennes

1. Victor Arnould, *Histoire sociale de l'Eglise*, Société Nouvelle, mars 1896, pp. 349, 350.

villas gallo-romaines, telles que les décrit Fustel de Coulanges : chacune formait une petite république une et indivisible, se suffisant à elle-même et possédant tous les corps de métier [1]. Même des siècles après la chute du monde romain, le couvent avait gardé l'architecture et l'aménagement de la villa patricienne [2].

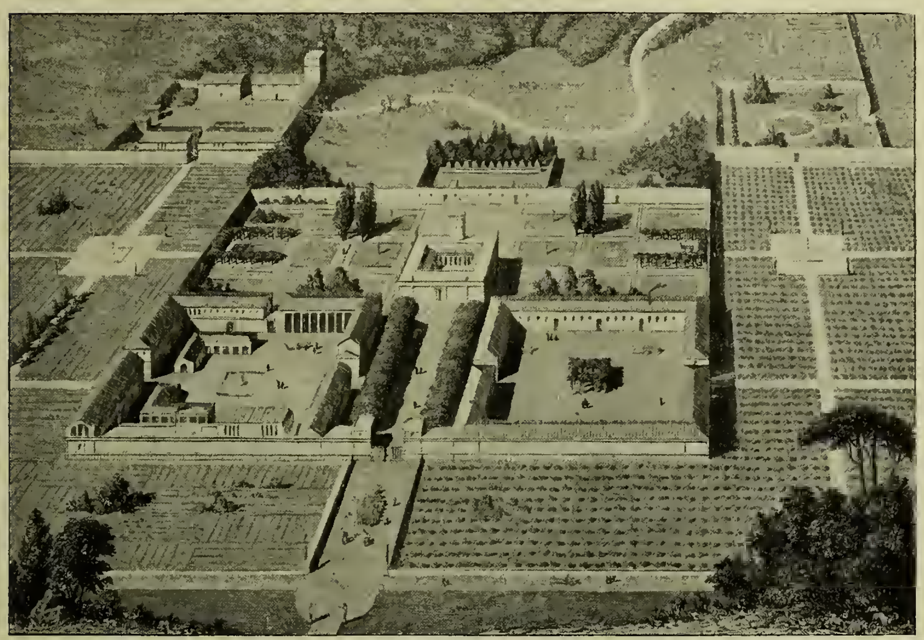
L'amour du bien public, la sollicitude pour les intérêts généraux eurent peut-être aussi leur part à la fondation des monastères. Telle communauté fut sans doute à l'origine la tentative de réalisation d'une société ayant un objectif économique et ne touchant à la religion que par des pratiques traditionnelles, dont il n'était pas alors possible de se dispenser. Ainsi les défricheurs de forêts, tout en se donnant une constitution monacale, s'occupaient avant toute chose de l'appropriation raisonnée du sol ; de même les « hospitaliers » s'associaient pour aider les pèlerins, les étrangers : vivant dans le monde et pour le monde, ils étaient animés par un esprit tout différent de celui qui livrait aux macérations l'égoïste anachorète. Mais la vraie révolution religieuse et sociale se fit par l'entremise des moines itinérants que la « folie de la croix » poussait à la propagande et à la conversion.

Ceux qui s'illustrèrent le plus dans cette œuvre furent les religieux originaires de l'extrémité nord-occidentale de l'Europe. C'est un des étonnements de l'histoire que l'Irlande, cette terre entourée par l'Océan sauvage et restée complètement en dehors de la civilisation grecque et latine, ait eu pourtant une part si considérable dans la double conversion des Germains à la religion chrétienne et à des mœurs plus policées. Ce phénomène historique s'explique par le fait capital que l'Irlande avait échappé à la conquête romaine ; les peuples d'Erin n'ayant pas été brisés, avilis par la servitude, comme les Gaulois et les Bretons, avaient gardé plus d'initiative et d'élan, ainsi qu'une plus grande liberté que les autres chrétiens dans leur manière de croire. Ils furent vraiment des civilisateurs, très épris d'instruction, de renouvellement intellectuel. L'esprit de liberté qui anima les missionnaires et les savants de la verte Erin contraste avec la routine d'asservissement qui se produisit dans tous les autres pays. C'est un Irlandais,

1. G. Tarde, *Les Transformations du Droit*, p. 24. — 2. Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, tome III, lettre 11 ; Raoul Rosières, *Histoire religieuse de la France*, pp. 69, 70.

Scot « Erigène », qui protesta contre le dogme de l'enfer et prêcha le salut final de tous en ajoutant ces paroles : « La raison procède de Dieu aussi bien que l'autorité de l'Eglise, toute autorité qui n'est pas soutenue par la raison est sans valeur. »

L'indépendance de la tradition irlandaise va jusqu'à prétendre que



D'après Ch. Dezobry.

VILLA PATRICIENNE

l'œuvre de la conversion des indigènes à la foi chrétienne se fit non par l'entremise de Rome, mais par des apôtres venus directement d'Asie ; d'après les récits anciens, saint Patrick, le prédicateur et patron de l'Irlande, reconnaissait la suprématie de l'évêché d'Ephèse. Par quelques traits de son organisation ecclésiastique primitive, l'île diffère complètement des autres pays de l'Europe occidentale. Des « tribus de saints », des bandes itinérantes de missionnaires travaillaient librement à renouveler la nation. La société s'était en grande partie reconstituée sous la forme communautaire ; de nombreux couvents, habités par des gens mariés, agriculteurs et artisans, formaient autant de centres religieux, commandant hiérarchiquement à des évêques [1]. La rupture avec les anciennes institutions païennes ne

1. D'Arbois de Jubainville; — Ernest Nys, *Société Nouvelle*, mai 1896, p. 606.

s'était pas faite aussi brusquement qu'en d'autres contrées de l'ancien monde romain, et ce fut saint Colomban lui-même, le célèbre Irlandais, fondateur de l'abbaye de Luxeuil, qui plaida, d'ailleurs avec succès, pour le maintien de l'ordre des bardes.

Les apôtres de l'Irlande, très ardents à la conversion des indigènes, remplacèrent graduellement les druides sans les violenter ; cependant « les paroles des missionnaires avaient assez de force pour fendre les rochers et pour renverser les murs ». On raconte qu'en 560, une procession de moines n'eut qu'à balancer des clochettes pour faire tomber les murailles de Tara, résidence du roi des rois d'Irlande, c'est ainsi que la trompette de Josué avait, deux mille ans auparavant, démoli les remparts de Jericho !



SECONDE ROME — Notice Historique

A la mort d'Anastase (518), Justin, ancien paysan thrace, devenu préfet du prétoire à Constantinople, fut élevé au trône ; il adopta son neveu Justinien qui, né en 483, lui succéda en 527 et régna jusqu'en 565. Theodora, cypriote ou syrienne, avait épousé Justinien alors qu'il était héritier présomptif et mourut en 548. Les principaux généraux de l'empereur furent le Slave Kibuld, le Hun Mundo, petit-fils d'Attila, le Romain Germanus (A. Lefèvre), défenseurs de la ligne du Danube, puis Bélisaire (490-565) qui opéra dans l'Est contre les Perses et dans la Méditerranée occidentale contre les Vandales et les Goths, et l'eunuque arménien Narsès (472-568) plusieurs fois vainqueur des Ostrogoths et mort à Rome, patrice d'Italie.

Durant les cinq siècles et demi qui séparent la mort de Justinien du passage des Croisés à Constantinople, se succédèrent plus de soixante empereurs dont nous ne citerons que quelques-uns :

Justin II, 565-578 ; Maurice, 582-602 ; Phocas, 602-610 : Heraclius, 610-641 ; Constant II, 641-668 ; Constantin IV, 668-685 ; Léon III l'Isaurien, 717-741 ; Constantin V, 741-775 ; Constantin VI et Irène, 780-802 : Nicéphore, 802-811 ; Michel III et Theodora, 842-867 ; Léon VI, 886-911 : Constantin VII ou Porphyrogénète, 919-959 : Constantin IX, 963-1028 : Alexis Comnène, 1081-1118.

Les Sassanides occupent le trône de Perse de 226 à 653. Après des Sapor, dont l'un règne de 310 à 380, et des Yezdidjerd, Chosroès le Juste (Khosru, Chosrav Anurchivan ou Anuchirvan, « celui dont l'âme est immortelle »), né au commencement du sixième siècle, succède à son père Kobad en 531 et meurt en 579. Hormisdas IV, 579-590, Khosru II, 590-628 : Yezdidjerd III, 632-651, — le dernier des Sassanides, — sont ses successeurs les plus importants.

Mazdak, né à Persepolis en 470, tente avec l'appui de Kobad de réformer le mazdéisme (l'allitération des deux mots est purement fortuite) : d'après Gobineau, « ses dogmes consistaient à ne plus reconnaître ni reli-

gion, ni clergé, ni hiérarchie, ni famille, ni même aucun lien conjugal ». Khosru le fit exécuter en 540.

Voici quelques détails sur d'autres personnages mentionnés dans les pages suivantes :

	Ere vulgaire	
Jean Chrysostome, né à Antioche, vécut de.............	347 à	407
Macrobe, philosophe et écrivain	360 ?	430 ?
Fa-Hian, voyageur, absent de Chine entre 399 et 414......	»	»
Nestorius, hérésiarque, né en Syrie	380	440
Proclus, philosophe alexandrin	412	485
Sung-Yu, pèlerin chinois, visite l'Inde en 518............	»	»
Demp-le-Petit, écrivain ecclésiastique, fut le premier (en 522) à computer en ère vulgaire.....................	480 ?	540 ?
Tribonien, jurisconsulte, né en Pamphylie,..............	500	545
Hiuen-Thsang, voyageur et écrivain, né en	603	»
fut absent de Chine de 629 à 645, mort en...........	»	688
Beda le Vénérable, écrivain anglais....................	675	735 ?



A Bysance, toute pensée libre
était par cela même une hérésie.

CHAPITRE III

ROME ET ROUM. — ÉVOLUTION DIVERGENTE DES DEUX EMPIRES
FORTE POSITION DE CONSTANTINOPLE. — ARMÉNIENS ET JUIFS
SOCIÉTÉ BYSANTINE. — JURISPRUDENCE, ART, ORGANISATION DU TRAVAIL
FERMETURE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES. — PORTEURS DE TORCHES
NESTORIANISME. — EMPIRE DE CHOSROÈS. — GRECS ET BARBARES

Lorsque le premier Theodose, à la fin du IVe siècle, eut partagé l'empire en deux moitiés, son désir, de même que celui de tous les Romains, était, néanmoins, de voir se maintenir à jamais l'unité nationale pour tous les citoyens de l'immense œcumène, entre les bouches du Rhin et celles de l'Euphrate; mais ce monde était trop vaste, les provinces qu'il renfermait s'étaient trop différenciées les unes des autres et leurs habitants s'étaient trop diversifiés par infusion de sang nouveau ou par contact avec des nations hétérogènes pour que le con-

traste des deux Rome ne grandît pas rapidement et ne se transformât, par opposition même, en franche inimitié. La personnalité géographique de chacune des contrées, le caractère spécifique des populations auxquelles de nouveaux éléments s'étaient ajoutés, l'initiative de l'individu, tous ces facteurs reprenaient une valeur de premier ordre : à une période de groupement plus ou moins superficiel et d'unité apparente succédait une ère de cristallisation locale.

En peu d'années la langue officielle de l'empire d'Orient avait changé : le grec, parler des bysantins, remplaçait le latin importé d'Italie. Cependant le dur génie de Rome avait tellement impressionné les esprits que les nations d'Asie continuèrent de désigner l'empire d'Orient sous le nom de Roma, « Roum », et que tous les chrétiens furent englobés, d'abord par les Arabes, puis après eux par tous les Musulmans, dans la foule des Romains ou « Roumi ».

Jusqu'en Chine pénétra le mot magique : les Mahométans de Tatung-fu, à l'est de la péninsule des Ordos, donnent encore à la contrée de La Mecque et de Médine, d'où leur vint la lumière religieuse, le nom de Farsi (Perse) ou de Roum [1] !

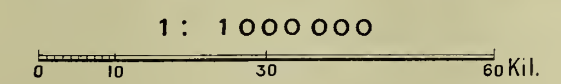
Ainsi, quoique la petite Grèce eût perdu sa liberté presque sans résistance, elle possédait néanmoins un élément de culture propre qui lui permit de renaître et de durer sous une forme nouvelle pendant plus d'un millier d'années. Constantinople représentait la Grèce, elle était animée partiellement de son esprit, tandis que la Rome d'Italie avait cessé, pour ainsi dire, d'être « romaine » : en cessant d'être guerrière et dominatrice, elle avait perdu sa raison d'être, ou du moins elle ne devait la reprendre que par un rôle nouveau, celui de la prééminence religieuse. Les Grecs, dont l'activité se trouvait concentrée dans la cité du Bosphore, avaient conservé toute leur habileté première comme artisans, industriels, fabricants, navigateurs; ils avaient continué de former l'un des centres les plus utiles de la vie économique, contrastant ainsi avec les Romains, qui avaient passé les derniers siècles de leur existence dans le parasitisme pur et n'eurent même plus la force de garder la prospérité matérielle dès que leur ville ne fut plus le foyer politique du monde méditerranéen. Plus d'une fois pendant le cours de ses destinées, aux temps du moyen

1. W. W. Rockhill, *Journey through Mongolia and Tibet*, p. 13, 14.

âge, Rome n'était qu'une ruine alors que Constantinople, sur la voie directe de l'Europe à l'Asie et sur le chemin forcé des navires entre

N° 278. Constantinople et le Mur d'Anastase.

1 : 1000000



la mer Egée et le Pont-Euxin, se maintenait parmi les puissantes cités. Le travail la faisait émerger quand même de tous les dangers.

Il semble en effet presque miraculeux que l'empire d'Orient, si souvent attaqué, envahi, ravagé jusqu'à Constantinople, se soit pourtant si fréquemment reconstitué, surgissant à nouveau de son désastre. Une résistance de dix siècles à tant de causes de destruction, intérieures et extérieures, eût été impossible à toute autre cité que Constantinople. D'abord la seconde Rome, devenue la seule aux yeux des peuples orientaux, acquit rapidement ce prestige extraordinaire qui avait valu à la première de durer si longtemps comme centre politique, puis de se perpétuer comme capitale religieuse, en vertu de son caractère auguste. En outre, la ville disposa toujours de ressources très grandes en hommes et en richesses. Enfin, et surtout, la position géographique de Bysance la rendait presqu'imprenable : à moins de disposer de plusieurs armées à la fois, l'envahisseur ne pouvait songer à bloquer une capitale de cette étendue, occupant deux presqu'îles, prolongeant ses faubourgs sur deux mers et sur les rivages de deux continents, disposant de très nombreuses issues vers la mer et vers la terre, sûre de recevoir toujours ses approvisionnements de l'un ou de l'autre côté. Même en plein siège, la population restait joyeuse et confiante à l'abri de ses murailles et du grand rempart de dix-huit lieues de longueur qu'Anastase avait fait construire de la Propontide au Pont-Euxin. Grâce à tous ces avantages de vitalité propre et de force défensive, Bysance put continuer l'empire Romain, et non toujours sans gloire, jusqu'à l'époque où le monde occidental, principal héritier de Rome, se fût pleinement reconstitué dans un nouvel équilibre.

Sur ses frontières du nord, l'empire d'Orient était moins bien défendu que celui d'Occident contre les incursions des barbares et se trouvait en outre exposé à un danger particulier. Ceux des peuples du Nord qui, descendant des plaines de la Sarmatie, voulaient se diriger vers l'ouest par le sud des Carpates pénétraient sans peine dans la basse vallée du Danube, mais s'arrêtaient dans leur marche dès qu'ils arrivaient aux défilés dits actuellement « Portes de Fer ». Ne trouvant plus route ni sentier, ils devaient obliquer à droite ou à gauche et, d'ordinaire, cherchaient à prendre les chemins du sud, qui les menaient vers les campagnes les plus fertiles, vers les cités les plus riches et populeuses, vers le littoral commerçant de l'archipel. Cette barrière placée en travers du bassin fluvial provoquait un remous préjudiciable aux riverains de la Mer Egée et de la Propontide, car

les vallées tributaires du Danube se relèvent en pente douce vers les croupes des Balkans, et des passages nombreux donnent accès aux plaines de la Thrace et de la Macédoine.

Sous la pression des envahisseurs qui tenaient à leur merci les régions septentrionales de l'empire, les maîtres de Constantinople vivaient en de continuelles alarmes, et d'ordinaire ils devaient acheter la paix par de lourdes rançons. Heureusement pour le salut des Grecs, les barbares du



Cl. Champagne

CONSTANTINOPLE. VUE DE LA CORNE D'OR

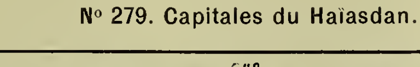
nord et de l'est qui envahissaient les provinces de l'empire ne constituaient point un corps de nation compacte, c'étaient des peuplades distinctes presque toujours ennemies, et il était possible de les opposer les unes aux autres, comme dans un incendie forestier on lance le feu contre le feu. Toutefois, pendant les éclaircies politiques, d'heureux généraux bysantins purent repousser les barbares de haute lutte ou, du moins, défendre vaillamment les frontières. Sous Justinien, pendant la première moitié du sixième siècle, quatre-vingts places de guerre furent érigées contre eux, le long du Danube, entre Belgrade et la mer.

A l'est, le grand adversaire presque égal en puissance fut l'empire persan. Sa position géographique était si forte, sur un plateau bien protégé à l'ouest par le multiple rempart du Zagros et par les avant-postes fortifiés échelonnés au pied des monts, dans la plaine du Tigre, que l'empire d'Orient, encore mal assis, n'était point de force à prendre une attitude agressive qui avait si souvent mal réussi, à la puissance romaine dans tout son éclat : il se défendait plutôt. L'enjeu des batailles était le pays intermédiaire, la région montagneuse de l'Asie Mineure et l'antique Caucase. Détrônée en Perse au début du troisième siècle, tantôt protégée, tantôt trahie par les princes de Constantinople, la dynastie des Arsacides put, à travers les plus grandes difficultés, se maintenir en Arménie pendant plus de deux cents ans : mais en 428, le dernier de ces rois, Varazlad, ayant été exilé dans les lointaines Shetland par ordre de Theodose[1], les deux puissances se confrontèrent et le royaume, déchiqueté, démembré, dépecé, se divisait par lambeaux dont les belligérants s'emparaient tour à tour. Sans doute cette contrée montueuse, avec ses multiples chaînes rayonnant autour de l'Ararat, possède de nombreux réduits et des positions stratégiques très bonnes pour la défense, mais l'histoire n'a que trop témoigné combien l'ensemble du pays était abordable de tous les côtés par des vallées divergentes.

Les déplacements fréquents des capitales ou centres principaux de population dans le Haïasdan, c'est-à-dire en Arménie, donnent une idée des fluctuations qui durent s'y produire pendant la succession des siècles, par suite des attaques ennemies, des refoulements et des émigrations forcées. Aux premiers temps, la légende nous dit que le patriarche Noé bâtit la mère des cités arméniennes, la fameuse Nakhitchevan, située dans une cuvette intermédiaire de l'Araxe et non loin des défilés au delà desquels se trouve la grande plaine de la Kura. Puis le centre du pouvoir se reporta plus à l'ouest, vers Armavir et son bois sacré, où les initiés entendaient leur destinée murmurée dans le feuillage des chênes. Une troisième capitale, dans la vallée du même fleuve Araxe, sur le chemin qui réunit Armavir et Nakhitchevan, fut la ville d'Ardachir ou Artaxata, dont les fortifications, disent certains récits, s'élevèrent sur des plans dressés par Hanni-

1. de Gobineau, *Histoire des Perses*, II, p. 511.

bal, le plus grand homme de guerre des temps anciens : il avait voulu opposer en cet endroit un obstacle infranchissable aux Romains détestés. Ensuite, lorsque les grandes luttes entre Rome et les Parthes eurent fait de la Mésopotamie le champ de bataille par excellence, le centre de gravité de l'Asie antérieure se porta vers les chemins du


N° 279. Capitales du Haïasdan.



1 : 8 000 000

0 100 200 400 Kil.

En outre des villes citées dans le texte, sont marquées ici : Etchmiadsin, centre religieux des Arméniens, Tiflis, capitale administrative de la Transcaucasie russe, Tabriz, importante ville persane, et Maragha, qui, à l'époque arabe, fut un centre intellectuel de premier ordre.
L'Ararat est la montagne de 5157 m. sur la rive droite de l'Araxe.

Tigre et de l'Euphrate, et la Tigranocerte arménienne — l'Amid moderne, pense-t-on généralement — s'érigea sur un des avant-monts qui commandent les plaines fluviales. Les fortes cités de Nisib, à l'est, et d'Edesse, à l'ouest, disposant d'avantages stratégiques analogues, succédèrent à Tigranocerte comme les capitales de l'Arménie jusqu'à l'époque où les Haïkanes, refoulés vers le nord, furent obligés d'installer de nouveau leur ville principale dans le bassin qui leur avait servi de berceau.

Même lorsque l'Arménie n'était occupée par l'empire d'Orient qu'en une faible étendue de son domaine ou qu'il ne maintenait ses troupes sur aucun point du territoire, elle n'en était pas moins une dépendance naturelle de Constantinople par le mouvement de migration, soit temporaire, soit permanente, qui entraînait les montagnards vers la grande cité. „ Εἰς τὴν πόλιν ” « Vers la ville », expression dont les



CONSTANTINOPLE : SAINTE-SOPHIE (532-537)
Les minarets sont de l'époque turque.

Turcs ont fait « Stamboul », était le cri d'innombrables immigrants. Comme de nos jours, la ville du Bosphore, âpre dévoratrice d'hommes, alimentait incessamment son travail par des importations de matière humaine provenant de toutes les contrées environnantes : Thraces et autres péninsulaires, gens de l'Archipel, marins et ouvriers, montagnards du Caucase qui vendaient leurs filles, Lazes de l'Anatolie qui faisaient le service du port comme bateliers et portefaix, et surtout Arméniens qui se prêtaient à tous les services, depuis celui de balayeurs de rues jusqu'à celui de ministres et régents de l'empire.

Parmi eux la proportion de ceux qui portaient le nom de « Juifs » à

cause de leur religion, mais qui n'en étaient pas moins des Aryens d'Arménie, était certainement fort nombreuse, car il ne faut pas oublier que lors de la « captivité » de Babylone, les conquérants assyriens



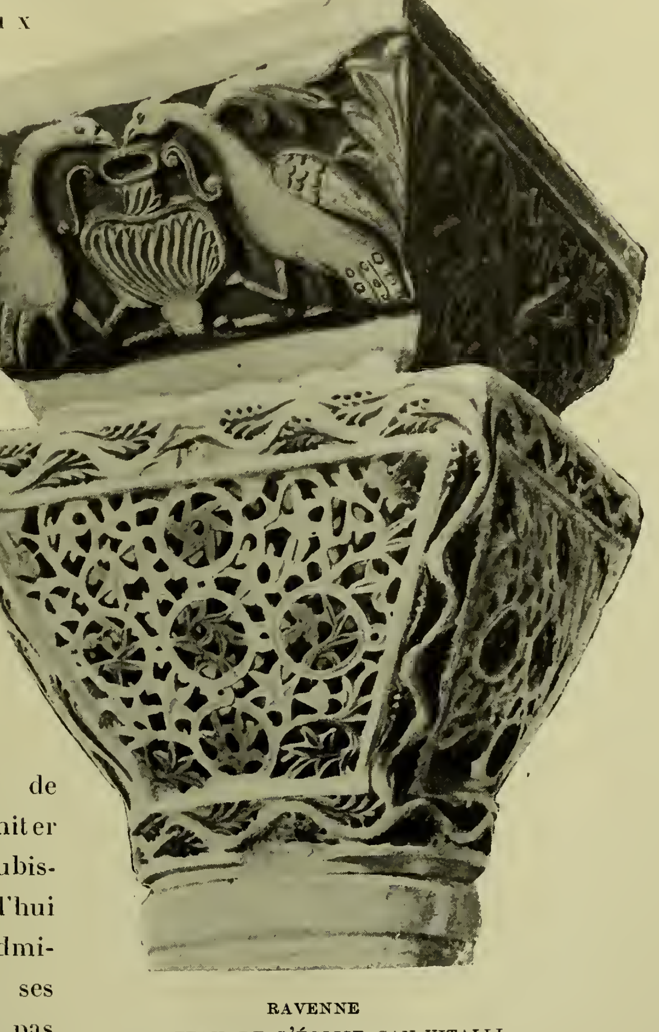
CONSTANTINOPLE : INTÉRIEUR DE SAINTE-SOPHIE
Coupole de 31 m. de diamètre et de 55 m. de hauteur.

avaient réparti leurs prisonniers juifs par centaines de milliers dans les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate, dans les montagnes de l'Arménie et du Caucase. Les Sémites juifs s'étaient trouvés ainsi violemment mis en contact avec les Aryens d'Arménie : les deux races eurent à partager les mêmes destinées, et, par l'effet de la propagande

religieuse, c'est aux immigrés qu'appartint longtemps la suprématie, c'est eux qui probablement donnèrent à ce pays le nom d'Arménie : c'était la « Terre élevée » pour les voyageurs qui venaient du sud. Des Juifs devinrent même les monarques de toute la contrée du Haïasdan, y compris la Géorgie. Il est vrai que la maison royale juive, celle des Bagratides, finit par se convertir au christianisme, trois siècles après le commencement de l'ère chrétienne, mais pendant plus de huit cents années le judaïsme avait existé dans le pays, et, quatre cent trente années durant, il avait eu la première place parmi les religions nationales. Les Aryens d'Arménie avaient donc été fortement « sémitisés » au point de vue religieux, et ceux d'entre eux qui continuaient de pratiquer le culte de Yahveh étaient, par cela même, à Bysance et dans toutes les autres villes où les menait leur vie errante, considérés comme appartenant à la race « juive ». Ainsi s'explique comment les Suzanne et les Judith, les Abraham et les David figurés par les artistes italiens des quinzième et seizième siècles présentent des caractères essentiellement aryens : front haut et vaste, nez légèrement aquilin, figure pleine, barbe abondante. C'est là un ensemble de traits qui ne rappellent nullement les vrais Sémites, tels qu'ils nous apparaissent dans leur pays d'origine, notamment dans l'Arabie septentrionale : tête étroite et haute, nez courbe et barbe peu fournie.

Peuplée d'étrangers qui se recrutaient indéfiniment, de génération en génération, dans le cercle immense de l'empire, Constantinople fournissait ainsi aux empereurs une population laborieuse, inquiète, intelligente, avide, mais, par ambition même, prête à toutes les servitudes; il lui suffisait qu'on lui permît de s'enrichir. Les maîtres pouvaient la dominer sans remords, n'ayant pas même avec elle les liens que donne la communauté de la race et des traditions. Aussi Bysance réalisa l'idéal de la domination absolue. La monarchie prit un caractère non seulement sacerdotal, mais divin, pour ainsi dire. D'après la théorie professée officiellement, son pouvoir s'étendait sur le monde entier, embrassant les terres inconnues aussi bien que les terres connues et limitrophes; toute indépendance était tenue pour rebellion. Hors de la sujétion, aucun peuple ne pouvait espérer ni progrès ni salut. La révolte déclarée était le crime des crimes : le coupable était frappé d'anathème et son acte s'appelait « apostasie ». Les empereurs d'Orient s'étaient même placés bien au-dessus du « droit divin » en vertu duquel

ils étaient censés les maîtres de la terre. Ils se disaient non seulement les représentants de Dieu, mais « Dieu » lui-même, par leur nature, et du consentement général [1], et le reflet de l'astre tombait sur ceux qui l'entouraient. Chacun des agents du haut pouvoir était investi d'une fonction religieuse, réfléchissait un rayon de la divinité : obtenir une situation publique, c'était recevoir un sacrement, et l'élu s'y préparait par la prière et par la communion. Aussi comprend-on que les monarchies d'Occident, fascinées par cette religion de l'empire, aient essayé d'imiter Byzance, de loin elles en subissaient le prestige. Aujourd'hui encore, les pratiques de l'administration avec ses règles, ses procédures ne sont-elles pas inspirées par l'esprit des fonctionnaires de Justinien ? [2]



RAVENNE
CHAPITEAU DE L'ÉGLISE SAN-VITALLI,
TERMINÉE EN 547.

Toutefois, le vertige entra dans ces têtes trop haut placées au-dessus des hommes, et les plus sages d'entre elles se laissèrent aller à des actes de folie. C'est ainsi qu'il parut nécessaire d'aider l'imagination

1. Milenko R. Vesnitch, *Le Droit international dans les Rapports des Slaves méridionaux au Moyen âge*, p. 13. — 2. Ernest Nys, *Le Développement économique et l'Histoire*, p. 7.

des barbares à l'adoration en se servant de moyens artificiels : à partir du neuvième siècle, les courtisans s'ingénièrent à machiner des scènes de féerie qui devaient paraître surnaturelles aux yeux des étrangers. A l'entrée d'un envoyé dans la salle de réception, on entendait une musique mystérieuse dont les accords accompagnaient tous les mouvements de la personne divine : à un moment l'empereur apparaissait comme suspendu en l'air et nimbé d'une auréole. Des lions d'or se dressaient et rugissaient sur leurs socles, le feuillage d'arbustes en métal précieux s'agitait comme d'un frisson et le chant des oiseaux résonnait dans les branches. Cependant ces mêmes princes, devant lesquels leurs sujets tombaient en adoration et qui faisaient périr les malheureux coupables de les avoir touchés en leur sauvant la vie, pratiquaient aussi des simagrées d'humilité chrétienne. Le jeudi saint, ils lavaient les pieds aux pauvres et sur leur dalmatique dorée portaient une *rakakia*, sachet rempli de terre qui devait leur rappeler qu'eux aussi n'étaient que poussière et retomberaient en poussière[1].

Entretenus par leurs courtisans dans le vice et l'oisiveté, la plupart des empereurs n'avaient à s'occuper que des scandales de cour et des arguties théologiques. Chacun d'eux se croyait de force à discuter les subtilités du dogme, à sonder la profondeur des mystères. Ils aimaient à réunir les conciles, à dicter leurs votes aux évêques. Mais comme il arrive toujours, ceux qui croyaient guider en leur qualité de « maîtres du monde » ne faisaient en réalité que subir la pression d'en bas. La société chrétienne cherchait alors à se connaître elle-même, à se rendre compte de son dogme, à savoir nettement ce qui la distinguait de la société païenne et de la philosophie. Or, à cette époque, les peuples de l'Occident, entraînés dans le mélange confus des races qui s'entre-choquaient, étaient incapables de prendre conscience des grands problèmes : au milieu de ce tourbillon, ils ne se reconnaissaient pas. C'est en Orient, et surtout en Egypte, en Syrie, dans l'Asie Mineure, que prêchaient et écrivaient les « Pères de l'Eglise » constituant l'orthodoxie. Parmi les noms de ces élaborateurs du dogme chrétien, le plus fameux et, en même temps, le plus digne de la mémoire des hommes est celui du moine et évêque Jean Chrysostome ou « Bouche d'or » qui aimait les pauvres et sut rester

1. Godefroid Kurth, *Les Origines de la Civilisation moderne*, t. I, p. 287.

pauvre, dénonçant héroïquement les malversations, les turpitudes et les crimes de la cour impériale. A côté de ce grand homme, d'autres pères de l'Eglise devinrent célèbres, soit par leur courage, soit par leur éloquence ou leur savoir, mais nombre d'entre eux, bien qu'ayant eu la chance de se maintenir sans mésaventure dans le giron de la catholicité, même de figurer au nombre des saints dans les annales ecclésiastiques, avaient introduit des interprétations risquées de tel ou tel dogme de la foi : quoique béatifiés depuis, ils n'en étaient pas moins des hérétiques. En ce subtil Orient, héritier de l'Inde, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, de la Grèce, toutes contrées dont les peuples avaient l'esprit également assoupli aux problèmes de la pensée et la parole exercée aux finesses de l'expression, les discussions devaient être fort vives et les interprétations infiniment diverses. Les opinions différant de celles du troupeau des évêques, les explications contraires aux textes que l'on avait votés ou cru voter dans les conciles devaient naître par centaines et par milliers. Toute pensée libre n'est-elle pas, par cela même, une hérésie ?



RAVENNE — SARCOPHAGE DE L'ARCHEVÊQUE THEODOSE
ÉGLISE DE APOLLINARE IN CLASSE

De même que l'autorité absolue ne pouvait comprendre qu'un maître et n'admettait qu'une forme religieuse, elle exigeait une législation unique pour tous les peuples réunis sous sa férule. Héritant de Rome, Bysance avait pour mission naturelle de résumer les lois des



Cl. Alinari.

RAVENNE — L'EMPEREUR JUSTINIEN, SA SUITE ET MAXIMIEN
(Mosaïque du sixième siècle.)

Romains et de les concentrer en un code définitif. Ce fut l'œuvre spéciale accomplie, sous la direction de Tribonien, par les juristes de Constantinople pendant le règne du Thrace Justinien. Le code qui porte le nom de cet empereur, les *Institutes*, les *Novelles* et les *Digestes* ou *Pandectes* constituent une œuvre considérable qui fait peser encore sur les peuples modernes tout le poids de l'autorité romaine. Dans la pensée de Justinien, la loi absolue devait se confondre avec l'immuable volonté de l'empereur, les peuples vivant sous la double terreur devaient obéir en silence. Mais ce théoricien du devoir impérial sans limites fut sur le point de fuir devant son peuple, lors d'une révolution

qui se produisit dans le cirque entre les cochers « bleus » et les cochers « verts » (532) : il se dirigeait lâchement vers l'Asie, s'il n'avait été soutenu par l'énergique et intelligente Theodora, la fameuse courtisane qu'il avait épousée et dont il ne faut peut-être pas croire tout le mal



Cl. Alinari

RAVENNE — L'IMPÉRATRICE THEODORA ET SA SUITE
(Mosaïque du sixième siècle.)

qu'en raconte la tradition chrétienne : elle tomba souvent dans l'hérésie, puissant motif de haine pour le clergé.

Intangibles étaient censés les empereurs, mais l'histoire nous montre que le destin farouche ne les épargnait point. Sur cent neuf personnages qui, du partage de l'empire romain par Theodose à la prise de Constantinople par les Turcs, occupèrent le trône, soit comme empereurs titulaires, soit comme collègues ou associés, près du tiers seulement moururent dans leur lit impérial, huit périrent à la guerre, douze abdiquèrent, douze autres moururent en prison ou au couvent, trois périrent de faim, douze furent mutilés, vingt

empoisonnés, étranglés, poignardés ou précipités d'une colonne[1].

L'idéal de Justinien et de ses légistes était évidemment de fixer la société dans l'observation parfaite des choses établies : tout change mais tout devait rester immuable. Un roi, une foi, une loi, telle était la devise. Bien plus dur que les païens de Rome, l'empereur chrétien de Constantinople avait interdit toute espèce d'affranchissement, l'esclave de la terre restait cloué sur le sol, pour ainsi dire; à aucun prix il ne lui était possible de se libérer. Toutefois, la poussée grecque était encore assez énergique pour se manifester quand même, malgré toutes les prescriptions impériales, et l'émigration des artisans répandait au loin les connaissances et les procédés bysantins en architecture, en peinture et en sculpture, en travail des métaux et des gemmes; malgré ses maîtres, l'empire de Bysance resta « l'interprète unique de la civilisation générale »[2]. C'est grâce au génie néo-grec que l'art bysantin, d'abord développé en Syrie, qu'il a couverte de très beaux monuments[3], se répandit en Italie, surtout à Ravenne, puis dans toutes les villes lombardes, ensuite en France, où il contribua fortement à la naissance de l'art ogival.

Mais, tandis que l'influence néo-grecque se manifestait encore puissamment chez les peuples éloignés, l'initiative finissait par être complètement étouffée au lieu d'origine. L'Etat réussit à transformer l'industrie en une série de monopoles contrôlés par lui; les métiers et les arts prirent un caractère obligatoire, de manière à constituer de véritables services publics, soustraits à la marque personnelle de l'ouvrier. Ainsi qu'en témoigne le *Livre du Préfet*, édit de l'empereur Léon VI « le Philosophe », publié au commencement du dixième siècle, les collèges professionnels, les unions d'artisans et d'artistes étaient devenus autant de rouages administratifs. Le grand maître de toutes les corporations était le préfet de la ville, représentant l'empereur et désignant en son nom tous les chefs, dictant toutes les résolutions, prononçant toutes les peines. Il faisait les achats des matières premières, imposait le mode de fabrication, tarifait les bénéfices et les salaires, et donnait à tous la délation comme le principe moral du bon fonctionnement des entreprises. Aux peines ordinaires, confiscation, perte de la barbe et de la chevelure, flagellation, emprisonnement, se joignait l'interdiction

1. A. Rambaud. — 2. Kondakoff, *Art byzantin*. — 3. Melchior de Vogüé, *La Syrie centrale*.



ART SASSANIDE. LA CHASSE A LA GAZELLE

D'après une photographie de J. de Morgan
(Mission archéologique en Perse).

d'exercer l'art ou le métier [1] ; un novateur, semblable à Michel-Ange par le génie naissant, eût été déclaré indigne de sculpter et d'exercer la statuaire.

C'est ainsi qu'étaient dirigées les industries « libres », car quelques autres restaient le monopole absolu du gouvernement et celui-ci les cachait dans ses ateliers et ses prisons avec des esclaves pour ouvriers.

Naturellement l'Etat devait également prétendre à surveiller l'éducation, à diriger l'esprit public. Déjà l'un des premiers empereurs d'Orient, Theodose II, établissait à Constantinople, dès le commencement du cinquième siècle, la première université proprement dite, dont il choisit les trente et un professeurs : trois rhéteurs et dix grammairiens latins, cinq rhéteurs et dix grammairiens grecs, un philosophe, deux jurisconsultes. Sous la vigilante police des empereurs, l'enseignement prit un caractère de plus en plus classique et traditionnel. Grand persécuteur comme tous les théologiens et juristes pénétrés du sentiment de leur autorité, le fameux Justinien ne voulut pas même admettre que l'étude individuelle pût suivre une voie autre que le chemin prescrit par lui : cherchant à mouler l'humanité dans ses codes, ce qui lui réussit partiellement tant les hommes sont une pâte ductile, il décida que désormais il ne resterait plus rien de l'ancien paganisme ; il ne voulut pas même admettre que des chrétiens suspects de révérence pour les auteurs classiques, « non encore illuminés par la foi », s'ingérassent à professer sans son autorisation et celle de ses évêques.

Justinien ferma donc les écoles d'Athènes et d'Alexandrie que, par respect du passé, par vénération pour les grands noms d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Hérodote, de Périclès, de Démosthènes, les empereurs de Rome, même chrétiens, avaient toujours respectées. Il en confisqua les biens, et les professeurs eurent aussi à craindre pour leur liberté et pour leur vie ; même les livres furent menacés. La date de cet acte d'autorité, qui est en même temps celle de la fondation du Monte Cassino par Benoît, marque un des points culminants qui séparent le monde nouveau du monde antique : la liberté de pensée n'existait plus et près de mille ans devaient s'écouler en Europe avant que l'initiative

1. Jules Nicole, *Livre du Préfet ;* — Ernest Nys, *Revue de Droit international et de Législation comparée*, t. XXX, 1899.

individuelle la rétablît en partie. A côté de la destruction des chefs-d'œuvre de l'art antique par Theodose (383), du meurtre d'Hypatie (415), on peut ranger, comme un des grands faits de l'orthodoxie catholique triomphante, la fermeture de l'Ecole d'Athènes, en l'an 529 [1].

Justinien, pas plus que d'autres despotes épris de leur propre idée, n'aimait les « idéologues », et peut-être tous les ouvrages légués par l'antiquité, l'*Encyclopédie* d'Aristote et les *Dialogues* de Platon auraient-ils été brûlés par la main du bourreau, peut-être eussent-ils subi le sort de la statue de Jupiter Olympien et de tant de milliers d'autres effigies divines qui peuplaient le monde de la Grèce si les fugitifs d'Athènes n'avaient été protégés par les ambassadeurs persans et n'avaient trouvé un asile à la cour de Chosrav Anurchivan, « le Roi des Rois ». Dans leur pays de refuge, les philosophes bannis d'Athènes emportaient, si diminué qu'il fût, le trésor de la pensée grecque et groupaient de nouveaux disciples autour d'eux : ils traduisirent de la langue cunéiforme en pehlvi les monuments si précieux de l'art antique.

Par une singulière ironie des événements, c'est donc en Perse, chez les successeurs de Darius et de Xerxès que se transmit directement l'héritage intellectuel des Hellènes. Ainsi furent vengées noblement les défaites de Salamine et de Marathon : la Grèce, incapable de défendre les œuvres de son génie, était obligée de les confier aux fils de ses ennemis. C'est dans les traductions persanes d'Aristote et des autres écrivains grecs que les Arabes retrouvèrent la science hellénique : les traduisant à leur tour, ils purent les apporter dans leurs écoles de Bagdad, de Damas, du Caire, de Grenade, de Cordoue, de Séville, et, par cette entremise, les léguèrent au monde occidental. C'est donc en partie grâce aux Persans de l'époque sassanide que la première Renaissance fut possible après la grande nuit du moyen âge. Sans eux, sans leur collaboration au grand œuvre de la culture, le monde de la civilisation eût été grandement retardé, et pourtant combien peu sont ceux d'entre nous qui se rappellent avec gratitude ce service qu'ils nous ont rendu !

Au point de vue de l'extension territoriale, le règne de Justinien fut la grande époque de l'empire d'Orient. Le général Bélisaire réussit à maintenir — plus à prix d'argent que par la force des

1. God. Kurth, *Les Origines de la Civilisation Moderne*, t. II, p. 40; — Hartpole Lecky, *Rationalism in Europe*.

armes — les limites du monde grec, du côté de la Perse, tandis qu'il conquiert à l'occident toute la côte de la Maurétanie, en mettant un terme à la domination des Vandales, dont la race épuisée disparaît



Cl. Giraudon.

SACRIFICE D'UN TAUREAU EN L'HONNEUR DU DIEU MITHRA

désormais de l'histoire ; il s'empare même de quelques parties de la péninsule Hispanique, annexe les îles de la mer Tyrrhénienne, des Baléares à la Sicile, et, triomphe suprême, entre par deux fois dans Rome : on put croire un instant que l'unité de l'empire allait être rétablie. Mais les sectes religieuses continuaient à se disputer le pouvoir avec acharnement, surtout en Egypte, en Syrie, dans la Mésopo-

tamie et, d'autre part, les barbares pesaient toujours sur les frontières du nord et pénétraient par toutes brèches imprudemment dégarnies ; enfin la « paix éternelle » conclue avec les Perses était fort précaire et des conflits éclataient nécessairement aux dangereux points de contact.

Une de ces villes disputées, Edesse, la moderne Orfa, était alors la capitale du nestorianisme, cette secte chrétienne que l'on accusait de monstrueuse hérésie parce qu'elle distinguait les deux natures, divine et humaine, de Jésus-Christ et qu'elle ne reconnaissait pas à la Vierge Marie le nom de « Mère de Dieu ». Aprement persécutés par leurs coreligionnaires de l'Eglise « orthodoxe », les Nestoriens durent émigrer, et, grâce à leur habileté dans les métiers, à leur intelligence dans le trafic, à leur esprit d'initiative affiné par le besoin, stimulés probablement aussi par le zèle de la propagande, ils réussirent à fonder leurs églises jusqu'aux extrémités de l'Asie, dans l'Inde méridionale, en Mongolie et en Chine. Ainsi, tandis que les masses guerrières se déplaçaient surtout de l'est à l'ouest, de l'Asie hunnique et turque vers les contrées d'Europe, le mouvement de conversion religieuse s'accomplissait en sens inverse, de l'Occident à l'Orient. Porté par les marchands, le culte nestorien passa de l'Iran dans le Touran, puis vers le versant oriental du continent par les cols du Pamir et du Tian-chan. Les Ouigour et d'autres peuples de la Kachgarie se convertirent en grand nombre. Les Nestoriens avaient sept métropolitains dans l'Asie centrale, dont les principaux résidaient à Merv, Herat, Samarkand, Kachgar. Sur la route réunissant les communautés nestoriennes groupées autour de Tokmak à celles de Kachgar, au Tach-rabat-davan « Col de la maison de pierre » qui s'ouvre directement au nord du Tchatyr-kul ou « lac de la Tente », et à 1300 mètres plus haut, ces chrétiens avaient fondé un monastère-caravansérail dont on voit encore les vastes ruines : c'était un « hospice » analogue à ceux que l'on a construits sur les Alpes d'Europe, au Saint-Bernard et au Simplon. Un atlas catalan de 1375 figure un autre monastère du même genre au nord de l'Issyk-kul[1]. C'est également par l'entremise des caravanes, et sur les mêmes voies de l'Asie intérieure, que s'était propagée la religion de l'Iran : en 631, un décret de l'empereur de Chine ordonnait en effet la construction d'un temple mazdéen.

1. G. de Saint-Yves, *Revue Scientifique*, 17 février 1900.

Vers le sud, des phénomènes analogues de propagande religieuse avaient eu lieu. Traversant l'Arabie qui devait, peu de temps après, tenter d'imposer une nouvelle foi au monde entier, le christianisme,

N° 280. Centres de la Propagande nestorienne.



1 : 30 000 000

0 500 1000 2000 Kil.

Le Tchatyr-kul est un très petit lac, au premier tiers de la route de Kachgar à Tokmak, au sud du Naryn, affluent du Sir-daria; son altitude est de 3410 mètres.

L'Issyk-kul se trouve à 80 kilomètres à l'est-sud-est de Tokmak et à 1615 m. au-dessus du niveau de la mer.

accompagné d'autres éléments de la culture bysantine, suivait, pour gagner les hautes terres d'Ethiopie, la même route qu'autrefois le sabéisme, le judaïsme et le culte de Mithra. De l'angle sud-oriental de la Péninsule il entra, durant le cours du quatrième siècle, dans le continent d'Afrique par le golfe d'Adulis. non éloigné du port actuel qui servit naguère aux Italiens de point de départ pour leur tentative de

conquête des plateaux de l'Erythrée. Plus tard, à l'époque de Justinien, le chemin qui, par l'Egypte et la mer Rouge, conduisait de Constantinople en Abyssinie, fut de nouveau usité : il s'agissait alors surtout d'ouvrir des rapports commerciaux entre la Méditerranée, l'Inde et la Chine en dehors des routes de Perse que suivait le trafic d'Occident en Extrême Orient : c'était un nouvel aspect de la lutte qui confrontait les deux royaumes sur l'Euphrate. L'empereur d'Orient envoya des ambassadeurs au roi d'Abyssinie pour se le rendre favorable et jalonner la voie de l'océan Indien, en même temps qu'il entrait en pourparlers avec les Turcs de la Sogdiane pour assurer au transport de la soie la voie de la mer Noire[1].

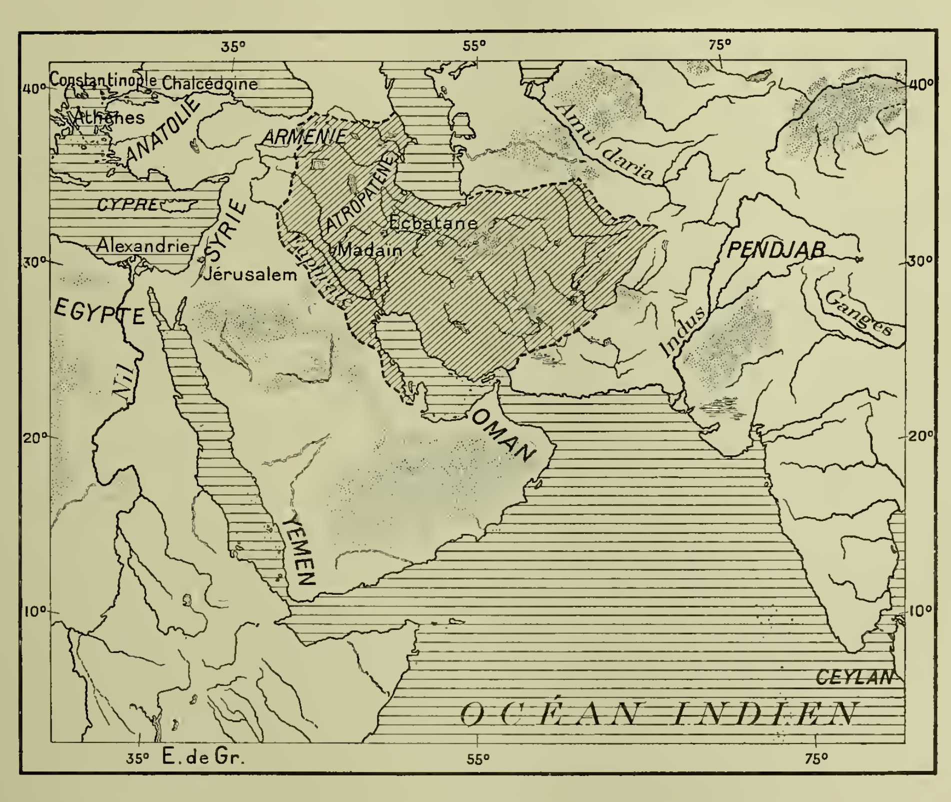
En dépit de ces relations avec le monde occidental, l'Abyssinie ne garda pas sous sa forme primitive l'enseignement des missionnaires qui avaient prêché la religion du Christ; elle n'était pas apportée par un nombre de migrateurs suffisant, ni soutenue par une polémique assez ardente. Les doctrines actuelles du christianisme abyssin sont évidemment greffées sur un ancien fond païen appartenant au cycle des religions solaires. Ainsi toutes leurs églises sont rondes et leurs quatre portes s'orientent vers les points cardinaux; les danses religieuses se font encore suivant le rythme du sistre de Baal; des bûchers flambant, où l'on sacrifie des bœufs sans tache, se dressent toujours sur certaines collines, à la grande fête du Mascal, l'Elévation de la Croix[2].

De même dans l'Extrême Orient, le bouddhisme propagé par les moines hindous qui avaient pénétré dans la Kachgarie, la Mongolie, la Chine, le Japon devait se différencier par beaucoup de détails et par l'esprit même de la foi primitive, telle qu'elle avait été enseignée par le Çâkya-Muni : le temps et l'espace l'avaient complètement modifiée. D'autre part, lorsque des pèlerins chinois ne recevant plus aucun aliment religieux des pays originaires de la doctrine s'y rendirent dévotement pour s'enquérir des causes qui avaient tari la source de la vérité, leurs voyages, trop peu nombreux, n'eurent pas assez de force rénovatrice pour rendre aux bouddhistes de l'Inde la ferveur disparue. Ces pèlerinages, dont les plus connus

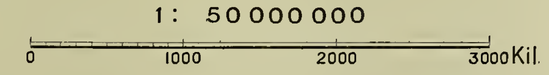
1. Raymond Beazley, *Mediæval Trade and Trade Routes.* — 2. J. Theodore Bent, *Report on the 63d. meeting of the British Association,* Nottingham, sept. 1893, pages 557 et suiv.

furent ceux de Fa-Hian, au commencement du cinquième siècle, et de Hiuen-Thsang (Hiouen Tsiang), dans la première moitié du septième, ne servirent guère qu'à réveiller les connaissances géographiques. Hiuen-Thsang est certainement l'un des plus grands voyageurs qui

N° 281. Empire de Chosrav.



1 : 50 000 000



aient jamais vécu. Les érudits modernes ont identifié un certain nombre d'étapes de ses longues pérégrinations [1].

Par une remarquable coïncidence, le royaume de Perse arrivait à l'apogée de sa puissance à l'époque même où l'empire d'Orient avait sa plus grande extension. Entre ces deux grands États, dont les peuples professaient des religions différentes, l'une et l'autre dans leur période de propagande agressive, la rivalité fatale devait souvent

1. A. Stein, *Report on a Journey... in Chinese Turkestan*, 1901. — Pour plus de détails sur le même sujet, *voir* vol. IV, pages 166 et suiv.

s'exacerber en guerre. Au milieu du sixième siècle, l'avantage était aux Perses, qui avaient alors pour roi le fameux Khosru (Chosroès) le « Juste », le souverain studieux, le protecteur des philosophes athéniens et des lettrés hindous. Bien des fois, les artistes persans purent à bon droit sculpter sur les parois du Zagros qui regardent l'Occident des figures colossales de Khosru, dominant avec superbe les plaines de la Mésopotamie. Le « Roi des rois » continua la tradition des Darius, des Artaxerxès et de Sapor posant son pied sur le cou de l'empereur Valérien. Khosru fit également sentir sa force dans la direction de l'Orient, et même beaucoup plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Tandis que ses troupes pénétraient dans la partie inférieure du bassin de l'Indus, une de ses flottes cinglait vers les côtes de Ceylan pour venger les injustices dont des marchands de Perse auraient été victimes[1]. Au Sud, les armées de Khosru, longeant la mer Rouge, atteignirent les montagnes de l'Arabie Heureuse, si rarement visitées par des conquérants. A cette époque critique où les diverses religions et sectes chrétiennes, gnostiques, mazdéennes se disputaient la prépondérance, où Mazdek prêchait ses réformes communautaires sur le plateau d'Iran, ces campagnes du roi des Perses en Arabie furent probablement pour beaucoup dans la fermentation morale qui prépara la naissance d'une foi nouvelle, à l'étonnement du monde.

Au commencement du septième siècle, les deux empires de Bysance et de Perse s'entre-heurtaient de nouveau, réprésentés, au moins pendant une partie de la lutte, par deux champions fameux, Khosru, deuxième du nom, et le grec Heraclius. En 616, la ruine de Constantinople semblait inévitable. Les Perses s'étaient emparés de l'Asie Mineure et de la Syrie; ils occupaient même Alexandrie. Dans Jerusalem, ils s'étaient saisis de la « croix », le symbole par excellence du chistianisme, et l'on transporta triomphalement ce trophée dans une ville de l'Azerbaïdjan. Puis les Perses, traversant toute l'Anatolie, étaient venus s'établir à Chalcédoine, presqu'en face de la Rome d'Orient, et naviguaient à travers le détroit. Les peuples du Nord, Bulgares, Avares, accouraient déjà pour prendre part au pillage : Constantinople se trouvait enfermée comme en un étau...

Les Bulgares, « la nation la plus flétrie par l'histoire, comparés

1. J. T. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 86.

à laquelle les Huns peuvent passer pour civilisés » (A. Lefèvre), avaient fait leur apparition dès avant l'an 500 sur les bords du Danube [1] et presque chaque hiver traversaient le fleuve en quête d'esclaves et de richesses ; on cite notamment l'incursion de 538, où, ravageant la Péninsule jusqu'à Corinthe, ils ramenèrent vers les Carpates 120 000 prisonniers. Puis, lorsque l'empire d'Orient se fut un peu habitué à ces déprédations périodiques, survinrent les Avares, autre peuple hunnique. Vers 550, ils traversent le Dniestr ; vingt ans plus tard, en une sorte d'alliance avec les Longobards, passant à cette époque en Italie, ils ont formé, de la Theiss au Caucase, un vaste empire avec lequel les princes du Bosphore ont plus d'une fois à compter.



ROIS SASSANIDES SCULPTÉS SUR LES PAROIS DU ZAGROS
D'après une photographie de J. de Morgan
(Mission archéologique en Perse.)

Mais, grâce à ce contact intime, Bysance devint pour le monde hunnique et slave ce que Rome avait été pour le monde germanique [2] : de hordes toujours en mouvement, elle fit des populations sédentaires agricoles ; aux païens sanguinaires, elle enseigna les formes de la religion chrétienne et donna une langue littéraire à tous ces ignorants. Les Serbes sont un exemple de l'influence civilisatrice de Constantinople[3]. Pressé par le danger, Heraclius fit appel à ces tribus slaves

1. Voir Cartes N°s 269, 270,275,276 et p. 347, 349, 377, 379. — 2 Fr. Harrison, cité par J. Morley, *Nineteenth Century*, 1904. — 3. Ad. Avril, *La Serbie chrétienne.*

qui s'étaient avancées du Nord jusque dans la vallée du bas Danube. Les Serbes avaient, eux aussi, entendu parler des doux pays du Midi, de leurs récoltes abondantes, de leurs fruits savoureux, des richesses des villes, et tout naturellement ils cherchaient à en disputer la possession aux conquérants de langue avare. Divisés d'ailleurs en bandes indépendantes les unes des autres et trop faibles isolément pour tenter la conquête de l'empire à leur profit particulier, ils étaient assez forts pour défendre énergiquement les territoires dont on leur faisait la concession définitive, à condition d'agir de concert avec l'empereur. Devenues les alliées et les protectrices de l'empire, les tribus slaves se targuèrent bientôt de l'importance de leur rôle dans la civilisation de la contrée, et se trouvèrent ainsi favorablement disposées à adopter la religion chrétienne que l'on professait autour d'elles. Ainsi les Serbes devinrent Grecs.



ARABES & BERBÈRES. — Notice historique

Mahomet (ou plutôt Mohammed, le « Loué ») naquit à La Mecque en 571, épousa la riche veuve Khadidja en 596, et commença à proclamer la nouvelle religion vers 610. Devant l'hostilité de la puissante famille des Koraïchites, dont cependant il faisait partie, il se retira à Médine (la fuite, *hidjret*, l'hégire, fixée ultérieurement au 11 Juin 622) : après une série de luttes, appuyé par plusieurs tribus des environs, il rentra en vainqueur à La Mecque en 630 ; deux ans plus tard, il mourait à Médine.

Après Mahomet, Abu-Bekr (632-634), Omar (634-644), Othman (644-656) furent « khalifes » (successeurs) élus et incontestés ; mais Ali (656-661), gendre de Mahomet ainsi qu'Othman, eut un compétiteur, Moaviyya, qui, ayant massacré les enfants d'Ali en 661, fut seul khalife jusqu'en 680. Le régime monarchique remplaçant le principe d'élection, ce furent des membres de la famille de Moaviyya, les Omeyades, qui régnèrent en Orient jusqu'en 750 et en Espagne jusqu'en 1031. De 750 à 1258, les Commandeurs des croyants appartenaient à la famille des Abbassides ; les plus célèbres d'entr'eux sont Harun-al-Rachid (766-809) et Al-Mamun (813-833).

L'Arabie avait embrassé l'Islam avant la mort de Mahomet : les annales ne sont point d'accord sur le détail des marches et contremarches des Arabes et des Grecs, et il ne faut pas considérer les dates suivantes comme indiscutables. Il semble que Damas ait ouvert ses portes en 635 ; la bataille de Kadesiyeh (Kadesia), qui décida du sort de la Perse, aurait eu lieu en février 637, mais le plateau d'Iran ne fut occupé que progressivement dans les années suivantes. Cette même année, 637, Jerusalem et Nisib acceptaient la domination arabe. Amru s'emparait de Babylone d'Egypte en 640, d'Alexandrie en 641 et des rivages de la Méditerranée jusqu'à la Tripolitaine en 642, vingtième année de l'hégire.

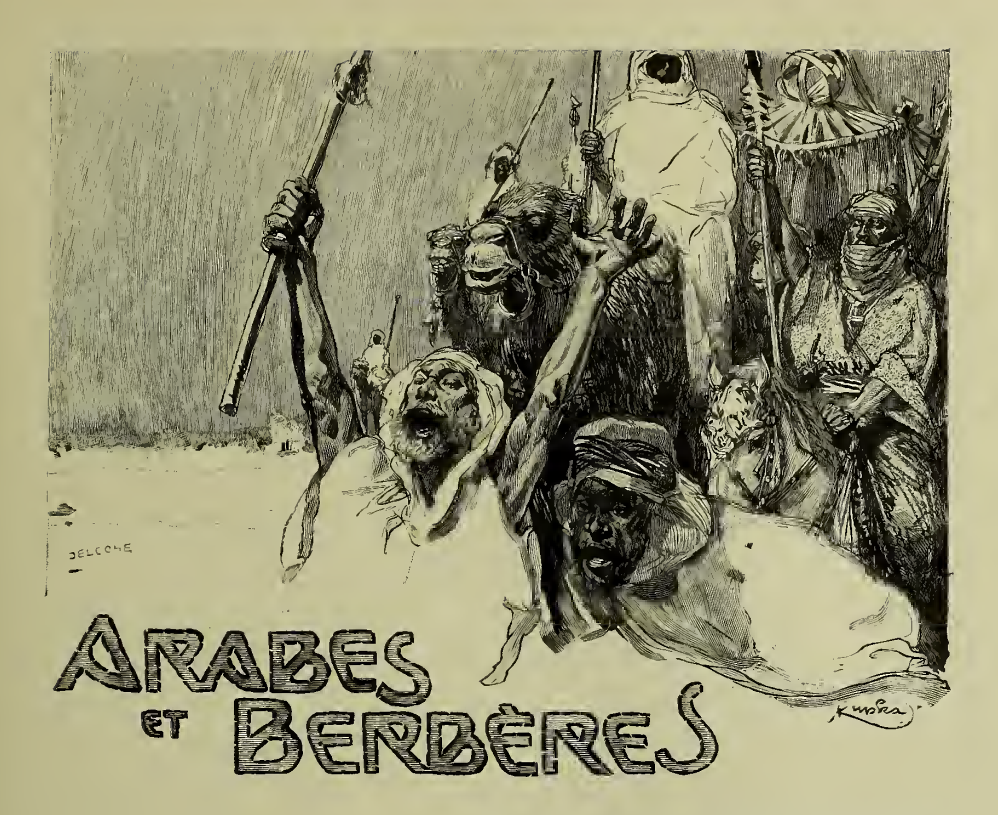
La conquête de Cypre date de 647, celles de Rhodes et de Nubie

de 651 : Ghadamès fut occupée en 668 ; un premier blocus de Constantinople par les Arabes fut poursuivi avec plus ou moins d'ardeur pendant sept années, 669 à 675 ; Carthage fut prise en 699 ; Tarik traversa le détroit de Gadès en 711 ; la rencontre de Charles Martel et d'Abd-er-Rahman dans les plaines de Poitiers date de 732 ; de 831 à 878, les principales villes siciliennes se soumirent aux Arabes et plusieurs points de la côte italienne en firent autant à la fin du neuvième siècle.

Kufa fut fondée en 637, Basrah en 640, Kairouan en 670, Bagdad en 762, Fez en 808. L'Espagne maure ne reconnut jamais les Abbassides, le Maghreb devint indépendant en l'an 800, et la vallée du Nil ne relève plus des Khalifes de Bagdad depuis 870.

Parmi les poètes, écrivains, savants et voyageurs arabes, nous ne citons que quelques-uns des plus connus.

	Ere vulgaire
Tabari, historien, né à Amol, Perse.	839-922
Massudi, voyageur et historien, mort au Caire.	— 956
Ferdusi ou Firduzi, poète persan, né et mort à Thus,	933-1025
Avicenne ou Ibn-Sina, philosophe et médecin à Bokhara.	980-1037
Hariri, littérateur, né et mort à Basrah,	1054-1122
Algazel, philosophe, vécut en Syrie et en Perse,	1058-1111
Omar Kheyyam, poète et mathématicien, mort à Nichapur.	— 1124
Edrisi, voyageur et géographe, né à Ceuta,	1099-1164
Avempace ou Ibn-Badja, né à Saragosse, mort à Fez,	1100-1138
Averrhoès, philosophe et médecin, né à Cordoue, mort au Maroc.	1100-1198
Abu-Ezra, juif espagnol.	1119-1174
Abd-al-latif, voyageur, né à Bagdad,	1161-1231
Abu-el-Faridh, poète égyptien,	1181-1234
Saadi, poète persan, né et mort à Chiraz,	1184-1291
Abulfeda, géographe et historien, né à Damas,	1273-1331
Hafiz, poète persan, né et mort à Chiraz.	— 1388
Ibn-Khaldun, historien, né à Tunis, mort au Caire,	1332-1406



Les bornes disparaissaient devant les Arabes, le sol devenait le patrimoine commun de la tribu dont les membres étaient désormais frères et affiliés par la foi.

CHAPITRE IV

EXTENSION RAPIDE DE L'ISLAM. — PROPRIETE COMMUNAUTAIRE
CARACTÈRE ANARCHIQUE DE L'ARABE. — FATALISME
EFFETS DES VICTOIRES MUSULMANES SUR BYSANCE ET LA PERSE
CHIITES, ICONODOULES, ICONOCLASTES. — CONQUÊTE DE LA MAURÉTANIE
INVASION DE L'ESPAGNE. — SARRASINS EN FRANCE
SCIENCE ARABE. — FRÉNÉSIE DES VOYAGES. — ÉQUILIBRE DES FORCES

L'empire d'Orient avait alors grand besoin de consolider sa structure dans la moitié européenne de son territoire, car du côté de l'Asie surgissait un nouvel ennemi, l'Arabe, à peine moins redoutable pour les Bysantins que pour les Perses. En 632 déjà, dix années après l'hégire de Mahomet, et l'année même de la mort du prophète, les Arabes sortaient de leur péninsule pour aller propager de par le monde la foi en le seul vrai Dieu, et Khaled, l' « Épée d'Allah », remportait sur les Perses la première bataille rangée. Les victoires se succédaient

comme par enchantement. Tout le bassin de l'Euphrate, puis toute la Syrie tombent au pouvoir des Mahométans; le temple de Jerusalem est transformé en mosquée. L'empire des Sassanides s'écroule. et, du coup, la domination des Arabes se fait sentir jusque dans l'Inde. Puis l'Egypte est envahie, bientôt annexée, et les vainqueurs, s'engageant à l'ouest entre le désert et la mer, s'avancent jusqu'à Tripoli, par delà la Cyrénaïque. Neuf années ont suffi pour constituer un empire plus vaste que celui de Constantinople.

Malgré la persistance des haines et des vendettes entre les familles et les tribus, les premières conquêtes du mahométisme eurent un caractère vraiment explosif que lui donnèrent les imaginations ardentes et les énergies soudaines des Arabes entraînés tout d'abord dans son orbite. Ces pâtres, ces chameliers, ces marchands étaient devenus tout d'un coup d'ardents propagandistes. et tous. d'une seule volonté. d'un seul élan, se précipitaient à la conquête du monde pour le soumettre à la vraie foi. Dans l'histoire des conquêtes, rien n'égale la merveilleuse campagne de Khaled qui part de l'Arabie. avec quelques milliers d'hommes, sans autres vivres que le peu de farine contenue dans le sac de chaque guerrier. sans chariots, sans munitions entravant sa marche. et qui, ne laissant point de cadavre ni de traînard en route, court pendant sept jours et sept nuits à travers le désert, large d'un millier de kilomètres, pour apparaître soudain devant Damas et disperser les Grecs d'Heraclius. Pareille énergie, qui semble tenir du miracle, ne peut s'expliquer que par un fanatisme collectif : tous les individus dans l'armée entière n'avaient qu'une âme. Et les conquêtes musulmanes, dans leur prodigieux mouvement d'expansion, à l'orient, jusqu'aux Indes, au nord-est, jusque dans les steppes des Turcomans, au nord, dans l'empire bysantin, à l'ouest. jusqu'au bord de l'Atlantique et par delà les Pyrénées, pourraient-elles s'expliquer si les envahisseurs n'avaient été saisis de cette fureur sacrée qui. d'avance. leur donnait la victoire? Sans doute, ils étaient soulevés au-dessus d'eux-mêmes par une foi absolue dans le miracle : c'est ainsi que, plus tard, les Espagnols arabisés, dans leurs prodigieuses luttes contre les Aztèques, les Toltèques ou Quichua du Nouveau Monde, voyaient toujours un saint Jacques de Compostelle ou une sainte Vierge combattre devant eux dans le ciel et les exciter au massacre.

Les Arabes se croyaient guidés par Allah lui-même et se lançaient

frénétiquement dans la mêlée ; mais, dans ce merveilleux élan de lutte, une part notable était certainement due à leur nature d'origine, au caractère et à la morale que leur avait donnés la vie sous un soleil

N° 282. Pays de l'Hégire.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil

ardent, aux confins du désert. On a comparé, avec raison semble-t-il, l'intervention périodique des Arabes dans l'histoire à la floraison subite de l'aloès, plante du désert qui reste grise ou poudreuse pendant cinquante ou cent ans, puis, épanouissant soudain sa large fleur écarlate, illumine la plaine de son éclat. La civilisation arabe fut pour beaucoup de peuples conquis une véritable libération et coïncida pour

nous avec l'apport des manuscrits grecs, avec le renouveau de la science hellénique dans la nuit du moyen âge, mais ne nous montre-t-elle pas combien les raisonnements ordinaires sont impuissants à expliquer cet ensemble si éclatant de phénomènes historiques : la brusque apparition des Arabes dans l'histoire générale, comme par une sorte de fulguration, puis leur retour, après quelques siècles, dans l'existence obscure de pasteurs nomades? Aussi ces contrastes restent-ils inexpliqués pour ceux qui, dans le milieu présent, ne cherchent pas aussi les apports héréditaires des milieux primitifs.

A cet effet cumulatif des éléments du milieu, il faut ajouter également les conditions économiques et sociales de la société qui se constituait à nouveau. La polygamie était la coutume générale introduite par les conquérants arabes, et, en pays conquis, n'ayant point à acheter leurs épouses, ils l'appliquaient d'une manière constante, bien plus qu'en leur pays originaire. Devenus maîtres absolus, ils pénétraient dans les familles, les transformant à leur profit; ils épousaient les filles des vaincus, et tout d'abord les générations nouvelles, appartenant par leurs pères à la race des conquérants, en apprenaient la langue et, se vantant de leur descendance, en continuaient l'orgueil. En Syrie, notamment, le premier siècle ne s'était pas écoulé depuis la conquête que l'ensemble de la population, sauf les tribus des montagnes et les sectes chrétiennes ou juives tolérées, était arabisé en apparence : l'adaptation s'était faite avec cette rapidité singulière parce qu'elle s'accomplit dans chaque maison, sous chaque tente, aux origines mêmes de la vie. Mais les conceptions funestes de la polygamie, qui, sous sa forme orientale, a pour point d'appui la domination absolue de l'homme, la transformation même de la femme en une simple possession, comme le cheval ou le chien, devaient également se faire sentir très vite dans la société nouvelle, en diminuant d'une manière physique et morale l'énergie de la race. Après l'extension soudaine donnée à la nation, il y eut forcément recul. Driesmans a pu dire[1] que les Arabes furent victorieux aussi longtemps que la femme conserva chez eux une position prépondérante dans la famille et une part active à la vie sociale. Leurs royaumes succombèrent dès que la religion eut séquestré la femme

1. H. Driesmans. *Wahlverwandtschaften der deutschen Blutmischung*; — Roorda van Eysinga.

dans le harem où elle n'est désormais qu'une esclave destinée à la seule satisfaction de son seigneur et maître, et dont il se croit tenu de ne parler qu'en termes avilissants. Comment peut se faire, en ces conditions, l'éducation des générations nouvelles?

La question de la propriété se mêla aussi à ces grands événements. N'y avait-il pas dans la fureur de l'Arabe contre le monde chrétien quelque chose de la haine du nomade, ignorant la barrière des domaines privés, contre les propriétaires individualistes qui posent des dieux termes aux quatre coins de leur sol [1]? Sans doute, il n'est pas une différence entre peuples qui ne soit une cause d'aversion. Les Arabes devaient haïr les Byzantins et tous les peuples à civilisation romaine qui se partageaient le sol en qualité de propriétaires particuliers, possédant le droit personnel d'user et d'abuser. D'ailleurs, ils apportaient une autre forme de propriété : le régime communautaire de la tribu, et c'est à ce régime qu'il faut certainement attribuer les raisons majeures de la prodigieuse rapidité des conquêtes arabes. Au



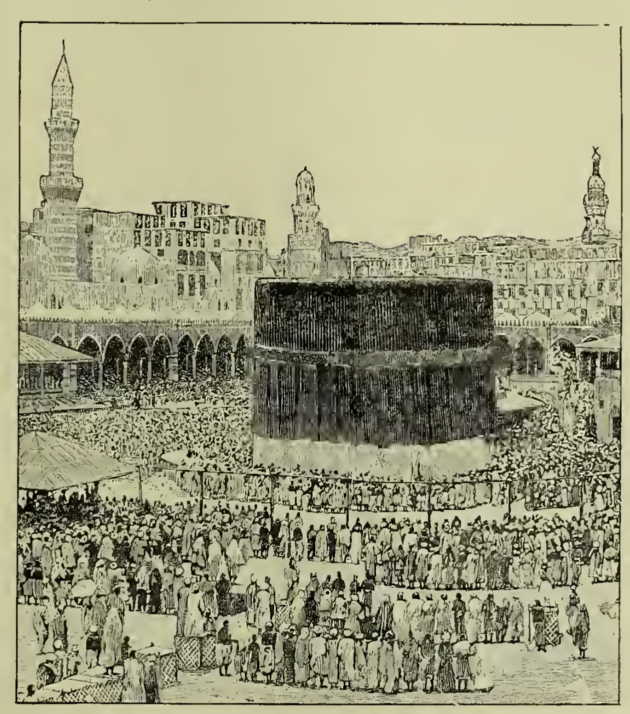
INTÉRIEUR D'UN HAREM ANCIEN A DAMAS.
(*Civilisation des Arabes*, par G. Le Bon.)

1. Pierre Kropotkine ; — Ernest Nys, *Autour de la Méditerranée*, p. 5.

fond de toute révolution politique durable, il faut chercher l'évolution sociale : c'est aux bases mêmes de la société que l'équilibre se modifie. Si les Arabes ont facilement triomphé, c'est que, vis-à-vis des mondes bysantin, persan et autres, ils représentaient un principe supérieur. A tous les esclaves qui proclamaient avec eux la gloire du Dieu unique, ils apportaient la liberté et, de plus, une égalité religieuse complète et la ferveur fraternelle que donne une foi commune. Aux travailleurs de la terre, privés de leur part légitime du sol cultivable, opprimés par les grands feudataires, pressurés par le fisc, ils octroyaient le droit à la culture et à la récolte. Les bornes disparaissaient devant eux : le sol devenait le patrimoine commun de la tribu dont les membres étaient désormais frères et affiliés par la foi. Sans doute, cette attribution de la terre à la communauté des fidèles constituait un grand danger pour l'avenir, puisque des chefs et maîtres absolus pouvaient se substituer un jour à leurs sujets; mais aussi longtemps que dura la ferveur religieuse, la forme nouvelle de la tenure du sol fut vraiment la délivrance pour toutes les foules asservies, et c'est avec une explosion d'enthousiasme qu'elles accueillirent le vainqueur qui leur assurait à la fois la dignité d'homme et le pain.

L'unité, la simplicité de la foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète » fut pour beaucoup dans les victoires des Arabes qui ne trouvaient devant eux que des adversaires indécis, sans élan, sans force surnaturelle qui les portât. Toutefois, l'Islam lui-même n'était pas aussi franc d'allures qu'on pourrait se l'imaginer d'après sa doctrine. L'impossibilité de gouverner le monde selon de pures abstractions ne fut jamais mieux constatée que par les conditions matérielles du lieu d'origine dans lequel le mahométisme s'est premièrement cristallisé. La religion du vrai, de l'unique dieu qui règne dans l'immensité, contemplant toutes choses du haut des cieux, ne semblait pas devoir se rattacher à un endroit précis, comme le temple de La Mecque. Au contraire, l'infini du désert monotone, avec ses sables qui se déroulent d'un horizon à l'autre, parle mieux de la toute-puissance d'Allah qu'un lieu déterminé où de misérables hommes se livrent aux occupations banales de la vie et aux transactions du commerce. Et pourtant Allah, abaissé par les fidèles, fut bien obligé de descendre sur La Mecque et de la choisir comme son sanctuaire préféré. Mahomet le prophète, si pénétré qu'il fût de

l'omniprésence de son Dieu, n'en transféra point héroïquement le culte sur quelque âpre montagne du désert ; mais, obéissant quand même aux anciennes divinités locales, aux hallucinations de tout un passé maudit, il dut se borner à détruire les idoles de La Mecque, et c'est encore devant la source jaillissante de Zemzem qu'il vint se prosterner, c'est la pierre de la Kaaba qu'il baisa de ses lèvres : doublement païen, adorateur des fontaines, adorateur des pierres, il commença par vicier, dès son premier mouvement, le culte du Dieu pur esprit, et, naturellement, il fut imité par tout son peuple de fidèles.



LA MECQUE
LA PRIÈRE DEVANT LA KAABA DANS LA GRANDE MOSQUÉE.
(D'après une photographie de M. Gervais Courtellemont.)

Les anciens cultes se fondent graduellement dans les formes nouvelles, mais ils ne périssent point : sous le plus strict monothéisme vit encore le fétiche, de même chez l'ancien naturiste ou polythéiste. L'Arabe était déjà quelque peu monothéiste bien avant Mahomet [1], le Coran lui-même le déclare expressément : « Dans les moments de grand danger, les païens invoquaient toujours Allah et non les faux dieux. » A l'intérieur de chaque cerveau se disposent en strates toutes les religions du passé. La Kaaba fut le panthéon arabe où vinrent se confondre tous les dieux de la Péninsule, les trois cent soixante idoles qu'avaient autrefois érigées autant de tribus [2], et le monothéiste le plus ardent fut, parmi les fidèles, celui chez lequel toutes les divi-

1. J. Wellhausen, *Die Reste des arabischen Heidenthums.* — 2. R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, p. 28.

nités de famille, de clan, de tribu se confondirent le plus intimement en une seule personnalité souveraine.

Pendant les premiers temps de l'expansion arabe, aussi longtemps que les combattants de l'Islam, animés par la ferveur primitive, furent également d'origine assez pure pour que l'hérédité persistât dans le caractère et les mœurs de la plupart d'entre eux, on remarqua chez les plus nobles de leurs chefs une fière simplicité qui rappelait la vie du désert sous la tente hospitalière, et que les pieux musulmans d'aujourd'hui essaient d'imiter de leur mieux. Encore maintenant, les fidèles, à quelque rang qu'ils appartiennent, doivent avoir soin de se débarrasser de tout objet précieux, de toute monnaie d'or, avant de se prosterner dans la prière. Ils doivent redevenir pauvres à leurs propres yeux et à ceux d'Allah, du moins pendant le moment de l'entretien sacré. En outre, il faut se garder du « mauvais œil » en présence d'Allah, et rien plus que l'or n'attire l'envie, source de la haine et de tout mal [1]. Dans le temple, aucune préséance, aucune place réservée : pauvres et riches, noirs et blancs se rangent côte à côte dans une même adoration.

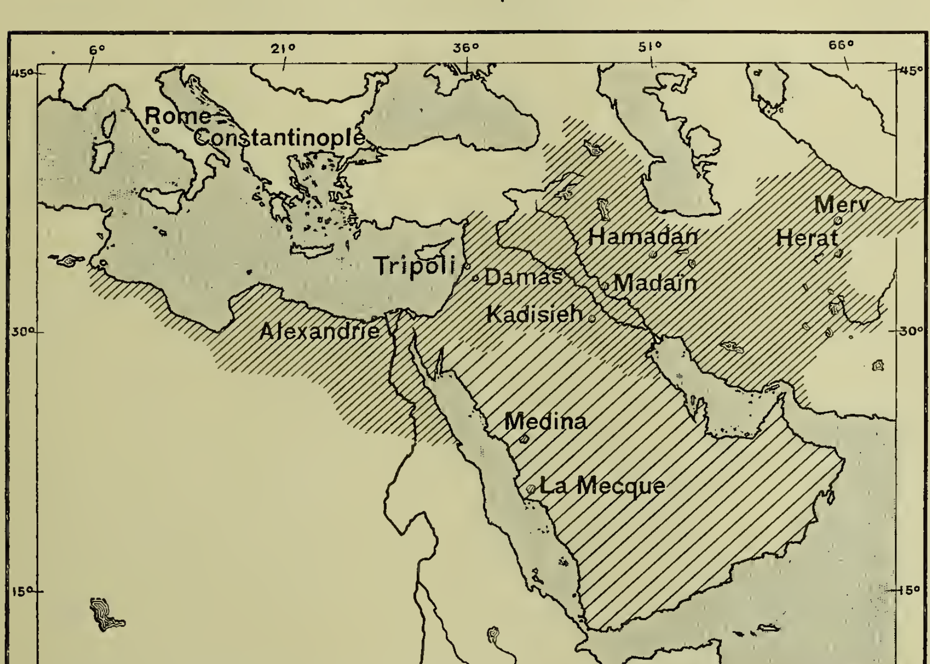
Chez les purs Arabes, la victoire ne pouvait suivre les croyants que pendant la période de la grande ferveur religieuse, les unissant en une seule masse irrésistible, car, par nature, le fils du désert, habitué à la vie libre dans l'espace immense, s'accommode mal de l'autorité : aussi a-t-on pu le qualifier d' « anarchiste », dans le sens rigoureux d'homme sans maître. Dès que la foi l'abandonne, il se débande, reprenant sa volonté, suivant le chemin de son choix. Et, chose curieuse, ce fut un Arabe, Ibn-Khaldun, qui semble avoir formulé le premier la théorie d'une société anarchique, débarrassée de tout gouvernement. D'après le savant historien du quatorzième siècle, la cité « parfaite », c'est-à-dire idéale, est constituée en dehors de toute domination matérielle, de toute loi, par l'accord des sages qui recherchent uniquement la perfection et que laissent indifférents les mesquines considérations d'intérêt politique ou national [2].

Du reste, le pays natif de l'Arabe ne fut jamais conquis : les anciens Chaldéens et Egyptiens ne firent que poser le pied sur les provinces extérieures de la contrée : les Hymiarites ne possédèrent à

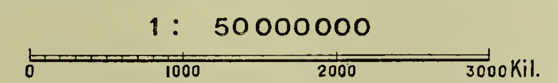
1. H. Brugsch, *Aus dem Morgenlande*, p. 20. — 2. Ernest Nys, *Revue de Droit International et de Législation comparée*, t. XXX, 1898.

aucun moment l'ensemble péninsulaire : le général d'Auguste, Aelius Gallus, envahissant l'Arabie, fut arrêté par une épidémie avant d'avoir pénétré bien loin; quant à la sujétion politique des Arabes aux Osmanli, elle est toujours restée partielle et précaire. Et, par un

N° 283. Premières Conquêtes des Arabes.



1 : 50 000 000



C'était la Tripoli de Barbarie (Tarabolos-el-Gharb), sur la côte d'Afrique, au sud de la Sicile, qu'il importait d'indiquer sur cette carte et non celle de Syrie (Tarabolos-ech-Cham).

Le grisé lâche s'applique à la péninsule Arabe supposée convertie à l'Islam avant 632, les hachures serrées recouvrent les territoires conquis par les Mahométans de 632 à 664, mais la plus grande partie de ces contrées était sous la domination arabe dès avant 644, lors de la mort du second successeur de Mahomet, le khalife Omar.

phénomène bizarre, il se trouva que deux cents ans après que les paroles brûlantes de Mahomet eurent lancé les Bédouins à la conquête du monde et lorsque la civilisation dite « arabe » rayonnait au loin, les vrais « fils du désert » étaient devenus fort rares dans les armées envahissantes ; d'autres races asiatiques les y remplaçaient : surtout des Turcs et des Mongols. La plupart des Arabes que n'avait pas dévorés la guerre triomphante revinrent dans la péninsule d'origine, échappant ainsi au

grand Etat mondial pour reprendre la vie libre et fière dans la petite tribu des aïeux. Chacune des peuplades primitives reprit son autonomie, ses traditions, sa loi du sang, même contre la famille du prophète. Et de l'immense butin de connaissances et d'idées recueillies dans le monde étranger, les Arabes ne rapportaient rien dans leur patrie : tels ils étaient partis du Nedjd ou du Hedjaz, et tels ils revenaient, insoumis et aristocrates.

D'ailleurs la foi qui avait armé les Arabes pour la guerre sainte les condamnait par cela même à la résignation en cas de désastre. Au fond, la religion du mahométisme pur, sous sa forme monothéiste par excellence : « Il n'y a de Dieu que Dieu », est la foi aveugle à l'invincible destin. Tout ce qui s'accomplit est irrévocable. Tout événement est fatal, décidé de toute éternité dans l'aveugle vouloir de celui que nul ne peut fléchir. Dans l'aimable polythéisme, tout a son Dieu, jusqu'au buisson de roses : on peut toujours espérer, car le désespoir même a ses divinités. Et dans le sévère christianisme, surtout sous sa forme catholique, chaque saint est un intercesseur : le malheureux peut s'adresser à l'armée des saints, même à quelque pouilleux divinisé qui se grattait sur un fumier, et s'il verse une larme, les anges peuvent la recueillir et la porter comme un diamant aux pieds de la Vierge toujours pure.

Ainsi le caractère de l'Arabe proprement dit, tel que l'avait déterminé la contrée d'origine, n'était point celui du guerrier de profession. Après ses marches triomphantes, dues à l'exaltation de la foi religieuse, le fils du désert ne se trouvait plus dans son rôle naturel au milieu des nations agricoles, et c'est pourquoi, abandonnant les armées que commandaient d'authentiques descendants du Prophète, il réintégra sa péninsule originaire. Ainsi s'explique ce fait que la conquête arabe, accomplie par les compatriotes de Mahomet, n'eut de durée que dans les pays ressemblant géographiquement à l'Arabie par les monts rocheux, les déserts de sable et de pierre, les eaux rares et les groupes d'oasis : les conquérants ne firent souche et ne se perpétuèrent à l'état de tribus que dans les contrées analogues aux leurs, celles qu'on pourrait appeler les « Arabies extérieures ». En Perse, en Syrie, en Egypte même, ils ne furent que des étrangers, tandis que, bien loin vers l'ouest, par delà le désert de Libye, et jusqu'à l'océan Atlantique, ils se retrouvèrent chez eux près des dépressions tunisiennes (*sebakh*), et sur

les hauts plateaux qui dominent le Tell algérien, dans les montagnes du Maroc.

Certainement l'apparition des Arabes sur le théâtre du monde eut par contre-coup des conséquences heureuses pour la longue durée de l'empire d'Orient, sinon pour son étendue territoriale. En frappant la Perse qui se trouvait en contact immédiat avec les multitudes sémitiques campées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, les guerriers de l'Islam écartaient précisément le plus dangereux adversaire de Bysance; en s'emparant de la Syrie, ils lui rendaient également



British Museum.

MAHOMET ASSIÉGEANT LA FORTERESSE DE BAUN-AR-NADHIR.
L'ANGE GABRIEL LUI PRÉSENTE UNE COUPE ET UNE BOUTEILLE.
(Miniature, *Histoire universelle arabe*, XIVe siècle.)

ment service, car Constantinople usait ses forces à maintenir sous sa domination ce boulevard, long de cinq cents kilomètres et resserré entre le désert et la mer. La seconde Rome put jouir d'un long répit dont elle profita, sinon pour se reconstituer sagement et reprendre des forces par l'affranchissement des monopoles, par l'initiative du travail libre, du moins pour amasser des richesses et reconquérir son prestige. C'est en partie grâce à l'affaiblissement des contingents arabes, produit par leur rapide épanchement du côté de l'est vers la Perse, et du côté de l'ouest vers l'Egypte, que le centre perdit de sa puissance d'attaque dans la direction du nord et fut un voisin moins dangereux que la Perse, mais c'est aussi parce que des contrées peu propices au développement de l'Arabe séparaient Constantinople de la

plaine mésopotamienne. Tout en guerroyant contre l'État qui représentait par excellence la religion rivale, les khalifes n'avaient plus dans l'élan de leurs fidèles une poussée suffisante pour sortir des plaines et des terres brûlées du midi, à travers les plateaux et les montagnes de l'Asie mineure.

Pourtant les Arabes firent des tentatives fréquentes pour surprendre la cité qui personnifiait en elle à la fois le monde chrétien et le prestige de la Rome antique. S'avançant en Anatolie par la porte de Cilicie, ils traversaient la Péninsule à marches forcées pour arriver rapidement à Constantinople; mais ils avaient été précédés par les signaux de flamme qui s'allumaient de colline en colline, et l'on avait pris les mesures nécessaires pour empêcher le passage du Bosphore. Il est vrai qu'un certain empereur Michel, ennuyé de ce qu'on vînt le troubler à l'amphithéâtre pour lui annoncer l'invasion des Arabes, défendit (859) qu'on le fatiguât davantage par l'emploi de cette télégraphie gênante [1]; mais à cette époque, les Arabes avaient déjà perdu leur première furie et par trois fois les essais de blocus qu'ils avaient faits par mer s'étaient terminés sans gloire et sans profit. Aussi Bysance put-elle continuer de servir de boulevard à l'Occident contre l'Islam pendant six siècles encore, et, quand elle succomba, ce fut sous les coups d'une autre race que celle des Arabes.

Les changements opérés en Perse par la conquête arabe furent d'une étonnante soudaineté : on eût pu croire qu'ils avaient été produits comme par un coup de foudre. Avant la formidable rencontre de Kadesiyeh, « la bataille des batailles », qui dura quatre jours, c'est par dizaines de millions que les Iraniens professaient la foi mazdéenne : quelques années après, tous les Persans, à l'exception de faibles communautés proscrites, se disaient musulmans. La force brutale le voulut ainsi, il avait fallu se convertir de force ou mourir, et comme il arrive toujours en pareil cas, les moins nobles s'étaient soumis, tandis que les meilleurs avaient subi la mort; une sélection à rebours s'était accomplie. Les vaillants, les hommes à convictions fortes, ceux qui, suivant l'expression iranienne, « regardaient superbement les superbes », ceux-là tombèrent dans les combats tandis que le troupeau des

1. W. M. Ramsay, *Geographical Journal*, oct. 1903, p. 101.

lâches, obéissant aux ordres des nouveaux maîtres, reniant bassement ce qui avait été sa foi, préparait aux dynasties des conquérants et despotes de longues générations de sujets avilis. Après les massacres, plusieurs siècles se passèrent en un long silence de la pensée, et c'est dans la poésie que refleurit le génie persan.

Le dernier centre de résistance contre l'étranger fut le pays de Raï, l'antique Raga, ou Rhaga, qui, déjà sous les Akhéménides, constituait un petit Etat sacerdotal, indépendant, comme l'est de nos jours le Vatican, en plein royaume d'Italie. Un grand prêtre, qui se donnait pour le successeur de Zoroastre, y édictait en paix des décrets religieux. La vénération du passé avait maintenu ce pouvoir ecclésiastique pendant la durée des siècles malgré les changements politiques et les conquêtes ; mais la haine des musulmans s'en exaspéra d'autant. Khaled vint assiéger le chef des mages dans la forteresse d'Ustûnâvand et la prit d'assaut : ce fut le dernier épisode de la résistance nationale des Iraniens[1]. Le Roi des rois périt de mort violente à Merv (651) et son fils alla se réfugier auprès de l'empereur de Chine, tandis que les armées mahométanes, dépassant l'Iran, pénétraient d'un côté dans le Seïstan et le Kabulistan, de l'autre dans le Turkestan jusqu'à Samarkand.

Cependant tous les mazdéens n'avaient pas été exterminés ou convertis : quelques-uns avaient pu se maintenir ignorés en une citadelle de montagne, près de Yezd, d'autres dans les monts du Khorassan, et les fuyards les plus heureux trouvèrent un asile sur le roc insulaire d'Ormuz, puis dans la péninsule du Gudjerat, où ils déposèrent les livres sacrés et leur Feu toujours vivant, sauvés à grand'peine des mains impures de leurs ennemis. Ainsi qu'on le constate par les déclarations de foi que durent faire les suppliants pour obtenir l'hospitalité, les préceptes de leur religion première étaient déjà bien modifiés, et le sens originaire de leurs pratiques ne se comprenait plus qu'à demi. Cependant la forte cohésion, la ténacité morale de ces exilés volontaires leur donna bientôt un rang fort élevé parmi les populations du Gudjerat et du Konkan : peu à peu, lorsque Bombay eut été fondée, les Parsi ou « Persans » se trouvèrent à la tête du commerce de cette ville, comme les Genevois et les Bâlois, autres fils d'exilés pour leur foi religieuse, arrivèrent à diriger le commerce et la banque de la Suisse.

1. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 520.

Il semble donc au premier abord que les conditions géographiques de l'Iranie n'avaient exercé aucune influence sur la transformation religieuse de la nation; néanmoins il faut constater que le mahométisme persan n'est pas identique à celui des autres nations converties à l'Islam, et les frontières des religions coïncident presqu'exactement avec les limites d'Etat. Les contours du royaume de Perse et ceux du Chiat-Ali, c'est-à-dire du territoire habité par les sectateurs d'Ali, offrent la même forme et les mêmes dimensions. C'est que la conquête n'a pas changé les peuples aussi profondément qu'il y paraît. Si les vaincus sont obligés d'adopter un culte étranger, ils ne le font qu'en apparence : jamais ils ne le reçoivent sous la forme imposée ; tout au plus, par suite de l'avilissement dans lequel ils sont tombés, répètent-ils des mots et des formules qui pour eux n'ont pas de sens. Ce qui devient alors leur véritable religion n'est autre chose que l'amas des superstitions antiques badigeonnées à nouveau : le mysticisme, l'extase, la magie refleurissent, et les dogmes récemment introduits restent dans l'arsenal des temples, comme des armes inutiles.

D'ailleurs l'individualité de la Perse comme être géographique et historique nettement délimité était trop forte pour que la religion musulmane du pays ne réussît pas à prendre une forme patriotique : toute occasion devait être bonne pour atteindre ce résultat. Le khalife Ali, gendre et neveu du prophète, ayant donné pour épouse à son fils Hussein une fille de Yezdidjerd, le roi détrôné, la Perse se trouvait ainsi gouvernée par une famille appartenant à la fois au sang de Mahomet et à celui des Sassanides. Mais Hussein fut massacré dans la mosquée de Kufa, non loin de l'Euphrate, puis on égorgea, avec tous leurs parents et amis, les deux enfants qui devaient représenter en Perse la dynastie nationale. Le pouvoir changea de mains, et les Perses, trop faibles pour se soulever, durent accepter de nouveaux maîtres : mais la légende s'étant emparée de la mémoire des deux enfants, Hussein et Hassan, transforma graduellement la scène du meurtre en une sorte de sacrifice divin autour duquel se constitua la forme spéciale du mahométisme persan. Le nombre des Sunnites, c'est-à-dire de ceux qui se conforment à la règle ou « Sunna », diminua rapidement, et maintenant on n'en trouve guère en Perse que parmi les étrangers, Tartares, Kurdes, Arabes, Béloutches, Afghans et Turkmènes.

D'après les dogmes du chiisme, Ali a le même rang que Mahomet dans la vénération des fidèles. Si le beau-père est prophète, le gendre est lieutenant-vicaire : il est la réincarnation de l'antique Djemchid ;

N° 284. La Perse et le Chiat-Ali.



1 : 25 000 000

0 500 1000 1500 Kil.

Le liseré de hachures indique les limites de l'empire Persan, et le grisé vertical l'étendue du Chiat-Ali. Les seuls renseignements que l'éditeur ait pu se procurer sont ceux que donne une carte à petite échelle de l'Atlas Berghaus. Du reste, en une pareille matière, on ne peut espérer avoir de document précis.

d'après quelques sectes, il serait même fils d'Allah, coexistant avec son père ; d'autre part, le khalife Omar, rival d'Ali, est considéré par les Persans chiites comme une sorte d'incarnation du mal : l'ancienne forme du dualisme religieux se reconstitue par les deux personnes des khalifes ennemis. Plusieurs autres détails de la religion et des mœurs

iraniennes rappellent le mazdéisme. Ainsi la fête par excellence est restée celle de l'équinoxe du printemps, du Neurouz, pendant laquelle on glorifiait Ormuzd et Mithra. De même si les musulmans qui se conforment à la règle sont absolument iconoclastes, il n'en est pas ainsi des Persans : ceux-ci ont des images dans leurs maisons, dans leurs mosquées même, et peignent volontiers le personnage d'Ali ; seulement la tête du « lieutenant » reste toujours recouverte d'un voile, soit parce qu'il n'a pas paru possible de violer aussi hardiment les ordres du Coran en des œuvres d'une aussi grande importance rituelle, soit, comme on le répète, parce qu'il serait impossible au peintre de représenter la perfection des traits du divin Ali. Le ciel, la terre, l'enfer de l'Iran sont restés peuplés des mêmes génies et des mêmes démons qu'il y a trois mille ans, comme si les successeurs de Mahomet n'avaient pas conquis le pays et ne lui avaient pas imposé par l'épée des formules nouvelles [1]. Enfin les Persans, n'osant plus transgresser la loi qui leur interdit d'épouser leur sœur, comme le voulait l'habitude, se marient-ils presque toujours avec une cousine germaine.

Il peut être nécessaire aux pèlerins et aux marchands de Perse qui s'aventurent au loin parmi les musulmans sunnites de se gérer avec prudence pour éviter l'insulte, les violences ou la mort : aussi ont-ils une réputation bien établie de souplesse et de ruse. Il est parfaitement convenu parmi les Iraniens que l'on peut en toute hardiesse dire un mensonge pourvu que l'on fasse en même temps une énergique restriction mentale. Les jésuites n'ont pas inventé cette façon de rester en paix avec Dieu, en se bâtissant, pour ainsi dire, au dedans de soi, un temple de la vérité, et en laissant des paroles impures et menteuses souiller la bouche. Cette vertu d'adaptation, devenue indispensable aux ambitieux et aux esclaves, est ce que les Persans désignent du terme de *ketman* : ils sont des plus habiles dans leur correspondance pour donner au langage deux sens bien distincts, l'un destiné au public, au gouvernement, à la police malveillante, l'autre à l'usage des initiés. De même que dans le moyen âge européen jusqu'à la Renaissance, et pour les mêmes raisons, les écrivains cherchaient à cacher leur enseignement réel sous une forme extérieure anodine, de même les auteurs de l'Iran écrivent à la fois pour la foule ignorante et pour leurs disciples

1. James Darmesteter, *Parsi-ism : its Place in History*, p. 10.

avertis : la fatalité du milieu fait de ces personnages avisés d'admirables hypocrites. Des pèlerins chiites, marchant vers La Mecque avec des Sunnites forcenés, se donnent volontiers pour des sectateurs de cet Omar qu'ils maudissent intérieurement comme le génie du mal, comme le démon sous forme humaine.

D'ailleurs la plupart des pèlerins de l'Iran s'arrêtent avant d'arriver à la Kaaba ; ils se bornent à franchir le Tigre et l'Euphrate pour visiter les villes saintes de Kerbela et de Nedjef ; ce voyage, quoique de moitié plus court, est tenu pour tout aussi méritoire, et pour les morts c'est le pèlerinage par excellence. Les Chiites s'imaginent que la sainteté particulière de cette terre sacrée des rives fluviales provient de ce qu'elle reçut les dépouilles de leurs premiers martyrs, Hussein et ses enfants ; mais, sans le savoir, ils obéissent à une superstition bien plus ancienne, car c'est dans ce district que des milliers et des milliers d'années avant nous, avant l'islamisme, le christianisme et le mazdéisme même, les Chaldéens possédaient leur immenses nécropoles d'Erekh ou de la « cité du Livre », Tout le sol de la région est un cimetière immense depuis les temps immémoriaux, et la terre qu'on retire des fosses pour faire place au morts se débite en gâteaux sacrés, en briquettes fétiches qui servent d'amulettes aux pèlerins.

De même que l'individualité religieuse de la Perse s'était reconstituée, de même l'individualité politique essaya plusieurs fois de renaître. De petits Etats indépendants tentèrent de se fonder, presque tous à une distance considérable du rebord des hautes terres, car la puissance des khalifes était trop grande en Mésopotamie pour que les Perses limitrophes pussent rêver d'indépendance : les Etats rebelles eurent leur centre de pouvoir à Bokhara, à Kirman, à Raï ou Rhaga, non loin de la Teheran actuelle, puis dans la gracieuse Nichapur, l'ancienne et fameuse Nisaea, où la légende grecque, héritière d'un mythe des mazdéens, fait naître Dionysos, le dieu niséen ou Bacchus.

Cependant l'influence de la Perse conquise se fit sentir sur les Arabes victorieux, même en dehors de l'Iran. On a constaté que les khalifes abbassides, cette dynastie de Bagdad qui s'établit au milieu du huitième siècle et à laquelle appartint le fameux Harun-al-Rachid, présentent dans leurs mœurs et leur gouvernement un caractère qui les rapproche beaucoup plus des rois perses que des premiers souverains arabes (E. Renan).

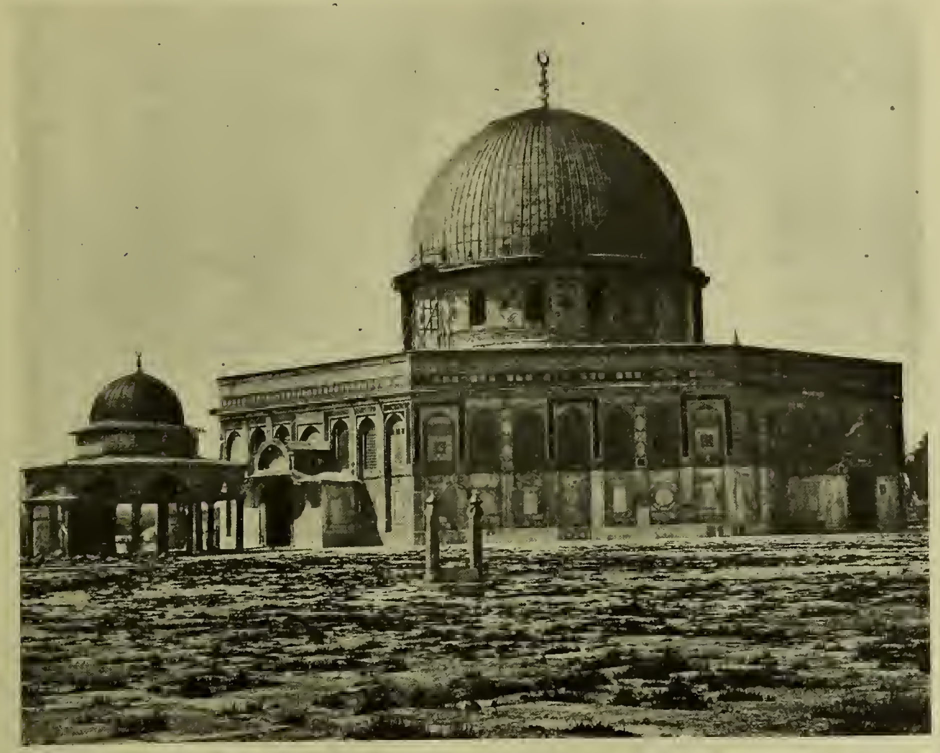
Même, en dépit des inimitiés et des guerres, les influences mutuelles de race à race produisirent de grands changements dans les idées, les religions et les mœurs. Ainsi, l'horreur que les Juifs, fidèles observateurs de la loi, et à leur exemple les Musulmans éprouvaient pour les images peintes, cette horreur finit par se communiquer à une moitié des chrétiens et devint une des causes les plus actives de controverses, de dissensions et de guerres. Pendant toute la durée du VIII[e] siècle, les familles, les provinces, l'empire se divisèrent en deux partis inconciliables, celui des « iconodoules » ou adorateurs d'images, et celui des briseurs, les « iconoclastes ». Si l'empire d'Orient perdit les Romagnes, c'est parce que les habitants de la contrée préférèrent se donner aux Lombards que d'abandonner le culte qu'ils pratiquaient traditionnellement devant les statues et les tableaux des saints. Les iconoclastes l'emportèrent dans l'empire d'Orient pendant une centaine d'années, et il n'est point étonnant que ce furent des femmes, les impératrices Irène et Théodora, qui décidèrent de revenir aux coutumes anciennes. Du reste, les iconoclastes eux-mêmes, tout fiers d'avoir renversé les images qui leur paraissaient impies, n'en avaient pas moins quelque signe matériel de leur foi, et les âpres musulmans continuaient de vénérer aussi leurs symboles, étendards du prophète, tuniques et tableaux verts.

D'ailleurs les anciens cultes survivaient toujours sous les nouveaux, même chez les fanatiques les plus ardents de l'une ou l'autre religion. Il n'est point de dieu, point de génie protecteur qui ne survive dans les rites des peuples, malgré les malédictions dont les adorateurs des divinités païennes avaient été chargés par les prêtres et les imans; bien plus, ceux-ci prennent part inconsciemment aux cérémonies faites en l'honneur des anciens dieux. Même les croyances populaires traversent successivement plusieurs religions officielles sans se modifier profondément. C'est ainsi qu'à Tyr on célèbre encore la fête de saint Mekhlar, dont le nom est identiquement celui de l'ancien Hercule Melkarth : une des coutumes locales est d'aller pêcher les coquillages de pourpre (*murex trunculus*) sur la côte occidentale de l'île, à l'endroit où s'élevait autrefois le temple phénicien de la divinité redoutable[1].

Les victoires de l'Islam dans l'Afrique septentrionale avaient suivi de près celles qu'il avait remportées dans l'Asie iranienne. Déjà dans

1. Socim ; — Conder, *Survey of Western Palestine.*

les temps préislamites, à l'époque romaine, des Arabes péninsulaires, les Luata ou Ruadites, avaient envahi la Maurétanie, et, pendant la seconde génération qui suivit l'hégire, les mahométans n'eurent qu'à fouler les traces laissées par leurs compatriotes païens [1]. Vers la fin du septième siècle, profitant d'un répit dans l'hostilité de Constantinople et dans les luttes entre chefs aspirant au khalifat [2], les armées arabes



Cl. Bonfils.

JERUSALEM. MOSQUÉE D'OMAR ET TRIBUNAL DE DAVID.

pénétraient dans l'intérieur de la contrée, et bientôt elles gagnaient le Maghreb, c'est-à-dire l'Extrême Occident, le Maroc actuel, et leurs chevaux se baignaient dans les flots de l'Atlantique. Dans l'année qui précéda la fin du siècle, ils s'emparèrent de Carthage, qui, de nouveau, était devenue la capitale de la contrée ; de cette époque date la ruine définitive de la cité fameuse, à laquelle Tunis sa voisine succéda comme chef-lieu du pays. La plupart des chrétiens furent massacrés ;

1. Tauxier, *Revue Africaine ;* — Keane, *Man past and present*, p. 472. — 2. L. von Ranke, *Weltgeschichte*, fünfter Theil, erste Abtheilung, p. 197.

cependant un grand nombre d'entre eux s'étaient réfugiés dans l'île de Pantellaria, où ils purent se maintenir en paix pendant quelques années, mais une flotte arabe les poursuivit dans cette retraite ; on dit que l'extermination fut complète : « Le sable de la côte se mêlait à leurs ossements. »

Il paraît que les Juifs étaient aussi parmi les Maurétaniens qui résistèrent à la conquête arabe. Ils étaient, pour la plupart, pense-t-on, descendants des Beni-Israel, captifs ou manœuvres qui avaient accompagné les Phéniciens à Carthage et firent souche dans le pays, puis se maintinrent sous les Romains, Vandales ou Bysantins, tout en exerçant une active propagande religieuse. Un récit sujet à caution raconte qu'une reine juive, Kahina, ayant groupé auprès d'elle les tribus berbères de la Tunisie méridionale, et même des Grecs, résista énergiquement aux Arabes pendant dix années : elle s'enferma pendant trois ans dans l'amphithéâtre d'el-Djem, transformé par elle en une puissante forteresse, et souvent désigné depuis sous le nom de Kasr-el-Kahina ou « Théâtre de la Prêtresse »[1].

La conquête des pays riverains de la Méditerranée était naturellement beaucoup plus désirable que celle des régions plus arides et moins riches de l'intérieur. Aussi se produisit-il un phénomène historique fort curieux, celui du refoulement latéral des populations chrétiennes de la côte vers l'intérieur. Tandis que les Arabes, très pressés, continuaient leur course vers l'Occident, les résidants nazaréens s'écartaient prudemment dans la direction du désert. Ainsi de l'Egypte, le christianisme avait remonté vers la haute Nubie et y avait conquis un territoire plus vaste qu'en la basse vallée du Nil. Vers l'an mil, Khartum était devenue la métropole de la religion du Christ dans le bassin supérieur du Nil, et l'on dit que ses églises étaient riches en or et autres objets précieux. Le dernier roi chrétien de la Nubie vivait au quinzième siècle, mais, deux cents ans après, on comptait encore des centaines de communautés chrétiennes : il en exista même jusqu'à nos jours : c'est en 1886 qu'un évêque de Khartum, effrayé par les progrès du mahdi, licencia son église et que les derniers religieux se réfugièrent dans la basse Egypte[2].

De même, l'influence romaine, appartenant aux éléments les plus

1. H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*. — 2. M. Butcher, *Revue des Revues*, 1er juillet 1900, p. 105.

civilisés du littoral maurétanien, aurait été repoussée vers le sud lors des invasions arabes, et par suite de cette impulsion se serait encore fait sentir en plein Sahara au commencement du dixième siècle, puisque la ville de Siddrata fondée à cette époque par des fugitifs berbères ne présente dans son architecture et dans les ornements de ses édifices rien qui rappelle l'art oriental. Les restes de sculptures berbères



Cl. Kuhn, édit.

BISKRA. DÉSERT ET OASIS.

que l'on trouve dans les fouilles de cette ville du désert, voisine de la Ouargla actuelle, ressemblent d'une manière remarquable aux fragments chrétiens plus vieux de quatre ou cinq siècles recueillis dans les monuments du littoral, de Tunis à Oran, ainsi qu'aux constructions de la même époque appartenant au nord de la Méditerranée. C'est au onzième siècle, lors d'une deuxième invasion arabe, que l'Afrique, finalement détachée de l'Occident chrétien, aurait complètement cessé de vivre sur le vieux fond de la civilisation romaine [1].

Des faits analogues ont été observés dans les montagnes des

1. Blanchet, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

Touareg, visitées pour la première fois en 1903 par des Européens. On y trouve les ruines du Ksar-ensara ou « Village des Nazaréens », c'est-à-dire des chrétiens. Une inscription hébraïque, due probablement à des Juifs du Touât, que l'on sait avoir existé encore il y a 400 ans, a été recueillie dans la contrée, et les montagnes du Muydir et plus encore celles de l'Ahnet sont illustrées de gravures rupestres avec une profusion incroyable. « Toutes ces grandes falaises noires de poix, en grès dévonien, ont été tatouées du faîte à la base ». Dans son ensemble, ce musée de gravures représente la faune actuelle ; cependant quelques animaux disparus aujourd'hui, la girafe, l'autruche, le sanglier se voient sur ces parois ; l'éléphant, le rhinocéros, le *bubalus antiquus,* dont on a retrouvé des dessins plus au nord dans l'Atlas, manquent sur ces rochers du pays des Touareg. Les hommes sont représentés à pied ou à dos de mehara : souvent les piétons et les méharistes semblent se combattre. Tout cela rappelle par la facture les dessins du sud-Oranais, mais semble plus récent ; en tous cas, les gravures sont postérieures au septième siècle, date de l'introduction du chameau en pays barbaresque. « On dirait que ces groupes rupestres de l'Ahnet témoignent du refoulement progressif d'une race » [1].

La forme géographique des côtes tunisiennes, la primitive « Afrique », facilita les conquêtes arabes. Tandis que les côtes d'Algérie, d'ailleurs assez périlleuses d'accès dans la plus grande partie de leur étendue, sont presque partout bordées de monts abrupts qui empêchent la libre communication avec l'intérieur, les rivages tournés vers la mer de Sicile et les Syrtes se continuent en pentes douces vers les plaines et les plateaux du continent : des chemins naturels partant de la mer pénètrent facilement dans tous les couloirs qui, plus à l'ouest, se partagent le territoire maurétanien. Ainsi le voyageur peut gagner sans peine les vallées parallèles à la mer qui se succèdent entre les monts du Sahel et le rebord des grands plateaux ; de même il peut cheminer de cuvette en cuvette à travers les hautes steppes jusqu'aux montagnes de l'Atlas ; enfin, plus au sud, le chemin des oasis entre la Syrte de Gabès et l'oued Draa marocain lui permet de suivre la base méridionale de la grande île maurétanienne avec ses massifs montagneux tels que l'Aurès et l'Amour. Ces routes naturelles sont autant

1. E.-F. Gautier, *Annales de Géographie*, 15 juillet 1903, pp. 364, 365.

de voies d'accès pour les peuples et leurs civilisations diverses. La plus grande porte d'entrée fut toujours l'échancrure de la côte qui se déploie entre Carthage et le cap Bon ou Ras Addâr. C'est que là tous les avantages géographiques se trouvent réunis : voisinage de la mer



Cl. Kuhn, édit.

LITTORAL ALGÉRIEN, ENVIRONS DE PHILIPPEVILLE.
Pour se reporter à l'époque arabe, il faut faire abstraction du port actuel.

rétrécie dans laquelle doivent passer les navires entre les deux bassins, oriental et occidental, de la Méditerranée, position commerciale de premier ordre à l'angle du continent, indentations du littoral, campagnes d'alluvions fertiles et magnifique voie de pénétration dans l'intérieur par la vallée de la Medjerda.

Fort nombreux furent les peuples qui, dans le courant de la brève

histoire, profitèrent de ces chemins si bien ouverts du côté de l'Orient. L'élément autochtone de la population est constitué par les Berbères, Kabyles de la montagne, Touareg du désert, cultivateurs, pasteurs, marchands ou pillards, suivant ce que le climat et les conditions locales en ont déterminé, mais bien d'autres types humains se sont mélangés à ce premier fond. Les récits de l'Odyssée, il y a près de trois mille



Cl. Kuhn, édit.

VILLAGE BERBÈRE DE LA GRANDE KABYLIE.

ans, montrent déjà les navigateurs hellènes visitant les îles du littoral des Syrtes pour y manger ce fruit mythique du lotus qui fait oublier la patrie. Beaucoup plus puissante et plus durable que la culture grecque fut, dans ce monde africain, la civilisation punique dont le foyer s'établit à Carthage ; Romains, Ruadites, Vandales, puis de nouveau les Grecs ajoutèrent différents éléments ethniques au mélange rlectoildsnhuernait dituqéjà la contrée. Les Arabes musulmans, guerriers et pasteurs, vinrent à leur tour, avec une terrible impétuosité, pénétrer dans la Maurétanie, occuper en corps les parties de la région, plaines et plateaux, qui convenaient au parcours de leurs

brebis et de leurs chameaux et convertir de force, entraîner en de nouvelles conquêtes les Berbères — dont aucun signe ne les distingue

N° 285. Maurétanie et Sahara.



1 : 20 000 000

0 500 1000 Kil.

Au début du vingtième siècle, il n'y a point encore de route charretière tout le long du littoral algérien. Sur cette carte est tracé le réseau des chemins de fer qui, sauf dans le voisinage immédiat d'Alger, ne longe nulle part le rivage maritime.

(A. Besnard) — et autres habitants du pays. Ce premier flot d'immigration arabe fut peu considérable par le nombre d'individus, mais il eut une importance énorme au point de vue de l'équilibre politique :

il donna tout le nord de l'Afrique aux musulmans, et dès le commencement de l'Islam, tant la poussée originaire en avait été formidable.

La dynastie visigothe semblait s'être consolidée, définitivement établie dans la péninsule Ibérique, et la religion catholique orthodoxe avait constitué l'unité de foi dans le pays : en écrasant l'arianisme, elle a commencé la longue série de refoulements de la pensée qui, successivement, va aboutir à l'extermination des Albigeois, au massacre des Vaudois, aux longues guerres des Cévennes [1]. La limite naturelle formée par les Portes d'Hercule paraissait une protection suffisante contre les Arabes, mais ceux-ci possédaient la mer, et plusieurs fois, vers 680, leurs corsaires s'étaient aventurés sur les côtes de Valence. Enfin, en 710, des crimes royaux et la trahison d'un prince fournirent aux envahisseurs arabes une occasion convenable, et cinq mille musulmans, parmi lesquels les guerriers appartenant aux familles des « Défenseurs » de Médine, garde spéciale de Mahomet, débarquèrent au pied de la montagne, désormais nommée Djebel-Tarik ou « Gibraltar » [2], d'après leur chef. Une grande bataille, livrée dans les campagnes de Jerez, fut tellement décisive que, du coup, l'Espagne fut conquise. Tandis que ses lieutenants s'emparaient de Cordoue et des autres cités andalouses, Tarik lui-même poussait au nord jusqu'à Gijon, dans les Asturies, sur la mer de Biscaye. Au sud du rempart pyrénéen, toutes les populations visigothes ou indigènes étaient soumises au représentant des khalifes de Syrie. Sauf dans les grottes aragonnaises de Sobrarbe et asturiennes de Covadonga, l'Islam n'avait plus que des sujets tremblants dans la péninsule d'Espagne.

L'histoire des Maures dans la contrée peut se diviser en deux périodes : celle de la conquête, qui dura quinze mois, et celle de la reconquête par les chrétiens, qui se prolongea durant huit siècles. D'après Ranke, les Arabes auraient débarqué à Gibraltar à la date du 30 avril 711 et livré la bataille de Jerez le 25 juillet de la même année. En 718, à Covadonga, les Espagnols sont pour la première fois vainqueurs d'une armée sarrasine, et l'acte final de cette lutte, la prise de Grenade, se place en l'an 1492.

Vu de très haut, il semble qu'il y ait eu un simple mouve-

1. Fr. Schrader, *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1898. — 2. R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*.

ment de flux rapide, suivi par un long reflux ; mais, après le séjour des étrangers musulmans, l'Espagne se trouvait complètement transformée. L'influence profonde des Arabes sur les mœurs et la manière de penser, de même que sur les caractères physiques de la race, s'est sensiblement perpétuée ; les types de figures, les attitudes, le genre de vie se ressemblent d'une manière étonnante, de l'un à



Cl. J. Laurent y Cia

ALHAMBRA DE GRENADE. — VUE GÉNÉRALE DE LA COUR DES LIONS.

l'autre côté du détroit. Les maisons andalouses, de même que celles des Orientaux, regardent en dedans, vers le *patio* : la langue espagnole contient encore de nos jours plus de deux mille mots arabes, beaucoup plus que de termes germaniques apportés par les Visigoths, et la partie sémitique du vocabulaire castillan est précisément la plus importante au point de vue du développement industriel et mental : elle indique une période de grands progrès dans le travail et dans la pensée. Le sol même de l'Espagne porte les traces évidentes de l'antique domination arabe, puisque montagnes, fontaines et rivières sont encore en grand nombre désignées par des noms que donnèrent les conquérants orientaux : on énumère, en Espagne, 449 *ayuntamientos*, ou communes, dont

le nom maure commence par l'article *al* ou *el*[1] : et si la proportion n'est pas beaucoup plus considérable encore. c'est que. dans certaines provinces. notamment en Castille, tous les villages arabes furent rasés

N° 286. Toponymie arabe en Espagne.



[1] D'après les cartes d'Espagne de l'atlas Stieler (Echelle 1 : 1 500 000), sont marquées ici les localités, cours d'eau, chaînes, pics et régions dont le nom commence par *Al*, *El*. *Guada*, *Djebel*, sauf ceux dont l'étymologie évidente n'est point arabe, tels les *Altos* et les *Elenas*.

par les chrétiens ; l'inquisition revisa par le fer et par le feu la géographie antérieure de l'Espagne.

Le recul des temps donne une certaine unité à l'histoire des Maures

1. Compeyrans, *Boletin de la Soc. Geogr. de Madrid*, 1881.

espagnols, mais, dans le détail, on ne voit qu'un mouvement chaotique de guerres incessantes entre musulmans et chrétiens, entre chrétiens et chrétiens, entre musulmans et musulmans, surtout entre

N° 287. Espagne physique.



tribus et tribus, entre Yéménites et gens du Nedjd : les haines et les vendettes de race ne s'éteignirent point[1]. La structure même de la péninsule Ibérique, très propice à l'établissement d'une fédération des peuples résidants, rendait au contraire fort difficile la constitution d'un Etat unitaire et centralisé, comme les musulmans aussi bien que les

1. R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne.*

chrétiens auraient voulu le créer, entraînés les uns et les autres par la nature envahissante et autoritaire de leur foi ; les divisions naturelles du sol aidèrent à la fragmentation de la contrée en Etats distincts, ou n'ayant qu'une faible cohésion. Le versant méridional des montagnes côtières du sud et de la Sierra Nevada constitue une de ces régions à part. La riche Andalousie forme un vaste bassin d'une belle unité géographique; cependant elle se partage facilement en segments secondaires par l'effet de sa grande longueur comparée à sa largeur peu considérable; en outre, la campagne de Grenade, bien limitée, si ce n'est à l'ouest, par son amphithéâtre de monts et de collines, est un territoire très facile à clore politiquement. Au nord de la Sierra Morena, l'Estramadure, la Manche ont aussi leur individualité fort nette, de même que Murcie et Valence sur le littoral de la Méditerranée. Enfin, dans tout le reste de la péninsule Ibérique, les dépressions ménagées entre les massifs élevés des plateaux marquent autant de domaines indiqués par la nature pour la répartition politique des peuples. Dans l'ensemble, le cirque immense enfermé par les Pyrénées présente une disposition favorable à ceux qui occupaient les régions du nord, c'est-à-dire aux chrétiens. Ceux-ci avaient l'avantage du terrain, grâce à la pente générale du sol ; ils avaient dans leurs montagnes une base de retraite toujours sûre, tandis que les musulmans reculaient de plaine en plaine et n'étaient abrités que par des chaînes pour la plupart faciles à tourner.

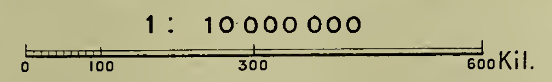
Cependant la force d'impulsion première était si grande que dans le premier demi-siècle de leur séjour en Espagne les Arabes franchirent les Pyrénées et pénétrèrent dans les Gaules. Leur ambition était plus audacieuse encore : ils avaient rêvé de reprendre le chemin d'Hannibal pour aller prêcher le vrai Dieu au Vatican, puis de pousser jusqu'à Constantinople et d'atteindre Damas pour y déposer leurs épées au pied du trône des khalifes[1]. Mais leurs dissensions intestines usèrent sur place la surabondance de force qui les animait au début. Ayant pour ennemis principaux les Visigoths, auxquels ils avaient enlevé la domination de l'Espagne, ils traversent les Pyrénées orientales par le col de « Perthus », ou col de Bellegarde, et s'emparent de la Septimanie méridionale, dépendance du royaume des Goths.

1. Draper, *Histoire des Conflits entre la Science et la Religion*, trad. franç., p. 69

Ils s'établissent fortement à Narbonne et poussent d'un côté jusqu'à Carcassonne et Toulouse, tandis que de l'autre, ils suivent la route

N° 288. Royaume d'Espagne au onzième siècle.





Les domaines des princes chrétiens comprenaient les trois grands royaumes du nord-ouest de l'Espagne (Galice et Portugal, Léon, Castille), la Navarre et les vallées basques, enfin les petits Etats appuyés aux Pyrénées. Les autres subdivisions politiques, dont on compte facilement une douzaine, étaient aux mains de dynasties maures.

historique de l'Aude au Rhône et de Provence en Bourgogne : on les voit devant Autun. Mais la bande musulmane, aventurée à trop grande distance du noyau compact de l'armée maure des Espagnes, et réduite à ne vivre que de rapine, ne put se maintenir en l'air, pour ainsi dire, lorsque ses lignes de communication eurent été coupées dans la vallée

de l'Aude par l'armée du duc d'Aquitaine : elle fut obligée de repasser précipitamment les Pyrénées.

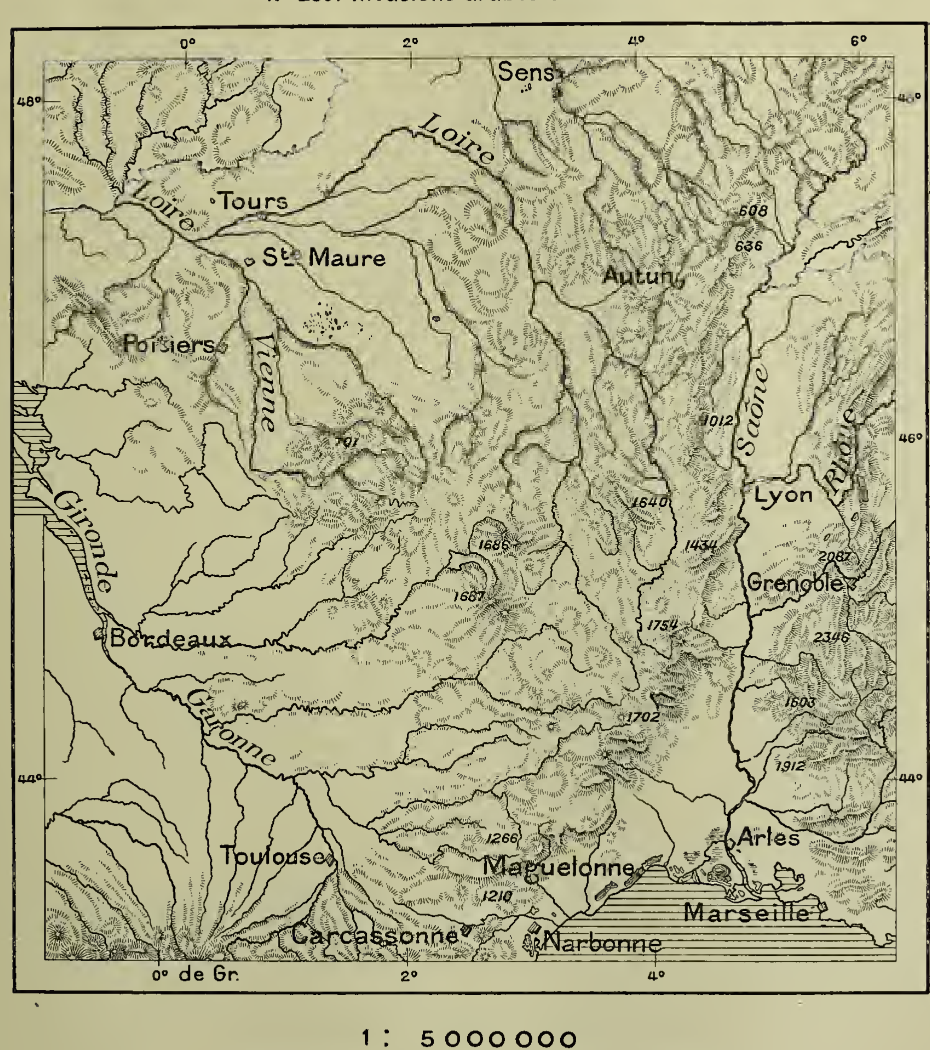
Un deuxième effort rend les Arabes maîtres de la Cerdagne, et, de nouveau, ils s'épanchent à droite et à gauche : à l'est, pour occuper le littoral méditerranéen, s'emparer de la cité d'Arles, puis remonter au nord par la vallée du Rhône et de la Saône et redescendre jusqu'à Sens, dans le bassin de la Seine ; à l'ouest, pour entrer dans la vallée de la Garonne, forcer les passages des rivières au nord de l'Aquitaine et s'engager dans la voie historique de la Charente à la Loire. Les Arabes arrivent jusque dans Tours, et bientôt se produit le grand choc entre les deux races, les deux religions, les deux cultures que représentent ici l'armée d'Adb-er-Rahman, là celle de Charles Martel. Le conflit eut lieu sur les bas plateaux de Sainte-Maure — la localité portait ce nom avant l'invasion arabe —, entre Tours et Poitiers, dans ce détroit des nations indiqué géographiquement pour la rencontre entre gens du Nord et du Midi.

La bataille fut acharnée, la déroute des Maures effroyable (732). Du coup, ils perdent l'Aquitaine, toute la partie sud-occidentale de la Gaule, et l'on ne retrouve plus leur sang que chez les descendants de fuyards, cachés dans les marais du littoral et qui s'étaient hâtés d'embrasser la religion des vainqueurs. Sur les côtes de la Méditerranée, la lutte dura plus longtemps, et sept années seulement après la bataille décisive de Sainte-Maure, les Francs de Charles Martel, unis aux Lombards de Luitprand, réussirent à repousser complètement l'invasion maure de la Provence et du Languedoc.

Cependant des bandes isolées restèrent maîtresses de châteaux forts et de massifs montagneux, formant citadelle. Ils furent longtemps possesseurs du groupe de ces monts forestiers que, d'après eux, on appelle encore « des Maures », et, du village culminant, Fraxinatum, la Garde-Freinet ou « Château du Frêne », ils commandèrent aux populations des districts environnants : pendant plus de quatre-vingts ans (890—973), ils en firent leur principal entrepôt de butin pour leurs expéditions dans les régions de montagnes jusque dans la Suisse valaisanne : un Monte Morro y témoigne, entr'autres, du séjour des Arabes. Vers 945, ils étaient les maîtres de Grenoble, sous le nom de « Sarrasins », et possédaient toute la riche vallée du Graisivaudan. Se considérant comme chez eux, ils s'occupaient de la culture des terres, épou-

saient des femmes du pays et faisaient alliance avec les seigneurs chrétiens des alentours : c'est en 960, dit la légende, qu'ils furent

N° 289. Invasions arabes en France.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil.

chassés du Grand Saint-Bernard et refoulés vers le midi. Sans nul doute, il existe encore dans les contrées alpines et provençales de nombreux descendants plus ou moins croisés de ces envahisseurs arabes et berbères [1].

1. J. T. Reinaud, *Invasion des Sarrazins en France.*

Les historiens catholiques sont assez embarrassés au sujet de Charles Martel, car il leur faut glorifier son exploit tout en condamnant sa personne : le héros avait osé toucher aux biens ecclésiastiques et dépouiller les églises ; aussi prétendit-on que le diable emporta son cadavre immédiatement après sa mort et que l'on vit un serpent s'échapper de sa tombe. Mais on exalte l'événement auquel est attaché son nom. Les écrivains officiels comparent volontiers la bataille de Sainte-Maure à celle de Marathon : le refoulement des Arabes par les chrétiens serait, d'après eux, un fait capital non moins heureux que le fut l'arrêt des Perses par les Grecs, près de douze siècles auparavant.

Pour juger ce point d'histoire en équité, il importe de savoir de quel côté se trouvaient alors les « porteurs de torches » dans les sciences et les arts. Or, il est certain, d'une manière générale, que le mahométisme n'apporta pas ce mépris du savoir que, dès son origine, manifesta la religion du Christ. C'est que les disciples de Jésus et de Paul eurent tout d'abord à lutter contre des théologiens et des philosophes, ceux-là, versés dans les Ecritures, ceux-ci, connaissant à fond la littérature de l'antiquité et sachant discuter les idées avec un art parfait de la dialectique. Les chrétiens devaient maudire la science parce qu'ils voyaient en elle l'ennemie par excellence et qu'ils eurent de tout temps à souffrir des sarcasmes des savants. Les mahométans, au contraire, étaient moins ignorants que leurs voisins immédiats, les païens du désert : grâce aux conversations qu'ils avaient eues avec des nestoriens et avec des Juifs, ils étaient même les hommes les plus érudits et les plus habiles à discuter que possédât la Péninsule. Ils n'eurent donc pas à prononcer contre la science les blasphèmes du christianisme naissant : quoiqu'ils vissent dans toute étude un emploi peu digne d'occuper le temps de gens pensant à leur salut, ils n'allèrent point jusqu'à réprouver la recherche des vérités scientifiques. Même le Prophète proférait à cet égard des enseignements qui dépassèrent probablement sa pensée. « Cherchez à conquérir la science, disait-il à ses disciples, quand vous devriez la poursuivre jusqu'en Chine ». Ailleurs, il recommandait à un de ses fidèles : « Travaille sur terre pour acquérir la science et des biens terrestres comme si tu devais vivre éternellement, et dirige tes actions en vue de la vie future comme si tu devais mourir demain ». Sans doute,

l'existence de l'au delà était considérée comme de beaucoup la plus précieuse, mais les trésors de la vie présente, au nombre desquels se trouve cette science que méprisent les chrétiens, étaient également tenus en grande estime.

Malgré les guerres incessantes que les Arabes d'Espagne eurent à soutenir contre les chrétiens cantonnés comme des fauves dans les

N° 290. Montagnes des Maures.



1 : 1 000 000

0 10 25 50 Kil.

montagnes du nord, malgré les sanglantes rivalités qui les séparaient, principalement à cause des haines héréditaires entre les familles, l'époque mauresque fut certainement la période historique pendant laquelle l'Espagne fut le plus libre et développa son génie de la manière la plus heureuse. Il suffit de parcourir la Péninsule, sans même interroger les hommes ni lire les écrivains, pour constater par la beauté des ruines, par le tracé des anciens canaux, que la prospérité née du travail et d'une paix relative était du temps des Maures bien supérieure à ce qu'elle fut plus tard, et que le triomphe du catholicisme fut pour l'Espagne un très grand recul. D'un côté, le souci de

l'irrigation, de l'autre, le règne des inquisiteurs forment un contraste frappant entre les deux époques. D'après les descriptions des auteurs que cite Draper[1], l'Andalousie était au dixième siècle, sous le khalife Halem, le pays le mieux outillé et le plus à son aise de la terre entière. La tolérance religieuse était complète, et savants juifs, chrétiens et même athées se réunissaient sans crainte avec les musulmans pour chercher



Bibl. nationale, Cabinet des estampes.

VUE DU COL DE PERTUIS ET DU CHATEAU DE BELLEGARDE,
OÙ SE TROUVE LE PASSAGE PRINCIPAL DU ROUSSILLON EN ESPAGNE.

en commun la vérité. Le génie anarchique de l'Arabe se manifestait dans la libre expression de la pensée ; nulle trace de cet espionnage des idées, de cette surveillance des écrits qui faisaient de Constantinople une véritable prison.

A cette époque d'épanouissement de la science, sous l'influence de la liberté relative qu'apportaient les Arabes, la péninsule d'Arabie elle-même ne prit qu'une très faible part à l'autorité intellectuelle des peuples associés à l'Islam : les tribus, privées de leurs plus vaillants hommes pendant plusieurs générations, se désintéressaient de leur

1. *Histoire des Conflits entre la Science et la Religion.*

œuvre. Mais les foyers de travail naissaient dans tout le monde musulman, de Séville à Samarkand, et même, par contact, dans les pays limitrophes appartenant encore aux peuples chrétiens. Ainsi les Arabes, « Maures » ou « Sarrasins », comme on les appela diversement, eurent une très large part d'influence dans le mouvement de la civilisation pacifique au nord des Pyrénées.

Dans un de ces étangs qui longent la plage semi-circulaire de



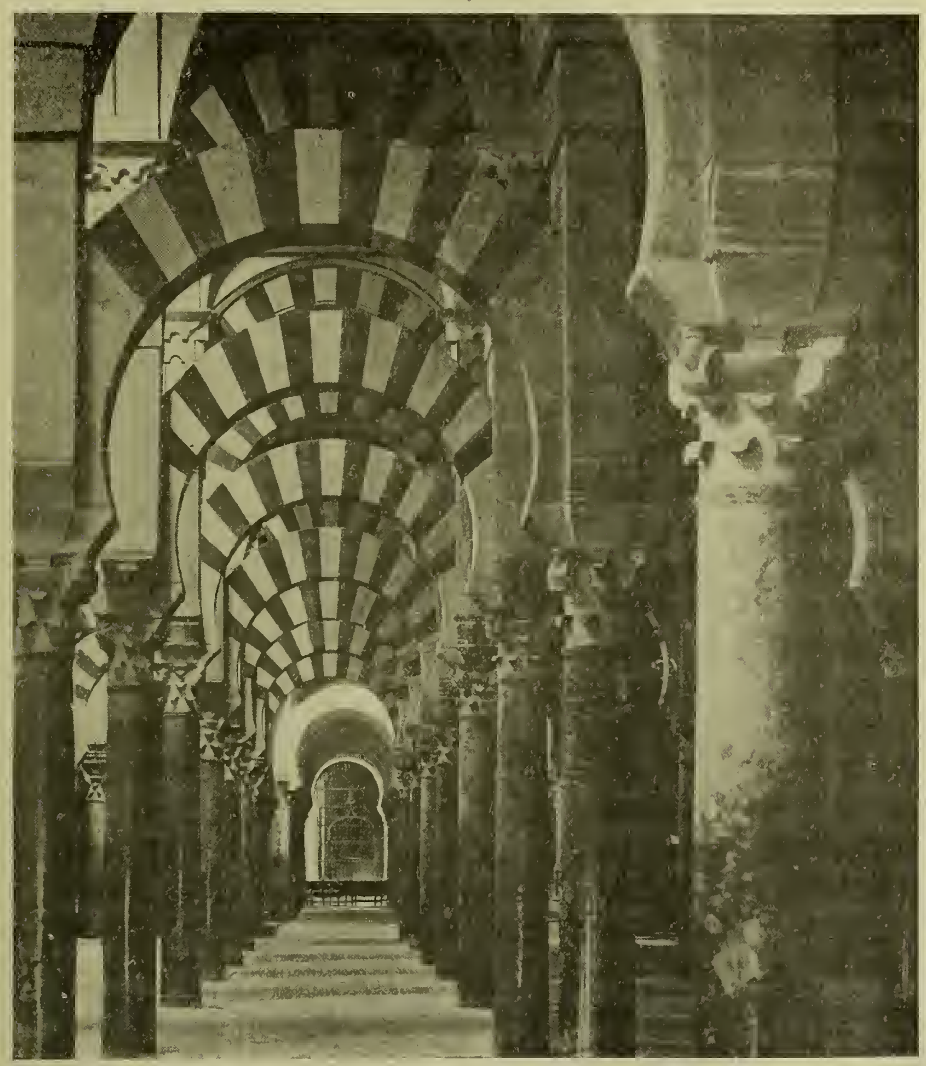
MAGUELONNE — ÉGLISE SAINT-PIERRE.

la Méditerranée entre l'Aude et le Rhône, s'élève un îlot basaltique portant une sinistre ruine, souvent toute noire sur le fond lumineux de la mer et du ciel. Ce débris, Maguelonne, rappelle une des anciennes portes de la Gaule, une des escales maritimes par lesquelles pénétra la culture des Arabes, comme avait pénétré jadis celle des Phéniciens, au même lieu, dans le bourg de Magalo. Lorsque Charles Martel, vainqueur des Sarrasins à la bataille de Poitiers, continua de les « marteler » jusqu'à la base des Pyrénées, il attaqua Maguelonne, alors occupée par les Arabes, maîtres tolérants qui laissaient au milieu d'eux un évêque et son troupeau de catholiques

fidèles, et hébergeaient d'autre part des hommes de science, des poètes, des artisans habiles. Le barbare du nord extermina tout ce qui n'était pas chrétien, rasa la ville et en transporta sur la terre ferme les gens de foi catholique. Substantion (Sextantio), la cité nouvelle, n'en resta pas moins quelque peu arabe par les mœurs et par l'amour de la science, et devint le berceau de la société intelligente qui, tout près de là, de l'autre côté du Lez, fonda la cité savante de Montpellier, l'école initiatrice de la France, avec ses universités et ses professeurs étrangers, catholiques, juifs, hérétiques, libres-penseurs. On essaya plus tard de reconstruire Maguelonne et d'y installer le siège de l'évêché ; de cette restauration éphémère datent les constructions ruinées qui se dressent actuellement au-dessus des eaux basses et des broussailles, mais la ville, les terres abandonnées par l'homme étaient désormais empestées, et les résidants d'un jour, dévorés par la fièvre, ne purent subsister dans cet air du littoral marécageux. Maguelonne l'Arabe n'en est pas moins la mère de Montpellier la Languedocienne et la Française, et la science contemporaine peut voir dans cette ruine comme un rappel d'une de ses anciennes cités saintes.

De même, les grandes capitales du monde mahométan, qui depuis leur période de gloire se sont appauvries et dépeuplées, furent alors, bien plus que Rome et Bysance, les centres de l'activité intellectuelle. A cet égard, un mouvement de retour vers l'est et vers le sud s'était produit dans la marche de la civilisation, qui jusque-là s'était portée vers l'ouest et vers le nord. Le Caire, Damas, Bagdad étaient certainement les villes où se rencontraient le plus d'hommes désireux de savoir et d'apprendre. Il est vrai qu'aux origines même de l'expansion islamique, l'ignorant et simple Omar, qui se bornait à croire aux paroles de Mahomet et se refusait à connaître rien d'autre, avait manifesté son mépris de la science aussi bien que son peu de souci pour les aises de l'existence. Il s'endormait la nuit sur les marches des mosquées, avec les chameliers et les portefaix, et n'avait qu'une cruche et qu'une écuelle pour tout appareil de cuisine ; de même pour toute science et littérature il n'avait que le Coran, et la plupart des historiens croient à l'authenticité de sa réponse au gouverneur Amru qui lui demandait ce qu'il devait faire des pauvres restes de la bibliothèque d'Alexandrie : « Si ces ouvrages confirment le Coran, ils sont inutiles ; s'ils le combattent ils sont funestes. Détruis-les donc » ! Et ils

auraient en effet servi pendant six mois — sans doute avec d'autres matériaux car le parchemin brûle mal — à chauffer les bains d'Alexandrie[1]. Mais cet exemple est unique dans l'histoire de l'Islam, et l'on



Cl. J. Laurent y Cia

INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

peut en citer des milliers d'autres témoignant au contraire de l'extrême sollicitude des musulmans pour les recherches scientifiques. Même la pensée libre eut aussi ses champions : à côté de tous les

1. Draper, *Histoire des Conflits de la Science et de la Religion*, pp. 73, 74.

« défenseurs de la foi » orthodoxes ou hérétiques, il y eut aussi des philosophes et des poètes qui maintinrent la fière indépendance de leur jugement, comme des rocs se dressant au milieu des eaux.

Dans toutes les cités de civilisation « sarrasine », le grand souci était à cette époque de fonder et d'accroître les collections de livres. La bibliothèque de Cordoue, riche de six cent mille volumes, superbement reliés, était la gloire de la ville; en outre, on comptait dans l'Espagne musulmane soixante-dix bibliothèques publiques et de très nombreuses collections privées. Le Caire, Damas n'étaient pas moins riches en livres, que l'on prêtait même aux étudiants. Dans un traité de paix conclu par Al-Mamun et l'empereur de Constantinople Michel III, le premier exigea l'une des grandes bibliothèques de la Rome orientale, et c'est là que les chercheurs arabes trouvèrent le traité de Ptolémée sur la mathématique céleste, qui prit une si grande importance dans la science du moyen âge, sous le nom bizarre d'Almageste, à la fois grec et arabe[1]. Les savants des nations nouvelles de l'Orient se précipitaient avec ravissement sur ces œuvres précieuses, que les Grecs conservaient sans les utiliser, en simple mémoire de leurs aïeux.

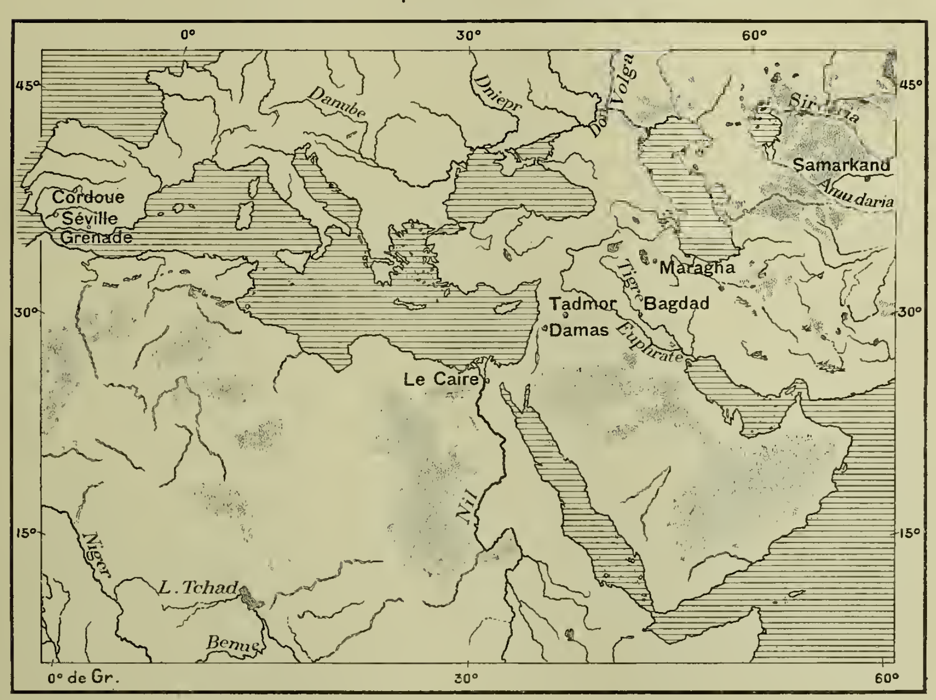
C'est en effet dans l'astronomie que les Arabes prirent la part la plus considérable au développement des sciences. Dans les mathématiques pures. ils donnèrent son nom à l' « algèbre » que leur avait léguée l'Alexandrin Diophantus (IVe siècle), ils étudièrent les problèmes de géométrie et de trigonométrie et propagèrent l'usage du système de numération, bien antérieur à eux et que l'on qualifie pourtant du terme de « chiffres arabes ». De même, en physique, ils étudièrent les phénomènes de la gravité spécifique, ceux de la chute des corps et de la réfraction lumineuse, tandis qu'en chimie, ils s'occupaient de la distillation, de la sublimation, de la fusion, de la filtration des corps. Fidèles à la méthode expérimentale, qu'ils avaient prise aux Grecs alexandrins, ils cherchaient à se renseigner sur toute chose par l'observation directe et par l'expérience tirée de la construction des appareils. Horloges, clepsydres, cadrans, pendules, astrolabes se trouvaient dans toutes leurs grandes écoles, et leurs observatoires qui se succédaient à travers tout le monde musulman, de Séville à Samar-

1. L'article arabe *al* et μεγιστη (sous-entendu βιβλος), le plus grand livre.

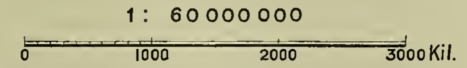
kand, contenaient des catalogues d'étoiles, des tables astronomiques de toute espèce, des calculs précis sur l'obliquité de l'écliptique, sur les mouvements relatifs de la lune et du soleil.

Enfin, reprenant les travaux d'Eratosthènes, ils s'occupèrent à

N° 291. Principales Universités arabes.



1 : 60 000 000



Plusieurs autres centres, importants par leurs écoles, devraient aussi figurer sur cette carte : ainsi Djudi Sapor (ou Djudi Chapur) qui, à vrai dire, était déjà célèbre avant la conquête arabe. Sous le règne de Chosrav Anurchivan, cette ville fut le siège d'une faculté de médecine avec hôpital et clinique pour l'éducation des jeunes médecins et acquit une grande renommée par ses professeurs, grecs et romains, de poésie, de sagesse et d'éloquence. Plus tard, une ville telle qu'Ahwaz, dans la Susiane, méritait d'être appelée la « cité d'Euclide », à cause de ses géomètres et de ses littérateurs; ses médecins étaient aussi fort réputés. En 1259, Nasr Edin fonda un observatoire à Maragha.

nouveau de mesurer la rondeur de la Terre, et en de meilleures conditions qu'aux temps de l'astronome alexandrin. Dailleurs, les plaines qui prolongent au loin le désert d'Arabie dans la direction du Taurus se prêtent mieux à la mensuration d'un arc de méridien que la vallée tortueuse du Nil, toute coupée de canaux et de cultures, parsemée de villages : on put y remplacer les évaluations par de véritables me-

sures à la chaîne. La steppe de Tadmor, au sud de la grande courbe de l'Euphrate, fut choisie comme lieu de l'opération. Deux groupes de deux astronomes chacun, ayant fixé par la hauteur du pôle la position de deux points espacés de deux degrés, marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, ayant chacun à mesurer la longueur d'un degré. Puis un travail analogue se répéta au nord de l'Euphrate, dans la plaine de Sindjar. La moyenne des deux opérations donna 56 « milles » et 2/3 pour la longueur du degré. Suivant la valeur que l'on donne au mille arabe, l'erreur commise par les astronomes d'Al-Mamun serait plus ou moins forte, d'un onzième au plus d'après Peschel, d'un cinquantième seulement d'après de Khanikov [1]. Ainsi les Arabes avaient serré la vérité de plus près que le savant d'Alexandrie, puisque celui-ci s'était trompé d'au moins un septième sur la véritable longueur du degré [2].

Parmi tous les khalifes, celui dont le nom prit le plus grand lustre dans l'histoire d'Orient est Harun-al-Rachid, ou Harun-er-Rachid, le cinquième souverain de la dynastie des Abbassides, qui vivait à la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième et fut Commandeur des Croyants de 164 à 187 (années de l'hégire). Les savants, les écrivains, les poètes, les conteurs et les marchands venus de toutes les parties du monde se pressaient autour de son palais, dans la grande ville de Bagdad et, durant leurs voyages, portaient sa gloire au loin. Des relations par ambassade avec Charlemagne, le puissant empereur d'Occident, valurent aussi au fameux khalife d'être célébré dans tous les pays chrétiens. On aurait pu croire, d'après tous les récits qui se propageaient de la mer du Sud à l'océan d'Europe, que Harun était lui-même un génie d'intelligence et de sagesse épandant à flots sur son peuple la justice, le savoir et le bonheur. Ainsi qu'il arriva constamment jusqu'à nos jours dans les sociétés hallucinées dont nous faisons partie, les gloires individuelles se fondent dans celle du personnage central, que les centaines et les milliers de rayons convergents transforment en une sorte de dieu. C'est ainsi qu'Horace et Virgile aidèrent à l'apothéose d'Auguste, que Louis XIV profita du génie de Corneille et de Racine. Or la pensée ne pouvant mûrir en œuvres qu'après une longue évolution, il advient que la floraison d'une époque naît d'une

1. Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*, pp. 121, 123. — 2. E. H. Bunbury *History of Ancient Geography*, 1 volume, p. 625.

semence jetée à une époque antérieure, et la gloire d'un khalife Harun se trouve due en entier au labeur des générations qui le précédèrent. La vérité, c'est que Harun, dit « al-Rachid » ou « le Juste », fut au contraire un maître avide et jaloux, vindicatif et sanguinaire. Comme chef d'empire, il n'eut pas non plus le privilège d'être toujours favorisé par la fortune, et, s'il triompha souvent de son principal adver-



Cl. J. Laurent y Cia

SÉGOVIE — VUE DE L'ALCAZAR.

saire, le « chien romain » Nicéphore, empereur d'Orient, ses domaines furent fortement entamés à l'est et à l'ouest : il finit par être massacré dans une rencontre avec les révoltés du Khorassan.

Le grand mouvement de voyages qui suivit l'explosion du mahométisme et ses conquêtes eut une importance analogue à celle qui devait plus tard amener la découverte du Nouveau Monde. Les voyageurs arabes de cette époque sont saisis d'une véritable frénésie de déplacement : les récits des historiens, des géographes, des pèlerins nous les montrent toujours par voies et par chemins, allant de l'Occident à l'Orient et de l'Orient en Occident, et trouvant partout, de la

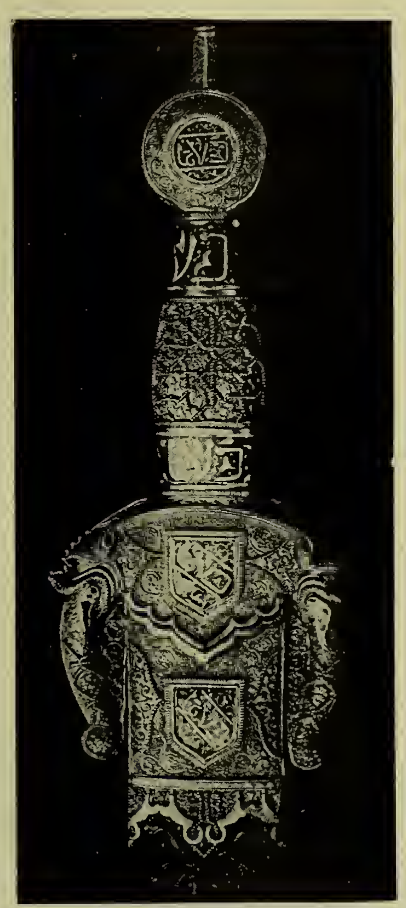
Chine au Maroc, des hôtes empressés, des connaissances, des amis et des parents. L'injonction du prophète relativement à la visite de La Mecque encourageait ce perpétuel voyage d'un bout du monde à l'autre, et les Arabes s'y prêtaient d'autant plus volontiers que, grâce à la solidarité créée par l'unité de croyance, ils pouvaient briguer en tout pays les fonctions répondant à leur mérite, et que les mœurs polygames leur permettaient de se créer partout une famille. C'est au dixième siècle surtout que ce goût des voyages déplaça le plus grand nombre d'aventuriers et de savants. Massudi s'appliquait ces paroles d'un poète arabe : « Je me suis tellement éloigné vers le Couchant que j'ai perdu jusqu'au souvenir du Levant, et mes courses se sont portées si loin vers le Levant que j'ai oublié jusqu'au nom du Couchant. »

Conquérants de la terre, les Arabes avaient également conquis la mer. Vers l'est, le golfe Arabique et le golfe Persique, la mer d'Oman et l'océan Indien leur appartenaient ; à la fin du premier siècle de l'hégire, les navigateurs arabes trafiquaient déjà à Canton ; cent ans plus tard, ils avaient transféré leur dépôt principal vers l'embouchure du Yang-tse et possédaient en outre un marché important dans la péninsule Malaise [1]. A l'ouest, ils disputaient aux chrétiens la possession de la mer Noire, de la mer Egée et de la Méditerranée tout entière. Maîtres de l'Espagne et de quelques points du littoral de la Provence, de la Ligurie, de l'Italie, ils cherchaient également à s'emparer des îles : à la fin du huitième siècle, ils occupaient les Baléares, puis ils s'établissaient en Sardaigne et en Sicile ; ils finissaient même par dominer entièrement cette île d'un bout à l'autre ; enfin, au centre même de la Méditerranée, ils tenaient l'île-forteresse de Malte, dont la population, complètement arabisée, finit par prendre leur langue et leurs coutumes. Ainsi que le disait plus tard l'historien Ibn-Khaldun avec un orgueil qui dépassait pourtant la vérité, les Arabes commandaient au onzième siècle sur toutes les contrées qui bordent la « mer de Rome »... « Les chrétiens ne pouvaient pas même y faire flotter une planche ».

Sur mer, la domination des Arabes ne passa point non plus sans qu'ils eussent réalisé des progrès scientifiques et laissé des connaissances nouvelles à leurs successeurs. Les tables astronomiques d'Abul-Hassan, qui vivait au treizième siècle, indiquent sur la côte méridio-

1. R. Beazley, *Mediæval Trade and Trade Routes.*

nale de la Méditerranée 130 positions de lieux qui ne se trouvaient pas sur les tables de Ptolémée. En outre, les erreurs du géographe grec sont notablement rectifiées ; tandis que la longueur du bassin principal de la Méditerranée, de Tanger à la Tripoli de Syrie, était de 62 degrés sur les tables de Ptolémée, la différence, de longitude de ces deux points est réduite à 42°30, n'excédant que de 52 minutes les mesures exactes dues aux astronomes modernes. Mais comment les Arabes ont-ils pu arriver à une si étonnante approximation ? Le manque de documents ne permet pas de répondre avec certitude. Du moins, ce résultat témoigne-t-il d'études et d'observations continuées pendant longtemps par les navigateurs arabes. Mais c'est en vain, pour leurs voisins ignares, qu'ils faisaient ces progrès dans la connaissance de la Terre. Les erreurs de Ptolémée n'en furent pas moins enseignées dans les écoles chrétiennes jusqu'à la Renaissance [1].



Bibl. Nationale. Cl. Giraudon.

POIGNÉE D'ÉPÉE MAURESQUE (XVe SIÈCLE), DITE ÉPÉE DE BOABDIL.

A l'époque où le khalife Harun-al-Rachid et l'empereur Charlemagne représentaient aux yeux des peuples assujettis les deux mondes opposés de l'Islam et du Christianisme, l'équilibre se maintenait à peu près entre les forces en lutte : les chrétiens n'étaient pas assez unis ni assez puissants pour repousser les envahisseurs arabes hors de l'Espagne et des îles de la Méditerranée, tandis que de leur côté les Musulmans, quoiqu'ayant conservé presque partout l'attitude offensive, n'étaient cependant pas suffisamment armés pour s'emparer de l'une ou des deux cités symboliques de la domination chrétienne, Rome et

1. Cosimo Bertacchi, *L'Italia e il suo Mare*, Bollettino della Societa Geographica Italiana, Agosto 1900, pp. 708 et suiv.

Constantinople. La première, située dans l'intérieur du pays, n'aurait pu être soumise que par une grande expédition militaire, et les Arabes épars sur le pourtour de la Méditerranée ne pouvaient organiser que des incursions de pirates, comme celle de 846, lorsque les Sarrasins vinrent piller les faubourgs de Rome, en dévaster les églises et en emporter les reliques sacrées. Quant à la seconde Rome, celle de l'Orient, les Arabes s'étaient heurtés deux fois contre ses murs, mais l'assiette militaire de la ville était trop solide, ses ressources stratégiques trop grandes et ses approvisionnements par mer et par terre trop faciles pour que le siège pût aboutir, et les assaillants devaient se borner à l'occupation des approches de la péninsule d'Asie Mineure. L'état d'équilibre entre les deux groupes de peuples et les deux civilisations du nord et du midi ne pouvait être rompu que par l'entrée en scène d'autres éléments ethniques : les Normands et les Turcs.



CAROLINGIENS ET NORMANDS

Notice Historique

Le dernier roi mérovingien fut déposé en l'an 752, du vivant de Charlemagne, mais depuis plus de eent années, la famille earolingienne possédait le pouvoir effectif. Pépin le Vieux (Peppin ou Pippin de Landen), mort en 639, son fils Grimoald, puis Pépin d'Héristal (Herstal), mort en 714, un autre Grimoald, un Théobald, le célèbre Charles Martel, né en 689, mort en 741, enfin son fils Karloman (Karlmann), qui se retira en 747 au mont Cassin, ne furent que maires du Palais. Pépin le Bref, né à Jupille en 714, frère du préeédent, fut le premier de la dynastie à prendre le titre de roi (752-768).

Charlemagne, né à Jupille (?) en 742 ou 747, monta sur le trône en même temps que son frère Karlmann, mais celui-ei étant mort en 771, Charles resta seul dominateur des peuples entre les Alpes et la Manche. En 772, il renversait la eolonne d'Irmin, entre l'Ems et la Weser, et proeédait dix ans plus tard à l'atroee massacre des Saxons; e'est en 804 que se fit la dernière expédition militaire eontre les populations des bords de l'Elbe. Dans la vallée du Danube, Charles avait eonquis la Bavière dès 787, et il luttait dans la plaine hongroise de 791 à 799. Traversant les Alpes une première fois en 773, il se eouronne roi des Lombards en 774, puis est saeré empereur par le pape Léon III en 799 ou 800. La prise de Pampelune et la défaite de Roncevaux (15 août) datent de 778, la prise de Bareelone de 801. Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle le 28 janvier 814.

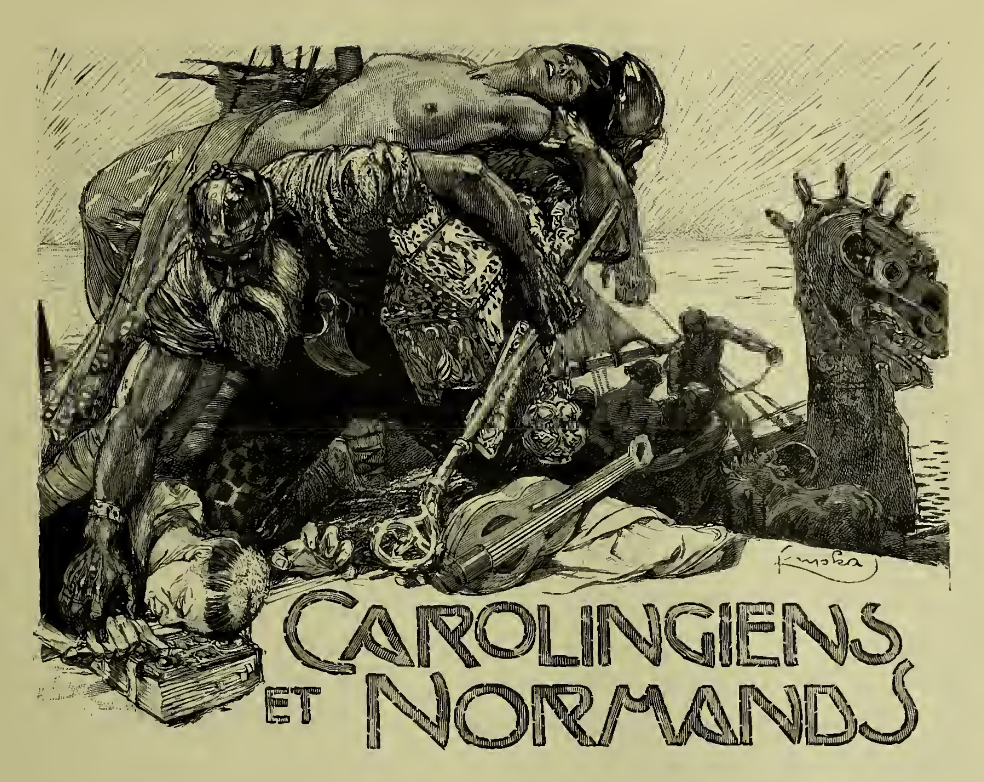
Après lui, Louis le Débonnaire (814-840) régna aussi de l'Elbe à l'Ebre, mais la simple énumération des rois qui se suecèdent, tant en Franee qu'en Lotharingie et en Germanie, ne donne aueune idée de la eomplieation introduite dans l'histoire politique par les luttes entre les prinees de la famille earolingienne et les partages auxquels ils se livrèrent. Du reste, moins de trois quarts de sièele après la mort de Charlemagne, un premier représentant d'une nouvelle lignée, Eudes, assume le titre de roi de France (887), et, eent ans plus tard, le dernier Carolingien est définitivement dépossédé.

Citons pourtant quelques rois de la liste classique. Charles le Chauve 840-870, Charles le Gros, déposé en 887, Charles le Simple 898-923, Louis IV d'Outremer 936-954, Hugues Capet 987-996, Robert II 996-1031, Henri Ier 1031-1060 se succèdent jusqu'à l'époque où s'organisent les Croisades vers le Lieu Saint.

Les principaux rois de la Germanie, souvent couronnés empereurs du saint empire Romain, furent, dans la période considérée, Lothaire 814-855, conjointement à Louis le Germanique 817-875, Henri l'Oiseleur 918-936, Othon ou Otton Ier 936-973, Othon II 971-983, etc., etc.

En Angleterre, Egbert, élevé à la cour de Charlemagne, devient roi de Wessex (800) et agrandit peu à peu ses Etats. Les Danois, repoussés sous le règne d'Alfred 871-901, reviennent souvent à la charge et, vers la fin de sa vie, Canut le Grand, de 1014 à 1036, régnait sur les terres insulaires et péninsulaires que baigne la mer du Nord; après la mort de son fils Canut le Dur (Hardknut) en 1043, les Danois sont chassés. Un roi de race saxonne, Edward le Confesseur 1042-1066, monte sur le trône, mais Guillaume, sixième duc de Normandie, débarque à Hastings peu après sa mort et conquiert l'Angleterre.

En dehors du monde militaire et politique, aucune personnalité marquante n'est à citer parmi les chrétiens de cette époque : des œuvres de valeur, telle la chanson de Roland, sont parvenues jusqu'à nous sans nom d'auteur.



L'oubli dans lequel tomba le Grœnland doit être attribué au renforcement du pouvoir central, destructeur ces énergies personnelles.

CHAPITRE IV

CHARLEMAGNE ET SON EMPIRE. — FRANCE, GERMANIE ET LOTHARINGIE
CYCLE LITTÉRAIRE. — IRLANDE ET SES MISSIONNAIRES
SCANDINAVIE. — TRAENDER ET ROIS DANOIS. — EXPÉDITIONS NORMANDES
PEUPLEMENT DE L'ISLANDE. — DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE
SLAVES, FINNOIS, TCHÈQUES, BULGARES, MAGYARS, TURCS SELDJOUCIDES

Le remplacement graduel des Mérovingiens par les Carolingiens et la substitution de puissants hommes de guerre à des rois fainéants peuvent être attribués par quelques conteurs et scribes à des conjurations, à des intrigues et autres causes secondaires ; mais il est facile de voir que, dans l'ensemble, il s'agit de la succession d'une race pleine de sève et d'énergie à des familles épuisées par l'exercice du pouvoir avec toutes ses folies et ses caprices. Des Francs Saliens qui avaient pénétré dans les Gaules en contournant à l'ouest la forêt

Charbonnière et en prenant d'abord pour capitale Tournai, puis Soissons, la domination passait aux rudes Austrasiens qui, venus directement de leurs âpres contrées d'entre Rhin, Meuse et Moselle, campaient dans la France orientale en bandes de plus en plus nombreuses et redoutables. Les hommes représentatifs de ces nouveaux envahisseurs furent Karl Martel, Pépin le Bref et Charlemagne, le Barbare qui restaura l'Empire, ancêtres d'une singulière énergie, auxquels devait succéder une descendance encore plus rapide à s'avachir et à s'effondrer que celle des Mérovingiens.

Les Gaules, moins l'âpre Bretagne, tel était l'héritage que Charlemagne recueillit après la mort de son père Pépin puis de son frère Karlmann ; mais ces domaines n'étaient qu'une faible partie du monde connu, et Charles, qui bientôt devint le « Grand » en vertu de ses victoires et de ses massacres, était de ceux qui veulent tout avoir : du moins put-il réussir à constituer à son profit l'unité du monde chrétien de l'Occident ; il l'agrandit même notablement du côté de l'est, en pays germanique. Vers le sud, de l'autre côté des Pyrénées, il n'eut qu'un demi-succès, puisqu'à l'ouest de la chaîne, ses chevaliers, battant en retraite, furent écrasés par les Basques au défilé de Roncevaux, et qu'à l'est, après de nombreux faits d'armes, il n'arriva point à dépasser le cours de l'Ebre. Ses grands triomphes s'accomplirent à l'est du Rhin, de la Weser et de l'Elbe, contre ses frères de race, les Saxons et autres populations guerrières de l'Europe centrale.

Charlemagne personnifie la vague immense de reflux qui, succédant à la migration des peuples de l'est à l'ouest, quelques centaines d'années auparavant, précipite les Occidentaux vers l'Orient et reporte plus avant les frontières du monde déjà latinisé ; Allemand et barbare, mais assoupli par la culture, Charlemagne symbolise ainsi la civilisation latine contre les Germains, la foi chrétienne contre le paganisme.

C'est d'une main terrible qu'il écrase les tribus germaines qui lui résistaient. Dès sa première campagne, il abattit la colonne symbolique, *Irminsul*, où les adorateurs voyaient, dit-on, l'image de la force créatrice par excellence, et les Saxons se retiraient de forêt en forêt, derrière les larges fossés des fleuves. La guerre incessante prit un caractère atroce. Sur les bords de l'Aller, 4.500 Saxons prisonniers furent décapités. En 804, lorsque les vaincus se rendirent enfin à merci, le vainqueur n'emmena pas moins de dix mille otages pour garantir la

soumission du peuple et la fidèle observance de la religion chrétienne : des évêchés et des couvents, établis de distance en distance au milieu des nouvelles conquêtes, furent institués pour assurer à la foi la domi-

N° 292. Empire de Charlemagne.



1 : 20 000 000

0 250 500 1000 Kil.

L'empire de Charlemagne est en blanc ; aux territoires directement administrés par les officiers de l'empereur sont ajoutées, sans ligne de démarcation, les contrées mal soumises ou simplement tributaires : Bretagne, Gascogne, Catalogne, duché de Spolete et de Benevent, plaine magyare et pays d'entre Elbe et Oder.

Des hachures différentes recouvrent : 1° les possessions musulmanes (Espagne, Maghreb), 2° celles de l'empire d'Orient (Sicile, Calabre, Pouille, littoraux dalmate et grec), 3° les Etats de l'Eglise, 4° les autres contrées indépendantes (royaume de Léon, Angleterre, Danemark, étendues slave, avare et bulgare).

nation matérielle et morale de la contrée. Au nord, les armées de Charlemagne pénétrèrent jusqu'au bord de l'Eider, et dans l'est, elles s'avancèrent jusque dans la plaine hongroise et prirent d'assaut, près

de la Tisza, les sept enceintes concentriques de la citadelle dans laquelle s'étaient enfermés les Avares. Enfin, du côté du sud, Charlemagne, qui menait de front les entreprises de guerre, d'administration, de législation, d'enseignement, s'empara de toute l'Italie du nord et du centre : les frontières de son empire embrassaient la plus grande partie de la Péninsule. Au delà des limites des territoires soumis par la force des armes, de nombreux principicules, tel le doge de la Venise naissante, en 806, lui rendirent hommage.



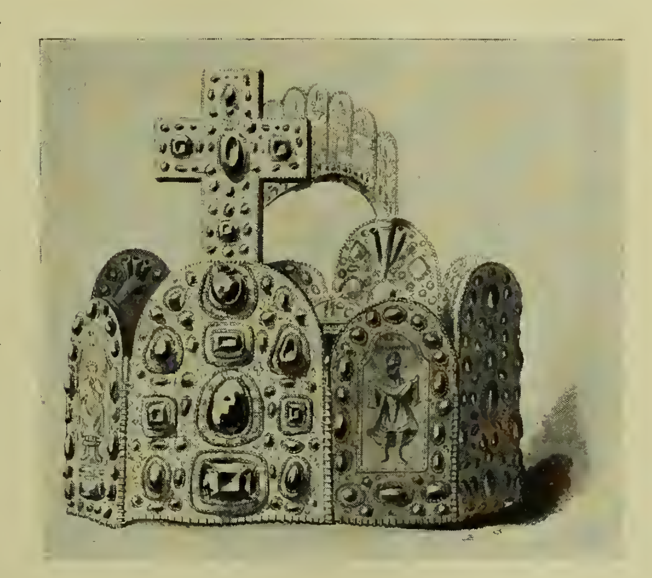
Musée du Louvre. Cl. Giraudon.

ÉPÉE DE CHARLEMAGNE
AYANT SERVI AU SACRE DES ROIS DE FRANCE.

Lorsque Charles, le jour de Noël de l'an 799, reçut des mains du pape, ou plutôt prit la couronne impériale sur les marches de l'autel de Saint-Pierre, son immense territoire était devenu limitrophe de celui de l'empire d'Orient, l'Europe chrétienne se trouvait partagée, et c'est au nouvel empire d'Occident qu'appartenait de beaucoup le premier rang en puissance : en 812, il reçut même officiellement l'investiture de son collègue bysantin. L'idée de l'empire, telle qu'elle s'était réalisée pour le monde romain, n'avait cessé de se maintenir, malgré les défaillances de l'histoire, malgré la chute de l'empire d'Occident et les vicissitudes de l'empire d'Orient ; Charlemagne reprit cette idée, non simplement par un effet de son ambition, mais parce que la société dont il faisait partie avait la même conception des choses. La forme impériale était celle que l'on imaginait devoir primer toutes les autres dans

le monde entier et en dehors de laquelle on ne voyait que le chaos.

Maître absolu, le « grand » Charles entendait bien que sa domination fût reconnue comme le principe de toute autorité politique et sociale. Aussi se garde-t-il, quoi que les écrivains ecclésiastiques aient prétendu à cet égard, de reconnaître chez le pape, vicaire de Jésus-Christ, une prééminence, même spirituelle, sur sa propre personne impériale. S'il conserve au pape les présents de territoires faits par son père, si même il accroît le patrimoine de l'Eglise, il ne confère ces domaines qu'à titre de fief et il n'en reste pas moins le souverain du prêtre qui représente dans l'Occident l'unité de la foi catholique. Mais cette unité, c'est à son profit qu'il veut la réaliser; c'est pour affermir sa puissance qu'il utilise la force ecclésiastique et la subordonne à son pouvoir. Le serment ordinaire de fidélité ne lui suffisant plus, il exigea de ses feudataires qu'ils lui jurassent une deuxième fois obéissance comme au « chef de l'Eglise ». Et d'ailleurs, c'est lui qui distribuait les évêchés et en nommait les titulaires; il n'hésitait pas à modifier les décisions des prélats ni à leur dicter les résolutions à prendre.



Trésor impérial de Vienne.
COURONNE DE CHARLEMAGNE.

Mais il est vrai qu'à d'autres égards, Charlemagne sacrifia très imprudemment l'avenir de la société civile à la caste ecclésiastique, en assurant l'inamovibilité des biens donnés à l'Eglise : la main-morte livrée aux monastères devait être, à la longue, une concession bien autrement dangereuse que la reconnaissance du pouvoir temporel des papes. Tant que les moines, issus du peuple, avaient dû travailler à côté des gens du commun et défricher le sol avec les roturiers, ils avaient continué de participer à la vie nationale, mais dès que, par la

dîme et la possession intangible des terres, ils eurent eonstitué une elasse à part, ils devinrent forcément des oppresseurs [1].

Plein de confiance en son rôle d'homme providentiel, Charlemagne ne eherehait dans l'Eglise que les moyens immédiats qui lui paraissaient néeessaires pour eonsolider son empire. L'unité de la foi avait été un de ees moyens contre les tribus allemandes. Il voulut s'en servir également eontre les Aquitains et autres peuples du Midi des Gaules : Charlemagne et ses prédécesseurs Charles Martel et Pépin le Bref étaient les vengeurs des fils de Chlodowig, et les Francs que l'empereur envoyait en maîtres dans les contrées méridionales assouvissaient les vieilles haines de leurs ancêtres, expulsés autrefois des bassins de l'Aude et de la Garonne. Les gens du Midi se distinguaient de eeux du nord des Gaules par une apparenee moins ineulte, un langage plus élégant, des mœurs plus raffinées, des formes religieuses moins étroites, mais surtout par leur esprit de fière indépendanee, et e'est là préeisément ee que le roi des Franes voulait briser : son aeharnement eontre les « hérésies » du midi ne s'explique pas autrement. Le personnage représentatif des Méridionaux était alors Félix, l'évêque d'Urgel, qui voyait en Christ le « fils de l'Homme » autant que le « fils de Dieu », et se refusait énergiquement à voir en Marie la « mère de Dieu », l'Intermédiaire et Dispensatriee universelle; prêtre lui-même, il ne croyait pas à la supériorité essentielle des prêtres et disait aux fidèles de ne se eonfesser qu'à Dieu. Naturellement, Charlemagne s'aeharna eontre ces eoneeptions libertaires, qui auraient soustrait à la règle eommune des millions de ses sujets; vrai pape, il eonvoqua les eonciles, obligea les évêques et le pape lui-même à eondamner Félix, et lança eontre ses partisans la meute des moines bénédietins d'Aniane, qui avaient eonfédéré tous leurs eouvents dans une même rigoureuse observanee, rattaehée au trône par un paete d'absolue dévotion. Dans son zèle de propagande religieuse, qui n'était en réalité que le eulte de son propre pouvoir, Charlemagne fit eonstruire plus de mille églises sur les deux versants des Pyrénées, tous édifiees eonsaerés à la Vierge, patronne des ordres monastiques. Un des nombreux couvents qu'il fit élever, celui de Saint-Volusien, près du roeher de Foix, fut ehargé de surveiller spécialement le dioeèse d'Urgel où Félix

1. Victor Arnould, *Histoire Sociale de l'Eglise,* Société Nouvelle, nov. 1896.

avait séjourné comme évêque. Telle est l'origine du contrôle que le comté de Foix a toujours eu depuis lors sur les habitants de l'Andorre, constitués en république sous le règne de Louis le Débonnaire[1].

L'immense empire de Charlemagne, acquis en grande partie par le massacre et retenu dans son intégrité par une politique savante, non par la volonté des populations, devait nécessairement tomber en pièces dès que se fut glacée la forte main du fondateur. Tout se disloqua, mais les nations diverses qui se trouvaient juxtaposées ou confondues dans le vaste chaos, et dont les politiciens d'alors n'avaient pas la connaissance, et que du reste ils ne tenaient pas à respecter, tendirent spontanément à se diviser, lors du partage, suivant leurs langues, leurs mœurs et leurs affinités naturelles : de même, avant que les feuilles s'épanouissent hors du bourgeon, peut-on les deviner dans la masse uniforme en apparence d'où elles sortiront. Ainsi, l'un des royaumes qui se forma de la ruine de l'Empire fut composé des contrées de la Germanie situées au delà du Rhin; un autre royaume comprit toute la Gaule du Nord, entre la Meuse, le Rhône, la Loire et l'Océan; au sud, l'Aquitaine se reconstitua comme royaume indépendant; et, de l'autre côté des Alpes, l'Italie prit une existence distincte.



SAINT PIERRE REMETTANT A CHARLEMAGNE L'ÉTENDARD
DE LA VILLE DE ROME
ET LE PALLIUM AU PAPE LÉON III.
Mosaïque conservée au triclinium de St-Jean de Latran.

1. Nap. Peyrat, *Les Réformateurs au* XIIe *siècle.*

Seulement, pour rendre hommage au titre d'empereur que portait le fils aîné de Louis le Débonnaire, Lothaire, roi d'Italie, on dut lui attribuer aussi les terres patrimoniales, c'est-à-dire les forêts austrasiennes, vers la Hollande et la Frise. Mais comment rattacher Rome, la capitale officielle de l'Empire, à Aix-la-Chapelle, métropole d'Austrasie? Il fallut tailler à travers plaines et montagnes une bande de territoire composée de la Savoie, de la Suisse, du Jura, des Vosges, et naturellement cette création artificielle d'un Etat tout en longueur, formé de fragments disparates appartenant à des régions géographiques absolument distinctes, ne pouvait essayer de se maintenir que par d'incessantes guerres.

Les deux extrémités seules de la part échue à Lothaire étaient viables, celles qui correspondaient au groupement normal des populations, d'un côté l'Italie, de l'autre la « Lotharingie » proprement dite, la Lorraine, noyau primitif de ces contrées d'entre Gaule et Germanie qui, depuis, ont trouvé leur expression politique dans la nation bilingue des Belges, Wallons et Flamands[1].

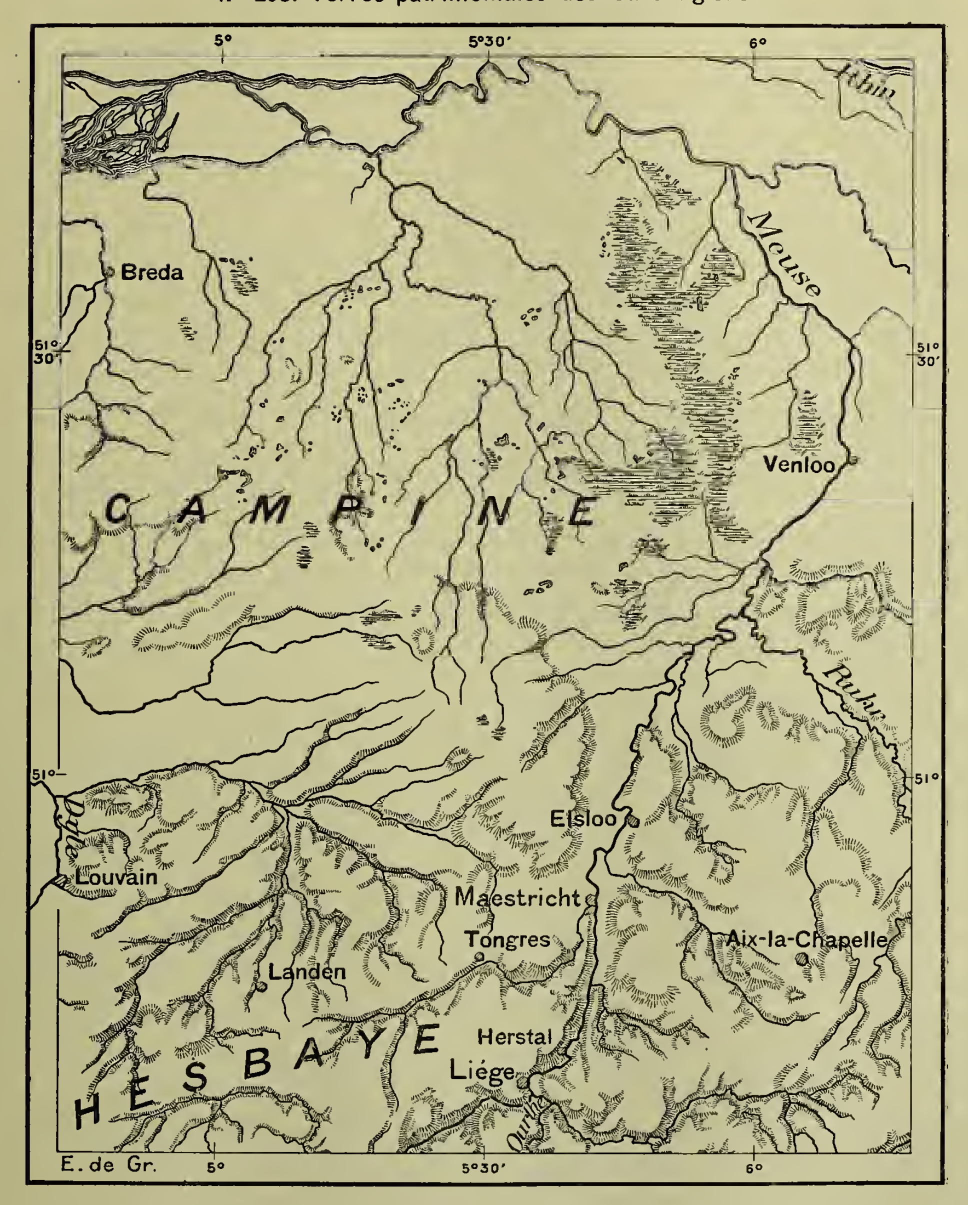
En 843, le traité de Verdun consacra la division de l'Empire carolingien : il doit son importance capitale dans l'histoire à la formation consciente de deux nationalités bien distinctes, l'Allemagne et la Gaule : cette dernière peut même s'appeler « France » dès le milieu du neuvième siècle, car un document de 833 emploie déjà ce mot[2], et la langue dans laquelle Louis le Germanique dut s'adresser à l'armée neustrienne réunie à Strasbourg, pour la prendre à témoin de ses engagements solennels, n'était déjà plus du « latin » rustique : c'était bel et bien du français dans lequel se trouvent les mots, les tournures et la construction du clair et beau langage qui devait acquérir une si haute importance dans l'histoire de la pensée. De même, Charles, pour se faire entendre des Germains, dut leur parler en tudesque, l'idiome qui est devenu l'allemand de nos jours. Le contraste s'établissait nettement entre les deux nations et devait s'accroître de siècle en siècle par l'abandon, d'abord graduel, puis complet, du latin comme langue véhiculaire et par le développement des littératures respectives.

Ainsi se préparait une ère nouvelle dans l'histoire de l'Europe occidentale, de même que les parlers populaires, les mœurs et les

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*. — 2. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte*, sechster Theil, erste Abtheilung, p. 93.

conditions politiques allaient changer à bien des égards. Charle-

N° 293. Terres patrimoniales des Carolingiens.



Cette carte est à l'échelle de 1 à 1 000 000.

Aux villes de Landen, Herstal, Jupille — sur la rive droite de la Meuse, en face d'Herstal — et à Aix-la-Chapelle, se rattache le souvenir des Pépin, de Charles Martel et de Charlemagne. Tongres, dont le nom est identique à Thuringe (Cam. Huysmans), est l'ancienne Aduatica romaine. Elsloo et Louvain rappellent l'invasion normande (voir plus loin).

magne, quoique mort depuis quelques années à peine, était déjà

devenu un personnage légendaire ; comme les anciens empereurs de Rome, il avait eu son apothéose, et cette élévation au rang des saints et des dieux ne lui venait pas de la foule des prêtres et des courtisans, mais bien des populations elles-mêmes qui se trouvaient encore dans le vertige de sa gloire et comparaient la majesté de sa puissance au rapide effondrement de la famille carolingienne. La société moderne, cherchant à se dégager des atrocités de l'époque, ne pouvait essayer de se constituer sans se donner un idéal, et, comme toujours, cet idéal, image rayonnante de l'avenir, fut pris dans le passé : Charlemagne divinisé devint le centre d'innombrables récits et romans que l'on se racontait partout, mais le héros principal en fut un personnage presque ignoré des chroniques et de l'histoire officielle. Le preux Roland resta, pendant plusieurs siècles, le type par excellence de toutes les vertus qui font le féal et courtois chevalier, et sa gloire ne pâlit qu'après avoir été chantée par son plus grand poète ; mais ce poète délicieux, l'Arioste, ne prenait pas le héros au sérieux, il ne pénétrait plus le génie du peuple qui avait fait naître Roland.

C'est en France que se développa presque exclusivement le cycle littéraire de Charlemagne et de ses preux, nouveau témoignage de ce fait que, dans son ensemble, le règne de Charlemagne représenta surtout le reflux du monde latinisé des Gaules contre la barbarie germanique, vouée encore à la sanglante épopée des Niebelungen, les farouches divinités des enfers auxquelles nul ne peut échapper. Mais aussi, dans le nord de l'Allemagne, le Dieu Charlemagne transfigura l'ancien Wotan, et le personnage de Roland prit un relief extraordinaire dans les mythologies locales. Les colonnes d'*Irmin*, rappelant à la fois Hermann ou Arminius, le vainqueur des Romains, et Donar, le dieu du Tonnerre, furent consacrées à Roland, même divinité sous un autre nom, et pour tout changement on remplaça la massue par une épée[1]. Presque partout ces colonnes ou « Rolands » s'élevèrent au milieu du marché dans les grandes villes de l'ancienne Saxe, et des églises furent consacrées à saint Pierre, autre héritier du dieu tonitruant.

Parallèlement au cycle de Charlemagne prenait naissance en Grande-Bretagne et même en France le cycle d'Arthur, qui symbolise

1. Paul Platen ; — Alfr. Kirchhoff, *Mitteilungen des Vereins für Erdkunde zu Halle*, 1900, p. 97.

en réalité non point un roi vainqueur mais une nationalité vaincue, celle des Gallois, des Ecossais, des Bretons. Malgré les Angles et les Jutes de la Germanie, le peuple opprimé des Celtes se redressait dans la personne d'Arthur et redevenait, lui aussi, le modèle de toute chevalerie, l'idéal de toute vertu, le héros d'une croisade de justice et de bonté bien autrement belle que le furent les classiques croisades contre les Sarrasins.



ROLAND ET ROGER.

(Bas-reliefs au-dessus de la porte de la cathédrale de Vérone)

Mais à cette époque, tous, à l'exception de quelques mystiques, rêvaient de violences et de guerres ; même les meilleurs, ceux qui avaient l'ambition de mourir pour une bonne cause, ne pouvaient s'imaginer une société de paix dans laquelle l'action s'exercerait uniquement par la douceur de l'enseignement et le zèle de la propagande. De toutes parts se préparaient les agressions entre chrétiens et sarrasins, entre prétendus civilisés et envahisseurs barbares. Les contrées les plus paisibles étaient les régions extrêmes de l'ouest, situées précisément en dehors du chemin des invasions et des guerres, la Bretagne et les Galles, c'est-à-dire les deux pays de rocs et de montagnes où, grâce à l'indépendance relative des populations, avait pu naître la littérature vengeresse de la race celtique, représentée par les personnages d'Arthur et de Merlin. Quant à l'Irlande, elle dut aussi à son isolement, dans une mer éloignée du continent, les avantages de la paix. N'ayant été conquise ni par les Romains ni par aucun des peuples migrateurs qui renversèrent l'empire, l' « Ile d'Emeraude » avait gardé dans les mœurs de ses différents groupes ethniques une singulière originalité.

On y voyait d'étonnants contrastes de culture et de sauvagerie primitive.

La destinée de l'Irlande se lit dans la forme géographique de son territoire. Considérée seulement dans ses contours et non dans son relief, l'île paraît au premier abord constituer un ensemble organique d'une grande unité. Le quadrilatère presque régulier des rivages pourrait faire supposer que la masse insulaire est bien pondérée dans son architecture générale et présente du nord au sud un domaine favorable au développement normal d'une société politique. Mais il n'en est pas ainsi. L'Irlande est en réalité non pas une île mais un archipel. Une large plaine médiane, se déroulant de l'est à l'ouest, de la baie de Dublin à celle de Galway, coupe la contrée en deux moitiés, qui jadis communiquaient difficilement, à cause des lacs, des marais, des tourbières remplissant toutes les parties basses. Cette plaine, dont le plus haut seuil ne dépasse pas 75 mètres, se ramifie au nord et au sud par d'autres dépressions formant comme autant de détroits entre les massifs qui s'élèvent à plusieurs centaines, même à un millier de mètres. Des tourbières, des marais tremblants, des lacs rendent assez pénible l'accès de ces divers groupes montagneux, d'autant plus que de vastes espaces intermédiaires restent complètement inhabités : des marches séparent ainsi les divers districts de peuplement, que les vicissitudes de l'histoire tantôt rapprochèrent, tantôt éloignèrent les uns des autres. Les frontières de ces districts changèrent souvent pendant les guerres de l'époque féodale, mais on peut dire que, dans leur ensemble, les quatre anciens Etats devenus maintenant des provinces, le Connaught, le Munster, l'Ulster et le Leinster, ainsi que le Meath, simple comté, correspondent assez bien aux divisions naturelles du territoire insulaire ; chacun a son massif ou son groupe de massifs qui constituait un domaine ethnique et politique particulier.

Sans aucun doute les contrastes primitifs du sol et du relief durent se répercuter dans les populations elles-mêmes aux époques de la préhistoire et de la protohistoire ; en tous cas il est certain que, pendant les âges historiques, le caractère de l'immigration différa singulièrement suivant les diverses provinces. Les rocs abrupts du Connaught, tournés vers l'immense océan solitaire, ne pouvaient recevoir aucun étranger : la population native, que nul élément du dehors ne renouvelait, devait donc conserver ses vieilles coutumes plus longtemps que les habitants des autres provinces. Les rivages du Munster, échancrés de ports nom-

breux, étaient ceux où abordèrent naturellement les navigateurs de l'Europe occidentale et de la Méditerranée, Phéniciens, il y a deux ou trois mille années, puis Espagnols et Français et même, plus tard, Barbaresques. La partie nord-orientale de l'Irlande, tenant déjà par un seuil sous-marin à l'Ecosse, avec laquelle on projette de la réunir soit par une galerie profonde, soit par un viaduc prodigieux, devait être fréquemment en rapport avec la terre voisine; elle lui fournit d'abord ses propres émigrants, les Scots, qui donnèrent leur nom à l'Ecosse ou Scotland, et plus tard servit de chemin à l'émigration récurrente des colons et des industriels écossais. Enfin le Leinster et surtout le Meath, situés en face des côtes anglaises, devaient attirer vers leurs terres fertiles les laboureurs et les commerçants de la rive opposée. Tant que l'invasion des idées venues de la terre orientale se fit d'une manière pacifique, cette large plaine, où l'on accède par la baie de Dublin et qui s'avance comme un parvis à l'entrée d'un temple, devait être pour le reste de l'île comme un foyer de rayonnement intellectuel : dans les siècles suivants, lorsque les Anglais s'y furent solidement établis, ce fut aussi un centre de conquête d'où les envahisseurs s'avancèrent graduellement vers les massifs du pourtour insulaire, réduisant ou exterminant les tribus, qui manquaient de la cohésion nécessaire à une résistance victorieuse.



PIÈCE D'ÉCHIQUIER,
PRÉSENT D'HARUN-AL-RACHID A CHARLEMAGNE.

Cette grande diversité des éléments géographiques de l'Irlande explique aussi la différence et le contraste des civilisations locales : dans la même île se maintenaient des survivances de la barbarie la plus atroce, tandis qu'ailleurs la nation s'était élevée à de hautes conceptions morales bien supérieures à celles qui régissent aujourd'hui presque toute l'humanité. Comme exemple des violences primitives, on peut citer un personnage des légendes, Conaoll le « Triomphateur », fils d'Amorgan à la « Chevelure de feu » : jamais ce roi ne laissait passer un jour, jamais une nuit sans tuer un homme du Connaught et jamais ne s'endormit sans avoir une tête coupée sur son genou. Une coutume qui persista très longtemps exigeait que tout guerrier fût enterré verticalement, face à l'ennemi. Jusqu'à la fin du septième siècle, les femmes de la contrée devaient le service militaire au roi et combattaient avec des faucilles [1]. Même après cette date, l'esclavage persista longtemps, et avant le dixième siècle, époque à laquelle les chefs scandinaves frappèrent en Irlande les premières pièces de monnaie, le *Senchus Mòr*, ou recueil du droit irlandais, indiquait la *cumhal*, c'est-à-dire la femme esclave, comme signe représentatif de la valeur : son prix était censé égal à celui de trois bêtes à cornes.

D'autre part, aucun peuple d'Europe n'avait une idée aussi noble de la justice que le peuple irlandais. N'ayant jamais été conquis, n'ayant jamais subi l'oppression de la part des Césars, ces terribles destructeurs, Erin ne connut pas ce formidable « droit romain » qui dure encore et résiste à tant d'assauts depuis deux mille années. C'est aux Anglais, à leurs invasions successives et à leur domination définitive que fut réservé le triste privilège de supprimer les anciennes coutumes irlandaises. En réalité, il n'y avait point de lois dans le droit de la vieille Irlande, et ses juges n'étaient point des magistrats dans le sens romain et moderne du mot : le terme *brithem*, anglicisé en *brehon*, avait le sens d' « arbitre ». Les dépositaires du droit, élevés en des écoles spéciales où ils apprenaient à connaître les traditions, les coutumes, les proverbes, les poèmes, prononçaient sur le cas litigieux, mais en se gardant bien de légiférer : le peuple ne leur en eût point donné licence. Tout individu qui comparaissait devant eux était traité en égal, il soumettait son cas et ses raisons, puis les arbitres se bor-

1. D'Arbois de Jubainville, *Etudes sur le Droit celtique*, t. II, p. 123.

naient à exprimer leur opinion motivée sur les actes accomplis. Mais si la sentence arbitrale ne disposait d'aucune force de contrainte à

N° 294. Irlande, l'Ile d'Emeraude.



1 : 3 500 000

0 50 100 200 Kil.

l'égard de l'individu, elle n'en recevait pas moins de l'opinion publique une puissance absolue. En admettant que la personne reconnue coupable par les arbitres refusât d'accepter la décision et

déclarât ne rien devoir à son adversaire, les brehon proclamaient à leur tour que « ni dieu ni homme ne devaient rien » à celui qui méprisait leur sentence. Il cessait d'appartenir à leur société ; aucun débiteur n'était tenu de lui payer sa dette ; aucun mortel n'était son frère en humanité et n'avait à lui donner en cas de détresse un morceau de pain ou un verre d'eau. Tous étaient censés l'ignorer comme si déjà il était sorti de la vie. Aussi préférait-il presque toujours s'en remettre à la décision des arbitres, et se conformer à la sentence, qui était en général de livrer au plaignant un certain nombre de bestiaux, de meubles, d'instruments, ou bien, quand il appartenait à la classe des *nemed* ou « sacrés » — rois, nobles, prêtres, savants, maîtres, ouvriers —, il se soumettait au jeûne pendant une période plus ou moins longue. Tellement ancrée était cette jurisprudence d'origine antique dans la conscience du peuple irlandais que le droit britannique ne put se substituer à celui des brehon qu'à la fin du dix-septième siècle. Et l'on vit les derniers arbitres, suivis des adversaires en litige et de la foule des amis et curieux, gravir les pentes d'une colline pour aller prononcer leur verdict en pleine lumière, découpant fièrement le profil de leur visage sur la clarté du ciel [1].

Pendant leur longue période d'influence, les brehon irlandais auraient été des juristes bien exceptionnels, s'il est vrai, comme on l'a raconté, qu'ils eussent toujours insisté auprès du peuple pour qu'il cherchât à se passer, autant que possible, de leur concours, et que les intéressés s'entendissent directement entre eux en respectant la parole donnée, que l'on appelait le « contrat des lèvres ». Quoi qu'il en soit, il est certain, au grand honneur de la nation, que les engagements verbaux furent longtemps considérés par elle comme ayant une valeur de beaucoup supérieure à celle des engagements écrits, les signatures impliquant déjà un doute relativement à l'honneur des contractants. « Il y a trois périodes où le monde meurt, celle où se perd la bonté, celle de la peste et de la guerre, celle de la dissolution des contrats verbaux ». Ce parfait respect de la parole indiquait chez les Irlandais civilisés un haut souci de leur dignité propre, et divers traits de leur vie sociale témoignent en effet de la remarquable initiative laissée à l'individu dans ses rapports avec ses semblables. Ainsi

1. D'Arbois de Jubainville ; — Ernest Nys, *Société Nouvelle*, Mai 1896, p. 604.

les formes du mariage variaient suivant le désir des conjoints ; on pouvait le faire à l'essai, pour un an ou plus longtemps, afin de s'éprouver l'un l'autre et sauvegarder les intérêts réciproques en cas de désaccord. La famille même n'était pas considérée comme un cadre fermé : le jeune homme devenait le « fils » de son professeur et celui-ci prenait le titre de « père nourricier », l'un et l'autre se devant entr'aide jusqu'à la mort[1].

A l'époque où parut le monument législatif de Senchus Môr, c'est-à-dire vers le milieu du cinquième siècle, la société irlandaise continuait à vivre de la vie du clan, mais elle admettait déjà la distinction des classes, fondée, non sur la noblesse du sang ou sur la profession des armes, mais d'une part sur la richesse, de l'autre sur le savoir. La caste des *filé* ou lettrés se divisait elle-même en dix classes, principalement d'après le nombre des légendes, des récits traditionnels que connaissait le savant. La haute noblesse, celle des *ollam*, retenait dans sa mémoire au moins 350 récits, tandis que la moindre classe privilégiée n'en maîtrisait que sept, tout en possédant aussi les arts de la grammaire et de la musique, les formules de la chimie et du droit. Les filé d'Irlande ressemblaient donc aux anciens druides des Gaules[2], si ce n'est qu'ils n'avaient plus à enseigner de doctrines religieuses; il leur restait le pouvoir de rendre des jugements et, quoi qu'on en dise, ils durent souvent en abuser. C'est ainsi que, lors d'un fameux procès dit le « Dialogue des deux docteurs », les filé formulèrent des décisions incompréhensibles à force de pompe et d'emphase. Les mandataires du peuple durent se plaindre auprès du roi Conchobar : « Ces gens-là, dirent-ils, s'arrogent le monopole de la justice et de la science, mais nous n'avons pas compris un mot de ce qu'ils ont dit. » Il fut décidé que les filé pourraient continuer de formuler leur « considérant », mais que le peuple entier prendrait part à la décision finale[3].

La littérature d'Erin était relativement fort riche à cette époque. Le grand respect que, malgré tout, on avait pour la science et pour tous les « porteurs de torches », soit qu'ils représentassent le savoir ancien, soit qu'ils fussent déjà les annonciateurs d'une religion nouvelle, comme les moines irlandais apportant aux montagnards des

1. Ernest Nys, même recueil, même livraison, p. 608. — 2. Maxime Kovalevsky, *Coutume contemporaine et Loi ancienne, Droit coutumier ossétien*, p. 370.— 3. D'Arbois de Jubainville, *Senchus Môr*, p. 99.

Alpes les premières notions du christianisme, ce respect fut l'un des grands agents de la transformation graduelle des idées et des mœurs pendant le moyen âge; grâce à la liberté d'aller et de venir que leur assurait la vénération de tous, ces missionnaires étaient reçus partout avec honneur et servaient ainsi d'ambassadeurs entre les peuples, fussent même ceux-ci en guerre les uns avec les autres. Les messagers de paix qui, sous divers noms, parcouraient l'Europe, jouant de leurs instruments, récitant leurs vers ou prêchant leurs idées ou leurs croyances, rapprochaient quand même les hommes, malgré les violences et les haines de guerres incessantes. Lors de l'effondrement de l'empire carolingien, et chaque fois qu'une nouvelle migration entraînait les Normands au pillage et à la conquête des régions côtières de l'Europe, les relations de peuple à peuple ne furent pourtant pas complètement supprimées, grâce aux chanteurs poètes ou missionnaires, hommes de paix devant lesquels toutes les routes restaient ouvertes.

La pression du monde germanique sur le monde latin ayant été arrêtée et même repoussée vers l'est par le Germain Charlemagne, les mouvements de migration furent détournés de leurs voies antérieures. Les Saxons vaincus s'étaient rejetés au nord sur les Scandinaves du littoral baltique, à l'est sur les Slaves et les Finnois. Ceux-ci n'avaient point d'issue pour continuer leur marche vers l'Occident, mais les Scandinaves voyant la mer libre devant eux devaient l'utiliser avec d'autant plus de zèle pour la piraterie et les conquêtes qu'ils étaient plus comprimés sur leurs frontières du sud. La poussée qui s'était produite à la grande époque de la migration des barbares, et qui avait peuplé de Jutes, de Frisons, de Saxons et d'Angles les côtes bataves et britanniques, même celles de la Gaule septentrionale ou occidentale, allait reprendre avec une force nouvelle. Les Danois et les Norvégiens, souvent confondus dans l'histoire sous le nom de Nordmænd, Northmen ou Normands, « hommes du Nord », poursuivent furieusement leurs courses de pillage : c'est l'âge des Vikingr ou Viking, « gens des Estuaires » qui parcourent les mers pour débarquer à l'improviste dans les îles et sur les côtes, tuer les guerriers, ravir les femmes et s'emparer du butin.

Marins plus que terriens, ces Viking considéraient comme leur

patrie commune toute la région septentrionale de l'Europe que les eaux marines divisent en îles, baignent en péninsules, pénètrent en golfes et en détroits. Bien que rattaché au continent, le Danemark appartenait pour eux au même ensemble de contrées que les autres terres marines du Nord, et c'est très justement, au double point de vue de la géographie et de l'ethnologie, que le terme de Scandinavie embrasse à la fois la grande péninsule du nord et la moindre pénin



VALLÉE NORVÉGIENNE A L'EXTRÉMITÉ D'UN FJORD.

sule du midi. Une légende des Edda nous dit comment un roi de Suède, Gylfi, récompensa la déesse Gafion de ce qu'elle l'avait ému par un beau chant en lui faisant cadeau de l'île de Seeland, qu'un attelage de quatre bœufs avait séparée de la terre voisine par un profond coup de charrue[1].

D'ailleurs, les Danois, libres du côté de la mer, avaient pris soin de se murer du côté de la terre. Un étranglement très favorable de la péninsule permettait ces travaux de défense. Du côté de l'est, sur le versant de la Baltique, une série de détroits et de petits lacs constuant un véritable fjord, la Schlei, se projette jusqu'à une quarantaine

1. *Edda, Der Gesang bei der Mühle,* Edition de Hans von Wolzogen, p. 405.

de kilomètres dans l'intérieur, avec une profondeur suffisante pour donner accès à des embarcations d'un fort tonnage. Du côté de l'ouest, des estuaires profonds, des marais, des vasières rendaient le territoire absolument infranchissable à d'autres qu'aux indigènes, êtres amphibies, habiles à se mouvoir dans les bayous et à glisser sur les vases. Entre les deux domaines du fjord et des fondrières, il ne restait qu'un isthme d'une quinzaine de kilomètres, utilisé depuis les temps immémoriaux par les bateliers qui portaient leurs marchandises ou même leurs légers esquifs du fjord de la Schlei à la rivière paresseuse appelée aujourd'hui la Treene, sinuant entre les terres inondées. C'est à travers ce pédoncule de la presqu'île danoise que le roi Gotrik établit, en 808, ou peut-être répara ses ouvrages de défense. Il creusa d'abord un fossé, le *Kograben* — le « Fossé des Vaches » —, qui pouvait servir en même temps de canal pour la navigation, et en arrière, il éleva un solide rempart qui est le *Danewerk* — l' « ouvrage des Danois » — proprement dit. Vers l'extrémité orientale de ce mur s'ouvrait une porte unique, Wiglesdor, qui servait au va-et-vient des marchands et des pasteurs de bétail en temps de paix, mais qui se fermait en temps de guerre : l'empereur Othon II et d'autres souverains germaniques durent s'arrêter devant cet obstacle et même, en 1864, les Prussiens, avec leurs formidables engins de guerre, eurent à le forcer. Non loin de la porte, et près de la ville moderne de Sleswig ou Schleswig, s'élevait au moyen âge la ville de Haithabu (Hedeby), dont les archéologues ont retrouvé de précieux débris, racontant la civilisation de l'époque : des monnaies et divers objets témoignent de l'importance du trafic de Hedeby, dont les tentacules se prolongeaient jusqu'en Orient. Avec son canal transpéninsulaire, Hédeby était, à l'époque de la Hanse, ce que sa voisine Kiel est devenue de nos jours [1].

Le milieu âpre et sauvage dans lequel vivaient les riverains des mers scandinaves les préparait à cette existence de dangers et d'efforts, qui, sous la pression des nécessités économiques, devait dégénérer en une carrière de rapines et de meurtres. Souvent le ciel du Nord est brumeux et gris, parfois aussi noir de tempêtes; la mer est dure et violente; des bancs de sable, des écueils, des îlots la brisent de tous les côtés en flots d'écume, et la rencontre des marées y fait tournoyer

1. Fräulein Mestorf, *Mitt. d. Anthropologischen Vereins in Schleswig-Holstein*, Heft 14, 1901.

les eaux en de périlleux remous. Se dressant autour de la mer, les promontoires de granit s'élèvent jusqu'à la région des nuages qui se

N° 295. Pédoncule de la Presqu'île danoise.



De nos jours, le pédoncule de la presqu'île appartient en entier à l'empire allemand : la frontière passe à quelques kilomètres au sud de Ribe et de Kolding, puis suit le Petit Belt, en laissant les îles de Fünen et de Laland au Danemark.

Entre l'embouchure de l'Elbe et Kiel est indiqué le tracé du canal maritime ouvert depuis quelques années.

déchirent à leurs saillies, et de noires fissures les coupent de précipices où plongent les cascades ; des bras de mer, barrés à l'entrée d'îles et de récifs, pénètrent au loin dans l'intérieur des terres et se ramifient

bizarrement dans toutes les vallées latérales entre les roches polies par les anciens glaciers; sur les escarpements et les plateaux, de sombres vallées de conifères contrastent avec les coulées ou les nappes de neige. Partout la nature se montre grandiose et formidable, sans autres tableaux riants que ceux des villages, entourés d'un cercle de prairies, qui se blottissent dans les courbes du littoral.

Les clans de Normands ou Norvégiens qui avaient trouvé dans les vallées de prolongement des fjords assez de terrains fertiles pour leur alimentation et qui possédaient en outre dans les eaux voisines de très abondants viviers de pêche étaient dans les meilleures conditions pour constituer de petites républiques fédératives ayant toutes pour domaine naturel le cirque de montagnes dont leur havre principal était le centre. Isolées les unes des autres par des rochers, des forêts et des neiges, la plupart de ces communautés purent garder longtemps leur autonomie, et la valeur morale des individus en initiative et en courage s'en accrut d'autant. Ainsi le district de Trondhjem, moins hérissé d'âpres montagnes que les autres régions du littoral, au sud-ouest et au nord-est, s'était naturellement divisé en huit *fylke* ou petites confédérations républicaines, correspondant à autant de vallées. Les habitants du pays, désignés sous le nom de Traender, étaient assez nombreux pour former un groupe de population puissant, mais aucun des villages n'eût accepté la domination de l'une des autres communautés : toute décision relative aux intérêts de tous était librement discutée dans les fylke par les citoyens, laboureurs et pêcheurs. Mais directement au sud de Trondhjem, de l'autre côté des cols relativement peu élevés (670 mètres) s'ouvrent les larges vallées lacustres et fluviales qui s'inclinent vers le fjord de Kristiania et les campagnes de la Suède : dans ces contrées méridionales de la Norvège, soumises de tout temps aux influences germaniques d'outre-mer, — nous l'avons encore vu au début du vingtième siècle, — le pouvoir royal s'était déjà fortement constitué à l'époque de Charlemagne et menaçait également les petits chefs ou jarls ainsi que les communes républicaines. On raconte que, d'après la loi dite de Försten — l'une des confédérations des Traender —, les hommes libres ou *buendi* avaient pour devoir strict de tuer tout prince ou tout roi qui se serait emparé de leur bien ou aurait violé la paix de leur maison. Une légende, celle du chien-roi, témoigne des sentiments dans lesquels on tenait la royauté. Les gens de Trondhjem,

vaincus eurent à choisir pour souverain entre un chien ou le ministre du vainqueur : ils préférèrent le chien dans l'espoir qu'il mourrait

N° 296. Isthme de Kristiania à Trondhjem.



1 : 5 000 000

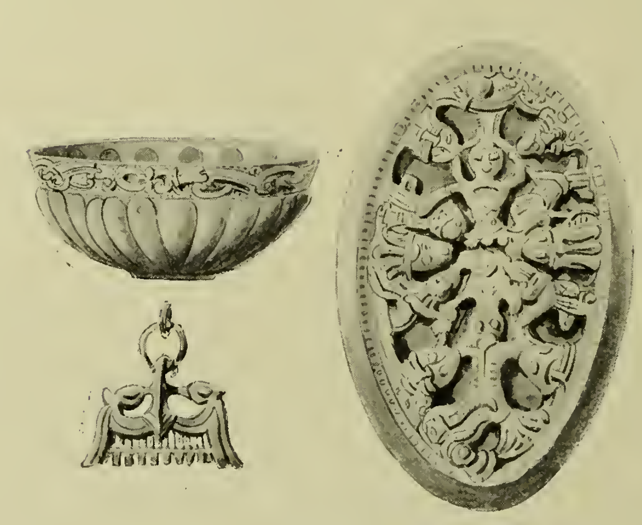
0 100 200 300 Kil.

plus tôt. En effet, pendant la nuit, le palais du chien-roi ayant été attaqué par les fauves, le malheureux animal fut mis en lambeaux[1] !

Le souvenir légendaire des pillages et des massacres commis par les

1. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 14.

anciens Normands sur le littoral de l'Europe antérieure porta les annalistes et les historiens à ne voir dans ces hommes du Nord que des barbares sans culture, tandis qu'à maints égards c'étaient des civilisés, supérieurs même à ceux dont ils venaient prendre les villes et les richesses. Leur armement, boucliers, ceinturons, glaives, était plus élégant, leurs armes plus fièrement ciselées et damasquinées. Leurs vêtements étaient plus riches, parce qu'ils étaient plus industrieux, plus habiles à tisser et à broder les étoffes. Leurs navires étaient plus beaux, mieux gréés, plus solidement construits : tel de leurs vaisseaux portait des rameurs et des combattants par centaines. Leur commerce était fort actif, notamment avec les régions orientales, qu'ils ne pouvaient atteindre que par le mouvement des échanges et non par des incursions armées : on a découvert en plusieurs îles de la Baltique et jusqu'en Norvège des amas de monnaies bysantines, sassanides et abbassides, ainsi que des objets précieux d'origine grecque et asiatique, fibules, agrafes, anneaux et colliers et autres bijoux : commerce et piraterie s'associaient volontiers chez les Normands, comme jadis chez les Phéniciens et les Grecs, et comme de nos jours chez les Malais. C'est incontestablement en Orient et dans le monde méditerranéen qu'il faut chercher les commencements de l'art scandinave, qui se développa peu à peu de manière originale [1]. L'écriture elle-même, ces caractères au moyen desquels furent reproduites les Saga, n'apparaissent d'abord que sous la forme d'incorrectes et barbares reproductions des lettres romaines ; mais ces traits grossiers se transfor-



Musée d'antiquités de Stockholm

BIJOUX DES NORMANDS.

1. Alfred Maury, *La vieille Civilisation Scandinave*, *Revue des Deux Mondes*, 15. IX, 1880.

mèrent graduellement en « runes » ayant une physionomie caractéristique.

Chez ces peuples fiers, les hommes avaient des pratiques noblement chevaleresques : entre hommes du Nord, la lutte devait être égale, de buendi à buendi, de bateau à bateau. Les chefs se lancent fréquemment un défi personnel et vident eux-mêmes leurs querelles, d'ordinaire dans un îlot, sous les yeux des deux bandes, qui, postées chacune sur l'une des rives, assistent à la lutte de leurs champions. Parfois, à la place des chefs, les guerriers ennemis désignaient de part et d'autre celui d'entre eux qui, en combat singulier, devait décider de la victoire. En toute rencontre, le vaillant, épris de sa propre gloire, aimait à se signaler par des exploits, et mourir noblement était une joie pour lui, surtout quand il avait à venger un frère d'armes, plus qu'un frère de sang, celui auquel il était lié par des serments d'amitié. Mourir de maladie, de vieillesse était tenu pour une honte, une malédiction des dieux. Le roi Hakon, menacé de finir ainsi, par la vile mort des pacifiques, se fait porter à bord de son navire de guerre, puis, le vent soufflant de la côte, met lui-même le feu à un bûcher enduit de goudron et se couche royalement dans le rouge incendie qui s'enfuit sur la grande mer.



Musée de Copenhague — Cl. du Soir

IMAGE DU SOLEIL A L'AGE DE BRONZE

Bronze partiellement doré trouvé en Seeland.

L'esclavage, amené par la guerre, se glissa quand même parmi ces hommes libres; les étrangers pris dans les batailles restaient captifs. Mais le servage proprement dit ne s'introduisit point parmi les buendi du nord : chaque famille avait sa terre qu'elle cultivait de ses mains. A cet égard le contraste était complet entre les confédérations des Traender et la monarchie du Danemark où, sous l'influence des mœurs allemandes, les cultivateurs, graduellement attachés à la glèbe, avaient fini par être un objet de trafic comme les

animaux. Les régions côtières du golfe de Kristiania furent naturellement la contrée de transition entre le pays de Trondhjem et le Danemark; tout ce qui venait du midi pénétra par cette voie, la monarchie, le servage et le christianisme. Les connaissances industrielles apportées par ce chemin trouvèrent aussi des artisans très empressés parmi les hommes du Nord.

L'un d'eux, que les chroniques désignent sous le nom d'Ottar, fut même le héros d'un grand voyage, sans exemple par son désintéressement pendant cette cruelle période du moyen âge. Ce vaillant s'était demandé ce qu'il y avait dans les parages du nord, par delà les îles et les écueils dont lui avaient parlé les pêcheurs. « Il ne savait pas, et il voulait le savoir » : telle était l'expression naïve de son désir. Ottar partit en 870, naviguant toujours en vue des côtes ; diverses fois il entra en relations avec les indigènes, pêcheurs ou chasseurs, et reconnut qu'ils appartenaient à une race différente de la sienne : c'étaient des Lapons, comme de nos jours. Après avoir dépassé de trois journées l'extrême limite atteinte précédemment par les harponneurs de baleines, il constata que le rivage fuyait du côté de l'est et, cinglant autour du promontoire le plus avancé de la péninsule scandinave, il suivit pendant quatre jours la côte dite aujourd'hui de la Mourmanie [1], puis entra dans une mer qui lui permit d'arriver après cinq jours de navigation à l'embouchure d'un fleuve : c'était la Dvina, qui se déverse dans la mer Blanche. Il n'osa pas débarquer sur la rive parce qu'il eut peur des Biarmiens ou Permiens, de race finnoise, qui s'y pressaient en grand nombre et qui auraient pu le tuer ou le réduire en esclavage. Il reprit le chemin de la Scandinavie occidentale, ayant ainsi constaté, ce que l'on ignorait avant lui, que le pays normand n'était point une terre isolée dans les mers du Nord. Vers la même époque un autre Normand, Wulfstan, avait exploré en géographe toutes les îles méridionales de la Baltique jusqu'aux parages de l'Ehstonie, « riche en miel et en poissons » [2]. Près de sept siècles s'écoulèrent avant que d'autres navigateurs suivissent Ottar autour du cap Nord et dans la mer Blanche : c'est en 1553 seulement que l'Anglais Chancellor visita le rivage de ces mers septentrionales de la Russie [3].

1. Mourmanie signifie probablement « le pays des Normands ». — 2. Bosworth, *King Alfred's Anglo-Saxon Version of Orosius* ; Lowenberg, *Geschichte der Geographie*, p. 90. — 3. Oscar Peschel, *Geschichte der Entdeckungen*, pp. 80 et suiv.

Les plus nombreux voyages des Normands eurent surtout pour

N° 297. Scandinavie.



mobile, non l'amour naïf de la science, mais la passion du pillage et des conquêtes. C'est vers le milieu du huitième siècle, à l'époque

même où se consolidait la puissance des rois d'Austrasie, fondateurs de la dynastie carolingienne, que commença l'âge des Viking, ces redoutables pirates qui semblaient faire corps avec leurs rapides bateaux de guerre, à la proue redressée en gueule de dragon. Les nécessités économiques de l'existence avaient été pour une part dans cet exode armé des Normands vers toutes les côtes de l'Europe occidentale. Non seulement le refoulement des Saxons par les Francs, et par contre-coup celui des Danois par les Saxons, des Normands par les Danois, avait repoussé vers la mer les populations de l'intérieur, l'accroissement des habitants, dans cette terre salubre où les maladies sont rares, avait rendu aussi l'émigration nécessaire : ne pouvant être pacifique en ces temps de méfiance universelle, elle devait prendre un caractère guerrier. Généralement les familles se scindaient : tandis que les aînés gardaient la terre patrimoniale, les cadets prenaient le chemin de la mer qui les dirigeait vers de nouvelles terres, plus riches que celles des aïeux. Les exilés volontaires juraient sur leur épée, par laquelle ils espéraient acquérir la fortune de l'étranger; ils juraient aussi par leur « dragon » qui, chaque année, les portait vers un lieu de pillage nouveau. Cette embarcation était sainte, car on l'avait baptisée de sang en plaçant des prisonniers de guerre parmi les rouleaux qui servaient au lancement[1]. La bannière de Harold le Cruel portait un nom significatif, « Landöde », ou « Dévastatrice des Contrées ».

Aux premières époques du pillage, chaque *jarl* scandinave, s'occupant à part de son œuvre de mort, avait son pennon particulier : la nation conquérante ne prit un drapeau commun qu'après la régularisation des expéditions annuelles, lorsque les divers « chefs de promontoires » réunirent leurs bandes respectives en de véritables armées d'invasion, d'ailleurs conscientes de la religion et de la civilisation différentes qu'elles représentaient contre le monde latin. Alors les Normands combattaient « pour Odin et pour Thor contre le Christ blanc » : ils s'étaient faits les champions des sombres divinités du Nord. La haine religieuse était le mobile qui poussait les envahisseurs normands à s'acharner contre les monastères et les églises, à briser et à brûler les reliques, à massacrer les moines et les prêtres. Mais déjà, dans la rivalité furieuse qui se produisait entre les cultes, se manifes-

1. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 17.

tait l'influence chrétienne. En réalité, il y avait analogie complète entre les personnages symboliques des races en lutte. C'était le vieillard scandinave, Odin ou Wotan, au manteau gris comme le brouillard des mers, avec ses deux corbeaux noirs croassant des phophéties sur ses épaules, et Dieu le Père, également fleuri d'années, la tête entourée d'un nimbe d'or, près duquel vole une colombe. De même le dieu Thor, qui brandit le tonnerre, répond directement à Dieu le fils, le juge souverain qui pèsera dans la balance les actions des vivants et des morts. Dans le conflit des deux religions, les divinités scandinaves, quoique appartenant à des vainqueurs, durent changer graduellement de physionomie pour ressembler de plus en plus aux dieux chrétiens; d'ailleurs, les Normands ne savaient-ils pas d'avance, et par le texte même des anciennes prophéties, que leurs dieux devaient mourir un jour? De nouvelles figures se montraient aux adorateurs : c'étaient les héritiers attendus[1]. Mais comme toujours, la conversion officielle du peuple n'eut qu'une bien lente prise sur l'âme héréditaire. Pillards étaient les Normands païens; pillards restèrent longtemps leurs descendants convertis. Une saga du douzième siècle raconte comment le roi Sigurdr s'en alla rendre visite à Baudouin, roi de Jerusalem. Longeant les côtes, à la tête d'une grande



Cl. Sellier

NEF SCANDINAVE.

1. Max Müller, *Essais de Mythologie comparée, trad. par G. Perrot*, p. 227.

flotte, il disait à ses hommes : « Quand vous rencontrerez une barque, commencez par la piller; si l'équipage est chrétien, nous lui rendrons la moitié de ce que nous lui aurons pris, car il faut bien aider ses frères; si les hommes sont païens, nous remercierons Dieu. »

L'exigence des convertisseurs chrétiens relativement à la division du temps en périodes de sept jours aurait été l'une des causes qui retardèrent le plus l'établissement du christianisme chez les populations du haut Nord. Ces gens simples ne comprenaient pas pourquoi on voulait leur imposer un groupement des jours contraire à leur coutume, sous prétexte que Dieu s'était repris à six fois pour faire le monde et s'était reposé le septième. Ce mode de régler le temps était devenu général dans l'empire romain à la fin du deuxième siècle, et les Germains l'avaient adopté, très probablement deux ou trois cents ans après[1]. Mais les hommes du Nord, accoutumés à suivre le cours des saisons, à travailler pendant les longues journées d'été, à rapprocher les fêtes pendant les nuits hivernales, se refusaient à ces interruptions régulières de la vie normale de sept jours en sept jours, hiver comme été. D'autre part, les maîtres ne voulaient pas nourrir leurs esclaves aux jours de repos, et de leur côté, les esclaves se refusaient à observer les jours de jeûne[2].

C'est vers les îles et les côtes occidentales de l'Europe que se porta l'effort des pirates normands. Dès l'année 795, ils s'étaient emparés de l'île Rathlin, à l'angle nord-oriental de l'Irlande, et, de ce point d'appui, ils commandaient les fjords de l'Ecosse et de la mer dite actuellement de Saint-Georges. Bientôt ils occupèrent les Hébrides, puis, dès le commencement du neuvième siècle, ils attaquent l'île sainte de Iona, d'où tant de missionnaires étaient partis vers les terres voisines. Ils s'installent comme en un centre de conquête dans la longue péninsule de Catnibh, dite aujourd'hui de Caithness, ainsi que dans l'île de Man, qui leur appartint longtemps et doit même à cette ancienne domination de constituer encore officiellement un royaume distinct de l'empire Britannique. Une sorte de division du travail s'était produite dans l'œuvre de conquête. Tandis que les Norvégiens s'étaient attribué la colonisation des îles du Nord, Shetland et Orcades,

1. Geffroy, *Rome et les Barbares*, p. 116. — 2. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 26.

et du pays voisin, dans la Haute Ecosse, dit encore en souvenir d'eux Sutherland (Sudrland) ou « Terre du Sud », ce furent les Danois qui s'établirent sur les côtes d'Angleterre, où ils semblent avoir agi plus en civilisateurs qu'en conquérants. Canut (Knut), qui régna simultanément sur la terre des Scandinaves et sur celle des Bretons et des Angles,



Cl. Kuhn

CÔTE OCCIDENTALE DE IONA.

a laissé un renom de justice et de sagesse qui témoigne du moins en faveur de la civilisation dont il était le représentant.

Maîtres des mers britanniques, les Normands avaient aussi pénétré fort avant dans les estuaires et les fleuves de l'Europe continentale. Pendant trois quarts de siècle, de 820 à 891, ils avaient ravagé toute la région maritime des Pays-Bas, utilisant avec méthode les diverses bouches des trois fleuves, Rhin, Meuse, Escaut, pour visiter successivement les diverses contrées de l'intérieur et « mettre dans leurs dévastations tout le soin d'opérations commerciales bien conduites »[1]. Ils en arrivent même à fonder près de Maestricht, à Elsloo[2], en 881, une sorte de camp retranché d'où ils font maintes sorties vers les cités et les monastères du pourtour et dans lequel ils entassent leur butin.

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, p. 37. — 2. *Voir* Carte n° 293, p. 483.

Rien ne peut leur résister que les forteresses, imprenables pour leurs armes de marins, mais ils rasent les villes, les villages, les couvents :

N° 298. Côtes occidentales de l'Ecosse.

1 : 2 500 000

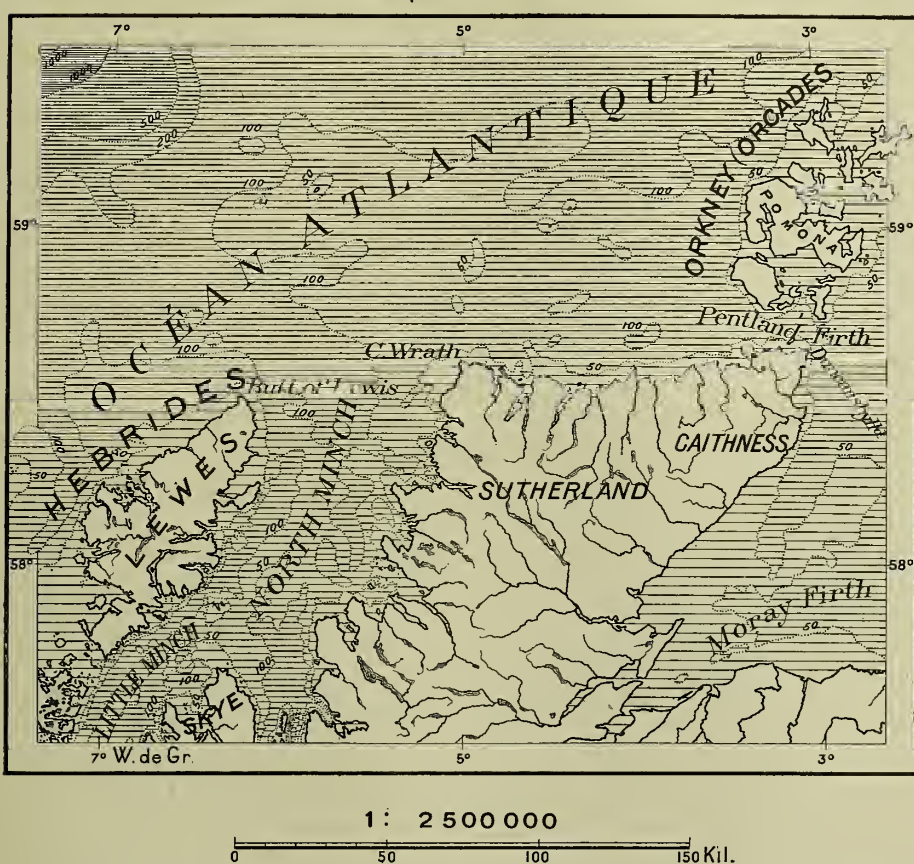
0 50 100 150 Kil.

c'est par le fait des Normands que nul vestige de la sculpture et de l'architecture carolingiennes ne s'est conservé jusqu'à nos jours.

Tel était le manque de cohésion du groupe politique appelé « France » que les Normands, dans leurs cent vingt bateaux, s'avancent jusqu'à Paris (845, 856, 861) dont ils pillent les faubourgs aban-

donnés, puis, après un intervalle, dû en partie aux mesures victorieuses de Robert le Fort, ancêtre des Capétiens, les Viking reviennent devant la cité (885) et, après l'avoir bloquée pendant une année et demie et en avoir obtenu rançon, poussent jusqu'en Bour-

N° 299. Côtes septentrionales de l'Ecosse.



Les cartes N°s 298 et 299 se recouvrent en partie ; ainsi les péninsules nord de l'île Skye se trouvent sur les deux cartes.

gogne où ils ravagent la ville de Sens. Ils remontaient aussi la Somme, la Vilaine, la Loire, la Garonne, l'Adour. Des points fixes, îles ou promontoires, leur servent de camps retranchés pour l'attaque ou la défense et de dépôts pour le butin : dans la Seine, c'est l'île d'Oissel ; dans la péninsule du Cotentin, dominant à la fois la Manche et le golfe des îles Jersiaires, c'est l'enclos du Hague-dike ; au bord de l'Océan, ce sont les îles de Noirmoutiers et de Ré. En 844, on les voit

déjà bien loin de la mer, puisqu'ils entrent dans Périgueux par la porte dite depuis « porte Normande », preuve de la facilité avec laquelle les pirates s'organisaient en armées de piétons ou de cavaliers, car ils n'auraient certainement pu remonter l'Isle dans leurs bateaux de mer. Leur arrivée dans le royaume était si bien prévue que l'on prélevait régulièrement un « impôt des Normands » sur les populations. Parmi les villes du continent qui sont envahies, on cite Aix-la-Chapelle, Cologne, Trèves, Metz, Mayence, Worms, Nantes, Le Mans, Bordeaux, Toulouse, Melun, Meaux, Sens et même Clermont. On croit aussi qu'ils poussèrent jusqu'en Suisse, dans la vallée de Hasli, et ce seraient eux qui auraient porté aux indigènes la légende de Guillaume Tell, naguère si fièrement revendiquée par les républicains de l'Helvétie. Enfin une troupe de Normands eut, en 859, l'audace, presque inconcevable pour l'époque, de contourner l'Europe afin d'entrer dans la Méditerranée et s'établir en un camp de la Camargue, aller ravager les côtes de l'Italie, même piller la cité de Pise et d'autres villes[1] ; mais les navigateurs du Nord s'accoutumèrent vite aux voyages vers les terres méridionales et se rencontraient sur ces rivages avec d'autres pirates, les Sarrasins, qui en 838 avaient dévasté Marseille et en 869 faisaient l'évêque d'Arles prisonnier, tandis qu'entre temps les Normands remontaient le Rhône jusqu'à Valence[2].

A la fin du neuvième siècle, l'Allemagne du moins réussit à s'affranchir de nouveaux pillages par la victoire que l'empereur Arnulf de Carinthie remporta près de Louvain, aux bords de la Dyle (891), sur les Normands qui y étaient établis depuis six ans ; d'ailleurs, les invasions n'avaient guère de raison d'être à cette époque, puisque le pays, dévasté, n'avait plus de valeur pour les pirates. Mais sur les autres parties du littoral européen la pression ne fit que s'accroître. Tandis que des Normands disputaient l'Angleterre aux Saxons et aux Danois, d'autres Viking scandinaves s'aventuraient dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar et capturaient des esclaves, enlevaient du butin dans les Baléares, sur les côtes africaines, en Italie, en Grèce, même en Asie Mineure. Dès l'an 896, un banni normand, Rou (Rolf, Rollo, Rollon), s'établissait solidement sur la terre ferme de France et commençait une campagne méthodique de conquête. Tandis qu'une armée scandinave

1. Annales de Saint Bertin ; Alfred Maury, *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1880. — 2. Kleinclausz, dans l'*Histoire de France* de E. Lavisse, II, 1, p. 381.

s'avançait du nord au sud dans le bassin de la Seine, une autre remontait de l'ouest à l'est dans le bassin de la Loire, et de grandes batailles se livraient dans les campagnes intermédiaires. Partout les seigneuries changeaient de maîtres, et finalement, en 912, le roi de France, Charles dit « le Simple », dans le sens de « pauvre d'esprit », dut aussi aban-

N° 300. Incursions normandes en France.



donner toute prétention sur les terres disputées et donner en fief à l'envahisseur Rou tout le beau territoire qui depuis a porté le nom de « Normandie ». Trop peu nombreuse était l'armée d'invasion pour qu'elle pût se substituer à la population indigène : elle se francisa donc, comme les Francs Neustriens s'étaient jadis gallicisés. Les Normands oublièrent leur parler scandinave, dont il ne reste aujourd'hui qu'une faible proportion de mots et quelques noms géographiques ; ils abandon-

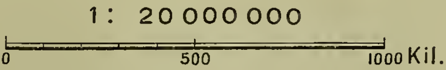
nèrent aussi leur religion sans trop de répugnance, car un changement de pays et d'existence s'accommode volontiers d'un changement de dieu : mais la passion des aventures et des batailles que les dangers de la mer et les hurlements des tempêtes avaient donnée à leurs ancêtres se maintint longtemps dans les âmes des Normands français : l'influence de l'ancien milieu continua d'agir dans le nouveau, et ce fut la vieille impulsion des Viking qui poussa Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre et plus tard les Tancrède à l'occupation de l'Italie, de même que les marchands de Dieppe et d'autres lieux normands à l'exploration des Canaries et de l'Afrique. Jusqu'au treizième siècle, le titre de « chef des pirates » fut considéré comme un titre d'honneur en Normandie et en Angleterre : le vieux sang des Viking coulait encore dans les veines de leurs marins.

A l'orient de l'Europe, un travail analogue de poussée ethnique entraînait les Scandinaves, Normands et autres à l'invasion des terres circumbaltiques. Les Varègues ou Varinger avaient soumis à leur domination les Finnois, les Ehstes et les Slaves du littoral et se tenaient prêts à profiter de toutes les occasions favorables d'accroître le nombre de leurs sujets. Des *rosslagen* ou communautés d'industriels et marchands d'outre-Baltique s'établirent en maints endroits des plaines sarmates, vers le confluent des routes naturelles, et servirent de centre à la domination politique. Les désunions des Slaves fournirent la circonstance propice et, en 862, les trois frères Rods ou « Russes », Rurik, Sineus et Truvor, entrèrent en vainqueurs dans le pays des grandes plaines orientales, qui se dit aujourd'hui la « sainte » Russie, comme si ce nom même ne rappelait pas l'humiliation de la conquête : d'après les étymologistes, le mot « Russe » serait dérivé du terme finnois Rodsen, ayant le sens de « Rameurs ». La Suède est encore pour les Finnois le pays des Russes ou des Rameurs, *Ruotse Moa*, tandis que la Russie a gardé pour eux son ancienne appellation *Wenne-Moa*, le pays des Wendes.

L'empire des trois frères, réuni plus tard sous la domination du seul Rurik, ne comprenait d'abord que la partie de la Russie actuelle qui s'étend au sud et au sud-est du golfe de Finlande, vers la haute Volga, avec la cité de Novgorod pour centre ; mais les aventuriers varègues, constamment renforcés par de nouvelles recrues, ne pouvaient pas se contenter de commander pacifiquement les territoires

conquis. Le midi les attirait. Au commencement du dixième siècle, la capitale de l'empire est déplacée. Kiyev est devenue la résidence du

N° 301. Incursions normandes en Russie.



Les lignes d'invasions des Normands varègues en Russie sont tracées d'après A. Lefèvre : *Germains et Slaves*.

On raconte que ce furent des habitants du district de Novgorod — bien servis depuis — qui demandèrent aux Varègues de « venir faire régner l'ordre et la justice » chez eux !

Les Normands se présentèrent à trois reprises devant Constantinople, en 903, 907 et 930. On sait que la garde particulière des empereurs de Bysance était composée de Normands.

fils de Rurik et les conquêtes se continuent vers le sud. Avant le milieu du siècle, les Normands sont devant Constantinople que, d'ailleurs, ils ne peuvent prendre, mais ils reviennent à l'assaut et

force est à l'empereur Romanos d'acheter la paix par des présents et des promesses. Déjà christianisés, les Normands de Russie perdent leur force agressive contre les chrétiens d'Orient, et ce sont eux au contraire qui subissent l'influence bysantine et qui modèlent graduellement leurs idées et leurs mœurs sur l'exemple qui leur vient de la Rome orientale. Mais le curieux phénomène d'un circuit complet d'invasions autour du continent d'Europe n'en est pas moins accompli : les Normands « Varangiens », partis de la Norvège par le détour de l'Europe occidentale, se rencontraient dans les îles de la Méditerranée avec d'autres Normands « Varègues », qui avaient parcouru les chemins de la Slavie entre la Suède et Bysance : de la Scandinavie à la Sicile, le cercle s'était refermé.

En dehors de l'Europe proprement dite, les Normands devaient être aussi les héros d'une œuvre capitale dans l'histoire de l'humanité, le peuplement de l'Islande et une première découverte du Nouveau Monde. Et du moins le premier de ces événements se fit sans bataille, sans meurtre ni pillage. La partie de la population norvégienne qui accomplit l'exode constituait d'ailleurs un élément social de beaucoup supérieur à celui des conquérants viking. Ce fut l'amour de la liberté, et non la passion du butin, qui détermina l'émigration des confédérés de Trondhjem.

A cette époque, vers la fin du neuvième siècle, le roi Harald « aux beaux cheveux » avait réussi à constituer l'empire norvégien à son profit : maître des passages qui font communiquer les fjords du sud avec ceux du nord, il avait pu donner l'unité géographique à ses Etats, et les hommes libres qui ne pouvaient s'accommoder de l'obéissance n'avaient plus qu'à s'expatrier. Or, un aventureux voyageur, Nad-Odd, avait déjà porté dans le pays des nouvelles de la « Terre des neiges », appelée plus tard « Terre des glaces », l'Islande, où, disait-il, tout homme pourrait vivre fier et libre : « Il n'y avait ni rois, ni tyrans! » Cependant quelques immigrants y avaient déjà trouvé place. Dès 795, les *papæ* ou anachorètes celtes, d'Iona et d'Irlande, dont les cellules ont été reconnues dans toutes les îles situées au nord de la Grande-Bretagne, occupaient les terres dites Vestmanneyjar, qui parsèment la mer au sud-ouest de la côte islandaise : leur nom même signifie « Iles des Hommes de l'Ouest », c'est-à-dire « îles des Irlandais ». Ces moines

avaient également débarqué dans la grande terre d'Islande : les objets laissés par eux. il y a onze siècles, cloches, livres religieux, crosses abbatiales en témoignent [1]. Quelques Celtes d'Ecosse avaient aussi pénétré dans l'île vers l'année 825. Des noms locaux d'origine irlandaise rappellent l'arrivée des anciens colons des îles Britanniques, et c'est à l'influence persistante de leur race que l'on attribue le type brun dont il existe de nombreux représentants en Islande [2].



Cl. Alinari.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-CLÉMENT A ROME.
(En partie du neuvième siècle.)

Trois quarts de siècle après l'apparition des premiers hommes sur les côtes de l'Islande, les fugitifs norvégiens se montrèrent à leur tour. Un premier colon. Ingolf. avait déjà débarqué en 870, mais le grand exode se fit seulement quatre ans plus tard [3]. Alors des milliers d'immigrants se présentèrent à intervalles de temps très rapprochés sur la côte sud-occidentale de l'île, et il fallut s'arranger de manière à donner sa part de terre à chacune des familles nouvellement arrivées. Tout colon put acquérir en domaine libre l'espace de terre qu'il avait

1. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 5. — 2. Jules Leclercq, *La Terre de Glace*. — 3. C. Rafn, *Antiquitates Americanæ*, 1837.

parcouru pendant le jour le long de la côte et qu'il avait limité par deux bûchers flambants élevés l'un à l'apparition, l'autre au coucher du soleil[1]. Puis des subdivisions eurent lieu, de manière à fournir chaque paysan de champs pour ses cultures et de pâturages pour ses bestiaux. L'opinion publique islandaise consacra si bien le principe de la « terre aux paysans » qu'il s'est maintenu quand même jusqu'au dix-neuvième siècle à travers toutes les révolutions économiques.

En peu d'années le peuplement complet de toute la partie des côtes islandaises où peut vivre l'homme, même des districts tournés vers le pôle, était achevé[2], et bientôt l'île eut un nombre d'habitants aussi considérable, peut-être même plus considérable que de nos jours. Sans doute, l'île est fort étendue, puisqu'elle occupe une superficie égalant à peu près un cinquième de la France ; même au point de vue du climat, elle possède certains avantages, car sa température moyenne — jusqu'à 5 degrés et davantage au-dessus du point de glace — est notablement plus élevée que ne le permettrait d'espérer sa haute latitude. Mais ce privilège, dû aux eaux tièdes apportées par les courants du sud sur les côtes occidentales et même partiellement sur les côtes septentrionales, peut être supprimé en certaines années par la prépondérance du courant froid polaire qui vient frapper les rivages de l'est et se continue sur le littoral du sud : il arrive parfois que l'île est défendue au sud par un cordon de banquises et que les ours blancs débarquent de leur véhicule de glace pour ravager les troupeaux. Suivant le balancement des eaux tièdes ou froides, l'hiver d'un même lieu peut présenter d'une année à l'autre des écarts d'une quinzaine de degrés. Les giboulées de tempêtes sont presque constantes pendant la saison du printemps, si douce et si charmante en tant d'autres contrées de l'Europe. Les forêts ne se composent pas d'arbres, mais de faibles arbrisseaux, et même manquent-ils complètement en de vastes districts. Jusqu'à l'époque moderne, où des explorateurs tenaces ont réussi, à force d'énergie et grâce aux ressources que fournit la science, à reconnaître tout l'intérieur du pays, nombre de territoires étaient inabordables à l'homme à cause de leurs neiges ou de leurs glaces, de leurs torrents aux alluvions mobiles et fuyant sous les pas ;

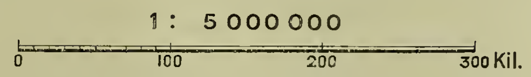
1. Ernest Nys, *Le haut Nord*, pp. 6, 7.— 2. On admet généralement qu'à la fin du douzième siècle l'Islande comptait 120 000 habitants, il y en aurait eu moins de 40 000 au dix-huitième siècle. Le recensement de 1901 a donné environ 78.000 habitants.

parfois les volcans projettent au loin des nuages de cendres qui recouvrent les prairies et les cultures, affamant le bétail et les hommes. Et lors des disettes ou des famines, l'Islande, isolée dans l'immense étendue des mers, n'avait guère de nations amies pour lui fournir du pain. Les Islandais ont à prendre des soins exceptionnels de leurs enfants pour les mener à bien.

N° 302. L'Islande, l'Ile des Glaces et des Laves



1 : 5 000 000



Au sud-est de l'île, Ingolfshöfdi rappelle le point de débarquement du premier colon norvégien. Le lac au sud de l'*A* de Almannagja est le Tingvellir.

Et, malgré ces extrêmes difficultés que la nature oppose aux insulaires, ceux-ci réussirent à prendre tout d'abord, au point de vue intellectuel et moral, un des premiers rangs dans le monde, sinon le premier, eu égard à leur nombre relativement si faible. Protégés efficacement par l'étendue des mers pendant près de trois siècles et demi, les buendi d'Islande, plus heureux que ceux de Trondhjem, réussirent complètement à maintenir leur dignité d'hommes libres, sans roi, ni princes féodaux, ni hiérarchie, ni aucun établissement militaire. Les

intérêts communs étaient discutés en plein air entre tous les habitants revêtus de leurs armures, symbole du droit absolu de défense personnelle appartenant à chaque individu. Le lieu de réunion, qui était aussi le marché annuel, et que l'on considère encore comme une sorte de capitale virtuelle de l'Islande, était la gorge volcanique d'Almannagja ou « Couloir de tous les hommes », formée par l'écoulement de laves liquides entre les parois d'une fracture au travers d'une nappe ignée, déjà consolidée. Sur un bloc énorme aux flancs disposés en gradins se tenait le « Liseur de la Loi », le Lögmadr, répétant à haute voix le texte des décisions promulguées par les assemblées précédentes : celles qu'il ne récitait point pendant trois années consécutives et dont on n'exigeait pas la proclamation étaient tenues pour abolies [1]. Au pied de l'Almannagja, dans la plaine de Tingvellir, recouverte de laves fissurées et inondées, se trouvait le Tertre de la Loi. Sur une langue de lave, d'accès difficile, le juge et l'accusé se tenaient face à face, sous l'œil vigilant de la multitude armée [2].

Restés libres, les fiers buendi d'Islande purent donc cultiver avec soin le trésor de connaissances que leurs pères avaient apporté du continent lointain. Dans chaque famille on apprenait à lire : les professions de poète, de récitateur des poèmes antiques étaient fort appréciées, et sur chaque navire qui emportait des provisions de morue pour les longs carêmes de l'Europe occidentale voyageaient aussi des *skald* qui allaient aux nouvelles pour les réciter ensuite dans la patrie. Ce fut une des grandes causes du remarquable développement intellectuel des Islandais.

L'île des Glaces entretenant la paix avec tous les pays étrangers, ses nationaux n'avaient point à craindre qu'on exerçât contre eux de violences en temps de guerre : alors qu'un marchand anglais voyageant en Norvège ou un Norvégien parcourant l'Angleterre ennemie eût été dépouillé de ses biens, peut-être même emprisonné ou massacré, l'Islandais se mouvait librement, assuré d'une généreuse hospitalité. Grâce à ces conditions générales de liberté et de bienveillance mutuelle, la conversion des Islandais au christianisme se fit, comme la colonisation, sans luttes ni guerre civile. Les premiers réfugiés étant encore païens, ceux qui les suivirent se trouvaient plus ou

1. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 12. —2. *Voir* la gravure de la p. 511, la carte n° 303, page 514, et le cul-de-lampe du chapitre.



Cl. Schmid

PLAINE DE L'ALTING, AU PREMIER PLAN, LE TERTRE DE LA LOI, AU FOND, LE TINGVELLIR, A DROITE, LES PAROIS DE L'ALMANNAGJA.

moins sous l'influence des enseignements chrétiens, et, de proche en proche, entre voisins qui s'entretenaient le soir devant l'âtre, la nouvelle foi se substitua à l'ancienne, ou plutôt se mêla au fond primitif. Les dieux scandinaves ne furent pas considérés comme des incarnations du diable, mais se transformèrent graduellement en personnages divins de la religion chrétienne : le nom même de celui qu'invoquèrent les Islandais convertis resta le même qu'au temps des païens : Allfadir, le « Père Universel », n'eut point à vider les cieux pour faire place à un nouveau venu [1]. Chose inouïe dans l'histoire du christianisme, des chrétiens islandais, loin de détruire les monuments relatifs à l'ancienne histoire païenne, s'occupèrent pieusement de les recueillir, tels, vers l'an 1100, Saemund Sigfusen et, cent années plus tard, Snorro Sturleson, l'auteur de *Heimskringla*, le « Cercle du monde », et plus spécialement de l'histoire des rois de Norvège, le récit du moyen âge le plus vivant, le plus héroïque et le plus beau [2]. C'est grâce à la sollicitude de ces Islandais convertis que furent recueillis les récits et les chants de l'Edda ou de la « Vieille grand'mère », la source la plus précieuse de l'histoire mythologique et légendaire des anciens scandinaves.

La découverte du Grœnland et celle du continent américain sont également dues à des Normands d'Islande. Trois années seulement après le mouvement d'exode vers l'île des Glaces, un explorateur, Gunnbjorn, avait poussé jusque vers une autre « terre glacée » que l'on ne jugea pas à propos de coloniser. Mais un banni, Erik le Roux, se dirigea vers cette terre nouvelle, dont il contourna le cap extrême, le Hvarf, connu aujourd'hui sous le nom anglais de Farewell, puis, arrivé sur la côte occidentale, il y fonda le premier campement d'Européens qui ait existé dans le Nouveau Monde. Le pays était si âpre, pourvu au pied des monts et des glaciers d'une bande de terre cultivable si étroite que d'autres explorateurs ont pu appliquer à la contrée le nom de « Terre de Désolation »[3] ; mais Erik le Roux, comprenant que « pour donner une bonne réputation à sa colonie, il fallait lui donner un beau nom », l'appela audacieusement Grœnland, la « Terre Verte », et sa ruse eut plein succès. Bientôt les Normands y furent plus nombreux que les Eskimaux indigènes, construisirent des villages et même des villes, puis, devenus chrétiens comme leurs frères les Islandais, édifièrent des

1. Max Müller, *Essais de Mythologie comparée*, trad. G. Perrot, p. 227. — 2. Flint *Philosophy of History*. — 3. I. I. Hayes, *The Land of Desolation*, London, 1871.

églises, dont il existe encore des restes. Un évêque gouverna le diocèse du Grœnland au nom du pontife de Rome.

Mais la force d'expansion des Normands n'était pas encore amortie, et deux décades ne s'étaient pas écoulées depuis la colonisation

N° 303. Plan de l'Althing

PARTIE DE PLAN DÉTAILLÉ DE L'ALTHING par SIGURD GUDMUNDSSON Kaupmannahöfn 1861

A = Descente vers l'Allmannagjá — C = Entrée de l'Althing

B = Cascade de l'Oxarà — D = Siège du Juge

Il n'est pas possible de fixer l'échelle de cet ancien levé, évidemment défectueux, les mesures données par Lord Dufferin, Jules Leclercq et autres pour les dimensions de l'Almannagja et du Tertre de la Loi ne concordant aucunement. L'orientation n'est qu'approximative.

La paroi nord de l'Almannagja, dont on voit bien la nature volcanique sur la gravure de la page 515, est sensiblement plus élevée que la paroi du sud, de sorte que dans la gravure de la page 511, on peut les voir toutes deux l'une derrière l'autre.

du littoral grœnlandais par Erik le Roux que de nouvelles terres étaient découvertes, et parmi elles, celle qui porte jusqu'à nos jours le nom de « Terre Neuve ». Fundu Nya Land ou Helluland. Un premier voyage avait été fait involontairement dans ces régions par des bateaux égarés dans le brouillard, mais en l'an 1000, ce fut résolument que Leif Eriksson, fils du premier colon grœnlandais, s'aventura vers les côtes du sud, que l'on sait être maintenant celles du Labrador, des terres Laurentiennes et de la Nouvelle Angleterre. Il poussa jusqu'au

« pays de la vigne » ou Vinland, ainsi nommé des vignes sauvages qu'y reconnut l'Allemand Tyrker, l'un des compagnons de Leif. A quelle contrée actuelle doit s'appliquer cette appellation normande? Si l'on a bien interprété un passage des saga relatif à la longueur des jours d'hiver dans le Vinland, c'est entre le 40e et le 42e degré de latitude qu'il faudrait chercher le lieu de séjour des Viking, c'est-à-dire sur les côtes du Massachusetts[1]. Parmi les divers débris signalés comme fournissant un témoignage de ce grand événement géographique, il en est qu'Horsford a décrit en des termes qui s'appliqueraient aussi bien à des constructions que l'on élevait en Islande vers la même époque[2]; toutefois, ces monuments sont trop grossiers pour qu'il ne reste pas un certain doute dans les esprits et que la venue des Normands dans les environs de la Boston actuelle ne rencontre beaucoup d'incrédules[3]. Gustaf Storm croit avoir établi que le Vinland est la partie de la Nouvelle-Ecosse qui fait face à Terre-Neuve.


Cl. Schmid.
CASCADE DE L'OXARA DANS L'ALMANNAGJA.

Quoi qu'il en soit, les expéditions des navigateurs normands sur les côtes de l'Amérique du Nord ne furent pas nombreuses, et après les premières années, s'espacèrent de plus en plus. Une inscription runnique, datant de la moitié du onzième siècle, raconte l'expédition malheureuse d'une barque normande qui cinglait vers le Vinland et se perdit « au milieu des glaces, sur la mer solitaire »[4]. Au douzième siècle,

1. Oscar Peschel, *Geschichte der Entdeckungen*. — 2. Cornelia Horsford, *National geographical Magazine*, March 1898, nº 3, pp. 73 et suiv. — 3. Ph. Marcou, *Notes manuscrites*. — 4. Sophus Bugge, Voir *Globus*, 22 mai 1902.

les voyages cessèrent complètement à cause des difficultés de la navigation, la chaîne des banquises se reformant chaque année en barrière infranchissable, ou du moins très périlleuse à traverser, entre l'Islande et la pointe méridionale du Grœnland[1]. La « Terre de la vigne » se perdit ainsi pour les Normands, mais la mémoire légendaire s'en perpétua pendant quelque temps comme celle d'un paradis terrestre : Adam de Brême raconte dans son histoire ecclésiastique, rédigée vers 1070, que le roi Sven Estridson lui parla d'une grande île de Vinland située fort loin dans la mer occidentale, et lui vanta les raisins exquis de ses vignes sauvages ainsi que ses vastes champs de céréales donnant leur récolte au centuple sans avoir été semés par la main de l'homme.

Puis la légende se perdit comme la découverte ; le nom des territoires lointains ne se conserva que dans la mémoire des récitateurs de sagá et des lecteurs de manuscrits anciens. Le Grœnland même finit par retomber dans la nuit, et la cause de cette disparition n'est pas due seulement aux difficultés du voyage. Comme la plupart des retours et régressions dans l'histoire, elle doit être attribuée à la diminution de l'initiative humaine, conséquence du renforcement d'un pouvoir central, destructeur des énergies personnelles. Déjà en 1261, le Grœnland étant tombé sous la dépendance politique directe de la Norvège, le commerce entre la métropole et la colonie était devenu monopole royal, et les expéditions, changées en un service public, se firent de plus en plus rares. Le dernier bateau du Markland à destination du Grœnland et de l'Europe partit en 1347. Puis, en 1387, lorsque la reine Marguerite, unissant la souveraineté des trois Etats scandinaves, revendiqua pour elle seule le privilège du commerce avec toutes les dépendances de son royaume, de la Finlande au Grœnland, il en résulta que les navires partis du Danemark sous pavillon d'Etat pour faire leur tournée réglementaire par les Faroer et l'Islande n'eurent plus le temps d'aller jusqu'à la « Terre Verte »[2]. Le manque de communication finit même par rompre toutes relations avec l'ancienne colonie et l'on arriva à si bien l'ignorer que l'on contesta jusqu'à l'existence de cette terre qui jadis avait régulièrement acquitté la dîme et payé le denier de Saint-Pierre; on y avait même prêché les croisades comme

1. H. J. Mackinder. *Britain and the Bristih Seas*, p. 7. — 2. Ernest Nys, *Le haut Nord*, p. 9.

dans les autres pays de la chrétienté[1]. Il n'en resta qu'un nom vaguement indiqué sur les cartes, et les marins, en répétant les récits anciens, racontaient qu'un mur de glace s'était dressé à l'ouest de l'Islande, arrêtant la navigation à tout jamais.

Tandis que les Normands, les « hommes du Nord », appelés aussi

N° 304. Voyages lointains des Normands.



Les noms de pays portés sur cette carte sont ceux qu'on rencontre dans les saga islandaises. On a indiqué le voyage d'Ottar vers Bjarmaland, celui des Varègues vers Gardariki et Miklagard (Constantinople), et celui de Sigurdr vers la Terre Sainte.

les « hommes de la mer », parcouraient les eaux vers toutes les côtes de l'Europe méridionale, vers les îles et les péninsules polaires, d'autres peuples en mouvement obéissaient encore à l'immense vague d'ébranlement qui avait renversé l'empire de Rome et changé l'équilibre des nations. La première grande période de migration au temps des Genseric, des Alaric et des Attila avait mis en branle tous les peuples de l'ancien monde, des bords de la mer du Japon aux rivages de la Méditerranée et de l'Atlantique, mais son résultat principal avait

1. P. Riant, *Expéditions et Pèlerinages des Scandinaves.*

été d'établir nettement l'importance des peuples germaniques et de leur assurer la possession incontestée de domaines politiques constitués en Etats distincts. A l'époque même où, sous le gouvernement de Charlemagne, le race tudesque arrivait à prendre l'hégémonie parmi les peuples, un autre ensemble ethnique, celui des Slaves, — jadis désignés sous les noms très généraux de Scythes, Sarmates, Hyperboréens —, commence à se préciser dans l'histoire et à s'unir en communautés d'Etats subissant déjà l'influence directe du christianisme et de la civilisation gréco-romaine.

Au commencement de l'histoire écrite des peuples européens, Phéniciens et Grecs n'avaient qu'une idée fort vague des immenses régions du Nord inclinées vers d'autres mers et peuplées de races ayant des mœurs différentes de celles des Méridionaux. Ce monde dans lequel ils ne pénétraient pas était resté assez obscur pour qu'on racontât non l'histoire, mais des fables et des légendes merveilleuses auxquelles d'ailleurs devait se mêler un peu de vérité. Ainsi les récits que fait Hérodote sur les « Scythes laboureurs qui sèment le blé non pour le consommer, mais pour le vendre »[1], nous prouvent que les Grecs avaient quelques notions de ces riches contrées à « terre noire » qui produisaient des céréales en abondance pour l'exportation. Mais au delà, disait-on, l'espace était complètement inhabité, « les lieux n'étant ni visibles, ni abordables, à cause des plumes répandues sur le sol ». En effet, dit Hérodote, « quiconque a vu la neige tomber à flocons pressés sait que les flocons ressemblent à des plumes »[2].

La vie des « Scythes », telle que la décrivent les auteurs anciens, est bien celle que déterminait la nature du sol et du climat. Si les laboureurs résidants ou à demi sédentaires utilisaient les terres les plus fertiles, le gros de la nation, trop peu nombreux pour la vaste étendue du territoire, se composait de pasteurs poussant devant eux, de steppe en steppe, des troupeaux de bêtes domestiquées, chevaux, bœufs et brebis. Les descriptions qu'on en donne sont, à peu de chose près, celle que, dix siècles plus tard, les chroniqueurs font des Huns, et qu'ils répètent, d'autres siècles ensuite, à propos des Mongols. Les Scythes vivaient en plein air ou sous la tente; lors des voyages de migration, les femmes travaillaient paisiblement sur

1. *Histoires*, livre IV, § 17. — 2. Livre IV, § 7 et 30.

leurs chars, tandis que les hommes chevauchaient à côté, vêtus de toisons, quelquefois même de peaux d'ennemis vaincus, et portant sur leur carquois des mains coupées sur le cadavre. Habitués à changer fréquemment de territoire, sans souci des premiers occupants, les Scythes étaient de redoutables hommes de guerre, habiles à éviter les batailles rangées par de rapides attaques suivies de fuites soudaines, mais se ramassant en armées solides quand il s'agissait de défendre les buttes de terre sous lesquelles dormaient les aïeux. Chez ces peuples,



FRAGMENT DE LA TAPISSERIE DE BAYEUX.
(Onzième siècle.)

on méprisait la mort. Jusqu'au milieu du dixième siècle, le sacrifice volontaire des veuves sur le bûcher du mari était de pratique générale chez les Slaves de la Pologne actuelle [1]. Au temps d'Hérodote, les Massagètes qui se sentaient vieillir étaient immolés par leurs parents, et leur chair, mêlée à celle de divers animaux, servait au repas funéraire par lequel on honorait leur mémoire; mais celui qui avait le malheur de mourir de maladie n'était point glorifié par un festin, car sa mort était considérée comme une sorte de honte. Les trouvailles faites dans maintes tombelles ou *kourgani* de la Russie méridionale complètent les récits d'Hérodote [2].

Aux funérailles des grands personnages, une épouse, des serviteurs, des chevaux suivaient le chef dans la mort, et l'on retrouve en effet dans les tombes royales de nombreux ossements, ceux des victimes

1. H. M. Chadwick, *The Cult of Othin*, p. 42. — 2. *Histoires*, livre I, § 215, 216.

sacrifiées à la vanité du rang. Dans ces buttes funéraires, on recueille des objets de cuivre et d'or, armes et bijoux, mais le fer y est assez rare, preuve qu'à cette époque l'industrie européenne venait à peine de conquérir le métal par excellence.

Mais cet or, cet étain et ce cuivre, nécessaires à la fabrication du bronze, ne se trouvaient point dans les plaines des Scythes, et c'est ailleurs qu'ils devaient se le procurer. Depuis les temps les plus reculés, les habitants des étendues sarmates, si belliqueux que les eussent rendus les vanités locales et les pratiques obligatoires de la vengeance, avaient dû pourtant s'accommoder aux nécessités du commerce, dont les intermédiaires traditionnels étaient des bandes de porteurs, constituant des castes spéciales presque toujours méprisées mais indispensables, et se mouvant en sécurité le long de chemins pratiqués de tout temps et protégés par la foi publique de tous, amis ou ennemis. C'est ainsi que les objets précieux nécessaires à l'industrie se transmettaient sur les routes historiques de l'Asie, entre la Chine et l'Occident, entre le Caucase et les régions du Nord. Des voies commerciales aboutissaient également au littoral du Pont-Euxin où s'étaient installés des colons grecs, entourés de populations à demi hellénisées. Le commerce de l'or, on le sait par l'expédition des Argonautes, avait un de ses grands marchés sur le versant méridional du Caucase, dans la Colchide, la Géorgie actuelle. Or cette même contrée possédait aussi des gisements d'étain qui fournissaient aux artistes l'élément d'alliage nécessaire à la fabrication du bronze d'art (E. Chantre). Du temps d'Hérodote, les marchands venus de ces régions caucasiques, de même que les trafiquants d'Asie, apportaient leurs métaux à la ville d'Olbia, sur le cours inférieur du Borysthènes. Plus tard, une autre cité grecque, Panticapée, la moderne Kertch, sur la côte méridionale de la péninsule de Tauride, hérita de ce trafic avec les Asiates; d'ailleurs les marchands ne faisaient probablement qu'une partie du chemin : c'est d'étape en étape, de marché en marché, et par des relais de caravanes nombreuses que les objets précieux, indispensables aux travaux de luxe, finissaient par atteindre le Pont-Euxin.

Les mélanges et les croisements eurent pour conséquence que tous les Slaves ou slavisés de nos jours, de même que les autres habitants, Finnois et Turcs, des grandes plaines de l'Eur-Asie, pourraient revendiquer comme leurs ancêtres non seulement les tribus guer-

rières dont les buttes s'alignent çà et là sur l'horizon, mais aussi les anciens peuples mineurs et commerçants appelés Tchoudes. Ce vocable, n'ayant plus aujourd'hui que la signification de « misérable » et de « mauvais », représente dans l'imagination populaire beaucoup moins une caste, une classe ou une nation particulière qu'une race mystérieuse de gnomes ou farfadets ayant connu l'art de fabriquer les métaux et d'extraire les pierres précieuses des profondeurs de la terre.

Au commencement du moyen âge, aucun nom commun de race n'embrasse les diverses nations qui sont maintenant désignées sous le nom de « Slaves », terme dont l'origine est d'ailleurs inconnue. Peut-être dérive-t-il d'un mot, *Slovo*, qui a le sens de « gloire », mais il se trouve précisément que les premiers Slaves portant ce nom étaient surtout des laboureurs pacifiques, très doux, très bienveillants, pratiquant volontiers la vie en commun [1], et n'ayant aucune prétention à la réputation de guerriers et de conquérants. Plus tard seulement, par extension patriotique, ce terme a fini par signifier « renommé », « illustre », car les peuples aiment toujours à modifier la langue en la faisant servir à leur propre gloire. Il est probable que la véritable étymologie du mot « Slaves » est celle de « Parole », « Langage », exprimant ainsi l'ensemble des individus qui parlent de manière à pouvoir être compris. Puis, par une bizarre ironie du sort, ce nom de Slaves (Slavon, Schiavoni, Esclavons) devint, chez les Vénitiens pui chez tous les peuples occidentaux de l'Europe, le synonyme de captifs, « esclaves », tant les conquérants et convertisseurs chrétiens, Charlemagne tout le premier, firent de prisonniers parmi ces tribus orientales aussi longtemps qu'elles restèrent païennes et même après leur conversion ! C'est un fait reconnu des historiens [2] que le christianisme et l'esclavage, venant de l'Ouest, pénétrèrent en même temps dans les pays slaves.

Longtemps les peuplades agricoles de la Slavie restèrent inconscientes de leur parenté. Dans leurs exodes, elles ne présentent aucune cohésion et même s'éparpillent vers divers points de l'Europe. Ainsi ces Vénètes qui franchissent les Alpes, et dont on retrouve la dénomination dans la Venise (Wendig, Venezia) actuelle, sont les frères de

1. Palaky, *Geschichte von Böhmen;* P.-J. Schafarik, *Geschichte der Slawischen Sprache;* L.-J. Hannusch, *Wissenschaft des Slawischen Mythus.* — 2. Schnitzler, Macciowski, Schafarik, Hannusch.

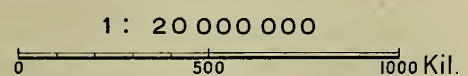
ces Vénètes auxquels les Allemands ont donné le nom de Wenden et qui se sont avancés au loin dans la Germanie septentrionale jusqu'à l'Elbe, et plus au sud jusqu'à la Saale ; même on constate l'arrivée d'une de leurs tribus dans le pays de Lüneburg, entre Elbe et Weser, et des noms de rivières et de lieux nous les montrent en pleine Franconie, là où se dresse aujourd'hui la cité de Nürnberg (Nuremberg). Au sud, les invasions des Slaves suivent celles des Goths et autres nations germaniques entraînées vers le Sud et vers l'Ouest ; ils occupent les régions danubiennes connues de nos jours sous le nom de Haute Autriche et remplissent la plus grande partie de la péninsule des Balkans.

La Macédoine, la Thrace, la Thessalie deviennent des pays slaves; les envahisseurs du Nord poussent même jusque dans le Péloponèse, et la Grèce entière prend le nom de « Slavie » : la nomenclature géographique de la contrée permet de constater combien grande fut l'influence de la langue, très rapprochée du serbe actuel, qu'apportèrent les étrangers. Quoi qu'en disent maints écrivains hellènes, fiers de la gloire acquise par leurs ancêtres des grands siècles, le croisement de la race slave avec celle des indigènes modifia singulièrement les éléments ethniques de l'ancienne Grèce ; mais les produits du mélange, soumis à l'influence très puissante et toujours agissante du milieu géographique, ont graduellement reconstitué un type grec moderne très rapproché de l'ancien.

Aventurées dans les plaines basses, sans frontières naturelles de défense contre les peuples germaniques environnants, les tribus slaves se trouvaient dans une position naturellement instable, et depuis mille années, elles ont dû beaucoup reculer : les Allemands leur ont repris la plus grande partie du territoire qu'elles avaient envahi. Soit par la conquête et le massacre, soit par lente pénétration et substitution de race, de culture et d'influence, ils ont refoulé l'élément slave vers les steppes originaires. Mais précisément dans le centre naturel de l'Europe et du monde germanique, les Tchèques et leurs frères de race, les Moraves, ont tenu bon. C'est qu'en cet endroit le grand quadrilatère de la Bohême, occupé jadis par les Celtes boïens, constitue une véritable citadelle disposée par la nature suivant des formes remarquablement géométriques. Le haut bassin de l'Elbe et de sa branche maîtresse, la Vltava ou Moldau, ne s'ouvre que par un long et tortueux défilé vers

les régions germaniques de l'extérieur; sur trois de ses faces, au sud-

N° 305. Cheminement des Slaves en Europe.



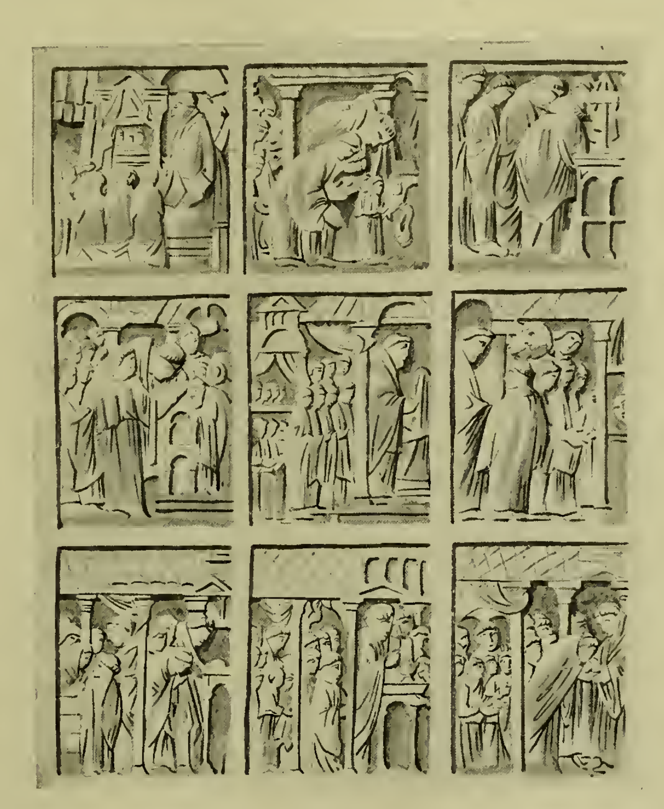
Les territoires grisés sont ceux dont les populations actuelles utilisent une langue slave.
Les lignes en pointillé indiquent, d'après A. Lefèvre, *Germains et Slaves*, la marche générale des Slaves, du cinquième siècle avant l'ère vulgaire jusqu'au huitième siècle.

ouest, au nord-ouest, au nord-est, le pays est très nettement limité par

des remparts de monts qui, avant la construction des routes, furent doublement des obstacles, à la fois par leurs forêts et leurs précipices et par le manque de populations à pressurer. Le quatrième côté du quadrilatère de Bohême, celui du sud-est, présente également une rangée de croupes et d'aspérités formant une ligne de partage entre les affluents de l'Elbe et ceux du Danube; mais cette succession de hauteurs, où des mines depuis longtemps exploitées ont appelé de nombreux ouvriers, était beaucoup plus facile à traverser que les autres faces du losange et permettait ainsi les communications entre les campagnes de la cavité bohémienne et les contrés orientales d'où venaient les immigrants tchèques. Cependant la profonde dépression qui s'ouvre du sud au nord par la vallée de la Morava (*March* en allemand), entre les plaines du Danube et le haut bassin de l'Oder, facilita beaucoup de part et d'autre la pression des populations germaniques, et, de ce côté, le domaine des Slaves se trouve réduit à un étroit pédoncule.

Les peuples d'origine finnoise, qui, après les Slaves, avaient de beaucoup la prépondérance numérique parmi les habitants des plaines de l'Europe orientale, se trouvèrent naturellement entraînés dans le mouvement de migration avec leur avant-garde germanique et slavonne. Mais il arriva souvent que des migrateurs s'entremêlèrent et s'entre-civilisèrent par l'effet des rencontres et des remous; les langues et les souvenirs même de la race primitive changèrent pendant le voyage. C'est un résultat de cette nature, nettement caractérisé, que l'on rencontre chez les Bulgares. Ces habitants de l'antique Mœsie étaient bien certainement de souche ougrienne comme les Huns, et leur parler primitif devait ressembler à celui des Samoyèdes, leurs parents, refoulés sur les bords de l'Océan glacial. Lorsqu'ils apparaissent pour la première fois dans l'histoire, ils sont campés sur les bords du fleuve Volga, auquel ils doivent leur nom — à moins que le cours d'eau ait été appelé d'après eux —, et leur capitale, située en aval du confluent de la Kama, est un des plus grands centres de trafic dans tout le monde oriental. Leur carrière de conquêtes, de destruction, puis de défaites, de désastres et de retours offensifs est une des plus effroyables que racontent les terribles annales des migrations guerrières, et, pendant ces guerres, ils se mêlent et se remêlent avec tous les débris ethniques des peuples vaincus, dans les campagnes ravagées et sur les champs de bataille. Leur nom, prononcé avec horreur, est un de ceux qui, dans le

langage des peuples occidentaux, est devenu l'une des expressions les plus mal sonnantes, et, jusque dans le Brésil lointain, les Indiens Bugres, qui furent longtemps la terreur des colons portugais, sont encore désignés d'après l'appellation du peuple ougrien. Traversant une première fois le Danube en 498, les Bulgares furent pendant plus de quatre siècles un danger permanent pour l'empire d'Orient; en 814, ils se heurtent aux murs de Constantinople; un siècle après, Basile II l'Arménien reçoit le titre de « Tueur de Bulgares », bien justifié par ses massacres atroces. Mais, quand même, les Bulgares, christianisés entretemps, se maintiennent au sud du Danube, quoique tellement mélangés à d'autres arrivants que l'origine ougrienne a disparu : ils sont devenus des Slaves par la langue et les mœurs, comme leurs voisins les Russes.



SACRAMENTAIRE DE DROGON, FILS DE CHARLEMAGNE
(Ivoire sculpté.)

D'autres populations de souche finnoise, qui avaient pénétré aussi dans les plaines de l'Europe orientale, ont pu rester, sinon pures, du moins avec une cohérence nationale suffisante pour demeurer nettement distinctes jusqu'à nos jours, conservant leurs idiomes ainsi qu'une part caractéristique de leurs anciennes mœurs. Parmi ces Finnois, les Sams ou Lapons occupent une place tout à fait spéciale par l'effet des conditions géographiques auxquelles ils ont été soumis.

après le refoulement vers le Nord qu'ils ont dû subir des deux côtés du golfe de Botnie, en Finlande et en Suède ; dans les contrées où l'agriculture n'est possible qu'en de rares endroits bien abrités, l'homme n'a d'autre ressource que le poisson et le sang, la chair ou le lait des rennes ; il est donc forcément astreint à la vie nomade, d'autant plus que le lichen, principale nourriture de leur animal domestique, ne repousse bien qu'une dizaine d'années après avoir été brouté. Dans les districts de l'intérieur où les familles n'ont pas suffisamment la nourriture que fournit la mer, et où le sol ne peut être cultivé, l'alimentation habituelle pendant l'hiver se compose d'une herbe amère, de mousse et d'écorces : on y ajoute parfois une terre farineuse formée en grande partie de lamelles de mica [1]. D'après Düben, la langue des Lapons contient 41 mots pour désigner la neige, 20 pour la glace, et 26 pour le gel et le dégel [2]. Manger, vivre, telle devait être l'unique préoccupation de ces hommes du Nord, et les espaces déserts étaient trop vastes autour d'eux, les mers trop solitaires et trop glacées pour qu'ils eussent la ressource du pillage comme les Normands, leurs voisins du Sud.

Maintes peuplades dites actuellement « allophyles » à cause de leur évidente diversité d'origine, comparées aux Slaves de la Russie, les Bachkir, Ostiak et Vogoul, les Mordvin, Tcheremiss et Tchouvack, Sïrian, Votiak et autres, avaient trop peu de cohésion ethnique, et leur état semi-nomade donnait à leurs territoires des contours trop flottants pour qu'elles pussent constituer des nationalités conscientes dans l'histoire européenne; mais celles des tribus qui s'établirent sur les bords de la Baltique, Ehstes et Lives, Karéliens et Finlandais ont du moins pu se fonder une patrie bien déterminée. Déjà sous le nom de Biarmiens, lorsqu'ils habitaient, plus à l'Orient, la Biarmie ou contrée de Perm, ces Finnois avaient acquis une assez grande importance comme intermédiaires de commerce entre l'Europe et l'Asie; ils comptèrent davantage en arrivant au bord d'une mer qui les mettait en communication, indirectement au moins, avec les pays de l'Europe occidentale. Ils avaient même pénétré jusqu'en Scandinavie, où ils se trouvèrent en contact avec les Normands, mais ils n'étaient pas de force à lutter avec de pareils ennemis, et ceux-ci les refoulèrent hors

1. C. Schmidt. *Bull. de l'Acad. des Sciences de Pétersbourg*, vol. XVI, 1871.
2. Gust. von Düben, *Lappland och Lapparne*.

de la Péninsule, dans le « Pays des Marais », le Fenn-land, dont ils portent encore le nom. Une de leurs tribus, celle des Qväner, établie sur la rive orientale du golfe de Botnie, dut à son appellation, qui a le sens de « Femmes » en suédois, de passer pour une nation d'Amazones, et, comme telle, sa renommée fut portée jusqu'au bout de l'Ancien Monde par les navigateurs arabes. Quant aux Finnois, le fait même de leur différence de figure, de langue et de mœurs d'avec les Slaves, les Scandinaves, les Germains suffisait pour qu'on vît en eux de redoutables sorciers.



TAMBOUR
SUR LEQUEL LES LAPONS INTERROGENT LE SORT

Au centre de l'Europe, les Ougriens et les Turcs, suivant la trace des Goths, poussèrent plus avant que les Finlandais dans la direction de l'ouest : ils finirent par occuper presque en entier l'amphithéâtre immense des Carpates qu'emplissait autrefois la mer intérieure formée par le confluent du Danube et de la Tisza. Des nations asiatiques s'y étaient successivement cantonnées, grâce à la plaine unie de l'Alföld, qui leur rappelait les « mers d'herbes » de la Mongolie et qu'entourent des monts boisés et neigeux comme le Sayan et l'Altaï. Les Huns en firent le centre de leurs expéditions de ravageurs; les Avares y possédèrent aussi, entre Danube et Tisza, la citadelle circulaire au septuple rempart dans laquelle ils avaient accumulé tout le butin amassé pendant trois siècles de pillage à travers le monde grec et romain. Après le refoulement complet des Avares qui perdent même leur nom pour se fondre avec Slaves ou Bulgares, d'autres peuples, venus primitivement

de l'Asie, pénètrent aussi dans la grande plaine d'entre-Carpates. Ce sont les Magyars, que suivent les Petchénègues, puis les Koumanes, les Paloces, les Jazyges, et qui s'entremêlent avec eux tous ainsi qu'avec les Khazar, les Avares et les Slaves qu'ils trouvent dans la contrée.

Les Magyars se rappellent le passage des Carpates par lequel ils sont entrés dans la plaine qu'ils occupent depuis dix siècles révolus. Au nord-est de la grande courbe des monts, là où la vallée du Stryj, affluent du Dniestr, se rapproche de la rivière Latorcza, un des rameaux supérieurs de la Tisza, s'ouvre le col de Vereczke, dont le plus haut seuil, dominé par des croupes de 300 mètres plus élevées, atteint l'altitude de 841 mètres. L'escalade en est facile. Ce fut la porte d'entrée, « le chemin des Magyars », comme le dit encore la population des alentours. C'est là que le peuple hongrois, fortement pressé par les Petchénègues, et avec la complicité d'Arnulf de Carinthie, vainqueur des Normands, aurait élevé ses principaux retranchements de défense : la ville de Munkacs, qui garde les défilés du côté du sud, dut veiller en sentinelle jusqu'au siècle dernier pour empêcher les armées ennemies, allemandes, slaves, ougriennes, de pénétrer par la même ouverture ; mais nombre de réfugiés et parmi eux ces mêmes Petchénègues qui poursuivaient les Magyars en 898 y vinrent demander bon accueil aux Hongrois, désormais les maîtres incontestés de la grande plaine.

Encore païens lors de leur arrivée dans le pays conquis sous la conduite d'Arpad, les Hongrois se ruèrent contre le monde chrétien avec la même fureur que leurs devanciers les Huns et les Avares : ils traversèrent en ravageurs toute l'Allemagne du Sud et pénétrèrent d'un côté jusqu'en Italie, de l'autre jusqu'en France ; mais, leur force ayant été rompue par les empereurs d'Allemagne en deux grandes rencontres, ils furent cependant obligés de s'enfermer dans leur vaste cirque de montagnes et de prendre la religion des peuples occidentaux : en 1001, un siècle après l'invasion, leur roi reçut même de la main du pape la couronne qui, depuis cette époque, a gardé le nom de « saint Etienne ». Les Hongrois, toujours batailleurs, tournèrent désormais leurs instincts de lutte contre les peuples orientaux restés encore païens ou convertis à l'Islam. Ils devinrent du côté de l'Orient les champions avancés de l'Europe chrétienne : la vie paisible du laboureur ne leur convenait point. Pendant des siècles, les Hongrois

restèrent à demi nomades, se déplaçant d'une campagne à l'autre après épuisement du sol, prêts à se transporter en des contrées lointaines pour le pillage et la conquête. La nation se considérait comme une

N° 306. Porte des Magyars.



1 : 2 000 000

0 25 50 100 Kil.

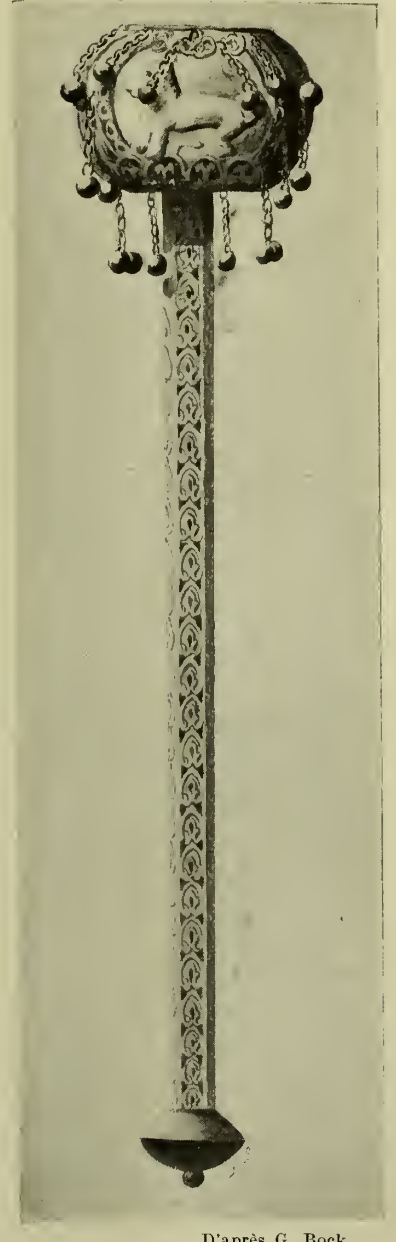
armée en marche, sous le commandement non d'un « roi de Hongrie », mais d'un « roi des Hongrois ». Du reste, l'expression idiomatique employée jadis pour les compagnons du chef de guerre a fini par être appliquée au lieu de séjour, devenu permanent [1].

1. *Ursàg*, « cortège » ; *Magyar ország*, « pays des Hongrois ». Bernhard Munkáczi, *Ethnographia;* Karl Tagànyi, *Ungarische Revue*, 1895.

Guidés par leur vive imagination, les Hongrois font remonter volontiers leur généalogie jusqu'au roi des Huns, le formidable Attila ; cependant, il est fort probable que, parmi leurs ancêtres, les Avares l'emportèrent de beaucoup en nombre sur les Huns, puisque les premiers les avaient immédiatement précédés dans la grande plaine et qu'ils y avaient séjourné beaucoup plus longtemps. Les Magyars sont évidemment un peuple très mélangé, et, si l'on en doit juger par leurs traits et leur physionomie, ils ne présentent que d'une manière exceptionnelle des traits mongoloïdes : on constate parmi eux les types les plus divers, offrant pourtant la ressemblance commune que donne une allure très dégagée, très franche, souvent même chevaleresque. Quant à la langue, elle témoigne aussi du remous chaotique dans lequel se sont unis les éléments constituants de la nation actuelle. Le parler magyar se compose essentiellement de deux langages principaux, l'ougrien et le turc, mais en une combinaison telle que l'ougrien a fourni surtout la construction des phrases, tandis que le turc a pris une plus forte part à la constitution du vocabulaire. Mais il ne serait peut-être pas légitime d'en tirer la conclusion que le magyar est par cela même une langue ougrienne, comme on classe l'anglais, grâce à sa syntaxe, parmi les idiomes germaniques. La loi générale, d'après laquelle la grammaire se transmettrait de langue en langue sous forme d'un héritage intact, et cette autre loi, qui attribue au langage le plus ancien les termes relatifs aux choses de la vie primitive, n'ont point une valeur absolue. Ainsi, dans le magyar, la grammaire présente des formes turques à côté des formes ougriennes plus nombreuses, et, d'autre part, des termes essentiels d'origine ougrienne se placent à côté des vocables turcs. Les mots qui désignent l'œil, la bouche, l'oreille, la langue, la dent, le palais, la main, le cœur, le sang, la moelle sont ougriens, tandis que les mots relatifs au bras, au genou, au dos, au ventre, au nez, au col, à l'ombilic, à la barbe et à la moustache sont d'origine turque. Faudrait-il en conclure que les Magyars de descendance ougrienne et ceux de provenance turque étaient venus au monde privés des organes qui ne se trouvent pas dans leurs vocabulaires respectifs ? Les Slaves ont également contribué pour une forte part à l'enrichissement de la langue magyare et même à sa transformation en substituant des vocables nouveaux à des mots anciens. Il est indéniable que l'amalgame de la langue magyare indique

une extrême variété d'origines correspondant à un extraordinaire mélange de races [1].

A l'époque où les Hongrois s'établissaient définitivement dans l'Europe centrale, leurs parents, les Turcs de race pure, étaient encore en marche vers l'empire bysantin qu'ils ont fini par conquérir. Les Turcs ou Tou-Kioue, qui se disaient les « fils de la Louve », étaient de rudes compères. La tribu de ce nom, dans laquelle Deguignes voit les représentants par excellence de la race, commença ses conquêtes vers le milieu du sixième siècle, et en peu d'années devint maîtresse de toute l'Asie, depuis la Corée jusqu'au Turkestan. Deux cents ans plus tard, cet empire n'existait plus : il avait été remplacé par celui des Ouïgour (Uigur), autres Turcs, plus civilisés, grâce aux missionnaires nestoriens. En ces immenses contrées sans frontières, les Etats fondés par les conquérants nomades apparaissent sur des points divers et avec des contours changeants, grossissant tout à coup en proportions démesurées, puis se fragmentant et se dispersant au hasard comme des nuages dans le ciel. D'ailleurs, le lien féodal qui rattachait les chefs à leur grand khan devait être assez peu solide, à en juger d'après les cérémonies d'instauration royale telles que les raconte un auteur chinois : « Quand leur chef vient d'être nommé, ses grands officiers le transportent



D'après G. Bock.

SCEPTRE DES ROIS DE HONGRIE.

1. Arminius Vàmbéry, *Ungarische Revue*, Mai, Juli, 1894, pp. 247, 248.

dans une litière de feutre, et, en un jour, ils lui font accomplir neuf promenades circulaires... ils le prennent ensuite sous le bras et le font monter à cheval; alors ils lui serrent le cou avec une bande de soie, sans aller jusqu'à l'étrangler, puis, desserrant le lien, ils s'adressent vivement au chef : « Pendant combien de temps serez-vous notre khan? » Le roi, dont les esprits sont troublés, répond un peu au hasard, et les sujets interprètent de leur mieux sa réponse »[1]. Le khan, en guise d'oracle, révélait ainsi mystérieusement son histoire future.

Les Ouïgour, qui eurent une importance ethnique considérable dans l'Asie centrale, à une époque où le splendide amphithéâtre de la vallée du Tarim, de nos jours presque désert, était beaucoup plus populeux et parsemé de grandes cités qui dorment actuellement sous les sables arides, ne semblent pas avoir participé au mouvement d'exode dans la direction de l'occident : ayant un domaine nettement limité de trois côtés, au sud, à l'ouest, au nord, ils pouvaient développer en paix leur civilisation médiaire entre celles de la Chine et de la Bactriane. Des voyageurs bouddhistes, dont les noms nous ont été conservés par les annales chinoises, parcouraient alors cette contrée aux merveilleux horizons, non moins belle que le Piémont ou la Lombardie, et discutaient les principes de leur foi avec les nestoriens, les mazdéens, les musulmans du pays. Vers l'an mil, la nation des Ouïgour était en haute estime par sa connaissance des lettres et des arts[2]; mais s'il est vrai, comme le croient la plupart des géographes d'après examen du sol, que les neiges aient diminué sur les montagnes du pourtour, que les torrents aient graduellement tari et que la vaste « Méditerranée » des Ouïgour se soit peu à peu racornie sous forme de marécages, déplacés de-ci de-là par les souffles du vent, le nombre des habitants dut s'affaiblir en proportion; les foyers de culture devinrent de plus en plus espacés, et finalement le groupe ethnique n'eut plus assez de cohésion pour résister à la pression des Mongols de l'Orient. Du moins pendant la durée de leur civilisation spéciale, les Ouïgour furent-ils les intermédiaires naturels de l'Europe et de l'Asie, et c'est grâce à leur concours que les voyageurs arabes apprirent à connaître les chemins qui, après avoir franchi le grand

1. G. de Saint-Yves, *Revue scientifique*, 10 févr. 1900. — 2. A. Vàmbéry, *Uigurische Sprachmonumente*.

seuil du Pamir, convergent au coude de Lan-tcheu, sur le fleuve Jaune, et de là rejoignent la Fleur du Milieu.

Mais d'autres Turcs, amenés par des migrations antérieures sur le versant occidental des monts Célestes, dans la contrée qui de leur nom fut longtemps appelée Turkestan, avaient l'espace librement ouvert devant eux dans la direction de l'occident, et ils se sentaient attirés par la civilisation des Arabes, comme les Normands l'avaient été par celle des chrétiens. C'était la horde de Seldjuk, les Seldjoucides. Convertis à l'Islam, non celui que professaient leurs voisins, les Persans chiites, mais la religion orthodoxe de La Mecque, ils n'en firent pas moins la guerre à leurs frères en la foi. En 1040, les Turcs abordent le plateau d'Iran par la trouée de Herat et rejettent vers l'est la dynastie des Ghaznavides dont le représentant le plus illustre, le sultan Mahmud, venait de mourir (1033) après avoir introduit dans l'Inde, jusqu'aux bords de la Gangâ, la religion du prophète. En 1048, les Seldjoucides se heurtent en Arménie aux Grecs et les repoussent; en 1055, Toghril, petits-fils de Seldjuk, entre à Bagdad et traite le khalife, successeur de Mahomet, à peu près comme en agissent, à la même époque, les Tancrède envers le successeur de saint Pierre[1]. Jerusalem, Damas, l'Anatolie (1087) se soumettent aux Turcs, et c'est devant un empire formidable, défendu par des guerriers auxquels a été infusé un sang nouveau, que se présenteront les chrétiens pour conquérir les Lieux saints. Melick-chah (1073-1092) se fait obéir de Kachgar à Nicée et de la Caspienne à l'Arabie Heureuse. Ispahan était devenue la capitale d'un Etat beaucoup plus considérable que celui de Constantinople.

A en juger par les inscriptions des monuments bâtis par des sultans seldjoucides, ceux-ci étaient de redoutables maîtres. Sur la porte d'un *han* ou caravansérail, le voyageur von Luschan a déchiffré ces paroles : « J'ai donné l'ordre de bâtir ce han béni, moi le sultan sublime, le haut Roi des rois, qui tiens les peuples par la gorge... »[2]! Ces dominateurs insolents étaient pourtant de grands amateurs de pompes et de fêtes et traînaient après eux des savants, des lettrés, des poètes et des chanteurs, des sculpteurs et des architectes : Ouïgour, Iraniens, Syriens réputés dans leur pays se rassemblaient

1. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte*, achter Theil, p. 32. — 2. *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1897, n° II, p. 357.

autour des sultans. Les édifices fort nombreux qu'ils ont laissés dans l'Asie Mineure, du onzième siècle au treizième, témoignent d'un mélange très heureux des styles de Bysance et de la Perse. Des écoles, des universités, des mosquées et surtout des caravansérails s'élevaient dans toutes les cités et sur les routes fréquentées. Tel de ces han, aux voûtes superbes, aux tours d'angle crénelées, aux cours immenses, peut abriter à la fois toute une armée ainsi que des milliers de chameaux et de chevaux (Fr. Sarre).

Aux Turcs Seldjoucides se mêlaient d'autres peuples musulmans qui, avec les Arabes, se pressaient sur les bords de la Méditerranée orientale, prêts à la lutte contre les chrétiens de Bysance et de Rome. Pendant deux siècles, les deux mondes de l'Occident et de l'Orient allaient s'entre-choquer, en apparence pour la possession d'un tombeau !



ALTING (JUGEMENT) SUR LE LOGBERG
ISLANDE

CHEVALIERS ET CROISÉS

Notice Historique

De l'an mil à l'année 1250, les listes classiques énumèrent plus de quarante papes, qui exercèrent donc le pontificat pendant 6 à 7 années en moyenne, et une vingtaine d'anti-papes. Mêlés aux luttes dont il est question dans ces pages, furent surtout : Alexandre II 1061—1073, Grégoire VII (Hildebrandt) 1073—1086, Victor III, Urbain II 1088—1099, Pascal III 1099—1118, puis Innocent II 1130—1143, Eugène III 1145—1153, Adrien IV (Breakspeare) 1154—1159, Alexandre III, etc.

Etablissant un peu d'ordre sur les ruines accumulées par les Normands, la famille Capétienne avait conquis le trône de France, et eut tout d'abord une existence relativement paisible; la durée des règnes correspond environ à celle d'une génération : Hugues Capet 987-996, Robert, dit le Pieux, né en 970, roi de 996 à 1031, excommunié de 998 à 1001, Henri Ier 1031—1060, Philippe Ier 1060—1108, excommunié de 1094 à 1104. Louis VI 1108—1137, Louis VII 1137—1180, Philippe II (Auguste) 1150—1223, excommunié de 1199 à 1201, Louis VIII et Louis IX, dit saint Louis. 1226—1270.

Durant le même laps de temps, les successions au trône allemand sont plus compliquées. Othon Ier, dit le Grand, second roi de la famille saxonne, s'empare du royaume lombard et, se faisant sacrer à Rome, instaure le saint empire Germanique en 962; deux autres Othon et Henri II appartiennent à la même lignée. Conrad II, qui annexa le royaume d'Arles à ses domaines, et, successivement, trois Henri forment la famille Franconienne. Le second de ceux-ci, Henri IV, né à Goslar en 1050, roi à six ans, fut excommunié en 1076, en conséquence de la dispute relative à l'investiture des évêques; il s'humilia l'année suivante à Canossa devant Grégoire VII; la lutte recommença pourtant et c'est par un anti-pape qu'Henri IV fut sacré empereur, en 1084; mais ses fils se levant contre lui, il se retira à Liège et mourut en 1106. Henri V, 1106—1125, lutta aussi contre Rome, mais dut finalement céder. Après Lothaire II (1125-1138), souverain de la mai-

son de Saxe, les Hohenstauffen, princes de Souabe, parvinrent au trône.

A Constantinople, diverses familles règnent durant le XIe siècle, mais les Comnène prennent finalement le dessus. Alexis Ier 1081—1118, reçut les chevaliers de la première croisade. Jean 1110—1143, et Manuel 1143—1180, lui succèdent, puis les compétitions recommencent. En 1204, la quatrième croisade réduit les empereurs d'Orient à la possession du royaume de Nicée, tandis que Baudouin de Flandre, Henri de Hainaut, deux princes de Courtenay, enfin Baudouin II règnent à Bysance, mais Michel Paléologue reprend l'antique capitale en 1261.

En Angleterre, Guillaume le Conquérant, mort en 1087, eut pour successeurs deux de ses fils, Guillaume le Roux et Henri Ier. Après un Etienne, régnèrent les Plantagenet : Henri II 1154—1189, Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre 1199—1216, Henri III, etc.

Les fils de Tancrède de Hauteville abordent dans l'Italie méridionale en 1038. Robert, dit Guiscard, devient duc des Pouilles et de la Calabre et se mêle aux luttes soutenues par Grégoire VII; excommunié par lui en 1074, il se soumet, puis le dégage des mains d'Henri IV pour le retenir lui-même prisonnier, et c'est comme tel que meurt le grand pape en 1085, à Salerne. Un frère plus jeune, Roger, le Grand comte, parfait la conquête de la Sicile; Roger II, fils de ce dernier, 1093—1154, réunit les deux Siciles en une seule puissance.

Voici les noms de quelques notables personnages :

Bérenger de Tours, hérésiarque	998 — 1088
Pierre l'Ermite, d'Amiens, moine prédicateur	1050 — 1115
Hassan-Ibn-Sabbah, Vieux de la Montagne	1056 — 1124
Abélard, philosophe et théologien, né à Nantes	1079 — 1142
Pierre de Brueys, hérésiarque	1080? — 1120
Suger, ministre de Louis VI, né à Saint-Denis	1081 — 1151
Anne Comnène, fille d'Alexis Ier, écrivain	1082 — 1148
Arrigo, hérésiarque lombard	1088? — 1148?
Saint Bernard, abbé de Clairvaux, né à Dijon	1091 — 1156
Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, né en Auvergne	1091 — 1156
Arnaldo de Brescia, hérésiarque et révolutionnaire	1100 — 1155
Héloïse, abbesse du Paraclet, née à Paris	1101 — 1164



La revendication du pauvre contre le riche, de l'esclave contre le maître est éternelle, mais des siècles se passent avant que la rétribution s'accomplisse.

CHAPITRE V

AN MIL. — GRAND SCHISME. — PAPES, ÉVÊQUES ET SOUVERAINS
POUVOIRS SPIRITUEL ET TEMPOREL. — MONACHISME D'OCCIDENT
CHEVALERIE ET SERVAGE. — PÈLERINAGES. — CAUSES DES CROISADES
EXODES ET CHOCS EN RETOUR. — FRANCE, FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE
TEMPLIERS ET ASSASSINS. — CLUNY ET CITEAUX. — VAUDOIS ET KATHARES
ARNALDO DE BRESCIA. — SORT DE L'IRLANDE. — SAINT LOUIS

Toujours épris de domination, les prêtres, qui ont à lutter pour le maintien de leur pouvoir actuel, sont heureux de se faire illusion au sujet de l'époque du moyen âge. Ils aiment à se figurer que, pendant cette période de leur plus grande puissance, les âmes mêmes leur appartenaient entièrement, que la société tout entière était alors « touchée de la grâce » et se prosternait dans les églises avec toute la ferveur d'une foi sincère. D'ailleurs, il leur est d'autant plus facile de

se tromper à cet égard que les historiographes du passé furent presque tous des prêtres ; ce sont des gens de religion qui écrivent les annales pendant près de mille ans, plaidant leur propre cause et représentant les faits à leur honneur et profit. D'autre part, les ennemis même du catholicisme se laissent aussi aller volontiers à cette illusion, qui leur permet d'autant mieux de faire contraster une période de ténèbres avec celle de la lumière qu'inaugure l'émancipation de la pensée. Mais catholiques et libres penseurs se trompent également. Le fait est que l'ardeur religieuse, la vie mystique sont toujours des exceptions dans une société, et que l'existence est employée chez la grande majorité des hommes à satisfaire les besoins immédiats, essentiels de l'organisme. Presque tous les individus se laissent vivre naturellement sans chercher le pourquoi ni le comment de leur apparition dans le monde : leur foi, quand ils la professent, n'est qu'un accommodement aux habitudes courantes. Il en fut ainsi au moyen âge comme à toutes les époques de l'histoire. Mais la rupture soudaine qui se produisit lors de la Renaissance, dans l'Europe civilisée, « infatuée de ses études comme un adolescent qui vient de faire sa rhétorique » [1], détourna les écrivains, enthousiastes de l'antique, de toute enquête sérieuse sur le moyen âge ; et la tradition courante, propagée par l'Eglise, s'affermit de plus en plus. Le retour des historiens vers les souvenirs de ces temps sombres ne se fit qu'au dix-huitième siècle, et les recherches approfondies datent du dix-neuvième. Maintenant on retrouve le peuple au-dessous de la double carapace que les rois et l'Eglise avaient posée sur lui.

Une légende bizarre, celle de l' « an mil », contribue singulièrement à fortifier cette idée fausse que les populations de l'Europe occidentale étaient animées d'une foi profonde. Naguère, tous les historiens racontaient qu'à l'approche de l'an mil, l'attente de l'Antechrist et du Jugement dernier se serait emparée de toutes les âmes. Les ennemis se seraient réconciliés partout, les trafiquants auraient cessé de vendre et d'acheter, les avares de thésauriser, les criminels d'ourdir leurs méfaits. Les seigneurs se seraient précipités sur les autels pour faire donation de leurs biens à l'Eglise, c'est-à-dire pour tout remettre entre les mains de Dieu, dans l'espoir d'obtenir de lui la grâce et la

1. Raoul Rosières, *Recherches critiques sur l'Histoire religieuse de la France*, p. 7.

vie éternelle. Toutefois, aucun document du temps ne donne le moindre indice qui justifie cette légende : on ne voit dans les annales contemporaines que redites usuelles des moines sur les péchés des hommes et sur les peines de l'enfer ; depuis des siècles les mêmes lamentations se répétaient et, pendant des siècles, elles devaient se reproduire encore sous des formes analogues : « Frères, veillez, faites pénitence ! Le monde est près de sa chute ! Mille et cent ans sont accomplis ! Les signes précurseurs paraissent ! Priez, repentez-vous, voici la fin de l'Univers ! »[1]

On doit dire même qu'à l'époque précise de l'an mil, la vie des nations européennes était relativement moins troublée, moins insipide, moins bouleversée de pressentiments terribles qu'elle ne l'avait été en France un siècle plus tôt, lors de l'invasion des Normands, et qu'elle ne le fut quatre siècles après, pendant la terrible guerre de Cent ans. Au contraire, les événements se déroulent à cette époque d'une manière aussi normale que durant toute la féodalité du moyen âge, avec accompagnement de guerres, de pillage et d'incendies, et les annales ne prouvent nullement qu'avant l'an mil, les actes de donation des seigneurs aient été plus nombreux qu'auparavant. La légende ne prit forme qu'au dix-septième siècle, sous l'influence de cette idée naturelle à l'homme de localiser les grands événements en un lieu, sur un homme ou à une date unique : on voulait expliquer le mouvement si remarquable d'art religieux qui se produisit avant et après cette époque de l'an mil, prise à peu près comme moyenne. Mais le véritable vulgarisateur de la légende fut Robertson, grâce à la haute autorité historique de son *Tableau des Progrès de la Société en Europe*, où l'illusion de la grande terreur du Jugement dernier trouve sa forme définitive[2].

Au onzième siècle, lorsque les invasions arabes dans les contrées riveraines de la Méditerranée commençaient à recevoir en contre-coup le retour offensif des Croisés d'Europe, la rupture définitive entre les deux Eglises chrétiennes d'Orient et d'Occident était consommée. Ce mouvement, qualifié dans l'histoire de « grand schisme » par excellence, eut pour véritable raison d'être la rivalité naturelle des deux cités, Rome et Constantinople, qui furent les centres de gravité opposés dans l'équilibre du monde méditerranéen : les points d'attraction, les foyers étant devenus distincts, la séparation devait se faire par consé-

1. *La Nobla Leyczon* des Vaudois. — 2. Dom Plaine, *Revue des Questions historiques*, janvier 1873; Raoul Rosières, *ouvrage cité*, pp. 135, 163.

quent entre les deux orbites. Quant aux raisons alléguées de part et d'autre, réellement trop mesquines pour avoir pu naître de convictions profondes, elles n'étaient que de misérables prétextes : l'usage du pain azyme, celui du lait, le nombre des jours de jeûne, la teneur et l'ordre des chants, les inclinaisons ou génuflexions observées pendant les fêtes, autant de vétilles qui n'auraient pu séparer des communautés ardemment unies dans un même élan de foi. Qu'une importance quelconque ait été donnée à de telles futilités montre combien grande était au fond l'indifférence générale des fidèles ; qu'ils se soient laissés ainsi diviser en deux troupeaux, désormais ennemis parce qu'ils ne se connaissaient plus, prouve qu'ils obéissaient à des intérêts politiques et non à la conviction intime. D'ailleurs, bien avant d'être proclamé d'une manière officielle, le schisme entre les deux Eglises existait déjà. Vers la fin du cinquième siècle, moins d'une centaine d'années avant que se fût accompli le phénomène de gemmiparité entre les deux empires, la scission avait commencé : des volontés diverses, des survivances différentes, des oppositions de nationalités et de mœurs avaient donné aux deux Eglises une physionomie distincte, indépendamment de la contradiction des dogmes. Ce qui manifeste l'union apparente au delà de sa véritable durée, ce fut le prestige de Rome, la « ville » par excellence ; d'ailleurs, elle avait l'avantage d'être, en Occident, la seule capitale religieuse, à l'exception toutefois d'Aquileja, remplacée au sixième siècle par Grado, qui avait aussi un patriarche, tandis qu'en Orient, Constantinople partageait le pouvoir suprême avec Alexandrie, Antioche et Jerusalem.

La reconstitution de l'empire d'Occident avec Charlemagne accrut encore le contraste des conditions politiques et religieuses entre les deux moitiés de l'Europe : les intérêts de la papauté l'obligèrent à se tourner en entier vers des souverains d'origine barbare, trônant en des cités du nord brumeux, loin de la Ville éternelle. Le pape — ainsi qu'on appelait déjà l'évêque de Rome — ayant excommunié Photius, patriarche de Constantinople, pour cause d'insubordination, celui-ci répondit, en 867, par une accusation détaillée dans laquelle il reprochait à l'Eglise d'Occident non seulement des pratiques contraires à la tradition, mais aussi des hérésies. L'écart des croyances et des rites se trouvait ainsi définitivement constaté, mais la prudence l'emporta longtemps sur les haines et les rancunes, car aucune des deux

Eglises chrétiennes ne voulait s'attirer le reproche d'avoir rompu

N° 307. Aquileja, Grado et les Alpes Juliennes.



l'unité catholique, principe fondamental de la religion du Christ ; à la fin, la question de l' « hostie azyme », ou pain sans levain,

que les chrétiens orientaux considéraient comme une superstition judaïque, fit éclater comme un tonnerre la désunion préparée depuis des siècles, et de part et d'autre on se lança des anathèmes. Le schisme était consommé. C'était en 1054, au milieu du onzième siècle, à l'époque où la puissance papale était en plein ascendant : la scission des deux cultes était déjà si bien établie dans les masses profondes du bas clergé et des peuples eux-mêmes que le prestige du pontife de Rome dans tout le monde occidental ne souffrit nullement de la séparation officielle.



ICONE CATHOLIQUE ROMAINE.

Pendant le cours des siècles, les évêques de Rome avaient graduellement profité de l'avantage exceptionnel que leur avait valu la translation de l'empire à Constantinople et de la longue vacance du trône d'Occident : ils étaient les « premiers dans Rome », et Rome était la première des cités, ils gagnaient incessamment en autorité et en sainteté auprès des fidèles de tous les royaumes de l'Occident. D'ailleurs, ils avaient su profiter de nombreuses occasions faciles pour devenir princes parmi les princes. Dès les premiers siècles, ils avaient pu s'ériger en grands propriétaires, mais leurs domaines ou « patrimoines » ne leur appartenaient que sous la souveraineté des exarques de Ravenne et des empereurs d'Orient. Menacés dans leurs possessions et privilèges par les rois lombards, ils invoquèrent l'appui de Pépin le Bref qu'ils aidèrent à faire roi et qui, en échange, leur assura la possession des « Marches » entre Ancône et Ravenne. Le « pouvoir temporel » des papes était fondé et bientôt s'accrut notablement, grâce à Charlemagne qui reçut la couronne des mains de Léon III. Celui-ci resta simple vassal, il est vrai, au point de vue purement terrestre, mais s'il con-

sacrait les rois et les empereurs, ne détenait-il pas un pouvoir divin qui le plaçait au-dessus de tous les hommes? C'est là ce que les papes affirmèrent désormais : à cet égard, la doctrine de l'Eglise était définitivement fixée, d'autant mieux qu'elle eut soin de formuler nettement le prétendu droit par une collection de décrétales que l'on attribuait aux papes des six premiers siècles de l'ère chrétienne. On y crut ou feignit d'y croire pendant sept cents années, jusqu'à ce qu'elles fussent démontrées fausses ou du moins falsifiées, après la Réformation.



Cabinet des Estampes. D'après une photographie.
ICONE DE L'ÉGLISE ORTHODOXE GRECQUE.

Cependant les empereurs d'Allemagne, bien que couronnés par les papes, leur disputaient énergiquement le pouvoir. Il s'agissait alors d'un duel à mort entre deux maîtres qui, logiquement, par le fait même des doctrines que l'un et l'autre proclamaient, avaient également droit à l'autorité absolue et universelle. Le monarque qui, le jour même où il montait sur le trône, prenait dans la main gauche le globe, symbole de l'univers, et qui, de la main droite, saisissait le sceptre, indice du commandement, n'était-il pas clairement désigné aux yeux de tous comme le dominateur unique? Et, d'autre part, celui qui avait planté sa croix au sommet même du globe ne siégeait-il pas ainsi en souverain du souverain? N'était-il pas reconnu implicitement comme le dispensateur des choses de la terre par celui-là même auquel il avait

donné l'Empire ? On s'en aperçut pendant la lutte, vraiment grandiose par ses tableaux épiques, à laquelle Hildebrandt, le moine fougueux, devenu pape sous le nom de Grégoire VII (1073-1085), fit assister le monde. Monté sur le trône de saint Pierre, le pontife donna désormais des ordres à tous « de la part de Dieu tout puissant et par son autorité ». Il désigna même, mais sans succès, celui dont il voulait faire un empereur, le duc de Souabe, Rodolphe, illustré par ce vers ridicule et fameux : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho*[1]; mais s'il ne réussit pas dans cette tentative, du moins se vengea-t-il sur l'empereur élu, Henri IV, lorsqu'il le fit dépouiller de ses habits, marcher pieds-nus dans la cour glacée de Canossa, jeûner durant trois jours devant les valets moqueurs, puis demander grâce en robe de pénitent. Le pouvoir de la papauté devait être comme le soleil, éclairant de sa lumière propre, qui est celle de Dieu, tandis que le pouvoir de l'Etat est un simple reflet de lune, une lueur qui disparaît aussitôt que s'est caché l'astre central.

Il est certain qu'avec Grégoire VII, l'institution de la papauté atteignit son point culminant. Plus roi que théologien, Hildebrandt s'occupa beaucoup moins d'obtenir l'assentiment des consciences que la sujétion des volontés. Tout d'abord, les prêtres lui devaient une obéissance absolue et par conséquent avaient à se détacher du monde pour appartenir entièrement à l'Eglise : le mariage des ecclésiastiques, jusqu'alors permis ou toléré, fut désormais strictement interdit, comme il l'était dans les couvents : le prêtre devait constituer une caste nettement délimitée, n'avoir égard ni aux affections naturelles, ni conserver aucun intérêt en dehors de l'Eglise, concentrer toute son ambition dans l'armée spirituelle de laquelle il faisait partie. Sans famille, le prêtre était également sans patrie; nul potentat, nul fondé de pouvoir séculier ne pouvait dorénavant se permettre de placer un pasteur à la tête de son troupeau : l'investure n'appartenait qu'à Dieu, représenté par son vicaire terrestre. Tels étaient les deux principes que Grégoire mit toute son énergie à transformer en lois fondamentales et sur lesquels la papauté eut tout d'abord l'avantage. Chaque génération de souverains, pourtant, utilisant les forces qu'elle avait à sa disposition, recommença la lutte, et le problème de la nomination et de l'investi-

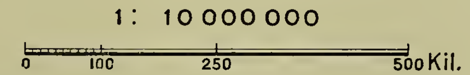
1. L'Eglise donna le diadème à Pierre et celui-ci à Rodolphe.

ture des évêques reste vivace jusqu'à nos jours, bien que les deux pou-

N° 308. Possessions de Grégoire VII.



1 : 10 000 000



La partie d'Italie recouverte d'un grisé représente les Etats de l'Eglise lors de leur plus grande extension au moyen âge : le Patrimoine de saint Pierre sur la mer Tyrrhénienne, l'exarchat de Ravenne sur l'Adriatique et le district de Pérouse les rattachant l'un à l'autre. En 1077, Mathilde, la Grande comtesse, fit donation à Grégoire VII de tous ses domaines, comprenant la Toscane entière et partie de la Lombardie jusqu'au delà du Pô; mais la résistance des villes, secondées par l'empereur, empêcha la prise de possession de s'effectuer.

A proximité de Gaète, un petit pays comprenant Spigno et Sujo fut au mains des Sarrasins jusqu'en 916. Toute la basse Italie et la Sicile étaient gouvernées par les Tancrède dès 1080 Robert Guiscard défit même Alexis Comnène à Durazzo en 1082 et prit possession de la côte;

voirs en présence aient, entre-temps, compris la nécessité de s'entendre.

Mais Grégoire VII voulait plus que la domination absolue sur les

prêtres et le libre choix de ses pasteurs : il rêvait aussi l'empire universel. Avoir humilié l'empereur ne lui suffisait point, il voulait être empereur lui-même. Il utilisait aussitôt toute difficulté qui se produisait en Europe entre les princes et les peuples ou bien entre des compétiteurs au trône et s'efforçait d'être choisi comme arbitre et comme suzerain. Il revendiqua la Corse, la Sardaigne, l'Espagne, la Hongrie ; il se fit même donner la Russie, sur le papier, par un prince exilé ; de toutes parts, de la Provence, de la Savoie, de la Toscane, de la Dalmatie, de l'Italie méridionale, il reçut avec empressement des serments d'allégeance, paroles vaines qu'il avait l'espoir de transformer un jour, pour lui ou pour ses successeurs, en solides vérités. De même, lorsque Guillaume le Conquérant s'empara de l'Angleterre, en 1066, le pape Alexandre II n'avait pas manqué de l'encourager, comptant obtenir en échange le vasselage du vainqueur. Grégoire VII insista plus énergiquement encore pour obtenir la possession de ce fief éloigné.

Mais cet événement même, la conquête normande de la grande île Britannique, fut un de ceux qui prouvèrent le mieux combien, dans ce moyen âge qu'on dit avoir été d'une piété si fervente, les intérêts matériels immédiats et l'amour du butin dépassaient en importance le souci des privilèges ecclésiastiques. Le duc de Normandie, s'appuyant sur des prétextes d'héritage, eut pour lui la force et la chance des batailles, et, sept années après avoir pris terre, il réduisit à merci tous les anciens possesseurs du sol. La conquête l'avait rendu maître absolu de la contrée, et de lui date le droit public qui fait du souverain de la Grande-Bretagne le donateur de tout domaine possédé par l'un ou l'autre de ses sujets.

L'œuvre importante de Guillaume le Conquérant fut la rédaction du Domesday-book (Doomsday-book, Livre du jour du jugement), qui parut une année avant sa mort, en 1086. De ce précieux document statistique, certainement incomplet mais pourtant plus précis et détaillé que ceux de nombreux Etats contemporains, il appert que le roi, ayant divisé toute la contrée en plus de soixante mille fiefs, s'en était réservé à lui tout seul 1422 en toute propriété, ainsi que de vastes forêts et terrains de chasse. Les vassaux directs de la Couronne, au nombre de sept cents, parmi lesquels tous les seigneurs venus de Normandie avec le Conquérant, avaient été également pourvus de vastes domaines ; puis, après eux, se succédaient hiérarchiquement d'autres feudataires,

Normands et Anglo-Saxons, vassaux, hommes libres et gens de condition inférieure. Le registre contient exactement 283 242 noms, mais il y manque le recensement des régions du Nord, comprenant la plus grande partie du Westmoreland et du Cumberland, ainsi que tout le Durham et Northumberland; on peut donc supposer que les possesseurs du sol étaient trois cent mille, au bas mot. D'après ces données, auxquelles s'ajoutent des renseignements divers sur la clientèle des grands et sur les familles, on évalue approximativement à deux millions le nombre des individus qui, après la division violente et la répartition des domaines, habitaient encore le territoire de l'Angleterre : il y avait eu décadence indéniable pendant les vingt années de ravages et d'oppression qui suivirent la mort d'Edouard le Confesseur (1066)[1].



GRÉGOIRE VII.
(Il existe un autre portrait de Grégoire VII ressemblant bien peu à celui-ci.)

Quant aux évêques et autres membres du clergé qui avaient aidé Guillaume à faire sa conquête, ils furent récompensés par des terres et même des exemptions d'impôts; mais le roi se garda bien de voir en eux les représentants et porte-paroles d'un maître : il en fit des vassaux lui rendant humblement hommage, et veilla à ce que, en cas de guerre extérieure ou de dissensions intestines, leurs hommes d'armes fussent mis à sa disposition.

1. W. Denton, *England in the fifteenth Century*, p. 128.

Les grandes ambitions de la papauté devaient avoir leur répercussion principale en Italie même, autour du « Patrimoine de l'Eglise », et en Allemagne, dans cet empire dont le chef avait à franchir les Alpes pour venir se faire couronner à Rome. Par un contraste curieux mais bien explicable, puisque l'esprit de révolte naît surtout de l'oppression directe, immédiate, c'est en Italie que le pape rencontra pendant la lutte ses ennemis les plus acharnés et les plus intransigeants ; en Allemagne on eût volontiers obéi aux deux maîtres, si leur part respective de domination eût été bien réglée. Mais chacun voulait tout le pouvoir. Entre les deux forces nettement opposées, la conciliation était impossible. Ni le pape ni l'empereur ne consentaient à céder, puisqu'ils étaient l'un et l'autre les représentants de l'absolu. D'un côté la volonté divine, de l'autre la domination universelle. Suivant les intérêts spéciaux et momentanés des princes, des cités, des groupes nationaux, des classes et des castes, des gens de la montagne, de la plaine ou du littoral, les deux adversaires, le pape et l'empereur, recrutaient leurs adhérents de-ci et de-là, et les alternatives de la lutte donnaient la prépondérance à l'un ou à l'autre.

Des historiens se laissent entraîner facilement par l'opposition des mots dans cette erreur de croire que, durant les luttes épiques du moyen âge, le pouvoir « spirituel » et le pouvoir « temporel » représentaient des principes foncièrement différents : en fait l'un et l'autre n'avaient qu'un seul et même objectif, la domination absolue des individus et des peuples, à la fois dans leurs âmes et dans leurs biens. Les rois ne se disent-ils point tous institués par Dieu, dépositaires d'un glaive tombé du ciel, et Frédéric Barberousse ne fit-il pas décider, en 1158, par les docteurs de Bologne, que l'empire du monde entier lui appartenait, toute opinion contraire étant une hérésie ? N'est-ce pas en vertu même de la divinité de leur pouvoir que les rois parvenaient à se maintenir longtemps et même à sauvegarder complètement leur trône en dépit du « ban d'excommunication » ? Le roi de France, Robert, résista longtemps, tout en méritant son surnom de « pieux », à l'interdit qui pesait sur lui pour cause de mariage défendu : les conséquences d'horreur et d'exécration que l'on imagine aujourd'hui ne s'étaient pas produites et on était justement en l'an mil ! On peut citer également en exemple la victime de Grégoire VII, le vieil empereur d'Allemagne, Henri IV, qui passa ses derniers jours dans le palais

de l'évêque Otbart de Liège. Le peuple, insouciant des foudres papales, vénérait l'excommunié comme un saint, et lorsqu'il mourut, on accou-



Cliché G. H.

PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES A LIÈGE, ACTUELLEMENT PALAIS DE JUSTICE

rait de toutes parts pour toucher son corps : des paysans le couvraient de grains pour les utiliser ensuite comme semences, sûrs d'obtenir ainsi d'abondantes récoltes [1].

Quant au pape et aux autres représentants du pouvoir spirituel,

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, p. 86.

l'histoire même de leurs conflits avec le monde civil témoigne de l'audace avec laquelle ils ambitionnaient aussi le pouvoir temporel. Les possessions mêmes qu'ils finirent par obtenir en Italie ne représentaient encore que la plus faible partie de leur puissance matérielle. Par l'intermédiaire de leurs légats qui exerçaient une juridiction sur toutes les églises, et exigeaient la dîme, ils s'ingéraient dans toutes les causes où leur intérêt direct ou indirect se trouvait impliqué, et faisaient manœuvrer dans ce sens leurs armées de prêtres et de moines, n'ayant que l'Eglise pour famille. Tous les faits de la vie civile, mariages, testaments, naissances et morts, promesses et serments, paroles mêmes de la conversation journalière, aveux de la confession, intrigues et accaparements de fortunes et de pouvoir qui en résultaient, tout se trouvait être de leur ressort, et de cette manière ils étaient souvent plus rois que les rois eux-mêmes : « c'est par là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome »[1].

Un seul souverain, parmi les princes d'Europe, avait obtenu d'être lui-même légat du pape, de manière à pouvoir aussi diriger ses prêtres et se soustraire ainsi à leurs continuelles interventions : cet habile diplomate fut le comte normand Roger, le conquérant de la Sicile sur les Mahométans ; et le pape qui lui accorda ce privilège capital fut le fanatique Urbain II, si zélé pour les croisades. La monarchie de Sicile acquit ainsi un droit d'autonomie ecclésiastique, objet d'envie pour les autres Etats, et put échapper au chaos produit par le conflit des deux pouvoirs en lutte. Nulle part les diverses formes de civilisation, bysantine et arabe, chrétienne et mahométane, ne se marièrent d'une façon plus intime que dans la Sicile, laboratoire politique resté longtemps ignoré des historiens malgré l'importance réelle qu'il acquit dans le mouvement des idées européennes[2].

Si le but poursuivi par les deux pouvoirs rivaux était bien le même, l'un et l'autre avaient à leur service des armes différentes et employaient un langage particulier. Le pape, fort de l'adhésion que ses ennemis eux-mêmes donnaient en toute ignorance à la légitimité de son vicariat divin, avait le droit de formuler ses revendications en paroles mystiques, que l'on écoutait avec un effroi religieux, comme si sa voix descendait du ciel, tandis que les rois et les barons

1. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, t. I, ch. XLI. — 2. Ernest Nys, *Le Développement économique et l'Histoire*, p. 8.

devaient parler à la façon des autres hommes, suivant les mille alternatives de leurs passions et de leurs intérêts. La domination plus savante, plus égale des prêtres résistait aux impatiences et aux révoltes populaires bien plus efficacement que le gouvernement de fait, matériel et brutal, imposé par les seigneurs féodaux. Le paysan, non encore accoutumé à l'obéissance par une longue routine, pouvait se ruer contre le baron et ses hommes d'armes quand il était le plus fort, mais contre le prêtre sans défense, contre le moine vêtu de blanc, il se sentait désarmé. Celui-ci pressurait aussi, mais au nom de Dieu et de tous les saints. Il avait la force de lier et de délier, d'ouvrir la porte du paradis ou celle de l'enfer; on n'osait pas même le haïr, de peur de déchaîner dans le silence des nuits quelque démon vengeur. Ainsi les montagnards du Valais brandirent souvent contre leurs seigneurs la formidable *matze*, massue en forme de tête couronnée d'épines et garnie de clous que plantaient les révoltés en signe de haine et de fureur sans pitié : ils démolissaient les châteaux, mais n'osaient se risquer contre les murs des couvents ou des églises. Ils continuaient de se prosterner devant l'évêque, devant le prince abbé, et la féodalité se maintenait sous sa double forme, économique et religieuse [1]. Souvent la rivalité des deux pouvoirs avait pour conséquence temporaire d'assurer aux villes le maintien de leurs privilèges ou libertés : les prêtres acceptaient volontiers le rôle de « défenseurs » de leurs fidèles, et lorsqu'ils le prenaient au sérieux, devenaient facilement saints dans la mémoire de leurs anciens clients. Telle est la cause du patronage traditionnel que des milliers de prélats ou moines exercent encore sur les cités qu'ils administrèrent jadis ou défendirent contre leurs seigneurs.

D'autre part, il arriva, suivant les circonstances diverses, que la cause de la société laïque, cherchant à s'émanciper de l'étreinte du pouvoir ecclésiastique, se trouva représentée par des hommes de l'autorité civile ; mais ceux-ci, aux yeux de la foule, avaient toujours le tort de n'être que des champions isolés ou se rattachant à des groupes d'individus peu nombreux, tandis qu'en face et touchant les cieux, l'Eglise se présentait dans son ensemble majestueux. Il est vrai que cette unité eût rapidement disparu si les papes avaient

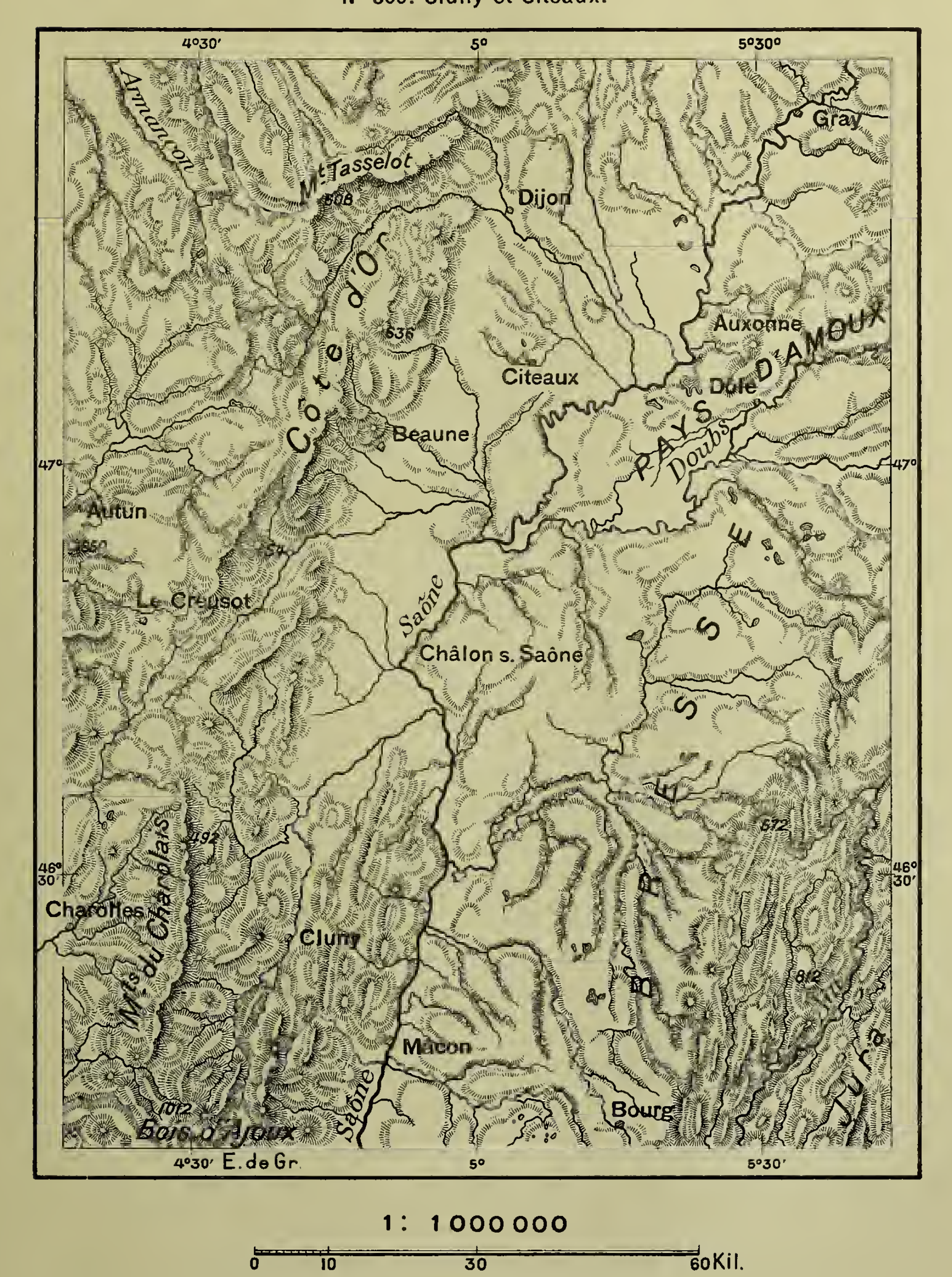
1. Edouard Rod *Soc. normande de Géog* , anvier, février, 1897.

laissé les évêques et l'armée des prêtres s'assimiler complètement aux autres princes féodaux, comme agirent les khalifes, détenteurs du pouvoir spirituel de Mahomet, à l'égard des cheiks du monde musulman. En mainte contrée, on vit de puissants dignitaires de l'Eglise se gérer en simples barons, ne se souciant que de leur pouvoir personnel et sans se préoccuper des intérêts majeurs de la prépondérance ecclésiastique. La loi absolue de célibat qu'avait imposée Hildebrandt réussit à détourner ce grand danger de l'insubordination, en constituant l'armée des prêtres en un bataillon sacré, sans autre famille que celle de leurs confrères tonsurés. N'avaient-ils pas épousé l'Eglise qui devait leur tenir lieu de toute passion humaine?

Cependant, ces prêtres, dépendant directement du pouvoir de Rome, n'auraient certainement pas suffi pour maintenir la puissance papale à travers les siècles si les innombrables religieux groupés suivant des règles diverses dans toutes les parties de la chrétienté n'avaient donné de la cohésion à tout le monde œcuménique de l'Eglise occidentale par leur étroite solidarité, en dehors de toute idée secondaire de lieu natal ou de patrie. Les moines qui suivaient la règle de saint Benoît en des milliers de couvents constituaient une immense armée cosmopolite à laquelle vinrent se joindre des recrues encore plus ferventes pour l'unité et la grandeur de l'Eglise. Dès le commencement du dixième siècle se fondait en France l'abbaye de Cluny, qui restaura, en la modifiant, la règle bénédictine et devint bientôt, sous la direction d'hommes célèbres, comme une capitale intellectuelle de l'Europe et la seconde métropole religieuse après Rome: elle succéda en importance à l'illustre abbaye du Mont Cassin et, de toutes parts, y accoururent les hommes qui voulaient fuir les dangers, les banalités ou les hontes du siècle, soit pour vivre en paix « à l'école des hêtres et des chênes », soit pour étudier les quelques manuscrits dans lesquels se trouvait résumée la science antique, ou pour s'y préparer à des voyages de par le monde chrétien, sous le haut patronage de l'abbé de Cluny, ou bien encore pour s'y dresser au fructueux championnat de l'Eglise par une réputation de science ou de sainteté. La splendide abbaye bourguignonne, dont le clocher se dresse plus haut que celui de tout autre édifice religieux avant l'époque ogivale, attirait toute une école d'architectes et de sculpteurs : c'est là que naquit la belle école romane de Bourgogne.

Avant tout, les moines continuaient la tradition du monde romain

N° 309. Cluny et Cîteaux.



1 : 1 000 000

0 10 30 60 Kil.

par leur ignorance des frontières de partage entre les Etats, de même qu'entre les mille petites baronnies féodales : leur langue était le latin,

leur patrie la chrétienté. Le mot « international », que tant de patriotes modernes prennent en mauvaise part depuis que les Etats se sont fortement constitués en patries aux bornes garnies de forts et de redoutes, ce mot eût à peine été compris chez les clercs du moyen âge, tant il semblait naturel que dans l'Eglise, c'est-à-dire dans l'assemblée des saints, tous les prêtres et moines, quel qu'eût été leur lieu de naissance, appartinssent à la même grande famille et fussent accueillis conformément à leur mérite. Irlandais ou Germains, Espagnols ou Français, Italiens ou Esclavons, ils voyageaient librement de diocèse en diocèse, de couvent en couvent, et pouvaient s'élever en dignité sans avoir à renier leur pays d'origine. De même que le pape réclamait la domination spirituelle, et temporelle au besoin, sur le monde des croyants, de même ceux-ci revendiquaient leur commune nationalité dans toutes les contrées de l'Eglise qu'ils parcouraient ; à travers les siècles ils avaient maintenu leurs droits antiques de « citoyens romains ». Dans le choc de l'Occident et de l'Orient, ce fut une grande force pour la papauté que la cohésion de ses moines et de son clergé, malgré la fragmentation des foules en nations diverses ou se transformant sans repos.

Non seulement l'élément monacal donnait à la société des attaches avec l'antique civilisation romaine et lui procurait ainsi un certain idéal bien nécessaire dans le monde opprimé, il mélangeait aussi les classes et pouvait utiliser des énergies puissantes qui sans lui n'auraient pu trouver d'autre issue. Les religieux d'origine populaire ou même serve, que l'ambition naturelle ou le simple besoin physique d'une liberté relative avait fait entrer dans les ordres, apportaient à leurs actions plus d'énergie que les fils de seigneurs, fatigués de l'existence avant de l'avoir sérieusement commencée. C'est ainsi que la société religieuse, incessamment renouvelée par les apports d'en bas, n'en arrivait pas à se délimiter en une caste purement oppressive ou à se perdre dans les subtilités ou les folies du mysticisme. A cette époque, d'ailleurs, qui était celle des romans de chevalerie et des récits miraculeux, les esprits s'élançaient volontiers vers le mystère et vers l'inconnu. Le personnage de la Trinité qui résumait en lui les vœux des moines n'était-il pas alors le Paraclet, le Consolateur, c'est-à-dire le Saint-Esprit, cet être si vague, si incertain que la légende populaire n'en a imaginé d'autre représentation que la figure d'une colombe? Dieu le Père, créateur de toutes choses visibles, Dieu le Fils, qui fut homme et

souffrit sur la croix, paraissaient trop substantiels, trop concrets : il fallait aux mystiques enfermés dans les cloîtres un être insaisissable que la puissance créatrice cherchât vainement à fixer[1].



Bibliothèque Nationale.

CLUNY RECONSTITUÉ.

Un autre élément social aida pour une part aussi considérable que les moines au mouvement des Croisades, ce fut la chevalerie. Cette institution est généralement attribuée d'une manière spéciale à l'époque

1. Victor Arnould, *Histoire Sociale de l'Eglise,* Société Nouvelle, nov. 1896.

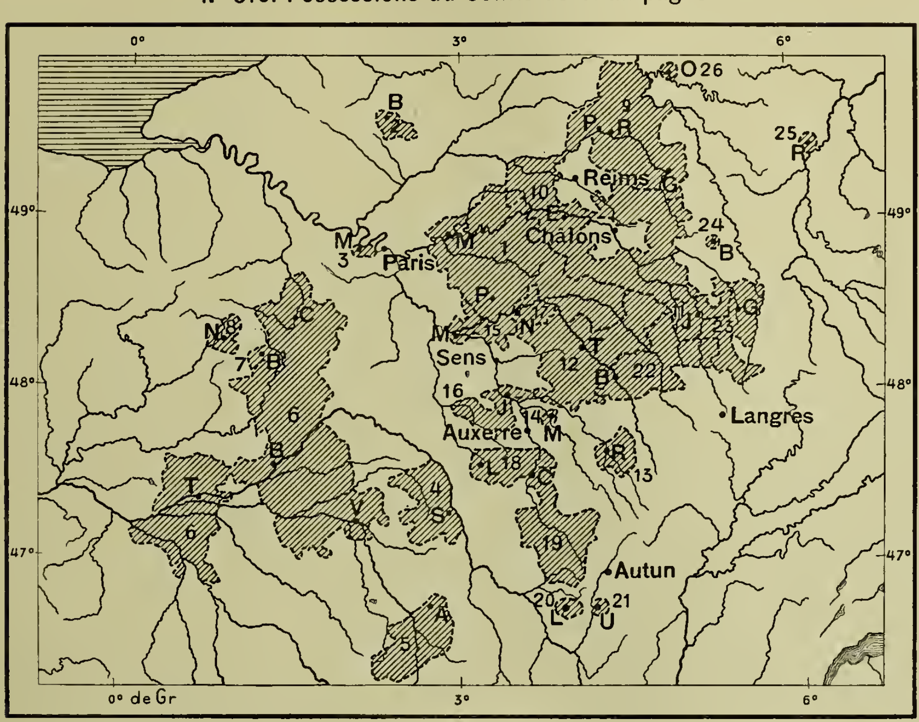
des paladins, comme si elle eût commencé avec Roland, pour atteindre son plus grand éclat devant Jerusalem, puis disparaître graduellement en même temps que se transformaient les armes, lorsque les archers plébéiens d'Edouard III et les tisserands des Flandres, aux lourdes massues, eurent, au quatorzième siècle, triomphé des chevaliers français cuirassés, bardés de fer, hérissant de lances tout leur front de bataille. Il est certain que la chevalerie dans sa fleur correspond exactement à l'époque où la littérature des cycles de Charlemagne et d'Artus idéalise jusqu'au miracle les prouesses des chevaliers et en fait une caste à part, plus qu'humaine par sa force et par ses vertus. Mais elle avait commencé bien avant les Capétiens, bien avant les Carolingiens eux-mêmes : Fustel de Coulanges montre clairement qu'elle se trouvait en germe dans le monde romain ; on la voit se continuer à travers les temps avec de lentes modifications.

Par une évolution analogue, le grand domaine rural des Gallo-Romains, la villa, devint la terre possédée en toute propriété, sans redevance ni obligation, l'alleu, quand les chefs barbares entrèrent avec leurs bandes dans le monde civilisé. Le roi mérovingien, distribuant des terres à ses fidèles antrustions, établissait avec eux des rapports qui devaient prendre graduellement la forme de la suzeraineté envers les vassaux détenteurs de fiefs, et faire naître des relations analogues entre les seigneurs et leurs hommes liges : du haut en bas de la société, les personnes et les terres étaient divisées par échelons successifs, rattachés hiérarchiquement par les liens de l'hommage et du fief.

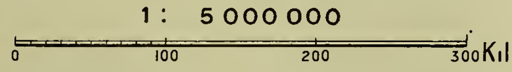
Au-dessous des porteurs de glaives, les paysans qui défonçaient la terre pour y jeter les grains et en faire sortir la nourriture de tous étaient des hommes sans droits, condamnés à la glèbe. On a prétendu que la transformation de l'esclavage en servage était due à l'influence chrétienne d'une part, et de l'autre à celle des Germains : il y aurait eu coïncidence entre les deux actions, religieuse et ethnique, pour amener un grand changement social entre les patrons et les serviteurs. Mais cette affirmation ne concorde pas avec les faits. Le servage eut ses origines aussi bien dans le monde romain que dans celui des barbares. La crainte que la terre fût complètement abandonnée par les agriculteurs que terrorisaient les invasions amena les grands propriétaires de l'empire à rattacher d'une manière absolue l'homme à la terre, en sorte que chaque acquéreur du sol pût en toute sécurité

acheter la terre, sans crainte de voir les travailleurs s'enfuir vers la

N° 310. Possessions du Comte de Champagne.



1 : 5 000 000



La liste ci-jointe, dressée d'après Aug. Longnon dans l'Atlas Schrader, indique les différents suzerains du comte de Champagne pour les territoires correspondants.

I. Roi de France: — 1. Comté de Champagne, Meaux, Provins, etc. — 2. Breteuil en Beauvaisis. — 3. Fief de Marly, — 4. Comté de Sancerre. — 5. Chatellenies d'Ainy, etc. 6. Comté de Blois, Chartres, Vierzon, Tours, etc. — 7. Brou. — 8. Nogent-le-Rotrou.
II. Archevêque de Reims : — 9. Comté de Porcien, Rethel, Grandpré. — 10. Epernay, etc. 11. Seigneurie de Joinville, etc.
III. Duc de Bourgogne: — 12. Comté de Troyes, etc. — 13. Rougemont, etc. — 14. Maligny.
IV. Evêque de Sens : — 15. Montereau, etc. — 16. Comté de Joigny.
V. Abbé de Saint-Denis : — 17. Nogent-sur-Seine.
VI. Evêque d'Auxerre : — 18. Châtellenies de Lainsecq, etc.
VII. Evêque d'Autun : — 19. Châtel-Censoir, etc. — 20. Luzy. — 21. Uchon.
VIII. Evêque de Langres ; — 22. Bar-sur-Seine.
IX. Empereur d'Allemagne : — 23. Seigneurie de Gondrecourt, etc. — 24. Belrain. — 25. Roussy. — 26. Orchimont.

Pour plusieurs de ces fiefs, le comte de Champagne n'était que le suzerain médiat; d'autres seigneurs lui rendaient hommage pour la possession immédiate, tel le comte d'Anjou, roi d'Angleterre, les comtes de Nevers, de Vermandois, du Perche, etc.

La carte porte les mêmes chiffres que cette liste et les initiales des villes citées.

capitale. Sous le régime féodal comme sous le régime romain, la servitude n'en resta pas moins la servitude, et les « serfs de la glèbe »

continuèrent d'être les instruments du propriétaire; peu importait qu'ils fussent possédés par celui-ci ou celui-là : simples choses, ils ne s'étaient en rien élevés à la dignité d'hommes. Loin d'atténuer l'esclavage en un état de domesticité moins avilissant, la société chrétienne l'avait au contraire aggravé en dépeuplant les villes et en ramenant les serfs de la cité vers la campagne. En effet, l'esclavage romain s'était graduellement transformé dans Rome et les autres métropoles de l'Empire en une sorte de prolétariat, analogue à celui de l'ouvrier moderne. La coutume lui reconnaissait le droit d'acquérir un « pécule » auquel le maître ne pouvait toucher et qui lui servait éventuellement à racheter sa personne ; pratiquement, quelle que fût la teneur des anciennes lois, il faisait reconnaître son mariage et son testament, entrait dans les corporations ouvrières. Il pouvait même s'enrichir, arriver à une certaine importance sociale, tandis que le serf du moyen âge était à jamais condamné par la coutume et la loi à rester dans la classe héréditaire des asservis. Le prétendu progrès, de l'esclavage au servage, de Rome à la féodalité germanique, fut un véritable recul [1].

A côté des serfs domestiques, descendants des esclaves romains ou germaniques, s'était constituée la classe des corvéables ou dépendants, des « vilains » en un mot, qui n'étaient point libres, quoique théoriquement ils ne fussent pas esclaves. Le mot *liber* et le mot *nobilis* sont synonymes dans les chartes belges du onzième siècle [2]. Mais pour tous ceux des « libres » ou « nobles » qui n'avaient pas la force matérielle nécessaire pour défendre leur liberté, le seul moyen de n'être pas violenté comme un serf, brutalisé, livré à tous les caprices, était de se donner : les malheureux se choisissaient un maître. Les petits propriétaires cessaient de l'être en se plaçant pour la plupart sous le patronage des couvents ; suivant le langage des seigneurs mitrés qui confisquaient le petit avoir des paysans, ceux-ci échangeaient « leur liberté contre une servitude plus libre que la liberté même » [3]. C'est ainsi que, plus tard, un roi, nouvellement intronisé, annonçait son règne futur comme « la meilleure des républiques ».

Telle fut la cause majeure de la transmission des terres, jadis communes aux paysans ou bien alloties entre petits possesseurs, entre les

1. Eduard Meyer, *Die Sklaverei im Alterthum*, pp. 48, 49. — 2. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. I, p. 124. — 3. H. Pirenne, *même ouvrage*, p. 127.

mains des grands seigneurs féodaux. L'instabilité sociale, le manque de confiance en l'avenir prochain transformèrent fatalement la petite propriété personnelle et la propriété communale en propriété féodale. Mais si les cultivateurs donnent leur champ et se donnent eux-mêmes, ils cherchent à garder leur qualité de protégés et de clients et stipulent de leur mieux qu'ils pourront conserver leurs lots à titre de fermage à long terme. La dure nécessité les pousse à marchander ainsi la cession de leurs personnes et de leurs terres, avec la presque certitude que si leurs maîtres deviennent tout-puissants, ils tiendront pour nuls conventions et contrats, disposant à leur gré des hommes et des choses. Souvent les propriétaires libres ou communautaires se trouvaient privés de leur droit personnel et de leurs possessions sans même avoir eu l'occasion de défendre leurs intérêts : ou bien un conquérant, un chef de guerre les avait simplement dépossédés, ou bien un souverain quelconque, en un accès de belle humeur, avait fait don de leurs corps et de leurs appartenances à quelque seigneur en faveur à la cour. C'est ainsi que les habitants de Bellagio, sur le lac de Como, eurent à protester de toutes leurs forces contre Frédéric Barberousse, qui avait donné leur district, hommes et choses, à l'abbaye milanaise de San Ambrogio. « L'empereur, disent-ils dans leur plainte, ne peut donner à autrui ce qui ne lui appartient pas. » Les protestations de ce genre furent certainement très fréquentes[1], mais combien peu d'entre elles, témoins fâcheux que les seigneurs



D'après une photographie.

DINANT, VILLE DOMINÉE PAR SON CHATEAU FORT

1. Maxime Kovalevsky, *Société Nouvelle*, août 1896, p. 152.

étaient fort intéressés à détruire, ont été conservées dans les manoirs?

Le régime féodal avait pour conséquence première de rompre l'alliance naturelle de la ville et de la campagne environnante. Dans une société pacifique et normale, une parfaite harmonie se maintient entre les jardiniers et agriculteurs d'une banlieue et le marché central où se sont établis les industriels, car la terre forme avec le groupe urbain, né spontanément au lieu le plus favorable pour les échanges entre paysans, un organisme nécessaire et de constante utilité mutuelle[1]. C'est ainsi qu'il en fut jadis en Grèce et qu'il en est encore dans toutes les régions où les rapports naturels de la ville à son pourtour cultivé n'ont pas été brisés violemment. Mais la redoutable intervention des seigneurs réussit en maints endroits à rompre cette union pratique entre les deux éléments nécessaires de l'ancienne organisation urbaine, et à faire de la campagne l'ennemie jalouse et presque inconciliable des villes. D'ordinaire les serfs du baron étaient obligés, à la fois par les nécessités de leur service et par la peur des brigands, de blottir leurs tannières au pied d'un château fort se dressant sur quelque pointe de roche. Le laboureur, assujetti à l'homme de guerre, « attaché à la glèbe », ainsi que le constatait par un mot terrible le langage des juristes, était fréquemment, de gré ou de force, lancé contre les villes : comme servant du travail ou comme servant des armes, il devenait l'ennemi de la cité où vivaient des industriels ou des marchands obligés d'établir des rapports avec des clients lointains, puisqu'ils étaient brouillés avec les paysans, leurs voisins immédiats, d'ailleurs trop pauvres pour acheter leurs produits.

Dans cette France découpée en mille tronçons par la féodalité, les villages devenaient les ennemis non seulement des villes, mais aussi des autres villages : de même que les barons se disputaient pour les confins de leurs terres, de même les saints patrons se querellaient et s'entre-maudissaient à propos de leurs paroisses. Des haines féroces naissaient de commune à commune et se faisaient héréditaires. Ce n'est pas seulement de la gloriole villageoise que naissaient entre bourgades les rivalités séculaires que nous décrivent les romanciers[2] ; elles étaient annuellement excitées par les plaisanteries, les bravades et les invectives qu'échangeaient, comme les héros d'Homère, les intré-

1. J.-R. Green, *Town Life in the fifteenth Century.* — 2. Léon Cladel, *La Fête votive de Saint-Barthélemy Porte-Glaive;* Emile Souvestre.

pides champions des deux communautés limitrophes ; mais des moqueries et de mauvaises paroles n'auraient point suffi pour alimenter de siècle en siècle l'esprit de la vengeance si les seigneurs temporels et



Cl Kuhn, édit.

ÉGLISE SAINT-PAUL A ISSOIRE (PUY-DE-DOME).
Style roman auvergnat, onzième et douzième siècles.

spirituels n'avaient eu intérêt à maintenir, à exciter les inimitiés, pour détourner sur la multitude asservie le mouvement de revendication qui justement aurait dû de toute part s'élancer contre eux. Quand les rustres s'assommaient à la rencontre de deux processions portant des bannières différentes, les seigneurs qui contemplaient la scène du haut

de leurs tourelles n'avaient rien à craindre de ce peuple humilié : ils pouvaient continuer de lui prendre son blé, son vin et son bétail, ses adolescents, ses femmes et ses filles : tout leur appartenait par le droit de la force : jusqu'au faucon du noble qui avait prise sur la volaille du manant [1].

Certes, les paysans ressentaient profondément toutes ces blessures, car la revendication du pauvre contre le riche, de l'esclave contre le maître est éternelle, mais des siècles se passent avant que la rétribution s'accomplisse. Quelques stances chantées par les trouvères nous disent pourtant combien net était chez les paysans du douzième siècle le sentiment des injustices subies : ils ne parlaient point autrement à la veille des Jacqueries et de la Guerre des paysans ou dans la période moderne des grèves et du socialisme révolutionnaire. « Les seigneurs ne nous font que du mal, nous ne pouvons avoir d'eux ni raison ni justice ; ils ont tout, et nous font vivre en pauvreté et en douleur... Pourquoi nous laisser traiter ainsi ? Mettons-nous hors de leur pouvoir, nous sommes des hommes comme eux... et nous sommes cent contre un... tenons-nous ensemble, et nul homme n'aura seigneurie sur nous, et nous pourrons couper des arbres, prendre le gibier dans les forêts et le poisson dans les viviers, et nous ferons notre volonté, aux bois, dans les prés et sur l'eau. » [2]

Cependant, les seigneurs se trouvant, de par leur orgueil et la force des choses, appartenir à une autre humanité que la tourbe asservie des laboureurs n'en avaient pas moins contracté l'obligation tacite de les défendre contre tout envahisseur : pour sauvegarder leurs terres, ils devaient également en protéger les charrues et les bras qui les conduisaient. Seigneurs et vassaux étaient devenus forcément des guerriers, les chefs nés de toute la valetaille qu'ils entraînaient derrière eux. Ils ne sortaient point de leurs manoirs sans précéder fièrement à cheval toute une foule de piétons affairés. Monter un destrier était un privilège symbolique, indiquant, suivant l'opinion de tous, une supériorité physique et morale sur la foule des gens qui vont à pied. Ainsi se constitua graduellement une classe bien distincte, ayant, dans l'ensemble de la société médiévale, ses intérêts spéciaux, sa morale particulière, son idéal même. Ayant été occupés, surtout depuis les

1. W. Denton, *England in the fifteenth Century*, p. 43. — 2. Wace ; Benoît de Sainte-Maure ; Augustin Thierry, *Considérations sur l'Histoire de France*, chap. I.

Carolingiens, à défendre les confins de la chrétienté, d'un côté contre les Sarrasins, de l'autre contre les Avares et les Hongrois, les chevaliers virent bientôt en eux-mêmes un corps institué pour la défense de la civilisation occidentale, et, l'amour de la gloire aidant, ils vou-



Cl. Kuhn, édit.

CATHÉDRALE DE MAYENCE
Construite du dixième au treizième siècle.

lurent passer de la défense à l'attaque, porter la guerre en plein dans les contrées ennemies et se tailler des royaumes dans les pays des infidèles. Les bandes de misérables ne manquaient point pour en faire des armées : les mendiants des routes, les malheureux de toute espèce, bien encadrés et tenus en discipline par les serfs immédiats des seigneurs, employés comme sergents et capitaines, formaient le gros de

ces troupes d'aventure, grossissant après chaque succès, dispersées après chaque désastre. Des multitudes de Flamands s'étaient enrôlés ainsi dans l'armée de Guillaume le Conquérant, et, la guerre finie, étaient restés en Angleterre, où, pendant une centaine d'années, d'autres compatriotes se succédèrent par bandes en cette nouvelle patrie. Les princes du continent louaient aussi en grand nombre les gens de Belgique, des « Brabançons », appelés également « Cotereaux »; dans l'histoire militaire du onzième et du douzième siècles, ils eurent le même rôle que les Suisses quatre cents plus tard [1].

De même que les princes religieux cherchaient à s'emparer de la puissance civile, à accumuler les deux pouvoirs sur les âmes et sur les corps, de même les seigneurs temporels acceptaient volontiers les dignités et surtout les prérogatives ecclésiastiques. Ainsi Hugues Capet se faisait appeler « abbé » aussi bien que « comte » de Paris ; et l'on pourrait citer beaucoup d'autres exemples analogues [2]. Dans son ensemble même, la chevalerie prit un caractère religieux. Le fanatisme chrétien, uni à l'ambition, groupa les nobles en confréries qui ressemblaient à celles des moines et qui avaient aussi leurs vœux, leurs règlements et leurs rites.

Des formes d'initiation rigoureusement suivies, d'après le modèle que donnaient les chevaliers accomplis, ceux de Champagne et de Lorraine. permettaient au jeune noble d'entrer dans le corps des élus. Ainsi qu'il était d'usage pour les adolescents chez les peuples primitifs, chacun d'eux commençait par une période de rudes épreuves pendant laquelle on mettait à l'essai son courage, sa force de résistance physique, l'ingéniosité de son esprit, puis, quand on le jugeait digne d'être un homme, l'assemblée des chevaliers et des dames, convoquée d'ordinaire en un grand jour de fête, notamment à la Pentecôte, le jour où souffle l'esprit créateur, remettait au candidat les éperons d'or et d'argent, la cotte de mailles et la cuirasse ; le jeune homme, s'agenouillant au centre de la salle, recevait du plus noble des seigneurs présents les trois coups traditionnels du plat de l'épée : désormais il était homme. Se redressant, il recevait de ses égaux le baiser fraternel et s'armait du casque, du bouclier, de la lance. Le suzerain avait entendu son serment d'allégeance, les représentants de l'Eglise

1. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. I, p. 134. — 2. Giambattista Vico, *Scienzia Nuova*, édit. française, p. 372.

avaient également agréé sa promesse de dévouement éternel et d'obéissance : enfin, il s'était engagé envers le monde entier à la franchise, à la justice, à la magnanimité et surtout à la défense des faibles, des orphelins et des femmes. Une belle devise, des couleurs symboliques devaient lui rappeler ses devoirs à toujours.



Cl. Valentine.

CATHÉDRALE DE DURHAM, CONSTRUITE DE 1093 A 1135
Type de l'architecture appelée *Norman* par les Anglais et correspondant à notre *roman*.

En effet, l'histoire nous dit qu'il y eut de nobles chevaliers « sans peur et sans reproche », des solitaires qui prirent au sérieux les beaux serments qu'ils avaient faits, restant fidèles à leur devise et à leur dame, des « chevaliers errants » qui parcouraient les campagnes à la recherche de torts à redresser, de malheureux à défendre; mais ces héros de justice, déjà ridicules aux yeux de leurs contemporains, n'ont-ils pas été immortalisés plus tard sous le nom de « Chevaliers à la Triste Figure »? La plupart des paladins, entraînés par la violence

et l'ambition, ne donnaient pour but à leur vie que de guerroyer, de conquérir et d'opprimer les populations vaincues.

A cette époque, moines et chevaliers, aussi bien que les marchands et tous ceux qui pouvaient échapper aux dures conditions du servage, se risquaient volontiers aux aventures, souvent périlleuses, mais toujours méritoires, d'un pèlerinage vers les villes saintes, les églises et les couvents où des miracles avaient eu lieu, et le centre d'attraction par excellence était le Saint-Sépulcre : la visite des « Lieux saints » était aussi en honneur chez les chrétiens que le prosternement à la Kaaba chez les islamites. Mais les Mahométans étaient chez eux à La Mecque, tandis que les catholiques avaient à traverser le territoire des ennemis en suppliants et à se faire ouvrir à beaux deniers les portes de Jerusalem et du sacré tombeau. Les Sarrasins appréciaient en négociants habiles la venue de ces étrangers qu'il était licite de rançonner ; mais les haines de race et de religion éclataient souvent, des insultes, des pierres, des coups d'épée étaient échangés sur le parcours des processions. Le plus fameux des pèlerinages, celui de 1064, composé de milliers de fidèles, sept mille, dit-on, suivant à pied l'archevêque de Mayence et ses dignitaires sur la route du Golgotha, donna lieu, disent les chroniques, à d'admirables démonstrations de foi, mais aussi à des scènes de meurtres et de rapines; pas un tiers des pèlerins ne revit la patrie[1]. Aussi le souci de la vengeance s'accroissait-il incessamment chez les chrétiens. Chaque voyageur qui revenaient du Saint-Sépulcre en prêchait la reconquête auprès des siens. Deux générations avant que se fît la grande croisade, les imaginations s'y préparaient ; on en parlait dans toutes les assemblées ecclésiastiques et les cours baronniales. Elle devait se faire puisqu'elle était depuis longtemps voulue. D'ailleurs les romans, les légendes, brouillant les âges, plaçaient déjà dans le passé cette grande œuvre que les chevaliers chrétiens avaient en vue d'accomplir. Ainsi Charlemagne, ayant concentré en lui toutes les gloires humaines, devait également avoir réalisé toutes les ambitions, avoir transformé tout idéal en victoire. Puisque les chrétiens souffraient de l'humiliation profonde de voir le tombeau de leur Dieu en possession des Sarrasins, cela suffisait au récitateur des légendes pour

1. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte*, achter Theil.

qu'il attribuât au grand roi la délivrance du Saint-Sépulcre. La croisade prêchée n'avait qu'à marcher sur ses traces.

Sans doute, le Pape et l'Empereur qui se disputaient alors la domination de l'Europe occidentale eussent l'un et l'autre préféré continuer directement leur lutte que de se lancer dans les hasards d'une guerre lointaine en pays inconnus, et lâcher la proie pour l'ombre; mais l'opinion publique — car elle existait même à cette époque — était trop puissante pour qu'il fût possible de lui résister. D'ailleurs le pape était en droit d'espérer que l'aide apportée aux chrétiens du monde bysantin pourrait avoir pour conséquence un rattachement de l'Eglise schismatique à la sienne, dorénavant considérée comme la seule vraie : telle avait été la politique de Grégoire VII; il s'était préparé même au voyage de Constantinople pour y conduire en personne une armée de secours contre l'Islam, mais en stipulant bien ses conditions de rachat des consciences [1].

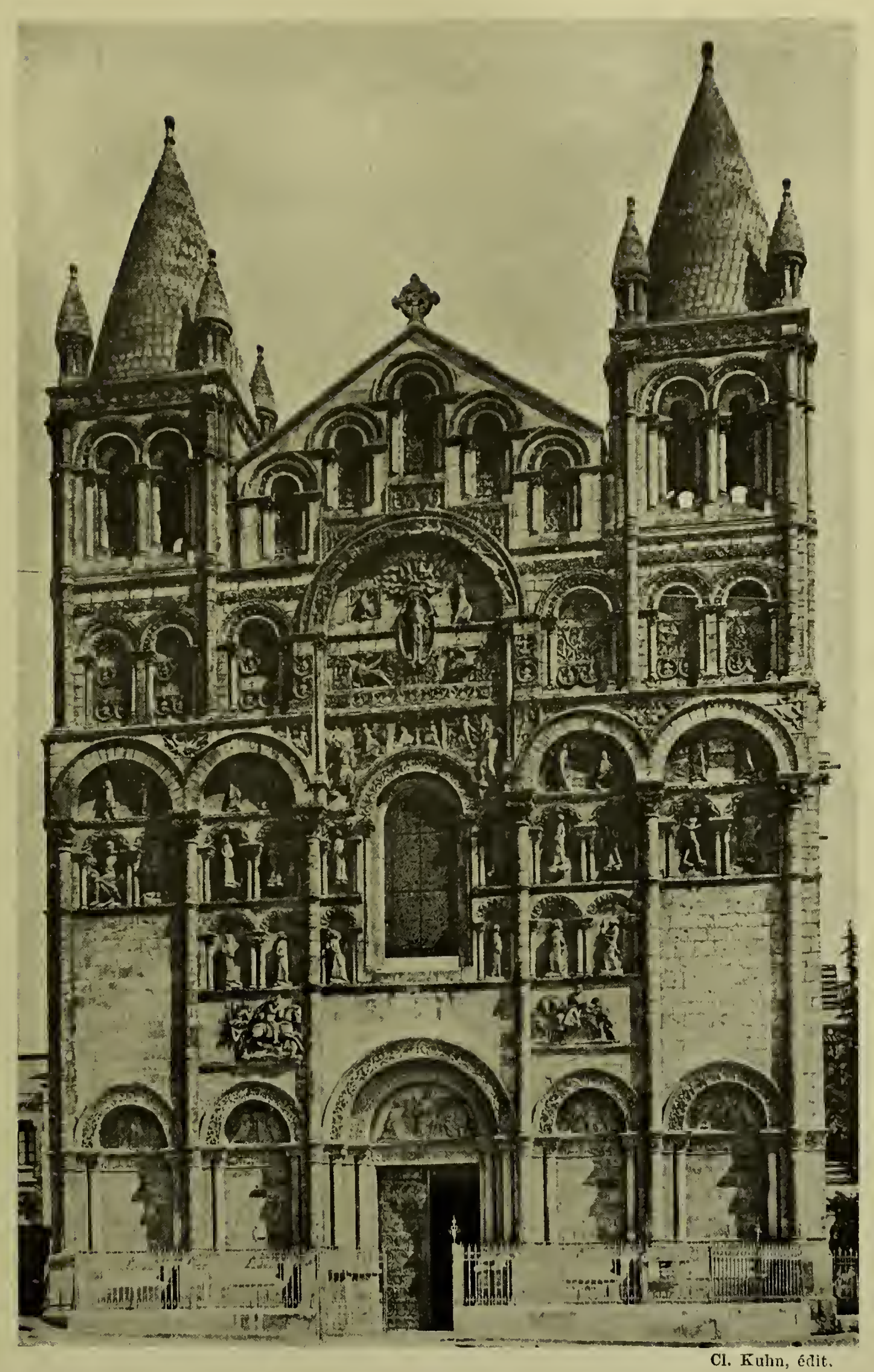
Certainement la foi chrétienne eut, comme on le dit, une part considérable dans le mouvement qui jeta les bandes de l'Occident sur la Palestine : « Dios li volt! Dios li volt! » s'écriaient les foules dans le délire momentané qui s'emparait d'elles à la voix des orateurs; mais si puissante que la foi religieuse puisse être chez les individus, souvent entraînés par elle jusqu'à la folie, elle reste toujours inférieure aux intérêts économiques immédiats dans les préoccupations ordinaires d'un peuple : la nourriture, la vie matérielle de chaque jour sont le grand souci. Pour donner l'impulsion à un mouvement d'aussi puissante intensité que le furent les croisades, il fallait un mobile qui agît sur les nations dans toute l'épaisseur des classes, paysans et gens des villes, prêtres et seigneurs, et qui possédât assez de force initiale pour que l'esprit d'imitation et la folie contagieuse de tous les grands remous humains pussent l'entretenir pendant longtemps.

Ce mobile était en réalité le désespoir. Les nations étaient si malheureuses que le désir du changement s'imposait à elles. L'état continu de l'Europe féodale, toujours secouée par les guerres et les discordes, était si déplorablement incertain, ou plutôt si constamment traversé de malheurs inévitables, assauts et déroutes, famines et pestes, incendies et massacres, que tout, même l'impossible, paraissait pré-

1. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte,* achter Theil, p. 69.

férable au présent! Seul, l'espoir du mieux pouvait jeter les malheureux hors de la glèbe natale vers des pays tellement éloignés que la distance en paraissait incalculable et que la direction sur terre ou sur mer en était plus ou moins vaguement indiquée par des pèlerins ou des marchands qui montraient les astres du ciel. Des légendes, analogues à celles qui jadis avaient déterminé l'invasion des barbares dans les Gaules et dans tous les pays méditerranéens jusqu'en Afrique, racontaient merveille de toutes ces contrées de l'Orient. On savait que les « Indes », la lointaine région du Soleil Levant, étaient le lieu de provenance des rubis, des diamants et de l'or, et l'on n'ignorait point que Constantinople devait ses richesses au peu de trafic réussissant à passer entre les hordes des envahisseurs mahométans de l'Asie antérieure. On s'imaginait aussi très volontiers qu'il serait facile de déblayer toutes les voies d'accès qui mènent vers ces pays fortunés, dont les Sarrasins haïs avaient fermé la route. Chacun avait son ambition à satisfaire : le moine deviendrait apôtre, évêque ou patriarche, le seigneur « sans avoir », comme l'était le fameux Gauthier, l'un des chefs de la première croisade, commencerait par être chef de bande, puis s'élèverait au rang de général d'armée; le chevalier ne pouvait manquer de s'approprier un grand fief, et le simple soudard, le valet, comptait au moins sur un fructueux pillage; tout cela valait la peine de risquer la mort, d'autant plus qu'on la risquait égalcment à rester en Europe, aux prises avec les malandrins de toutes classes et de tous pays. Ainsi se lançait-on follement à courir les aventures.

D'ailleurs, quelques-uns des apôtres des croisades ne craignirent pas de faire directement appel à des mobiles plus vrais, à ceux que d'ordinaire on se donne au moins la peine de voiler sous d'élégants discours : Urbain II, s'adressant aux chrétiens de Clermont, en 1095, leur tient absolument le langage d'un économiste actuel parlant à ses électeurs de colonisation ou de nouveaux débouchés : « La terre que vous habitez, fermée de tous côtés par des mers et des montagnes, tient à l'étroit votre trop nombreuse population ; elle est dénuée de richesses et fournit à peine la nourriture à ceux qui la cultivent. C'est pour cela que vous vous déchirez et dévorez à l'envi, que vous luttez et vous massacrez les uns les autres. Apaisez donc vos haines et prenez la route du Saint-Sépulcre. » Ainsi, d'après le vicaire même de Jésus-Christ, le tombeau du Sauveur ne pouvait être délivré que par



Cl. Kuhn, édit.

ANGOULÊME — CATHÉDRALE SAINT-PIERRE, COMMENCÉE AU XIe SIÈCLE, CONSACRÉE EN 1128.

l'alliance de Dieu et de Mammon! Et l'Empereur de Bysance, Alexis Comnène, écrivant aux barons de l'Occident, leur dit avec autant de cynisme que Bonaparte s'adressant à l'armée d'Italie : « Si tant de maux, si leur amour pour les saints apôtres ne soulèvent pas les chrétiens, que leur cupidité soit du moins tentée par l'or et l'argent détenus en abondance par les infidèles, qu'ils songent à la beauté des femmes grecques » [1] ! Et puis la chance du salut éternel promis par les prêtres devait agir peu ou prou, même sur ceux qui ne croyaient qu'à demi : le pape proclamait la remise de leurs péchés à tout homme qui prenait la croix, et le voyage en armes assurait le paradis. N'était-ce pas admirable d'expier tous les crimes antérieurs de violence et de meurtre en se donnant le plaisir d'en commettre de nouveaux, mais cette fois contre les Musulmans?

Bien avant que les croisades eussent commencé officiellement, elles étaient déjà en pleine réalisation. Il serait juste de dire que le mouvement dura sept ou huit cents années, depuis la rencontre de Charles Martel avec les Maures dans le Poitou et la Septimanie jusqu'aux expéditions de Charles Quint sur les côtes Barbaresques. Les guerres continues des Espagnols du nord contre les Arabes du sud constituaient seulement la part occidentale du grand conflit; là, le contact immédiat des belligérants entretenait incessamment la bataille; tandis que, plus à l'est, d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée, les rencontres demandaient de longs préparatifs et donnaient lieu à de plus amples massacres. Les annales montrent qu'en énumérant toutes les expéditions, petites et grandes, il y eut bien plus de six ou huit croisades [2]. Un besoin de classement de belle ordonnance a porté les historiens à ne décrire que les plus importantes de ces expéditions pour ne pas se perdre dans la confusion des détails; mais à toute occasion des bandes plus ou moins fortes, des groupes de pèlerins armés, même des pillards isolés continuaient de se rendre en Terre sainte, grossissant les armées, en comblant les vides, ou disparaissant en route.

Avant de conquérir la Palestine, le premier acte devait être de déblayer la Méditerranée qui appartenait en entier aux Arabes. Déjà, au commencement du onzième siècle, en 1015 et en 1016, les flottes de

1. Moine Robert; Guilbert de Nogent, *Hist. Hieros.*, cités par Raoul Rosières, ouvr. cité, pp. 240, 241. — 2. Raoul Rosières, *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France*, p. 239.

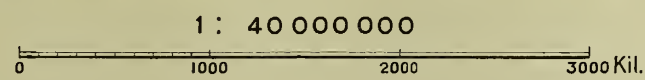
Pise et de Gênes s'emparent de la Sardaigne, que Mogehid, le seigneur de Denia, sur la côte de Valence, avait rattachée à sa principauté. Les Baléares, qui appartenaient au même prince arabe de l'Espagne, ne tombèrent au pouvoir des républiques italiennes que pendant le siècle suivant; mais déjà la grande île qui occupe le centre même de la mer Intérieure, la Sicile, avait été prise par les Normands. De pirates, ceux-ci étaient devenus princes et rois, et tandis que Robert Guiscard, fils de Tancrède, s'emparait des provinces méridionales de l'Italie, son frère Roger traversait le détroit de Messine, entraînant ses chevaux à la nage derrière les bateaux. La Sicile était alors divisée en petites principautés, et le chef normand put s'attaquer à Palerme, avec l'aide d'une flottille pisane, sans avoir à combattre tous les occupants sarrasins (1072). Successivement il réduisit les diverses parties de l'île, et en 1091, quelques années avant la grande croisade vers la Palestine, il escaladait la dernière forteresse, le Kasr-Yan ou Castro-Giovanni, l'antique Enna, le « nombril de la Trinacrie », le lieu sacré sur lequel s'élevait jadis l'autel de Cérès. Les « Croisés » possédaient ainsi pour leurs entreprises un point d'appui au centre de la Méditerranée.

Cependant l'initiative de l'attaque directe contre les profanateurs du tombeau vénéré ne vint point des Normands : elle partit surtout de France où la parole du pape avait retenti. Tout d'abord, ce fut une ruée furieuse, désordonnée, chaotique. Les multitudes accouraient, nobles, valets, serviteurs, vagabonds, se dirigeant vers les pays du Soleil Levant et ramassant d'autres foules en chemin. L'invasion gauloise recommençait vers l'Orient, mais certainement plus incohérente que ne l'avait été celle des Volces Tectosages, quatorze siècles avant eux. Tout cela se mouvait comme une inondation de boue, couvrant de ses fanges toute la région traversée. Après cette cohue qui s'usa de massacre en massacre et de maladie en maladie dans la traversée de la Hongrie et de la Bulgarie, puis dans les premières rencontres sur le sol de l'Asie Mineure, venaient les grandes armées que commandaient les chevaliers les plus fameux de la chrétienté et qui se composaient principalement de Français, de Normands, de Lorrains, de gens des Ardennes et des Pays-Bas. Godefroy de Bouillon, dit Otto von Freysingen, avait été mis à la tête des Croisés parce qu'il connaissait également le langage des peuples romans et celui des Teutons. Il suivit le chemin de l'Europe centrale, tandis que Raymond

de Toulouse passa par l'Italie du Nord et la Dalmatie et que les Italiens prenaient le chemin de la mer vers Constantinople, le rendez-vous commun. De là, il fallait s'ouvrir la route de vive force en combattant les Turcs qui occupaient les cités et les passages de l'Asie Mineure et de

N° 311. Routes suivies par la première Croisade.





Les territoires hachurés sont ceux où dominaient les Musulmans à l'époque de la première croisade. La route suivie par Godefroy de Bouillon, le long du Danube, celle de Raymond par la Lombardie, celle de Tancrède par le détroit de Tarente sont indiquées en traits discontinus.

la Syrie ; des sept cent mille hommes qui étaient partis, il en restait environ la moitié : d'après Gibbon, trois cent mille Croisés périrent avant qu'une seule ville eût été arrachée aux Musulmans.

Toutefois, cette puissante armée n'aurait pas suffi pour atteindre son but si elle n'avait acquis la faveur de ses hôtes, les Bysantins : les barons croisés, auxquels les Seldjoucides barraient la route devant

Nicée, ne pouvant se passer de l'appui des Grecs pour leurs approvisionnements, durent, bien à contre-cœur, rendre hommage à l'Empereur Alexis comme à leur maître, et promettre solennellement de lui remettre toutes les places ayant déjà fait partie de l'empire d'Orient et dont ils feraient la conquête. Ils promirent, sachant d'avance que le légat du Pape, qui les accompagnait, les délierait au besoin de leur serment. Alors commença la véritable campagne : ils prennent Nicée, puis, en une grande bataille, culbutent les Musulmans à l'intérieur de la Péninsule, franchissent les Portes Ciliciennes, dites par eux les « Portes de Judas », tant ils avaient raison de les craindre [1], occupent l'importante cité d'Edesse, qui les protège contre les ennnemis venus d'outre-l'Euphrate, s'enferment dans Antioche dont ils s'échappent à grand peine par une victoire qui parut un miracle, et finalement, grâce aux dissensions des Musulmans entre eux, — d'un côté les Fatimites d'Egypte, de l'autre les Turcs d'Asie — ils arrivent devant Jerusalem qu'ils emportent d'assaut et emplissent de sang ; dans le temple même, « les chevaux y baignaient jusqu'aux genoux ». En commençant le siège les Croisés n'étaient plus que vingt mille ; bientôt il ne resta dans Jerusalem que cent chevaliers et un millier de fantassins. L'armée s'était fondue, et le Saint-Sépulcre ne tenait plus à la chrétienté que par un fil bien facile à rompre.



COMBAT DES CROISÉS ET DES SARRASINS.
(Vitrail de Saint-Denis).

Tout était perdu si les intérêts du commerce n'avaient appuyé ceux de la foi. Mais les flottes de Gênes et de Pise s'étaient amé-

1. W. M. Ramsay, *Geographical Journal*, oct. 1903.

nagées en vue du transport, de l'approvisionnement des cheva-

N° 312. Royaumes chrétiens en Orient.



La côte d'Asie Mineure au nord de Cypre faisait partie de l'empire d'Orient.

liers et des pèlerins, et, grâce à ces flottes qui tenaient le littoral, Baudouin, successeur de son frère Godefroy, put maintenir Jerusa-

lem, puis conquérir la moitié des cités du littoral, entr'autres Saint-Jean d'Acre et Tripoli de Syrie. Cette dernière ville possédait une bibliothèque admirable, probablement la plus belle qui existât encore dans le monde: les barbares de l'Occident, fidèles aux traditions chrétiennes, ne pouvaient manquer de la livrer aux flammes ; ainsi que le fait remarquer Ramsay, les Croisés de cette époque ne savaient pas griffonner leurs noms sur les rochers comme les soldats grecs, quinze cents ans auparavant [1]. D'autres barbares vinrent bientôt se joindre aux Francs, de vrais Norvégiens, au nombre de dix mille, arrivés directement sur une flotte de soixante navires, ayant contourné par le libre océan tout le continent d'Europe. Sous la conduite de Sigurdr, ils prirent part au pillage et, par la prise de Sidon, contribuèrent à l'accroissement du royaume de Jerusalem. Entre-temps, des centaines de mille Croisés de l'Europe occidentale, Français, Italiens, Allemands, venus par la voie de terre, en 1101, avaient péri jusqu'au dernier sur la route de Syrie, par la faim, la soif, les fatigues, les maladies et le glaive des Turcs.

Evidemment, la logique des choses voulait qu'un point géographique isolé de son territoire naturel, comme l'était la ville de Jerusalem sans tous les massifs de montagnes avoisinants et sans les passages de l'Euphrate, restât une conquête extérieure au monde chrétien et par conséquent très difficile à garder. Il eût fallu pour cela y employer toutes les forces de l'Europe latine et germaine, mais celles-ci étaient loin d'être unies en un même sentiment. Les plus barbares apportaient le plus de foi dans leur entreprise, tandis que les plus avisés, les habiles marchands de Gênes et de Pise, ne se préoccupaient guère que de leurs intérêts. Même chez ceux qui semblaient tout dévoués à l'œuvre de délivrance, l'initiative déviait fréquemment vers les avantages personnels ou les satisfactions nationales. En outre, les questions d'ordre intérieur dans les différents Etats devenaient de plus en plus urgentes et diminuaient l'importance relative de la possession du Saint-Sépulcre. Aussi quand la ville forte d'Edesse, qui défendait le littoral syrien contre les Musulmans, fut tombée entre les mains de l'habile et persévérant Zenki, en 1144, la chute prochaine du royaume chrétien de Jerusalem dut paraître inévitable. C'est en

1. *Geographical Journal,* oct. 1903, p. 384.

vain que, trois ans après, la plus puissante de toutes les croisades, dite communément la « deuxième », se mit en marche vers les pays d'Orient. Elle comprenait 14 000 chevaliers et un million d'hommes à pied; deux souverains la commandaient, l'empereur d'Allemagne,

N° 313. De la deuxième Croisade à la dernière.



1 : 40 000 000

0 1000 2000 3000 Kil.

Le grisé serré recouvre les territoires relevant du patriarcat de Constantinople; le grisé lâche, ceux reconnaissant l'autorité suprême de Rome.
La date 1147 accompagne la route suivie par Conrad III, 1189, celle suivie par Barberousse et 1190, le trajet de Philippe-Auguste. Les croisades de saint Louis, 1248, vers Damiette, 1270, vers Tunis, sont indiquées en traits pleins.

Conrad III, et Louis VII, roi de France. Mais, comme toujours, les armées fondirent en route, Edesse ne fut point reprise et même Damas, beaucoup plus rapprochée de Jerusalem, resta cité musulmane. Les deux chefs, presque sans armée, rentrèrent dans leurs pays respectifs avec l'humiliation de la défaite. Quarante ans après, en 1187, le brillant maître de l'Egypte, Salah-ed-din ou Saladin, s'emparait de la

« ville sainte », en dépit de la force naturelle de sa position, de la solidité de ses murs et la vaillance de ses défenseurs. Le royaume chrétien de Jerusalem avait duré moins de cent ans : les hasards de la fortune guerrière le relevèrent pendant quelques années fugitives, au treizième siècle, puis tout fut fini, malgré les croisades successives.

Au sud de la Méditerranée, l'Islam refoula également les forces de la chrétienté. Les Roger de Sicile avaient fait aussi leur croisade dans la Maurétanie. Ils s'étaient emparés de tous les ports de la Tunisie et même de Tripoli. Ainsi le territoire de l'Islam avait été coupé en deux et si les Normands avaient conservé la possession du littoral barbaresque, l'Espagne musulmane, définitivement séparée du monde oriental de l'Islam, privée de ses communications et de tout appui moral, eût été certainement beaucoup plus tôt reconquise par les chrétiens de Navarre, des Asturies et des Castilles ; mais, dès le milieu du douzième siècle, les conquérants de Sicile avaient été obligés de lâcher prise. En 1159, ils durent se rembarquer pour le nord. et, pendant sept cents années, l'Islam d'Afrique continua de se défendre avec succès contre toute attaque de l'Europe occidentale.

L'occupation pendant plus d'un demi-siècle de la ville où mourut le Dieu des chrétiens devait naturellement exercer une influence considérable sur l'ensemble de la civilisation européenne et sur toutes ses manifestations. D'ailleurs, cette action infiniment complexe est fort difficile à démêler dans tous ses détails, et, plus encore, celle qui se produisit par le contact réciproque des Occidentaux avec les peuples de l'Orient. Néanmoins, les résultats généraux se présentent avec assez d'évidence pour qu'on puisse les distinguer en toute certitude et constater de quelle manière ils réagirent sur l'équilibre du monde.

Tout d'abord, la puissance de l'Eglise romaine se trouva singulièrement accrue. Quels que fussent les intérêts ligués dans ces entreprises, toutes les Croisades s'étaient faites officiellement sous le nom et à la plus grande gloire de la papauté ; c'était en la présence du pontife lui-même ou des plus grands prélats que les chevaliers avaient clamé leur adhésion parfaite à la « volonté de Dieu », et le signe même qu'ils avaient agrafé à leur manteau témoignait de leur soumission envers le pouvoir spirituel. Cette hégémonie de la papauté dans le mouvement des Croisades aurait dû, semble-t-il, entraîner comme

conséquence la romanisation complète de Jerusalem, devenue une simple vassale ecclésiastique de Rome. Tel était en effet le vœu des moines de tout vêtement qui accompagnaient les chevaliers; mais ceux-ci, qui avaient été à la peine, voulaient être au profit, et quand même, au risque de froisser les susceptibilités cléricales, ils se distribuaient



Cl. Bonfils.

JERUSALEM — COUPOLE DU SAINT-SÉPULCRE.

les fiefs et les gros revenus. D'ailleurs, la guerre sans merci contre des gens de race, de langue, de religion différentes entretenait dans la société européenne immigrée en Palestine un régime forcément militaire. En outre, la rivalité du patriarcat d'Antioche, considéré par les chrétiens d'Orient comme égal sinon comme supérieur en dignité à celui de Jerusalem, contribua probablement à empêcher la constitution d'une vice-papauté dans la capitale de la

Palestine[1]. Du moins la ville prit-elle l'aspect d'un couvent militaire, avec processions continuelles, célébrations de messes et de prières publiques : les cloches sonnaient pour tous les actes civils aussi bien que pour les cérémonies religieuses. Les chrétiens, à l'exemple des mahométans, et par l'effet des mêmes raisons, constituaient une société où la loi religieuse absorbait entièrement à son profit la loi séculière : d'une part les *soutra* du Coran, d'autre part les versets de la Bible déterminaient les actes et les jugements.

Les Croisades eurent aussi pour conséquence de donner à la royauté française un rôle tout particulièrement inféodé à l'Eglise. La première expédition avait été tout d'abord prêchée en France et des chevaliers de langue française avaient été les plus nombreux à y prendre part. Puis le mouvement de foi et d'aventure s'était propagé vers l'Europe centrale, mais le premier rang ne cessa d'appartenir aux Croisés français et aux Normands de Sicile qui, d'ailleurs, à cette époque, se rattachaient aussi par la langue et le génie aux chevaliers de nationalité française. Aux yeux des papes, les exploits de la chevalerie occidentale s'ajoutèrent aux donations de Pépin et de Charlemagne, même à la conversion de Clovis, pour constituer une sorte de tradition rattachant la politique de la France à la propriété spéciale de l'Eglise. De cette époque des Croisades date l'expression de *Gesta Dei per Francos,* et le clergé y trouva un prétexte des plus commodes pour essayer d'enrégimenter à son profit le peuple français en l'appelant « soldat de Dieu ». Jusqu'au vingtième siècle, après Renaissance, Réforme et Révolution, ce ressouvenir des Croisades exerce encore son influence dans les dissensions civiles de la nation française pour la retenir dans les lacs de l'Eglise.

Le métier des seigneurs féodaux était de se battre, et précisément les guerrres constantes, la barbarie qui en avaient été les conséquences entraînaient la ruine complète de l'art militaire, tactique et stratégie : on s'entre-tuait, mais on ne savait plus combattre, les règles en avaient été oubliées. Il n'y avait plus d'armées proprement dites : elles ne constituaient plus de corps organisé ayant un cadre commun et faisant accorder ses opérations suivant un plan unique. Autant de seigneurs, autant de chefs de guerre indépendants ; chacun avait le

1. Leopold von Ranke, *Weltgeschichte,* achter Theil.

commandement absolu de ses hommes non en vertu de son talent, de son mérite reconnu, mais de par son droit de naissance ou de rang. Les combattants qu'il employait avaient été choisis parmi ses serfs ; sans avoir préalablement reçu d'instruction militaire, ils avaient à se battre non pour la victoire de tous mais pour la gloire spéciale de leur chef, et, quand ils faisaient un prisonnier ou capturaient un cheval, on trouvait tout naturel qu'ils allassent mettre leur prise en lieu sûr avant de revenir à la bataille. Donc, toutes les manœuvres d'ensemble étaient impossibles. L'art militaire n'eut de nouveaux adeptes qu'après la rencontre des Croisés et des armées mahométanes. Les chevaliers chrétiens apprirent de leurs ennemis à former des troupes solides, dressées régulièrement à la guerre, en vue d'un triomphe collectif. Cependant *il* paraît que l'art des sièges n'avait pas été complètement perdu : des ingénieurs spéciaux s'étaient transmis de père en fils l'art de pousser des tranchées et de préparer les assauts[1].



D'après Sybel.

MURAILLES D'ANTIOCHE.

Dès les premières années de leurs relations avec les musulmans. — si violent que fût entre eux le fanatisme des haines religieuses —, les chrétiens se laissèrent « orientaliser » d'une manière très sensible. Tout naturellement, les conditions du climat se firent d'abord sentir dans le vêtement, les repas, les pratiques journalières : c'est par une

1. Paul Meyer, *Introduction* à Girart de Roussillon, pages LXX, LXXI.

influence analogue que, des siècles plus tard, les soldats français d'Algérie se changèrent en « zouaves » et en « spahis ». La morale se modifia également, de même que la manière de penser. L'évolution qui se fit dans les esprits des Croisés obéit à deux forces, celle de la mère-patrie d'où ils venaient, celle de la contrée dans laquelle s'accomplissait leur œuvre. On le constata bien par les ordres de chevalerie qui naquirent dans la tourmente des Croisades et dont le caractère pratique, issu de la situation nouvelle, est tout différent de l'ancienne chevalerie, qui se donnait un idéal inaccessible, par exemple, comme dans nos contes de fée, de délivrer une princesse enfermée dans une tour de diamant, au milieu d'une forêt inextricable ou d'une mer de feu défendue par d'affreux dragons, Les chevaliers des Croisades se fixent un objectif moins difficile à réaliser, mais autrement sérieux, puisqu'il s'accorde avec les devoirs humains. L'ordre des Hospitaliers, qui appartenait officiellement à la grande famille monacale des Augustins, ne pouvait se constituer qu'en pays étranger, là où les frères en la foi risquent de ne trouver aucun asile en ville, village ou moutier, là où il importe de rencontrer des amis sûrs au milieu des plus âpres ennemis, d'improviser des camps de refuge dans le désert ou les monts pierreux, de frayer des routes aux voyageurs et aux pèlerins, de soigner les blessés et les malades, de savoir à la fois manier l'épée et verser le cordial de guérison. Nul doute que les Hospitaliers n'aient reçu en Orient la tradition d'autres secoureurs, les Nestoriens, dont les hospices se succédaient jusqu'en Chine sur les passages neigeux des montagnes et dans les oasis des solitudes.

Les Templiers ou chevaliers du Temple, ainsi nommés du siège même de leur société, dans les salles du palais bâti sur les vestiges du Temple de Salomon, tâchèrent résolument de réunir en leurs personnes les deux pouvoirs spirituel et temporel, d'être à la fois moines et guerriers, de porter la robe et l'épée. Comme les prêtres, ils prononçaient des vœux, ils bénissaient et maudissaient, ouvraient les portes du paradis et celles de l'enfer, et, comme chevaliers, ils accomplissaient sur cette terre les décisions qu'ils avaient formulées pour la vie future. Tout d'abord cet ordre acquit une force redoutable, et les papes hésitèrent à prendre au service de l'Eglise de si puissants défenseurs. Mais saint Bernard, qui dirigeait alors le monde chrétien, rédigea les statuts de leur ordre (1128) et dirigea leurs premières entreprises politiques

et religieuses. Pareil Etat, cumulant toutes les forces qui, ailleurs, se maintenaient opposées, réunissant les éléments de sa fortune sans se préoccuper des questions d'allégeance, de langue, de nationalité qui pouvaient inquiéter des rivaux moins ambitieux, ne donnant pour limite à ses projets ni les bornes d'une patrie ni celles de l'Europe,



Cl. Bonfils.

RUE DES CHEVALIERS A RHODES

embrassant le monde en son espoir, certes, une telle fraternité conquérante eût facilement pris le dessus sur empereurs et papes, sultans et imans si elle avait gardé la direction des armées occidentales et l'union de ses forces; mais ses ennemis croissaient en nombre à mesure que s'amassaient ses richesses. Il lui fallut combattre ses âpres et constants rivaux, les Hospitaliers, conjurer et payer chèrement l'hostilité des évêques, des suzerains et des rois, puis se faire

pardonner les infortunes politiques lorsque les rencontres de guerre et les zizanies eurent obligé les Templiers à quitter la terre ferme de l'Asie pour se réfugier dans l'île de Cypre. Néanmoins, l'ordre le plus estimé de la chevalerie se maintint en pleine gloire durant près de deux siècles, et souvent on essaya d'en restaurer la splendeur. Maintenant encore, que de vaniteux ou d'escrocs, pour éblouir leurs dupes, se décorent de titres et d'insignes comme chevaliers du temple !

Les mahométans avaient aussi leurs corps organisés, combattant à la fois par la prière et par les armes. Tel fut celui des « Mangeurs de hachisch » (Hachichiya) ou « Assassins », qui naquit en Perse, quelques années avant la constitution de l'ordre des Templiers. Appartenant à la secte des Ismaélites, ainsi nommée d'un certain Ismaïl, descendant d'Ali, ils ne prirent d'abord aucune part à la politique, et se bornaient à des pratiques religieuses. Ils professaient une doctrine philosophique très élevée, cherchaient la fusion de toutes les formules idéalistes, du platonisme au messianisme, et prêchaient une sorte de panthéisme reposant sur l'harmonie générale de toutes les parties du monde, sur le cosmos dont dépend chaque personne humaine qui en fait partie comme les astres et doit chercher à en comprendre la beauté[1].

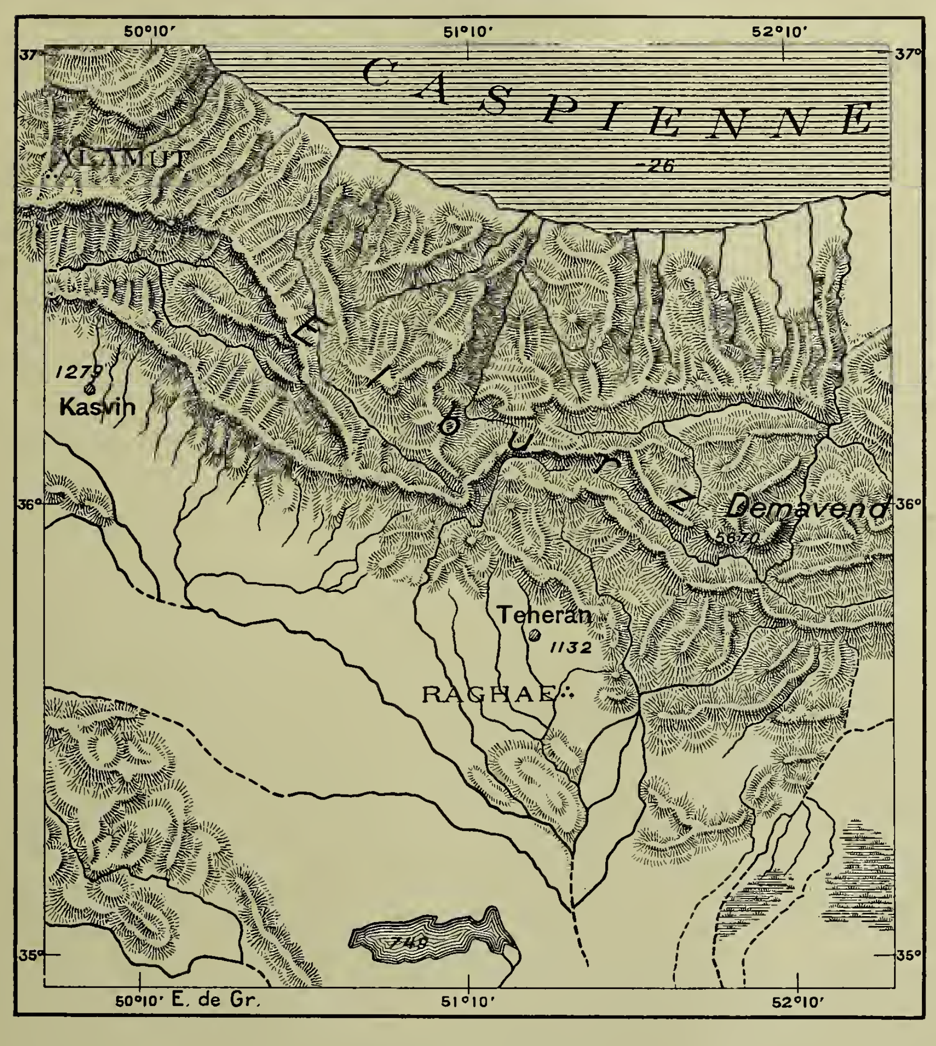
Mais la légende, qui serait évidemment tout autre si elle ne nous avait été transmise par des chrétiens attribuant volontiers à des ennemis redoutés tous les crimes et toutes les scélératesses, cette légende nous dit que les assassins étaient fanatisés par un prophète qui, après les avoir enivrés de plaisirs, les rendait extatiques de foi et les lançait dans le monde contre ses adversaires, armés du poignard ou du poison. Ce chef, le « Vieux de la Montagne », résidait dans le château fort d'Alamut, sur un promontoire de l'Elburz persan, mais il possédait plus de cent autres forteresses dans les pays de l'Asie antérieure. Le successeur de ce moine terrible n'est plus qu'un humble et paisible sujet de l'empire des Indes[2].

En Europe, le monachisme avait suivi, d'une marche plus lente, la même évolution qu'en Orient. C'était en partie le même personnel, que les hasards de la politique, de la guerre et de la diplomatie déplaçaient de l'une à l'autre extrémité du monde chrétien, et les contre-

1. P. Casanova, *Journal Asiatique*, 9e série, tome XI, n° 1, 1898 ; — E. Doutté, *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, janv. à mars 1899, p. 53. — 2. H. Yule, *The Book of Marco Polo*, 2e édition, vol. 2, p. 155.

coups des événements se répercutaient de part et d'autre de manière sinon à en égaliser les conditions, du moins à en maintenir le jeu

N° 314. Pays des Assassins.



pacifique. Alors les deux chefs-lieux français du monde monacal, Cluny et Cîteaux, possédaient une autorité morale prodigieuse, dépassant de beaucoup celle du Mont-Cassin, jadis la pépinière par excellence des abbayes de l'Occident et l'école de la papauté. Cluny, où, dès la fin du onzième siècle, une ville industrieuse s'était construite

autour de la haute église, avait pris un earaetère somptueux et mondain ; même elle aurait pu ambitionner le rang de eité, quoique placée en dehors de toute grande voie historique, dans une des vallées latérales de la Saône, tandis que sa rivale future Cîteaux ou Cistereium s'établit au milieu des forêts parsemées de mares et d'étangs : le moine qui devint saint Bernard trouva dans ee lieu sauvage un asile qui lui eonvenait. Il y sueeédait à d'autres eénobites qui n'avaient pas attiré beaueoup de diseiples, mais, quoique son éloquenee et sa ferveur l'eussent au contraire entouré de multitudes aeeourues à sa parole, Cîteaux n'en resta pas moins ee qu'elle est eneore, une grossière bâtisse au milieu des solitudes. La mère-abbaye eut bientôt des filles, parmi lesquelles la fameuse Clairvaux, dont Bernard lui-même devint l'abbé. Puis les filles eurent, grâce à la migration des moines, de nombreuses petites-filles et arrière-petites-filles : au eommeneement du treizième sièele, eent ans après la naissanee de Cîteaux, l'ordre eomprenait plus de mille abbayes dans la ehrétienté d'Europe et de Palestine. Saint Bernard devint le véritable direeteur de la eonseienee ehrétienne, et de toutes parts on s'adressait à lui pour demander avis ou réeonfort : sa parole valait des armées.



MOINE MENDIANT.

Le moine de Clairvaux était si bien l'arbitre de l'Eglise qu'au moment le plus eritique de la papauté, les eardinaux firent ehoix de son diseiple le plus eher, le Tosean Bernardo, pour lui donner la pourpre, et ee nouveau pape, qui prit le nom d'Eugène III, eontinua de s'adresser à son aneien abbé eomme à son guide. C'est pour l'instruetion de son élève pontifieal que saint Bernard eomposa son livre de la *Considération :* « Sois humble, lui disait-il, sois humble ; nous ne voyons pas que Pierre ait jamais paru en publie orné d'or et de pierreries, vêtu de soie, monté sur un eheval blane, entouré de soldats et d'offieiers marehant à grand bruit : en eela, tu es le sueeesseur

non de Pierre, mais de Constantin. Accommode-toi au siècle, s'il le faut ; mais, revêtu d'or et de pourpre, ne dédaigne pas d'être pasteur et ne rougis pas de l'Evangile. »

Heureusement, dans les périodes de transformation politique et sociale, quand l'esprit humain cherche à renaître dans sa liberté, il est des hommes qui ne « s'accommodent point au siècle ». Le temps des Croisades fut une époque de renouveau non moins pour les hérésies que pour l'Eglise elle-même. Si les dissensions religieuses avaient été relativement rares pendant la première partie du moyen âge, elles devaient au contraire devenir très fréquentes à une époque où les populations d'Occident et d'Orient entraient en contact de toutes les manières, même par leurs idées, leurs croyances et leurs mythologies respectives : tout changement dans le monde des esprits devait ébranler la tour du dogme qui prétend se dresser immuable comme un phare au-dessus des flots. Néanmoins les classes supérieures, qui fournissaient des recrues à la chevalerie et aux couvents, pouvaient trouver une issue à leurs inquiétudes spirituelles soit dans les aventures périlleuses, soit dans les spéculations philosophiques ; elles s'accommodaient de leur mieux à l'immense et souple vêture de l'Eglise universelle qui, sous une apparence d'unité, abrite tant d'opinions et de passions diverses. C'est dans le peuple, non dans la société dirigeante, que prennent naissance les hérésies. Les Abélard, les Bérenger de Tours et autres scholasques ne touchaient à l'Eglise établie que par des subtilités de dialectique et ne pouvaient entrer dans la vie profonde de la nation. Leurs passes d'armes et luttes oratoires firent le régal des lettrés, mais n'eurent aucune influence sur les gens du peuple. La gloire immortelle d'Abélard ne



D'après Sybel.

CHEVALIER DU TEMPLE.

lui vint ni de ses écrits ni de ses discours mais de l'amour d'Héloïse.

D'ailleurs, le mouvement des idées ne fut point la raison principale qui détacha de l'Eglise officielle des masses populaires considérables, surtout en Italie et dans le midi de la France, et fit naître ainsi des communautés hérétiques : la vraie cause de ces insurrections fut, dans la plupart des cas, la révolte de la morale publique contre un clergé simoniaque, rapace et impur. Les prêtres, ambitieux d'atteindre la toute-puissance, se croyaient déjà bien près de pouvoir l'exercer, et par leurs caprices, leurs violences, leur âpreté au pillage, méritaient bien les virulentes paroles que leur adressaient les saint Bernard et autres défenseurs désintéressés de l'Eglise. Telle hérésie, que l'on attribue à l'influence de quelque tradition secrètement transmise de famille en famille, ne provient que du renvoi de prêtres sacrilèges, devenus intolérables à leur troupeau. Les simples d'esprit, tout en gardant leur foi naïve, se faisaient hérétiques par le fait même de choisir pour leurs guides et conseillers naturels les vieillards laïques les plus respectés de la commune[1]. La suppression du sacrement, la rupture de la filiation ecclésiastique suffisent en effet pour détacher du tronc vivant de l'Eglise tous les rameaux qui en sont émondés. Une autre cause indirecte de la formation des hérésies doit être attribuée aux conditions géographiques des âpres contrées des Alpes et du centre montagneux de la France. Certaines contrées, fort difficiles d'accès, n'étaient point visitées par les prêtres, résidants des basses vallées ou de la plaine; des générations entières s'écoulaient sans rapports directs entre les communautés perdues au sein des montagnes et les sièges épiscopaux dont elles dépendaient officiellement. Lorsqu'à la suite d'un synode ou de quelqu'expédition militaire, le contact se produisait entre les petits groupes de montagnards évangéliques et les représentants du saint Père, l'écart de doctrine qui s'était produit pendant la durée des âges se révélait soudain, au grand scandale des prélats.

C'est ainsi que l'on peut expliquer par exemple la formation du culte professé dans les « Vallées Vaudoises » sur le versant piémontais et sur les bords de la haute Durance. Or, à cette époque, aussi bien que de nos jours, un grand nombre d'émigrants descendaient

1. Henry Charles Lea, *Origines et Procédure de l'Inquisition*, tome I, Trad. par Salomon Reinach.

annuellement de leurs combes élevées où tout travail extérieur était impossible en hiver, et s'établissaient dans les villes des campagnes basses, soit comme maçons, paveurs ou portefaix, soit comme marchands pour vendre de petits objets fabriqués dans leurs montagnes. Des gens instruits, des chrétiens fervents, des apôtres se trouvaient

N° 315. Vallées Vaudoises.



La vallée du Pellis est le centre principal des sectes vaudoises.

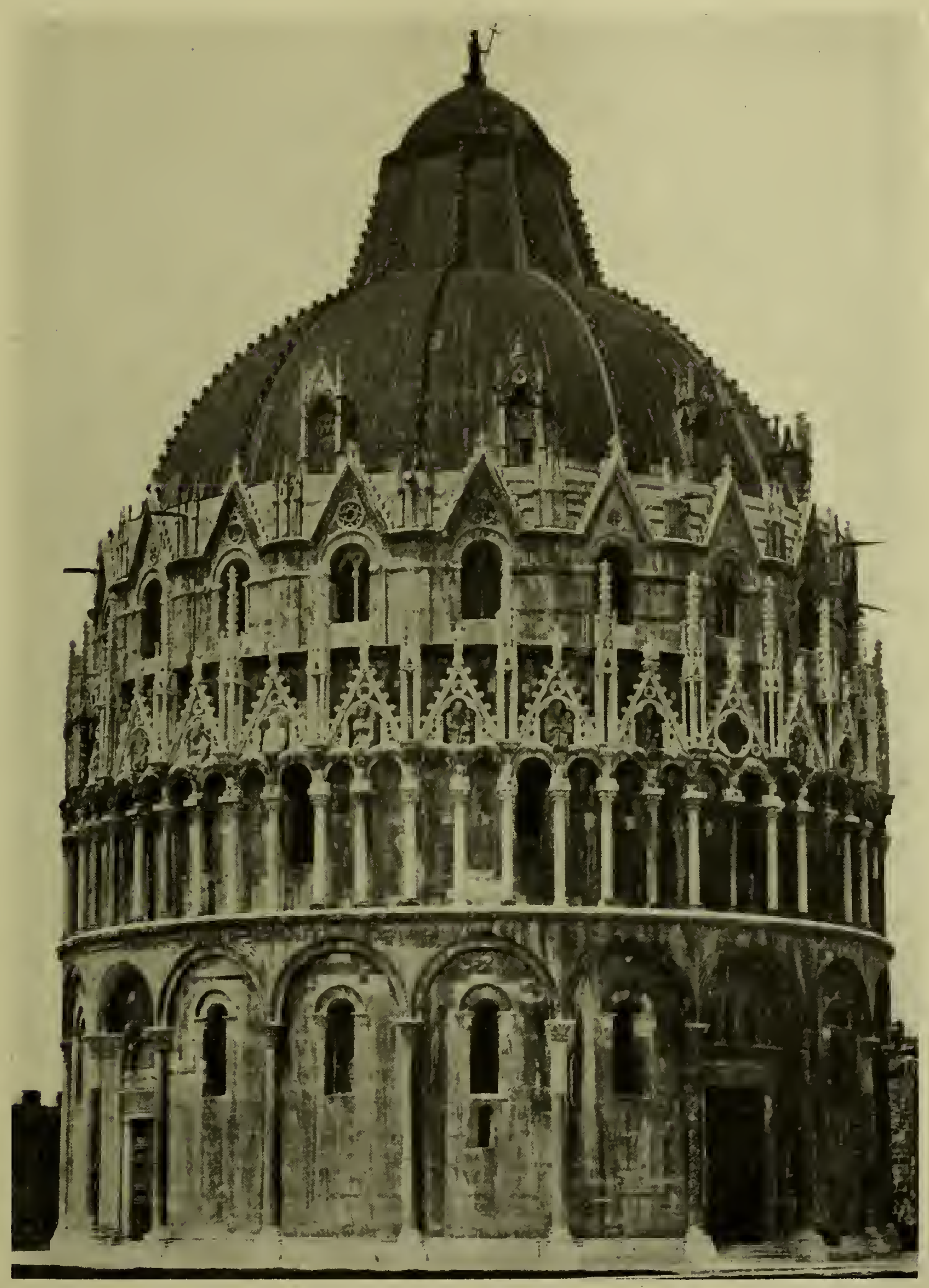
aussi parmi eux, et c'est ainsi que, suivant les chemins de l'émigration temporaire, la doctrine « vaudoise » se répandait comme une traînée des Alpes à la plaine. Les montagnards, seuls intermédiaires de ces régions, étaient aussi les seuls porteurs d'idées religieuses ; ils semaient ailleurs leurs propres doctrines et de nulle autre part n'en recevaient de nouvelles. Ainsi s'explique la propagation fort étendue d'une forme de culte qui s'était maintenue presque sans changement

dans les vaux écartés, et qui se montrait de nouveau dans les contrées de la plaine et du littoral, d'où elle avait disparu depuis des siècles. Le pays d'Albi, certaines régions du Languedoc occidental et la grande ville de Toulouse furent les lieux du midi où les fidèles accueillirent avec le plus de faveur les annonciateurs de la « noble leçon », débarrassée de ses prêtres, dégagée de tous ses ornements inutiles et coûteux. Un passage des écrits de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, nous montre les Toulousains abattant les croix comme de hideux symboles des tortures et de la mort. Les capitouls, conseillés par le Vaudois Pierre de Brueys, l'ardent missionnaire de la foi pure, auraient ordonné la destruction des croix de la ville, que l'on porta sur la place du Capitole pour en faire un immense feu de joie; il servit, la veille de Pâques, à la préparation d'un grand banquet public[1].

Aux éléments d'hérésie spontanée provenant, les uns. de la simple révolte matérielle de paysans opprimés par les grands seigneurs ecclésiastiques, les autres, de l'inégalité du mouvement d'évolution religieuse suivant les différents milieux géographiques. vinrent naturellement s'ajouter les hérésies proprement dites, venues de loin à travers le temps et l'espace. Tout le résidu des sectes gnostiques échappé aux persécutions de l'Eglise s'agrégeait de son élan à ceux que la force des choses lui donnait pour alliés, et souvent ils se fondirent en un même corps religieux et politique. C'est ainsi que les Kathares ou les « Purs », qui faisaient remonter leur origine spirituelle aux Manichéens de l'Iran et de l'Asie Mineure, furent peu à peu confondus avec les « Vaudois » et disparurent avec eux dans la même tourmente, lorsque les barbares du nord de la France vinrent se ruer sur le Midi. Ces « Bons Hommes » — car tel était le nom qu'on leur donnait d'ordinaire à cause de la pureté de leur vie — différaient pourtant beaucoup des Vaudois par les traditions et par la complexité de leurs dogmes : tandis que les montagnards des Alpes s'étaient bornés à simplifier leur religion en la débarrassant de l'ingérence ecclésiastique et en se contentant de la « noble leçon », simple résumé de morale tirée des Evangiles, les Kathares étaient des théologiens raffinés visant à la perfection par la souffrance et les pratiques difficiles. Mais tout s'extériorise dans le monde matériel, rien ne reste dans le pur

1. Nap. Peyrat, *Les Réformateurs au douzième Siècle*, pp. 71, 72.

domaine de l'esprit. Devenues assez fortes, les hérésies voulurent,



Cl. Kuhn, édit.

BAPTISTÈRE DE PISE.

elles aussi, se donner un corps politique ; mais, comme toujours, elles n'eurent qu'une demi-hardiesse, et, quoique se révoltant contre les

continuateurs du passé, c'est encore dans le passé qu'elles cherchaient leur point d'appui.

Au milieu du douzième siècle, Arnaldo de Brescia, le compagnon de luttes de Pierre de Brueys et d'Arrigo, l'élève et disciple d'Abélard, le moine républicain, le tribun farouche, entouré de « gens couverts de poils », tenta cette œuvre à double but, à la fois révolutionnaire et restauratrice. Il voulut en même temps abattre le pouvoir des prêtres et reconstituer l'antique république Romaine. Déjà, dans une première entreprise, il avait réussi à soulever les nobles cités lombardes : Brescia, sa patrie, Pavie, Milan et leurs sœurs du nord, d'Asti jusqu'à Trévise. Ayant contre lui le pape et l'empereur, il put cependant lutter pendant des années, tant il trouva de solidarité dans ces bourgeoisies naissantes, trop instruites pour croire à la divinité du pontife, trop fières de leur supériorité en civilisation pour respecter un empereur du Nord barbare. Il avait dû fuir cependant, mais, toujours aux aguets, il trouva le moyen de revenir, et, cette fois, dans Rome même, grâce à la dissension de deux papes qui s'excommuniaient l'un l'autre. C'était en 1146. Son premier soin fut de rétablir la république de la Rome antique, telle qu'il pouvait se l'imaginer par les écrits anciens et par la tradition ; il créa un ordre équestre, médiaire entre les sénateurs et les plébéiens, fit nommer des consuls pour présider le Sénat, et des tribuns pour défendre le peuple. Arnaldo ne se donna point la peine de faire nommer un anti-pape par les citoyens, ce qui lui évita peut-être d'attirer contre la Rome républicaine la croisade que songeait à prêcher saint Bernard ; mais il limita, autant que cela lui parut possible, la souveraineté de l'empereur, autre ennemi qui, du moins, avait à ses yeux l'avantage d'être l'adversaire de la papauté [1].

Par une étrange fortune, cette restauration de la république ou plutôt cette résurrection d'un état de choses disparu depuis douze cents ans se maintint quelques années comme en parfaite ignorance du pouvoir des pontifes, dans le siècle même qui pouvait promulguer, comme le dogme politique par excellence, la domination universelle de l'Eglise sur le monde des fidèles. Mais la foi vivante qui fait des prodiges manquait aux citoyens de Rome, et quand l'orage s'amassa du côté du

1. Sismonde de Sismondi, *Les Républiques Italiennes*.

nord, quand Barberousse descendit du haut des Apennins, sénateurs et consuls, tribuns et citoyens demandèrent grâce, et le corps vivant d'Arnaldo flamba devant la Porte du Peuple. Le pouvoir papal était rétabli à la fois sur les citoyens de Rome et sur l'empereur lui-même qui, maugréant et jurant, dut tenir l'étrier d'Adien IV, le fils d'un serf anglais, ancien mendiant et pauvre moine.



Cl. Kuhn, édit.

VUE DE TLEMCEN.

Ce même souverain pontife, assez puissant pour humilier Barberousse à la tête de ses chevaliers frémissants, ne manqua pas de distribuer les nations à son gré. Comme ses prédécesseurs, il livrait aux Croisés les peuples de l'Orient ; il donna aussi les Finlandais et autres tribus du Grand nord aux Suédois nouvellement convertis, et lorsqu'Henri II, roi des Anglo-normands, lui parla de son devoir de conquérir l'Irlande, Adrien l'encouragea : « L'Irlande, lui répondit-il, l'Irlande et toutes les îles qui ont reçu la foi chrétienne appartiennent, de ton avis comme de celui de tout le monde, à l'Eglise romaine. Tu nous fais entendre que tu veux entrer dans cette île pour soumettre le peuple aux lois, en extirper les vices et faire payer le denier de

saint Pierre. Nous louons ton dessein : recule les limites de la Sainte Eglise, et fais-toi un nom glorieux dans tous les siècles. » Et avec cette bulle, le pape envoya en signe d'investiture au roi d'Angleterre un anneau d'or orné de l'émeraude symbolique [1]. L'île d'« Emeraude » fut en effet partiellement conquise. Henri II bâtit son palais dans la ville de Dublin comme pour y ancrer à jamais sa puissance, et les Irlandais furent privés de leur indépendance, de leur civilisation propre; rejetés dans la pauvreté et la barbarie, ils commencèrent la période douloureuse de leur histoire de servitude et d'abaissement moral qui dure encore et qui, par une singulière ironie des choses, devait les rattacher étroitement à cette même Eglise romaine par laquelle ils avaient été vendus à l'Angleterre.

Tandis que des croisades partielles s'accomplissaient à l'Occident, la croisade proprement dite contre l'Islam continuait en Orient. La troisième croisade partie pour reprendre Jerusalem donna même lieu à la scène la plus décorative et la plus romanesque de la guerre, puisqu'on y vit apparaître à la fois, d'un côté, le héros Barberousse qui disparut obscurément et dont s'empara la légende, le bouillant Richard Cœur de Lion, le prudent politique Philippe-Auguste, et de l'autre côté, Saladin, le modèle de tous les chevaliers, arabes ou chrétiens. Mais l'importance des résultats ne répondit pas à la grandeur de la représentation. Jerusalem ne fut point reconquise par les chrétiens et tout ce qu'ils obtinrent de leur courtois adversaire, ce fut la faveur d'aller sans molestations s'agenouiller devant le Saint-Sépulcre. En outre, un troisième ordre de chevalerie religieuse s'était formé, celui des chevaliers Teutoniques, dont le glaive devait bientôt après se faire si cruellement sentir aux païens de la frontière allemande, chez les Prussiens et les Lithuaniens.

La quatrième croisade ignora même Jerusalem. Elle avait pris la vallée du Nil pour objectif, afin de s'y emparer des campagnes riches en blé et du marché des Indes, mais en route, les Vénitiens, qui transportaient les Croisés dans leurs navires, dirigèrent leurs avides alliés vers un autre but, Constantinople. Jusqu'alors les bandes occidentales, tout en se heurtant fréquemment contre leurs hôtes de passage, les

1. Nap. Peyrat, *Les Réformateurs au douzième Siècle*, p. 445.

Bysantins, n'avaient pas osé se rendre coupables d'une violation complète de la foi jurée, et la majesté de l'empire les avait retenues. Partis pour aller combattre les Musulmans et délivrer le tombeau de

N° 316. Empire Latin et Empire d'Orient.



L'empire Latin s'étendait sur les deux rives du Bosphore. L'empire d'Orient avait sa capitale à Nicée (Isnik). Négrepont (Eubée) et les Cyclades étaient gouvernés par des familles vénitiennes ainsi que Rodosto, Gallipoli et Lapsaki.

Jésus-Christ, les Croisés ne pouvaient décemment s'arrêter en route pour exterminer d'autres chrétiens. Mais cette fois la tentation était trop forte et ils n'y résistèrent point. Prenant la cité par embûche, ils la brûlèrent à demi et dévastèrent ce qui restait (1204). Tandis que les

Vénitiens, connaisseurs des belles choses, enlevaient, pour en décorer leur propre ville, les quadriges et les portes triomphales, les barbares occidentaux de France et de Belgique fondaicnt les bronzes et les objets d'or ou d'argent pour en fabriquer des monnaies, des armes, de grossières parures.

La rancune que l'Occident garde encore contre Bysance ne provient-elle pas pour une bonne part de ce que, lors de leur contact avec les Grecs de Constantinople, les Croisés, ancêtres des civilisés de France et d'Allemagnc, curent la conscience très nette de leur infériorité ? Ils avaient dû s'avouer intérieurement qu'ils étaient incontestablement des barbares non seulement au point de vue des arts et des métiers, mais aussi pour le savoir-vivre et pour la morale : ils s'étaient sentis rustres, grossiers, avides et féroces. Anne Comnène se plaint de l'effroyable cupidité des Latins et de leur intolérable caquet. De part et d'autre on se haïssait franchement. Aussi les papes d'Occident furent-ils frustrés dans l'ambition qui les avait poussés, pendant toute la durée des Croisades, à prêcher l'unité de la foi. C'est en vain qu'ils avaient tâché de rétablir l'Eglise œcuménique au profit de leur pouvoir personnel : ils partageaient cette illusion si commune aux hommes qu'il suffit d'obtenir l'assentiment des souverains pour réaliser de profondes transformations dans les masses populaires. Quand les Croisés, devenus maîtres de Bysance, se laissèrent aller à toute la fureur de leurs appétits de lucre, de grossièreté, de violence, les haines éclatèrent si vives entre Latins barbares et Grecs policés que toute idée d'unité religieuse dut s'évanouir aussitôt. Le contraste s'établit plus inconciliable que jamais, les chrétiens d'Orient ne pouvant plus pardonner à ceux d'Occident l'humiliation de leur être asservis.

En réalité, l'établissement temporaire de l'empire latin eut pour unique résultat d'appauvrir Bysance et d'en faciliter la conquête future aux Turcs envahisseurs. Les Occidentaux, ayant brisé le grand ressort de la résistance, préparèrent la destruction définitivc de l'empire, mais par des ennemis plus solidement organisés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes : ils frayèrent la voie que devait suivre le conquérant Mahomet, dcux siècles et demi plus tard. D'ailleurs, Baudouin de Flandre et ceux qui l'avaient choisi comme empereur n'avaient su aucunement s'accommoder aux mœurs orientales et aux traditions politiques de Bysance ; apportant leurs idées du mondc féodal de l'Occident, ils cherchaient à les

appliquer de leur mieux dans le pays nouveau qui leur restait inconnu. D'abord ils divisèrent l'empire en grands fiefs et en seigneuries vassales comme pour y établir les dissensions et la guerre en permanence : ils eurent donc à lutter entre eux, tout en se défendant contre les Bulgares du nord, contre les Turcs de l'est et les principautés grecques indépendantes qui s'étaient maintenues en Epire et en Anatolie. Aussi l'empire Latin, de plus en plus amoindri, cessa-t-il d'exister après un peu plus d'un demi-siècle (1204 à 1261) de précaire existence.

Les contrées de l'empire d'Orient où l'influence occidentale se fit le mieux sentir furent le Péloponèse et les îles éparses autour de la Grèce continentale. Le fait s'explique facilement : Morée et Sporades étaient beaucoup plus aisées à visiter de France et de Venise que les escales de l'Orient proprement dit; en outre, la Morée, divisée naturellement en bassins séparés comme les alvéoles d'une ruche, se prêtait mieux que tout autre pays à l'organisation du régime féodal, tandis que chacune des Cyclades, avec son port et son entrepôt de commerce, devenait sans peine un comptoir, un jardin et un champ d'oliviers pour quelque grande famille de nobles Vénitiens. C'est en 1540 seulement, près de trois siècles et demi après la surprise qui donna lieu à la fondation de l'empire Latin, que Venise fut obligée d'évacuer ses dernières possessions hélléniques. En Morée notamment on trouve encore de nombreuses constructions militaires qui témoignent d'une solide occupation de la contrée par les barons occidentaux.

Les deux dernières croisades, que dirigea le roi de France, Louis IX, proclamé « saint » par l'église catholique, reprirent le caractère religieux qu'avaient perdu les précédentes expéditions de conquête et de pillage. Les Croisés redevinrent les « soldats de Dieu », mais des soldats qui n'avaient point la foi triomphante. Dans ses deux expéditions, saint Louis fut également malheureux. S'étant attaqué à l'Egypte, dans laquelle il voyait très justement la clef du Saint-Sépulcre, il put à grand'peine s'emparer de la ville de Damiette (1249) ; puis, entouré d'ennemis, il eut l'humiliation de tomber en captivité avec une grande partie de son armée et d'avoir à se faire racheter par son peuple à force de taxes et d'impôts. En sa deuxième campagne, il n'osa plus regarder vers la « ville sainte », définitivement perdue, mais, se bornant à traverser obliquement la Méditerranée, il débarqua près de Tunis, où la peste le fit périr avec la plupart des siens (1270). La légende mu-

sulmane l'entoura d'autant de vénération que la légende chrétienne, prétendant qu'à l'heure de la mort il s'était converti à la foi de l'Islam. Du moins il avait été le témoin involontaire de l'impuissance de la Croix contre le Coran, et son royaume, la France, qui avait été la première au mouvement des Croisades, y fut également la dernière, et en sortit lamentablement affaiblie. Akka ou Saint-Jean d'Acre, la seule citadelle que les chrétiens eussent gardée en Terre sainte, tomba en 1291, et ses défenseurs se dispersèrent en Europe et dans les îles de la Méditerranée. Des Croisades, il ne resta plus en Asie que des murailles, des traditions incertaines et, dans les montagnes du Liban, une vague sympatie des tribus chrétiennes pour la France catholique. Quant à la population métissée éparse çà et là dans Jerusalem, Antioche, Edesse et autres cités militaires, elle disparut rapidement : dans l'espace de quelques générations, les « poulains », ainsi qu'on appelle les gens de race croisée, franque et orientale, se confondirent avec les indigènes comme les gouttes de pluie perdues dans le flot de la mer.



INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES GRAVURES

LISTE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE

des Noms propres contenus dans le Tome III

Les noms de peuples sont en grasse; les noms d'auteurs, personnages historiques, etc. en *italique*; les pays, montagnes, villes, etc., en romain.
Les chiffres droits se rapportent au texte, les chiffres inclinés indiquent que le nom correspondant est localisé sur une carte à la page indiquée.

C

F

G

H

I

J

K

L

N

S

T



TABLE DES GRAVURES

du Tome III

CHAPITRE XI

Pages

CHAPITRE XII

Pages

CHAPITRE XIII

LIVRE TROISIÈME. — Histoire Moderne.

CHAPITRE PREMIER

Pages

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI



LISTE DES CARTES

PLANCHE HORS TEXTE





TABLE DES MATIÈRES

du Tome III



LIVRE DEUXIÈME (*suite*) : Histoire ancienne.

CHAPITRE XI

ORIENT CHINOIS

CHAPITRE XII

INDE

CHAPITRE XIII

MONDES LOINTAINS

LIVRE TROISIÈME : Histoire moderne.

CHAPITRE PREMIER

CHRÉTIENS

CHAPITRE II

BARBARES

CHAPITRE III

LA SECONDE ROME

CHAPITRE IV

ARABES ET BERBÈRES

CHAPITRE V

CAROLINGIENS ET NORMANDS

CHAPITRE VI

CHEVALIERS ET CROISÉS

ERRATA

Page 195,	ligne 21.	*au lieu de*	Parthons,	*lire*	Pathans.
— 390,	— 11,	—	Demp,	—	Denys.
— 515,	dern. lig.,	—	Bugge,	—	Ruge.
— 593,	— 5,	—	Adien,	—	Adrien.







